Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

Ehlers.

HISTOIRE

CIVILE ET RELIGIEUSE DES LETTRES LATINES,

AU IVe ET AU Ve SIÈCLE.

Propriété.

LYON. — IMPRIMERIE D'ANTOINE PERISSE,
GRANDE RUE MERCIÈRE, 33.

HISTOIRE

CIVILE ET RELIGIEUSE

DES LETTRES LATINES,

AU IVe ET AU Ve SIÈCLE,

Par F.-Z. Collombet

Quis dabit mihi pennas sicut columbæ ?
Ps. LIV. 7.

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES.

LYON.
GRANDE RUE MERCIÈRE, N. 33.

PARIS.
RUE DU POT-DE-FER-S-SULPICE, N. 8.

1839.

LOAN STACK

PA2057
C64

A Monsieur

L'ABBÉ L.-A. PAVY,

PROFESSEUR D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

près

LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE

DE LYON.

L'Auteur dédie ce Livre,

En témoignage d'amitié.

F.-Z. Collombet.

En cette orageuse année de 1830, deux jeunes gens que des goûts pareils avaient unis sur la fin de leurs études, se trouvèrent brusquement jetés hors d'une route qui cependant leur souriait. Etrangers aux turbulentes illusions que tant d'esprits nourrissaient alors, ils envisagèrent douloureusement l'avenir, car ils n'avaient pas foi à ceux qui donnaient le branle, et l'expérience

des années écoulées depuis n'a pas encore changé leurs convictions. Ils ne pensent point, en effet, que, des confuses doctrines qui se prêchent autour d'eux, l'on puisse voir sortir si aisément quelque chose de noble, de stable et d'arrêté, ni que ces importantes logomachies doivent aboutir à de salutaires et lumineux enseignements, puis enfin, lorsqu'ils songent que les plus fortes intelligences abdiquent avec tant de facilité leurs pensées de la veille, que d'insatiables ardeurs de philosophie et de liberté sont venues expirer en face de l'intérêt et de la matière, que l'orgueil de la sagesse humaine est descendu tout-à-coup jusque là, ils se demandent où sont les maîtres, où sont les guides, et par qui désormais il sera permis de jurer. Quand ils entendent ces hautaines et verbeuses théories sur les peuples, sur les sociétés, sur les religions, et qu'ils en comprennent la valeur bien réelle, ils ont le malheur d'être incrédules, et la faiblesse de se détourner, pour dire avec le poète :

La liberté doit descendre des cieux (1).

En d'autres termes, ils ne veulent et n'espèrent

(1) J. Reboul, de Nimes.

de bonheur ici-bas que par l'ordre moral et éternel, de prospérité pour les nations que dans la justice qui les élève, de progrès sûr et durable que par la foi chrétienne qui les sauve, et le code de leur république est écrit tout entier dans l'Evangile. Oh ! ils plaignent sincèrement les nobles esprits qui, se prenant à de vides ombres, tout en croyant saisir et le vrai et le bien, se laissent emporter à tout vent de doctrine, se dessèchent aux dévorantes ardeurs des luttes sociales, et regardent s'il est un autre ancre de salut que cette *croix de bois qui a sauvé le monde.*

Voilà pourquoi les bruits du dehors ne firent que traverser nos ames, et pourquoi elles se replièrent plus rapidement encore sur elles-mêmes. Nous demandâmes au passé l'oubli du présent, s'il se pouvait ; nous nous rejetâmes vers les livres, et il s'en trouva un tout d'abord où nous crûmes voir souvent l'histoire contemporaine avec ses agitations fiévreuses, ses inquiétudes maladives, ses douleurs et ses tristesses. C'était un simple prêtre qui, se faisant l'apologiste de la Providence, à une solennelle époque où elle était calomniée, remuait toutes les misè-

res de son siècle, les étalait une à une, puis demandait aux accusateurs de quel côté se trouvait la justice, et si, dans ce grand procès, Dieu enfin ne devait pas avoir gain de cause. Tout ce plaidoyer un peu diffus nous émouvait par de saisissantes peintures, par de pathétiques accents. Nous le traduisîmes, et assez vite. Ce premier travail nous valut quelques encouragements d'autant plus précieux qu'ils nous venaient de haut, et que la censure montait d'en bas vers ce timide essai. Un homme dont l'éloquente parole a souvent remué les esprits, remarqua, l'à-propos de cette œuvre. « Salvien, » nous écrivit-il, Salvien gémissait sur une époque de transformation ; il s'en allait pleurant » et répandant la semence d'où devait sortir un » monde nouveau. Il y a trop de rapport entre » son temps et le nôtre, pour que sa parole ne » rencontre pas une profonde sympathie. » Nous nous applaudissons aujourd'hui même d'être entrés alors des premiers dans une route où d'autres se sont engagés depuis, et où il y a tant de trésors à recueillir.

Une fois que nous eûmes mis les pieds sur

cette île de Lérins, habitée par le prêtre Salvien, nous y trouvâmes le moine Vincentius, puissant dialecticien qui traçait avec une merveilleuse précision la règle de foi catholique, et savait apporter de l'éloquence dans une discussion de théologie. Nous trouvâmes là aussi Euchérius, ame tendre et élevée, moraliste gracieux, dont la pensée a bien ses affectations et ses mollesses, mais enfin rencontre souvent la route du cœur. Ces nobles écrivains nous amenèrent à Sidoine, le dernier, comme le plus brillant anneau que Lérins ait compté, au Ve siècle, dans cette longue famille d'ascètes, d'orateurs et d'évêques.

Aux heures de répit, entre ces pénibles travaux de traductions et de scholies, nous abordâmes un grand lyrique, dont les chants harmonieux, singulier mélange de christianisme et de platonisme alexandrin, nous ravissaient à l'égal d'une céleste mélodie. Quelle ne fut point notre joie, notre admiration, en entrant dans ce monde nouveau, nouveau pour tant d'autres comme pour nous! L'évêque de Ptolémaïs, le chantre Lybien ressemble, par bien des endroits, au chantre des *Harmonies*. Placés l'un et l'autre

dans une sphère dont la métaphysique du christianisme est le centre, ils parcourent incessamment le même cercle, et vivent dans un même ordre de conceptions et d'idées. Le monde matériel n'est devant eux qu'un échelon pour remonter à la source des êtres. Malgré la différence des idiomes, vous retrouvez plus d'une fois les mêmes mouvements, l'emploi des mêmes formes rhythmiques. Synésius dit :

« Tu es le père, tu es la mère, tu es la voix, » tu es le silence, tu es la nature féconde de la » nature. »

Et Lamartine :

Tout vit, tout s'écrie :
C'est lui, c'est le jour !
C'est lui, c'est la vie,
C'est lui, c'est l'amour !

Ecoutez le début de l'hymne deuxième, dans Synésius :

« Encore la lumière, encore l'aurore, encore » le jour qui brille après les sombres ténè- » bres. »

Voici celui de la première Harmonie du livre troisième :

Encore un hymne, ô mon ame,
Un hymne pour le Seigneur;
Un hymne dans mon délire,
Un hymne dans le Seigneur.

Il serait aisé d'étendre ces rapprochements, et l'on verrait s'il n'y a pas, *entre ces deux voix qui ont chanté à quinze siècles de distance*, comme s'est exprimé M. de Lamartine, l'on verrait s'il n'y a pas une ressemblance frappante. De plus habiles que nous l'ont aperçue; ils ont cru entendre Platon touchant la lyre sacrée, et l'auteur des *Harmonies* a vu dans cette poétique fraternité un grand éloge, car il est le sincère admirateur de Synésius.

Eh! bien donc, ces deux siècles au milieu desquels nous avons marché en tout sens, et que notre course voyageuse a étudiés de plus d'une manière, l'auteur de cette *Histoire* a essayé de les juger, et d'entrer un peu avant dans l'examen de leurs productions intellectuelles. L'espace est vaste, trop vaste même pour que notre œil puisse le mesurer tout entier. Quand on se risque au milieu d'une époque où se rencontrent des hommes comme saint Augustin, comme saint Am-

broise, comme saint Jérome, les plus grandes figures de ces deux siècles, ce n'est point à quelques pages, ce n'est point à un faible volume qu'il faudrait se borner ; mais les longs ouvrages font peur aujourd'hui, et la force nous manque, à nous, pour les accomplir. L'auteur de ce livre a voulu simplement éclairer de quelque jour des personnes et des écrits trop souvent mal appréciés ou méconnus, montrer l'incessante action de la pensée chrétienne sur le monde païen qui s'en allait, puis enfin dire quels furent dans l'ordre de l'intelligence les enfantements des deux civilisations rivales.

Il existe de judicieux travaux, de remarquables études, de savantes recherches sur cette époque, mais on n'a rien de satisfaisant pour l'histoire générale des lettres latines, telle, du moins, que je l'entends. Or, il m'a semblé que, en appelant à mon aide les écrits et les idées de mes devanciers, je pourrais former un ouvrage où l'ennui des nomenclatures et des détails serait sauvé par quelques aperçus d'ensemble, par des rapprochements et par des contrastes, par des analyses un peu étendues, par des excursions ra-

pides, et par de l'exactitude, à défaut d'élévation. Après l'*Histoire de la littérature Romaine* par Schœll, qui a été mon guide constant, c'est au remarquable livre de M. Beugnot que je dois le plus. On trouvera, du reste, au bas des pages la fidèle indication des autres sources où j'ai puisé sans scrupule, me réservant d'en renvoyer la gloire aux autorités respectives. Parmi les emprunts formels, j'indiquerai notamment les premières pages de cette *Histoire*, lesquelles me viennent du livre de Léopold Ranke, livre déjà si populaire chez nous.

Ce volume sur les *Lettres latines au* IVe *et au* V^e^ *siècle* n'est qu'un tome détaché d'une histoire générale des lettres latines, que j'ai le projet de publier ainsi, époque par époque. Le VIe et le VIIe siècle arriveraient bientôt, si ce premier volume recevait un accueil favorable, et je ne m'arrêterais qu'au siècle de saint Bernard. J'ai dû commencer par les matières que mes études antérieures m'ont rendues moins étrangères, et cette publication peut être considérée aussi comme la préface de ces mêmes études. Il faudrait avoir, pour de pareilles œuvres de critique, le lumi-

neux coup d'œil d'un Ampère, la savante et pittoresque analyse d'un Philarète Chasles (1), l'aventureuse et poétique imagination d'un Michelet, la contemplative finesse d'un Sainte-Beuve. A la place de toutes ces qualités, je n'ai à offrir qu'une investigation patiente et une consciencieuse fidélité. J'ai glané mon épi dans un vaste champ; d'autres viendront qui feront mieux, et j'applaudirai. Je dois dire encore que, toutes les fois qu'il a été besoin de traduire un fragment des auteurs cités, je l'ai traduit de nouveau et avec une rigoureuse exactitude.

Lyon, 4 Avril 1839.

(1) J'aurais eu à cœur de faire entrer dans cette *Histoire* les remarquables articles que M. Chasles a écrits, au *Journal des Débats*, sur les œuvres de Salvien et sur celles de Sidoine ; mais ils trouveront place, j'espère, dans un *Appendice* à nos diverses traductions.

HISTOIRE

DES

LETTRES LATINES

AU IVe ET AU Ve SIÈCLE.

CHAPITRE I.

État politique et religieux du Ier au IVe siècle.

Quand on reporte sa pensée vers les premiers siècles de l'antiquité, on aperçoit disséminées sur la face de la terre un grand nombre de peuplades indépendantes qui, malgré le cercle étroit de leurs limites, pouvaient librement se développer dans l'énergie de leur juvénile ardeur. Mais Rome apparaît sur la scène historique; à mesure qu'elle constitue sa puissance, nous voyons toutes les individualités qui remplissent le monde s'abaisser et disparaître l'une après l'autre; un jour arrive où la terre se trouve veuve de peuples libres.

A d'autres époques, les royaumes ont été ébranlés, parce que la croyance religieuse s'était affaiblie; ici, au contraire, l'assujettissement des royaumes devait entraîner la chute de leurs religions. Elles se concentrèrent nécessairement toutes à Rome, avec le pouvoir politique lui-même. Cependant, quelle valeur

pouvaient-elles conserver encore, arrachées du sol dont elles étaient, en quelque sorte, un produit indigène? Le culte d'Isis avait un sens en Egypte; c'était la divinisation des forces de la nature, telles qu'elles apparaissent dans ce pays; mais à Rome, ce culte ne fut plus qu'une idolâtrie dénuée de sens. Dès que les diverses mythologies se trouvèrent en contact les unes avec les autres, leur inévitable destinée fut de se combattre et de s'anéantir mutuellement. Il n'était donné à aucune doctrine philosophique de concilier leurs contradictions. Et, quand bien même cet accord eût été possible, il n'eût déjà plus satisfait aux besoins du monde.

Tout en déplorant la perte de tant d'états libres, nous ne pouvons nier cependant qu'une vie nouvelle vint immédiatement à surgir de leurs ruines. Quand la liberté succomba, les barrières qui séparaient ces petites nationalités furent brisées; les nations vaincues et conquises se trouvèrent, par leur chute, comme réunies et fondues ensemble. L'espèce humaine commença enfin à posséder la conscience de leur unité.

Le Christ naquit à cette solennelle époque du monde. Sa vie était obscure et modeste; guérir les malades, parler de Dieu en paraboles et dans un langage plein d'une vérité persuasive à quelques pêcheurs qui ne le comprenaient pas toujours : telle était son unique occupation. Il n'avait pas où reposer sa tête, et cependant, même du point de vue terrestre, jamais il n'est apparu parmi les hommes créature plus noble ni plus pure, plus sublime ni plus sainte, par ses actions, par sa vie et par sa mort. Dans chacune de ses sentences respire le souffle éclatant de

Dieu ; *ce sont des paroles de la vie éternelle*, suivant l'expression de saint Pierre. Les souvenirs de la tradition du genre humain ne rappellent rien assurément qui puisse être comparé, même de loin, à une telle existence. Si les cultes nationaux avaient jadis renfermé en eux quelque chose d'une religion réelle, cet élément s'était obscurci dans la confusion du polythéisme romain ; les cultes n'avaient plus de sens, comme nous l'avons déjà dit ; la venue du Fils de Dieu fait homme leur révéla le rapport éternel et universel de Dieu au monde, du monde à Dieu.

Jésus-Christ parut au milieu d'une nation qui regardait aussi comme un culte purement national le monothéisme qu'elle professait ; cette religion était contenue dans un rituel exclusif et repoussant, mais le peuple juif sut la maintenir et ne se la laissa jamais enlever. Ce fut seulement à la naissance du Christ que le monothéisme reçut un caractère universel et complet. Jésus-Christ anéantit la Loi, en l'accomplissant ; le Fils de l'homme se présenta, selon ses propres paroles, comme le Seigneur ou le Maître du Sabbat ; il développa le sens éternel des formes restées jusqu'alors obscures ou étroitement comprises. De ce peuple, qui avait toujours élevé entre lui et les autres des barrières infranchissables, sortit, avec la toute-puissance de la vérité, une croyance qui appela et reçut en son sein toutes les nations. Le Dieu universel fut annoncé, ce Dieu qui était venu, comme saint Paul le prêchait aux Athéniens, convier tous les hommes à s'aimer et à se réunir en une seule famille.

Malgré toute sa pureté, cette doctrine devait rencontrer la plus énergique opposition de la part des

cultes déjà établis, qui représentaient une grande masse d'intérêts sociaux. Dans la situation critique où elles se trouvaient, les religions anciennes exploitèrent encore une fois leur tendance politique. Toutes les croyances contradictoires qui avaient rempli le monde, s'étant concentrées sous la domination d'un seul peuple, il ne restait plus que cette seule puissance qui parût maîtresse d'elle-même ; elles se serrèrent autour de ce pouvoir souverain, et vouèrent un culte divin à son Chef et à sa personnification, à l'empereur. Nous voyons, dans Tertullien (1), que ce culte était parfois aussi le culte le plus ardent. On érigea des temples à l'empereur, on lui offrit des sacrifices, on jura par son nom, l'on célébra en son honneur des fêtes religieuses ; ses effigies accordaient un droit d'asile. Le culte adressé au génie de l'empereur était peut-être le seul culte général qu'il y eût sous l'empire ; toutes les idolâtries s'y soumettaient, afin de recevoir sa protection. Aussi, comme on doit le penser, ce culte opposa-t-il au christianisme la résistance la plus opiniâtre. L'empereur comprenait la religion dans ses rapports temporels, liée à la terre et à ses richesses. Le Christianisme, au contraire, entendait la religion dans ses rapports avec l'esprit infini et la vérité céleste. L'empereur confondait en leur union la religion et l'état ; le Christianisme séparait avant tout ce qui est à Dieu d'avec ce qui est à César.

En sacrifiant à l'empereur, on se vouait à la servitude la plus humiliante et la plus accablante tout à la fois. Ainsi, l'union de la religion et de la politique,

(1) Majore formidine et callidiore timiditate Cæsarem observatis quam ipsum de Olympo Jovem. *Apologet.* XXVIII.

qui avait été la condition de la liberté dans les petits états, avant la conquête de Rome, ne servit plus, dans la nouvelle constitution de l'empire, qu'à maintenir et à consolider l'esclavage. Or, en défendant de sacrifier à l'empereur, le Christianisme proclamait de la manière la plus éclatante l'émancipation et la délivrance. Ainsi, le drame sublime qui allait se jouer au sein de l'espèce humaine, c'était l'opposition de l'élément terrestre et de l'élément spirituel, de l'esclavage et de la liberté, de la mort et de la vie. L'esprit du Christianisme pénétra partout. Le monde fut rapidement entraîné dans sa direction morale. Bientôt le culte des martyrs sortit des catacombes; dans les lieux où les divinités de l'Olympe avaient été adorées, sur les mêmes colonnes qui avaient soutenu leurs temples, s'élevèrent des sanctuaires à la mémoire de ceux qui avaient répudié ce culte, et qui, à cause de cette héroïque abjuration, avaient souffert le martyre. Cette religion, qui avait commencé dans le déserts et dans les prisons, s'empara du monde. On s'étonne quelquefois que ç'ait été précisément un édifice païen, la basilique, qui fut changée en édifice chrétien. Pourtant, ce fait est très-caractéristique. L'apside de la basilique renfermait un *Augusteum*, les effigies de ces Césars auxquels on rendait des honneurs divins. Elles furent remplacées par l'effigie du Christ et de ses apôtres, comme nous le voyons aujourd'hui encore dans un si grand nombre de basiliques; le Fils de Dieu fait homme remplaça les dominateurs de la terre, qui eux-mêmes étaient regardés comme des dieux. Les divinités locales se retirèrent et disparurent. On vit la croix sur toutes les

routes, sur les sommets escarpés, dans les gorges des montagnes, sur les toits des maisons, dans les mosaïques des parquets. C'était une victoire complète, décisive. De même que l'on aperçoit sur les monnaies de Constantin le *Labarum*, avec le monogramme du Christ au-dessus du dragon vaincu, de même le culte et le nom du Christ s'élevèrent sur les ruines du paganisme.

Envisagée sous ce point de vue, l'importance de l'empire romain est immense. Dans les premiers siècles de sa formation, il brise les individualités, subjugue les peuples, anéantit ce besoin d'indépendance qui naissait de l'isolement, et qui s'opposait à la réalisation de ce but suprême, l'unité du genre humain. Cette œuvre accomplie, il lui est donné d'enfanter en son sein la vraie religion, c'est-à-dire, la forme la plus pure de la conscience, la communion universelle des hommes en un seul Dieu; il établit sa souveraineté sur le monde entier; l'espèce humaine possède le sentiment de sa destinée; elle a retrouvé sa religion (1).

C'est par un funeste préjugé, trop généralement répandu en France, que l'on considère les chrétiens des trois premiers siècles comme une race insouciante du passé et de l'avenir, n'ayant rien fait pour les âges futurs, courbée qu'elle était sous le joug de fer de ses tyrans, et sous l'effort stoïque d'une abnégation universelle de tout ce qui fait l'amour des hommes et

(1) Ranke, *Hist. de la Papauté* pendant le XVIe et le XVIIe siècle, tom. I, *pag.* 17—30, de la trad. fr.; Paris, Debécourt, 1838. — Dans sa *lettre sur le Saint-Siège*, M. l'abbé Lacordaire démontre, avec son beau talent, que la position de Rome avait quelque chose de providentiel.

des sociétés. A lire certains auteurs fameux dans notre Eglise, on croirait volontiers que la vie extérieure du Christianisme ne commença qu'à la paix de Constantin. Par la plus étrange préoccupation, ces hommes n'ont pas même aperçu cette puissante nationalité chrétienne, qui apparut subitement et toujours croissante au sein de l'empire, de manière à offusquer tout d'abord l'œil de la politique romaine, et à nécessiter bientôt ces formidables luttes connues sous le nom de *Persécutions*, dans lesquelles la victoire, débattue entre la plus énergique violence et la simple résistance passive, demeura toujours incontestablement à cette dernière.

Loin d'avoir été timide, obscure et furtive, l'existence de l'Eglise, dans les trois premiers siècles, fut imposante et pleine de grandeur sous le soleil, attendu que la société chrétienne resplendit dès lors du triple éclat du génie, de la richesse et du nombre de ses membres. Si elle convia de préférence au banquet de la doctrine les petits et les humbles de cœur, elle n'oublia pourtant pas ceux d'entre les sages de ce siècle qui voulurent devenir plus sages, en s'abaissant devant la folie de la Croix, en se faisant enfants à l'école du Verbe éternel. Dès ses premières années, le Christianisme devint le rendez-vous des hautes intelligences, aussi bien que des cœurs purs et généreux. « Donc, s'écriait saint Jérome, avec son énergie ac-» coutumée, que Celsus, Porphyrius, Julianus, ces » chiens enragés contre le Christ, apprennent enfin » eux et leurs sectateurs, qui s'imaginent que l'Eglise » n'a eu ni philosophes, ni écrivains éloquents, ni » personnages doctes, qu'ils apprennent par combien

» de grands hommes elle a été fondée, bâtie, illus-
» trée ; qu'ils cessent de taxer notre foi de simplicité
» rustique, mais qu'ils avouent bien plutôt leur igno-
» rance (1). »

Sans parler ici en détail des premiers Pères, dits Apostoliques, tels qu'Hermas, saint Ignace d'Antioche, saint Polycarpe, qui nous apparaissent comme autant de reflets vivants de la doctrine apostolique ; sans considérer en détail leurs successeurs dans la science chrétienne, Méliton, évêque de Sardes, et dont Polycrate d'Ephèse fait un si grand éloge (2) ; saint Dionysius de Corinthe, profondément versé dans l'étude des origines des sectes philosophiques et religieuses (3) ; Claudius Apollinaris, évêque d'Hiérapolis (4); l'historien saint Hégésippe ; saint Théophile, évêque d'Antioche ; Athénagoras, Tatianus, Hermias, dont les écrits philosophiques et apologétiques, si remarquables, ont été insérés à la fin de l'édition des œuvres de saint Justin ; Miltiades, que Tertullien appelle le Sophiste des Eglises, à cause de sa grande éloquence et de sa haute doctrine (5), puis cent autres dont les écrits ont péri, ou dont il nous reste de précieux fragments. Portons nos regards sur un spec-

(1) Discant igitur Celsus, Porphyrius, Julianus, rabidi adversus Christum canes ; discant eorum sectatores, qui putant Ecclesiam nullos philosophos et eloquentes, nullos habuisse doctores, quanti et quales viri eam fundaverint, exstruxerint, ornaverint, et desinant fidem nostram rusticæ tantum simplicitatis arguere, suamque potius imperitiam agnoscant. HIERON. *Præfat. ad Script. Eccl.*

(2) Euseb., *Hist. eccl.*, V. 28.

(3) *Ibid.* IV. 21. — Hieron. *Epist. ad Magnum.* tom. IV, *pag.* 267. de la trad. de MM. Grégoire et Collombet.

(4) Euseb. IV. 26 et 27.—Hieron. In lib. *de Script. eccl.* XXVI.

(5) *Adversus Valentin.*, cap. IV.

tacle qui nous dira mieux encore et l'importance et l'étendue de la science chrétienne, durant les trois premiers siècles.

La sublime philosophie du Théologien de Pathmos, qui, d'un seul mot, résolut les problèmes sur lesquels avait balbutié Platon, ne tarda point à venir placer sa chaire en cette Ecole d'Alexandrie, où le judaïsme préparateur était dès lors venu déposer une semence féconde; et telle était l'importance de la place, que, envoyé dans cette ville par le Prince des Apôtres, pour en faire le second siége de la Catholicité, saint Marc avait érigé à la fois une Eglise et une Ecole dans cette capitale de la science universelle (1). Dès le second siècle, cette Ecole voyait briller dans la chaire doctorale saint Pantænus, l'abeille de Sicile, comme parle son illustre élève (2), et à qui, suivant le témoignage d'Origènes (3), la connaissance profonde des mystères chrétiens n'avait point fait abandonner l'étude assidue de la philosophie et des sciences profanes. La réputation de ce grand homme s'étendait si loin, au moyen des relations qu'entretenait avec l'Orient l'Ecole d'Alexandrie, qu'un jour on vit arriver des députés des nations de l'Inde, qui le suppliaient de venir combattre la philosophie des Brames par celle du Christ (4). Il partit, laissant deux fameux disciples, dont l'un, saint Alexandre, alla bientôt monter sur le siége épiscopal de

(1) Juxta veterem quamdam in Alexandria consuetudinem, ubi a Marco evangelista semper ecclesiastici fuere doctores. HIERON. in lib. *de Script. eccl.* XXXVI.

(2) Sicula revera apis. *Stromat.* 1, *pag.* 274, édit. de Morel; Paris, 1629.

(3) Euseb. *Hist. eccl.* VI, 49. — (4) *Ibid.* V, 10.

Jérusalem, et l'autre, l'illustre Clément, reçut de la divine Providence la mission de montrer, par ses écrits, aux siècles à venir, ce qu'étaient ces chrétiens philosophes d'Alexandrie. Notre dessein n'est pas de raconter en détail tant de gloire et tant de génie ; l'antiquité tout entière en a retenti, et la science moderne, qui s'est mise tout d'un coup à s'en occuper, en demeure encore stupéfaite d'admiration et d'envie.

A la même époque, enseignait aussi, dans l'Ecole chrétienne d'Alexandrie, un docteur célèbre, né de parents chrétiens et chrétien lui-même, Ammonius Sakkas, l'un des auteurs de ce syncrétisme orthodoxe, qui lui permit de réunir autour d'une même chaire Origènes et Plotinus, et si grande fut sa renommée de sagesse et de doctrine, que Porphyrius chercha à la revendiquer pour le paganisme, prétendant que l'amour de la philosophie lui avait fait abandonner les dogmes chrétiens ; calomnie bannie et surabondamment réfutée par l'autorité d'Eusèbe et de saint Jérome (1). Vint ensuite Origènes lui-même, qui vit aussi sa chaire environnée de philosophes gentils, avides de recueillir de sa bouche les leçons de cette sagesse, qui fut la lumière de l'Orient, mais quelque peu obscurcie par les nuages de l'humaine fragilité. Au reste, les témoignages d'admiration que lui a prodigués l'antiquité sont innombrables, et l'on peut dire que ses partisans furent aussi saints et plus nombreux encore que ses adversaires. Bientôt monta sur le trône patriarcal d'Alexandrie un autre grand philosophe, saint Dionysius, illustre porteur de ce

(1) *Hist. eccl.* VI, 19.—Hieron. in lib. *de Script. eccl.* LV.

nom déjà si fameux dans la philosophie chrétienne, et dont les écrits, au dire de saint Jérome, sont tellement riches de sentences, que vous ne savez ce que vous devez y admirer davantage, de l'érudition du siècle ou de la science des Ecritures (1). Passant sous silence Béryllus, de Bostres (2); Tryphon (3), Firmilianus, évêque de Césarée en Cappadoce (4), tous formés à l'école d'Origènes, ainsi que plusieurs autres, dont les écrits, quand ils ne nous sont pas restés, ont été enregistrés par Eusèbe et par saint Jérome, nous rappellerons encore une brillante lumière, allumée aussi au flambeau d'Adamantius, saint Grégoire Thaumaturge, fidèle nourrisson du grand maître dont il n'a pas craint d'entreprendre l'apologie. C'est en ce document précieux qu'il nous raconte comment le zélé professeur le faisait avancer par degrés dans la recherche du Créateur, et, après lui avoir fait lire tout ce qu'en avaient écrit les anciens, tant poètes que philosophes, soit Grecs, soit Barbares, le menait enfin se reposer dans la sublime et inspirée simplicité des Ecritures. Que serait-ce ensuite si nous parlions de Théognostus, d'Alexandrie (5); d'Archélaüs, de Cascare (6); de Piérius, d'Alexandrie (7); de saint Pamphilus, le martyr (8); et enfin de cet homme dont l'érudition colossale frappe encore d'étonnement aujourd'hui, d'Eusébius,

(1) *Epist. ad Magnum.* tom. IV, pag. 269 et 271 de la trad. déjà citée.

(2) Hieron. *De Script. eccl.* LX. — (3) *Ibid.* LVII.

(4) Euseb. *Hist. eccl.* VI, 26 et 27. — Theodoret. *Hæretic. fabul.* II, 28.

(5) S. Athanas. *Epist.* IX *ad Serapionem*, *pag.* 702.

(6). Hieron. *De Script. eccl.* — (7) *Ibid.*

(8) Hieron. *Epist. ad Marcellam*, tom. II, *pag.* 711.

de Césarée, qui, tout-à-coup, à la paix de l'Eglise, brilla sur le chandelier, devenant ainsi, pour la gentilité et pour les siècles futurs un noble témoin de l'étendue et de la force des études que les chrétiens suivaient, au fort même des persécutions.

Voilà pour l'Orient.

L'Occident ne pâlissait pas à une si vive lumière. La langue latine avait à s'enorgueillir de l'éloquence inouïe d'un Tertullien, qui la rendait capable d'efforts sublimes qu'elle eût à jamais ignorés aux mains de son Cicéron. Puis venait le grand évêque de Carthage, saint Cyprien, qui, abjurant bientôt les fleurs d'une stérile rhétorique, épanchait son ame épiscopale dans des traités et dans des lettres d'un langage nouveau et surhumain. L'Afrique chrétienne députait ensuite Arnobius, sa nouvelle et brillante conquête, pour qu'il allât, sous les formes de l'éloquence classique, combattre le polythéisme que, au siècle précédent, Minucius Félix avait défié dans Rome avec les armes du barreau. Enfin, Lactantius, le philosophe, s'en venait, à la paix de l'Eglise, présenter au monde des écrits où respire la plus haute sagesse chrétienne, déguisée sous les formes si pures de l'orateur de Tusculum (1).

Un fait assez curieux, au sein de la révolution que Constantin opèra dans l'empire, c'est la tendance incontestable du christianisme vers l'imitation des dehors païens. Descendu pauvre sur la terre, le Christ était remonté dans le ciel, laissant à ses apôtres le bâton et la besace; et quand l'Evangile

(1) *Origines de l'Eglise romaine*, par les Membres de la Communauté de Solesmes, tom. I, *pag.* 249—256.

partit pour son long voyage, quand il vint à se trouver en face d'un culte tout formé, assis sur une base qui menaçait déjà, mais qui se maintenait encore, quand il commença la lutte avec la vieille idolâtrie, fière de son nombreux olympe, riche en cérémonies et en mystères de tout genre, il vit que son fondateur lui avait laissé beaucoup à créer pour les yeux, et, en présence de ce brillant cortége de rits sacrés, il voulut, lui aussi, éblouir les sens de la multitude, parce qu'une religion, quelque sainte qu'elle soit, ne peut guère pénétrer dans les masses que par l'éclat de son extérieur. C'était l'opinion du grand nombre; mais il y eut des esprits qui, tout en voulant atteindre à l'intelligence du dogme dans ses mystères les plus secrets, en vinrent au mépris le plus sincère de cette vaine parure, qui n'avait à leurs yeux qu'une origine païenne. En voyant les chrétiens, une fois vainqueurs, se jeter avec empressement sur les signes du culte païen, détrôner du sénat la statue de la Victoire, abattre sans pitié le Jupiter du Capitole, la Vénus et la Minerve des temples, ils étendirent cette haine à toutes les images, aux tableaux mêmes qui décoraient l'intérieur des Eglises. De là naquit l'erreur des Iconoclastes. Sans doute, pour des esprits mystiques, mais peu intelligents, l'apparence était tout entière contre les défenseurs des images. Le christianisme, en définitive, avait eu raison de ne pas dédaigner le vaincu, tout en le refoulant; il avait rendu moins dure et moins pénible la transition violente du culte de Jupiter au culte du Christ. La partie ignorante du paganisme était venue assister aux cérémonies chrétiennes par

curiosité, par hasard, si vous voulez; mais elle était repartie, une demi-persuasion dans le cœur, et l'éloquence du sacerdoce, éloquence pleine d'onction et de majesté, avait achevé l'œuvre de la conversion.

Cependant, lorsque Constantin fit asseoir sur le trône le christianisme, il s'en fallait de beaucoup encore que la victoire fût décidée. L'Evangile avait déjà gagné une bonne partie des masses; mais le haut bout de l'aristocratie romaine se rattachait fortement au paganisme. On murmura dans le sénat, quand la déesse de la Victoire fut précipitée de son autel; on fit circuler à Rome des prédictions sinistres sur les destinées de l'empire, et la joie fut grande à l'avènement de Julien.

Julien ne fut pas un charlatan philosophe, comme on l'a quelquefois représenté, ni un atroce persécuteur, comme on l'a dépeint souvent, d'après certains auteurs. Le jeune César avait été froissé dans ses idées philosophiques par la violence religieuse de son prédécesseur; l'espoir d'un trône lui avait appris la dissimulation; mais il ne fut pas long-temps à jeter le masque, en se voyant empereur. Il déclara bonne et franche guerre aux chrétiens; leur humiliation momentanée, il l'aida de toutes les armes que lui fournit sa haine; il employa la plume, les vexations, la raillerie, les dégradations, enfin tout, excepté la mort. Dès ce jour, le paganisme mourant se vit renaître et s'identifia avec lui; la personnification fut complète; le nom de l'empereur devint une idée païenne; mais la flèche des Parthes détruisit tous ces beaux rêves. Selon nous, Julien n'eut qu'un

tort pour ses théories helléniques, celui d'être venu trop tard et de n'avoir pas voulu comprendre la tendance religieuse de son siècle, laquelle était évidemment chrétienne, malgré la philosophie et le sénat. Admirons-le, tout en le plaignant, car il y avait du génie sous le manteau du philosophe empereur (1).

Que devenait la littérature, au milieu du flux et du reflux religieux de l'époque? Elle descendait de la haute contemplation, de l'abstraction idéale; elle se mêlait à cette longue lutte; elle créait au christianisme, après le baptême de sang, un baptême de raison, qui lui aidait puissamment, en le faisant partout connaître. Les genres purement littéraires poursuivaient leur œuvre, à l'écart, dans l'oubli des grands modèles de l'antiquité et des querelles du jour. Le goût de la poésie dominait toujours à Rome et dans l'empire. Nous possédons une liste nombreuse des poëtes du temps, depuis Ausone jusqu'à Prudence et à Paulin de Nola.

(1) Dans son *Histoire de la destruction du Paganisme en Occident*, tom. 1, *pag.* 177—221. M. A. Beugnot nous semble avoir envisagé d'une manière savante et impartiale l'empereur Julien, si mal étudié jusque là.

CHAPITRE II.

Poètes profanes au IVe. siècle.

Nous plaçons en tête du IVe siècle le poète Réposianus ou Nèpotianus. On lui attribue un petit poème en cent quatre-vingt-deux hexamètres, sur les amours de Mars et de Vènus, *de concubitu Martis et Veneris*. C'est une imitation du chant de Démodocus à la cour d'Alcinoüs (1), et du mythe que, dans ses *Métamorphoses*, Ovide a orné des couleurs brillantes de son style. Ce petit poème présente quelques incorrections métriques, rachetées par d'agréables détails et par un souvenir des bons modèles, mais tout cela manque de chaleur (2).

Vient ensuite D. Magnus Ausonius, dont la vie remplit le IVe siècle presque tout entier. Il naquit vers 309, à Bordeaux. Son père était médecin et originaire de Bazas. L'étude de la médecine florissait alors dans la Gaule méridionale; un noble Eduen, que les vicissitudes de la guerre civile avaient chassé de son pays, était venu s'établir sur les bords de l'Adour, dans une ville qu'on croit être Dax; sa

(1) *Odyss.* VIII, 166.

(2) Le poème de Réposianus se trouve au tom. III, *pag.* 324—343 des *Poetæ Latini minores*, édit. Lémaire.

fille épousa le médecin Julius Ausonius, et fut mère de notre Ausone. Celui-ci donc tenait à la science par son père, et à la vie publique par sa famille maternelle. Sa destinée participa de cette double origine; il fut à la fois homme d'étude et de cour, homme de cabinet et d'affaires, professeur et consul.

Le jeune Ausone fut élevé d'abord dans sa ville natale, où Macrinus et Tibérius Victor Minervius professaient la grammaire et l'art oratoire. On l'envoya ensuite à Toulouse. Son oncle maternel, Æmilius Magnus Arborius, y dirigea ses études. Après les avoir achevées, Ausone suivit pendant quelque temps le barreau, à Bordeaux même; puis, comme la carrière du droit ne fut pas de son goût, il l'échangea contre une chaire d'éloquence. Il épousa Attusia Lucana Sabina, d'une famille sénatoriale, la perdit bientôt, et ne la remplaça jamais. Lui-même nous apprend qu'il professa trente ans; c'est probablement à cette époque de sa vie qu'il faut rapporter ses compositions les plus pédantesques et les plus arides, les tours de force, les jeux d'esprit, les épitaphes des héros d'Homère, et d'autres poésies du même genre, laborieux délassement d'un rhéteur.

Au bout de trente ans de professorat, Ausone fut appelé à Trèves, en 367, par l'empereur Valentinianus, qui le chargea de l'éducation de son fils Gratien (1). Devenir précepteur d'un prince, c'était une fortune ordinaire aux rhéteurs; Sénèque, Fronton, Titianus et Lactance étaient parvenus à cette charge. Voilà donc Ausone, de paisible professeur

(1) Ad nepotem Protrepticon, *pag.* 309, edit. Var.

de rhétorique à Bordeaux, devenu un personnage qui suivait la cour et faisait une campagne contre les Barbares. Ce fut dans cette campagne qu'il reçut, pour sa part de butin, une captive nommée Bissula, à laquelle le précepteur de Gratien adressa des vers et des vers assez galants : « Captive, puis affranchie, » elle règne sur le bonheur de celui dont elle était la » proie par les armes ; »

Capta manu, sed missa manu, dominatur in ejus
Deliciis, cujus bellica præda fuit (1).

Ausone demande à un peintre qu'il fasse le portrait de la jeune Barbare aux yeux bleus, aux blonds cheveux, et lui recommande, en vrai style de madrigal, d'y mêler les lis et les roses :

Puniceas confunde rosas, et lilia misce (2).

Ce fut alors qu'Ausone écrivit ses poésies de courtisan, ses petits impromptus sur les évènements du jour, sur un cerf tué à la chasse par un des empereurs, ou sur tel autre fait de cette importance. Ce fut alors aussi qu'il composa son ouvrage le plus considérable, son poème descriptif de la *Moselle*.

On ne sera pas surpris que le meilleur ouvrage d'Ausone appartienne à ce genre minutieux et bâtard, dont le triomphe est un signe de mort pour les littératures. Quand on n'a rien en soi à exprimer, on demande aux objets extérieurs ce que l'on ne trouve pas dans son ame, et l'on crée ainsi une poésie purement matérielle. La poésie descriptive se montre, dans le poème d'Ausone, avec tout ce qu'elle peut

(1) Edyll. VII, *pag.* 341. — (2) Auson. *pag.* 342.

avoir de minutieusement exact et d'ingénieusement recherché. A la suite d'un petit voyage de Mayence à Trèves, le poète voulut peindre cette belle vallée de la Moselle où Trèves est placée. Il décrit la limpidité des eaux du fleuve, les agréments qu'offre sa navigation, les diverses espèces de poissons qu'il nourrit, la beauté de ses rives et la foule des rivières qu'elle reçoit dans son sein. Tout cela est orné des plus brillantes couleurs de la poésie, et des accessoires que fournissaient l'histoire, la géographie et la fable. Rien ne manque, si ce n'est la simplicité et le goût. Les images et les ornements y sont prodigués jusqu'à satiété.

L'art de décrire les petits objets, les actions familières, cet art où excellent nos poètes descriptifs modernes, se trouve déjà dans Ausone. Je choisirai pour exemple *la Pêche à la ligne*, que Delille a imitée de l'anglais de Pope (1) :

Le pêcheur patient prend son poste sans bruit,
Tient sa ligne tremblante, et sur l'onde la suit.
Penché, l'œil immobile, il observe avec joie
Le liége qui s'enfonce et le roseau qui ploie.
Quel imprudent, surpris au piége inattendu,
A l'hameçon fatal demeure suspendu ?
Est-ce la truite agile, ou la carpe dorée,
Ou la perche étalant sa nageoire pourprée,
Ou l'anguille argentée errant en longs anneaux,
Ou le brochet glouton qui dépeuple les eaux (2) ?

Voici maintenant Ausone décrivant un enfant penché sur les ondes : « Il abaisse l'extrémité convexe de sa ligne flexible, et jette les hameçons garnis de

(1) Forêt de Windsor. — (2) L'Homme des champs, ch. I.

mets qui vont donner la mort. Dès que la vagabonde troupe des poissons, ignorant cette ruse, les a saisis avec avidité, et que leurs gosiers béants ont senti profondément la tardive blessure du fer caché, ils s'agitent, et c'est la preuve qu'ils sont pris. La ligne cède au mouvement qu'amène la soie, agitée par le poisson qui occasione les tremblements de l'onde. Soudain l'enfant enlève sa proie d'une manière oblique, en frappant l'air d'une rapide secousse (1). » L'attitude du pêcheur attentif qui suit les frémissements de la ligne, puis le mouvement de la main qui la retire, sont très-bien rendus. Cette coupe imitative de la prestesse du mouvement :

. . . . . Excussam stridenti verbere prædam
Dextera in obliquum raptat puer,

est excellente. C'est du Delille tout pur ; « mais De-
» lille ne nous a pas fait assister à tous les détails
» de l'agonie du poisson. Il avait trop de goût pour
» ne pas sentir que cette peinture aurait assombri son
» riant tableau. De plus, il a resserré en quatre vers
» l'énumération des poissons, et animé son récit par
» de vives tournures. Il a surpassé Ausone comme
» poète, et lui a laissé le mérite secondaire d'une

(1) Inclinat lentæ convexa cacumina virgæ,
Indutos escis jaciens lethalibus hamos.
Quos, ignara doli, postquam vaga turba natantum,
Rictibus invasit, patulæque per intima fauces
Sera occultati senserunt vulnera ferri,
Dum trepidant, subit indicium, crispoque tremori
Vibrantes seræ nutans consentit harundo.
Nec mora, et excussam stridenti verbere prædam
Dextera in obliquum raptat puer.

v. 248—256.

» versification plus minutieusement travaillée (1). »

Ausone composa aussi à Trèves un autre ouvrage, dont on a souvent argué contre les mœurs du poète. Le *Cento nuptialis* n'est qu'une triste débauche d'esprit. Dans une série de 131 hexamètres, Ausone chante tout ce qui se passe à une noce, pendant et après le repas nuptial. Tous les vers ou hémistiches sont pris dans Virgile, et réunis de manière qu'ils offrent un sens équivoque, tout-à-fait différent de celui qu'ils ont dans le texte original du plus pur des poètes. L'auteur de cet opuscule nous en apprend lui-même l'origine. Valentinien avait composé un *Centon nuptial*, et il proposa au poète de lutter avec lui dans ce genre de compilation licencieuse. Ausone décrit assez naïvement l'embarras où il se trouva entre la vanité qui lui faisait désirer le succès, et la prudence qui le lui faisait craindre. C'est un symptôme assez fâcheux de la moralité de ce temps-là qu'une lutte poétique engagée sur de tels sujets, entre un empereur chrétien et le précepteur de son fils.

Les soins qu'Ausone donnait au fils du maître furent récompensés par la dignité de *Comte* et par celle de *Questeur*. En 377, l'élève reconnaissant y joignit le gouvernement de l'Italie et de l'Afrique, puis, en 378, celui des Gaules. Il arriva ainsi que, dans l'espace de quelques années, Ausone gouverna, de nom, la moitié de l'empire. Ce fait montre où cette littérature si frivole faisait arriver ceux qui la cultivaient. Enfin, il

(1) J.-C. Demogeot, *Etudes historiques et litt. sur Ausone*; Bordeaux, Lanefranque, 1837, in-8°. de 72 pages. Ces *Etudes* sont une excellente appréciation d'Ausone, et complètent par beaucoup d'endroits le travail de M. Ampère.

atteignit le terme le plus élevé que son ambition se pût proposer. Il fut consul, en 379. Il a eu soin de mettre en vers la date de cet évènement, dont il était si fier. C'est en l'année 1118 de Rome qu'il fut élevé au consulat, qui était alors une distinction de cour sans valeur politique, mais fort désirée. Nous avons le discours que, à cette occasion, il prononça pour rendre grâces à son ancien disciple, l'empereur Gratien. On l'imprime ordinairement avec les *Panegyrici veteres*. Et, en effet, ces témoignages officiels de reconnaissance étaient de véritables panégyriques. Dans l'ancienne Rome, les consuls nouvellement élus remerciaient le peuple; quand il n'y eut plus de peuple, et que le prince eut absorbé tous les droits avec tous les pouvoirs, il hérita aussi de ces actions de grâces, et les louanges du souverain en furent le sujet obligé. Ausone ne fut point tenté de se soustraire à cette obligation. Gratien, qui tenait à honneur de montrer à son ancien maître qu'il avait assez profité de ses leçons pour tourner un compliment, lui avait dit avoir payé ce qu'il devait, et que, après avoir payé, il devait encore. Ausone se récrie sur la beauté de cette parole, et défie Ménélas, Ulysse, Hector de dire mieux. On conçoit qu'un tel empereur a tous les mérites que les panégyristes accumulaient sur les objets de leur flatterie; il a en outre un mérite plus grand que tous les autres. Ausone le dit textuellement, c'est celui d'avoir fait consul son précepteur (1). Le souvenir des anciens consuls pourrait, ce semble, inspirer au pédagogue de Gratien quelque modestie et

(1) Hujus vero laudis locupletissimum testimonium est..... ad consulatum præceptor evectus.

quelque embarras ; il n'en est rien. S'il se compare à eux, c'est pour s'applaudir de sa supériorité.

Jusqu'ici nous n'avons vu dans Ausone que le rhéteur d'abord, et ensuite le courtisan ; mais ce qui valait mieux chez lui, c'était l'homme, le père, l'époux, le fils, et il faut lui tenir compte de ces sentiments de famille qui ont produit quelques-uns de ses meilleurs ouvrages. Dans des temps de décomposition universelle, un assez grand abaissement politique peut se concilier avec une certaine moralité privée. Les rapports naturels sont plus indestructibles que les rapports sociaux ; il y a encore des pères, des époux, des fils, quand il n'y a plus de citoyens.

A cette classe de poésies domestiques d'Ausone appartiennent ses *Parentalia*, hommage funèbre adressé par lui à toutes les personnes de sa famille. Ausone a dû au sentiment filial quelques inspirations touchantes. A la cour des empereurs, Ausone conservait un goût véritable pour les douceurs de la retraite et pour la liberté de l'étude ; c'est encore un sentiment honorable et sincère qu'il exprime parfois avec charme. Il décrit d'un style vif et alerte la joie qu'il éprouva quand il fut rendu à sa petite maison de campagne, voisine de la ville de Saintes, événements qu'il se hâta de célébrer en vers.

« J'ai enfin rompu les liens aimables qui me retenaient, j'ai fui les doux attraits de Burdigala, et » me suis retiré dans une campagne voisine de la » ville de Saintes. Viens essayer si cette campagne » aura pour toi, mon cher Paulus, assez d'agréments. » Viens ici porté sur la rapide litière, ou, si mieux » tu aimes, dans une chaise roulante, attelée de trois

» chevaux. Monte sur un de ces petits chevaux rapides, qui vont l'amble, ou sur un cheval de poste, » aux reins brisés par les fardeaux. N'importe comment tu viennes, pourvu que tu viennes bientôt, » car les solennités de Pâques me rappellent, et ne » me permettent pas de rester long-temps ici. Apporte » avec toi beaucoup de poésies lyriques, ou de ces » déclamations dont ton école fournit les sujets. Tu » n'en trouverais point ici, car j'ai abandonné toutes » ces bagatelles et tous les agréments dont elles sont » susceptibles (1). »

Une douzaine d'années s'écoulèrent encore entre ce moment et la mort d'Ausone. Ce fut pendant ce temps qu'il envoya de nombreuses épîtres en vers à différents poètes et rhéteurs de ses amis, à un certain Paulus de Bigorre, au célèbre Symmaque, et qu'il fit avec eux de fréquents échanges de vers et de prose. Déjà vieux, le professeur émérite adressa à son petit-fils, encore enfant, des conseils sur ses études futures, rajeunissant à ces souvenirs de sa vie scolaire. Plus tard encore, il composa pour le même petit-fils un poème génethliaque, espèce d'horoscope en vers, et dans lequel il lui prédisait une destinée semblable à sa propre destinée. Ainsi Ausone termina sa longue et paisible carrière dans l'espoir que son plus jeune descendant allait la recommencer. Après le meurtre de son bienfaiteur, et la défaite de Maxime, Ausone s'en alla mourir dans sa ville natale (394), l'année même de l'avènement de Théodose.

Ausone était-il chrétien? Ce point a été controversé

(1) *Epist.* VIII.

et l'est encore. Il est assez curieux qu'il en soit ainsi, que la vie d'un homme dont nous possédons un grand nombre d'ouvrages donne lieu à une telle incertitude. Pour moi, dit M. Ampère, cette incertitude n'existe pas (1). Ausone fut chrétien, et il est impossible d'en disconvenir sans attaquer l'authenticité de quelques-uns de ses ouvrages, entre autres, de la première *Idylle*, qui commence par ce vers :

Sancta salutiferi redeunt jam tempora Paschæ,
« Voici revenir le saint temps de la Pâque salutaire. »

Dans l'*Ephemeris*, petit poème destiné à offrir un tableau de la journée de l'auteur, on voit qu'Ausone avait une chapelle où il adressait à la Trinité sa prière du matin. Il célébrait la fête de Pâques, ainsi que le montre la lettre rapportée tout-à-l'heure. On ne peut donc douter qu'Ausone ne crût au christianisme et ne le pratiquât. Mais s'il était chrétien par la conviction, et même par les observances du culte, il oubliait complètement sa croyance, dès qu'il écrivait, et ses habitudes le rejetaient dans le paganisme. Il existe de lui quelques ouvrages qui ne sentent pas trop la morale chrétienne, qui ne sont pas des modèles de décence ni de pureté. La phrase mythologique est fréquente chez lui ; on s'aperçoit aisément que c'est un homme nourri de lectures païennes ; mais il en était ainsi de beaucoup de grands qui se convertissaient au christianisme. Il y avait dans les Gaules, à la fin du IVe siècle, et au commencement du Ve siècle, un certain

(1) *Revue des Deux mondes*, tom. xi, *pag.* 712, dans une belle étude sur Ausone ; presque tout ce que nous disons du poète, nous l'empruntons au docte professeur.

nombre d'hommes importants et honorés, long-temps revêtus des grandes charges de l'état, demi-païens, demi-chrétiens, c'est-à-dire, n'ayant point de parti pris, et se souciant peu d'en prendre aucun en matière religieuse; gens d'esprit, lettrés, philosophes, pleins de goût pour l'étude et pour les plaisirs intellectuels, riches et vivant magnifiquement. Tel était Ausone; tels, à la fin du Ve siècle, Tonantius Ferréolus, préfet des Gaules, en grand crédit auprès des rois Visigoths, et dont les domaines étaient fixés en Languedoc et dans le Rouerge; Eutropius, aussi préfet des Gaules, platonicien de profession, et qui habitait en Auvergne; Consentius de Narbonne, un des plus riches citoyens du midi, et dont la maison de campagne, dite *Octaviana*, puis située sur la route de Béziers, passait pour la plus magnifique de la province. C'étaient là les grands seigneurs de la Gaule romaine. Après avoir occupé les fonctions supérieures du pays, ils vivaient dans leurs terres, loin de la masse de la population, passant leur temps à la chasse, à la pêche, dans des divertissements de tout genre. Ils avaient de belles bibliothèqnes, souvent un théâtre, où se jouaient les drames de quelque rhéteur, leur client. Le rhéteur Paulin faisait jouer chez Ausone sa comédie de l'Extravagant, *Delirus;* composait lui-même de la musique pour les entr'actes, et présidait à la représentation. A ces divertissements se joignaient des jeux d'esprit, des conversations littéraires; on raisonnait sur les anciens auteurs, on expliquait, on commentait; on faisait des vers sur tous les petits incidents de la vie. Elle se passait de la sorte agréable, douce, variée, mais molle, égoïste, stérile, étrangère à toute occu-

pation sérieuse, à tout intérêt puissant et général. Et je parle ici des plus honorables débris de la société romaine, des hommes ni corrompus, ni désordonnés, ni avilis, qui cultivaient leur intelligence, et qui avaient en dégoût les mœurs serviles et la décadence de leur temps (1). L'ingénieux et élégant Sidonius, qui écrivait sous le coup des invasions dans lesquelles s'abîma l'empire, nous présente le tableau le plus complet de cette société frivole, que des races autrement fortes allaient arracher à ces aimables puérilités.

Enfin, une raison péremptoire pour le christianisme d'Ausone, c'est le titre de précepteur de Gratien, titre que l'empereur avait donné à Ausone. Un prince religieux comme Valentinien n'eût jamais abandonné à un païen l'éducation de son fils, surtout depuis l'exemple de Julien.

Les poésies d'Ausone sont nombreuses. C'est un recueil bizarre et confus de préfaces versifiées, d'épigrammes, de panégyriques en miniature, d'épitaphes, d'idylles, d'épîtres, etc., le tout sans ordre ni méthode. Ausone n'avait ni verve, ni génie, ces deux principes nécessaires de toute poésie. C'était un agréable versificateur, qui possédait la facture du vers, mais rien autre. Ses ouvrages sont riches, surtout en détails sur la vie littéraire de cette époque, sur ce monde de rhéteurs et de grammairiens au milieu duquel il vivait, et qui était le monde lettré d'alors.

Que devenaient, au temps d'Ausone, les diverses branches de la littérature? Quels genres pouvaient subsister, à une pareille époque?—Ce n'était certes pas

(1) Guizot, *Cours d'Hist. mod.*, tom. I, *pag.* 127.

la poésie épique. Ausone avait bien versifié les Annales de Rome, comme son ami saint Paulin avait mis en vers l'histoire des rois de Suétone ; mais rien ne ressemble moins à la poésie épique que l'histoire versifiée. Dans tous les temps qui vont suivre, jusques au cœur du moyen âge, on continuera de faire ainsi. Nous ne saurions non plus nous attendre à rencontrer ici la poésie lyrique. La lyre donne une voix à l'enthousiasme ; mais il faut que l'enthousiasme existe. Pour chanter, il faut avoir quelque chose à dire. Où était l'enthousiasme, au temps d'Ausone ? Qu'avait-on à dire, et que chanter ?

Quant au genre dramatique, un seul ouvrage d'Ausone tient du drame, au moins par la forme : c'est *le Jeu des sept Sages*. M. Ampère, dans l'article déjà cité, le rapproche d'un autre ouvrage qu'il croit être de la même époque, *le Grondeur*, *Querolus*, pièce analysée avec habileté par M. Magnin (1). La tragédie et la comédie étaient à peu près mortes. Ce qui avait remplacé les genres élevés de la littérature dramatique, c'étaient les genres populaires, les mimes et les pantomimes. La pantomime surtout fit fureur, dès les premiers temps de l'empire. On voit, par les poésies d'Ausone, quelles étaient la vogue et la puissance de la saltation, que les Grecs appelaient *orchèse*. On représentait, par cette saltation, les sujets qu'elle semblait le moins faite pour exprimer, non-seulement la fuite de Daphné, mais encore la pétrification de Niobé. On disait : Danser la Niobé, *saltare Nioben* (2).

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1835.

(2) Nous n'avons qu'une médiocre traduction des œuvres d'Ausone, celle de l'abbé Jaubert ; Paris, 1769, 4 vol. in-12.

La sténographie était en usage du temps d'Ausone. Nous avons des vers faciles et alertes qu'il adressait à un sténographe très-habile. *Epigr.* CXLVI :

AD NOTARIUM VELOCISSIME EXCIPIÈNTEM.

Puer notarum præpetum,
Solers minister advola ;
Bipatens pugillar expedi,
Cui multi fandi copia,
Punctis peracta singulis,
Ut una vox absolvitur.
Evolvo libros uberes,
Instarque densæ grandinis
Torrente lingua perstrepo.
Tibi nec aures ambigunt,
Nec occupatur pagina,
Et mota parce dextera
Volat per æquor cereum.
Quum maxime nunc proloquor
Circumloquentis ambitu,
Tu sensa nostri pectoris
Ut dicta jam ceris tenes.
Sentire tam velox mihi
Vellem dedisset mens mea
Quam præpetis dextræ fuga
Tu me loquentem prævenis.
Quis, quæso, quis me prodidit ?
Quis ista jam dixit tibi
Quæ cogitabam dicere ?
Quæ furta corde in intimo
Exercet ales dextera ?
Quis ordo rerum tam novus,
Veniat in aures ut tuas
Quod lingua nondum absolverit ?
Doctrina non hæc præstitit ;

Nec ulla tam velox manus
Celeripedis compendi.
Natura munus hoc tibi
Deusque donum tradidit
Quæ loquerer ut scires prius,
Idemque velles quod volo.

« Jeune homme, si habile dans la science des notes » rapides, hâte-toi d'accourir. Prépare les tablettes » sur lesquelles, à l'aide de simples points, tu ex- » primes des discours entiers aussi promptement que » d'autres traceraient un seul mot. Je dicte des volu- » mes, et la volubilité de ma parole est semblable à » la chute précipitée d'une abondante grêle. Cepen- » dant, ton oreille n'oublie rien, et tes pages ne s'em- » plissent pas. Ta main, dont le mouvement est à » peine sensible, vole sur une surface de cire, et, » quoique ma langue parcoure de longues périphra- » ses, tu fixes sur tes tablettes mes idées, quand elles » sont proférées à peine. Je voudrais que mon esprit » fût aussi prompt à concevoir que tu es habile, toi, » à devancer mes discours par la célérité de ta main! » Oh! de grâces, qui donc m'a trahi? Qui donc t'a » instruit déjà de ce que je songeais à dire? Combien » de larcins ta plume subtile ne fait-elle pas dans le » secret de mon cœur? Quel est donc ce nouvel or- » dre de choses? Comment se fait-il que déjà soit » parvenu à tes oreilles ce que ma bouche n'a point » encore prononcé? Non, aucun art ne t'a donné ce » talent, et nulle autre main ne connaît cette vélo- » cité d'abréviation. Ceci est un don de la nature; » c'est une faveur des dieux que, avant même que » j'aie parlé, tu saches ce que je veux dire, et que ta » volonté s'entende avec la mienne. »

Ammien Marcellin parle d'une servante instruite dans l'art tironien ; *ancilla notarum perita*. Rerum Gest. XVIII, 3.

Prudence nous fait connaître, dans l'éloge de Cassianus, assassiné à coups de canif par ses écoliers, que ce martyr enseignait l'art tironien :

Præfuerat studiis puerilibus, et, grege multo
Septus, magister litterarum sederat,
Verba notis brevibus comprendere cuncta peritus,
Raptimque punctis dicta præpetibus sequi.

« Il avait présidé aux études de l'enfance, et, entouré d'un essaim nombreux, s'était assis maître des lettres, sachant avec habileté exprimer les mots par de brèves notes, puis, à l'aide de points rapides, suivre en toute hâte la parole. »

Æmilius Magnus Arborius, oncle maternel d'Ausone, et qui avait formé notre poète, remplit avec distinction une chaire d'éloquence à Toulouse, où il s'acquit l'amitié des trois princes Dalmasius, Julius Constantius et Annibalianus, tous trois frères de Constantin le Grand, et qui étaient alors à Toulouse, dans une espèce d'exil :

Dum Constantini fratres opulenta Tolosa
Exilii specie sepositos cohibet (1).

De Toulouse, Arborius alla, ce semble, à Narbonne, y enseigner aussi la rhétorique. Il est certain qu'il plaida avec beaucoup d'éclat dans plusieurs endroits de la Gaule narbonnaise, de la Novempopulanie et de l'Espagne. Sa réputation le fit appeler à Constan-

(1) Auson. *Prof.* XVI. Ausone est le seul auteur qui nous ait conservé cette particularité.

tinople, pour l'instruction d'un jeune César. Arborius s'acquitta de son emploi avec gloire, et y amassa de grandes richesses. Il mourut dans la nouvelle Rome, vers l'an 335, et comblé d'honneurs.

Arborius passe pour l'auteur d'une élégie en quatre-vingt-douze vers, adressée à une jeune fille trop parée : *Ad nympham nimis cultam* (1). C'est une imitation de la seconde élégie de Properse :

Quid juvat ornato procedere, vita, capillo ?

mais bien inférieure à son modèle.

Nous aurons occasion de parler ailleurs de Firmianus Lactantius, célèbre écrivain ecclésiastique du commencement du IVe siècle. Nous le rangeons aussi parmi les poètes, à cause d'un morceau en soixante-dix vers élégiaques, que lui attribuent quelques anciens manuscrits. Il est intitulé : *De Phœnice*, et raconte la fable connue du Phénix. Ce poème doit son existence à un de ces exercices scolastiques que les grammairiens appelaient ἐκφρασις, ou *descriptio*. On sait que Lactance fut grammairien, et, dans la liste de ses ouvrages, saint Jérome cite plusieurs poèmes. Dans celui-ci, l'auteur a réuni en un seul faisceau tout ce que les anciens ont dit du phénix ; mais on n'y trouve ni invention, ni verve poétique. On est tenté de croire que l'auteur, quel qu'il fût, avait un motif particulier pour choisir cette fable comme thème de sa compilation. En effet, depuis le temps de Constantin surtout, ce sujet était en faveur parmi les chrétiens, qui regardaient le phénix comme l'emblème de la résurrection.

(1) Lemaire. *Poetæ Lat. min.* tom. II, *pag.* 272.

Un savant Allemand du XVIIIe siècle a cru devoir attribuer à Lactance un recueil de cent *Enigmes* en vers, que tous les manuscrits donnent à Cælius Firmianus Symposius, et qui sont imprimées sous son nom dans la collection de Lemaire (1). Nous n'avons pas de détails sur la vie de l'auteur. Il avait écrit des choses plus graves et plus sérieuses, comme on le voit par le Prologue des *Enigmes* :

Hæc quoque Symposius de carmine lusit inepto.

Toutes ces bagatelles, pour lesquelles Symposius demande pardon, sont composées de trois vers. Il y en a sur toutes sortes de sujets, sur le *style* et sur le *roseau* qui servaient pour écrire ; il y en a sur la fumée, sur la pluie, sur la neige, sur la glace, etc. On pourrait en citer quelques-unes qui, dans leur courte dimension, ne manquent pas d'une certaine grâce. Telle est l'énigme sur la rose, énigme dont le trait final rappelle un beau vers de Malherbe :

Purpura sum terræ, pulchro perfusa colore,
Septaque, ne violer, telis defendor acutis.
Oh ! felix, longo si possem vivere fato !

Il nous reste encore de Symposius deux petits poèmes lyriques, l'un *sur la Fortune*, l'autre *sur l'Envie* (2). Le premier mérite d'être cité :

O fortuna potens, ac nimium levis,
Tantum juris atrox quæ tibi vindicas,
Evertisque bonos, erigis improbos,
Nec servare potes muneribus fidem.

(1) Lemaire, *Poetæ Lat. min.* tom. VII, *pag.* 346—428.
(2) *Ibid.* tom. II, *pag.* 441.

Fortuna immeritos auget honoribus,
Fortuna innocuos cladibus afficit.
Justos illa viros paupertè gravat,
Indignos eadem divitiis beat.
Hæc aufert juvenes, et retinet senes,
Injusto arbitrio tempora dividens.
Quod dignis adimit transit ad impios,
Nec discrimen habet, rectave judicat,
Inconstans, fragilis, perfida, lubrica;
Nec quos clarificat perpetuo fovet,
Nec quos deseruit perpetuo premit.

« O fortune puissante, mais trop volage, qui usurpes impitoyablement des droits si étendus, qui brises les bons, qui élèves les méchants, et qui ne peut être constante dans tes faveurs !

» La fortune comble d'honneurs ceux qui en sont indignes ; la fortune accable de revers ceux qui sont innocents. Elle écrase sous la pauvreté les hommes justes ; elle entoure de richesses les hommes de rien. Elle enlève les jeunes gens ; elle retient dans la vie les vieillards, et fait du temps un partage inique. Ce qu'elle ôte aux hommes de bien, elle le donne aux méchants ; elle n'établit aucune différence, et ne juge pas selon l'équité, inconstante, fragile, perfide, trompeuse qu'elle est. Ceux qu'elle élève, elle ne les protége pas toujours ; ceux qu'elle abandonne, elle ne les accable pas toujours de ses rigueurs. »

Quelques poètes grecs de l'école d'Alexandrie, Simmias de Rhodes, et Dosiadas, s'étaient amusés à composer des poèmes dont les vers étaient arrangés de manière que, étant écrits l'un sous l'autre, ils formassent différentes figures, telles que des autels,

des œufs, une flûte (1). Ce misérable jeu fut imité en latin par Publius Optatianus Porphyrius, qui, sur une fausse accusation, ayant été exilé par Constantin-le-Grand; dut sa grâce à un éloge en vers qu'il adressa à cet empereur, et dans lequel il avait triomphé de toutes les difficultés que le caprice aurait pu imaginer pour mettre des entraves au génie. Cet éloge se compose d'une suite de poèmes dont l'un représente un autel, l'autre une flûte, un autre un orgue. Le rappel de Porphyrius n'était sûrement pas trop pour la peine inconcevable qu'il avait dû se donner. Porphyrius, au reste, a de l'esprit, et même quelque talent. Je crois qu'il lui en eût beaucoup moins coûté pour être un bon poète que pour être si ridicule. Voici quelques vers à sa muse, lesquels ne sont ni sans grâce ni sans facilité.

Suppliciter tamen ire potes Dominumque precari,
Squalor et hæ sordes conveniunt miseris.
Cum dederit clemens veniam, natumque laremque
Reddiderit, comtis ibis et ipsa comis.

L'*Orgue* est le meilleur poème d'Optatianus Porphyrius. La forme n'en est pas tout-à-fait sans intérêt pour nous, puisqu'elle représente l'exacte figure de l'ancien orgue hydraulique; la composition même a de la facilité, malgré la gêne extrême où l'auteur avait voulu se mettre. Ce poème, ou plutôt cet orgue, est composé de trois parties, placées les unes sur les autres. L'inférieure a vingt-six vers iambiques dimètres, tous de dix-huit lettres; elle représente le clavier. La seconde est formée d'un seul hexamètre

(1) Schœll, *Hist. abrégée de la litt. grecque*, tom. I, *pag.* 96.

écrit transversalement en lettres majuscules ; ce vers est censé servir de support aux vingt-six vers ou tuyaux de la troisième partie. Ces tuyaux sont en hexamètres, qui croissent successivement en hauteur par l'addition d'une lettre à chaque vers ; le premier a vingt-cinq lettres :

O si diviso metiri limite Clio!

le dernier en a cinquante :

Jamque metro et rhythmis præstringere quidquid ubique est.

Mais ce n'était là sûrement qu'un petit orgue, un orgue d'appartement. Les anciens avaient des orgues où le nombre des tuyaux était infiniment plus considérable. Claudien, décrivant en vers pompeux et gigantesques un orgue hydraulique, parle des *voix innombrables d'une moisson d'airain.*

Et qui magna levi detendens murmura tactu,
Innumeras voces segetis moderatus ahenæ,
Intonat erranti digito, penitusque trabali
Vecte laborantes in carmina concitat undas.
De Cons. Mallii, 315.

Si Porphyrius avait imité Dosiadas, il eut l'avantage de servir, à son tour, de modèle. Hrabanus Maurus et Abbon, moine de Fleury, ont écrit en latin des vers figurés (1). Panard en a composé quelques-uns en français, et plus récemment M. Capelle s'est exercé dans le même genre.

(1) Voyez, dans le *Journal de l'Empire*, novembre 1806, une savante *Dissertation* de M. Boissonade *sur les vers figurés*. Elle a été reproduite par M. Peignot, dans ses *Amusements philologiques*, *pag.* 144—150.

Dans les poèmes de Porphyrius, le premier vers est entièrement composé de vers de deux syllabes; le second, de mots de trois syllabes; les suivants, de quatre et de cinq. Dans un autre, les mots d'une, de deux, de trois, de quatre syllabes, se suivent; tel vers hexamètre peut être lu à rebours, sans changer de mètre. Dans un autre poème, composé de vingt vers, toutes les premières lettres, lues de haut en bas, présentent ces mots : *Fortissimus Imperator*; toutes les quatorzièmes, ceux-ci : *Clementissimus Rector*; toutes les dernières : *Constantinus invictus*. Quelques-uns de ces poèmes sont ce que l'on appelle des vers *anacycliques*, dont les lettres, lues à rebours, en remontant, donnent la même suite de mots, ou dont les mots, lus de cette manière, forment encore des vers, comme, par exemple, dans une élégie attribuée par les uns à Porphyrius, par d'autres à Rufinus, et qui commence ainsi :

Blanditias fera mors Veneris persensit amando,
Permisit solitæ nec Stiga tristitiæ.
Tristitiæ Stiga nec solitæ permisit amando,
Persensit Veneris mors fera blanditias (1).

Il est inutile de nous arrêter plus long-temps à ces jeux puérils, dont quelques-uns sont si compliqués, qu'il serait impossible d'en donner une idée, sans insérer ici les morceaux mêmes (2). Un travail de ce genre ne pourrait qu'être mal accueilli aujourd'hui; il n'en était pas ainsi au temps d'Optatianus. Constantin fut enchanté de cette production, comme on le voit

(1) Burmann, *Anthol. lat.* tom. I. *pag.* 542.
(2) On les trouve dans la *Coll. Pis.* tom. V.

par une lettre qu'il écrivit au poète, et qui existe encore. Optatianus fut rappelé de son exil et promu à des dignités; au moins trouvons-nous en 329 et en 333 un préfet de Rome qui portait ce nom.

Pentadius, dont il reste quelques élégies et des épigrammes, fut probablement le contemporain d'Optatianus, et peut-être le même auquel Lactance dédia l'abrégé de ses *Institutions divines*. Son genre de poésie ressemble à celui d'Optatianus; mais il est plus simple et moins absurde. Ses vers sont de ceux que les grammairiens appellent *ophites*, ou *vers serpentins*, parce que la tête et la fin se réunissent. Les poètes du bon temps ont fait de ces vers, mais ils ne les emploient qu'avec une grande sobriété. Tels sont les suivants d'Ovide, *Amor*. 1, 9 :

Militat omnis amans, et habet sua castra Cupido;
Attice, crede mihi, militat omnis amans.

Les poètes de l'âge de fer ne s'en tinrent pas là; ils poussèrent le mauvais goût jusqu'à composer des poèmes entiers en vers de ce genre. Ainsi fit Pentadius, dont nous avons une *élégie à la Fortune*, une autre *sur le retour du Printemps*, et quelques épigrammes (1). Voici un exemple d'un *vers serpentin* de Pentadius :

Sentio, fugit hiems, Zephyrisque moventibus orbem
Jam tepet Eurus aquis; *sentio, fugit hiems*.
Parturit omnis ager, præsentit terra calorem,
Germinibusque novis *parturit omnis ager*.
Læta vireta tument, foliis sese induit arbor,
Vallibus apricis *læta vireta tument*.
Jam Philomela gemit modulis Ityn, impia mater,
Oblatum mensis *jam Philomela gemit*.

(1) Lemaire, *Poet. lat. min.* tom. II, *pag.* 309—331.

Monte tumultus aquæ properat per lævia saxa,
Et late resonat *monte tumultus aquæ.*
Floribus innumeris pingit sola flatus Eoi,
Tempeaque exhalant *floribus innumeris.*
Per cava saxa sonat pecudum mugitibus Echo,
Voxque repulsa jugis *per cava saxa sonat.*
Vitea musta tument vicinas juncta per ulmos,
Fronde maritata *vitea musta tument.*
Jam mota cilla canit, jam garrula luce chelidon,
Dum recolit nidos, jam mota cilla canit.
Sub platano viridi jucunda somnus in umbra,
Sertaque texuntur *sub platano viridi.*
Tunc quoque dulce mori, tunc, fila recurrite fusis,
Inter et amplexus *tunc quoque dulce mori.*

« Je le sens, l'hiver a fui. Les zéphyrs mobiles rendent la vie à l'univers engourdi; l'aquilon cesse de glacer les ondes. Je le sens, l'hiver a fui.

» La campagne est dans l'enfantement; une douce chaleur pénètre le sein de la terre; des germes nouveaux paraissent. La campagne est dans l'enfantement.

» Les bocages reprennent leur joyeuse parure; les arbres se couvrent de feuillage; dans les vallons et sur les coteaux, les bocages reprennent leur joyeuse parure.

» Déjà Philomèle gémit; ses chants expriment la douleur qu'elle éprouve d'avoir oublié les devoirs de mère, et offert en festin les membres de son fils Ithis. Déjà Philomèle gémit.

» Le torrent de la montagne se précipite à travers les cailloux, et l'on entend retentir au loin le torrent de la montagne.

» Mille fleurs variées éclosent sous l'haleine de

l'aurore, et les prairies exhalent les parfums de mille fleurs variées.

» Dans le creux des rochers, l'écho répète le mugissement des taureaux, mugissement qui roule de colline en colline, et va se perdre dans le creux des rochers, etc. »

Pour que le lecteur soit dédommagé de ce clinquant, et pour rétablir à ses yeux la réputation de Pentadius, nous citerons encore une de ses épigrammes, celle *de la Vie heureuse*.

Non est, falleris, hæc beata, non est,
Quod vos creditis esse, vita non est.
Fulgentes manibus videre gemmas,
Aut testudineo jacere lecto,
Aut pluma latus abdidisse molli,
Aut auro bibere, et cubare cocco,
Regales dapibus gravare mensas,
Et quidquid Libyco secatur arvo
Non una positum tenere cella;
Sed nullos trepidum tremere casus,
Nec vano populi favore tangi,
Et stricto nihil æstuare ferro.
Hoc quisquis poterit, licebit illi
Fortunam moveat loco superbus (1).

« Non, vous vous trompez, non, non, la vie heureuse ne consiste pas, comme vous le croyez, à voir briller à ses mains des pierres précieuses, à reposer sur un lit d'ivoire, à plonger ses flancs dans un mou duvet, à boire dans l'or, à se coucher sur la pourpre, à charger sa table de mets royaux, ni à rassembler en de nombreux greniers tout ce que l'on récolte dans les champs libyens.

(1) Lemaire, *Poet. lat. min.* tom. II, *pag.* 460.

» La vie heureuse consiste à n'appréhender aucun fâcheux évènement, à ne point se laisser emporter aux vaines illusions de la faveur populaire, à ne pas trembler devant le glaive nu.

» L'homme assez heureux pour en venir là pourra bien, dans sa force, rire de la fortune. »

Le genre bizarre auquel Pentadius plia sa muse, et qui était si fort dans le goût du temps, faisait encore l'admiration des contemporains de Sidonius. Les poètes néotériques employaient surtout ce mètre dans l'élégie, et l'orateur Lampridius «composait des vers élégia-
» ques, tantôt faisant écho, tantôt revenant sur eux-
» mêmes, tantôt, avec une répétition, unis par la
» fin et par le commencement (1). »

Le nom de Palladius se trouve fort souvent cité au IVe siècle. Un des hommes les plus connus parmi ceux qui le portèrent, c'est Palladius Rutilius Taurus Æmilianus, auteur d'un ouvrage sur l'agriculture, divisé en XIV livres. Ainsi que Columelle avait, dans son livre dixième, chanté en hexamètres l'art de cultiver les jardins, de même Palladius traite, dans son XIVe livre, en vers élégiaques, l'art de greffer les arbres, *de Insitionibus* (2). Notre poète montre du talent par la variété qu'il met dans la description d'une pratique qui s'opère sur chaque espèce d'arbres dont il parle, mais il entasse les images et les métaphores, puis, à force d'esprit, il devient souvent obscur.

Il y a de grandes incertitudes sur la patrie de Rufus

(1) « Elegos nunc echoicos, nunc recurrentes, nunc, per anadiplo-
» sim, fine principiisque connexos. » *Œuvres de Sidonius*, trad. de J. F. Grégoire et F. Z. Collombet, tom. II, *pag.* 331.

(2) Lemaire, *Poet. lat. min.* tom. VII, *pag.* 93.

Festus Aviénus, et sur l'époque même où il vécut. Cependant on s'accorde à le placer au IVe siècle. Le principal ouvrage d'Aviénus c'est sa traduction, ou *Métaphrase des Phénomènes* et *des Prognostiques* d'Aratus, qu'il composa probablement après les deux poèmes dont nous allons parler d'abord.

On regarde comme le premier poème d'Aviénus, par rapport au temps, la Métaphrase de la géographie de Dionysius de Charax, *Metaphrasis Periegeseos Dionysii*, ou bien, ainsi qu'elle est ordinairement citée, *Descriptio orbis terræ*, en 1394 hexamètres. Ce n'est point une simple traduction ; c'est une imitation dans laquelle Aviénus a tantôt augmenté, tantôt abrégé le texte de l'auteur grec, en sorte que son ouvrage devient un livre original. Si l'on ne peut pas prouver que ce soit la première production d'Aviénus, au moins fut-elle publiée avant un autre ouvrage qui est intitulé : *Ora maritima*, et qui est un fragment de 703 vers, ou peut-être le premier chant d'une description poétique de toutes les côtes de la Méditerranée, depuis Cadix jusqu'à la mer Noire, mais le fragment ne va que jusqu'à Marseille.

Outre ces trois grands ouvrages, il nous reste d'Aviénus trois petits poèmes. Le dernier en neuf hexamètres, est intitulé : *Ad amicos, de agro*. Aviénus y raconte comment il emploie le temps qu'il passe à la campagne (1).

Wernsdorff a montré beaucoup de sagacité et d'érudition à soutenir une hypothèse d'après laquelle Rufus Festus Aviénus serait l'auteur d'un poème de 1076 hexa-

(1) Lemaire, *Poet. lat. min.* tom. V, *pag.* 522.

mètres, et qui est connu sous le titre d'*Epitome Iliados Homeri* (1). Il faut convenir qu'il a donné à cette opinion toute la probabilité que l'on peut acquérir, lorsqu'on est destitué de preuves historiques. Ce poème renferme un abrégé de l'*Iliade*, écrit avec une simplicité et une élégance qui ne permettent pas de le placer après le IVe siècle, bien qu'on y trouve des solécismes qui l'excluent du rang des ouvrages de la belle latinité. A quoi bon toutefois un tel abrégé de l'*Iliade*?

Nous n'avons pas compris parmi les ouvrages d'Avienus quarante-deux *Fables ésopiques*, publiées d'abord sous son nom, mais dont l'auteur s'appelait Flavius Avianus, comme l'a prouvé Cannegieter (2). Ces fables, écrites en vers élégiaques, sont très-inférieures en mérite à celles de Phèdre. Son style trahit un écrivain du IVe siècle, et le nom qu'il porte semble appartenir à cette époque. On a remarqué, en effet, que ce ne fut que dans ce IVe siècle que le nom de Flavius, qui était auparavant un nom de famille, commença à servir de prénom, comme aussi l'on ne trouve que depuis ce siècle des Romains qui aient porté le nom de Théodosius, qui est celui de la personne à laquelle Avianus a dédié ses Fables.

Sidoine nous a conservé une mordante épigramme contre Constantin, faite par Ablavius, qui fut consul en 331. On appendit secrètement ces deux vers aux portes du palais impérial; comme il ne nous reste pas autre chose de l'auteur, nous les plaçons ici :

(1) Lemaire, *Poet. lat. min.* tom. III.

(2) Diss. de Ætate F. Aviani, dans son édit. des Fables d'Avianus.

Saturni aurea secla quis requirat ?
Sunt hæc gemmea, sed Neroniana.

Qui regretterait le siècle d'or de Saturne ?
Le nôtre est de diamant, mais il est Néronien (1).

Pour comprendre le sel de cette épigramme, il faut se rappeler, d'une part, que Néron tua sa femme et son fils adoptif, Britannicus ; puis de l'autre, que Néron possédait une fameuse pierre, un smaragde taillé de façon qu'il pût voir, au travers, les combats des gladiateurs (2). Constantin, lui, à peu près à l'époque où fut écrite la sanglante épigramme, avait fait mourir dans un bain chaud son épouse Fausta, et empoisonné son fils Crispus.

Vers les dernières années du IVe siècle, ou dans les premières du Ve, Sévérus Sanctus Endéléchius, originaire de l'Aquitaine, ami de saint Paulin (3), et qui enseigna la rhétorique à Rome, puis ensuite qui vécut dans les Gaules, composait là une espèce de poème bucolique, intitulé : *Des Maladies des Bestiaux*. Il décrit, dans ses vers, une de ces épizootics qui alors désolèrent si souvent les provinces de l'empire romain. Le thême choisi par Endéléchius est très-simple. Trois bergers causent entre eux sur les maladies qui attaquent les bœufs ; l'un de ces bergers, qui est chrétien, dit que le plus sûr moyen de garantir de la peste ces animaux, c'est de placer entre leurs cornes :

Signum, quod perhibent esse crucis Dei,
Magnis qui colitur solus in urbibus.

(1) *Œuvres de Sidonius*, trad. de Grégoire et Collombet, tom. II. *pag.* 29. — (2) Plin. *Hist. nat.* XXXVII, 16. —(3) Paulin. *Epist.* XXVIII.

Il recommande en même temps à ses amis le culte de ce Dieu unique, qui est adoré dans les grandes villes, et leur inspire un si vif désir de connaître la religion chrétienne, qu'ils se joignent à lui pour aller adorer le Christ dans la ville prochaine.

Souvent imprimé et commenté, le poème d'Endélichius l'a été de nouveau, et avec beaucoup de soin, par M. Piper (1). Nous l'avons suivi dans ses conjectures sur l'auteur, car tout ce qui regarde le poète se réduit à de simples conjectures. Quelques écrivains ont disputé à ce poème le titre de bucolique, que l'auteur paraît lui avoir donné ; ils ont dit que le genre de poésie qu'on nomme ainsi est destiné à célébrer les charmes de la vie pastorale, tandis que, au contraire, dans celui-ci, l'on a affecté d'en peindre vivement les misères ; mais les critiques, en faisant cette observation, n'ont pas songé que, à l'époque où écrivait Endéléchius, on confondait souvent les genres, on méconnaissait les règles de l'art. Quelques églogues de Calpurnius, notamment la Ve, font voir que l'on regardait comme bucolique tout poème où paraissent sur la scène des gens de campagne. Endéléchius ne s'est pas servi du mètre consacré par les anciens modèles à la poésie pastorale ; il a employé le rhythme choriambique.

Son poème élégamment écrit, nous montre, par les derniers vers, que les habitants des campagnes restaient encore fidèles au paganisme. Je crois néan-

(1) Severi Sancti Endelechii, Rhetoris et poetæ christiani, Carmen bucolicum, *De Mortibus Boum*, latine et germanice. Edidit, vertit, illustravit Ferdinandus Piper ; Gottingae, 1835, in-8°.

moins que M. Beugnot (1) a tiré du passage que nous avons rapporté une conséquence trop rigoureuse, car ce passage présente un double sens, par le mot *solus*.

A tous ces poètes, nous pouvons en ajouter quelques autres, qui se mêlaient de poésie comme d'éloquence. Delphidius, Alcimus, Citarius, Syagrius, Axius Paulus, Tétradius, Proculus, s'étaient fait une certaine renommée. Théon, qu'Ausone raillait finement de sa muse champêtre, ne laissa pas d'être un assez bon poète, mais de ces divers auteurs il ne nous reste rien qui vienne justifier à nos yeux les éloges de Sidoine et d'Ausone.

(1) *Hist. de la destruction du Paganisme en Occident*, tom. II, *pag.* 210.

CHAPITRE III.

Poètes chrétiens au IVe siècle.

Enfin, le IVe siècle nous fournit une suite de Poètes sacrés, la plupart fort médiocres, et que nous réunissons ici, à cause de la conformité de leurs ouvrages. La poésie profane allait se prenant à d'importantes bagatelles, et, dans sa marche faible et indécise, ne savait trouver aucune parole qui remuât vivement les esprits des peuples. La lyre chrétienne était muette aussi, et quelques beaux, mais rares accords de Prudence, voilà tout ce que nous offre la poésie religieuse du IVe siècle. Pourtant, elle aurait pu, ce nous semble, rencontrer de nobles inspirations dans les destinées de la foi du Christ. A mesure que la croix s'élevait radieuse, et projetait son éclat sur l'univers; à mesure que l'on désertait les autels païens, que les temples des idoles se fermaient, et que le christianisme, sorti de ses longues souffrances, voyait des jours meilleurs, sinon plus glorieux, la lyre du poète pouvait chanter les triomphes du Christ et les espérances de ses enfants, célébrer la gloire des martyrs anciens et le courage des apôtres nouveaux.

Que la poésie profane, ne s'éprenant que de vils intérêts, de pensées mondaines et terrestres, fût pâle et froide comme le sujet même de ses affections, cela se conçoit; mais que la poésie chrétienne, qui avait devant elle tout un vaste monde de sublimes et touchantes vérités; que cette poésie, qui pouvait proclamer de si nobles enseignements, n'éclipsât pas sa faible rivale, c'est ce que l'on ne saurait ni comprendre, ni assez déplorer. Il faut dire néanmoins que Prudence fut digne quelquefois de la haute mission qu'il s'imposa, et qu'il y avait un lyrisme tendre et élevé dans l'ame de celui qui trouva les strophes si gracieuses aux jeunes innocents morts pour le Christ. Aussi bien le nouveau genre n'était-il pas facile à traiter. Il fallait sortir de l'ornière, s'écarter des habitudes suivies jusqu'alors, abandonner entièrement la mythologie, qui était si commode pour les intelligences peu créatrices. Ce n'était pas, comme on voit, chose fort aisée que de prétendre à l'originalité, d'ouvrir une nouvelle route au milieu de ces souvenirs que nous appellerons classiques. Il y avait loin de l'hymne religieux au chant profane, comme du sermon chrétien à la harangue païenne. Prudence aborda le nouveau genre avec assez de bonheur.

Aurélius Prudentius Clémens était né en 348, à Calagurris, aujourd'hui Calahorra, ou bien à Cæsar-Augustæ, maintenant Sarragosse (1). Il nous dit lui-

(1) Suivant Schœll, il est plus probable que Prudence naquît à Calahorra. Le P. Chamillard, qui a donné une bonne édition de ses œuvres, adopte le sentiment contraire. Dans l'hymne IV des *Couronnes*, le poète désigne, en effet, Calagurris par l'épithète de *nostra*, mais il dit aussi *noster populus*, *nostræ Cæsar-Augustæ*, en parlant de Sarragosse. Nous serions volontiers de l'avis du P. Chamillard.

même que, dans sa jeunesse, il fréquenta le barreau, qu'ensuite il fut successivement préfet de deux villes, qu'il ne nomme pas, et qu'enfin il obtint un grade militaire auprès de la personne de l'empereur. Ces détails sont assez peu clairs, mais ils renferment tout ce que nous savons de la vie de Prudence. A cinquante-sept ans, la ferveur religieuse lui fit quitter le monde. Ce fut alors qu'il composa ses ouvrages en vers, dont la plupart sont du genre lyrique, et destinés à être chantés dans les réunions des fidèles. Quelques-uns sont didactiques, et ont pour objet les vérités de la religion. Parlons d'abord de ces derniers.

Le poème intitulé *Apothéose* est dirigé contre les Patripassiens et contre les Sabelliens, contre quelques autres hérétiques, puis contre les Juifs. Il y a çà et là des pages éloquentes, comme celles qui commencent par ces mots :

Blasphemas Dominum, gens ingratissima, Christum (1).

« Tu blasphèmes le Seigneur Christ, ô nation ingrate. »

On y rencontre fréquemment la noble énergie que présentent les vers suivants :

Mortua jam mutæ lugent oracula Cumæ,
Nec responsa refert Libycis in Syrtibus Ammon
Ipsa suis Christum Capitolia Romula mærent
Principibus lucere Deum, destructaque templa
Imperio cecidisse ducum. Jam purpura supplex
Sternitur Æneadæ rectoris ad atria Christi,
Vexillumque crucis summus dominator adorat (2).

« Déjà pleurent les muets oracles de Cumes, et,

(1) Prudentii *Apotheosis*, *pag.* 344.
(2) *Ibid. pag.* 352.

» dans les Syrtes Libyennes, Ammon ne rend plus » d'oracles. Le Capitole romain pleure aussi de ce » que les sénateurs reconnaissent la divinité du Christ, » et de ce que les temples ont été abattus par ordre » des consuls. Déjà la pourpre d'un prince descendant » d'Enée s'incline suppliante au seuil des temples du » Christ, et le souverain dominateur vénère l'éten- » dard de la croix. »

On peut regarder comme une suite de l'*Apothéose* le poème de l'*Hamartigénie*, ou de l'origine du péché. L'auteur y réfute les Marcionites et les Manichéens, qui admettaient un mauvais génie, pour expliquer la présence du mal sur la terre.

La *Psychomachie* décrit la lutte du bien et du mal dans le cœur de l'homme.

Les deux livres *contre Symmaque* sont aussi une sorte de poème didactique, en ce sens que le poète y démontre la vérité du christianisme, tout en invectivant contre Symmaque, qui, au nom du sénat, demandait le rétablissement de l'autel de la Victoire, abattu par Constantin, et relevé par Julien, pour disparaître encore à la voix de Gratien. C'est une raillerie assez fine de l'histoire scandaleuse des dieux mythologiques et de l'idée superstitieuse qui attachait le destin de Rome à la conservation du paganisme. L'apologiste est noble et élevé, quand il montre les grandes familles romaines inclinant leurs faisceaux devant le Christ, quand il représente le peuple courant en foule à la basilique Latérane, pour en revenir le signe de la croix imprimé sur le front.

« Alors, on voit les Pères conscrits, ces brillantes » lumières du monde, se livrer à des transports de

» joie ; ce conseil de vieux Catons tressaillir, en re-
» vêtant le manteau de la piété plus éclatant que la
» toge romaine, et en déposant les enseignes ponti-
» ficales. Bientôt, à l'exception de quelques-uns de
» leurs membres restés sur la roche Tarpéienne, se
» précipitent dans les temples purs des Nazaréens et
» aux fontaines Apostoliques la curie d'Evandre, la
» famille des Annius, et la noble descendance des
» Probus. C'est, dit-on, le généreux Anicius, qui,
» le premier, a augmenté de la sorte la gloire de
» Rome ; voilà comment se glorifie l'auguste cité.
» L'héritier du nom et de la race des Olibrius, lui
» qui est inscrit dans les fastes et revêtu de la ra-
» dieuse palmée ; se montre jaloux de déposer aux
» portes du temple d'un martyr les faisceaux de Bru-
» tus, puis d'abaisser devant Jésus la hache d'Auso-
» nie. La foi vive et prompte des Paulinus et des Bas-
» sus les a livrés subitement au Christ, pour enno-
» blir aux yeux des siècles futurs les nobles enfants
» de la *gens* patricienne. Dirai-je les Gracques amis
» du peuple, lesquels, appuyés sur le droit de l'au-
» torité, et les plus élevés des sénateurs, ont fait
» briser les images des dieux, puis, avec leurs lic-
» teurs, se sont voués au service du Crucifié tout-
» puissant ? Je pourrais compter six cent maisons de
» race antique, rangées sous les étendards, et sor-
» ties du gouffre profond d'une honteuse idolâtrie....
» Regardez cette illustre enceinte, où se trouvent
» les gloires de la République ; à peine y apercevrez-
» vous quelques esprits perdus dans les rêveries
» païennes, s'épuisant en stériles efforts pour conser-
» ver les débris de leur culte, se plaisant à demeu-

» rer dans leurs anciennes ténbères, et se refusant
» à voir le soleil qui brille en plein jour.

» Jetez maintenant les yeux sur le peuple. Com-
» bien d'hommes y a-t-il là qui ne méprisent point
» les autels de Jupiter, ces autels couverts de souil-
» lures? Toute cette populace qui gravit les hauts éta-
» ges des maisons ; qui bat, dans ses diverses cour-
» ses, le sale pavé des rues, et qui se nourrit du pain
» qu'on lui dispense du haut des riches seuils ; — eh!
» bien, elle visite le tombeau qui se trouve au pied
» du mont Vatican, là où repose ce précieux otage,
» la cendre du Père (1) ; ou bien elle court, en
» troupes nombreuses, à la basilique Latérane,
» pour en revenir avec le signe royal qu'imprime
» l'huile sainte. Et nous doutons encore, ô Christ,
» que Rome, dévouée à ton culte, ait passé sous tes
» lois ; qu'elle veuille, par le peuple tout entier
» comme par les plus nobles citoyens, étendre sa
» terrestre domination au delà même des cieux (2)! »

A la suite de ce passage, Prudence a commis une erreur, en admettant la présence de Théodose à Rome, après la chute d'Eugénius. Poète, et ami du merveilleux, il suppose que le sénat délibéra sur la question la plus importante qui puisse être soumise aux débats d'une grave assemblée, et que l'on alla aux voix sur l'objet de cette délibération. Or, il s'agissait de savoir quel dieu les Romains adoreraient, le Christ ou Jupiter. La majorité du sénat condamna Jupiter, disent M. de Châteaubriand (3) et Gibbon (4). Il est

(1) Saint Pierre — (2) Contra Symmachum, 1, 545—591.
(3) Châteaubriand, *Etudes hist.* tom. II, *pag.* 202.
(4) Gibbon, *Hist. de la décadence*, etc. tom. V, *pag.* 346.

aisé de montrer, comme l'a fait M. Beugnot (1), que tout, dans cette supposition, est dénué de vraisemblance. Théodose, chrétien rempli de foi et de zèle, ne pouvait pas soumettre à un corps politique la décision d'une question résolue par Constantin. Le récit de Prudence est donc une pure supposition autorisée par les habitudes de la poésie, mais qu'il faut bien se garder d'élever au rang des preuves historiques. Ces observations toutefois n'infirment en rien ce que nous avons dit des beautés littéraires.

Les poèmes lyriques de Prudence forment deux collections; l'une, intitulée : Καθημερινων *liber*, contient douze hymnes pour les différentes parties du jour, et pour certaines solennités; l'autre : Περι Στεφανων, renferme quatorze hymnes en l'honneur d'autant de martyrs. Les hymnes de Prudence ne ressemblent point à celles que divers auteurs ont composées pour les églises. Celles-ci ne renferment d'ordinaire qu'une réflexion utile, un affectueux et tendre sentiment sur les mystères et sur les saints; bornées à quelques strophes, et renfermées en quelques petits vers, elles ne donnent pas plus l'idée du personnage que du mystère. Je les admire comme des chefs-d'œuvre de concision et de brièveté; mais ces chefs-d'œuvre ont, selon moi, un grand tort, celui de ne parler guère plus à l'ame qu'à l'esprit du lecteur. Ce genre de composition a-t-il des règles? — Il ne s'en trouve pas dans les livres didactiques; mais si les auteurs ont prétendu donner des modèles, ils me semblent avoir

(1) *Hist. de la destruction du Paganisme*, etc. tom. I, *pag.* 484.

manqué leur but, qui devait être d'intéresser, d'instruire et de toucher.

Ce n'est pas ainsi que Prudence avait conçu les hymnes ; telle n'est pas la forme qu'il avait adoptée. Ses hymnes à lui ne sont qu'une explication d'un mystère ou d'une cérémonie, un attachant tableau des travaux d'un apôtre, des tourments d'un martyr, du sacrifice qu'une vierge chrétienne faisait de sa vie à son devoir ; mais elles avaient, ces hymnes, une étendue qui promettait au lecteur et des leçons et du plaisir (1). L'hymne de Prudence nous rappelle l'hymne antique, avec ses formes larges et ses récits détaillés. Seulement, il y a ici de plus que là un charme de vérité et de grandeur que ne pouvaient avoir ni les chants d'Homère, ni ceux de Callimaque. Lisez, par exemple, le martyre de saint Romanus, drame véritable, qui n'a pas moins de onze cent quarante vers. Toute la manière de Prudence s'y trouve en relief ; c'est la narration, c'est le dialogue, c'est le discours, c'est la prière, et combien cela diffère de tant de maigres conceptions destinées au même usage ! Nous traduirons l'hymne IVe des *Couronnes*, et l'on pourra mieux alors, même à travers le voile d'une traduction, juger le poète chrétien.

HYMNE

EN L'HONNEUR DES XVIII MARTYRS DE CÆSAR-AUGUSTA.

« Notre peuple conserve, renfermées dans une même tombe, les cendres de dix-huit martyrs. Nous

(1) Labbé Souquet de Latour, *Préface de la Christiade* de Vida, *pag.* XXXIII.

appelons Cæsar-Augusta la ville qui possède un si riche trésor.

» La cité remplie de ces nobles anges n'appréhende pas la ruine d'un monde caduc, elle qui porte dans son sein tant de présents qu'elle offrira tous à la fois au Christ.

» Lorsque Dieu, agitant sa droite flamboyante, et assis sur des nuages embrasés, viendra peser dans sa juste balance toutes les nations ;

» Alors, chaque cité, levant la tête, se hâtera, de chaque partie du vaste globe, d'aller au-devant du Christ, et, dans des corbeilles, lui offrira de précieux dons.

» Carthage l'Africaine présentera tes ossements, ô Cyprianus, docteur à la bouche éloquente ! Cordoue donnera Acisclus et Zoellus, puis trois couronnes de martyrs.

» Toi, ô Tarragone, mère de pieux enfants, tu apporteras au Christ un diadême étincelant de trois pierres précieuses (1), un diadême dont te couronna Fructuosus ;

» Fructuosus, car c'est le nom de la plus brillante des pierreries enlacées à ce diadême ; près d'elle brillent aussi deux *gemmes* qui resplendissent l'une et l'autre d'un éclat pareil.

» L'humble Gérunda (2), riche de saints ossements, présentera la gloire de Félix ; notre Calagurris apportera les deux héros que nous vénérons.

(1) Fructuosus, évêque de Tarragone, puis ses diacres Augurius et Eulogius. L'hymne VI *des Couronnes* est consacré à l'éloge de ces martyrs, qui furent mis à mort en 262.

(2) Girone.

» Barcinon (1) viendra, s'appuyant sur l'illustre Cucuphatès (2); Narbo (3) arrivera, belle de son Paul, et la puissante Arélas (4) s'enorgueillera de toi, saint Génésius (5).

» La cité (6), reine des villes de Lusitanie, portera au-devant du Christ les cendres de la jeune vierge qu'elle honore, et les déposera sur l'autel même.

» Complut (7) apportera joyeuse le sang de Justus que Pastor accompagne (8); elle offrira un double holocauste, un double présent, les corps de ces deux martyrs.

» Tingis (9), qui possède les monuments funéraires des rois Massyliens, présentera son Cassianus, poussière maintenant, et qui jadis asservit au joug du Christ ces peuples domptés.

» Quelques cités plairont au Christ, parce qu'elles furent embellies d'abord du sang d'un martyr; d'autres, parce qu'elles comptèrent deux, trois, et même cinq victimes.

» Toi, Cæsar-Augusta, amie du Christ, tu viendras, la tête couronnée de pacifiques oliviers, tu viendras, amenant tes dix-huit martyrs.

» Tu es, de tant de cités, celle qui a préparé au Seigneur les saints les plus nombreux; c'est toi aussi, pieuse cité, qui jouiras du plus insigne honneur.

(1) Bareelone.
(2) Cucuphatès fut martyrisé sous Maximien.
(3) Narbonne. — (4) Arles.
(5) Génésius souffrit le martyre, en l'année 303. — (6) Mérida.
(7) Alcala de Henarès, à quatre lieues de Madrid.
(8) Les deux frères Justus et Pastor furent mis à mort en l'année 303.
(9) Ville de la Mauritanie.

» A peine si la populeuse capitale du peuple Car-
» thaginois, à peine si Rome elle-même, cette maî-
» tresse des peuples, peuvent te surpasser en ceci,
» ô toi, notre gloire !

» Le sang des martyrs immolés a chassé de toutes
» tes portes la race envieuse des démons, et, purifiant
» la ville, a éloigné les sombres ténèbres.

» Nulle appréhension maintenant des ombres hor-
» ribles, car la dangereuse peste a fui loin de notre
» peuple; le Christ réside dans toutes les places, le
» Christ est partout.

» Vous croiriez qu'elle a été destinée à enfanter de
» glorieux martyrs, cette ville pieuse, d'où s'élève
» aux cieux une rayonnante armée de saints triom-
» phants.

» C'est là que tu naquis, ô martyr Vincentius (1);
» c'est là que le clergé, là que les deux pontifes Va-
» lérius (2) remportèrent une si noble victoire.

» Toutes les fois que, par d'affreux orages, l'an-
» tique ennemi vint épouvanter le monde en émoi,
» cette ville fut la principale victime de sa colère et
» de sa fureur.

» Mais cette fureur ne s'apaisa pas sans que n'eût
» éclaté la gloire de quelqu'un des nôtres, sans que
» n'eût coulé quelque noble sang. Toujours le nom-
» bre des martyrs s'accrut à chaque tempête (3).

(1) Né à Sarragosse, martyrisé à Sagonte.

(2) Le Père Chamillard pense, contre l'assertion du poète, qu'il n'y eut qu'un évêque de ce nom à Sarragosse.

(3) C'est la pensée de saint Cyprien, lib. *de Dupl. Martyr.*, et de Tertullien, *Apologet.*, XLVIII. « Plures efficimur, dit ce dernier, » quoties metimur a vobis. Semen est sanguis Christianorum. »

« Toi, Vincentius, qui devais être martyrisé ail-
» leurs que dans ta patrie, ne montras-tu pas ici,
» par une légère effusion de ton sang, quels suppli-
» ces tu serais capable de souffrir, quand le trépas
» viendrait ?

» Le jour où tu mourus, tes concitoyens l'honorent
» comme si le sol de la patrie avait tes ossements,
» comme si une tombe y protégeait les cendres du
» bienheureux martyr.

« Il est à nous, quoique sa tombe victorieuse se
» trouve dans une cité étrangère, près de l'antique
» Sagonte.

« Il est à nous ; c'est dans notre palestre que, jeune
» encore, il se vit façonné à la vertu, qu'il fut oint
» de l'huile de la foi, et qu'il apprit à dompter l'hor-
» rible ennemi.

» Il savait que, dans cette ville, dix-huit martyrs
» obtinrent la palme triomphale. Animé par la pensée
» des victoires de sa patrie, il ambitionna les mêmes
» honneurs.

» C'est ici, ô Encratis (1), ici que reposent tes os-
» sements, et que respire le souvenir de ces vertus
» par lesquelles, vierge courageuse, tu couvris de
» honte l'esprit d'un monde méchant.

» Jamais il n'était arrivé qu'un martyr, tenant à
» conserver la vie, restât sur notre terre ; toi seule,
» survivant à ton propre trépas, tu vis encore dans
» notre monde caduc.

» Tu vis, et tu racontes ton supplice ; tu regardes

(1) Encratis mourut la même année et le même jour que les XVIII martyrs de Sarragosse.

» les débris de ta chair meurtrie, tu dis combien sont
» profonds les sillons de tes affreuses blessures.

» Un bourreau cruel a déchiré tes flancs; le sang
» ruisselle, tes membres sont en lambeaux; tes ma-
» melles coupées et ta poitrine béante laissent voir
» jusqu'à ton cœur.

« Il y aurait eu bien moins de gloire à endurer la
» mort, la mort qui, mettant fin aux atroces dou-
» leurs, apporte aux membres un repos hâtif et un
» sommeil tranquille.

» Tes blessures cruelles furent long-temps ouver-
» tes, long-temps la douleur put dévorer tes veines,
» pendant qu'une humeur corrompue allait minant
» ton corps.

» Quoique le glaive jaloux du bourreau t'ait refusé
» le trépas, cependant, ô vierge, tu remportes la
» couronne du martyre, aussi bien que si tu avais eu
» la tête tranchée.

« Nous avons vu, jetée à terre, une partie de son
» foie, que le fer était allé chercher dans les profon-
» deurs de son corps, et, toujours vivante, elle avait
» déjà quelque chose d'elle-même que la pâle mort
» consumait.

» Le Christ a donné ce nouvel ornement à notre
» Cæsar-Augusta, et a voulu qu'elle fût la patrie
» d'une martyre qui vit éternellement.

» Donc, ô cité, consacrée par dix-huit martyrs,
» toi qui es riche d'Optatus et de Lupercus, pour-
» suis, dans tes hymnes, l'éloge du sénat que tu t'es
» formé à toi-même.

» Chante Successus, chante Martialis, chante la

» mort d'Urbanus, fais retentir les noms de Julia et » de Quintilianus.

» Chante en chœur Publius ; dis quel fut le triom- » phe de Fronton, ce qu'endura le pieux Félix, ce que » souffrit l'intrépide Cæcilianus.

» Dis les combats sanglants d'Evotius, dis ceux » encore de Primitivus, célèbre les triomphes d'A- » podémus.

» Il reste à chanter, après cela, quatre noms, que » refuse le vers, et que nos pères appelaient, dit-on, » les Saturnins (1).

» Mais le poète qui aime ces noms dignes d'être » écrits en lettres d'or, s'inquiète peu des lois du » vers, et l'attention à parler des saints n'est jamais » ni vicieuse, ni inhabile.

» C'est assez d'art et d'élégance que de dire en quels » caractères ces noms ont été écrits par le Christ, » dans le livre céleste qui s'ouvrira, quand le temps » sera venu.

» Alors, un ange prononcera devant le Père et le » Fils les noms de ces dix-huit martyrs, qui ont la » tutelle de cette cité, parce que leurs sépulcres s'y » trouvent.

» Alors, seront ajoutés au nombre ancien et la » jeune vierge qui survécut à son martyre, et Vincen- » tius, dont cette ville fut la patrie comme aussi la » source de la gloire qu'il s'est acquise.

» Alors, — car il ne faut pas les passer sous si- » lence, — alors seront ajoutés encore Caïus et Cré- » mentius, qui, dans une seconde lutte, obtinrent » l'honneur d'un triomphe non sanglant.

(1) Cassianus, Matutinus, Januarius et Faustus.

» Tous deux, confessant le Seigneur, tinrent ferme
» devant la rage des persécuteurs ; tous deux goûtè-
» rent quelques gouttes de la coupe du martyre.

» Placée au pied de l'autel éternel, cette sainte
» cohorte, que garde la cité, la cité mère des no-
» bles martyrs, demande pardon pour nos fautes.

» Ces tombes, couvertes d'inscriptions, et sous les-
» quelles repose notre espérance, oh ! que je les
» arrose de pieuses larmes, pour que je brise enfin
» les liens de mes crimes.

» Noble cité, prosterne-toi tout entière avec moi
» devant les tombeaux de tes saints martyrs, et,
» lorsque ressusciteront leurs corps, tu les suivras
» tout entière aussi. »

Nous avons dit que Prudence comprit assez souvent la grandeur et la nouveauté de sa mission poétique. Plus d'une fois, quand on déposait aux catacombes le corps mutilé d'un martyr, des plaintes sublimes s'échappèrent de la bouche de cette Rome écrasée[1], mais non tuée sous la violence des coups terribles que lui portait l'ancienne. Quelquefois aussi c'étaient, non pas des gémissements, mais des accents d'allégresse que Rome martyre faisait entendre ; elle chantait alors ses triomphes à venir. Du milieu du brasier qui rôtissait ses membres fumants comme l'encens sur les charbons de l'autel, l'archidiacre Laurent exprimait des espérances et des vœux qui étaient ceux de la nouvelle Jérusalem, et que notre chantre des *Couronnes*, qui vint, après la victoire, célébrer les héros victorieux, traduisait dans les vers suivants :

« O Christ, Dieu unique ! ô splendeur ! ô vertu

» du Père ! ô Créateur de la terre et des cieux ! ô » l'auteur de ces remparts !

» Toi qui plaças le sceptre de Rome au sommet » des choses humaines, et qui voulus que l'univers » cédât à la toge et se soumît aux armes des Ro- » mains,

» Afin que tant de nations divisées de mœurs, de » coutumes, de langage, d'esprit et de sacrifices, » fussent réunies sous une loi unique ;

» Voilà que le genre humain tout entier a passé » sous l'empire de Rémus ; l'unité remplace main- » tenant la dissemblance des usages et des croyances.

» Ainsi en avais-tu décidé, pour que l'univers fût » enlacé dans une même chaîne, sous l'empire du » nom chrétien.

» O Christ ! fais donc, en faveur de tes Romains, » fais qu'elle soit chrétienne cette Ville, l'instrument » et le centre de l'unité pour les autres villes qui » t'invoquent.

» C'est en elle que les membres se réunissent dans » un sens tout mystérieux. Le monde a subi la loi » de douceur ; que sa capitale superbe la subisse » également.

» Qu'elle regarde les contrées les plus lointaines, » se réunissant sous le joug de grâce ; que Romulus » devienne fidèle, et que Numa s'abaisse devant la » foi.

» Les successeurs des Catons (1) supplient encore, » en une honteuse erreur, les dieux troyens, et,

(1) *Catonum curia*, pour désigner les plus nobles et les plus sages d'entre les Romains.

» dans le secret sanctuaire de leurs foyers, ils vé-
» nèrent les pénates exilés de la Phrygie.

» Le sénat, — je rougis de rappeler tant de tur-
» pitudes de nos pères, — le sénat honore Janus aux
» deux visages; il honore Sterculus, et célèbre les
» fêtes du dieu Saturne.

» O Christ! efface un tel déshonneur; envoie ton
» Gabriel, afin que l'aveugle descendance d'Iule con-
» naisse le vrai Dieu.

» Et déjà nous avons des gages assurés de cette
» espérance; déjà règnent dans Rome les deux princes
» des Apôtres.

» L'un est le noble instrument de la vocation des
» Gentils; l'autre, assis sur la première chaire, est
» chargé d'ouvrir les portes de l'éternité.

» Loin donc, adultère Jupiter, souillé de l'inceste
» de ta sœur; laisse Rome en sa liberté, et fuis loin
» du peuple de Jésus-Christ.

» C'est Paul qui te chasse d'ici; c'est le sang de
» Pierre qui crie contre toi; le crime de Néron, que
» tu avais armé toi-même, te nuit maintenant.

» Je vois venir un prince, un prince serviteur de
» Dieu, lequel ne permettra pas que Rome soit esclave
» de ces sacrifices d'ignominie.

» Il fermera les temples; il en scellera les portes
» d'ivoire. Par son ordre, d'éternels verroux en dé-
» fendront le seuil.

» Alors enfin, les marbres resplendiront, purs de
» tout sang, et les statues d'airain, maintenant images
» des dieux, seront alors debout, sans coupables
» hommages (1). »

(1) *Des Couronnes*, hymne II, 413—484.

Ainsi partagée entre l'attente d'un avenir plus fortuné et les terreurs de l'orage grondant à de fréquents intervalles, l'Eglise, dans l'Empire et dans Rome en particulier, allait croissant toujours en force et en étendue, comme le remarque Prudence. Le diacre dont il célèbre la mort, fut martyrisé en l'année 260. Vers la fin de cette hymne, le poète, qui vient de montrer quels progrès l'Evangile faisait dans la ville maîtresse du monde, s'écrie tout-à-coup :

« O trois et quatre fois, ô sept fois heureux le » citoyen de Rome, qui te vénère de près, Laurentius, toi et le sépulcre où sont renfermés tes saints » ossèments !

» Il peut y fléchir le genou ; il peut y répandre » des pleurs ; il peut s'y prosterner contre terre et » t'adresser des supplications.

» Nous, que visite l'Ebre des Vascons, nous sommes » séparés de ces lieux par de doubles Alpes, et re» tenus en-deçà des cimes Cottiennes, en-deçà des » neigeuses Pyrénées.

» A peine savons-nous par ouï-dire combien Rome » cache de saints ignorés, combien son heureux sol » est riche en glorieux sépulcres (1). »

Le poète qui chantait ainsi avec amour des lieux à lui inconnus, le chrétien fervent qui désirait avec ardeur d'aller s'agenouiller près des tombes des martyrs qu'il célébrait sur sa lyre, prit donc un jour le bâton de pélerin, et s'achemina vers la ville éternelle. Revenu enfin dans sa patrie, et plein des grands souvenirs de Rome, il disait à Valérianus, évêque

(1) *Ibid.* 529—54.

de Sarragosse, il disait, au commencement de l'hymne sur le martyre de saint Hippolyte, l'une des plus belles qu'il ait écrites :

« Nous avons vu, ô Valérianus, digne pontife du » Christ, nous avons vu dans la cité de Romulus, » les innombrables tombeaux des saints. Tu me de- » mandes quelles inscriptions sont gravées sur leurs » sépulcres, quels sont les noms de tous ces bien- » heureux ? — Il est difficile que je te le dise, tant » l'impie fureur de Rome mit à mort de chrétiens, » lorsqu'elle adorait les dieux Troyens. Plusieurs tom- » beaux, à la vérité, portent écrits en petites let- » tres ou le nom du martyr, ou quelque épitaphe ; » mais les autres, avec leurs marbres muets, indi- » quent seulement le nombre des martyrs qu'ils re- » couvrent. Ce qu'il y a là de corps entassés, on peut » le savoir, mais on ne peut connaître aucun nom (1). »

Ceux des poèmes de Prudence qui sont en vers élégiaques, se distinguent par la facilité de la versification; telle est l'hymne en l'honneur de saint Hippolyte. Le supplice du bienheureux martyr est décrit en vers assez beaux. L'hymne IIIe des *Couronnes* atteint quelquefois à une grâce et à une élégance inspirées aussi par un beau sujet, car il s'agit d'une douce jeune vierge espagnole, de la noble Eulalie qui, en l'année 303, mourut à l'âge de treize ans, pour la foi du Christ. Voyez comme le poète nous la montre pudique et grave déjà dans une aimable et modeste enfance ;

Ipsa crepundia reppulerat,
Ludere nescia pusiola.

(1) *Des Couronnes*, hymne XI. 1-12.

Spernere succina, flare rosas,
Fulva monilia respuere;
Ore severa, modesta gradu,
Moribus et nimium teneris
Canitiem meditata senum.

Que manque-t-il maintenant à ces strophes qui reproduisent le langage du proconsul, cherchant à détourner du martyre la jeune et courageuse Eulalie :

Te lacrymis labefacta domus
Prosequitur, generisque tui
Ingemit anxia nobilitas,
Flore quod occidis in tenero,
Proxima dotibus et thalamis.

Non movet aurea pompa tori,
Non pietas veneranda senum,
Quos temeraria debilitas?
Ecce parata ministeria
Excruciabilis exitii.

Aut gladio feriere caput,
Aut laniabere membra feris,
Aut facibus data fumificis,
Flebiliterque ululanda tuis,
In cineres resoluta flues.

Et ces autres strophes où Prudence décrit le supplice de la victime innocente, ne sont-elles point assez belles?

Flamma crepans volat in faciem,
Perque comas vegetata, caput
Occupat, exuperatque apicem;
Virgo citum cupiens obitum,
Appetit et bibit ore rogum.

Emicat inde columba repens,
Martyris os nive candidior
Visa relinquere, et astra sequi.
Spiritus hic erat Eulaliæ
Lacteolus, celer, innocuus.

Il y a des sentiments élevés et tendres, des pensées nobles et gracieuses dans les hymnes pour les diverses parties du jour, et pour les grandes fêtes. Rien n'égale en suave fraîcheur quelques strophes qui se trouvent au milieu de l'hymne sur l'Epiphanie. Ces tendres enfants moissonnés comme de jeunes fleurs, que flétrit un brûlant tourbillon, présentent la plus touchante des images. Quelle heureuse idée que celle de ces innocentes victimes qui jouent avec la couronne du martyre !

Salvete, flores martyrum,
Quos lucis ipso in limine
Christi insecutor sustulit,
Ceu turbo nascentes rosas.

Vos, prima Christi victima,
Grex immolátorum tener,
Aram ante ipsam simplices
Palma et coronis luditis.

Les stances qui suivent, et que l'Eglise a conservées dans ses offices, n'ont rien que de vulgaire ; nous donnerons néanmoins la traduction du morceau entier :

« Salut, fleurs des martyrs, vous que, sur le seuil » même de la vie, le persécuteur du Christ enleva, » comme un tourbillon moissonne des roses naissan- » tes.

» Vous, premières victimes du Christ, tendre trou-
» peau d'agneaux immolés, vous, au pied de l'au-
» tel, vous jouez, dans votre aimable simplicité,
» avec vos palmes et vos couronnes.

» Qu'a servi un si noir forfait? Que revient-il à
» Hérode de son crime odieux? Seul, parmi tant de
» funérailles, le Christ se dérobe au trépas.

» Au milieu des flots de sang de ses compagnons
» d'âge, l'enfant de la Vierge a trompé seul ce fer qui
» devenait si fatal aux autres mères.

» Tel échappa jadis aux ordres insensés de l'impie
» Pharaon celui qui était la figure du Christ, Moïse
» libérateur de ses concitoyens (1). »

Robert Estienne, le grand Corneille, dans leur style déjà vieilli, et M. Sapinaud de Bois-Huguet, dans un style plus moderne et plus frais, ont traduit ces strophes de Prudence, mais ils n'ont pu égaler toute la grâce du modèle. Nous ne croyons pas que jamais il ait été mieux rendu que dans un Noël Poitevin. L'auteur parle d'abord du soldat exécuteur des ordres sanguinaires d'Hérode :

Il frappe, il tue, il déchire
Sans merci
L'enfant qui vient de sourire
Contre lui.

Les deux strophes suivantes terminent dignement l'ode inconnue :

Qui parut inconsolable ?
— Ce fut la belle Rachel.
De sa plainte lamentable
Retentit tout Israël.

(1) Καθημερινων *lib.* hymn. VII. 125—144.

Où sont-ils, ô mort cruelle,
Mes chers fils ?
L'écho disait après elle :
Où sont-ils ?

Pour vous, ô dames chrétiennes,
Ne pleurez pas vos enfants,
Car l'Eglise, en ses antiennes,
Dit de tous ces innocents
Qu'ils sont au pied des colonnes
D'un autel,
Se jouant de leurs couronnes
Dans le ciel.

On peut accorder à Prudence le titre de *premier poète chrétien*, pourvu qu'on n'attache pas à ce nom une trop grande importance. Notre poète n'était pas dépourvu de talent; il avait de l'instruction, et connaissait les bons écrivains de l'antiquité. L'esprit et l'imagination ne lui manquaient pas; il ne saurait être néanmoins comparé aux auteurs classiques; il est même très-inférieur à Ausone] et à Claudien. Son style est souvent dur et incorrect, et il pèche gravement contre les lois du mètre. Néanmoins, Erasme qui s'y connaissait, n'hésite point à nommer Prudence *Unum inter christianos vere facundum poetam* (1).

Pour donner une idée plus complète de Prudence, et montrer quels sentiments animaient cet homme qui devenait poète à un âge où, d'ordinaire, on cesse de l'être, nous traduirons le seul endroit de ses œuvres où il parle de lui un peu longuement.

« Déjà, si je ne me trompe, j'ai vécu cinquante

(1) *De Pueris liberaliter instituendis.*

» ans, et voici encore qu'il s'écoule une septième an-
» née, depuis que je jouis de la vue du soleil.

» Le terme approche, et déjà Dieu hâte le jour voi-
» sin de la vieillesse. Qu'ai-je fait d'utile, moi, dans
» un si grand espace de temps?

» Mon jeune âge pleura sous les férules retentis-
» santes; la toge virile, me trouvant bientôt infecté de
» vices et rempli de crimes, vint m'apprendre à pro-
» férer le mensonge.

» Alors, une funeste lasciveté, une licence effré-
» née, — j'ai honte, hélas! et douleur de le rappe-
» ler, — flétrirent ma jeunesse avec les souillures du
» péché.

» Les querelles du forum agitèrent ensuite l'ardeur
» de mon esprit, et un désir immodéré de triompher
» me causa de tristes catastrophes.

» Deux fois je gouvernai de nobles cités, et fus
» l'interprète des lois; je rendis la justice aux bons,
» j'épouvantai les méchants.

» Enfin, la bonté du Prince (1) daigna m'élever à
» un haut grade militaire, et me placer au premier
» rang à côté de lui.

» Pendant qu'une vie fugitive a amené tout cela,
» les cheveux blancs ont paru tout-à-coup sur ma tête
» de vieillard, et m'ont fait souvenir du vieux con-
» sul Salia, sous lequel je vis. Depuis lors, il s'est
» écoulé bien des hivers, et, après les froids, bien
» souvent les prés se sont couverts de roses; la blan-
» cheur de ma tête en est la preuve.

» Est-ce que, au trépas de la chair, ces faveurs

(1) Théodose, suivant le P. Chamillard.

» ou ces coups de la fortune serviront de quelque » chose, quand la mort déjà aura détruit tout ce que » je fus jadis ?

» On pourra bien me dire : — Oh ! qui que tu » sois, ton ame a perdu ce monde qu'elle adora ; ce » ne sont point des choses de Dieu, ces objets de son » amour, qui te posséderont maintenant. —

» Eh ! bien donc, puisque le terme est là, que mon » ame pécheresse renonce à sa folie ; que de la voix » au moins elle loue Dieu, si elle ne peut le louer » par ses vertus.

» Qu'elle occupe ses jours à chanter des hymnes ; » qu'elle ne laisse passer aucune nuit sans louer le » Seigneur ; qu'elle lutte contre les hérésies ; qu'elle » explique la foi catholique ;

» Qu'elle foule aux pieds les rites des Gentils; qu'elle » porte un coup fatal à tes idoles, ô cité de Rome ; » qu'elle voue ses chants aux martyrs ; qu'elle célèbre » les Apôtres.

» Tandis que j'écris ou que je parle ainsi, plût à » Dieu que, dégagé des liens du corps, je pusse li- » brement m'élever là où montera le dernier son de » ma voix ! »

Les vers de Prudence furent singulièrement goûtés par ses contemporains. Quoique sa poésie soit âpre et rocailleuse, elle a du feu, de la majesté, et assez souvent de l'élégance. Nous voyons, par les *Lettres* de Sidoine, que Prudence occupait une honorable place dans les bibliothèques du Ve siècle (1). Il le met sur la même ligne qu'Horace, mais nous savons qu'il

(1) Hinc Horatius, hinc Prudentius lectitabantur. *Epist.* II, 9.

faut passer beaucoup aux admirations contemporaines.

Envisagé comme témoin historique, Prudence acquiert une double valeur à nos yeux. Lorsque le poète raconte ces longues et pieuses vies de saints, lorsqu'il retrace tous ces atroces martyres, qu'il descend dans le détail des apprêts du supplice, qu'il décrit les tauroboles, qu'il erre aux catacombes, il nous donne tout autant de lignes précieuses, de documents positifs, et un excellent juge en pareille matière, un antiquaire d'une érudition sûre, M. l'abbé Greppo, nous dit « qu'il faut citer souvent Prudence, quand il s'agit » d'antiquités ecclésiastiques (1). » L'usage même que l'on fait de l'autorité de Prudence, dans la dissertation à laquelle sont empruntées ces paroles, confirme bien le dire de M. l'abbé Greppo. Ainsi étudié, le poète fournirait à l'histoire et à la science les pages les plus curieuses.

Comme Prudence, comme Grégoire de Nazianze et Synésius, comme saint Ephrem, saint Ambroise cultiva la poésie, non pas seulement pour charmer les ennuis de la solitude, mais encore pour distraire agréablement son peuple par la mélodie des chants sacrés, ainsi qu'il nous le dit lui-même, et par des hymnes de sa composition. Pendant que les catholiques étaient enfermés dans son Eglise cathédrale par les troupes de Justine, qui les y tenaient comme assiégés, et résolus de mourir avec leur évêque, s'ils ne pouvaient l'arracher à la mort, Ambroise, pour les consoler et convertir leur ennui en une joie

(1) *Notice sur le corps de saint Exupère, martyr*, donné par S. S. Grégoire XVI, à l'Œuvre de la Propagation de la Foi; Lyon. Pélagaud et Lesne, 1838, in-8°, *pag.* 27.

chrétienne, introduisit parmi eux l'usage de la psalmodie alternative, telle qu'elle se pratiquait en Orient, et qu'elle s'est depuis étendue de l'Eglise d'Ambroise dans toutes les Eglises occidentales. Outre les psaumes, il fit chanter de la même manière les hymnes qu'il avait composées et adaptées à des modes connus (1). Les Ariens lui reprochaient d'avoir, par son hymne de la Trinité sainte, exercé une fâcheuse influence sur l'esprit de son peuple: *Hymnorum meorum carminibus deceptum populum ferunt. Plane nec hoc abnuo. Grande carmen istud est, et quo nihil potentius* (2). Mais le saint prélat, quelque opinion que l'on puisse avoir de son génie, écrivait dans un temps où les antithèses, les jeux de mots et ces traits d'esprit recherchés que les Italiens nomment *concetti*, semblaient préférables à la noble simplicité des anciens. Il résulte de là que les hymnes de saint Ambroise manquent de pureté et d'onction. Des trente qu'on lui attribuait autrefois, il n'y en a qu'une douzaine maintenant dont la critique reconnaisse l'authenticité.

Caius Vettius Aquilinus Juvencus, le plus ancien des poètes chrétiens, dont les ouvrages nous soient parvenus, était d'origine espagnole, d'une famille illustre, et embrassa, jeune encore, l'état ecclésiastique. Il vécut sous Constantin-le-Grand, comme nous l'apprenons de l'épilogue de son poème: « La foi, » dit-il, et une religieuse crainte, ont donné à mon » esprit tant de force; la grâce du Christ m'a telle- » ment secondé, que la splendeur de la loi divine

(1) Martin Gerbert, *De Cantu et musica sacra*, etc. *pag.* 99.
(2) *De Basilicis non tradendis*, n° 34.

» a pu, dans mes vers, recevoir les terrestres orne-
» ments du langage. Ce qui m'a permis de chanter,
» c'est la paix du Christ, c'est la paix du monde,
» que favorise l'indulgent souverain de la terre,
» Constantin, qui voit ses vertus comblées de faveurs,
» et qui seul entre les rois ne permet point qu'on lui
» donne un nom sacré. »

Juvencus fut donc témoin de l'étonnante révolution qui porta sur le trône des Césars la religion chrétienne. Un changement aussi inattendu ouvrait à la poésie et à l'éloquence des aspects tout-à-fait nouveaux. L'éloquence n'avait pas attendu cette heureuse époque pour se produire avec éclat; mais le flambeau de la poésie n'avait point encore brillé au sein de notre Eglise chrétienne, lorsque, suivant l'expression de saint Jérome, le prêtre Juvencus ne craignit pas de faire passer sous les lois du vers la majesté de l'Evangile (1). Il mit en hexamètres l'histoire de Jésus-Christ et de ses miracles. Juvencus a pris pour base de son travail l'Evangile de saint Matthieu; mais il supplée, par les récits des autres Evangélistes, au silence de cet historien sacré. Le début de son poème ne manque pas de noblesse. Le reste de l'ouvrage ne se soutient pas à la même hauteur. Par respect pour cette vérité qu'il n'a pas cru devoir dépouiller de sa simplicité naturelle, Juvencus ne va guère au-delà du récit des quatre Evangélistes (2), et il est

(1) Nec pertimuit Evangelii majestatem sub metri leges mittere, *Lettres de saint Jérome*, trad. de J. F. Grégoire et F.Z. Collombet, tom. IV, *pag.* 272.

(2) Quatuor evangelia hexametris versibus, pene ad verbum transferens, IV libros composuit. HIERON. *de Script. eccl.* LXXXIV.

également vrai de dire que cette rigoureuse exactitude le jette dans une sécheresse monotone et fatigante. On a justement loué le vers sur les présents des rois Mages :

> Aurum, thus, myrrham, regique, Deoque hominique
> Dona ferunt.

Notre poète n'était pas sans quelque mérite ; il connaissait les bons modèles ; mais il dédaigna les ornements poétiques et voulut rester fidèle à la vérité de l'histoire. On trouve plus de piété que d'éloquence dans sa manière d'écrire, et il commet beaucoup de fautes contre la prosodie. En définitive, que servait-il d'affubler de méchants vers cet Evangile si beau de simplicité ?

Outre cet ouvrage, il en avait encore composé un sur les sacrements (1). L'abbé Tritenheym dit l'avoir lu (2). Il était en vers hexamètres et en deux livres.

Saint Jérome estimait les poésies du pape Damase (3), qui mourut en 384, âgé de quatre-vingts ans. Ses véritables ouvrages furent imprimés en 1672 ; Paris, Bellaine, in-8.

Ses poésies se réduisent à des épitaphes, à des inscriptions, à des éloges de saints et à deux médiocres hymnes. Celle de sainte Agathe est en vers rimés. On chercherait vainement, dans ce petit bagage de quarante pièces, un morceau de quelque mérite.

(1) Nonnulla eodem metro ad sacramentorum ordinem pertinentia. HIERON. *Ibid.*

(2) Legi... de Sacramentis Libros duos. *De Script. eccl.*

(3) Elegans in componendis versibus ingenium habuit. *Script. eccl.*

Le plus célèbre poète chrétien du IVe siècle, après Prudence, ce fut Méropius Pontius Anicius Paulinus, plus connu sous le nom de Paulin de Nola. Sa réputation a été peut-être au-dessus de son mérite ; il avait peu de savoir, et fit preuve d'ignorance dans l'interprétation des saintes Ecritures. Sa poésie manque d'imagination et d'idées ; elle est souvent obscurcie par la recherche et les subtilités. Des trente-deux poèmes que présentent ses œuvres (1), il en est un qui traite de saint Jean, précurseur du Christ ; trois autres sont des paraphrases des psaumes ; deux sont des réponses à des lettres d'Ausone, et la plupart des autres ont été composés en l'honneur de saint Félix. Il était difficile d'être neuf et original, en abordant si souvent le même sujet. Le meilleur poème de Paulin, et celui-là est vraiment beau, c'est le Xe.

Paulin appartenait à cette ingénieuse Aquitaine, si féconde en talents oratoires. Il naquit à Bordeaux, en 353, d'une famille illustre et opulente, et fut initié par Ausone aux secrets de l'éloquence et de la poésie ; puis ensuite il alla en Italie se perfectionner sous les yeux des maîtres de l'art. Il parut avec éclat au barreau de Rome ; et fut bientôt appelé aux affaires. Gratien l'éleva, en 378, à la dignité de consul, qui le mena à d'autres emplois dans l'Italie, dans l'Espagne et dans les Gaules.

Possesseur d'une vaste fortune, Paulin avait épousé une femme riche, Thérasia, sainte et vertueuse compa-

(1) Paulini Opera ; Paris, 1685, 2 vol. in-4°. Il n'est pas sûr que le Ve poème, *la Prière à Dieu*, soit de Paulin ; elle se trouve dans plusieurs éditions d'Ausone, et lui a été attribuée.

gne, qui l'animait encore dans ses pensées de bienfaisance et de vie chrétienne. Insensiblement le dégoût du monde, le mépris de ses honneurs et de ses dignités prit au cœur le noble rejeton d'une maison sénatoriale; Paulin abdiqua ses charges, et se retira avec Thérasia dans une de leurs campagnes, près de Barcino (Barcelone). Il passa là quatre ans, et partagea ses heures entre la lecture, la prière et la méditation. Ce fut alors qu'il écrivit le panégyrique de Théodose, dont il adressa une copie à saint Jérome, qui en parle comme d'une composition achevée (1); elle est aujourd'hui perdue. Plus heureux dans la solitude, qu'il ne l'avait été au faîte des honneurs, Paulin vit tous ses vœux comblés par la naissance d'un fils; mais cet enfant mourut au bout de quelques jours, et alors son père attristé reporta plus que jamais ses pensées vers le Seigneur. Ses proches, ses amis, ses condisciples, et, plus que tous les autres, son maître Ausone, s'affligeaient du parti qu'il prenait. Plusieurs d'entre eux se détachaient de lui. Paulin a exprimé, avec un accent de mélancolie profonde, la peine que lui causaient le blâme de ses parents et la désertion de ses proches : « Où est, s'é-» crie-t-il douloureusement, où est à présent pour moi » la parenté? où est la vieille amitié? où sont les an-» ciennes affections (2)? »

Ce qui, particulièrement, est pour nous intéressant à observer, c'est le rôle qu'Ausone joua dans cette mondaine apparition au pieux dessein de Paulin. Tandis qu'il se cachait dans la solitude, le poète

(1) *Lettres*, tom. III, *pag.* 207. — (2) *Epist.* XI, 3.

vivait retiré dans sa villa des environs de Saintes, et écrivait aux rhéteurs ses amis, à Paulus, à Symmachus, à Paulin; mais celui-ci ne répondait pas, et il n'arrivait au maître que de vagues rumeurs, de vagues plaintes sur son disciple. Alors, partageant le mécontentement des autres amis de Paulin, il lui adressa, pour lui reprocher son silence, quatre épîtres en vers, dont trois nous sont parvenues (1). Sans mettre la question précisément sur la conversion de Paulin, il cherche, par des insinuations détournées et délicates, à le dissuader de renoncer aux lettres et au monde. Il le soupçonne d'avoir auprès de lui quelqu'un qui le trahit, lui Ausone, et désigne par là l'épouse de Paulin, Thérasia, qui, par ses conseils et par son exemple, était pour beaucoup dans le nouveau genre de vie que son mari avait embrassé. Paulin, suivant l'usage de la primitive Eglise, ne s'était point complètement séparé de Thérasia, en se vouant à Dieu; il avait continué à vivre avec elle dans une vie purement fraternelle, dans ces rapports nouveaux et touchants, que le christianisme seul pouvait créer et sanctifier ainsi.

Ausone accusait Thérasia du silence de Paulin; il engageait celui-ci à répondre en secret; puis, faisant allusion à l'empire que la femme de Tarquin-le-Superbe exerça sur son époux,

Tanaquil tua nesciat istud,

ajoutait-il. Il allait même jusqu'à indiquer à Paulin les moyens furtifs d'écrire, sans que l'épouse redoutée

(1) Il nous reste en tout sept lettres d'Ausone à Paulin.

pût lire les caractères qu'il aurait tracés. Enfin il disait : « Fais peu de cas des autres, mais ne dédaigne pas » de parler à un père. C'est moi qui t'ai élevé, moi » qui ai été ton premier maître; qui t'ai, le premier, » obtenu des honneurs, et qui, le premier, t'ai in- » troduit dans la société des Muses (1). »

Lui adressant ensuite d'aimables reproches, il disait : « Nous secouons ainsi, ô Paulin ! ce joug d'amitié » qu'entretenait une certaine conformité de tempéra- » ment ; ce joug supportable, ce joug léger à notre » union, et que serraient également les liens d'une » douce concorde ; ce joug que, dans une si longue » série d'années, n'éloignèrent jamais de nos têtes, » ni un faux rapport, ni une plainte, ni une que- » relle, ni une colère, ni une erreur ; ce joug si » paisible, si doux, que nos pères aussi portèrent » depuis leur première enfance jusqu'à leur vieillesse, » et qu'ils ont imposé à de pieux successeurs, en » souhaitant qu'il dure jusqu'à ce que vienne le der- » nier jour de leur vie..... — Si le lieu que tu habites » était rapproché de moi, je t'embrasserais comme te » serrant dans mes bras, et souvent le bruit de ma » parole résonnerait à tes oreilles. Mais à présent » que tu demeures à Cæsar-Augusta (2), au-delà » des Alpes et des Pyrénées riches en marbre, tu » n'as à côté de toi que la Tyrrhénienne Tarraco (3) » et Barcino (4), qui est située sur une mer féconde » en huîtres. Les trois monts de Burdigalæ (5) et les » lits de trois fleuves (6) me séparent de la tourbe

(1) *Epist.* XXIII. — (2) Sarragosse. — (3) Tarragone. — (4) Barcelone. — (5) Bordeaux.

(6) Vraisemblablement l'Isle, la Dordogne et la Garonne.

» populaire, et mes loisirs sont occupés par les » vignobles de mes collines, par la fertilité de mes » champs agréables au laboureur, par mes prairies » verdoyantes, par l'ombre mobile de mes forêts, » par la compagnie nombreuse d'un bourg très-peu- » plé, et par mes domaines des environs du village » de Novéro, lesquelles sont tellement variées dans » le courant de l'année que les hivers y sont un peu » chauds, et que, aux brûlantes chaleurs, les vents » y soufflent une vive fraîcheur. Mais sans toi nulle » saison ne se montre agréable; le pluvieux printemps » s'écoule sans donner une fleur, l'ardente canicule » dévore tout, Pomone ne donne aucune saveur aux » fruits de l'automne, et le Verseau attriste l'hiver » par d'abondantes pluies. Reconnais-tu ta faute, mon » aimable Pontius? ma fidélité, à moi, est inviolable, » et je garde à mon ancien Paulinus une immuable » vénération; c'est la même concorde qui régnait en- » tre son père et le mien....

» Mais pourquoi, dans un triste vers, jeté-je de si » tristes plaintes? Pourquoi mon cœur ne conçoit-il » pas de meilleures espérances? Loin de moi cette » crainte. J'ai la ferme confiance que si le Père, que » si le Fils de Dieu (1) exauce les prières de ceux qui » demandent des choses saintes, tu pourras être rendu » à nos vœux, afin que nous ne nous affligions plus » sur la maison de l'ancien Paulin éparse et enlevée, » ni sur les domaines dispersés entre les mains de » cent maîtres, ni sur toi, errant dans toutes les Es-

(1) Nouvelle preuve du christianisme d'Ausone.

» pagnes, oubliant les vieux amis, et le fiant à des » étrangers.

» Accours, ô notre gloire, ô l'unique objet de mes » soins. Appelé sous d'heureux auspices, par nos » vœux et par nos prières, hâte-toi de venir, tandis » que tu es jeune, tandis que notre vieillesse te garde » encore sa vigueur inépuisée. Et quand donc à mes » oreilles retentira cette nouvelle : Voilà que ton Pau- » linus arrive ! Déjà il a quitté les cités neigeuses des » Ibériens, il foule les champs Tarbelliques (1) ! Déjà » il pénètre sous les toits d'Hébromagus (2), déjà il » entre sur les domaines de son frère (3), lesquels » en sont voisins ; déjà il vogue sur l'onde favorable ; » déjà il est à vue, déjà la proue se retourne contre le » courant du fleuve ; son entrée dans le port célèbre » est précédée de tout un peuple qui court au-devant » de lui ; déjà il dépasse sa maison, déjà il frappe à » la tienne. Faut-il y croire, ou bien ceux qui ai- » ment se forgent-ils des songes à eux-mêmes (4) ? »

Ainsi, dans ses mouvements les plus sincères, l'ame d'Ausone, toujours poursuivie par les souvenirs d'une érudition, cette fois gracieuse, demande à Virgile (5) un dernier accent, une dernière parole pour décider au retour son élève bien-aimé.

La IVe épître est encore plus pressante. Blessé du silence de Paulin, Ausone répand son impatience en vers d'une poésie d'expression qu'il n'a jamais peut-être égalée.

(1) Tarbes. — (2) On ne sait au juste ce que c'était que cet endroit situé près des terres de Paulin. — (3) On ne sait pas non plus quel était ce frère du saint.

(4) *Epist.* XXIV. — (5) *Æn.* VIII, 108.

« Quoiqu'en termes barbares, l'ennemi cependant » est salué de l'ennemi ; on reçoit un salut au milieu » des armes. Les rochers mêmes répondent à l'homme. » La parole qu'ont frappée les autres nous revient ; » la voix des forêts nous revient aussi. Les brisants » crient sur le rivage, les ruisseaux donnent leurs » murmures, la haie qui nourrit les abeilles d'Hybla » se remplit de bourdonnements, les roseaux de la » rive ont aussi leur mélodie, et la chevelure des pins » converse d'une tremblante voix avec les vents.... » Toi seul, Paulin, tu gardes un silence obstiné.... »

Ces derniers vers :

Est et arundineis modulatio musica ripis,
Cumque suis loquitur tremulum coma pinea ventis,

ont un charme et une musique qui rappellent Gray ou Lamartine, comme l'a si bien remarqué M. Ampère. De telles rencontres, ajoute-t-il, sont rares chez Ausone. Ici même il gâte, par des variations malheureuses et trop prolongées, le motif dont il a tiré d'abord des effets si heureux. Il oppose au silence de Paulin le bruit des sistres d'Egypte et le retentissement des bassins d'airain de Dodone. L'érudition arrive, et noie bien vite cette fleur de poésie, née de fortune sur une terre aride (1).

Il reprend : « Tu as donc changé de mœurs, mon » aimable Paulin. Voilà ce que produisent ces forêts » de la Vasconie, ces neigeuses retraites des Pyré- » nées et l'oubli de notre ciel.... Quel est l'impie qui » t'a conseillé ces longs silences ? Puisse-t-il, celui-

(1) *Revue des Deux Mondes*, tom. XII de la IVe série, *pag.* 61, dans une belle étude sur *saint Paulin*.

» là, ne faire aucun usage de sa voix !.... Que, triste » et pauvre, il habite les solitudes ! Que, muet, il » parcoure les cimes des montagnes, comme autre- » fois privé de la raison, fuyant les assemblées et les » traces des hommes, Bellérophon erra, dit-on, dans » les lieux déserts. O Muses, divinités de la Béotie, » exaucez cette prière, et rendez aux muses latines » un poète. »

Ainsi, c'est aux muses païennes qu'Ausone redemande le solitaire chrétien. La conclusion ne saurait être plus clairement mythologique. Cette distraction païenne du poéte achève de le peindre, et nous avons remarqué néanmoins que, dans ces épîtres, Ausone a mis deux vers chrétiens, comme pour l'acquit de sa conscience.

Si Paulin ne répondait pas, c'est qu'il n'avait pas reçu les lettres de son ami. Elles ne lui arrivèrent qu'au bout de quatre ans. Il y répondit. Nous avons sa réponse à celle des épîtres d'Ausone qui est perdue, et qui était écrite en trois sortes de vers. Quoique Paulin fût devenu un saint, il se souvenait de ses études poétiques, et, peut-être par un reste de vanité littéraire, il voulut déployer la même variété de mètre, et recourut au vers élégiaque, à l'iambe et à l'hexamètre.

Du reste, nous donnons la pièce entière; c'est la première fois qu'elle est traduite en français.

PAULIN A AUSONE.

I.

« Voici le quatrième été qui revient pour les durs moissonneurs, et le dur hiver quatre fois a blanchi la nature, depuis que de ta bouche je n'ai reçu aucune parole, depuis que de ta main ne m'est arrivée aucune lettre, quoiqu'une heureuse missive m'apportât jadis dans ses délicieuses pages de riches dons, long-temps refusés, car ta lettre brillait d'un triple mètre, et ces grandes pages toutefois ne présentaient qu'un seul poème. Une inquiète tendresse avait mêlé de douces choses à des choses amères, des reproches à des amitiés. Mais le doux langage d'un père m'a plus touché que les paroles d'un censeur, et mon cœur juge de ce qu'il y a de sévère d'après ce qu'il y a d'affectueux. Il faut donc répondre à tout cela, et faire retentir la voix de l'héroïque hexamètre. Toutefois, le léger iambe le devance pour quelques mots, et reporte quelques paroles sur un pied inégal. Maintenant le vers élégiaque te salue, et, après avoir montré aux autres le chemin, leur cède le pas, et se tait.

II.

« Pourquoi, ô mon père, rappelles-tu en ma faveur les Muses que j'ai abandonnées? Les cœurs voués au Christ repoussent les Muses, et sont fermés à Apollon. Jadis, m'associant à tes travaux avec un zèle égal, sinon avec un talent pareil, j'évoquais de son antre delphique Phébus, ce dieu sourd. Je don-

nais aux Muses le nom de divinités, je demandais aux bois et aux montagnès la parole, ce don de Dieu. Maintenant, une autre puissance, un Dieu plus grand gouverne mon ame; il demande d'autres mœurs, il réclame de l'homme ce qu'il lui a donné; il veut que nous vivions de la vie du Père. Il nous défend les vaines occupations, le repos, le négoce, les fabuleuses lettres, et nous ordonne d'obéir à ses lois, de regarder sa lumière, que ne sauraient obscurcir ni la force artificieusé des sophistes, ni l'art des rhéteurs, ni les fictions des poètes, qui jettent dans les cœurs de fausses et vaines doctrines, et qui ne façonnent que la langue, n'apportant rien qui donne le salut, rien qui découvre la vérité. Eh! que peuvent avoir de bon ou de vrai ceux qui n'ont point la chose capitale, Dieu, foyer et source du vrai et du bon, Dieu, que nul ne voit si ce n'est dans le Christ? C'est lui qui est la lumière de la vérité, la route de la vie, la force, l'esprit, la main, la vertu du Père, le soleil d'équité, la source des biens, la fleur de Dieu. Il est Fils de Dieu, le créateur du monde, la vie de notre immortalité, la mort de la mort, le maître des vertus, notre Dieu, à nous. Se dépouillant pour nous revêtir, il s'est fait homme, à cause de nous, et a établi d'éternels rapports entre Dieu et les hommes. Lui donc, aussitôt que son rayon céleste a brillé dans nos cœurs, il enlève les souillures d'un corps faible et malade, et renouvelle l'esprit; il remplace par de chastes voluptés tout ce qui délectait auparavant, et, à titre de Seigneur, revendique nos ames, nos lèvres, notre vie; il veut qu'on pense à lui, qu'on le comprenne, qu'on le croie, qu'on le lise; il veut être craint et ai-

mé. Les vaines ardeurs que, dans le chemin du siècle présent, causent les fatigues de la vie, elles se trouvent dissipées par l'espoir d'une autre vie avec Dieu, espoir qui ne rejette point comme profanes ou comme viles des richesses que nous semblons mépriser, mais qui nous avertit qu'elles sont plus précieuses, lorsqu'on les remet dans les mains célestes du Christ-Dieu, qui a promis de rendre plus qu'il ne reçoit, et de rendre au centuple ce que l'on méprise maintenant, ou qu'on lui confie. Bon débiteur, il rendra sans fraude, et avec augmentation la somme qui lui aura été remise ; Dieu restituera avec une libérale usure l'argent qui aura été dédaigné.

» Celui qui ne s'occupe que de Dieu, qui cherche à lui plaire, qui lui est soumis, et qui met tout en lui, oh ! de grâce, ne le regarde point comme un paresseux ou un pervers, ne le traite pas d'impie. Comment à un chrétien pourrait manquer la piété, car c'est une conséquence nécessaire que la piété dans un chrétien, et que l'impiété dans celui qui n'est pas soumis au Christ ? Puisque nous apprenons à être pieux, pourrais-je ne pas l'être envers toi, c'est-à-dire, envers un père, à qui Dieu a voulu que je dusse tous les titres, tous les noms les plus saints ? Je te dois mes études, mes dignités, mon savoir ; la gloire de ma parole, de ma toge, de mon nom, à toi qui m'as nourri, qui m'as instruit, qui m'as soutenu ; à toi mon patron, mon précepteur, mon père. Mais tu te plains de ma longue absence, et tu t'irrites dans une tendre affection. Ce que j'ai choisi m'est utile, ou m'est nécessaire, ou me plaît ; je suis excusable dans tous les cas. Pardonne à qui t'aime ; pardonne,

si je fais ce qu'il convient de faire ; réjouis-toi, si je vis selon mon désir.

III.

« Dans une tendresse émue, tu me reproches par de pieuses plaintes, d'être absent des terres paternelles, voilà trois années entières, et d'avoir oublié une amitié que je cultivai jadis. Je vénère les pieux sentiments qui animent le cœur d'un père, et m'incline devant des reproches qui ne détruisent pas l'affection. Mais je voudrais, ô mon père, que tu me demandasses de revenir d'où je pusse revenir véritablement. Me déterminerai-je à retourner vers toi, lorsque tu m'adresses de stériles prières pour des choses profanes, et que, détournant tes yeux de la Divinité, tu me supplies par les Muses de Castalie ? Non, ce n'est point avec ces divinités que tu me rendras à toi ni à la patrie. Tu invoques les Muses, déités sourdes et sans pouvoir ; un souffle léger emportera tous ces vœux ; elles se perdront dans les orageuses tempêtes, ces prières qui, n'étant point adressées à Dieu, s'arrêtent dans les nuages vides, et ne pénètrent pas dans la demeure étoilée du roi suprême.

» Si tu aspires à mon retour, regarde et prie celui qui de son tonnerre ébranle les voûtes des cieux enflammés ; qui fait éclater sa triple flamme ; qui n'excite point un vain bruit ; qui donne abondamment les soleils et les pluies ; qui est au-dessus de tout, qui est tout pour toutes choses, et qui, présent dans toute la création, régit et gouverne tout ; prie le Christ, qui tient et ébranle les esprits, qui dispose de notre

vie et de notre espace. S'il a une volonté contraire à la nôtre, c'est par la prière qu'il faut l'amener à ce que nous voulons. Pourquoi m'accuser? Si ma conduite, qui m'est inspirée de Dieu, te déplaît, eh! bien, le coupable d'abord, — qu'il me soit permis de le dire, — c'est lui, lui à qui il plaît de former ou de changer mes sentiments. Rappelle-toi mes anciennes routes, qui te sont connues; je confesse que je ne suis point à présent ce que j'étais en ce temps-là, où je n'étais pas regardé comme pervers, et où je l'étais néanmoins, ne voyant qu'à travers les nuages de l'erreur, n'ayant de sagesse que suivant ce qui est folie aux yeux de Dieu, et vivant de la nourriture de la mort.

» Il faut donc me pardonner d'autant plus vite, qu'il est bien aisé de voir par là que j'ai été rénové par le Père suprême, si je n'agis plus comme j'avais coutume d'agir. Lorsque je fais cet aveu, lorsque je déclare que ce n'est point par moi-même que j'ai changé ma vie d'autrefois, l'on ne m'accusera point, je pense, d'avoir laissé aller mon esprit à l'erreur. Oui, mon esprit est tout autre; il n'est plus ce qu'il était; Dieu l'a réformé, et si, dans mes actions ou dans mon esprit, il a vu quelque chose qui fût digne de ses faveurs, grâces d'abord en soient à toi; que la première gloire t'en revienne, à toi, dont les préceptes m'ont donné ce qui m'a fait aimer du Christ.

» Ainsi, tu dois te réjouir, et non pas te plaindre de ce que ton Paulin, formé par tes enseignements et par ton exemple, et dont tu ne voudras point ne pas t'avouer le père, aujourd'hui même que tu le vois si pervers, a tellement changé de vie, qu'il a mérité

d'appartenir au Christ, tout en appartenant à Ausone; il donnera à ton mérite la louange qui lui est due, et c'est de son arbre que d'abord il te cueillera du fruit.

» Donc, je t'en conjure, nourris de meilleures pensées, et ne va pas, détestant des biens qui viennent de toi-même, perdre une insigne récompense. Je n'ai point l'esprit vagabond, je ne mène point la vie errante d'hommes insensés, comme ce cavalier de Pégase, qui, dis-tu, vivait dans les antres de Lycie. Au reste, il est bien des hommes qui, poussés par la divinité, habitent les lieux déserts; ainsi ont fait pour les études et pour la muse les plus illustres des philosophes; ainsi encore s'efforcent maintenant de faire ceux qui ont voué au Christ leurs chastes ames, et qui ne sont point insensés, qui ne cherchent point par férocité à vivre dans les parages solitaires, mais qui, se tournant vers les astres sublimes, regardant Dieu, s'appliquant avec attention à considérer les profondeurs du vrai, se plaisent aux loisirs affranchis de stériles soins, et qui épris de l'amour du salut et du désir d'obéir au Christ, abhorrent les bruits du forum, le tumulte des choses, toutes les affaires ennemies des célestes dons d'espérance et de foi, suivent Dieu pour la récompense promise, récompense dont il ne saurait les frustrer, si la vanité d'ici-bas ne triomphe point d'eux, si le regard qui pénètre avec ardeur les secrets célestes méprise ce qu'il voit, et mérite ainsi ce qu'il ne voit pas. Les choses caduques tombent sous nos yeux, mais non les choses éternelles; nous suivons par l'espérance ce que nous voyons par l'esprit; nous méprisons le spectacle de vaines formes, et des biens qui sollicitent funestement

nos regards. Pourtant, ce partage leur plaît, à ces hommes auxquels déjà s'est dévoilé tout entier l'éclat du vrai et du bon, l'éternité du siècle futur, et la vanité du siècle présent.

» Mais moi, qui ne brille point de la même gloire, pourquoi aurais-je le même renom? Je nourris les mêmes espérances; toutefois, dans mon heureuse habitation, placé que je suis sur les riches détours d'un doux rivage, pourquoi cette ardeur à m'envier ma situation? Plût à Dieu qu'une juste haine pût s'attacher à moi! Les opprobres me plairaient, supportés au nom du Christ. Mon esprit, fortifié par la Divinité, n'est point accessible à une faible honte, et la gloire que je méprise ici me revient au jugement du Christ.

» Donc, vénérable Père, ne m'accuse point d'être troublé par ces pensées; ne me reproche point la faiblesse de mon esprit, ou l'empire d'une épouse. Je n'ai point l'humeur inquiète de Bellérophon; ce n'est pas une Tanaquil, c'est une Lucrèce que j'ai pour épouse. Et maintenant, je n'oublie pas, comme tu le dis, le ciel de la patrie, car je regarde le Père souverain; et celui qui seul l'adore, celui-là véritablement se souvient du ciel. Crois-moi donc, mon Père; je n'oublie point les cieux, je n'ai point l'esprit égaré, et je vis dans des lieux humains; mes goûts eux-mêmes attestent des mœurs d'hommes religieux; car un peuple impie ne pourra connaître le Dieu suprême. Qu'il y ait bien des lieux, bien des hommes grossiers et incultes, qui ne connaissent pas de lois, oui, sans doute; quel pays n'a pas ses mœurs sauvages, et que fait aux gens de bien la perversité des autres? Pourquoi m'objecter les vastes forêts de

la Vasconie, les neigeuses retraites des Pyrénées, comme si je vivais sur le seuil des régions Hispaniques, comme si je n'avais pas, à la ville ou à la campagne, quelque lieu d'où s'ouvre devant moi la riche Espagne, qui regarde au loin ses soleils couchants ?

» Mais que j'aie encore habité dans les antres des brigands ! je ne me suis point endurci à un foyer barbare, ni transformé en ces hommes féroces parmi lesquels j'ai vécu. Un cœur pur est inaccessible au mal, et les souillures ne s'attachent point à des fibres légères. Ainsi donc, celui qui, dans les forêts de la Vasconie, mène une vie pure de crime, au milieu des méchants, celui-là ne reçoit nulle tache du contact de ces hôtes inhumains. Mais pourquoi me faire un crime de mon isolement, parce que j'habite, comme j'habitai toujours, des lieux écartés, voisins toutefois des orgueilleuses villes, et célèbres par les joyeuses plantations de l'homme ? Que si je vivais dans les régions de la Vasconie, pourquoi un peuple barbare ne prendrait-il pas plutôt mes mœurs, et ne renoncerait-il pas aux siennes ? Lorsque tu me fais habiter dans les villes isolées de l'Ibérie, et que ton vers les rend désertes ; quand tu me reproches la montagneuse Calagurris (1), et Bilbilis (2) suspendue à ses rochers aigus, ou la colline de la gisante Ilerda (3), comme si je résidais en ces lieux, sans foyer ni cité, hors des toits et des chemins des hommes, tu crois que ce soient là les richesses de la terre Ibérique, toi qui ne connais pas le sol espagnol,

(1) Calahorra. — (2) Patrie de Martial. — (3) Lérida.

où résista sous le poids des cieux le puissant Atlas, l'Atlas qui est maintenant la dernière portion, la dernière limite de cette terre, et qui de sa haute cime partage Calpé à la double mer ! Il ne désigne que Bilbilis, Calagurris et Ilerda, celui à qui Cæsar-Augusta, à qui Barcino sont agréables, aussi bien que Tarragone, dont la haute tête domine la mer.

» Me faut-il compter ces villes remarquables par leurs champs et par leurs murailles, là où l'heureuse Espagne s'étend vers les deux mers, là où le Bétis augmente l'Océan, où l'Ebre accroît les flots tyrrhéniens, et où les deux mers se trouvent séparées l'une de l'autre par cette contrée qui est la plus reculée du globe ?

» Est-ce, mon illustre maître, que si tu as dessein de dire en quel pays tu habites, est-ce que tu passeras sous silence la brillante Burdigala, pour décrire de préférence les noirs Boïens ? Tandis que tu coules tes loisirs aux bains de Marojolic, et que tu mènes une douce vie sous d'épais ombrages, en un lieu agréable, dans une merveilleuse demeure, est-ce que tu vis dans de noires maisons, sous des toits de chaume, et dans ces déserts bien dignes des Bigerri (1) couverts de fourrures ? Toi, consul, qui dédaignes les superbes murailles de ta Rome, est-ce que tu dédaignes les sablonneux Vasates ? Et parce que tu possèdes aux champs Pictoniciens (2) une verdoyante campagne, me plaindrai-je de ce que tu as rapporté à Rauranum les haches Ausoniennes, de ce que tu laisses tomber en lambeaux la trabée, elle qui, cependant, au La-

(1) Le Bigorre. — (2) Le Poitou.

tium, dans l'auguste cité de Quirinus, brille parmi les palmées des Césars, étale un éclat pareil au leur, et depuis long-temps rayonne d'un or inaltéré, conservant l'honneur vivace de son radieux mérite? Ou bien, lorsque tu es retenu dans ta villa de Lucanum, que tu habites une maison rivale des toits Romuléens, est-ce que je dois, à cause du lieu connu dans le voisinage, et qui m'en donne le sujet, dire que tu demeures au bourg de Condat?

» Donnons large champ à la plaisanterie, et même à la fiction; mais sous une langue caressante aiguiser une cruelle dent, jouer avec des tendresses brûlantes, et assaisonner du mordant de la satire des jeux méchamment doux, c'est ce qui convient aux poëtes quelquefois, aux pères jamais; car les calomnies que la renommée apporte à des oreilles chastes, la piété et la foi demandent que le bon cœur d'un père ne les laisse point entrer dans son cœur, ni s'y attacher, comme dans l'ame d'un vulgaire malin qui aime les honteuses rumeurs. Ce n'est pas toujours un crime de changer de vie, car c'est une gloire de tourner à bien. Quand donc tu apprends que j'ai changé, regarde comment et pourquoi. Si j'ai quitté le bien pour le mal, le sacré pour le profane, la modération pour le luxe, l'honnête pour le honteux, alors je suis un homme lâche, inerte et vil; prends pitié d'un compagnon dégradé; la colère peut animer un tendre père, le pousser à relever, par une douce condescendance, un ami tombé, et à le réformer par de sévères avertissements.

» Mais si tu fais attention à ce que j'ai choisi, à ce que j'embrasse; si tu considères que j'ai voué mon

cœur à un Dieu bon, que je me soumets avec une crédule docilité à l'empire vénérable du Christ; que j'attends, d'après la parole de Dieu, les éternelles récompenses qui sont préparées à un mortel, et qui s'achettent au prix des maux présents, cela, je pense, n'aura pas tellement déplu à un père sensé qu'il puisse regarder comme un travers d'esprit de mener pour le Christ une vie que le Christ a sanctionnée. Je me réjouis de cette erreur, et n'ai point regret de l'avoir commise; je ne crains pas de passer pour un insensé aux yeux de ceux qui ont pris un autre chemin, il me suffit que mon genre de vie plaise au Roi éternel. Tout homme est de peu de durée; c'est comme un corps qui se dissout, comme un jour qui tombe; sans le Christ, c'est une poussière, une ombre. L'éloge ou le blâme ne vaut que ce que vaut lui-même celui qui le décerne. Il meurt, et son erreur l'accompagne; la sentence meurt et passe avec le juge qui l'a portée.

» Or, pendant que nous sommes en cette vie, si nous n'avons grand soin de nous conformer aux préceptes du Seigneur-Christ, ce sera trop tard, une fois que nous serons dépouillés de ces membres mortels, ce sera trop tard pour gémir de ce que, tout en appréhendant les traits légers des langues méchantes, nous n'aurons pas redouté les puissantes colères du divin Juge, qui s'assied sur le trône et à la droite du Père éternel, dominant tous les Rois, et qui, à la fin des ans, viendra peser dans la balance toutes les nations, les juger et leur rendre suivant leurs actions. Oui, c'est là ma foi, et, pénétré de crainte, je m'efforce

de faire en sorte que je ne sois plus attaché à mes péchés, quand la mort m'enlèvera.

» Cette pensée de la mort remplit d'effroi mon ame, qui se préoccupe de l'avenir, et qui craint que, si elle est enchaînée dans les soins corporels, ou dans les pesantes choses du siècle, elle ne puisse pas, lorsque la puissante trompette retentira sur l'univers, s'élever sur de légères ailes au-devant du Roi, ni voler aux cieux parmi les radieuses phalanges des Saints, qui, agiles et dégagés des liens du monde, se balanceront dans les airs, monteront d'un pied facile vers les astres sublimes, et s'en iront à travers les astres, portés sur les nues légères, puis vénèreront au milieu de l'éther le Roi céleste, et inclineront en adoration devant le Christ leurs éclatants bataillons.

» Voilà quelle est mon inquiétude, quelle est ma peine; c'est que le dernier jour ne me trouve endormi dans de profondes ténèbres, occupé à des actes stériles, et consumant à de vains soucis des jours perdus. Que faire alors? Tandis que je m'arrête à ces vœux inactifs, si le Christ, descendant de sa demeure éthérée, resplendissait à mes yeux, et que, le ciel étant ouvert, le Seigneur me frappât tout-à-coup de ses rayons, irais-je, tout confus de cette lumière soudaine, me réfugier dans les tristes voiles de l'obscure nuit?

» De peur que l'oubli du vrai, ou l'amour de la vie présente, ou les attraits des choses humaines, ou l'ennui des soins pénibles ne me valussent un pareil sort, j'ai voulu tout prévenir, et, vivant encore, mettre fin aux soucis de la vie; puis, confiant le reste à Dieu pour les siècles éternels, attendre d'un cœur ferme la terrible mort. Si tu trouves cela bien, ré-

jouis-toi de la riche espérance de ton ami ; s'il en est autrement, laisse-moi me contenter du seul suffrage de Jésus-Christ. »

Dans le onzième poème, saint Paulin répète quelques-unes des raisons qu'il vient d'apporter, puis il conclut par un morceau lyrique, dont l'inspiration est vraiment sublime, et qui n'a pas échappé à M. Villemain, dans son excellent travail sur les Pères de l'Eglise (1). Aux reproches d'abandon et d'ingratitude, Paulin oppose une perfection d'amitié plus haute, que lui enseigne le christianisme ; il promet à son maître un inviolable attachement, non-seulement ici-bas, mais aussi dans la vie à venir que la foi promet à l'espérance.

IV.

« Pendant tout l'espace de temps qui est accordé et destiné aux mortels, tant que je serai contenu dans ce corps qui m'emprisonne, alors, quelle que soit la distance qui nous sépare, dans quelque monde, sous quelque soleil que je vive, je te porterai cloué dans mes entrailles, je te verrai par le cœur, je t'embrasserai tendrement par l'ame ; tu me seras partout présent, et lorsque, affranchi de cette prison du corps, je m'envolerai de la terre, en quelque région que me place le Père commun, là encore, je te porterai dans mon ame, et le dernier moment qui me détachera de mon corps, ne m'ôtera pas la tendresse que j'ai pour toi ; car cette ame, qui est d'origine céleste, et qui survit à notre chair, il faut bien qu'elle conserve ses senti-

(1) *Mélanges hist. et litt.* tom. III, *pag.* 448.

ments, ses affections, comme elle garde son existence. Elle ne peut oublier, non plus que mourir; elle doit vivre et se souvenir à jamais. »

Voilà ce que l'inspiration du spiritualisme chrétien faisait dire à un poète naturellement assez médiocre. Par elle, Paulin arrivait à proclamer ainsi l'immortalité de l'ame et l'immortalité de l'amour. Ces beaux accents terminent dignement cette piquante controverse entre deux hommes distingués, unis d'abord par l'amitié et par les lettres, séparés ensuite par les opinions et par la destinée, mais se tenant toujours par le cœur, et s'aimant encore, lorsqu'ils ne s'entendaient plus.

Saint Paulin repassa ensuite en Italie, visita saint Ambroise, vint à Rome, et se retira dans une maison de campagne, près de la ville de Nola, dont il fut ensuite évêque. C'était le temps de l'horrible invasion des Goths dans l'Italie. Nola fut prise d'assaut; l'évêque tomba dans les mains des barbares, mais ils lui rendirent la liberté, par respect pour sa vertu. Alors, il employa les biens de l'Eglise à racheter les autres captifs, et à soulager les maux de la guerre. Ce fut l'occupation de ses dernières années. Il mourut en 431, pleuré par les chrétiens, par les juifs et par les païens (1).

Nous avons vu la poésie profane nous offrant un centon venu de la main d'un homme d'esprit. La série des poètes chrétiens va se terminer, dans ce IVe siècle, par le nom d'une femme, à qui l'on attribue un cen-

(1) Il existe une *Vie de saint Paulin*, par D. Gervaise; Paris, 1743, in-4°. C'est un excellent travail de recherches, mais il y manque la vie et la compréhension.

ton Virgilien sur divers endroits de l'ancien et du nouveau Testament (1). Ausone avait mis à la mode ces sortes de mosaïques, qui supposent plus de patience et de mémoire que d'imagination et de goût. Il nous reste quelques centaines de vers de l'ouvrage de Proba Falconia. La manie du centon s'est prolongée bien avant dans nos siècles modernes. En 1661, Alexandre Ross, d'Aberdeen, publiait, sous le titre de *Virgilius evangelisans*, un poème dont Jésus-Christ est le héros. Ce poème, qui ne manque pas d'un certain mérite d'exécution, est écrit tout entier avec des vers ou des hémistiches de Virgile.

(1) *Poetæ ecclesiastici*; Cameraci, tom. III, *pag.* 465. — Voyez nos *Lettres de Saint Jérome*, tom. III, *pag.* 464 et suiv.

CHAPITRE IV.

Poètes profanes au Ve siècle.

Au Ve siècle, il se fait sentir un assez brillant retour vers la mythologie. Claudien paraît. Esprit élevé, facile, abondant, ingénieux, il ne lui manqua, pour se développer, qu'un temps meilleur que le sien. Claudius Claudianus naquit à Alexandrie, vers l'an 365. Son nom indique que sa famille était originaire de Rome, mais à Alexandrie on parlait grec, et ce fut dans cet idiome que Claudien composa ses premiers ouvrages. Il vint ensuite à Rome, et, en 395 suivit Stilichon à Milan, qui était alors la résidence des empereurs. Le ministre et son épouse Séréna accordèrent leur protection au jeune poète; celui-ci exprima sa reconnaissance dans des vers qui ne sont pas sans mérite, mais qui furent récompensés par des honneurs excessifs. Aux époques de décadence, le talent reçoit ainsi de triomphantes apothéoses, et, quand le génie apparaît au milieu des peuples, il est trop souvent méconnu et oublié. On sait quel fut le sort de Camoens, de Torquato Tasso, de Cervantes.

Vers 398, Claudien se rendit en Egypte, muni

d'une lettre de son protecteur, qui demandait pour lui la main d'une riche héritière de cette province. Le mariage fut célébré à Alexandrie, et Claudien conduisit sa jeune épouse à la cour impériale. Après avoir joui, pendant plus de dix ans, de la faveur des maîtres, il fut enveloppé dans la catastrophe de son premier protecteur. L'époque de sa mort nous est inconnue. Claudien a laissé des ouvrages de divers genres : des épopées, des panégyriques, des satires, des idylles, des épîtres, des épigrammes. « On le lit encore avec plaisir dans tous les pays qui ont conservé ou acquis la connaissance de l'idiome latin. Après avoir balancé avec impartialité son mérite et ses défauts, nous devons avouer que Claudien ne satisfait ni ne subjugue la raison. Il serait difficile de trouver dans ses œuvres un de ces passages qui méritent l'épithète de sublime ou de pathétique. On n'y rencontre point de ces vers qui pénètrent l'ame ou agrandissent l'imagination. Nous chercherions en vain dans ses poèmes l'invention heureuse ou la conduite ingénieuse d'une fable intéressante sur la peinture juste et frappante des caractères et des situations de la vie réelle. Il publia, en faveur de Stilichon, beaucoup de panégyriques et de satires, et le but de ces compositions serviles se trouva d'accord avec le penchant qu'il avait à sortir des bornes de la vérité et de la nature. Ces imperfections sont toutefois compensées, à quelques égards, par le mérite poétique de Claudien. Il avait le rare et précieux talent d'ennoblir le sujet le plus ignoble, d'orner le plus sec et de varier le plus monotone. Son co-

loris, surtout dans les descriptions, est brillant et doux, et il manque rarement l'occasion de déployer, souvent même jusqu'à l'abus, les avantages d'un esprit orné, d'une imagination féconde, d'une expression facile et quelquefois énergique, enfin d'une versification toujours abondante et harmonieuse. A cet éloge, indépendant des accidents de temps et de lieu, nous devons ajouter le mérite particulier qui sut vaincre les circonstances défavorables de sa naissance. Claudien était né en Egypte, dans le déclin des arts et de l'empire. Après avoir reçu une éducation grecque, il acquit, dans la maturité de son âge, la connaissance et l'usage de la langue latine, s'éleva au-dessus de ses faibles contemporains, et, après un intervalle de trois cents ans, se plaça au nombre des poètes de l'ancienne Rome (1). »

» Cet écrivain, qui reçut du ciel une imagination ardente, et dont le génie impétueux avait besoin, pour s'épancher, d'une entière liberté, employa son talent d'une manière peu conforme à sa nature.

» Le propre du génie poétique est de s'unir, pour les reproduire, à toutes les grandes impressions que les peuples éprouvent. L'enchaîner à des idées dépourvues de force, de vie, d'avenir, c'est le condamner à une perpétuelle enfance. Alors, la pensée chrétienne agitait tout l'empire romain ; elle préoccupait de mille manières différentes les esprits et les consciences ; elle faisait monter dans la chaire les hommes pourvus du talent de la parole ; elle jetait dans la mêlée des luttes théologi-

(1) Gibbon, *Hist. de la Décadence*, etc. tom. V, *pag.* 510, trad. de Cantwel de Mokarky, édit. de M. Guizot ; Paris, Ledentu, 1828.

ques ceux qui brillaient par la sagacité, la finesse ou la force de leur esprit; les poètes trouvaient en elle une source de nobles inspirations; elle exerçait enfin une attraction irrésistible sur quiconque portait en soi une étincelle de génie; car les Basile, les Chrysostome, les Grégoire, les Ambroise, les Augustin, les Jérome, les Prudence furent entraînés vers le christianisme autant peut-être par l'impulsion de leurs rares talents que par l'effet de leur conviction.

» Claudien cependant sut échapper à cette loi de l'attraction chrétienne. Au service de quelle cause mit-il son génie poétique? au service de l'ancien culte, de ce système de croyances usées, de cette source tarie, de ce flambeau éteint, auquel l'ignorance ou la passion attribuait encore un reste de force. Il chante, non pas une seule fois, mais toujours des dieux privés de leurs temples, de leurs autels, de leurs pontifes, publiquement honnis et méprisés, et qui n'entendent plus les accords qu'il fait monter vers les cieux.

» Cette méprise du génie n'est pas un effet du hasard; elle résulte d'un principe qu'il importe de développer, car les erreurs des grands hommes, comme celles des grands écrivains, sont fécondes en leçons. La puissance des anciennes mœurs sert d'explication à la difficulté que nous cherchons à résoudre. Les païens formaient au sein de la grande société romaine une société particulière, très-pauvre sous le rapport intellectuel, mais active, mais turbulente et encore pourvue d'une assez grande influence. Elle tendait à isoler ses intérêts de ceux

du reste de l'empire, et s'appliquait à vivre comme si le christianisme n'eût pas existé. Elle avait des couronnes pour ses flatteurs, des persécutions pour ses ennemis, et les empereurs, tout en la détestant, la ménageaient. Doit-on s'étonner dès lors qu'elle ait trouvé, pour lui complaire et l'aduler, des hommes de talent, gens, au reste, à vues étroites et fausses, assez éclairés pour comprendre qu'ils se trompaient, mais pas assez pour en convenir et changer de langage; des écrivains enfin tels que Claudien, Ammien Marcellin et quelques autres, dont les noms sont connus? Il existait entre ces interprètes des anciennes idées et ceux des nouvelles autant de différence qu'entre les deux sources auxquelles ils allaient puiser. Les écrivains chrétiens déclaraient hautement leurs principes, leurs intentions, et provoquaient sans cesse leurs adversaires. Les païens, au contraire, croyaient donner une grande preuve d'habileté, en ne tenant aucun compte des progrès du christianisme, et en ne le regardant que comme une tourmente passagère dont il serait fou de prendre souci. Ils étaient souvent, il faut en convenir, ramenés à la réalité des choses par de sévères leçons, mais ils n'en profitaient guère; leur situation fausse; leur aveuglement tantôt volontaire, tantôt réel; leurs contradictions choquantes, leur peu de bonne foi, n'apparaissent nulle part aussi bien que dans les ouvrages dus au génie poétique de Claudien.

» Claudien naquit et fut élevé à Alexandrie, ville illustrée par la science, où toutes les opinions religieuses et philosophiques étaient professées avec une égale liberté, et dans le sein de laquelle le christia-

nisme réclamait simplement le droit d'être entendu et discuté. L'imagination remplie de toutes les idées païennes qui régnaient à Alexandrie, Claudien vient à Rome. Ces deux villes ne se ressemblaient par aucun point. Une dissimulation profonde dominait dans la capitale de l'Occident ; chacun y déguisait son langage. La cour impériale, amie si ardente des idées nouvelles, flattait cependant les païens, et fermait les yeux sur leurs coupables tentatives. De leur côté, le sénat et l'aristocratie ne cèlaient pas avec moins de soin leurs ressentiments. S'adressent-ils à l'empereur, ils lui parlent comme s'il partageait encore leurs croyances, et les discours prononcés soit dans la Curie, soit au Capitole, indiquent une sécurité qui cependant ne régnait pas dans leurs ames.

» Jeune, plein d'enthousiasme, animé d'une foi sincère en la puissance de ses dieux, Claudien dut comprendre difficilement l'emploi qui lui revenait dans cette espèce de comédie politique, alimentée si bien par l'esprit d'un siècle où la conviction et la franchise étaient rares ; mais des circonstances ignorées par nous le firent entrer très-avant dans la confiance de l'homme éminent dont le caractère reproduisait avec une si grande fidélité les vices de la société qu'il gouvernait. Sous les auspices de Stilichon, Claudien se dispose à devenir l'organe officiel du parti païen.

» Est-il dans l'histoire des lettres un spectacle plus étrange que celui offert alors par cet écrivain ? Orose le qualifie *gentilis pervicacissimus* (1) ; saint

(1) *Hist.* IV, 23.

Augustin, en parlant de lui, dit *poeta illorum* (1); tout décèle en Claudien un païen fervent, sincère, convaincu. Il ne cesse pas de faire usage des allégories offertes par la mythologie grecque; il puise à pleines mains dans cette mine d'erreurs; les dieux de l'Olympe occupent, dans ses poèmes, plus de place que les mortels dont il prétend célébrer la gloire, et néanmoins il ne lui échappe pas un mot qui puisse trahir l'intérêt plus ou moins grand qu'il prend à la lutte entre les deux religions. Il ne donne aucun témoignage de pitié à ces dieux dont les noms reviennent à tout moment sous sa plume; sa muse chante les évènements du règne d'Honorius, et elle n'en oublie qu'un seul, c'est la consécration définitive des victoires remportées par le christianisme (2).

» Non-seulement Claudien se tait sur une révolution religieuse dont tous les esprits sont préoccupés, et qui blesse un si grand nombre d'intérêts, mais il va plus loin, et, selon la tactique de son parti, il décore l'image des empereurs chrétiens avec des emblèmes païens d'un tel caractère qu'il est diffi-

(1) Tom. III, *pag.* 22.

(2) On trouve parmi les poésies légères de Claudien une exception à ce qui vient d'être dit; elle existe dans son recueil d'épigrammes, et non point dans ses poèmes officiels. Cette exception met hors de doute les sentiments secrets du chantre de Stilichon. Il y a là une haine du christianisme exprimée en plaisanteries assez froides. La supplique:

Per cineres Pauli, per cani limina Petri,
Ne laceres versus, dux Iacobe, meos,

qui commence et termine cette pièce de vers, nous montre quel usage les vrais chrétiens faisaient des poèmes de Claudien, et nous fait voir qu'ils ne se trompaient pas sur l'intention qui les avait dictés.

cile de comprendre comment cette profanation ne lassa point la patience des empereurs, et ne reçut pas enfin sa récompense. Je citerai un exemple.

» Théodose était, plus encore que Constantin, une personnification du christianisme; jamais il ne chancela dans la foi véritable; sa vieillesse ne ternit pas l'éclat de ses premières années, et il mourut au sortir d'un combat où il venait de terrasser encore une fois les amis de Mammon. Une auréole de gloire chrétienne entourait donc son nom et le garantissait contre les éloges du paganisme. Cependant Claudien feint d'ignorer tout ce que l'empire connaît; avec une témérité inconcevable, il transforme Théodose en dieu, et lui fait tenir, du haut de son céleste séjour, un langage qui serait convenable dans la bouche de Jupiter, de Mars ou de Quirinus. Et ce que Claudien fait pour Théodose, il le recommence pour les principaux personnages chrétiens de son temps.....

» Lorsque Claudien enivrait Rome de ses chants profanes, un poète chrétien, Prudence, charmait ses frères d'Italie par des poèmes pleins d'onction et d'une suave harmonie. Lui aussi, il traita un sujet non moins politique que religieux, car il réfuta la relation de Symmaque; lui aussi, il plaça dans le ciel l'empereur Théodose, mais dans le ciel des chrétiens, où les princes ne sont pas transformés en étoiles. Si quelquefois il laisse tomber de sa plume les noms des divinités du paganisme, c'est afin de saisir l'occasion de verser sur ces images du démon des flots de sarcasmes et d'outrages :

Discede, adulter Juppiter,
Stupro sororis oblite (1).

Voilà comme il traite le *genitor divum* de Claudien. Saint Paulin, qui, dans ce temps, publia plusieurs pièces de vers remarquables, ne se tient pas moins éloigné des idées païennes. Chacun des deux partis avait donc ses formes poétiques particulières, et Claudien, en célébrant la puissance des anciens dieux avec une infatigable obstination, combattait pour le culte national de la manière la plus propre à frapper l'imagination du peuple.....

« Claudien conforma sa muse aux craintes du parti païen au point de la rendre quelquefois la lâche accusatrice des guerriers qui avaient succombé en combattant pour la cause des idoles. Je conçois par beaucoup de raison son silence sur les sacrilèges de Stilichon, mais quel sentiment peut lui conseiller d'accabler de ses outrages la mémoire d'Eugène et celle d'Arbogaste, des deux malheureux défenseurs de sa religion?.....

» Il faut bien en faire l'aveu; au fond du cœur des chefs païens régnait une sorte de bassesse; ils fomentaient des révoltes, et, quand elles avaient été réprimées, chacun désavouait les chefs de l'entreprise, insultait à leur mémoire, et prodiguait au vainqueur les plus plates adulations. Le vertueux Symmaque lui-même n'eut pas la force de s'élever au-dessus des faiblesses de son temps et de son parti, car on l'entendit rétracter son panégyrique de Maxime,

(1) *Des Couronnes*, hymne II, 465.

et il versa des larmes de repentir. Claudien, resté étranger à l'insurrection d'Eugène, ne pouvait pas même alléguer la peur pour excuse.

» Je ne prolongerai pas davantage cet examen des écrits de Claudien considérés sous le point de vue religieux. Cependant, tous ses poèmes doivent avoir pour nous une grande importance historique, car, à l'exception de celui de *Raptu Proserpinæ*, ils furent revêtus de ce caractère d'actes publics qui appartient rarement à des écrits de ce genre. Ses panégyriques, ses éloges, ses chants de victoire furent récités devant l'empereur, le sénat et les grands de l'état. Ce devait être pour les païens un bonheur exquis de l'écouter. Accoutumés à n'entendre retentir dans le palais impérial que la voix du christianisme, leur cœur se dilatait en ces jours solennels où l'empereur, entouré de ses officiers, venait s'asseoir au sein de la Curie ; alors, Claudien s'avançait, et, encouragé par les sentiments secrets du plus grand nombre de ses auditeurs, il élevait la voix et faisait couler à longs flots son enthousiasme païen.

» L'aristocratie fut reconnaissante de ces preuves de dévouement si rares dans ce temps, et elle contraignit les empereurs, qu'elle voulut bien, en cette circonstance, qualifier de *doctissimi*, à élever une statue dans le Forum de Trajan au poète dont le rôle était celui d'orateur lauréat du paganisme (1). Claudien, personnage politique autant qu'homme de lettres, fut revêtu du titre de *Vir Clarissimus* et de la

(1) Grater, 391, 5.

charge de tribun-notaire. Rien ne manqua donc à sa gloire.

» Mais sa fortune devait changer. Après la mort de Stilichon, Claudien effrayé s'enfuit de Rome et courut se réfugier à Alexandrie. L'ami du ministre d'Honorius, le poète chéri des païens, s'offre maintenant à nos regards comme un malheureux proscrit, demandant grâce pour lui et pour ses amis. Le rôle qu'il venait de jouer dans Rome avait dû amasser sur sa tête de nombreux ressentiments, et, si je m'étonne d'une chose, c'est que Claudien n'ait pas, comme tant d'autres citoyens, péri en expiation des bienfaits de Stilichon (1). »

Rome a été souillée par la présence des Barbares; l'exécution de l'arrêt prononcé contre l'empire romain est commencée. Il nous importe de connaître ce que, dans ces tristes conjonctures, les païens pensaient de leur ancienne gloire, de leur religion, et enfin de l'avenir du monde. Or un écrit échappé à la plume élégante de Rutilius Numatianus nous mettra sur la voie. Les opinions qui couvaient au fond du cœur des païens se révèlent souvent par un mot, et ce mot il convient de le recueillir.

Les créations de l'esprit humain nous offrent souvent, à de grands intervalles, certaines ressemblances bien singulières; c'est qu'il y a pour les littératures, comme pour les peuples, des conditions de vie et de mort qui se renouvellent aux grandes époques, et déterminent les mêmes phénomènes. Si, par exemple,

(1) Beugnot, *Hist. de la destruction du Paganisme en Occident*, tom. II, *pag.* 33—46.

l'on étudie de près la fin du IVe siècle et le Ve siècle tout entier, l'on y rencontrera de petites révolutions qui se reproduisent aujourd'hui, avec des nuances toutefois. Cette vieille société romaine qui allait se débattant sous le glaive des barbares, et qui épuisait les derniers trésors de sa langue à varier une poésie défaillante ou ridiculement attifée comme un vieillard qui voudrait singer le jeune homme; cette effervescente agitation de mosaïstes prétentieux et recherchés; cette importance donnée à des vétilles; cette emphatique admiration pour les médiocrités du jour, et ces coups d'encensoir jetés à la face des grands hommes qui faisaient revivre aux yeux de leurs contemporains toutes les plus nobles gloires de Rome, cette vague inquiétude qui remuait les esprits et les travaillait, tout cela, avec du beau et du laid, avec du bien et du mal, nous le comparons involontairement aux choses de notre âge.

L'Europe a vu, ces dernières années, un poète, s'il en fut au monde, promener çà et là son existence orageuse, jeter en strophes harmonieuses et singulièrement ardentes, le douloureux scepticisme de son ame maladive, et dans un voyageur imaginaire personnifier un voyageur trop réel. Eh! bien, le Ve siècle eut, à son aurore, mais en petit, son Childe-Harold, coloriste et déclamateur. Nous voulons parler de Rutilius, poète élégant et ingénieux, que peu d'hommes connaissent, dans les rangs mêmes des lettrés, ou de ceux qui pensent l'être. M. Villemain a récemment établi le parallèle que nous renouvelons, et personne n'en appellera des décisions d'un tel juge. « Il y a plus d'art dans *Childe-Harold*, dit-il,

que dans l'*Itinéraire* de Rutilius, monument curieux et parfois éclatant, du dernier âge des lettres romaines. C'est également un homme qui, sans ordre et sans but, se rappelle l'impression des lieux, et tour-à-tour décrit et déclame. Il y a même ce rapport entre les deux ouvrages, que tous deux se font à travers des ruines, dans un temps de révolution pour les croyances et pour les empires. Le Gaulois du Ve siècle voit avec douleur s'écrouler le paganisme devant la foi nouvelle sortie de la Judée, et qui déjà maîtresse à Rome, peuple de monastères les îles désertes de l'Italie. L'Anglais du XIXe siècle croit voir tomber, en Espagne et en Portugal, les derniers asiles du christianisme romain. Comme Rutilius, il rencontre partout les vestiges de l'invasion et de la guerre. Napoléon est pour lui le nouvel Alaric, qui laisse partout sa trace sur le monde ravagé ; mais ce parallèle ne donne qu'une faible idée des couleurs dont Byron a peint ses souvenirs (1). »

Rutilius était Gaulois. Tillemont, dans son *Histoire des Empereurs* ; de Vic et dom Vaisette, dans leur *Histoire générale du Languedoc* (2), le croient natif de Toulouse ; les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* disent qu'il était né à Poitiers. De ces deux sentiments, le dernier me paraît le plus vraisemblable. Exsupérantius, père de Palladius, était de la ville de Poitiers. Notre poète appelle l'espoir et l'ornement de sa race le jeune Palladius,

Palladium generis spemque decusque mei (3),

(1) *Biog. univ.* au *Supplément*, tom. LXIX, art. *Byron.*
(2) Tom. I, *pag.* 710.
(3) *Itin.* I, 208.

ce qui semble indiquer que la même ville leur avait donné le jour.

Nous devons remarquer, à la gloire des Gaules, que les lettres s'y soutinrent plus long-temps et avec plus de splendeur que dans Rome et dans le reste de l'Italie. Tandis que, mêlés et confondus au sein de la capitale du monde, les nouveaux conquérants, après avoir ruiné les chefs-d'œuvre de tous les arts, anéantissaient jusqu'au langage des Romains, et que, des débris de la langue latine, ils fabriquaient les différents idiomes qui en sont dérivés, on parlait encore le latin avec assez d'élégance et de pureté dans les principales villes des Gaules. Les écoles de Lugdunum, d'Augustodunum, de Tolosa, de Burdigalæ jouissaient d'une réputation brillante. Il y avait là d'excellents maîtres; il s'y formait des écrivains illustres, surtout des orateurs. Le meilleur poète et le meilleur prosateur latin du IVe siècle sont assurément Ausone et Sévère Sulpice, tous deux enfants des Gaules. Rutilius mérite, à tous égards, d'être mis au rang des écrivains Gaulois qui ont illustré leur patrie. Le temps où il vécut fait son éloge. Le père de Rutilius fut gouverneur proconsulaire de la Tuscie, et les habitants de Pise, chef-lieu de cette province, lui érigèrent une statue, genre d'honneur souvent prostitué dans ces derniers âges de Rome, mais qui cette fois se trouvait décerné au mérite. Du reste, c'est le fils qui nous instruit de cette particularité. « Là, dit-il, s'offrit à mes yeux la sainte » image de mon père, que les Pisani ont placée dans » leur forum. Les éloges donnés à ce père que j'ai » perdu m'arrachèrent des larmes, et, dans ma joie

» mêlée de tristesse, mon visage se mouilla de pleurs,
» car mon père autrefois gouverna les champs Tyr-
» rhéniens, et exerça la magistrature que confèrent
» les six faisceaux. Il racontait, je m'en souviens,
» qu'il avait rempli beaucoup de charges, mais que,
» de toutes, c'était le gouvernement de Tuscie qui lui
» avait été le plus agréable. Ni la dignité de dispen-
» sateur des Sacrées Largesses, bien que cette di-
» gnité soit grande; ni l'office de Questeur, ne lui
» avaient plu autant. Enfin, cette charge, il n'hé-
» sitait pas, si je l'ose dire, à l'aimer mieux que
» la Préfecture, tant il avait d'affection pour les Tus-
» ci. Et il avait raison, car il était cher aussi à ces
» hommes qu'il connaissait bien; leur vénération re-
» connaissante ne cesse de lui rendre des actions de
» grâces. Les vieillards, qui se souviennent de lui,
» racontent à leurs enfants qu'il fut pour eux plein
» de fermeté et de douceur. Ils se réjouissent de voir
» que je n'ai point dévié des traces paternelles, et
» respectent en moi ses vertus et ses dignités. Dans
» les régions que traverse la voie Flaminienne, j'ai
» trouvé souvent les mêmes hommages à la mémoire
» de mon père. Tous les habitants de la Tyrrhénie
» gardent le souvenir de Lachanius, et le vénèrent
» comme une divinité (1). » Heureux les enfants qui peuvent revoir sans crainte et sans honte les pays que leurs pères ont gouvernés ! Plus heureux les pères qui laissent pour héritage à leurs enfants un nom cher à la patrie et béni du peuple !

Rutilius fut Maître des Offices et Préfet de Rome,

(1) *Itin.* 1, 575—596.

ainsi que nous l'apprenons de son *Itinéraire*. Le passage suivant :

Officiis regerem quum regia tecta Magister,
Armigerasque pii Principis excubias (1);

« Lorsque Maître des Offices, je gouvernais la maison » impériale,
» et que je commandais la garde armée du pieux sou- » verain, »

ce passage désigne évidemment la dignité de Maître des Offices, ou de directeur des *Fabriques* d'armes et des *Ecoles* militaires.

Cet autre endroit :

Si non displicui, regerem quum jura Quirini,
Si colui sanctos consuluique Patres;
Nam quod nulla meum strinxerunt crimina ferrum,
Non sit Præfecti gloria, sed populi (2);

« Si je n'ai point déplu, lorsque j'exerçais la suprême » autorité chez les fils de Quirinus;
» Si j'ai honoré et consulté les vénérables Pères,
» Et je compte pour rien de n'avoir jamais trempé dans » le sang le glaive de la justice,
» Car c'est l'éloge non pas du Préfet, mais du peuple; »

un tel passage, disons-nous, montre également, d'une manière assez positive; que Rutilius avait été Préfet de Rome.

Il voulut, en 417 ou 420, aller visiter les propriétés qu'il possédait dans les Gaules, et s'embarqua au port de Rome, car le voyage n'était ni commode ni sûr par la Toscane et par la voie Aurélienne. Les barbares étaient là, et avaient tout saccagé devant eux. « Né Gaulois, dit le poète, les champs paternels me

(1) *Itin.* I, 563—4. — (2) *Ibid.* I, 157—60.

» redemandent, ces champs défigurés, il est vrai,
» par de longues et affreuses guerres, mais qui sont
» d'autant plus dignes de pitié qu'ils sont moins beaux.
» Ce peut être un faible tort que de négliger des ci-
» toyens heureux et tranquilles, mais dans les calami-
» tés publiques, ils reprennent leurs droits sur nous.
» C'est de près qu'il nous faut donner des larmes aux
» toits des aïeux; souvent l'aspect du malheur éveille
» une active compatissance. Il n'est plus permis d'i-
» gnorer d'affreux malheurs qui se sont multipliés,
» faute de prompts secours. Il est temps, dans nos
» campagnes ravagées par de vastes incendies, de
» rebâtir au moins d'humbles cabanes. Nos fontaines,
» si elles avaient une voix; nos arbres, s'ils pouvaient
» parler, m'auraient adressé de justes plaintes sur
» mon retard, et auraient encore augmenté en moi le
» désir de revoir la patrie (1). »

On ne sait ce que devint ensuite Rutilius, car le poème dans lequel il a décrit son voyage ne nous est pas parvenu en entier. Son poème est intitulé : *Itinéraire*, ou *du Retour;* nous n'avons que le premier livre et soixante huit vers du second. La partie la plus intéressante du récit devait se trouver dans ce dernier livre, qui vous laisse à Luna, si renommée pour la beauté de ses marbres. « Une rapide course, dit-il,
» nous jette dans une ville aux blanches murailles;
» c'est la brillante sœur du Soleil qui lui a donné son
» nom. Les pierres qu'elle produit éclipsent la blan-
» cheur des lis, et rayonnent en veines bigarrées
» et polies. La contrée est riche en marbres dont

(1) *Itin.*, I, 20—34.

» l'éclat luxuriant défie la pureté de la fraîche nei-
» ge (1). »

L'*Itinéraire* de Rutilius est écrit en vers élégiaques, et le choix de ce mètre rapide et facile ne va pas moins bien au génie léger du poète qu'à la nature même de l'œuvre. On s'étonne de trouver encore, vers des jours de décadence et de goût sensiblement altéré, cette élégance continue dans la diction, cette heureuse facilité dans le récit, cette abondante variété d'images, cette exquise sensibilité. Voilà ce qui assigne au poème de Rutilius un rang distingué parmi les meilleurs ouvrages de l'époque ; il doit être placé immédiatement après les meilleurs morceaux de Claudien. On y rencontre de belles descriptions, comme, par exemple, cet éloge de Rome, justement et souvent admiré. Le poète, en quittant la ville éternelle, se met à lui dire :

« Ecoute-moi, ô magnifique reine de ton univers, ô Rome, admise dans les cieux étoilés ; écoute-moi, mère des dieux, mère des hommes ; grâces à tes temples, je ne suis pas loin des cieux. Je te chante, et, tant que le destin le permettra, je te chanterai ; quiconque est sain et sauf ne saurait t'oublier. Dans un criminel oubli, j'effacerais de ma mémoire le soleil, plutôt que d'étouffer en mon ame le culte de ta splendeur, car tu dispenses des dons pareils aux rayons du soleil, et tu les jettes partout où flotte la vaste ceinture de l'Océan. C'est pour toi que roule Phèbus, qui embrasse toutes choses ; c'est dans ton empire que se lèvent, dans ton empire que se couchent ses cour-

(1) *Ibid.* II.

siers. Ni la Libye, avec ses sables brûlants, ni l'Ourse, armée de ses glaces, n'ont pu t'arrêter. Aussi loin que la nature habitable s'étend vers les axes, aussi loin a pénétré ta valeur. Tu as donné aux diverses nations une seule patrie; c'est un bonheur pour les peuples qui étaient sans principes de justice d'avoir été domptés par tes armes, car, en accordant aux vaincus le privilége de ton propre droit, tu n'as fait qu'une seule ville de l'univers entier.

» Nous appelons auteurs de ton origine Vénus et Mars : celle-là, mère des Enéades; celui-ci, père des Romulides. La clémence victorieuse adoucit la puissance armée du glaive; le caractère de ces deux divinités forme le tien. De là ce doux plaisir de combattre et de pardonner; tu domptes ceux que tu craignais, tu aimes ceux que tu as domptés. Nous honorons la déesse qui trouva l'olivier, et le dieu qui nous donna la vigne, et l'enfant qui, le premier, enfonça le soc dans le sein de la terre. L'art de Pæon a mérité des autels, et Alcide, par son noble courage, s'est placé au rang des dieux. Toi, ô Rome, après avoir embrassé l'univers dans tes triomphes qui lui ont porté des lois, tu fais vivre tous les peuples sous un pacte commun. Toi, déesse, le coin le plus reculé du monde, qui est Romain, célèbre ta louange, et sous ton pacifique joug porte une tête libre. Les astres, qui poursuivent leurs éternelles révolutions, ne voient jamais un empire plus beau que le tien. Eh! qu'y eut-il jadis de semblable? Les Mèdes, quand ils domptèrent leurs voisins, joignirent leur royaume à l'empire Assyrien; les grands rois des Parthes, les tyrans des Macédoniens exercèrent successivement le

pouvoir. Toi, à ta naissance, tu n'avais pas plus d'hommes, ni de mains qu'eux, mais tu avais plus de sagesse et de prudence. C'est par des guerres justes, c'est par une paix sans orgueil que ta noble gloire s'est élevée à ce comble de puissance. Tu règnes, mais tu mérites de régner, et, ce qui est quelque chose de plus grand, tes exploits sont encore au-dessus de ta fortune. Il serait aussi difficile de compter les trophées, monuments sublimes de ta splendeur, que de nombrer les étoiles. L'œil est ébloui du resplendissant éclat de tes temples ; on se croirait dans la demeure même des dieux.

» Que dirai-je de ces ruisseaux suspendus sur des voûtes aériennes, là où Iris élèverait à peine son arc pluvieux ? On dirait, en vérité, que ces montagnes grandirent contre l'Olympe ; tel cet ouvrage des géants que vante la Grèce. Détournés de leurs cours, les fleuves se perdent dans tes murs, et tes thermes élevés absorbent des lacs entiers. Ton enceinte cependant n'en est pas moins arrosée d'eaux vives à elle propres, et l'on entend partout le bruit des sources qui naissent dans tes murailles. Un vent frais y tempère les chaleurs de l'été ; une eau pure y adoucit une soif qui n'est pas nuisible. Ce fut pour te sauver que tout-à-coup, sous les pas pressés de l'ennemi, un torrent d'eaux brûlantes rompit les chemins de la roche Tarpéïenne. Si ce torrent coulait encore, je croirais qu'il venait peut-être du hasard, mais il parut pour te secourir, puisqu'il rentra dans son gouffre. Que dirai-je des forêts renfermées en tes palais, et où résonne le chant joyeux de mille oiseaux domestiques ? L'année ne

cesse point d'être embellie de ton printemps, et l'hiver désarmé respecte tes plaisirs.

» Lève ta tête triomphante, ô divine Rome, et entrelace de lauriers ces cheveux blanchis par une verte vieillesse. Agite fièrement les tours qui forment le cône de ta couronne; que ton bouclier d'or jette partout des feux étincelants. Etouffe le triste souvenir de ton malheur, et que la douleur maîtrisée laisse tes plaies se cicatriser. Toujours, dans l'adversité, ce fut ta coutume d'espérer le bonheur; et, à l'exemple du ciel, tu éprouves d'heureuses pertes. Les astres renouvellent dans leur coucher l'éclat de leur lever; on voit la lune finir son cours, et le recommencer avec splendeur. La victoire de l'Allia ne tarda point à devenir fatale à Brennus; le Samnite paya par le servage ses cruels traités. Après tes nombreuses défaites, tu vis Pyrrhus fuir devant toi; Hannibal lui-même pleura ses succès. Les choses qui ne peuvent être submergées remontent avec un plus rapide essor, s'élancent plus haut, du fond des ondes, et, de même qu'un flambeau incliné reprend de nouvelles forces, de même tu te relèves plus glorieuse de ton abaissement. Propage-les, ces lois qui vivront avec Rome dans tous les âges, et sois la seule à ne point redouter le fatal ciseau, quoique déjà s'écoule ton année onze cent soixante-neuvième. Les siècles qui te restent à vivre ne connaîtront aucunes bornes, tant que subsisteront les terres, tant que le ciel portera ses astres. Ce qui détruit les autres empires ne fait que fortifier le tien; c'est une manière de renaître que de pouvoir grandir par ses maux.

» Sus donc! immole enfin à ta gloire une nation sacrilège; que les perfides Gètes fléchissent, trem-

blant sous le joug. Que leurs terres conquises te paient de riches tributs, et que le butin enlevé à ces barbares vienne remplir ton auguste trésor. Que le Rhin laboure éternellement pour toi, que pour toi déborde le Nil, et que le globe fertile approvisionne sa nourrice. Bien plus, que l'Afrique t'apporte ses fécondes moissons, l'Afrique si riche de son soleil, mais plus riche encore de tes pluies. Cependant que les grains du Latium s'amoncellent dans tes greniers, et que des pressoirs de l'Hespérie coule un nectar délicieux. Que le Tibre lui-même, couronné d'un roseau triomphal, prête ses dociles ondes aux usages des Romulides, et que sur ses rives paisibles il t'amène d'un côté les trésors de la campagne, de l'autre ceux des flots.

» Ouvre-moi, je t'en conjure, ouvre-moi la mer tranquillisée par le double Castor, et que Cythérée, me servant de guide, aplanisse les routes maritimes. Si je n'ai point déplu, lorsque j'exerçais la suprême autorité chez les fils de Quirinus; si j'ai honoré et consulté les Pères vénérables; — et je compte pour rien de n'avoir jamais trempé dans le sang le glaive de la justice, car c'est l'éloge non pas du Préfet, mais du peuple; — eh! bien, soit que je doive finir mes jours sur le sol de la patrie, soit que mes yeux doivent te revoir encore, je vivrai heureux, je serai au comble de tous mes désirs, si toujours tu daignes te souvenir de moi (1). »

Certes, voilà de la poésie vraiment grande et élevée; c'était ainsi qu'il fallait parler de Rome, même

(1) *Itin.* I, 43—154.

de Rome envahie par les Barbares. Quand la patrie va périr, on aime à voir ces citoyens fidèles que ne quitte pas l'espérance, et Rutilius nourrissait de puissantes illusions. Si l'emphase étouffe un peu la vérité, et s'il faut affaiblir ses éloges, toujours est-il que le Gaulois savait adresser de magnifiques adieux à la ville des sept collines. Les regrets qu'il exprime ensuite, en quittant cette ville chérie et les amis qu'elle renferme, ont quelque chose de noble et de touchant; le témoignage qu'il rend lui-même à la justice et à la douceur de son administration, semble dicté par une conscience pure.

Si l'*Itinéraire* de Rutilius est un ouvrage remarquable comme poésie, comme dernière tradition d'un goût qui se perdait en subtilités ingénieuses, mais recherchées, il n'est pas moins curieux comme document historique. Le poète fut presque dans tous les âges le reflet le plus vrai et le plus frappant des préoccupations sociales, des idées dominantes, des préjugés, des partis politiques, des luttes intellectuelles, des mœurs privées. Rutilius entre donc pour une large part dans la peinture de la vie contemporaine. Son *Itinéraire* est curieux. Outre les agréables détails dont il est semé, on y trouve des anecdotes peu connues; on y apprend, par exemple, que Stilichon fit brûler, à Rome, les livres Sybillins. Aux détails historiques, Rutilius en a mêlé de géographiques, d'instructifs et d'amusants. Descriptions de lieux, origines de villes, traits d'histoire naturelle, tableaux de mœurs, évènements, antiquités, tout cela répand une grande variété dans son livre, qui, d'ailleurs, s'il nous avait été conservé en

entier, serait assez considérable, puisque la première partie se compose de six cent quarante vers.

Lorsque le poète entretenait encore de sa puissance la cité reine, cette ville avait passé par le fer des Barbares. Ainsi, l'arrêt fatal était accompli. Au milieu de ces désastres et sur ce sol où se remuaient tant de choses mystérieuses, quelles étaient les pensées du paganisme, quelles ses illusions, quelles ses espérances? On l'a observé déjà, Rutilius soulèvera un coin du voile. Nous verrons, par un seul trait; nous comprendrons, à un seul mot, les opinions qui couvaient au fond des ames païennes, car le poète était païen lui-même.

Les premiers vers de l'*Itinéraire* nous montrent que la patrie, dépouillée de son ancienne pureté, était encore pour les païens un objet de vénération. Rutilius se justifie de l'avoir quittée un moment, et fait remarquer la promptitude de son départ pour les Gaules :

> Tam cito Romuleis posse carere bonis (1).

Rome est juste et généreuse; elle accorde aux étrangers les mêmes faveurs qu'à ses propres enfants. « Ils sont admis aux dignités de l'Ordre et » de leurs Collègues; ils participent à ce Génie » qu'ils vénèrent. Tels, croyons-nous, les cercles » éthéréens des cieux élevés sont en union avec le » Dieu souverain. » Suivant la tradition, toujours, comme on le voit, il compare à la demeure des dieux, Rome, cette Babylone, cette Sodome des chrétiens.

(1) *Itin.* I, 2.

Rutilius, n'osant pas attaquer ouvertement la vraie religion, s'en prend au judaïsme, et, plus à son aise, il répand sur ce culte des invectives dont il pense bien qu'une part considérable reviendra au christianisme. Il définit le juif :

Humanis animal dissociale cibis (1);

« animal insociable, ne pouvant vivre de la commune » nourriture des hommes. » La nation juive :

Radix stultitiæ, cui frigida sabbata cordi,
Sed cor frigidius religione sua est (2);

« cette nation, source de folie, qui a tant à cœur ses » froids sabbats, mais dont le cœur est plus froid que » sa religion. » Il termine son invective par les regrets suivants : « Et plût au ciel que jamais la Judée n'eût » été soumise par les guerres de Pompée, ni sous le » commandement de Titus. Les superstitions conta- » gieuses de cette nation ruinée ne s'en répandent que » davantage, et, toute vaincue qu'elle est, elle triom- » phe de ses vainqueurs (3). »

Ici l'allusion est claire. *Contagia excisæ pestis* se rapporte au christianisme, que certains païens s'obstinaient à regarder comme une secte du judaïsme. Je suis surpris, dit M. Beugnot (4), que le commentateur de Rutilius, Wernsdorff (5), veuille ne voir dans ce poète qu'un homme mécontent de ce que les empereurs, et particulièrement Honorius, accordaient aux juifs de trop grands privilèges. Ce savant insiste beau-

(1) *Ibid.* 384. — (2) *Ibid.* 389. — (3) *Ibid.* 395.
(4) Hist. de la Destruction du Paganisme en Occident, tom. I, *pag.* 44. — (5) *Poet. lat. min.*, tom. IV, *pag.* 34.

coup sur ce que Rutilius n'a rien dit contre la religion chrétienne. Ignorait-il donc l'art des insinuations ? Je doute cependant que l'on puisse appeler de ce nom la qualification de *radix stultitiæ*. Le rang que Rutilius occupait lui imposait des ménagements, et l'on va voir s'il a toujours eu le talent d'en garder.

La vie monastique était alors dans sa plus grande ferveur en Occident. Le christianisme établissait partout, contre l'orage qui commençait, des abris pour la civilisation. Pilote éclairé, saint Jérome ne cessait de prêcher aux fidèles la fondation des monastères ; c'est dans le moment même où il écrivait à Paulinus sa lettre *de Institutione Monachi*, et à la vierge Eustochium celle *de Custodia Virginitatis*, que Rutilius, voyant des moines dans l'île de Capraria, les insulte de la manière suivante :

Processu pelagi jam se Capraria tollit ;
Squalet lucifugis insula plena viris.
Ipsi se monachos, Graio cognomine, dicunt,
Quod soli nullo vivere teste volunt.
Munera fortunæ metuunt, dum damna verentur.
Quisquam sponte miser, ne miser esse queat ?
Quænam perversi rabies tam stulta cerebri,
Dum mala formides, nec bona posse pati ?
Sive suas repetunt ex fato ergastula pœnas,
Tristia seu nigro viscera felle tument (1).

« Sur la haute mer, se montre bientôt Capraria ; elle
» est remplie d'hommes hideux, qui fuient la lumière.
» Eux-mêmes, parce qu'ils veulent vivre seuls, et
» sans nuls témoins, se donnent le nom grec de *moi-*
» *nes*. Ils appréhendent les faveurs de la fortune, et

(1) I, 439—48.

» craignent ses coups. Quelqu'un peut-il bien, de » peur d'être malheureux, le devenir spontanément? » Quelle stupide rage d'un cerveau dérangé que de » redouter les maux de la vie, et de n'en pouvoir » supporter les biens! Ils se renferment donc en eux- » mêmes, comme de vils esclaves dans leurs ergas- » tules, et cela, soit par un ordre du destin, soit » parce qu'une humeur bilieuse enfle leurs tristes » cœurs. » Il appelle les moines des *lucifuges*, et les flétrit par ce vers d'une rare énergie :

Squalet lucifugis insula plena viris.

Cette sortie ne lui suffit pas ; il rencontre dans l'île de Gorgone un homme qu'il avait autrefois connu, et qui depuis s'était voué à la vie solitaire. Voici comment il déprime une conduite que l'Eglise admirait :

Aversor scopulos, damni monimenta recentis;
Perditus hic vivo funere civis erat.
Noster enim nuper juvenis majoribus amplis,
Nec censu inferior, conjugiove minor,
Impulsus furiis, homines divosque reliquit,
Et turpem latebram credulus exsul amat.
Infelix putat illuvie cœlestia pasci,
Seque premit læsis sævior ipse deis.
Nunc rogo, deterior circæis secta venenis?
Tunc mutabantur corpora, nunc animi (1).

« Je déteste ces écueils, théâtre d'un récent naufrage. » Là s'est perdu un de mes concitoyens, descendu » vivant au tombeau. Il était naguère des nôtres, ce » jeune homme. Issu de nobles aïeux, possédant une » belle fortune, heureux d'un brillant mariage, mais

(1) I, 517-27.

» poussé par les furies, il a abandonné les hommes
» et les dieux, et, crédule exilé, il aime une hon-
» teuse retraite. Malheureux, qui croit que la divi-
» nité se repaît de la malpropreté, et qui se tour-
» mente lui-même, plus cruel pour lui que ne le
» serait le ciel offensé. La secte, je vous le demande,
» est-elle donc plus fatale que les poisons de Circé?
» Alors se transformaient les corps, maintenant se
» métamorphosent les ames. »

A la vérité, Eunape va plus loin que notre poète, car il dit que les moines n'ont des hommes que le visage, et que leur manière de vivre est celle des pourceaux. N'existe-t-il pas cependant une grande conformité d'opinion entre le sénateur romain et le rhéteur grec? L'aversion pour les institutions du christianisme n'est-elle pas aussi forte chez l'un que chez l'autre?

« Cependant Wernsdorff ne voit encore là rien qui ait rapport au christianisme : *Christianæ religioni*, dit-il, *nihil adversum dixit Rutilius* (1); puis il se livre à des déclamations philosophiques sur la vie monastique, déclamations très-convenables au siècle pour lequel il écrivait, mais qui, appliquées au Ve, sont difficiles à comprendre. Quand Rutilius dit d'un homme qui a cédé aux enseignements du christianisme et s'est retiré du monde, qu'il fut inspiré par les furies, ce n'est pas, avouons-le, ne rien dire contre le christianisme.

« Si nous joignons à tous ces témoignages d'obstination païenne les déclamations contre Stilichon, à

(1) *Poet. lat. min.*, tom. IV, *pag.* 35.

propos de la destruction des livres Sybillins (1), nous aurons réuni assez de témoignages pour pouvoir dire que Rutilius, désespérant du succès de sa cause, abandonnait des ménagements inutiles et donnait un libre cours à ses passions. Ce changement fut général parmi les païens, et si le temps avait épargné tous les écrits publiés alors dans l'empire, nous en trouverions plus d'un qui ressemblerait à celui de Rutilius (2). »

Si nous joignons à ces preuves d'obstination païenne les déclamations contre Stilichon, à propos de la destruction des livres Sybillins, nous aurons assez de témoignages pour dire que Rutilius, désespérant du succès de sa cause, abandonnait des ménagements inutiles et donnait un libre cours à ses passions.

On pardonnera plus volontiers à notre poète quelques traits satiriques contre les publicains rapaces, que ses invectives contre les Juifs et contre les moines. Les publicains de ce temps-là avaient ruiné l'empire, et le mettaient tous les jours à deux doigts de sa perte. L'amour effréné de l'or et une grande souplesse de vertèbres pour se glisser aux dignités, voilà encore ce qu'il y a de commun entre les hommes

(1) *Itin.* II. 51.

(2) *Hist. de la Destruction du Paganisme*, tom. II, *pag.* 183. M. Beugnot ajoute aux noms de Claudien et de l'auteur de l'*Itinéraire* celui d'un prétendu satirique, Décius Lucillius. Il y a là double méprise. Notre poète parle bien, il est vrai, de Décius, fils de Lucillus, *Lucilli nobile pignus*, mais c'est du père qu'il dit :

Nec Turnus potior, nec Juvenalis erit.
I, 604.

C'est le père qui avait écrit des satires, que nous n'avons plus maintenant.

de cette époque et ceux de la nôtre. Rutilius compare donc les exacteurs du Ve siècle à des harpyes qui déchirent l'univers avec leurs griffes. Ce morceau est éloquent. Les administrateurs et les dépositaires des deniers publics n'y sont pas mieux traités que ceux à qui la levée en était commise. Vainement appauvrissait-on les sujets ; le prince n'en était pas plus riche :

Inter custodes publica furta volant ;

« Les larcins publics volent au milieu d'infidèles gardiens, »

vers heureux, expression de génie, qui marque le vrai poète, nous dit avec raison Lefranc de Pompignan.

Tel est l'*Itinéraire* de Rutilius, poème élégant, concis, ingénieux et d'une lecture aussi agréable qu'utile. Tel est cet ouvrage qu'on ne nomme pas même dans nos pitoyables études de latinité, où il y a bien d'autres lacunes.

Si Rutilius et Claudien n'avaient fait preuve patente de paganisme, par des attaques haineuses contre la religion chrétienne, on pourrait attribuer aux exigences de la tradition et d'une habitude routinière ce qu'il y a de vieille mythologie dans leurs écrits. Des hommes dont assurément l'amour pour la religion chrétienne n'était pas douteux, n'ont-ils pas été vus, dans nos temps modernes, se chargeant de toute l'orfévrerie poétique des anciens ? Sannazaro est celui de tous les poètes religieux qui s'est le plus oublié, et dans quel ouvrage encore ? dans un poème *De partu Virginis*. Pour ces esprits inattentifs, et tout imbus de la poésie de Rome idolâtre, le pain eucharistique était tout

simplement *dona laboratæ Cereris*. En vérité, c'était par trop sacrifier aux souvenirs classiques.

Une chose singulière, et qui a échappé à M. Beugnot, c'est la force de ces mêmes traditions païennes dominant encore le langage de Sidonius, orateur bel-esprit, poète courtisan, comme Claudien. Sidonius cependant était né d'une famille chrétienne, il parlait à des empereurs chrétiens (1), il était chrétien lui-même. Ouvrez toutefois ses panégyriques ; vous croirez entendre encore les sons affaiblis, sans doute, mais enfin les derniers sons de la voix du poète d'Alexandrie. Disciple fidèle de Claudien, studieux imitateur de sa parole et de son allure, il le suit pas à pas, et s'inspire des mêmes pensées que lui. Rien ne se ressemble, à part le talent, comme les panégyriques dont ces deux personnages saturaient la honteuse vanité des empereurs. Symmaque, dans sa relation, fait apparaître devant les souverains Rome suppliante, et lui prête un langage simple et noble ; Claudien anime aussi cette divinité si chère à l'aristocratie païenne, et Sidoine, à leur exemple, la conduit aux pieds de Jupiter, à qui elle va demander Avitus. L'adulation n'est pas moins servile chez un poète que chez l'autre.

En l'année 458, Majorien se trouvait à Lyon, et Sidonius, qui prononça devant lui son panégyrique, disait en finissant : « Puisque, au milieu de nos désastres, tu nous es venu comme dernière espérance, » remédie à nos malheurs, nous t'en conjurons, et » en passant, illustre vainqueur, regarde ton Lugdu-

(1) Suivant M. de Châteaubriand, *Etudes*, tom. II, *pag.* 233, Anthémius «inclinait aux idoles,» mais le christianisme d'Avitus et de Majorianus est un fait constant.

» num abattu par de longues souffrances ; il te de-
» mande des jours de calme. Toi, qui lui donnes la
» paix, rends-lui le courage. Notre ville n'a plus ni
» bœufs, ni moissons, ni colons ; ni citoyens. Floris-
» sante, elle connut peu son bonheur ; depuis qu'elle
» est prise, elle sent l'étendue de sa perte. Une fois
» dans la joie, ô prince, on aime à se rappeler ses
» malheurs passés. Quoique les ravages, les incendies
» nous aient abattus, ta présence néanmoins rétablit
» toutes choses; puisque nous avons été la cause de
» ton triomphe, nos ruines mêmes nous plaisent (1). »

Dans la préface du même panégyrique, Sidonius n'hésite point à mettre Majorien au-dessus d'Auguste :

« Je n'irai pas, d'une dent maligne, attaquer Virgile,
» ni ton poète, ô terre des Sabins. Si je n'ai point
» leur génie, le César que je chante est plus grand
» que le leur; qu'ils l'emportent par l'éloquence,
» pourvu que nous l'emportions, nous, par le noble
» sujet de nos chants (2). »

Il faut être néanmoins indulgent pour Sidonius et pour le servilisme de son siècle. Dans le nôtre, n'avons-nous pas vu des hommes qui affichaient d'insatiables ardeurs de liberté se courber aux pieds de tous les pouvoirs, leur jeter en face les plus viles flatteries les plus plates louanges, et montrer ainsi au monde jusqu'où peuvent aller des ames lâches et vénales ? Notre siècle n'a pas le droit de jeter la pierre aux siècles passés.

Du reste, « les poèmes de Sidoine sont précieux pour la connaissance des événements et des hommes.

(1) *Œuvres de Sidonius*, tom. III, *pag.* 101.
(2) *Ibid. pag.* 55.

Les races nouvelles, que la conquête avait amenées sur le sol Gaulois, y revivent, avec leurs costumes bizarres, leurs mœurs rudes, leur vague physionomie. La dureté de ces peuples nouveaux semble même passer dans le style de l'écrivain. Forcé de créer, de composer des mots pour exprimer des images nouvelles, et des usages et des objets jusque là inconnus, Sidoine offre, dans ses vers, quelque chose de pittoresque et d'aventureux ; son expression est toujours en relief, et son idée en images : caractère de la poésie barbare, qui distingue dans les hommes la forme et non le fond, et qui attache au physique cette variété de nuances que les siècles polis et cultivés demandent aux faces diverses et profondes de la nature morale (1). »

Sidonius avait de la science, de la facilité et de l'esprit. Il atteignait quelquefois à l'éloquence, et ses défauts sont autant les défauts de son siècle que les siens propres. La mythologie gréco-romaine était encore une des principales sources de la poésie. Voulait-on relever quelque peu un sujet vulgaire ou familier ? c'était par des accessoires, par des expédients mythologiques qu'un reste d'idées païennes pouvait seul empêcher de trouver ridicules. Sidonius avait composé une pièce de vers pour célébrer la magnifique villa de Léontius, sur une haute colline des bords de la Dordogne. Rien de plus bizarrement recherché que le cadre dans lequel Sidoine a jeté la description de cette villa (2).

Bacchus, parti de l'Inde qu'il vient de subjuguer,

(1) Charpentier, *Essai sur l'Histoire litt. du moyen âge*, *pag.* 42.

(2) Fauriel, *Hist. de la Gaule méridionale*, tom. I, *pag.* 425.

et retournant en Grèce, rencontre sur sa route Apollon, auquel il déclare s'en aller à Thèbes. Apollon cherche à le détourner de ce voyage et lui conseille de le suivre plutôt aux bords de la Garonne, dans un lieu où lui-même il se rend et qu'il lui décrit. Ce lieu est précisément celui où doit s'élever un jour la villa de Léontius, qui n'existe pas encore dans un temps si voisin de la conquête de l'Inde par Bacchus; mais Apollon, qui la voit déjà de son œil prophétique, n'est pas embarrassé pour la décrire, et en trace à Bacchus une peinture aussi poétique et aussi fidèle que Sidonius a pu la faire (1).

De tels artifices pouvaient être encore réputés ingénieux au Ve siècle, mais ils concourent à constater ce qui l'est déjà de tant d'autres manières, que la poésie n'était plus, au siècle dont il s'agit, que l'un des passe-temps des beaux-esprits de la société; qu'elle n'avait plus, dans cette société, de destination générale, sérieuse, ni de racine vivante. Si une telle poésie présente encore quelque intérêt, ce n'est guère qu'à raison des notices ou des allusions historiques qui peuvent s'y rencontrer, ou des données qu'elle peut offrir pour l'histoire de la littérature et des arts (2). Envisagés sous ce point de vue, les poèmes de Sidonius sont curieux et instructifs.

Caïus Sollius Apollinaris Sidonius naquit à Lyon, en 430, d'une famille qui avait eu des préfets de Rome et du prétoire, des Maîtres des Offices et des généraux d'armées. Il reçut une éducation digne de sa naissance, et possédait les sciences que l'on cultivait

(1) *Œuvres de Sidonius*, tom. III, *pag.* 259.
(2) Fauriel, *Ibid.*

de son temps. Il épousa Papianilla, fille du consul Avitus, qui, en 455, fut nommé Empereur. Sidonius l'accompagna à Rome, et, au premier jour de l'année suivante, y prononça son panégyrique. Cette pièce valut à Sidonius la dignité de sénateur et de préfet de Rome, puis une statue d'airain dans la bibliothèque du forum de Trajan. Bientôt Ricimer, ce Franc qui jouissait à Rome d'une plus grande puissance que l'Empereur, destitua Avitus, et éleva Majorianus à sa place. Sidonius fut présent à la bataille où son beau-père perdit la vie. Il se retira à Lyon, et tomba avec cette ville entre les mains du vainqueur, qui le traita si bien que, l'année suivante, Sidonius prononça l'éloge de cet empereur. Il fut décoré du titre de *Comte*.

Sous le règne de Sévérus, et pendant l'interrègne qui suivit sa mort, Sidonius se retira dans les Gaules et alla habiter la province des Arvernes. Il vécut quelques mois, dans une terre qui appartenait à sa femme. Anthémius ayant été porté sur le trône, en 467, Sidonius alla le voir à Rome, et prononça un panégyrique à son honneur. Ce prince le nomma de nouveau préfet de Rome, patricien et sénateur.

Le désir de revoir sa patrie et de lui consacrer le reste de sa vie engagea Sidonius, vers la fin de 471, à passer, de l'état séculier et des premières charges de la cour, dont il se démit en faveur de son fils, à l'humilité et à la sainteté de l'épiscopat. A peine eut-il manifesté cette pensée que ses compatriotes l'élurent évêque de l'Arvernie. Sidonius devint un homme tout nouveau; les pensées qui l'agitaient alors, il les jeta dans une pièce de vers sapphiques; ce furent ses

adieux à la muse ; ce fut un acte de repentir chrétien. Ecoutez-le ;

« Déjà, pilote audacieux, j'ai fait voler mon vaisseau sur la mer de la prose et sur celle de la poésie ; » je n'ai pas craint de diriger le gouvernail au sein » des flots périlleux.

» L'antenne baissée, les voiles pliées, déjà ma » main quitte l'aviron ; déjà je touche au rivage fortuné, » et je m'élance sur le sable et le baise avec trans- » port.

» La rage de mes ennemis pousse des murmures ; » semblables à des chiens qui menaçent, ils grondent » en grinçant des dents, et n'osent pourtant éclater, » revenus par la crainte d'un public équitable.

» Les sifflements de l'envie frappent la poupe, » agitent la quille de mon vaisseau, en assiégent les » flancs arrondis, et voltigent autour du mât.

» Néanmoins, habile nocher, sans redouter la tem- » pête, j'arrive au port, la proue droite, et l'on ceint » mon front d'une double couronne.

» L'une m'a été donnée par le peuple romain, par » le sénat revêtu de la pourpre, et par l'avis unanime » de juges habiles ;

» Alors que Nerva Trajan voyait s'élever, à mon » honneur, une statue glorieuse, placée entre les » statues des fondateurs des deux bibliothèques.

» L'autre couronne, je l'ai reçue, lorsque, après » environ deux lustres, on m'a vu à Rome de nou- » veau, et que j'ai été honoré de la charge qui, seule » à présent, maintient les droits du peuple et du » sénat.

» Auteur de vers héroïques, souvent je me suis

» exercé dans les poésies légères ; souvent j'ai tourné
» des vers élégiaques, et de ces vers à double césure,
» qui marchent sur six pieds.

» Souvent encore ma plume s'est familiarisée avec
» les vers de onze syllabes ; souvent j'ai chanté en
» vers sapphiques, mais j'ai rarement employé l'iambe
» rapide et précipité.

» Je ne puis me rappeler combien d'ouvrages me
» sont échappés dans la première chaleur de la jeu-
» nesse. Plût à Dieu que la plus grande partie fût
» tombée dans un profond oubli !

» Car, plus nous approchons de la limite suprême
» et des derniéres années de la vie, plus aussi nous
» éprouvons de honte, à la pensée des frivoles pro-
» ductions de notre jeunesse.

» Moi-même, tout effrayé, je me suis consacré en-
» tièrement au genre épistolaire ; coupable déjà par
» la liberté de mes chants, je craindrais de le devenir
» encore par celle de mes actions.

» Je craindrais qu'on ne pensât que la gaîté de mes
» poésies influe sur mon ame, si je recherchais les
» grâces et les charmes de l'art ; je craindrais que
» la réputation du poète ne portât quelque atteinte
» à la vie pure et austère du ministre de Dieu.

» Non, je ne me laisserai plus aller à écrire quel-
» que pièce que ce soit, ni vers tendres, ni vers
» sérieux ; je n'écrirai plus rien désormais.

» Je reprendrai peut-être mes chants, mais ce sera
» pour célébrer les martyrs, dont le courage, vain-
» queur des tortures, a mérité le ciel et gagné la ré-
» compense de l'éternelle vie.

» Avant tout, je célèbrerai, dans mes hymnes, le

» pontife qui occupa le siége de Toulouse, et qui fut
» précipité du haut du Capitole.

» Refusant d'offrir de l'encens à Jupiter et à Minerve,
» il confessait hautement la croix salutaire du Christ;
» soudain la populace furieuse l'attache à la queue
» d'un taureau indompté,

» Qui l'emporte dans sa course effrénée. Ses mem-
» bres déchirés en pièces sont dispersés, et sa cer-
» velle fumante rejaillit, brisée par les cailloux.

» Après Saturninus, c'est vous que je chanterai, vous
» que j'ai choisis pour patrons, et qui m'avez secouru
» dans mes jours orageux;

» Vous tous, dont les noms sacrés ne sauraient se
» placer un à un dans mes vers; si les cordes de ma
» lyre ne peuvent vous célébrer, mon cœur du moins
» vous bénira (1). »

Avec les *Remercîments* à Faustus, de Riez (2), et deux ou trois fragments épars dans les *Lettres*, c'est là tout ce que Sidonius nous a laissé de vers où respire le sentiment chrétien. Notre poète n'était pas toujours aussi recherché qu'on le croirait; son ame avait de nombreux élans de sensibilité véritable. Il écrivit un jour pour la tombe d'une jeune femme chrétienne de Lyon une *nénie* en vers hendécasyllabes, qui sont empreints d'une douleur et d'une grâce touchantes :

Occasu celeri feroque raptam
Natis quinque patriquæ conjugique,
Hoc flentis patriæ manus locarunt
Matronam Filimatiam sepulcro.
O splendor generis, decus mariti!

(1) *Œuvres de Sidonius*, tom. II, *pag.* 457.
(2) *Ibid.* tom. III, *pag.* 235.

Prudens, casta, decens, severa, dulcis,
Atque ipsis senioribus sequenda;
Discordantia quæ solent putari
Morum commoditate copulasti.
Nam vitæ comites bonæ fuerunt,
Libertas gravis et pudor facetus.
Hinc est quod decimam tuæ salutis
Vix actam trieteridem dolemus,
Atque in temporibus vigentis ævi
Injuste tibi *justa* persoluta.

« Ravie par un subit et cruel trépas à ses cinq » enfants, à son père, à son époux, la matrone » Philimatia repose dans ce tombeau, où l'ont placée » les mains de ses concitoyens en pleurs. O femme, » l'honneur de ta race, la gloire de ton mari, pru- » dente, chaste, modeste, sévère, douce, et digne » d'être imitée par les vieillards eux-mêmes, tu as su » allier, grâce à la facilité de ton caractère, bien » des choses que l'on regarde comme inconciliables ! » Un abandon plein de gravité, une pudeur pleine » d'enjouement furent les douces compagnes de ta » vie. Voilà pourquoi nous sommes si tristes que tu » aies à peine vu ton sixième lustre; et que, à la » fleur de ton âge, il nous ait fallu, bien avant » l'heure, te rendre les derniers devoirs (1). »

La puérile antithèse du dernier vers; *injuste, justa*, est tout-à-fait dans le goût de Sidonius et de son siècle. Lorsque les Wisigoths s'emparèrent d'une partie de la Gaule, notre poète tomba au pouvoir d'Euric, leur roi; mais, par la protection de Léon, ministre de ce prince barbare, il fut rétabli dans son

(1) *Œuvres de Sidonius*, tom. I, *page* 161.

évêché, et l'administra jusqu'à sa mort, qui arriva probablement en 488.

Sidonius mentionne, dans ses Lettres et dans ses vers, plus d'un poète dont il ne nous reste rien ; « tel fut, entre autres, Quintianus qui, dédaignant le » sol des Ligures et ses pénates, préféra le ciel des » Gaules, chanta les louanges d'Aétius, au milieu » du tumulte des armes, et, en travaillant à son » poème, fut trois fois couronné de lierre (1). » A côté de cet écrivain, Sidonius en désigne un autre, que le P. Sirmond (2) croit être Mérobaudes. « Tu » ne trouveras point non plus celui qui, abandonnant » la Bétique sa patrie, se fixa dans Ravenne altérée » au sein des eaux, et à qui les Romains, ses admi- » rateurs, secondés d'un prince aimé du peuple, » élevèrent une statue sur le Forum de Trajan (3). » Il nous semble que, dans Sidonius, il s'agit, en effet, de Mérobaudes, qui a été ainsi jugé par M. Beugnot :

« Le hasard, dit-il, a fait retrouver, dans ces dernières années, les lambeaux d'un ouvrage de Mérobaudes (4), où ce digne émule, sinon d'Eunape et de Zosime, au moins d'Ammien et de Rutilius, revêt des ornements de la poésie les antipathies et les haines païennes. Je vais rendre compte de ces fragments de poème.

» Flavius Mérobaudes avait servi, avec distinction,

(1) *Œuvres de Sidonius*, tom. III, *pag.* 181.

(2) *Not.* in Sidon.

(3) *Œuvres de Sidon.* Ibid.

(4) M. Beugnot écrit Mérobaudis ; c'est Mérobaudes qu'il fallait dire.

en Espagne, sous le règne de Placide Valentinien. Nous n'avons pas à nous occuper de ses succès militaires ; il en obtint d'autres, qui doivent seuls fixer notre attention. Il était poète, et, en l'année 435, sa statue fut placée dans le Forum de Trajan, honneur très-grand, mais que les écrivains païens briguaient seuls. La base de cette statue était ornée d'une longue inscription, en forme de panégyrique. On y lit, par exemple : *Ideo illi cessit in præmium non verbena vilis, nec otiosa hedera, honor capitis Heliconius, sed imago ære formata, quo rari exempli viros seu in castris probatos, seu optimos vatum antiquitas honorabat.* Avant que Niebuhr eût publié quelques fragments des poésies de Mérobaudes (1), on était réduit à mentionner cet écrivain dans le catalogue des auteurs du Ve siècle, sans pouvoir porter sur son mérite et sur la nature de ses écrits aucun jugement. On le disait un poète célèbre, parce que ses contemporains l'avaient ainsi qualifié ; aujourd'hui on le connaît d'une manière un peu plus précise.

» Mérobaudes, homme puissant, clarissime, général des troupes romaines en Espagne, gendre de cet Asturius qui fut consul et patrice, Mérobaudes était païen, et cet exemple suffit pour prouver que les lois d'exclusion ne recevaient pas plus d'exécution sous ce règne que sous le précédent. Mérobaudes semble avoir proclamé hautement ses affections et ses regrets. Il

(1) Merobaudis (Fl.) Carminum orationumque reliquiæ ex memb. Sangallensibus. Ed. a Niebuhrio. San-Galli, 1823, in-8°. — Bonnæ, 1824, in-8°.—Les poésies de Mérobaudes se trouvent reproduites dans le *Corpus poetarum latinorum* de Weber; Francfort sur le Mein, 1832, in-4°.

donna publiquement cours à ses larmes, et cette piété païenne qui dicta ses poésies, causa, sans doute, leur perte. Les copistes du moyen âge essayèrent de purifier ses écrits, en plaçant au milieu d'eux quelques poésies chrétiennes; mécontents, sans doute, de l'effet produit par un contraste qui rendait l'altération trop visible, ils passèrent la plume sur tous les écrits du poète païen; l'art moderne a pu seul en faire revivre une très-faible partie. Cherchons à donner une idée, non du talent, mais des opinions religieuses de Mérobaudes.

» Dans le *Carmen* IV, le poète célèbre la naissance du fils d'Aétius :

Felix distulit attulitque partum
Lucinæ mora; præstitit morari
Ut spebus timidis diu negatus,
Et civis dominæ futurus Urbi,
Natalem tibi regiam Quirini
Et primas Latii domos videres,
Proles Martia, Martios penates.

Peut-on méconnaître l'influence de l'esprit païen dans ce culte de Rome et dans ces épithètes qui auraient paru impies à un chrétien? Mérobaudes semble avoir été pour Aétius ce que Claudien fut pour Stilichon. Il composa un poème en l'honneur de ce second et inutile vainqueur des Barbares, qui périt de la main du prince qu'il avait sauvé, sort réservé à tous ceux qui alors rendaient de trop grands services à leur patrie.

» Le poème de Mérobaudes commence par une magnifique peinture de la paix, dont l'empire était censé jouir sous l'administration d'Aétius.

Ipse pater Mavors, Latii fatalis origo,
Festa ducis socii truncibus non impedit armis.
Tela dei currusque silent.

Une divinité, sans doute la Discorde, s'indigne, selon l'usage des poèmes épiques, de cette félicité du genre humain; elle va trouver Bellone, la réveille, et lui adresse ce discours :

Quis miseros, Germana, tibi sopor obruit artus
Pace sub immensa? quoniam tua pectora somno
Mersit iniqua quies, inopes tua classica....
. . . . . .
Indue mortales habitus, tege casside vultus;
Urge truces in bella globos, Scythicasque pharetras
Egerat ignotis Tanais bacchatus in oris.
Æratas prosterne domus et operta metallis
Culmina, quæ toto Latii conspeximus orbe
Una omnes in tela ruant; gravis ardeat auro
Balteus; auratæ circumdent tela pharetræ;
Aurea crispatis insidat lamina lupatis;
Includant gemmæ chalybem, ferroque micantes
Fulgens auratis facibus lux induat enses.
Mœnia nulla tuos valeant arcere furores;
Roma, ipsique tremant furialia murmura reges.
Tunc superos terris atque hospita numina pelle,
Romanos populare deos, et nullus in aris
Vestæ exoratæ fotus strue palleat ignis.
His instructa dolis, Palatia celsa subibo;
Majorum mores et pectora prisca fugabo
Funditus; atque simul, nullo discrimine rerum,
Spernantur fortes, nec sit reverentia justis.
Attica neglecto pereat facundia Phœbo;
Indignis contingat honos, et pondera rerum
Non virtus, sed casus agat tristisque cupido;
Pectoribus sævi demens furor æstuet auri,
Omniaque hæc sine mente Jovis, sine numine summo.

» Ici se trouve une lacune de plus de cent vers. Le poète représente ensuite les Romains qui, voyant leurs affaires désespérées, tournent les yeux vers Aétius, comme vers le seul général capable de sauver l'empire.

» Voilà donc un poète éminent par son talent, par sa gloire et par le rang qu'il occupe dans l'état, qui ne craint pas d'attribuer tous les maux de la patrie à l'abandon du culte des dieux. Symmaque annonce que la ruine de l'empire suivra de près celle des autels du paganisme ; Mérobaudes, alors que cette ruine est consommée, regarde la source des malheurs publics comme assez évidente pour en faire un thème poétique. Mais le chantre d'Aétius va bien plus loin que le vieux pontife ; car, il ne faut pas s'y tromper, cette déesse qui vient réveiller Bellone assoupie, n'est autre que le christianisme ; et quand le poète l'appelle *crudelis Enyo*, il dissimule sous un voile injurieux ce qu'il n'ose pas dire hautement.

» Si la discorde ne représente point ici la Religion chrétienne, pourquoi le poète lui fait-il dire :

> Tunc superos terris atque hospita numina pelle ;
> . . . . . Palatia Celsa subibo,
> Majorum mores et pectora prisca fugabo
> Funditus.

» Les menaces contre le culte de Vesta et contre celui d'Apollon ne seraient pas convenablement placées dans la bouche d'une divinité de l'Olympe. Comment la discorde proposerait-elle à Bellone d'éteindre le feu de Vesta, et d'abolir ce qu'elle nomme *Facundia Attica* ? Cette divinité, ennemie du repos des humains, qui attise avec tant de soins la vengeance et la haine,

n'est autre, quelque soit le nom que le poète lui ait donné, que le christianisme. Le païen, détracteur obligé des époques chrétiennes, se révèle tout entier dans les deux vers suivants :

Indignis contingat honos, et pondera rerum
Non victus, sed casus agat tristique cupido.

Quelle cause produira cette corruption générale ?

Omniaque hæc sine mente Jovis, sine numine summo.

Je ne crois donc pas que l'on puisse douter des sentiments du poète apologiste d'Aétius. Il savait que beaucoup de citoyens nourrissaient des regrets pour le culte des anciens dieux, et regardaient le christianisme comme le principe de tous les maux dont l'empire était accablé ; il voulut faire battre encore une fois le cœur devant les partisans de l'erreur passée, et traduisit en beaux vers leurs vieilles passions et leurs douleurs. Plus courageux que Claudien, parce qu'il vivait dans un temps où les païens n'avaient pas besoin de garder des ménagements, il couvrit la religion qu'il attaquait d'un nuage si léger, que personne, dans l'empire, ne dut se méprendre sur ses véritables intentions. L'opinion païenne avait encore alors quelque poids, car Mérobaudes vit, comme le chantre de Stilichon, sa statue se dresser dans le Forum de Trajan ; c'était le seul honneur que le paganisme pouvait promettre aux poètes qui consentaient à défendre sa cause (1). »

(1) *Hist. de la Destruct. du Pagan.* tom. II, *pag.* 237—243.

CHAPITRE V.

Poètes chrétiens au Ve siècle.

Voilà donc où en était, au Ve siècle, la poésie profane. En général, bien qu'il n'y eût plus guère de paganisme dans les croyances, il y en avait beaucoup encore dans les imaginations, aussi bien que dans les habitudes et dans les mœurs. En même temps, et à cause de cela peut-être, il se passait d'étranges choses au fond de certaines ames, désireuses de la foi nouvelle, mais rejetées vers l'ancienne par les indocilités du cœur et les mouvements des passions. Tel était le poète Licentius, ami de saint Augustin; tel avait été Augustin, tout le premier. Dans plusieurs passages de ses œuvres, le saint docteur parle des talents poétiques de Licentius, son ami et son disciple. Ce poète était né, comme son maître, à Thagaste, ville de Numidie; il paraît même qu'il y avait entre eux quelque parenté, car Licentius lui dit :

Quod nos præterea, quod ab una exsurgimus urbe,
Quod domus una tulit, quod sanguine tangimur uno
Seclorum, christiana fides connexuit (1).

Paulin, dans sa lettre VIIIe, semblerait prouver le contraire, car il dit à Licentius :

Frater Alypius est, Augustinusque magister;
Sanguinis hic consors, hic sator ingenii.

Mais en présentant Augustin comme maître de Licentius, Paulin ne nie pas qu'il fût son parent, et le titre de frère, titre donné à Alypius, avait alors une grande extension.

Dès son enfance, Licentius fut attaché à Augustin, qu'il suivit de Carthage à Rome et à Milan. L'évêque d'Hippone a consigné dans ses *Confessions* (2) le souvenir du séjour qu'il fit, avec quelques amis, à Cassiciacum, villa de Vérécundus. Notre poète s'y trouvait. On disserta souvent et beaucoup sur la philosophie. Licentius figurait avec honneur parmi les controversistes, et ce fut à son père Romanianus que saint Augustin dédia le traité *de Academicis*, parce que Licentius avait pris, dans leurs savantes discussions, la défense des Académiciens. Ces doux loisirs, ces aimables causeries, au sein de l'amitié, et sous les frais ombrages d'une riante villa, ces heures trop vite écoulées, ces instants de bonheur fugitif, tout se trouve poétiquement rappelé dans l'*Epître* de Licentius à Augustin. Resté en Italie, lorsque son maître fut retourné en Afrique, Licentius lui rend compte

(1) Licentii *Carmen ad Augustinum præceptorem*, v. 137.
(2) *Confess.* IX, 3.

de ses occupations, de ses lectures, et des doutes qui le travaillent, depuis qu'il ne peut plus ouvrir son ame à un guide aussi éclairé que celui qu'il avait perdu. Oh ! s'écrie-t-il,

Oh ! mihi transactos revocet si pristina soles
Lætificis Aurora rotis, quos, libera tecum
Otia tentantes, et candida jura bonorum,
Duximus Italiæ medio, montesque per altos;
Non me dura gelu prohiberent frigora cano,
Nec fera tempestas Zephyrum, fremitusque Borini,
Quin tua sollicito premerem vestigia passu (1).

Jeté dans les embarras du siècle, distrait par la pensée des honneurs et de l'hymen, mais le cœur vide en face de toutes les séductions de Rome, Licentius ne cesse de penser à son noble ami, qu'il voudrait tant revoir :

Et nunc Romulidum sedes et inania tecti
Culmina, bacchatasque domus, vanosque tumultus
Desererem, et totus semel in tua corda venirem,
Ni mens conjugio incumbens retineret euntem.
Crede meis, ô docte, malis, veroque dolori,
Quod sine te nullos promittunt carbasa portus,
Erramusque procul turbata per æquora vitæ,
Præcipites densa veluti caligine nautæ.
. . , . . . , ...
Sic me ventus agit, volvuntque cupidinis æstus
In mare lethiferum, nec terræ protinus absunt (2).

Au milieu de ces vifs regrets, on voit percer le désir d'apprendre à connaître la doctrine du christianisme (3).

(1) 52—58. — (2) 71—78, et 84—85.

(3) Le *Carmen* de Licentius se trouve dans les œuvres de saint Augustin et dans Lemaire, tom. III, *pag.* 420—441.

Licentius montra une grande passion pour la poésie, chanta les amours de Pyrame et de Thisbé, puis d'autres mythes de ce genre ; mais, d'après le conseil des hommes pieux qui dirigeaient sa conscience, il n'acheva pas, on ne publia pas, du moins, ces jeux de son imagination. Il ne nous reste que l'Epître à Augustin, que celui-ci inséra dans une de ses lettres, ce qui est cause que ce morceau a échappé à la destruction. Le petit poème de Licentius est d'un homme qui avait de la verve et de la chaleur, mais il y a là une singulière union d'idées chrétiennes rendues par des termes païens. C'est ainsi que Jésus-Christ et que Dieu le Père sont assimilés, celui-ci à Jupiter, celui-là à Apollon :

. . . . Tibi noster Apollo
Corda replet, patremque suum, patremque Deorum
Conciliat (1).

Il en devait être ainsi dans un homme qui ne savait où se prendre, et qui flottait en de cruelles incertitudes. Il criait à Augustin :

Ferto, magister, opem, ac tu ne desere vires
Invalidas, mecumque sacras subvertere glebas
Incipe ; tempus enim, nisi me mortalia fallunt,
Labitur, in seniumque trahit (2).

Ces graves et solennelles pensées, Paulin de Nola prenait à cœur de les lui inculquer avec une persuasive éloquence, et, parce qu'il savait que la musique de la poésie était familière à Licentius, — *te musicis familiarem modis intellexi*, — alors, il éveillait sa

(1) V. 32. — (2) V. 29—32.

muse , lui qui jadis n'avait pas dédaigné non plus semblable étude , — *a quo studio ego ævi quondam tui non abhorrui* (1). On ne sait quelle impression produisirent sur l'esprit de Licentius les douces et pénétrantes paroles des deux pontifes.

Nous ne pousserons pas plus loin l'analyse des pâles productions de la poésie mourante. Le Ve siécle finit au milieu d'une stérile abondance de méchants ouvrages , de médiocres poètes. Nous avons présenté ce qu'il y a de plus imposant , de plus remarquable.

Passons aux poètes sacrés de la même époque. — La plupart d'entre eux ont aussi publié des ouvrages en prose ; nous donnerons quelques détails sur leurs vies , et , quand nous traiterons des écrivains ecclésiastiques , nous parlerons de leurs ouvrages en prose.

Dans ce siècle et dans le suivant , il y eut cinq ou six écrivains ou évêques du nom de Prosper , qui ont été quelquefois confondus. Deux d'entre eux méritent une place parmi les poètes du Ve siècle. L'un , distingué par les noms de Prosper Tyro , fut un rhéteur gaulois , et composa , en 407 , un poème en vers élégiaques , précédé d'une préface dans le mètre anacréontique , et adressé *à sa Femme*. Il l'y engage à mener une vie célibataire :

Age jam , precor , mearum
Comes irremota rerum ,
Trepidam brevemque vitam
Domino Deo dicemus , etc.

Les considérations du poète sont nobles et pieuses ,

(1) Paulini *Epist.* VIII.

et la pensée est revêtue d'expressions qui ne manquent ni de grâce, ni d'éclat.

L'autre Prosper, connu sous le nom de Prosper d'Aquitaine, défendait la doctrine de la grâce suffisante, et écrivait son poème *des Ingrats*, « l'un des plus heureux essais de poésie philosophique qui aient été tentés dans le sein du christianisme (1). » Les Jansénistes s'en vinrent, au XVIIe siècle, revendiquer les opinions du saint Prosper, sur la grâce comme leurs opinions à eux, et il ne serait pas difficile de trouver plus d'un rapprochement entre Pascal et le poète d'Aquitaine.

Prosper naquit en l'année 403, suivant l'opinion la plus commune, et s'appliqua, dès sa jeunesse, à l'étude des belles-lettres et de la poésie. Il quitta ensuite l'Aquitaine, sa patrie, et se retira en Provence; on présume qu'il était à Marseille, lorsque saint Augustin adressa au clergé de cette ville le livre *de la Correction* et celui *de la Grâce*. Certains prêtres, qui avaient des partisans, et qui étaient offensés des écrits de ce Père contre les Pélagiens, prétendirent qu'il détruisait le libre arbitre, quoiqu'il n'eût fait autre chose qu'établir la doctrine de l'Eglise sur la nécessité de la grâce. Ils convenaient, à la vérité, que la tradition et l'Ecriture enseignent qu'on ne peut rien faire de méritoire pour le salut, sans un secours surnaturel; mais, sous prétexte de maintenir la liberté de l'homme, ils soutenaient que le commencement ou premier désir de la foi est uniquement l'ouvrage du libre arbitre; ils en disaient autant de quelques ver-

(1) Guizot, *Cours d'hist. moderne*, tom. I, *pag.* 165.

tus et actions surnaturelles, qui, étant fondées sur la foi, deviennent méritoires pour le ciel. Cette erreur, connue sous le nom de *sémipélagianisme*, donnait à la créature la gloire de la vertu considérée dans son commencement ou dans le désir, et contredisait ainsi ouvertement la doctrine de Jésus-Christ et des Apôtres.

Saint Augustin, qui leur avait répondu à l'avance, acheva d'éclaircir la question par son livre de la *Prédestination des Saints et du Don de la Persévérance.* On ne répondit à ses preuves que par des calomnies. Prosper, jaloux de venger à la fois et la vérité catholique, et l'honneur du saint Pontife, entra dans l'arène, et composa son poème *des Ingrats.* Il entendait par cette dénomination les sémipélagiens, qui étaient effectivement ingrats envers la grâce de Jésus-Christ, mais qui toutefois n'avaient point encore été retranchés de la communion de l'Eglise.

« La poésie, disait Louis Racine, la poésie a cet avantage, qu'elle rend sensibles au peuple les vérités les plus abstraites, par les images sous lesquelles elle les présente, et que, par sa mesure et par son harmonie, elle les imprime dans la mémoire (1). » Le poème *des Ingrats*, qui n'est guère susceptible d'être analysé, bien que l'ordre en soit méthodique, n'est lui-même qu'une analyse des sentiments du grand évêque d'Hippone sur la matière de la grâce et du libre arbitre. Prosper expose en abregé l'histoire des Pélagiens ; il démêle les artifices des sémipélagiens, et répond à leurs objections. La nécessité de la grâce,

(1) Préface du Poème de la *Grâce*, *pag.* 19, édit. Le Normant, Paris, 1808, in-8°.

surtout par rapport à l'amour divin, s'y trouve solidement établie :

. . . . . Indit amorem
Quo redametur amans, et amor quem conserit ipse est.

Cap. XVI.

Nil Deus in nobis præter sua dona coronat.

Il y est dit que saint Pierre, fixé à Rome, préside sur tout l'univers, et qu'il possède par la religion ce qu'il n'a point soumis par la force des armes :

Pestem subeuntem prima recidit
Sedes Roma Petri, quæ, Pastoralis honoris
Facta caput mundo, quidquid non possidet armis
Religione tenet (1).

Cap. II.

« On s'étonne, a dit Baillet, que saint Prosper ait pu accorder la beauté de la versification avec les épines de la matière, et que l'exactitude pour les dogmes de la foi soit si régulièrement observée, malgré la contrainte des vers et la liberté de l'esprit poétique. Les vérités y sont présentées avec les ornements naturels de la poésie, c'est-à-dire avec une hardiesse également agréable et ingénieuse (2).

Racine qui, dans son poème de *la Grâce*, n'a fait qu'imiter l'ouvrage de saint Prosper, et ne s'est

(1) Cette ville, autrefois maîtresse de la terre,
Rome, qui par le fer et le droit de la guerre
Domina si long-temps sur toute nation,
Rome domine encor par la religion.

L. Racine, *Poème de la Grâce*, Ch. III.

(2) Jugement des Savants, tom. V, *pag.* 236. in-4°.

pas élevé plus haut que lui, rendait au maître et au disciple cet hommage éclatant :

De ce grand défenseur le ciel ayant fait choix,
Lui mit la plume en main, le chargea de ses droits.
Augustin tonne, frappe et confond les rebelles.
Sa doctrine aujourd'hui guide encor les fidèles ;
Rome, tout l'univers admire ses écrits.
. . . . . .
Disciple d'Augustin, et marchant sur sa trace,
Prosper s'unit à lui pour défendre la Grâce,
Il poursuivit l'erreur dans ses derniers détours,
Et contre elle des vers emprunta les secours.
Les vers servent aux saints ; la vive poésie
Fait triompher la foi, et trembler l'hérésie (1).

Sans avoir pour le poème de Prosper l'admiration de Racine ou de Baillet, on peut toutefois donner des éloges à ce laïque pieux et éclairé qui mettait au service du catholicisme une foi nette et ferme, un style précis et convenable, mais une ame dénuée d'imagination. Si le poème *des Ingrats* repousse trop par sa sécheresse didactique, il faut s'en prendre surtout au sujet, lequel n'est guère du domaine de la poésie. Nous citerons, pour mieux faire connaître encore saint Prosper, ses portraits de deux grands écrivains ecclésiastiques. Voici comment il parle de Jérome, premier antagoniste du Pélagianisme, chapitre II :

Tunc etiam Bethlei præclari nominis hospes,
Hebræo simul et Graio, Latioque venustus
Eloquio, morum exemplar, mundique magister
Hieronymus, libris valde excellentibus hostem
Dissecuit, noscique dedit quo turbine veram
Vellent exortæ lucem obscurare tenebræ.

(1) *La Grâce*, Ch. II.

« Alors aussi cet hôte illustre de Bethléhem, lui » qui possédait les trésors de la langue hébraïque, de » la langue grecque et de la langue latine, Jérome, » modèle de vertu et maître du monde, frappa l'en- » nemi avec des livres d'une merveilleuse excellence, » et fit connaître par quelle épaisse nuit les ténèbres » voulaient obscurcir la lumière. » Il vient ensuite à l'Afrique, et parle ainsi de saint Augustin, cap. III :

An alium in finem posset procedere sanctum
Concilium, cui dux Aurelius, ingeniumque
Augustinus erat, quem Christi gratia cornu
Uberiore rigans, nostro lumen dedit ævo
Accensum vero de lumine, nam cibus illi
Et vita, et requies Deus est; omnisque voluptas
Unus amor Christi est, unus Christi est honor illi,
Et, dum nulla sibi tribuit bona, fit Deus illi
Omnia, et in sancto regnat sapientia templo.
Istius ergo inter cunctos qui de grege sancto
Insanas pepulere feras, industria major,
Majus opus, totum præstantius imbuit orbem.
Nam quocumque gradum convertit callidus hostis,
Quaque per ambages anceps iter egit opertas,
Hujus ab occursu est præventas, mille viarum
Insidiis aditum non repperientibus ullum.
Cumque foris rabies avidorum exclusa luporum,
Frenderet, inque omnes mendacia verteret artes,
Ne mentes ullarum ovium corrumpere posset,
Neu dubiæ obliquis turbaret corda querelis,
Istius ore viri fecit Deus; istius ore
Flumina librorum mundum effluxere per omnem,
Quæ mites humilesque bibunt, campisque animorum
Certant vitalis doctrinæ immittere rivos.

« Pouvait-il arriver à une autre fin, le saint Concile » qui avait pour chef Aurélius, et pour ame Augustin, » lui que la grâce du Christ a comblé de ses plus

» abondants trésors, et qu'elle a donné à notre siècle » comme une lumière, laquelle est allumée à la » lumière véritable; car sa nourriture, et sa vie, et » son repos, c'est Dieu; et tout son plaisir, c'est le » seul amour du Christ; et son seul honneur, c'est » celui du Christ; puis, tandis qu'il ne s'attribue » aucun bien, Dieu lui devient toutes choses, et la » sagesse règne dans son temple saint.

» Parmi tous ceux qui ont chassé du troupeau » sacré ces bêtes furieuses, c'est lui que l'on a vu » déployer le plus d'habileté, faire le plus de tra- » vaux, et jeter dans le monde entier le jour le plus » merveilleux; car, de quelque côté que l'artificieux » ennemi ait porté ses pas, en quelque lieu qu'il ait » cheminé par de secrètes ambages, il a rencontré » ce docteur qui l'a déjoué, et l'a empêché de trou- » ver, malgré mille insidieux détours, une seule » entrée. Lorsque la rage de ces avides loups fré- » missait rejetée au dehors, et donnait à leurs » mensonges cent fausses couleurs, Dieu fit, par la » bouche de cet homme, qu'ils ne pussent corrompre » l'esprit d'aucune ouaille, ni troubler, par de trom- » peuses plaintes, les cœurs irrésolus. De la bouche » de cet homme se sont répandus par tout l'univers » des fleuves de livres, auxquels les ames douces » et humbles s'abreuvent, et qui, à l'envi, jettent » dans les champs des esprits les flots de la doctrine » de vie. »

On ne sait pas précisément en quelle année Prosper publia son poëme (1). La manière dont il parle de

(1) Le poème *des Ingrats* fut traduit en vers et en prose, avec le

saint Augustin, fait penser que ce fut avant la mort de ce saint Docteur, arrivée le 18 août 430. Au reste, le poète n'est pas un historien assez exact du pélagianisme. Il dit, par exemple, que cette hérésie fut condamnée par le Saint-Siége d'abord, ensuite par les évêques d'Orient, et enfin par ceux d'Afrique. C'est justement le contraire; les évêques d'Afrique la condamnèrent les premiers, en 412; vinrent ensuite les évêques d'Orient, et puis le Saint-Siége (1).

Saint Prosper publia aussi quelques *Epigrammes* contre un auteur qui avait attaqué saint Augustin, sous un nom emprunté, et mit en vers un grand nombre de sentences, tirées des livres de ce saint Docteur. Néanmoins, ses efforts, a peu près, restèrent infructueux, et ne donnèrent pas grande autorité à la doctrine de saint Augustin.

Cælius Sédulius mérite une place distinguée parmi les poètes sacrés. On ne sait rien de certain sur sa personne, si ce n'est qu'il fut prêtre. Son principal ouvrage est un poème en cinq chants, intitulé : *Mirabilia divina, sive Carmen paschale.* Il est précédé d'une lettre en prose, adressée à l'abbé Macédonius; l'auteur y explique son intention et son plan, ainsi que les motifs qui l'avaient engagé à appeler son livre *Poème pascal.* Le plus puissant motif, c'est que Jésus-Christ, dont il donne l'histoire, est notre agneau pascal,

texte en regard, par Le Maistre de Sacy; Paris, 1647, gr. in-8°. L'édition est fort belle. Cette version a été souvent réimprimée, notamment en 1650, Paris, in-8°, 2e édit., — 1655, *ibid*, même format; 3e édit.; — 1698, *ibid.* in-8°; — 1702, Liège, in-8°, — 1726, Paris, in-12. Elle rend bien tout le sens du texte, mais elle le paraphrase largement.

(1) Longueval, *Hist. de l'Eglise gallicane*, tom. I, *pag.* 505.

immolé pour nous. Le style de cette Epître est plus faible que celui des poésies de Sédulius ; on a remarqué que c'est à peu près le cas de tous les écrivains de cette période, qui ont écrit en prose et en vers tout à la fois. On a cru expliquer cette singularité, en disant que ces écrivains avaient formé leur style poétique par une étude quelconque des beaux modèles de l'antiquité, tandis que, dans leur prose, ils s'abandonnaient sans réserve au goût dépravé de leur temps.

Le poème de Sédulius est écrit en vers hexamètres, qui ont de la facilité, de la cadence, de la clarté, et qui surtout ne sont pas dépourvus d'exactitude. Au premier chant, il raconte quelques histoires bibliques des plus remarquables, depuis Hénoch jusqu'à Daniel; les quatre autres chants sont remplis par l'histoire évangélique.

L'ouvrage est dédié à Théodose, qui l'avait commandé, ainsi que le montrent les deux vers suivants :

. . . . . Dignare Maronem
Mutatum in melius divino agnoscere sensu
Scribendum famulo quem jussisti.

Voici en quels termes Sédulius expose le sujet de son poème :

Quum sua gentiles studeant figmenta poetæ
Grandisonis pompare modis, tragicoque boatu,
Ridiculove Getæ, seu qualibet arte canendi,
Sæva nefandarum renovent contagia rerum,
Et scelerum monimenta canant, rituque magistro
Plurima Niliacis tradant mendacia biblis ;
Cur ego Davidicis assuetus cantibus, odas
Chordarum resonare decem, sanctoque verenter

Stare choro, et placidis cœlestia psallere verbis,
Clara salutiferi sileam miracula Christi,
Cum possim manifesta loqui, Dominumque tonantem
Sensibus et toto delecter corde fateri,
Qui sensus et corda dedit, cui convenit uni
Facturam servire suam, cui jure perenni
Arcibus æthereis una est cum patre potestas
Par splendor, virtus eadem, sine tempore regnum,
Semper principium, sceptrum juge, gloria consors,
Majestas similis ? hæc est via namque salutis,
Hæc firmos ad dona gradus Paschalia ducit.
Hæc mihi carmen erit.

Sédulius adresse à Marie une courte et gracieuse salutation, que l'on trouve au IIe livre.

Salve, sancta parens, enixa puerpera regem,
Qui cœlum terramque tenet per secula; cujus
Numen, et æterno complectens omnia gyro,
Imperium sine fine manet; quæ, ventre beato,
Gaudia matris habens cum virginitatis honore,
Nec primam similem visa es, nec habere sequentem;
Sola sine exemplo placuisti femina Christo.

« Salut, ô sainte Mère ! toi qui as enfanté le Roi,
» le Roi qui soutient et gouverne le ciel et la terre
» dans tous les siècles, et dont la divinité, dont l'em-
» pire qui renferme tout dans son enceinte, n'aura
» pas de fin. C'est toi qui, ayant conçu le Fils de
» Dieu dans ton sein bienheureux, as goûté les joies
» de la maternité et gardé la gloire de la virginité.
» On ne vit, on ne verra jamais de mère semblable
» à toi, car tu es la femme unique et sans modèle qui
» aies plu au Christ. »

A la sollicitation de Macédonius, notre poète traduisit en prose son ouvrage; cette version porte le titre d'*Opus paschale*. Il existe deux autres poèmes de

Sédulius : une Élégie et une Hymne. L'Elégie est intitulée: *Collatio veteris et novi Testamenti*; elle contient une comparaison d'histoires choisies de l'ancien et du nouveau Testament; les premiers mots de chaque hexamètre sont répétés à la fin de chaque pentamètre, arrangement que les grammairiens nomment *epanalepsis*. Un autre jeu distingue l'hymne au Christ; chacune des vingt-trois strophes qui composent ce morceau commence par une lettre de l'alphabet, dans un ordre successif. De telles puérilités ne prouvent pas un grand poète, et Sédulius manquait, en effet, d'imagination. Il est plus correct que Prudence; mais il n'a pas son génie.

Les poètes Libérius et Bélisarius firent chacun pour notre auteur un acrostiche, dont les premières et les dernières lettres forment ces mots : *Sedulius Antistes.*

Le *Carmen paschale* et quelques autres ouvrages de Sédulius ne parurent qu'après sa mort. Ils furent publiés par Turcius Rufius Apronianus, consul en l'année 494, le même qui a revu un célèbre manuscrit de Virgile. Le soin qu'il prit des ouvrages de Sédulius est cause qu'on le regarde comme l'auteur de quelques-unes de ses productions.

Nous ne savons quelle fut la patrie de Dracontius; on le croit Espagnol. Il vivait du temps de Théodose le jeune, et, sous le titre d'*Hexaemeron, seu de Opere sex dierum* (1), composa, sur la création du monde et sur le premier péché, un poème assez barbare. Il est en vers hexamètres. Eugénius, évêque de Tolède, au VIIe siècle, retoucha cet ouvrage, et y ajouta le

(1) Sirmondi *Opera*, tom. II, *pag.* 890 et seq. *Biblioth. PP. Lugd.* tom. IX.

septième jour, que Dracontius avait passé sous silence. Il existe aussi de Dracontius une Elégie dans laquelle il demande pardon à Dieu des erreurs qui auraient pu lui échapper en ses écrits, et à l'empereur Théodose le jeune de ne pas avoir de préférence célébré ses victoires.

Son contemporain, Claudius Marius Victor, professait la rhétorique à Marseille; il mourut avant 450. Sans être prêtre, il faisait des Ecritures son étude favorite. Il a laissé deux poèmes en vers hexamètres; un *Commentaire sur la Genèse*, lequel va jusqu'à la destruction de Sodome, et une satire sur *les mœurs perverses de son siècle* (1). Le premier est préférable à l'*Hexaemeron* de Dracontius. Le second est un Dialogue entre l'auteur et l'abbé Salmon. Plus d'un endroit nous rappelle saint Jérome et Salvien; c'est principalement à la vanité et à la coquetterie des femmes que s'attaque le poète; mais il dit aussi que les hommes sont la cause première de leurs vices.

« Car, si nous n'étions trop facilement entraînés » à leurs défauts, nous ne voudrions pas qu'elles vé- » cussent avec les nôtres; et les vêtements chargés » d'or, et les toisons des Sères, et les pierreries que » les marchands apportent de tous les coins du monde, » elles ne les achetteraient point au prix de plusieurs » fonds de terre, toutes ces causes de tristes soupirs. » Mais, et cela sans rougeur aucune, nous leur » donnons de vaines sollicitudes. Si Lesbia se montre » chargée de gemmes inconnues; si Passina rayonne

(1) La satire se trouve dans Lemaire, tom. II, *pag.* 161 et seq. Nous l'avons insérée, avec une version, dans nos commentaires du Ve volume des *Lettres de saint Jérome.*

» dix fois sous une pourpre nouvelle, chaque femme » aussitôt réclame pour elle le même ornement. Si » donc elles s'étudient à paraître avec diverses formes, » et à étaler devant nous des visages toujours autres, » n'est-ce point la faute de l'homme? Que font sur » un corps chaste la céruse et le minium, et les » poisons de mille couleurs? La gloire de l'ame et » l'éclat des mœurs, voilà quels sont les nœuds d'une » sainte union. Si la figure plaît, viendront les années, » et l'amour s'en ira; l'honnêteté seule ne connaît pas » de vieillesse.

» Que si elles ne cessent de courir çà et là, de » se jeter dans les festins, de faire et de dire beau- » coup de choses, n'est-ce point notre faute à nous? » Si, laissant de côté Salomon et Paul, cette Didon » raffole de Virgile, et cette Corinne d'Ovide; si elles » applaudissent la lyre de Flaccus ou la muse de » Térence, c'est nous, nous qui en sommes la cause; » c'est nous qui, honteusement, donnons des ali- » ments à ces flammes. Sommes-nous donc inno- » cents? »

Nam nisi delictis faciles traharemur earum,
Haud illas vitiis vellemus vivere nostris;
Nec rigidas auro vestes, nec vellera Serum,
Nec lapides, toto quos fert mercator ab orbe,
Fundorum pretiis emerent, suspiria mœsta.
Jungimus at vanas, non est pudor addere, curas;
Si gravis ignotis processit Lesbia gemmis,
Et decies Passina novo radiavit in ostro,
Confestim ornatum sibi quæque exposcit eumdem.
Ergo quod variis studeant occurrere formis,
Atque viris alios aliosque opponere vultus,
Nonne hæc culpa viri est? quid agunt in corpore casto

Cerussa et minium, centumque venena colorum ?
Mentis honor, morumque decus sunt vincula sancti
Conjugii; si forma placet, venientibus annis
Cedet amor; sola est senium quæ nescit honestas.
Nam quod perpetuis discursibus omnia lustrant,
Quod pascunt, quod multa gerunt, quod multa loquuntur,
Non vitium nostrum est? Paulo et Salomone relicto,
Quod Maro cantatur Phœnissæ, et Naso Corinnæ,
Quod plausum accipiunt lyra Flacci, aut scena Terenti,
Nos horum, nos caussa sumus; nos turpiter istis
Nutrimenta damus flammis; culpa-ne caremus?

Voilà, certes, qui ne manque ni d'une certaine élégance, ni d'une certaine énergie.

Dans nos commentaires cités tout-à-l'heure, nous avons cherché à mettre en lumière une lamentable élégie, dont l'auteur Anonyme s'était vu forcé de cheminer devant les Barbares, avec de malheureux captifs. Les calamités de la grande invasion du Ve siècle y sont amèrement déplorées, et si la diction se ressent trop de la décadence imminente, la pensée toutefois garde une vive empreinte de deuil et de tristesse.

Claudianus Mamertus est cité parmi les poëtes chrétiens, à cause d'une hymne sur la Passion du Sauveur, et d'un poème contre la Vanité des Poëtes; mais il n'est pas sûr que ces deux ouvrages, le second du moins, soient vraiment de lui. L'hymne commence par ce vers d'un mauvais goût :

Pange, lingua, gloriosi prælium certaminis,

et ce que Sidonius écrivait au prêtre de Vienne, à

propos d'une hymne par lui composée (1), nous semble, de même qu'au savant P. Sirmond, convenir tout-à-fait à celle-là, sauf l'exagération des éloges.

Paulinus, surnommé *Pétrocorius*, parce qu'il était de Périgueux, composa un poème en six chants, sur la vie et les miracles de saint Martin de Tours. C'est une médiocre imitation de la prose de Sévère Sulpice, écrivain dont il fait un assez bel éloge. Paulinus convient qu'il n'avait pas, lui, le génie de la poésie.

> Hæc paucis ausus propere percurrere verbis,
> Signavi indoctus populo relegenda fideli (2),

et malheureusement il y avait plus que de la modestie dans ses aveux. Les règles de la prosodie ne sont pas même observées chez lui. Son poème ne se trouve pas dans la collection des *Poètes ecclésiastiques*, publiée à Cambrai (3). Il pourrait y trouver place, aussi bien que les vers de tant d'autres écrivains qui ne valent pas mieux.

Enfin, aux dernières limites du Ve siècle, et sur le seuil du VIe, nous trouvons un poète distingué, qui entrevit la route qu'après lui Milton a parcourue avec plus d'éclat, mais qu'il n'a peut-être pas eu la gloire d'ouvrir le premier. Il naquit vers le milieu du Ve siècle, et au sein d'une famille sénatoriale d'Auvergne. L'épiscopat y était, en quelque sorte, héréditaire, car il fut la quatrième génération d'évêques; son père Isicius le précéda sur le siége de Vienne. Alcimus Ecdicius Avitus y monta en 490, et l'occupa

(1) *Œuvres de Sidon.* tom. 1, *pag.* 329.
(2) Livre VI, 496, édit. de Daum; Leipzig, 1681, in-8°.
(3) *Poetæ eccl.*, 1826, 4 vol. in-12.

jusqu'au 5 février 525, époque de sa mort. Pendant tout cet intervalle, il joua un grand rôle dans l'Eglise Gauloise, intervint dans tous les évènements de quelque importance, présida plusieurs conciles, entre autres celui d'Epaone, en 517, et prit surtout une part très-active à la lutte des Ariens et des Orthodoxes. Il fut le chef des évêques orthodoxes de l'Est et du Midi de la Gaule.

Les vers d'Alcimus Avitus valent mieux que sa prose. Ses poèmes sont au nombre de six, tous en vers hexamètres : 1° sur la création ; 2° sur le péché originel ; 3° sur le jugement de Dieu, ou l'expulsion du paradis ; 4° sur le déluge ; 5° sur le passage de la mer Rouge ; 6° sur l'éloge de la Virginité. Les trois premiers, la création, le péché originel et le jugement de Dieu, font une sorte d'ensemble, que l'on peut, que l'on doit même, pour en parler exactement, appeler le Paradis perdu. Ce n'est point par le sujet et le nom seul que cet ouvrage rappelle celui de Milton ; les ressemblances sont frappantes dans quelques parties de la conception générale et dans quelques-uns des plus importants détails. M. Guizot l'a démontré excellemment (1), et c'est grâces à lui que notre poète sera mieux apprécié désormais.

D'après M. Guizot, nous mettrons sous les yeux du lecteur, comme témoignage de la poésie du siècle, et comme rapprochement entre Avitus et Milton, quelques passages qui forment tout à la fois les scènes principales du poème latin et du poème anglais. La description du Paradis, les regrets et la colère de

(1) *Cours d'hist. mod.* tom. II, *pag.* 198–214.

Satan, à l'aspect des deux êtres qui ont hérité de son bonheur et de sa gloire, la chute d'Adam et ses plaintes : voilà des termes faciles de comparaison, et aussi d'admirables morceaux de poésie.

DESCRIPTION DU PARADIS.

Ergo ubi transmissis mundi caput incipit Indis,
Quo perhibent terram confinia jungere cœlo,
Lucus inaccessa cunctis mortalibus arce
Permanet, æterno conclusus limite, postquam
Decidit expulsus primævi criminis auctor,
Atque reis digne felici a sede revulsis,
Cœlestes hæc sancta capit nunc aula ministros.
Non hic alterni succedit temporis unquam
Bruma, nec æstivi redeunt post frigora soles,
Excelsus calidum quum reddit circulus annum,
Vel, densante gelu, canescunt arva pruinis.
Hic ver assiduum cœli clementia servat;
Turbidus auster abest, semperque sub aere sudo
Nubila diffugiunt jugi cessura sereno.
Nec poscit natura loci quos non habet imbres,
Sed contenta suo dotantur germina rore.
Perpetuo viret omne solum, terræque tepentis
Blanda nitet facies. Stant semper collibus herbæ
Arboribusque comæ; quæ, quum se flore frequenti
Diffundunt, celeri confortant germina succo;
Nam quidquid nobis toto nunc nascitur anno
Menstrua maturo dant illic tempora fructu.
Lilia perlucent nullo flaccentia sole;
Nec tactus violat violas, roseumque ruborem
Servans perpetuo suffundit gratia vultu.
Sed cum desit hiems, nec torrida ferveat æstas,
Fructibus autumnus, ver floribus occupat annum.
Hic quæ donari mentitur fama Sabæis
Cinnama nascuntur, vivas quæ colligit ales,
Natali quum fine perit, nidoque perusta
Succedens sibimet quæsita morte resurgit;

Nec contenta suo semel ales ordine nasci
Longa veternosi renovatur corporis ætas,
Incensamque levant exordia crebra senectam.
Illic desudans fragrantia balsama ramus
Perpetuum promit pingui de stipite fluxum.
Tum si forte levis movit spiramina ventus,
Flatibus exiguis lenique impulsa susurro,
Dives silva tremit foliis ac flore salubri,
Qui sparsus late suaves dispensat odores.
Hic fons perspicuo resplendens gurgite surgit,
Talis in argento non fulget gratia, tantam
Nec crystalla trahunt nitido de frigore lucem.
Margine riparum virides micuere lapilli,
Et quas miratur mundi jactantia gemmas,
Illic saxa jacent; varios dant arva colores,
Et naturali campos diademate pingunt (1).

Milton :

« Au midi, à travers Eden, passait un large fleuve ; il ne changeait point de cours ; mais dans la montagne raboteuse il se perdait engouffré. Dieu avait jeté cette montagne comme le sol de son jardin élevé sur le rapide courant. L'onde, à travers les veines de la terre poreuse qui l'attirait en haut par une douce soif, jaillissait fraîche fontaine, et arrosait le jardin d'une multitude de ruisseaux. De là, ces ruisseaux réunis, tombaient d'une clairière escarpée et rencontraient au-dessous le fleuve qui ressortait de son obscure passage; alors, divisé en quatre branches principales, il prenait des routes diverses, errant par des pays et des royaumes fameux, dont il est inutile de parler ici.

» Disons plutôt, si l'art le peut dire, comment de

(1) Avit. Lib. 1, 211—257, édit. du P. Sirmond, tom. II, de ses *Œuvres*.

cette fontaine de saphir les ruisseaux tortueux roulent sur des perles orientales et des sables d'or ; comment, en sinueuses erreurs sous les ombrages abaissés, ils épandent le nectar, visitent chaque plante, et nourrissent des fleurs dignes du Paradis. Un art raffiné n'a point arrangé ces fleurs en couches ou en bouquets curieux, mais la nature libérale les a versées avec profusion sur la colline, dans le vallon, dans la plaine, là où le soleil du matin échauffe d'abord la campagne ouverte, et là où le feuillage impénétrable rembrunit à midi les bosquets.

» Tel était ce lieu : asile heureux et champêtre d'un aspect varié ; bosquets dont les arbres riches pleurent des larmes de baumes et de gommes parfumées ; bocages dont le fruit d'une écorce d'or poli se suspend aimable; fables vraies de l'Hespérie, d'un goût délicieux; si elles sont vraies, c'est seulement ici. Entre ces bosquets sont interposés des clairières, des pelouses rares, des troupeaux paissant l'herbe tendre ; ou bien des monticules plantés de palmiers s'élèvent ; le giron fleuri de quelque vallon arrosé déploie ses trésors, fleurs de toutes couleurs, et la rose sans épines.

» D'un autre côté, sont des antres et des grottes ombragées qui servent de fraîches retraites ; la vigne les enveloppant de son manteau, étale ses grappes de pourpre, et rampe élégamment opulente. En même temps, des eaux sonores tombent de la déclivité des collines ; elles se dispersent, ou dans un lac qui étend son miroir de métal à un rivage dentelé et couronné de myrtes, elles unissent leurs cours. Les oiseaux s'appliquent à leur chœur ; des brises, de printannières brises, soufflant les parfums des champs et des boca

ges, accordent à l'unisson les feuilles tremblantes, tandis que l'universel Pan, dansant avec les Grâces et les Heures, conduit un printemps éternel. Ni la charmante campagne d'Enna, où Proserpine, cueillant des fleurs, elle-même fleur plus belle, fut cueillie par le sombre Pluton, — Cérès, dans sa peine, la chercha par toute la terre, — ni l'agréable bois de Daphné, près l'Oronte; ni la source inspirée de Castalie ne peuvent se comparer au paradis d'Eden; encore moins l'île Nisée, qu'entoure le fleuve Triton, où le vieux Cham, — appelé Ammon par les Gentils et Jupiter Lydien, — cacha Amalthée et son fils florissant, le jeune Bacchus, loin des yeux de Rhéa, sa marâtre. Le mont Amar, où les rois d'Abyssinie gardent leurs enfants, quoique supposé par quelques-uns le véritable paradis; ce mont, sous la ligne éthiopique, près de la source du Nil, entouré d'un roc brillant que l'on met tout un jour à monter, est loin d'approcher du jardin d'Assyrie, où l'ennemi vit sans plaisir tous les plaisirs, toutes les créatures vivantes, nouvelles et étranges à la vue (1). »

Satan, à l'aspect du bonheur de l'homme, s'indigne et jure de l'entraîner dans sa chute :

Vidit ut iste novos homines in sede quieta
Ducere felicem nullo discrimine vitam,
Lege sub accepta Domino famularier orbis;
Subjectisque frui placida inter gaudia rebus,
Commovit subitum zeli scintilla vaporem
Excrevitque calens in sæva incendia livor;
Vicinus tunc forte fuit, quo concidit alto
Lapsus, et innexam traxit per prona catervam:
Hoc recolens, casumque premens in corde recentem,

(1) *Paradis perdu*, IV, 223—287. (trad. de M. de Châteaubriand.

Plus doluit periisse sibi quod possidet alter.
Tum mixtus cum felle pudor sic pectore questus
Explicat, et tali suspiria voce relaxat;
« Proh! dolor, hoc nobis subitum consurgere plasma,
Invisumque genus nostra crevisse ruina!
Me celsum virtus habuit, nunc ecce rejectus
Pellor, et angelico limus succedit honori.
Cœlum terra tenet, vili compage levata.
Regnat humus, nobisque perit translata potestas.
Non tamen in totum perit; pars magna retentat
Vim propriam, summaque eluit virtute nocendi.
Nec differre juvat. Jam nunc certamine blando
Congrediar, dum prima salus, experta nec ullos
Simplicitas ignara dolos, ad tela patebit.
Et melius soli capientur fraude, priusquam
Fecundam mittant æterna in secula prolem.
Immortale nihil terra prodire sinendum est;
Fons generis pereat; capitis dejectio victi
Semen erit mortis. Pariat discrimina lethi
Vitæ principium; cuncti feriantur in uno;
Non faciet vivum radix occisa cacumen.
Hæc mihi dejecto tandem solatia restant.
Si nequeo clausos iterum conscendere cœlos,
His quoque claudentur. Levius cecidisse putandum est,
Si nova perdatur simili substantia casu,
Si comes excidii jubeat consortia pœnæ,
Et quos prævideo nobiscum dividat ignes (1).

Milton:

« O enfer! qu'est-ce que mes yeux voient avec douleur? à notre place et si haut dans le bonheur, sont élevées des créatures d'une autre substance, nées de la terre peut-être, et non pure esprits, cependant peu inférieures aux brillants esprits célestes. Mes pensées s'attachent à elles avec surprise; je pourrais les aimer,

(1) Avit. II, 77—112.

tant la divine ressemblance éclate vivement en elles, et tant la main qui les pétrit a répandu de grâces sur leur forme! Ah! couple charmant, vous ne vous doutez guère combien votre changement approche; toutes vos délices vont s'évanouir et vous livrer au malheur; malheur d'autant plus grand que vous goûtez maintenant plus de joie! Couple heureux, mais trop mal gardé pour continuer long-temps d'être si heureux; ce séjour élevé, votre ciel, est mal fortifié pour un ciel, et pour forclore un ennemi tel que celui qui maintenant y est entré, non que je sois un ennemi décidé; je pourrais avoir pitié de vous ainsi abandonnés, bien que de moi on n'ait pas eu pitié. »

Reproches d'Adam à Eve.

Ille ubi convictum claro se lumine vidit,
Prodidit et totam discussio justa reatum,
Non prece summissa veniam pro crimine poscit,
Non votis lacrimisve rogat, nec vindice fletu
Præcurrit meritam supplex confessio pœnam;
Jamque miser factus, nondum miserabilis ille est.
Erigitur sensu, tumidisque accensa querelis
Fertur in insanas laxata superbia voces:
« Heu! male perdendo mulier conjuncta marito!
Quam sociam mixto prima sub lege dedisti,
Hæc me consiliis vicit devicta sinistris,
Et sibi jam notum persuasit sumere pomum.
Ista mali caput est; crimen surrexit ab ista.
Credulus ipse fui, sed credere tu docuisti,
Connubium donans, et duleia vincula nectens.
Atque utinam felix, quæ quondam sola vigebat,

(1) *Paradis perdu*, IV, 358—375.

Cœlebs vita foret, talis nec conjugis unquam
Fœdera sensisset, comiti non subdita pravæ (1) ! »

Milton :

« Loin de ma vue, toi serpent ! ce nom te convient le mieux, a toi liguée avec lui, toi-même aussi fausse et aussi haïssable. Il ne te manque rien que d'avoir une figure semblable à la sienne et la couleur du serpent, pour annoncer ta fourberie intérieure, afin de mettre à l'avenir toutes les créatures en garde contre toi, de crainte que cette trop céleste forme, couvrant une fausseté infernale, ne les prenne au piége. Sans toi, j'aurais continué d'être heureux, n'eussent ton orgueil et ta vanité vagabonde, quand tu étais le moins en sûreté, rejeté mon avertissement et ne se fussent irrités qu'on ne se confiât pas à eux. Tu brûlais d'être vue du démon lui-même que, présomptueuse, tu croyais duper ; mais t'étant rencontrée avec le serpent, tu as été jouée et trompée, toi par lui, moi par toi, pour m'être confié à toi, sortie de mon côté. Je te crus sage, constante, d'un esprit mûr, à l'épreuve de tous les assauts, et je ne compris pas que tout était chez toi apparence plutôt que solide vertu (2)... »

Dans cette description du Paradis, de l'orgueil et de la vengeance de Satan, des reproches d'Adam à Eve, saint Avitus nous paraît, sinon supérieur, au moins égal à Milton. La description qu'Avitus fait du Paradis est un peu diffuse peut-être, mais aussi plus riche, et nous dirons presque plus locale ; celle de Milton ressemble à toutes les peintures faciles d'un printemps

(1) Avit. III, 90--108.
(2) *Paradis perdu*, X, 867—888.

éternel, d'un élysée profane; les images et les souvenirs de la fable y abondent; on y retrouve Pan, les Grâces, les Heures; toute la mythologie ancienne y figure. Saint Avitus a peint la vengeance et les regrets de Satan avec une vigueur de pensées, une fierté pleine d'audace, à laquelle Milton n'a pas atteint. Dans le discours qu'il prête à Satan, Milton trahit trop l'ancien républicain, et les souvenirs du politique, *yet public reason just*. Les reproches d'Adam à Eve, reproches adroitement détournés dans saint Avitus, et adressés à Dieu, nous semblent tout à la fois, dans le poète latin, plus touchants et plus vrais; dans la tristesse d'Adam, il y a encore de la tendresse; mais Milton manque tout ensemble de mesure et de naturel; la recherche de l'esprit s'y mêle à la dureté du cœur; il a tout l'emportement d'une querelle domestique, et l'amertume d'une vieille colère.

Prétendons-nous dire que le poème d'Avitus peut, comme œuvre de génie, être comparé à celui de Milton? Non, sans doute; nous voulions montrer seulement, dans son germe fécond, mais incomplet, la grande pensée du poème latin, et l'inspiration vigoureuse que, au siècle d'Avitus, la foi communiquait encore à l'esprit; inspiration qui, plus haute et plus soutenue dans Milton sous beaucoup de rapports, a cependant été altérée par des souvenirs d'une érudition souvent subtile, et par les habitudes singulières d'une époque où le savoir, la religion et la politique se confondaient.

Le poème que saint Avitus adresse à Fuscina, sa sœur, qui s'était consacrée à Dieu, est inspiré par une affection ardente et chrétienne. Fuscina était la

dernière venue de quatre enfants qu'avait eus sa mère Audentia ; encore petite, et même dès le sein maternel, Fuscina fut consacrée au Seigneur ; et reçut une éducation profondément religieuse. Maintenant, son frère Avitus l'exhortait à marcher avec amour et foi dans sa route bénie, et lui rappelait de grands exemples domestiques :

« Ainsi donc, ô ma sœur ! tandis que le siècle est » en proie à ses pénibles soins, continue à garder la » part que tu as choisie. Toute ta parenté a le bon- » heur de t'avoir pour première patrone ; voilà que » nous te suivons, et que les stemmates de tes pro- » ches viennent bien volontiers après toi, qui portes » l'étendard du Christ. Quoique le monde les ait en- » tourés d'un antique honneur, et que, dès leur » noble origine, ils aient été chargés de titres glo- » rieux, cependant ç'a été pour eux un honneur plus » grand de porter les insignes de la Divinité ; et, par » leur mérite propre, d'obtenir des chaires sacrées. » Je ne te rappellerai point à présent nos derniers » aïeux, qui s'illustrèrent dans une sainte vie de » pontifes ; regarde ton père élevé au grade sublime » de l'épiscopat ; et si tu aimes à voir ton père, à » voir ton oncle, après avoir porté les faisceaux, » prendre la conduite des peuples, regarde encore » tes frères, qui se joignent à leurs ancêtres, et que » l'Eglise a unis par un même emploi. Ne cesse point » de rendre pour eux au Christ de vives actions de » grâces, ou de répandre des pleurs ; afin que nul » de tes frères ne te manque, lorsque tu recevras les » récompenses dues à tes vertus, et que, devenant

» la mère de tes proches, tu recevras, joyeuse, la » triomphale couronne de la virginité (1). »

C'est un beau spectacle que celui d'une noble famille où se trouvent réunis les honneurs du monde, les dignités de l'Eglise, la gloire du talent, et celle de la vertu tout à la fois. Il n'était pas rare, à l'époque d'Alcimus Avitus, et déjà précédemment, de rencontrer ainsi d'illustres maisons qui brillaient d'un double éclat, de celui du siècle et de celui de l'Eglise.

Il est juste de mentionner encore Rusticus Elpidius, diacre de l'Eglise de Lyon (2), distingué par son savoir et par sa piété, et qui se rendit si habile dans la médecine, que Théodoric, roi des Ostrogoths, voulut l'avoir à son service. Elpidius quitta donc les Gaules, sa patrie, et se rendit en Italie, auprès du prince arien, dont il gagna la confiance et la protection. Il paraît même qu'il exerça la questure dans les états de Théodoric. Cette charge de questeur obligeait Elpidius à quitter quelquefois la cour, pour vaquer aux affaires du prince; il résida ainsi quelque temps à Arles, qui était encore sous la dépendance de Théodoric, et s'y lia étroitement avec saint Césaire.

Avant de quitter Lyon, Elpidius s'était uni d'amitié avec Avitus, évêque de Vienne. Il nous reste une lettre que celui-ci adressait au diacre pour lui recommander le fils d'un seigneur Gaulois, lequel était dangereusement malade. Saint Avitus termine sa lettre par

(1) 646—666.

(2) Hic ad Elpidium, Lugdunensem Diaconum, virum sanctum et doctum, unam familiarissimam et sale sapientiæ conditam scripsit Epistolam. Bolland. *Acta SS.* V febr., *pag.* 668, n. 6. Ces lignes extraites d'une ancienne vie de saint Avitus sont le seul document qui nous montre qu'Elpidius était diacre de l'Eglise de Lyon.

ces mots : « Tribuat Christus ut, exultando atque » impensius laudando in hac cura magisterio tuo, » simul tibi Italia medicinæ opinionem, et Gallia » pueri debeat sanitatem (1). » Elpidius échangeait des lettres avec Ennodius de Pavie, qui vante le docte atticisme des siennes (2), et son habileté médicale. Il ne fut ni étrange, ni rare, depuis la décadence des lettres, de voir des prêtres et des moines exercer la médecine, car alors ils étaient les seuls qui étudiassent. Le P. Sirmond nous parle d'un certain Dionysius, diacre aussi et médecin, et qui florissait après la prise de Rome par les Goths (3). Il rapporte les deux premiers vers de l'épitaphe de Dionysius :

Hic levita jacet Dionysius artis honestæ
Functus, et officio quod medicina dedit.

On nous a conservé, sous le nom de Rusticus Elpidius ou Helpidius, deux morceaux de poésie. Le premier se compose de soixante-douze vers hexamètres, qui forment vingt-quatre strophes ; chacune se compose de trois vers, et traite de divers points historiques de l'ancien et du nouveau Testament. — L'autre pièce d'Elpidius, écrite également en vers hexamètres, est un petit poème *sur les Bienfaits du Christ*. Ce dernier ouvrage présente quelques beautés; mais le dessein que l'auteur s'est proposé n'y est pas rempli. En général, la versification d'Elpidius n'est pas trop mauvaise pour le siècle où il vivait.

Les deux vers suivants :

(1) *Epist.* XXXV. — (2) Ennodii *Epist.* VIII, 8.
(3) *Opera varia*, tom. I, *pag.* 1446.

Hinc etiam nostro nugata est schema dolori,
Garrula mendosis fingens satyromata musis,

font présumer qu'il avait écrit un autre poème que nous n'avons plus, et dans lequel il cherchait à se consoler de quelque douleur intime. Elpidius paraît avoir vécu jusque vers l'an 533 (1).

(1) Ses deux pièces figurent dans plusieurs recueils, notamment dans la *Bibliothèque des Pères*, édition de La Bigne; Paris, 1624, tom. VIII, *pag.* 706—708. Elpidius a un article dans l'*Hist. litt. de la France*, tom. III, *pag.* 165.

CHAPITRE VI.

Historiens profanes au IVe et au Ve siècle.

Quand la poésie se trouve représentée par un de ces hommes éminents qui ne surgissent que de loin en loin dans les annales de l'univers, alors elle est de l'histoire, et de l'histoire magnifiquement écrite. N'y a-t-il pas tout un monde, toute une civilisation dans les poèmes d'Homère et dans ceux de Dante Alighieri? Si elle est racontée par un esprit grave et élevé, l'histoire, en même temps qu'elle éclaire et qu'elle attache, devient un noble et utile enseignement; si elle tombe aux mains glacées d'un aride chroniqueur, elle ne forme plus qu'un misérable squelette, où l'on ne surprend aucun signe de force ni de vie. C'est le temps des abrégés et des compilations de tout genre. Au IVe siècle, l'histoire, ainsi que la poésie, se traîne lentement; elle s'en tient à la chronique et à la biographie. Récits obscurs, narrations ampoulées, style d'emphase: tels sont les défauts constants de l'époque. Les écrivains ne manquent pas; les publications se succèdent à plaisir; mais sur tant de noms, sur tant

d'ouvrages, pas un qui mérite les honneurs d'une sévère critique, d'une profonde analyse.

Le IVe siècle s'ouvre par le nom de Sextus Aurélius Victor, dont il nous reste un ouvrage sur l'origine des Romains. Le *de Viris illustribus* et l'Histoire des Césars, depuis Auguste jusques à Constance et à Julien, sont probablement du même auteur, d'après le résultat des recherches de la science moderne. Au Ve siècle, l'abrégé de Victor fut abrégé lui-même par un Victor ou Victorinus.

On ne sait presque rien de la vie d'Eutropius. Ammien Marcellin parle d'un Grec de ce nom, qui, en 371, fut proconsul d'Asie, et, en 380, Préfet du Prétoire ; mais Suidas nous dit que l'historien Eutropius était Italien. Une troisième opinion l'a fait naître dans les Gaules, et lui a adressé les lettres de Symmaque (1). Quoi qu'il en soit, Eutropius nous a laissé, sous le titre d'*Historiæ romanæ Breviarium*, un Abrégé, en dix livres, de l'histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à Jovien. Il avait le projet de lui donner une suite ; mais, à ce qu'il semble, il n'en vint pas à l'exécution. Court et sec, sans élégance aucune, sans ornement, ce précis n'était point, on le voit, l'idée favorite de l'auteur ; ce n'était qu'une œuvre de commande ; l'empereur Valens le lui avait demandé. Le style de cet Abrégé est pur et correct, simple et facile ; mais l'historien manque de jugement et de critique. Il a joui d'une grande réputation dans le moyen-âge.

Quelques savants ont cru pouvoir conclure d'une

(1) *Hist. littér. de la France*, tom. I, part. 2e, *pag.* 220.

phrase d'Eutropius qu'il était chrétien. En parlant de Julien, il dit que ce prince persécuta vivement la religion chrétienne, mais toutefois sans verser le sang : *Nimium religionis insectator, perinde tamen ut cruore abstineret.* Cette manière de parler des sentiments de Julien indique bien moins, selon nous, un esprit chrétien qu'un homme qui regardait avec une égale indifférence le paganisme et le christianisme.

Maniant tour-à-tour la plume et l'épée, Eutropius porta les armes sous Julien, et le suivit dans son expédition contre les Perses : *Cui expeditioni*, dit-il, *ego quoque interfui.*

Sextus Rufus, personnage consulaire, écrivit, par ordre de Valentinien, un précis des victoires des Romains, et un tableau des provinces de l'Empire. C'est une mauvaise imitation de Florus et d'Eutropius, laquelle va jusqu'à Julien. Sextus Rufus a laissé encore une description de la ville de Rome, ou plutôt un catalogue des monuments et des édifices que cette ville renfermait. L'opuscule porte le titre suivant : *De Regionibus urbis Romæ.*

Ammianus Marcellinus eut bien plus de mérite et d'originalité que tous ces pâles chroniqueurs. Né à Antioche (1), vers la fin du règne de Constantin, il servit long-temps dans les armées romaines, en Gaule, en Germanie, en Mésopotamie avec Julien, et parvint à un grade assez élevé. Il résidait à Antioche, sous le règne de Valens, et fut témoin des persécutions qu'eurent à subir ses compatriotes, accusés d'avoir secrètement, par des pratiques et des cérémonies ma-

(1) Libanii *Epist.* XXIX. édit de Leipzig, 1711, in-8°.

giques, conspiré contre la vie et contre la majesté des empereurs romains. Ammianus Marcellinus, qui déplore cette persécution, rapporte que les condamnés et les fugitifs formaient le plus grand nombre des habitants d'Antioche. Quand il quitta le métier des armes, il vint sagement s'établir à Rome, comme dans le lieu le plus convenable pour l'homme qui voulait écrire l'histoire de son siècle. Au récit des événements publics, il mêla souvent le tableau des scènes particulières dont il était chaque jour le témoin. Une lettre de Libanius nous apprend qu'Ammien lut son Histoire en public, et qu'il reçut les applaudissements des Romains (1), dont il n'épargnait cependant pas les mœurs déréglées. Il mourut à Rome, après l'an 390.

Le seul ouvrage qui nous reste de cet écrivain renferme l'histoire des empereurs, depuis l'avènement de Nerva, en l'année 96, jusqu'à l'an 378, un espace de deux cent quatre-vingt-deux ans. Les treize premiers livres sont perdus; mais la partie la plus importante, la mieux traitée, nous l'avons encore. Dans les premiers, l'auteur n'avait fait qu'extraire et classer les matériaux épars dans les écrivains postérieurs; les dix-huit derniers livres traitent des événements de son temps, qu'il a vus de ses propres yeux, où il a même joué un rôle; aussi parle-t-il toujours à la première personne; mais il ne prétend pas donner une histoire complète. S'il arrive qu'il n'ait pas eu sur tel ou tel fait des données positives, des documents certains, il le passe sous silence; d'où il suit

(1) Libanii *Epist.* loc. cit.

que ce sont des mémoires plutôt qu'une histoire véritable.

Ammien Marcellin était un homme instruit. La nature lui avait donné un sens droit et un excellent jugement ; personne n'a poussé plus loin que lui la candeur, l'impartialité. Il connaissait très-bien l'art de faire valoir l'enchaînement des évènements, et de peindre les caractères des personnages qu'il met en scène. S'il eût vécu dans l'âge d'or de la littérature latine, l'étude des bons modèles et la société des hommes éclairés de l'époque, eussent perfectionné son talent historique et formé son style. Celui ci aurait alors la simplicité qui doit faire la véritable beauté ; il ne serait pas surchargé d'ornements ; encore moins serait-il boursouflé et barbare, comme il l'est quelquefois. Néanmoins, ces défauts trouvent une excuse dans les circonstances. Ammien était étranger et écrivait en une langue qui n'était pas la sienne. La vie agitée qu'il avait menée dans les camps ne lui permit pas de cultiver ses dispositions naturelles. Son mérite lui appartient ; ses défauts sont ceux de son temps, et, malgré ses imperfections, son style se distingue de celui de ses contemporains par un degré de perfection auquel nul d'entre eux n'a pu atteindre.

Ammien Marcellin est le dernier historien païen ; car, malgré quelques inductions forcées, rien ne montre qu'il fût chrétien. Homme d'état, riche de l'expérience acquise dans le tumulte d'une vie active; il raconte les évènements qui se rapportent à la nouvelle religion introduite par Constantin. Il les raconte avec le sang-froid, l'impartialité, et peut-être avec

l'indifférence d'un homme qui sait se placer à un point de vue d'où l'on n'aperçoit que les masses et les résultats. Il blâme avec une égale franchise le mysticisme anti-chrétien de Julien, et l'intolérance religieuse de Constance et de ses évêques. Un passage remarquable se trouve au chapitre 16e du XXIe livre. Après avoir peint la petitesse du caractère de Constance et les cruautés qu'il avait exercées, l'historien ajoute : « La religion chrétienne, claire et simple en elle-» même, il la défigura par une superstition de vieille » femme. Au lieu de réconcilier les esprits, il en-» couragea et propagea, par des disputes de mots, » les différences qui excitaient sa curiosité, de ma-» nière que des troupes d'évêques, courant çà et là » pour se rendre à ce que l'on appelle des synodes, » et étant montés sur les bêtes destinées au service » public, Constantius épuisait l'établissement des pos-» tes, avec ces pontifes qui s'efforçaient ainsi de ré-» duire toute croyance à leur opinion particulière (1). »

Ailleurs, il blâme la conduite d'un évêque, et dit : « Oubliant sa profession, qui ne conseille rien que » de juste et de doux, il se laissait aller à favoriser la » criminelle audace des délateurs (2). » Enfin, Ammien Marcellin parle avec respect de la doctrine du chris-

(1) Le texte est plein d'énergie : « Christianam religionem, absolutam et simplicem, anili superstitione confundens, in qua scrutanda perplexius quam componenda gravius, excitavit discidia plurima, quæ progressa fusius aluit concertatione verborum, ut catervis antistitum jumentis publicis ultro citroque discurrentibus per synodos quas appellant, dum ritum omnem ad suum trahere conantur arbitrium, rei vehicularis succideret nervos.

(2) Professionis suæ oblitus, quæ nihil nisi justum suadet et lene, ad delatorum ausa feralia deciscebat. XXII, II.

tianisme, et des cérémonies sacrées de la religion païenne. Le tableau qu'il trace des premiers temps de la république, et les louanges qu'il donne à Julien, nous montrent assez qu'il regrettait les mœurs de l'ancienne Rome, et qu'il tenait au culte des vieux Romains.

Le récit d'Ammianus est interrompu souvent par des digressions géographiques et physiques. Les dernières ne prouvent pas une profonde science ; mais les descriptions des pays que le narrateur a vus lui-même et celles des mœurs des habitants sont très-précieuses. Il est surtout une des principales sources que nous consultons pour la géographie et pour l'histoire de l'ancienne Germanie, où il passa nombre d'années. Son voyage renferme aussi d'excellentes notices sur le luxe de la cour des empereurs, sur les vices qui y dominaient, et sur les mœurs de l'aristocratie.

A la fin de ses Gestes, — *Rerum Gestarum*, — et en quittant la plume, Ammien Marcellin disait avec une noble gravité : « Voilà les choses que, soldat jadis et » Grec d'origine, j'ai retracées suivant la mesure de » mes forces, en commençant par l'empire de César » Nerva, et en arrivant jusqu'à la mort de Valens. » Mon ouvrage, ami de la vérité, n'a pas osé, que » je sache, l'altérer par le silence ou par le mensonge. » Que d'autres, plus habiles que moi, plus jeunes » et plus doctes, viennent écrire le reste. Ceux qui » jugeront à propos de l'entreprendre, je leur con- » seille de polir leur langage, pour narrer avec un » style plus relevé que le mien (1). »

(1) Hæc, ut miles quondam et Græcus, a principatu Cæsaris Nervæ exorsus adusque Valentis interitum, pro virium explicavi

Ce mérite d'impartialité qu'Ammien réclame, on s'est plu à le lui reconnaître. Gibbon ne se sépare de cet écrivain qu'avec le regret le plus sincère, et le regarde comme un guide exact et impartial, qui a écrit l'histoire de son siècle sans se livrer aux passions ni aux préjugés qui affectent d'ordinaire un contemporain. Du moment où Gibbon cesse de pouvoir puiser à cette source abondante, son histoire perd une partie de l'intérêt qu'il a su donner aux premiers chapitres.

Quoique le style d'Ammien soit un peu barbare, il est, en général, plein d'énergie; sa manière ressemble quelquefois à celle de Polybe; comme lui, il aime la vérité et entend l'art de la guerre. Ammien a des morceaux dignes de Tacite; celui de l'état de Rome, au milieu du IVe siècle, est de ce nombre, et mérite d'être cité. Gibbon lui a donné place dans son *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain* (1), et M. de Châteaubriand a recueilli dans ses *Etudes historiques* les traits les plus saillants du tableau d'Ammien Marcellin. Le style de cet auteur est de ceux qui auraient aujourd'hui de l'éclat, même dans une version, si nous en avions une passable.

mensura: opus veritatem professum, nunquam, ut arbitror, sciens silentio ausus corrumpere vel mendacio. Scribant reliqua potiores, ætate doctrinisque florentes. Quod id, si libuerit, aggressuros, procudere linguas ad majores moneo stylos. *Rerum Gestarum* XXXI, 16.

(1) It is not without the most sincere regret that I must now take leave of an accurate and faithful guide, who has composed the history of his own times, without indulging the prejudices and passions wich usually affect the mind of a contemporary. *Hist. of the Decline and fall*, etc. Cap. XXVI, *pag.* 435, édit. de Galignani; Paris, 1834, gr. in-8°.

En terminant son ouvrage, Ammien, nous l'avons vu, recommande l'histoire glorieuse du règne suivant à l'éloquence vigoureuse de la génération naissante; mais cette génération négligea son avis, et n'imita point son exemple. L'histoire grecque s'éteignait avec Zosime et l'on peut dire aussi que l'histoire romaine expirait avec Ammien Marcellin, quoiqu'il ait quelque chose encore de la force des temps jadis. Chroniques et histoires universelles pleines de noms vides, de récits décharnés, de vaines traditions, et dépourvues de style, de critique, de goût : voilà ce que l'on rencontre dans ces âges de décadence (1).

(1) Cronache e storie universali, piene di vuoti nomi, di scarnati racconti, di vane tradizioni, senza stile, senza critica, senza gusto, fanno la bibliotheca storica de' secoli bassi. Andres, *Origine, Progressi, Stato d'ogni Letteratura*, tom. III, *pag.* 332.

CHAPITRE VII.

Historiens ecclésiastiques au IVe et au Ve siècle.

L'Eglise nous fournira plusieurs noms, parmi lesquels il y en a quelques-uns de célèbres. Flavius Lucius Dexter, fils de saint Pacianus, évêque de Barcelone, fut préfet du Prétoire ; c'est à lui que saint Jérome dédia son livre *des Écrivains ecclésiastiques*. Au CCXXXIIe chapitre de ce catalogue, saint Jérome parle de Dexter en ces termes : « Fertur ad me omnimodam » historiam texuisse, quam necdum legi. » Cette histoire universelle que Jérome n'avait pas lue, quand il écrivit son traité, n'est point arrivée jusqu'à nous.

Dans les premières pages de cet ouvrage, nous avons rapporté le généreux défi par lequel saint Jérome ouvrit son livre *des Écrivains ecclésiastiques* ; il voulait montrer que le christianisme n'était point stérile en grands écrivains. Son petit ouvrage est composé de cent trente-cinq articles ; le savant auteur y donne la liste des ouvrages et des écrivains les plus célèbres qui eussent paru jusqu'à lui, les apprécie le plus souvent

avec une justesse de critique qui a fixé sur chacun d'eux le jugement de la postérité. Saint Jérome parle de son catalogue, en plusieurs endroits de ses œuvres. « J'ai composé, dit-il à Désidérius, j'ai composé, à » l'instar de Suétone et du Grec Apollonius, un livre » *des Hommes illustres*, depuis les apôtres jusqu'à nos » jours. Après avoir fait le catalogue des ouvrages de » plusieurs écrivains, je me suis placé moi-même à la » fin du livre, comme un avorton et le dernier de tous » les chrétiens. Tout ce que j'ai composé jusqu'à la » XIVe année du règne de Théodose, je n'ai pu me dis- » penser de le noter succinctement (1). » Jérome vivant encore, son traité fut traduit en grec par le prêtre Sophronius.

Avant la fin du IVe siècle, aucun écrivain latin n'avait traité l'histoire ecclésiastique. Saint Jérome traduisit dans la langue de l'Occident la *Chronique* d'Eusébius de Césarée; il y fit des additions nombreuses, et la continua jusqu'à la mort de Valens. En même temps, le prêtre Rufinus, traduisit l'*Histoire ecclésiastique* de l'évêque de Césarée. Saint Augustin, saint Paulin, Sévère Sulpice, le pape saint Léon et le pape saint Grégoire, généralement tous les grands hommes de l'Eglise latine, qui ne savaient point ou presque point de grec, n'auraient jamais eu aucune connaissance de l'histoire ecclésiastique, sans cet ouvrage de Rufin. Il a été, pendant plus de douze cents ans, le seul dont on se soit servi dans l'Eglise latine (2). Mais l'histoire d'Eusèbe n'allait que jusques à Cons-

(1) *Lettres de saint Jérome*, trad. de Grégoire et Collombet, tom. III, *pag.* 185.

(2) Gervaise, *Vie de Rufin*, Live IV, *pag.* 325.

tantin ; Rufinus y ajouta deux livres, qui comprennent ce qui s'est passé depuis la vingtième année du règne de ce prince jusqu'à la mort de Théodose, et mérita d'être lui-même traduit en grec. Ce n'est pas qu'il soit exempt de fautes, mais ses imperfections n'empêchent point que cet auteur n'ait eu la gloire d'avoir le premier débrouillé et mis en ordre l'histoire de son temps (1).

L'ouvrage de Rufin le plus important, dans le même genre, après son *Histoire ecclésiastique*, c'est le recueil des *Vies des Pères* (2). Le pèlerin d'Aquilée avait longtemps séjourné en Egypte et dans l'Orient ; il avait vu de près ces hommes graves et saints qui menaient une vie si noble, si simple et si pure, dans l'enceinte des villes comme dans les silencieuses profondeurs de la solitude. Il avait conversé avec les vieillards et s'était incliné devant leurs têtes couronnées de l'auréole des vertus ; il avait admiré l'ardeur pieuse de ceux qui étaient pleins de jeunesse ; mais le tableau qu'il a tracé manque d'ensemble et de couleur ; il n'a fait que donner les matériaux qu'une main plus habile pourra disposer autrement.

Contemporain de Jérome et de Rufin, Sulpicius Sévérus était né dans l'Aquitaine, et avait suivi, dès sa jeunesse, la carrière du barreau, qui menait alors aux grandes charges civiles. Toutefois, son chemin fut brisé sous ses pieds, et il prit, comme Paulin, comme tant d'hommes éminents de la même époque, la route qui menait à l'Evangile et à l'amour de Dieu. Sé-

(1) Gervaise, *Ibid.*, *pag.* 326.

(2) Dans le recueil : *Vitæ Patrum*, publié par Ros-Weyde ; Anvers, 1615, 1628, in-fol.

vérus avait contracté un noble et riche mariage, qui lui permit de se livrer à son goût pour la magnificence. Il résidait habituellement à Toulouse, et à Eluso (1), près de Carcassonne, se livrant à la douce culture des lettres, au milieu d'une société d'amis. La mort de sa femme vint jeter sur cette vie calme et riante un voile de tristesse, et changer les pensées de Sévérus. Tout le charme était rompu; la hideuse réalité se montrait à son ame assombrie, et il voulut briser avec le monde. Il déposa une partie de ses richesses dans les mains des pauvres, et s'acheta ces amis que le Christ nous conseille de nous faire ici-bas pour les retrouver aux tabernacles éternels. Il donna à l'Église le surplus de ses biens, s'en réservant toutefois l'usufruit (1), et se retira, vers l'an 392, à Primuliacum, où il vécut en cénobite.

De sa retraite, Paulin écrivit à Sévérus, pour le confirmer dans ses résolutions pieuses. « Ta conversion » au Seigneur, lui disait-il, ta conversion, frère très-» cher, est bien plus miraculeuse que la mienne, car » c'est dans l'âge le plus florissant, à l'époque où » l'on te prodiguait le plus de louanges, et où, sans » être chargé du poids de ton patrimoine, tu n'en » étais pas moins riche; c'est sur le théâtre même du » monde, autrement dans tout l'éclat du forum, et » lorsque tu remportais la palme de l'éloquence, c'est » alors que tu as brisé tout-à-coup le joug de l'escla-» vage du péché, et rompu les liens charnels de la » chair et du sang. Ni les richesses que t'avait appor-» tées un mariage contracté dans une famille consu-

(1) Paulini *Epist.* I. — (2) *Ibid. Epist.* XXIV.

» laire, ni la licence de pécher après le mariage, ni » le célibat joint à la jeunesse, n'ont pu te détourner » de l'étroit sentier du salut, ni de la route ardue » de la vertu, pour te jeter sur ce chemin spacieux » et mou que suivent tant de gens (1). » Il invite Sévérus à le venir voir dans la solitude, et lui adresse quelques présents conformes à la pauvreté évangélique dont il faisait profession. « Je t'envoie, lui dit-il, une écuelle » de bois, pour marque de nos richesses, et pour te » servir de modèle, si tu n'uses point encore d'une » semblable argenterie (2). »

Peu de temps après ces changements dans son existence, Sévérus alla à Tours se ranger sous la discipline de saint Martin. Il voulait étudier de près ses vertus, non-seulement pour les imiter, mais encore pour les raconter au monde, car il avait dès lors formé le projet d'écrire la vie de ce grand pontife. Et il l'écrivit, en effet, y mettant son ame et son admiration, protestant de sa véracité, et disposant le récit avec l'élégance châtiée de son style, mais il n'a pu faire qu'on ne l'ait accusé d'un peu de crédulité. Il envoya son livre à Paulin, qui le répandit par toute l'Italie, et qui, en échange, lui envoya de gracieux éloges. » Tu es un homme béni du Seigneur, lui disait-il, toi » qui as écrit autant avec un digne langage qu'avec » une juste affection la vie d'un prêtre si grand, » d'un si glorieux confesseur (3). »

Paulin avait raison de parler d'*affection*; car, de tous les disciples de saint Martin, nul ne parut lui être plus attaché que Sévérus. Il s'était retiré en Aquitaine,

(1) *Epist.* V. — (2) *Ibid.* — (3) *Epist.* XI.

où il fit à ses frais élever deux églises. On a pensé qu'il fut ordonné prêtre, et qu'il en desservit une, ou qu'il les gouverna toutes deux, pendant quelque temps; au moins Sévérus fit peindre dans le baptistère de son église le portrait de saint Martin et celui de Paulin, encore vivant. Celui-ci envoya à Sévérus quelques inscriptions assez pauvres, et dans l'une desquelles il dit que saint Martin sera le modèle des saints, et que lui, au contraire, sera le modèle des pécheurs, *Epist. XXXII* :

Exemplar sanctis ille sit, iste reis.

Cette particularité nous montre que, dès lors, on plaçait dans les églises les images des saints.

Sulpicius Sévérus occupa les loisirs de sa retraite à d'utiles ouvrages. Le plus considérable est une *Histoire sacrée*, qu'il publia au commencement du Ve siècle. C'est un abrégé fort bien écrit de l'histoire de l'ancien Testament, et de celle de l'Eglise. La concision n'y est en rien nuisible à la clarté ni à l'élégance; toutefois, on y voudrait une plus grande exactitude pour la chronologie. L'ouvrage est divisé en deux livres. Le premier contient l'Histoire en abrégé, depuis la création du monde jusqu'à la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, sous Sédécias; et le second la continue, depuis la captivité de Babylone jusques au consulat de Stilichon, c'est-à-dire jusqu'à l'année 400 de Jésus-Christ. Quoique l'auteur soit très-précis sur l'Histoire de l'Eglise, il nous apprend assez en détail ce qui se passa dans l'Occident, au sujet de l'Arianisme et du Priscillianisme dont les troubles duraient encore, lorsqu'il écrivait. Il avait demandé à Paulin des mémoires pour écrire

cette Histoire, et pour concilier quelques points de chronologie. Paulin lui répondit qu'il était peu versé dans ces matières, et qu'il avait écrit au prêtre Rufin, pour avoir les éclaircissements désirés (1). Mais comme Rufin n'était pas lui-même un historien fort exact, alors, s'il donna des mémoires à Sévérus, on doit être moins surpris des fautes que l'on trouve dans l'Histoire de celui-ci. Quoique cet ouvrage ne renferme presque rien de nouveau, et ne s'élève jamais, il intéresse à cause de la pureté du style, qui le met au-dessus de son siècle (2). L'auteur avait cherché à imiter la phrase énergique et sententieuse de Salluste, et son immortelle brièveté, ce qui lui valut le titre de *Salluste Chrétien*.

Sévérus composa aussi trois Dialogues, qui sont écrits avec élégance et avec esprit. Le premier est relatif aux *vertus des Moines Orientaux*. Posthumianus y expose, dans un gracieux et pittoresque récit, tout ce qu'il avait vu parmi eux de plus admirable. Le pélerin s'était embarqué à Marseille, et avait abordé sur les côtes les plus désertes de l'Afrique. Il y trouva un saint prêtre qui les reçut avec bonté, lui et ses compagnons. Posthumianus, touché de la pauvreté de son hôte, lui offrit quelques pièces d'or, mais celui-ci répondit que l'*Eglise ne se construit point avec de l'or*, et *que l'or la détruit* (3). Posthumianus, dans ce *Dialogue*, parle avec beaucoup de sagesse des troubles qu'il avait vus à Alexandrie, au sujet de l'Origénisme.

(1) *Epist.* XXVIII.

(2) Stylus Severo clarus facilisque, et longe supra seculi sui genium tersus et politus; unde ecclesiasticorum purissimus scriptor Scaligero audit. CAVE, *Script. eccl. pag.* 238.

(3) *Dial.* I, 2.

La question était alors grave et sérieuse, car le docte Origènes avait un crédit immense auprès du monde religieux, surtout dans les Gaules, comme nous le voyons par Sidoine et par Vincent de Lérins, entre autres; il faut donc savoir gré à Sévérus de l'avoir jugé avec sa prudente réserve, et de l'avoir défendu avec les mêmes armes qu'employait saint Jérôme.

Posthumianus fait ensuite le plus bel éloge de ce grand ascète, sous la conduite duquel il avait passé sept mois à Bethléhem. « Outre le mérite de sa foi et » l'excellence de ses vertus, dit-il, cet homme est » tellement instruit, non-seulement dans les lettres » latines et dans les lettres grecques, mais encore » dans les lettres hébraïques, que personne n'ose se » comparer à lui en aucun genre de science..... Les » hérétiques le haïssent, parce qu'il ne cesse de les » combattre; les clercs le haïssent, parce qu'il gour- » mande leur vie et leurs crimes; mais tous les gens » de bien l'admirent et l'aiment; il n'y a que des » insensés qui le regardent comme hérétique. Oui, » véritablement, son érudition est universelle, sa » doctrine saine et catholique. Toujours il est tout en- » tier à la lecture, tout entier dans les livres; il ne » prend de repos, ni le jour, ni la nuit; toujours il » lit, ou bien il écrit quelque chose (1). »

A propos de l'abstinence des moines orientaux, Sévérus raille, en passant, les moines gaulois, qui étaient loin d'avoir la même sobriété. Mais Gallus répond : « Manger beaucoup, c'est gourmandise » dans les Grecs, tandis que chez les Gaulois c'est

(1) *Dial.* I, 4.

» tempérament (1). » On voit, par quelques traits de ce *Dialogue*, que la vanité s'était déjà glissée dans le cœur de certains ecclésiastiques, et même de plusieurs moines des Gaules. « Est-il quelqu'un de nous, dit » Posthumianus, est-il quelqu'un de nous qui, à » l'humble salutation du moindre citoyen, aux fades » et adulatrices paroles d'une femme, ne soit aussitôt » bouffi d'orgueil, ne soit aussitôt enflé de vanité, » en sorte que, lors même qu'il n'a pas la conscience » d'être un saint, il n'aille pourtant, ou bien parce » que l'adulation des sots, ou bien parce que quelque » erreur lui persuade qu'il est tel, se croire un grand » saint ? Que si on lui envoie souvent des présents, » il déclare qu'il est honoré de la munificence de Dieu, » puisque, dans son sommeil et quand il est inactif, » les choses nécessaires lui arrivent ; que s'il pouvait » opérer le moindre petit prodige, il se croirait un » ange. Au reste, comme il n'est remarquable ni par » ses œuvres, ni par ses vertus, alors, s'il est » élevé à la cléricature, il porte aussitôt de larges » franges, se plaît aux salutations, s'enorgueillit » des visites, et lui-même va courant de tous côtés. » Celui qui autrefois avait coutume d'aller à pied ou » de cheminer sur un pauvre ânon, s'avance fière- » ment aujourd'hui sur un coursier écumant. Celui » qui se contentait d'une humble et étroite cellule, » fait élever de hauts lambris, construire de nombreux » appartements, sculpter des portes, peindre ses » armoires, rejette un vêtement trop grossier, et » désire de molles étoffes. Or, ce sont là les tri-

(1) Edacitas in Græcis gula est, in Gallis natura. *Ibid.* 4.

» buts qu'il impose à ses chères veuves et à ses vier-
» ges aimées. Il ordonne à l'une de lui disposer le rude
» *byrrus*, à l'autre il demande la légère *lacerna* (1). »

Vers la fin de ce *Dialogue*, la conversation étant tombée sur la vie de saint Martin, composée par Sévère Sulpice, Posthumianus dit que, dans ses voyages, il l'avait trouvé répandue par toute la terre; qu'en Italie, en Afrique, en Egypte, dans les solitudes de la Thébaïde et de Nitrie, on la lisait avec autant d'avidité que d'admiration; qu'à Rome surtout on se l'arrachait des mains, et que les libraires y déclaraient n'avoir jamais eu de livre qui fût d'un débit aussi prompt, ni cependant qui se vendît aussi cher. Il ne manquerait rien à cet éloge, s'il n'était fait par l'auteur même de l'ouvrage, quoique sous un nom emprunté.

Les dernières lignes de ce *Dialogue* présentent un passage intéressant, et sur lequel, en confondant toutefois cet opuscule avec la *Vie* même *de saint Martin*, M. Fauriel a judicieusement attiré l'attention du lecteur. Quand donc Posthumianus a fait le récit de tout ce qu'il a vu dans les solitudes de la Thébaïde, il s'adresse à Sévérus et le prie de lui raconter les traits de la vie de saint Martin, qu'il avait omis dans la biographie du noble pontife. Mais Sévérus, écartant de lui cette tâche, la rejette sur Gallus, comme particulièrement apte à la remplir, en sa qualité de disciple du saint. Gallus accepte la tâche, mais avec une sorte de honte et avec le souci de ne pas s'en acquitter à la satisfaction d'auditeurs Aquitains, lui

(1) *Ibid.* 14.

Gaulois, discoureur inexpert et grossier. C'est alors que, pour le rassurer et l'encourager, Posthumianus lui dit : « Parle celtique, ou, si mieux tu aimes, » parle gaulois, pourvu que tu parles de Martin (1). »

« A moins de prendre ces paroles pour un insipide pléonasme, qu'il n'est pas ~~difficile~~ facile d'imposer à un écrivain et élégant et soigné comme Sulpice Sévère, il faut y voir, dit M. Fauriel, dont nous empruntons les paroles, il faut y voir une allusion formelle à deux des anciens idiomes de la Gaule, encore alors subsistants, au celtique et au gaulois (2). »

Ainsi, cette langue nationale, dont parle aussi le docte saint Irénée, dans son livre *contre les Hérésies*, allait toujours se maintenant parmi les populations du vieux sol gaulois.

Les deux autres *Dialogues* de Sévérus roulent uniquement sur les vertus et sur les miracles de saint Martin. Ils sont loin d'avoir le charme du premier, qui nous paraît être ce que l'auteur a écrit de plus original et de plus attrayant.

Outre ces *Dialogues*, Sévérus écrivit aussi quelques Lettres. Il nous en reste neuf, que l'on trouve réunies dans l'édition de ses *Œuvres* publiée par Le Clerc (3). C'est encore de saint Martin qu'il s'agit dans les trois premières, dont l'une est adressée à Bassula, belle-mère de l'auteur. La quatrième et la cinquième furent écrites par Sévérus à sa sœur Claudia ; le langage en est affectueux et pénétrant, et il s'agit là du jugement

(1) Tu vero, vel celtice, aut, si mavis, gallice loquere, dummodo jam Martinum loquaris. *Ibid.* xx.

(2) *Hist. de la Gaule mérid.* tom. I, *pag.* 434.

(3) *Sulpicii severi quæ exstant Opera omnia*, etc. ; Lipsiæ, 1709, in-8°.

dernier et de la virginité. La sixième, qui est d'un genre tout différent, fut écrite à saint Paulin. C'est une gracieuse plaisanterie, que nous essayons de transporter dans notre langue :

« J'ai appris que tes cuisiniers renoncent tous à » ta cuisine, sans doute, parce qu'ils dédaignent » de prêter leur art à de pauvres assaisonnements. Je » t'envoie donc un jeune homme pris dans mon officine, » et qui est assez habile à faire cuire la pâle fève, à » assaisonner de vinaigre et de jus les humbles bettes, » et à jeter un vil ragoût à la bouche de moines af- » famés. Il ignore l'usage du poivre (1), sait l'emploi » du laser, est familier avec le cumin, et supérieure- » ment adroit à presser dans le bruyant mortier les » herbes odoriférantes.

» Il a un défaut néanmoins, c'est qu'il n'est point assez » honnête ennemi de tous les jardins. Ainsi donc, si on » lui donne accès, il moissonnera de son glaive tout » ce qui se trouvera près de lui (2), et ne sera jamais » las d'un meurtre de mauves. Mais quand il s'agira de » se fournir de bois, il ne se gênera nullement, sai- » sira et brûlera tout ce qu'il pourra rencontrer, ne » craindra point de porter la main au toit, ni d'en- » lever de la maison les vieux ais.

» Je veux donc t'offrir, orné de telles vertus et ri- » che d'un tel caractère, non pas un serviteur, mais, » au lieu d'un serviteur, un fils, car tu ne rougis » point d'être le père des gens les plus humbles. » J'aurais voulu, moi, te servir à la place de cet » homme; que si la volonté est une partie de l'action,

(1). Alors peu commun. — (2) Proxima quæque metet gladio. Allusion à un vers de l'*Énéide*, X,513

» daigne, au milieu de tes heureux dîners, de tes » heureux soupers, avoir de moi souvenance, car » il vaut mieux être ton serviteur que d'être le maître » des autres. — Prie pour moi. »

On ne peut disconvenir que les *Dialogues* de Sévérus ne soient écrits avec beaucoup d'art et de goût ; mais parmi ces fleurs de bonne littérature, il avait jeté quelque chose de l'erreur des Millénaires, ainsi que le remarque saint Jérome, et c'est pour ce motif qu'ils furent flétris dans le décret attribué au pape Gélase. Sévérus donna ensuite contre un autre écueil, il se laissa surprendre, dans sa vieillesse, aux artifices des Pélagiens, mais il n'eut pas l'entêtement ordinaire aux hérétiques ; il reconnut humblement qu'il s'était égaré, et, pour s'en punir, il s'imposa un silence qu'il garda jusqu'à sa mort, dont on ignore l'époque.

Sévérus avait soutenu l'honneur des lettres ; il avait donné au monde l'exemple du mépris des choses de la terre et de l'amour de la vertu ; on peut mourir, quand on a vécu ainsi.

Sur la fin de ce même siècle, Victor, évêque de Vita, dans la Byzacène, retraçait l'histoire de l'Eglise d'Afrique, depuis l'invasion des Wandales, mais se renfermait dans le cercle étroit de quelques généralités, et ne se dégageait point assez de certaines préventions qui nuisent souvent à la portée de ses paroles.

« Nos garants des récits des maux que les Wandales ont fait subir en Afrique aux catholiques, sont tous des prêtres orthodoxes. Ces prêtres demeuraient pour la plupart dans l'empire Wandale ; ils ont eu plus ou moins à souffrir de la part des oppresseurs de leur

patrie ; ils sont animés d'une haine très-vive contre leurs persécuteurs ; ils se rendent de plus suspects par leur exagération de faits , et le bon Dieu joue un rôle fort triste dans leurs récits. Il y fait une foule de miracles pour prouver combien la doctrine d'Athanase lui est plus agréable que celle d'Arius , mais il n'intervient jamais pour faire cesser les maux des catholiques ; il pousse même l'indulgence jusqu'à permettre que les évêques orthodoxes se fassent ariens.

» Mais ce n'est pas dans l'ouvrage de Victor Vitensis, *sur la persécution des Wandales*, que l'on doit chercher de tels faits ; ils nous sont révélés par les cris d'indignation que les apostasies de personnes placées si haut sur l'échelle hiérarchique du catholicisme font pousser aux Papes. Victor feint d'ignorer ces choses ; il insinue en outre que les Wandales n'ont employé que la violence pour convertir les catholiques à l'arianisme. Cependant saint Prosper s'exprime ainsi sur les moyens employés par les ariens , pour attirer à eux les partisans du concile de Nicée: « Nous voyons » par ce temps-ci les ariens séduire les catholiques , » tantôt par les moyens dont dispose le pouvoir tem- » porel, tantôt par des insinuations perfides ménagées » avec art , et surtout par leur abstinence , par leur » sobriété , et par d'autres signes extérieurs d'une » vie vertueuse ; mais l'Apôtre dit : *Satan se change* » *quelquefois en ange de lumière* ; pourquoi les ser- » viteurs de Satan n'affecteraient-ils donc pas d'être » les serviteurs de la justice (1) ? ».

(1) *De Processionibus* , IV , 5, in *Bibl. magna PP.*, edit. II, tom. VIII , *pag.* 45. Voici le passage en entier ; il est écrit avec un laconisme qui en rend la traduction très-difficile ; on voit bien que l'au-

« Les invectives dont Victor, avant de finir son ouvrage, poursuit ceux qui ne pensent pas aussi mal que lui des Wandales et de leur gouvernement, prouvent que les catholiques de l'Afrique ne voyaient pas tous les choses du même œil que l'historien de leurs souffrances. Il est donc bien constaté que le tableau des cruautés exercées par les Wandales contre les catholiques doit ses plus sombres couleurs à la haine religieuse des chrétiens orthodoxes contre les sectateurs d'Arius, desquels étaient les conquérants de l'Afrique (1). »

Cette exagération des faits historiques est assez naturelle aux époques de crise et de bouleversement. Un motif analogue à celui qui avait fait que Salvien, dans son livre du *Gouvernement de Dieu*, rehaussait les mœurs des Wandales, au préjudice de celles des Romains, déterminait l'évêque d'Afrique à charger les couleurs du tableau. Il est certain que les Catholiques eurent beaucoup à souffrir ; mais comment Victor, en décrivant une famine qui désola sa patrie tout entière, va-t-il jusqu'à dire que la clémence céleste refusait la pluie à la terre, afin de punir ainsi les crimes des Ariens (2) ? Ceux-ci ne pouvaient-ils pas retourner l'argument contre les Orthodoxes ?

teur ne veut pas dire tout ce qu'il sait. « Arianos, quos nunc videmus multos seducere aut potentia temporali, aut industria mali, aut certe abstinentia parcitatis, vel quorumlibet signorum deceptione. Dicente Apostolo ; *Ipse enim Satanas transfigurat se velut angelum lucis*, II *Cor.* XI, non ergo magnum si ministri ejus transfigurantur sicut ministri justitiæ. »

(1) L. Marcus, *Hist. des Wandales*, *pag.* 238.

(2) *Hist. Pers. Vandalicæ*, *pag.* 86, édit. de Ruinart.

Malgré ces défauts, l'*Histoire de la Persécution Vandalique* est une pièce précieuse, car il existe peu de documents sur le sujet qu'embrasse le livre de Victor, et puis l'on rencontre chez lui beaucoup de petits détails que la tradition catholique doit recueillir avec soin. Victor parle, en effet, çà et là, et du grand sacrifice des autels, et du sacrement de pénitence, et du baptême, et des prières pour les morts, et des chapelles érigées en l'honneur des Saints, et de l'invocation de ces augustes patrons, et de la primauté de l'Eglise romaine, et des vierges consacrées à Dieu, et de bien d'autres choses qui nous montrent que notre foi remonte à son origine, par une merveilleuse chaîne dont les anneaux sont assez visibles, quand on veut les chercher et les voir.

Victor de Vita fut enveloppé dans la persécution qu'il raconte, persécution suscitée en 483, par Hunéric, roi des Wandales. Il se vit forcé d'abandonner son Eglise. Dom Ruinart conjecture néanmoins que Victor écrivit son *Histoire* en Afrique, et non pas à Constantinople, ni dans l'Epire, comme l'ont avancé des érudits. On ignore l'époque de sa mort, mais elle ne peut être que postérieure à l'année 487, puisque ce fut en cette année-là que Victor commença l'*Histoire de la Persécution vandalique*. Ce sont les premières lignes de l'ouvrage qui nous donnent cette date précise. Il écrivait en la soixantième année, depuis que les Wandales avaient pénétré en Afrique; or, on sait qu'ils y entrèrent en 427.

Quant au style de Victor, il est parfois guindé, ordinairement âpre et voisin de la barbarie, mais il ne manque pas d'abondance. La peinture de la famine,

vers la fin du Ve livre, est un morceau capital dans l'*Histoire de la Persécution vandalique*, et reproduit en grand les qualités comme les défauts de Victor de Vita. Le savant Ruinart a publié une excellente édition de cette *Histoire*.

Le prêtre Orose, qui n'écrivait pas avec l'élégante pureté de Sévère Sulpice, est aussi dépourvu que lui de raison ferme et judicieuse. Son *Histoire* ne doit point être consultée sans quelque défiance, parce qu'elle renferme une foule de faits qui n'ont d'autre fondement que des traditions populaires. Paulus Orosius naquit en Espagne, dans une ville de la province Tarraconnaise. Il vivait au commencement du Ve siècle, sous Arcadius et Honorius. L'invasion de sa patrie par les Barbares, et les troubles excités par les Priscillianistes, secte de Gnostiques et de Manichéens, l'engagèrent à se réfugier auprès de saint Augustin, qui ensuite l'envoya auprès de saint Jérome, en Palestine. Orosius joua, dans ce pays, le rôle d'un homme turbulent, et brouilla saint Jérome avec Pélage, puis avec Jean de Jérusalem. De la Palestine, il retourna en Afrique. Rome ayant été prise, en 410, par Alaric, roi des Goths, les Gentils, qui voulaient rendre odieux les chrétiens, les accusèrent d'être cause de ce malheur, et de toutes les autres calamités qui accablaient l'empire romain. Orosius écrivit, à la demande d'Augustin, une histoire en sept livres, pour montrer que toujours il était arrivé, de temps à autre, de grands malheurs dans le monde, et que l'empire romain n'en avait jamais éprouvé moins que depuis la naissance de Jésus-Christ. Cet ouvrage porte, dans les manuscrits, le titre énigmatique d'Hormesta, ou Ormesta. Nous

passons sous silence les différentes opinions des savants sur la signification de ce mot ; il nous paraît probable qu'il a été forgé par un malentendu, provenant d'un titre ainsi conçu dans quelque manuscrit : *Pauli Or. mœsta mundi*, dont un copiste ignorant aura fait Pauli Ormesta.

Comme Eusèbe de Césarée, comme saint Jérome, un évêque d'Espagne écrivit une *Chronique* sèche et aride, mais utile. Idatius était né, vers la fin du IVe siècle, dans une ville de Gallice, qu'il nomme Lémica (1). Il se trouva orphelin de bonne heure, et son éducation fut négligée. Il conçut pourtant le dessein de s'instruire, et visita, dans cette pensée, l'Orient, habité alors par une foule de pieux et doctes solitaires. Il y vit, entre autres illustres personnages, saint Jérome (2), Eulogius de Césarée, Jean de Jérusalem et Théophile d'Alexandrie. Idatius fut élevé à l'épiscopat, vers l'an 427 ; mais on ignore quel siége il occupa. Il fut député, en 431, vers Aétius, qui commandait pour les Romains dans les Gaules, et il obtint de lui des secours contre les Suèves. Le pape saint Léon le chargea de se concerter avec Torribius, évêque d'Astorga, pour éteindre l'hérésie du Priscillianisme, qui continuait d'infecter les Asturies. Enlevé de son siége épiscopal, en 461, par les Suèves, qui rava-

(1) Provinciæ Gallæciæ natus in Lemica civitate. Idatii *Chronicon*, Præfat. — La meilleure édition de la *Chronique* et des *Fastes* d'Idatius se trouve dans le tome II des Œuvres du P. Sirmond.

(2) « Quem (Saint Jérome) quodam tempore propriæ peregrinationis in supradictis regionibus, adhuc infantulus, vidisse me certus sum ; qui, post aliquot annos, beato, ut erat, mansit in corpore. » *Ibid.*

geaient alors la Gallice, il souffrit trois mois de captivité. Idatius vivait encore en 468, puisqu'il conduit jusque là ses fastes consulaires, mais on ignore l'époque de la mort.

La *Chronique* d'Idatius commence à l'an 381, et comprend les règnes de Théodose-le-Grand et de ses successeurs jusqu'à Anthémius; elle est écrite d'un style dur et barbare; mais les détails qu'elle présente sur les ravages des Goths et des Suèves en Espagne et dans les Gaules, puis ensuite ses données sur l'histoire civile et ecclésiastique, la rendent précieuse. En lisant la préface de cet humble chroniqueur, on comprend que les hommes de cette époque n'eussent pas le courage de raconter l'histoire aux siècles à venir. Quelle sombre et affreuse histoire que celle qui s'écrivait alors avec la pointe du glaive des Barbares, sur les ruines fumantes des cités et des campagnes! Aussi, l'ame du vieil Idatius est triste et affaissée, tant lui pèsent ces jours déplorables, où l'empire romain croule de toutes parts, où sa patrie, à lui, n'est plus reconnaissable, *Gallæciam deformem*, où la religion enfin suit la fatale destinée des choses humaines. C'était dans un âge avancé qu'Idatius rédigeait sa *Chronique* (1); il avoue modestement le peu de culture de son esprit, et les précautions qu'il déclare avoir prises pour son travail lui méritent toute la confiance désirable.

Vers la fin du Ve siècle, un de ces hommes auxquels la mémoire tient lieu de génie, continua l'ouvrage de saint Jérome sur l'histoire littéraire. Le

(1) Ut extremus plagæ, ita extremus et vitæ. *Præfat.*

Catalogue, ou livre *des Hommes illustres*, par Gennadius, prêtre de Marseille, est composé de cent sections, et l'auteur est le sujet de la dernière. Cet ouvrage utile va jusqu'à l'année 495. Plusieurs auteurs ont imité Gennadius, mais tous n'ont point apporté dans leurs décisions la même rectitude de jugement, ni la même sagesse de critique.

Epiphanius, surnommé *Scholastieus*, fit, à la demande de Cassiodore, son ami, un extrait de l'histoire ecclésiastique de Socrate, de celle de Sozomène et de celle de Théodoret. Cassiodore lui-même réunit ces extraits en un corps d'ouvrage. On y ajouta, plus tard, la traduction et la continuation d'Eusèbe par Rufin, et cet ensemble, auquel on donna le titre d'*Histoire Tripartite*, en douze livres, devint le manuel de l'histoire ecclésiastique de l'Occident. Il se trouve dans les œuvres de Cassiodore.

Le savant personnage que nous venons de nommer, rédigea, lui aussi, une *Chronique*, qui va depuis le déluge jusqu'à l'année 519 de l'ère chrétienne. On y trouve peu de choses neuves, si ce n'est pour le dernier siècle. C'est ainsi que l'histoire se réduisait à de sèches nomenclatures, parmi lesquelles il faut compter encore la *Chronique* de saint Prosper d'Aquitaine et celle du comte Marcellinus. Il y a ensuite silence presque entier, solitude presque absolue, puis dans le lointain se montre la grande et originale physionomie de Grégoire de Tours, le père de l'histoire moderne. Avec lui commence un autre ordre de choses.

CHAPITRE VIII.

Jurisprudence, Philosophie, au IVe et au Ve siècle.

La jurisprudence était, comme on le sait, la science favorite des Romains, la seule qu'ils eussent inventée, et dans laquelle ils ne furent égalés par aucun autre peuple ancien et moderne. A mesure que la constitution romaine était devenue plus uniforme dans l'Empire, que les institutions locales des nations conquises avaient été remplacées par les institutions des conquérants, la science de la jurisprudence romaine était devenue plus nécessaire dans les provinces, et s'y était en conséquence répandue de plus en plus.

Non-seulement l'étude de cette science s'était maintenue florissante, surtout dans les Gaules, à l'époque dont nous nous occupons; mais il y a quelque apparence que, au Ve siècle, elle y avait fait des progrès. Il y avait certainement alors encore, dans cette contrée, des écoles de jurisprudence publiques ou privées; ni l'histoire, ni les documents officiels n'en font mention; mais leur existence est indiquée par divers témoignages particuliers.

Léon, de Narbonne, l'un des beaux esprits de la

Gaule, dans les temps dont il s'agit, est expressément désigné, par Sidonius, comme un célèbre professeur de droit, qui s'était spécialement adonné à l'étude des lois des XII Tables, dont il était devenu, au dire de Sidonius, un commentateur si habile et si lucide, qu'Appius Claudius n'aurait osé en ouvrir la bouche devant lui (1). Marcellinus, autre Narbonésien, est loué de même comme un grand jurisconsulte (2).

Désidérius, de Cahors, le même qui, vers la fin du Vᵉ siècle, fut fait évêque de cette ville, y avait, selon toute apparence, professé les lois romaines, ou du moins en avait fait le sujet favori de ses études.

Arles ayant été choisi, dès le commencement du Vᵉ siècle, pour le siége de la Préfecture des Gaules, était naturellement devenu par là le centre, le foyer principal des études du droit romain, dans la Préfecture. Les écrivains du temps célèbrent l'habileté des hommes à toge qui exerçaient dans cette ville les fonctions d'avocats ou de jurisconsultes. Parmi ces hommes, Sidonius signale, à plusieurs reprises, comme particulièrement célèbre, son ami Pétronius (3).

La philosophie n'avait jamais eu, chez les Romains, l'importance de la jurisprudence, et personne n'ignore que, dans cette branche du savoir humain, comme dans la plupart des autres, ils ne furent que les superficiels copistes des Grecs. Ils la cultivèrent par vanité, par mode, plutôt que par goût ou par disposition naturelle, et, sur ce point, de même que sur le reste, les provinces subirent servilement l'influence

(1) *Œuvres de Sidon.*, tom. III, *pag.* 310.
(2) *Ibid. pag.* 312.
(3) *Œuvres de Sidon.*, tom. I, *pag.* 153.

de Rome. Quant à la Gaule, en particulier, on ne peut douter qu'elle ne ressentît cette influence de très-bonne heure (1).

La philosophie chrétienne, qui a hérité de son aînée, qui l'a forcée à se fondre dans son propre sein, jette un brillant éclat, au IVe et au Ve siècle. Des génies puissants, nourris dans la lecture des anciens et dans l'amour de l'Evangile tout à la fois, naissent pour allier la religion du Christ avec l'antique philosophie. Mais ces nobles personnages ne sont pas tellement pénétrés de la pensée des âges écoulés, qu'ils ne l'abaissent au pied du Sauveur, et ne sachent bien que Platon balbutie, mis en face de l'Evangile (2).

Saint Augustin, le génie le plus vaste et le plus élevé de son siècle, puisa, dans l'*Hortensius* de Cicéron, livre que nous n'avons plus, ce goût pour la philosophie, qu'il conserva le reste de ses jours. Parmi les divers systèmes des Grecs, celui d'Aristote le fixa d'abord. Il étudia ensuite le manichéisme; les difficultés de cette doctrine lui parurent insurmontables. Pour en sortir, il se jeta dans l'astrologie et la magie; puis, comme les extrêmes se touchent, il tomba dans le scepticisme. Lorsque saint Ambroise eut corrigé les égarements de l'esprit d'Augustin, celui-ci s'attacha à cette grandiose et mystique philosophie d'Alexandrie, qui avait réuni les traditions orientales aux

(1) Fauriel. *Hist. de la Gaule méridionale*, tom. I, *pag.* 407.

(2) Voyez le P. Baltus, *Défense des SS. Pères accusés de Platonisme*; Paris, 1711, in-4°; ouvrage réimprimé à Lyon, sous ce titre: *Pureté du Christianisme*, ou la religion chrétienne n'a rien emprunté à la philosophie païenne; Lyon, Perisse, 2 vol. in-8°, 1837—1838.

théories idéalistes de Platon ; il chercha à opérer un rapprochement entre l'Evangile et l'éclectisme de Philon et de Plotin, et finit, en un élan d'amour, par se perdre dans son système des idées en Dieu, lequel servit plus tard de base à celui de Malebranche.

Parmi ceux de ses contemporains que Sidonius nous a fait connaître, il s'en trouve plusieurs qu'il donne pour philosophes, et pour de grands et illustres philosophes. En rapprochant un peu ses divers témoignages là-dessus, on voit que les Gallo-Romains du Ve siècle cultivaient avec ardeur une certaine philosophie qu'ils prenaient pour celle de Platon. S'adressant à quelques-uns des maîtres de cette philosophie, Sidonius les désigne, non comme des individus isolés dans leurs études philosophiques, mais comme faisant partie d'une espèce de secte ou de collége de philosophie platonique ; il leur parle de leurs confrères ou de leurs collègues, de leurs *complatoniciens*, suivant son expression.

Comment ces hommes entendaient Platon, ce qu'ils y cherchaient particulièrement, nous ne le savons pas, et il ne serait point aisé de le deviner. On voit seulement que plusieurs d'entre eux étaient chrétiens, et n'avaient embrassé le platonisme qu'à raison d'une espèce d'accord avec les dogmes du christianisme, accord qu'ils croyaient y voir. Un des plus distingués de ces platoniciens chrétiens du Ve siècle, ce fut Claudianus Mamertus, de Vienne, frère de saint Mamertus, évêque de cette ville. Sidonius, qui, dans sa jeunesse, l'avait entendu, en avait gardé un souvenir mêlé de tendresse et d'admiration. Il est curieux

d'entendre les éloges que l'amitié décernait au philosophe mort.

« Sidonius à son cher Pétréius, salut.

« Je suis désolé de la perte que vient de faire notre siècle, par la mort toute récente de ton oncle Claudianus, enlevé à nos yeux, qui ne verront plus désormais, je le crains, aucun homme pareil. Il était, en effet, plein de sagesse et de prudence, docte, éloquent, ingénieux, et le plus spirituel des hommes de son temps, de son pays, de sa nation; il fut toujours philosophe, sans jamais offenser la religion; et, quoiqu'il ne s'amusât point à faire croître ses cheveux ni sa barbe, quoiqu'il se moquât du manteau et du bâton des philosophes, quoiqu'il allât même quelquefois jusqu'à les détester, il ne se séparait cependant de ses amis les platoniciens que par l'extérieur et par la foi. Bon Dieu! quelle fortune toutes les fois que nous nous rendions auprès de lui pour le consulter! comme tout-à-coup il se donnait tout entier à tous, sans hésitation et sans dédain, trouvant son plus grand plaisir à ouvrir les trésors de sa science, lorsqu'on venait à rencontrer les difficultés de quelque question insoluble! Alors, si nous étions assis en grand nombre auprès de lui, il nous imposait à tous le devoir d'écouter, n'accordant qu'à un seul, celui que peut-être nous eussions choisi nous-mêmes, le droit de parler; puis, il nous exposait les richesses de sa doctrine, lentement, successivement, dans un ordre parfait, sans le moindre artifice de geste ni de langage. Dès qu'il avait parlé, nous lui opposions nos objections, en syllogismes; mais il réfutait toutes les

propositions hasardées de chacun, et ainsi, rien n'était admis sans avoir été mûrement examiné et démontré. Mais, ce qui excitait en nous le plus grand respect, c'est que toujours il supportait, sans la moindre humeur, la paresseuse obstination de quelques-uns ; c'était à ses yeux un tort excusable, et nous admirions sa patience, sans savoir l'imiter. Qui aurait pu craindre de consulter, sur les questions difficiles, un homme qui ne se refusait à aucune discussion, ne repoussait aucune question, pas même de la part de gens idiots et ignorants ?

» C'en est assez sur ses études et sur sa science ; mais qui pourrait louer dignement et convenablement les autres vertus de cet homme qui, se souvenant toujours des faiblesses de l'humanité, assistait les clercs de son travail, le peuple de ses discours, les affligés de ses exhortations, les délaissés de ses consolations, les prisonniers de son argent ; ceux qui avaient faim, en leur donnant à manger ; ceux qui étaient nus, en les couvrant de vêtements ? Il serait, je pense, également superflu d'en dire davantage à ce sujet ; car les vertus dont il avait orné et enrichi sa conscience, pauvre qu'il était des biens terrestres, il s'étudiait soigneusement à les cacher, dans l'espoir de la rétribution future. Tout plein d'affectueux égards pour son frère aîné, qui était évêque, il le chérissait comme un fils, et le vénérait comme un père. Celui-ci, à son tour, l'environnait de la plus haute considération, trouvant en lui un conseiller dans les jugements, un collaborateur dans ses églises, un procurateur dans ses affaires, un métayer dans ses domaines, un collecteur pour ses tributs, un compagnon dans ses lec-

tures ; un interprète dans ses explications, un ami dans ses voyages. C'est ainsi que tous deux, par une admirable rivalité, se rendaient les devoirs d'une confiance, d'une fraternité réciproque. Mais pourquoi, loin de calmer notre douleur, ne fais-je que la nourrir davantage ?

» Ainsi donc, et nous avions voulu le dire d'abord, nous avons, en l'honneur de cette *cendre ingrate*, comme parle Virgile, c'est-à-dire, qui ne saurait nous rendre grâces, composé une triste et lamentable complainte, non sans beaucoup de peine, car n'ayant rien dicté depuis long-temps, nous y avons trouvé plus de difficulté ; toutefois, notre esprit naturellement paresseux, a été ranimé par une douleur qui avait besoin de se répandre en larmes. Voici donc ces vers :

» La gloire et la douleur de notre frère Mamert,
» l'unique pompe des évêques qui l'admiraient, sous
» ce gazon repose Claudianus. En ce maître brilla
» une triple science, celle de Rome, celle d'Athènes
» et celle du Christ ; et, dans la vigueur de son âge,
» simple moine, il l'avait conquise tout entière et en
» secret. Orateur, dialecticien, poète, savant docteur
» dans les livres sacrés, géomètre et musicien, il
» excellait à délier les nœuds des questions les plus
» difficiles, et à frapper du glaive de la parole les
» sectes qui attaquaient la foi catholique. Habile à
» moduler les psaumes et à chanter, en présence des
» autels et à la grande reconnaissance de son frère,
» il enseigna à faire résonner les instruments de mu-
» sique ; il régla, pour des fêtes solennelles de l'année,
» ce qui devait être lu en chaque circonstance. Il fut

» prêtre du second ordre, et soulagea son frère du » fardeau de l'épiscopat ; car celui-ci en portait les » insignes, et lui tout le travail. Toi donc, ami » lecteur, qui t'affliges, comme s'il ne restait plus » rien d'un tel homme, qui que tu sois, cesse d'ar- » roser de larmes tes joues et ce marbre ; la gloire » et le génie ne sauraient être ensevelis dans un » tombeau. »

» Voilà les vers que j'ai gravés sur les restes de celui qui fut notre frère à tous ; car j'étais absent lors de ses funérailles, et je n'ai pas néanmoins pour cela perdu entièrement l'occasion si désirée de pleurer (1)..... »

Cette lettre, comme le remarque M. Guizot (2), porte le caractère ordinaire des lettres de Sidonius ; tout l'effort, toute la puérilité du bel-esprit s'y mêlent à des sentiments vrais et à des faits curieux.

Une lettre qui présente des qualités et des défauts analogues, c'est celle où il remercie Claudianus de la dédicace de son livre. Voici une partie de cette lettre :

« ..... Ce qui vient à l'appui de mon jugement, » c'est ce volume *de la Nature de l'Ame*, si riche en » pensées et en paroles, et que tu as publié. En le » commençant par mon nom, tu as fait, merveilleuse » faveur ! que ma renommée, qui ne pouvait grandir » avec mes livres, se perpétuera, grâces aux tiens. » Et quel livre, bon Dieu ! quel magnifique ouvrage ! » Dans une matière abstraite, un langage lumineux, » dans une proposition obscure, des développements

(1) *Œuvres de Sidon.*, tom. I, *page* 355.

(2) *Cours d'Hist. mod.*, tom. I, *pag.* 229.

» pleins de clarté, et, à travers la sécheresse rebu-
» tante des syllogismes, toutes les fleurs d'une douce
» éloquence. Là, des termes nouveaux, parce qu'ils
» sont vieux, un style qui triompherait, mis en pa-
» rallèle avec les écrits mêmes des anciens ; et, ce
» qui vaut mieux encore, une diction incisive, ca-
» dencée et coulante, riche de choses, pleine de pen-
» sées concises, laissant plus à entendre qu'elle ne
» dit. Autrefois, et à juste titre, on regardait comme
» le principal mérite, dans l'éloquence, de renfermer
» beaucoup de choses en peu de mots, et de chercher
» à remplir le sujet plutôt que la page.

» Mais que dirai-je de ce que, dans tes livres,
» une gravité continuelle admet néanmoins une cer-
» taine grâce, et sème à propos une certaine dou-
» ceur au milieu des choses sérieuses, pour re-
» cueillir soudainement, en de voluptueuses retraites,
» comme dans une sorte de port, l'attention du lec-
» teur fatigué à travers toutes les richesses de la
» philosophie déployées avec abondance ? O livre
» d'un mérite si vaste ! ô paroles d'un esprit non
» point médiocre, mais habile, et qui ne s'enflent
» point en flots d'exagérations hyperboliques, qui ne
» descendent pas non plus en figures basses et ram-
» pantes ! Ensuite, un savoir unique et rare, qui se
» révèle dans quelque sujet que ce soit, et qui a
» coutume de parler de chacun des arts avec chacun
» des artistes ; qui même, au besoin, ne dédaigne
» pas de manier la lyre avec Orphée, le bâton avec
» Esculape, la baguette de géomètre avec Archimède,
» l'horoscope avec Euphrates, le compas avec Perdix,
» l'aplomb avec Vitruve ; qui ne se lasserait jamais

» d'interroger les temps avec Thalès, les astres avec
» Atlas, les poids avec Zétus, les nombres avec
» Chrysippe, les mesures avec Euclide. Personne
» enfin, de nos jours, n'a su établir aussi bien ce
» qu'il s'est proposé de prouver. Quand il déploie sa
» science contre celui qu'il combat, il se montre, en
» fait de mœurs et d'études, égal aux auteurs de
» l'une et de l'autre langue. Il pense comme Pytha-
» gore, il divise comme Socrate, il explique comme
» Platon, il enveloppe comme Aristote, il flatte comme
» Eschine, il se passionne comme Démosthène, il est
» fleuri comme Hortensius, il s'enflamme comme Cé-
» thégus, il presse comme Curion, il temporise comme
» Fabius, il feint comme Crassus, il dissimule comme
» César, il conseille comme Caton, il dissuade comme
» Appius, il persuade comme Tullius; et, pour en venir
» à une comparaison avec les saints Pères, il construit
» comme Jérome, il détruit comme Lactance, il
» établit comme Augustin, il s'élève comme Hilaire,
» il s'abaisse comme Jean, il reprend comme Basile,
» il console comme Grégoire, il est abondant comme
» Orose, il est serré comme Rufin, il narre comme
» Eusèbe, il touche comme Eucher, il presse comme
» Paulin, il se soutient comme Ambroise (1)..... »

Il est bien entendu que la postérité a rabattu quelque chose de ces pompeux éloges.

« On a de Claudien Mamert un opuscule assez curieux, intitulé : *De l'Etat ou de la condition de l'Ame*, *de statu Animæ*. C'est la réfutation en forme d'un ouvrage anonyme composé de son temps par

(1) *Œuvres de Sidon.* tom. I, *pag.* 327.

quelqu'un qui avait voulu prouver que l'ame est matérielle. Mamert réfute cette opinion par des autorités et par des raisons. Quant aux autorités, plusieurs de celles qu'il allégue en sa faveur ont cela de curieux qu'elles sont tirées d'anciens ouvrages de philosophie pythagoricienne, aujourd'hui perdus, et qui existaient encore au Ve siècle, si Mamert ne ment ou ne se trompe pas, quand il les cite comme les ayant lus. De ce nombre, sont des ouvrages de Philolaüs, d'Architas, d'Eromène, tous les trois de Tarente, et beaucoup d'autres, attribués de même à des Pythagoriciens de l'ancienne école. Pour ce qui est des arguments par lesquels Mamert s'efforce de prouver la spiritualité de l'ame, ce sont des fragments de pure métaphysique, fondés sur l'absurdité d'attribuer à une substance matérielle, à un corps, des actes simples, des facultés indivisibles, comme le sont les actes et les facultés de l'ame, tels que le raisonnement, la volonté, la mémoire, facultés qui, de quelque manière qu'on les considère, ne peuvent être assimilées à des corps, ni qualifiées de matérielles. Toute cette métaphysique, on s'en doute bien, ne prouvait guère ce qu'elle voulait prouver. Purement négative, impuissante à pénétrer dans la nature intime des phénomènes, à en saisir les détails, elle en affectait d'autant plus aisément la précision et la rigueur des formules géométriques. Toutefois, il est juste de reconnaître que, au Ve siècle, cette métaphysique, si creuse et si vaine qu'elle doive nous paraître aujourd'hui, pouvait passer pour de la science, et contenait le germe de quelques démons-

trations plus sérieuses et plus directes, qui ont été données depuis, de la spirituatité de l'ame.

» Du reste, la philosophie de Platon, soit pure et dans l'intégrité de ses formes originelles, soit modifiée par le christianisme, cette philosophie, dis-je, n'était pas la seule répandue dans la Gaule; on y enseignait aussi diverses parties de la phisophie d'Aristote, sa morale, entre autres, les Catégories, et, selon toute probabilité, la Dialectique. Sidoine nomme, comme l'un des maîtres par lesquels il avait entendu professer ces doctrines, un certain Eusèbe, dont il parle à diverses reprises, avec de grands éloges, et qui, à ce qu'il semble vouloir dire, enseignait en Grec (1).

» D'après un passage de Claudien Mamert, on serait tenté de croire que la philosophie à la mode, de son temps, parmi les nobles Gallo-Romains, était un matérialisme superficiel, qui se piquait surtout de nier la spiritualité de l'ame, et la tenait pour indissolublement unie au corps, dont elle partageait nécessairement la destinée temporaire. Le passage de Mamert est assez curieux pour mériter d'être traduit, malgré l'affection prodigieuse de la diction, obscure et vague par excès de recherche. En voici, sinon la traduction précise, au moins le sens général, qui est tout ce qui importe ici. Après avoir cité quelques-uns des graves philosophes qui admettaient la spiritualité de l'ame, il continue de la sorte : « Ou je » me trompe fort, dit-il, ou de tels hommes ont » pénétré beaucoup plus avant dans la raison secrète

(1) *Œuvres de Sidon.* tom. I, *pag.* 319.

» des choses que certains des nôtres qui, introduisant » parmi les disputes de salon l'examen des questions » les plus sublimes, et sûrs des applaudissements de » quelques louangeurs stupides, s'assoupissent sur » leurs siéges, à la seule réminiscence de ce qu'ils » nomment des opinions décrépites, des rêves de » vieilles femmes, et soutiennent que l'ame est adhé- » rente aux viscères, emprisonnée dans la capacité » du corps (1). »

« Ces faits, qui en font nécessairement présumer toute une série d'autres analogues, semblent constater qu'il y avait en Gaule, à l'époque convenue, je ne dirai pas plus de philosophie, mais du moins plus de curiosité, plus de prétentions philosophiques que l'on ne serait autorisé à s'y attendre dans un siècle de bouleversements, de confusion, de désastres privés et publics, les uns déjà consommés, les autres imminents (2). »

Après Claudianus Mamertus, nous ne trouvons, jusqu'à la fin de l'empire d'Occident, aucun écrivain latin, soit chrétien, soit païen, qui mérite d'être cité parmi les philosophes; mais la fin du Ve siècle produisit un homme extraordinaire qui, par son amour pour les lettres et par ses talents, aurait peut-être retardé la chute de la littérature, si les forces d'un seul homme de génie avait été suffisantes pour opérer une si grande révolution.

Anicius Manlius Torquatus Sévérinus Boethius, plus connu sous le nom de Boèce (3), naquit à Rome,

(1) *De Statu Animæ*, II, 8.

(2) Fauriel, *Hist. de la Gaule méridionale*, tom. I, *pag.* 411.

(3) C'est cependant par erreur qu'il est ainsi nommé, et que l'on écrit *Boetius*, au lieu de *Boethius*. Ce mot vient de βοηθος, secourable.

vers l'an 470, d'une des plus anciennes et des plus riches familles de cette ville, et d'un père qui fut trois fois consul. Boéthius était bien jeune, lorsqu'il perdit l'appui nécessaire à ses premières années ; il mérita d'être l'objet des soins de Festus et de Symmachus, et leur fut uni ensuite par les liens du sang, après l'avoir été par ceux de la tendresse (1). Il reçut donc à Rome une éducation brillante, puis, déjà riche de son propre fond, se rendit à Athènes, qui était encore le centre du goût et des lettres (2). Là, sous les plus célèbres philosophes et orateurs, il se nourrit de toutes les sciences de la Grèce, et puisa, à leur école, ce genre de philosophie qui caractérise tous ses écrits.

Pendant que Boéthius étudiait à Athènes, Rome avait deux fois changé de maître. Après Odoacre, Théodoric était venu, avait fondé en Italie l'empire des Visigoths. Ce prince, qui s'était fixé d'abord à Ravenne, s'étant rendu à Rome, à la fin de l'an 500, Boéthius fut chargé par le sénat de haranguer le prince, et prononça un discours qui plut également au roi, aux vainqueurs et aux vaincus. Théodoric l'éleva aux honneurs, et le nomma consul, en 510. Une faveur insigne lui fut accordée en 522 ; le roi et le sénat désignèrent consul ses deux fils, très-jeunes encore, qu'il avait eus de sa première femme, Helpis, fille du consul Festus. Boèce, l'ayant perdue, épousa Rusticiana (3), fille d'Aurélius Symmachus, petit-fils du célèbre Symmaque.

(1) Desolatum parente summorum te virorum cura suscepit. *De Consolat. Philos.* II, pros. 3.

(2) Atheniensium scholas longe positus introisti. Cassiod. *Var.* I., 45.

(3) Sidonius donne des éloges au savoir de Rusticiana, mère de celle-ci. *Œuvres de Sidonius*, tom. I, *pag.* 171.

Pendant plus de vingt ans, Boéthius servit fidèlement l'état, et fut digne de toute la confiance du prince. Son zèle et l'activité extraordinaire qu'il déploya devinrent grandement utiles à la monarchie, à l'Église et aux sciences. Boéthius fut une des colonnes qui soutinrent l'empire de Théodoric, et le bonheur dont ils jouirent sous le règne de ce prince, ils le durent en partie aux conseils de Boéthius. Sa fermeté mit un frein à l'avidité des employés, et réprima les intrigues des courtisans ; il rétablit les finances, et régla avec sagesse la monnaie, les poids et les mesures ; le commerce reparut sous son gouvernement. Il lui fut permis d'être d'autant plus sévère à réformer les abus que lui-même donnait à la cour l'exemple d'un ministre probe et désintéressé. Au milieu de ses occupations politiques, Boéthius n'abandonna pas l'étude de la philosophie et de la théologie ; il prit un vif intérêt aux démêlés suscités par les opinions d'Eutychès, et déploya de grandes connaissances théologiques dans les conférences qui furent tenues à ce sujet.

Le poste que Boéthius occupait fut aussi ce qui amena son malheur. Des favoris exerçaient de honteuses dilapidations, et écrasaient le peuple par des impôts excessifs. Boéthius porta au pied du trône les soupirs et les larmes des provinces, mais ses représentations furent inutiles. Résolu de faire un dernier effort, il exposa au roi, en plein sénat, les manœuvres des sangsues publiques ; il ne craignit point de défendre le sénat lui-même, accusé d'avoir voulu arracher l'Italie à la domination des Goths. Les hommes qu'il avait réprimés pendant son ministère, les usurpateurs qu'il avait punis, et enfin ses ennemis de tout genre se réu-

nirent pour le perdre. Son courage fut regardé comme un acte de rèbellion ; sa défense du sénat, comme une preuve de complicité avec ce corps. Théodoric fit prononcer contre lui un décret qui le déclarait coupable de haute trahison. Il fut arrêté, et plus tard, en 525, décapité, sans avoir été entendu dans sa justification (1).

La postérité, séduite par le calme de l'innocence que respire le dernier ouvrage de Boéthius, l'a absous du crime de trahison, comme éternellement elle absoudra tout homme condamné sans jugement. Amalasuinthe, fille de Théodoric, dut être persuadée de l'innocence de Boéthius, puisque, parvenue au gouvernement, elle fit replacer ses statues qui avaient été renversées. Cependant, la haine des grands poursuivit la veuve de Boéthius ; elle ne put rentrer dans la possession de ses biens, et l'on vit la fille et l'épouse de consuls romains mendier son pain de porte en porte.

Le dernier ouvrage, et aussi le chef-d'œuvre de Boéthius fut composé sous les verroux ; et a pour titre : *De la Consolation de la Philosophie*. Il est en forme de dialogue, et en prose mêlée de poésie de divers mètres. La philosophie et l'auteur sont les deux interlocuteurs ; la première vient consoler le second dans sa prison ; elle lui fait le tableau de l'inconstance de la fortune, du bonheur de l'homme vertueux, et finit par une admirable dissertation sur le hasard et sur la

(1) On a souvent donné à la chute de Boéthius d'autres raisons que celles-là ; il me semble que nous devons surtout nous en rapporter à lui-même. Or, dans les éloquentes pages du Ier livre de sa *Consolation*, il n'allègue absolument que ces motifs politiques.

providence. Comme ouvrage de philosophie, le livre de la *Consolation* est quelque chose de bien supérieur au siècle où il a paru ; la pensée en est forte ; les idées y sont vraies et puissantes ; c'est une philosophie douce et fondée sur la raison la plus élevée ; on voit que l'écrivain avait accepté son malheur avec une résignation toute chrétienne.

Sous le rapport du style, le mélange de la prose et de la poésie, et le passage arbitraire de l'une à l'autre, appartiennent au mauvais goût du siècle. La prose de Boéthius, habituellement pure et coulante, n'est pas sans dureté ; on y retrouve parfois la latinité ecclésiastique. Ses vers, en général, valent mieux que sa prose ; ils sont faciles, harmonieux, pleins de détails agréables. Quel homme d'étude ne connaît ces gracieux adoniques :

Nubibus atris
Condita nullum
Fundere possunt
Sidera lumen.
Si mare volvens
Turbidus Auster
Misceat æstum,
Vitrea dudum
Parque serenis
Unda diebus
Mox, resoluto
Sordida cœno,
Visibus obstat ;
Quique vagatur
Montibus altis
Defluus amnis
Sæpe resistit
Rupe soluti
Objice saxi.
Tu quoque, si vis
Lumine claro
Cernere verum,
Tramite recto
Carpere callem ;
Gaudia pelle,
Pelle timorem
Spemque fugato,
Nec dolor adsit.
Nubila mens est,
Vinctaque frenis
Hæc ubi regnant (1).

(1) *De Consolatione Philosophiæ*, I, metr. 7.

« Voilés par de sombres nuages, les astres ne peu-
» vent répandre aucun éclat. Si l'Auster déchaîné, ve-
» nant à souffler sur la mer, en bouleverse les flots,
» l'onde, auparavant transparente, et semblable à
» l'azur des cieux, se trouble soudain, et chargée
» d'un impur limon, ne laisse plus pénétrer les re-
» gards. Souvent le fleuve impétueux qui descend
» du haut des monts, rencontre un roc, se replie sur
» lui-même et brise son impétuosité. Vous donc,
» voulez-vous voir la vérité dégagée de tout nuage, et
» cheminer dans le droit sentier, chassez la joie,
» chassez la crainte, éloignez l'espérance, ne donnez
» point accès à la douleur. L'ame s'obscurcit, elle
» est enchaînée, du moment où règnent ces passions. »

Avec l'élégance et la pureté de la prose, le livre de la *Consolation* a toute la grâce qui distingue si éminemment les productions antiques de la muse grecque et de la muse latine. Ce qui attache plus encore, c'est qu'on y rencontre et un enjouement qui n'a rien de frivole ni d'affecté, et le sérieux d'une philosophie vraiment chrétienne, où il n'y a rien de stoïque ni de contraint. Vous vous associez aux infortunes du noble prisonnier, vous en êtes plus touché que lui-même. En admirant le talent de l'écrivain, vous êtes pénétré d'estime et de vénération pour cet esprit généreux et élevé, qui parle de ses odieux persécuteurs avec plus d'indulgence que l'histoire, s'appliquant à lui d'abord les graves leçons qu'il donne aux autres, s'ouvrant à toutes les consolations qu'il présente à l'infortune, étant aussi libre dans les fers qu'au sein de l'opulence et des honneurs, toujours se montrant

supérieur aux biens qu'il a perdus, comme aux calamités nouvelles qui l'attendent. Le livre de la *Consolation* nous rappelle, par certaines ressemblances vagues et éloignées, ces touchants récits d'un autre prisonnier, qui usa dans les cachots du Spielberg les florissantes années de sa vie, et dont le langage si miséricordieux, si évangéliquement résigné devient tout à la fois une haute leçon de philosophie chrétienne, puis aussi, mais certainement contre la pensée de l'auteur, une juste et sévère flétrissure de ses bourreaux. Les *Prisons* et les *Devoirs*, fruits merveilleux éclos sous les fers, comme la *Consolation de la Philosophie*, ont une saveur bien autrement pure et rafraîchissante. Il y a loin encore de Pellico à Boèce(1).

(1) Il existe plusieurs traductions françaises du livre de la *Consolation*. La meilleure, celle de Colesse; Paris, Gogué, 1772, in-12, a été reproduite dans le *Panthéon*, avec l'épitaphe de Boèce, défigurée comme dans Colesse. Voy. le *Choix d'ouvrages mystiques*. Nous avons sous les yeux la version de F. Nicolas Regnier, Paris, Loyson, 1676, in-12; — Celle du sieur deMalassis, de Mante; Paris, J. Houze, 1645, in 12; — Celle du P. René de Ceriziers, Jésuite; Paris, Camusat, 1636, in-4°, 2e édit. Le privilége est de la même année. *Id.*, Paris, Angot, 1663, in-12. Ces différentes versions ne sont pas lisibles, et Colesse manque de précision et de fermeté.

La Biographie univ. de Feller indique une version de la *Consolation*, par Merabin; 1753, in-12.

Parmi les bonnes éditions du livre de Boéthius, il est juste de remarquer l'édition *ad usum Delphini*; Paris, 1680, in 4°.

Dom Gervaise a publié une *Histoire de Boèce*; Paris, 1715, 1 vol. in-12 en deux parties. C'est un livre estimable et utile.

CHAPITRE IX.

Rhétorique, Grammaire, Épîtres au IVe et au Ve siècle.

Quelques traités de rhétorique, bien secs, bien arides, voilà, avec des grammaires, tout ce que nous trouvons dans les derniers siècles de la littérature romaine. C'était chose facile de se bâtir ainsi une réputation au moyen de compilations plus ou moins érudites, sans frais d'invention ni de génie. La pauvreté d'imagination se trouvait par là masquée, et les écrivains de ce genre figuraient dans la liste des hommes qui étaient alors quelque chose.

Les deux branches de savoir qui, à cette même époque, avaient le plus de vogue, surtout parmi les Gallo-Romains, et qui excitaient le plus d'émulation, puis aussi donnaient le plus de renommée, c'étaient la grammaire et la rhétorique. Les Gaulois du Midi avaient cultivé avec ardeur ces deux sciences, avant d'être sujets de Rome, ou du moins avant de se voir saisis de la manie d'être ou de paraître Romains en toutes choses; ils avaient eu pour maître en ce genre les grammairiens et les rhéteurs marseillais.

Ce fut du milieu du IIIe à la fin du IVe siècle qu'ils

se distinguèrent le plus dans ces études favorites. Depuis la perte de la liberté romaine, les panégyriques des empereurs étaient devenus pour les Romains le thème le plus relevé de l'éloquence, ou, pour mieux dire, de la rhétorique; or, l'on sait que la plupart de ces plates harangues, et les plus renommées, sont l'œuvre de rhéteurs Gallo-romains.

» Le nombre de ces Rhéteurs s'était rapidement accru et devait être extraordinaire dans la seconde moitié du IVe siècle. Ausone, qui nous a laissé une liste des professeurs de rhétorique ou de grammaire qui s'étaient illustrés, de son temps, dans les écoles de Bordeaux, ou qui, nés dans cette ville, avaient professé avec distinction dans quelque autre, n'en compte pas moins d'une trentaine, parmi lesquels il y en avait dont la réputation s'était étendue à toutes les parties de l'empire.

» Au Ve siècle, la culture de la grammaire et de la rhétorique était indubitablement déchue en Gaule, moins toutefois que l'on ne présumerait, à considérer toutes les causes de décadence accumulées sur cette époque. Les écoles de l'une et de l'autre étaient encore alors nombreuses, et quelques-unes encore florissantes en Gaule. Il y en avait dans toutes les grandes villes du Midi. Il est fait expressément mention de celles de Vienne, de Lyon, de Bordeaux, de Toulouse, de Clermont, de Marseille, et l'on ne peut douter qu'il n'y en eût aussi dans bien d'autres villes moins considérables, qui n'avaient pas autant de chances de faire parler d'elles. Les noms de plusieurs des professeurs qui furent à la tête de ces écoles sont venus jusqu'à nous, accompagnés de témoignages qui

en attestent l'antique célébrité. Sidoine Apollinaire ne manque pas une occasion d'exalter le mérite très-varié de Lampridius de Bordeaux, de Pragmatius et de Sapaudus de Vienne; Viventiol de Lyon, Marius Victor de Marseille, Sécurus Melior de Clermont ont été vantés par d'autres.

» On ne sait rien de précis ni sur les théories de ces sciences, ni sur les méthodes suivies pour leur enseignement. Tout ce que l'on peut dire à cet égard, c'est que, au temps dont il s'agit, elles n'avaient subi aucun changement notable ; ce qu'elles avaient été au IIIe et au IVe siècle, elles l'étaient à peu près encore au Ve, et l'on peut leur appliquer sans inconvénient, à cette dernière époque, l'idée générale qu'on s'en fait aux précédentes.

» La grammaire avait pour objet principal de commenter, d'analyser, d'interpréter les ouvrages célèbres, ceux des poètes surtout, et plus particulièrement encore ceux des poètes les plus anciens, de manière à en bien développer le sens littéral et les beautés intrinsèques.

» La rhétorique était quelque chose de plus relevé, de plus complexe et de plus artificiel que la grammaire ; elle consistait en exercices variés, dont le but définitif était de donner au discours, par la forme et les accessoires, une importance distincte du fond et même, autant que possible, supérieure au fond des choses. Elle enseignait, comme dit Suétone (1), à employer à propos les figures de langage convenues, à dire une même chose de plusieurs manières différentes

(1) De claris Rhetoribus.

ou opposées, et toujours également bien, toujours avec un égal degré d'effet; à mieux dire ce qui passait pour avoir été bien dit; à donner aux fables un air de vérité, à la vérité des airs de fable; à louer et à blâmer les grands hommes.

» Les compositions consacrées à ces sortes d'exercices prenaient le nom général de déclamations; elles roulaient sur un certain nombre de sujets transformés en lieux communs. Ces sujets, soit de pure invention, soit donnés par l'histoire, embrassaient tous les cas auxquels pouvaient s'appliquer le talent de la parole et l'art de persuader. C'étaient des plaidoyers sur des causes réelles ou imaginées à dessein pour donner au rhéteur l'occasion de produire à l'admiration d'autrui les secrets les plus intimes et les plus merveilleux de son éloquence. C'étaient des dissertations paradoxales sur des questions générales de politique ou de morale. C'étaient des panégyriques, où, de peur de dire des grands hommes des choses ordinaires et convenues, on s'évertuait à en dire d'étranges, de vaines, et, au besoin, de fausses.

» Maintenant, veut-on apprécier par leurs fruits tous ces exercices, tous les artifices de cette rhétorique si estimée on en a un moyen facile et sûr; il ne faut pour cela qu'examiner les ouvrages qui en étaient le but, l'application, le résultat définitifs. Ces ouvrages, qui furent très nombreux, sont aujourd'hui, il est vrai, pour la plupart perdus, mais il en reste néanmoins des échantillons renommés, et plus qu'il n'en faut pour en saisir et en apprécier le caractère général (1). »

(1) Fauriel, *Hist. de la Gaule méridion.* tom. I, *pag.* 415.

Nous avons une suite de prétendus orateurs, dont les œuvres sont connues sous le titre de *Panégyriques anciens* (1); c'est là et dans quelques livres du IVe et du Ve siècle que l'on peut voir jusqu'où était descendu l'art oratoire. Ces panégyriques sont de tristes monuments de servilisme et de mauvais goût. Il est difficile, je crois, de porter plus loin la démence de l'adulation. Comment un prince n'était-il pas révolté de ces lâches mensonges? Comment n'imposait-il pas silence au vil orateur? Mais il y a apparence que, dans ces malheureux, le besoin d'être flattés était pour le moins égal à celui qu'on avait de les flatter. Il y a, pour ainsi dire, des besoins d'orgueil, comme il y en a de bassesse. Il est à remarquer que, dans ces temps-là on ne trouve plus de traces de l'éloquence latine que dans les Gaules. C'étaient des Celtes qui étaient les successeurs d'Hortensius et de Cicéron.

Parmi les plus célèbres panégyristes, il faut citer Euménius, Nazarius, Mamertinus, et Latinus Pacatus. On respire au moins lorsque, à travers tant de sujets d'éloges, ou ridicules ou atroces, on en trouve un de raisonnable, et le discours d'Euménius *Pro restaurandis Scholis*, discours qu'il prononça dans sa patrie, dans cette ville d'Autun, aujourd'hui si déchue, est tout-à-fait différent des autres panégyriques; mais le sujet du discours est ce qu'il y a de mieux dans le discours même (2).

» Pacatus se distingue un peu des autres panégy-

(1) *Panegyrici veteres*, édit. du P. de la Baune; Paris, 1676, in-4°.

(2) Thomas, *Essai sur les Eloges*, tom. I, *pag.* 90, édit. de Belin: Paris, 1891, in-8°.

nistes ; ce n'est pas qu'il ne tombe dans les mêmes égarements de bassesse, mais du moins il montre çà et là une certaine fougue, un certain emportement déclamatoire qui ne manque pas entièrement d'effet. Pacatus affecté de rappeler qu'il est un Gaulois parlant devant des Romains, qu'il vient des extrémités les plus lointaines de la Gaule ; il apporte dans le sénat, où l'éloquence est héréditaire, la rudesse inculte et l'âpreté du langage transalpin : *Rudem hunc et incultum transalpini sermonis horrorem.* Il ne faudrait pourtant pas être dupe de ces faux airs de paysan du Danube. Le sayon de poil de chèvre cache mal la toge du rhéteur ; c'est encore un raffinement et une coquetterie de langage pour relever la banalité de la louange par un air de sauvagerie affectée.

» Je l'ai dit, Pacatus a plus d'éclat et de vivacité que la plupart des autres panégyristes. Dans le récit de la déroute et de la mort de Maxime, je rencontre quelques traits assez énergiques, bien que le même fonds de déclamation s'y fasse toujours sentir. « Que » de fois il a dû s'écrier : Où fuir ? Tenterai-je de » combattre, de soutenir, avec une partie de mes » forces, un choc que toutes mes forces n'ont pu » repousser ? Chercherai-je à fermer les Alpes Cot- » tiennes ? Que m'ont servi les Juliennes ? Irai-je en » Afrique ? je l'ai épuisée. Regagnerai-je la Bretagne ? » je l'ai abandonnée. Me confierai-je à la Gaule ? mais » elle m'abhorre. Me tournerai-je vers l'Espagne ? » mais elle me connaît (1). »

« Malheureusement, toute cette chaleur ne sert ici

(1) Chap. XXXVIII.

qu'à écraser un vaincu (1). » On peut néanmoins louer dans le même discours un passage qu'anime un sentiment plus noble, l'horreur des persécutions religieuses. M. Ampère l'a judicieusement remarqué. Mais de quelques rares étincelles, de quelques morceaux d'un certain mérite qu'il serait aisé de surprendre au milieu du pathos de ces rhéteurs qui se battent les flancs et se guindent sur des échasses pour paraître plus grands qu'ils ne sont, il y a loin et très-loin à la véritable éloquence (2).

Le genre favori de composition, celui qui, à tous égards, allait le mieux aux moyens comme au goût de l'époque, c'étaient les Lettres, ou Epîtres. Il nous en reste plusieurs recueils; et des recueils perdus, nous avons encore diverses lettres détachées, qui avaient été par hasard transcrites dans d'autres ouvrages. Parmi ces Epîtres, il y en a qui sont de la plus haute importance historique, et j'en ai cité plus d'une qui fait foi de cette assertion; mais la plupart sont de pures lettres domestiques, des lettres où il n'est question que d'affaires privées, souvent très-minutieuses, de simples billets de politesse ou de curiosité, comme il s'en écrit tous les jours des millions dans toute société un peu raffinée. Or, en étudiant ces lettres, on reconnaît dans toutes, à proportion de l'étendue du cadre, la même prétention, la même recherche de tours et d'expressions. On voit,

(1) Ampère, *Revue des Deux Mondes*, IVe série, tom. XI, *pag.* 709.

(2) Dans le *Spicilége de litt.*, Coupé a traduit quelques morceaux des Panégyriques.

ce qui est d'ailleurs constaté par le fait, que toutes furent destinées par l'auteur à être un jour recueillies et publiées pour la satisfaction des beaux esprits du temps. C'était pour eux tous qu'elles avaient été écrites ; elles allaient à leur adresse par la publication. C'était là une bonne partie des chefs-d'œuvre du siècle (1).

Mais si ces lettres ne sont guère plus recommandables par le style que les autres productions de la même époque, elles ne laissent pas d'avoir une certaine importance historique. Vu les détails et les anecdotes qu'elles nous offrent, quand la chronique contemporaine présente une lacune, ce sont de précieux documents. Tel est le cas des *Lettres* de Quintus Aurélius Avianus Symmachus, que l'on regarde comme un des plus grands orateurs de la fin du IVe siècle, et dont les discours ont été perdus, à l'exception de ce qu'Angélo Mai en a retrouvé et publié, avec des notes, à Milan, 1815. Ces débris d'un genre d'ouvrage insignifiant par lui-même, n'offrent aucun intérêt pour l'histoire ou pour le goût. Que faire, dit avec raison M. Villemain, dans un remarquable travail sur cet orateur, « que faire aujourd'hui de compliments adressés à Valentinien ou à Gratien (2)? » Fils d'un Préfet de Rome, il reçut une éducation distinguée ; un de ses principaux maîtres était né dans les Gaules, et voilà, sans doute, pourquoi Symmaque fut lié avec un grand nombre de personnes de ce pays. Il eut beaucoup de ressemblance

(1) Fauriel, *lieu cité*, *pag.* 423.

(2) Villemain, *Mélanges*, tom. I, *pag.* 414.

avec Pline le jeune, qu'il paraît s'être proposé pour modèle. Comme Pline, il faisait ses délices de la littérature ; comme lui, il protégeait et soutenait les savants ; il l'imita aussi dans son économie domestique ; enfin, le hasard voulut qu'il courût la même carrière. Symmaque fut grand pontife, questeur et préteur ; il parvint, en 368, à la charge de Gouverneur, — *Corrector*, — de la Campanie et du pays des Bruttiens ; puis, deux ans après, il fut proconsul d'Afrique. Les habitants de cette province lui érigèrent une statue. Le sénat le choisit pour prononcer l'éloge de Valentinien et de Gratien. En 384, il fut chargé de la préfecture de Rome. Il prit le parti de Maxime, dont il prononça le panégyrique. Théodose ayant vaincu ce concurrent, Symmaque se réfugia dans une église, obtint son pardon de l'empereur, par l'intercession de Léontius, que la secte des Novatiens regardait comme pape légitime. En 391, Symmaque parvint au consulat ; six ans après, son fils, qu'il avait élevé avec grand soin, fut nommé Préteur. Sous les fils de Théodose, Symmaque fut employé à diverses missions. On ignore l'époque de sa mort.

Le fils de Symmaque recueillit les *Lettres* de son père, les disposa sans observer l'ordre chronologique, les distribua en dix livres et les publia. Elles sont en tout au nombre de neuf cent soixante-cinq, dans les éditions complètes ; mais plusieurs ne sont que de très-courts billets. Parmi les cent trente personnages auxquels sont adressées les Lettres de Symmaque, on distingue son père et son fils, deux ou trois de ses frères ; les empereurs Constance, Gratien, Valentinien II, Théodose, Arcadius et Honorius ; le poète grec Andronicus,

le poète latin Ausone, et un Ambroise qui, selon Tillemont, n'est autre que le saint évêque de Milan. Bien que cette identité ne soit pas rigoureusement établie par le contenu de ces lettres, Tillemont pense que saint Ambroise et Symmaque furent long-temps amis, et même qu'ils étaient parents. En général, toutes ces Epîtres portent l'empreinte d'une ame douce et bienveillante, puis d'un esprit exercé par des études littéraires et par l'habitude des affaires publiques tout à la fois. Le style en est moins élégant et quelquefois plus naturel que celui de Pline le jeune, que Symmaque paraît cependant avoir pris pour modèle (1). Nous croyons qu'elles ont été jugées trop sévèrement par Tiraboschi, par Heyne, par Andrès, et même par M. Villemain. Traduites et commentées avec habileté, elles jetteraient un grand jour sur beaucoup de faces de l'histoire littéraire et civile du IVe siècle. Est-il donc sans intérêt de voir quelles pensées intimes préoccupaient le plus souvent l'aristocratie avec laquelle Symmaque était en correspondance; de connaître les goûts dominants de ces hommes légers et polis, d'assister à leurs controverses, à leur vie domestique, à leurs paisibles loisirs des champs? Je ne le pense pas.

Sidonius, qui admirait Symmaque, nous retrace dans un seul mot le caractère distinctif des lettres de cet écrivain. Un tour arrondi, *roíunditas* (2), voilà bien le mérite premier de l'élégant et ingénieux Symmaque. Il relève des bagatelles par une attention minutieuse, et, quand il parle littérature, n'épargne

(1) Daunou, *Biog. univ.* art. *Symmaque.*

(2) *Œuvres de Sidon.* Tom. I, *pag.* 2.

ni l'engouement de l'admiration, ni la minauderie affectée de l'amateur. Voici, par exemple, ce qu'il écrivait à Ausone, au sujet du poème de la Moselle :

« Symmachus à Ausonius.

» Tu me demandes de longues lettres ; c'est là une » preuve de véritable amitié. Mais moi, qui connais » la pauvreté de mon esprit, j'aime mieux m'attacher » à une laconique brièveté que d'étaler, en de gran- » des pages, ma maigreur et ma faiblesse. Il n'est » pas étonnant que la veine de mon langage se soit » amoindrie, puisque, depuis long-temps, elle n'a » pas été alimentée par la lecture de quelque poème » ni de quelque ouvrage en prose, venu de toi. Com- » ment donc demandes-tu une large usure à mon es- » prit, toi qui ne lui as fait aucun prêt littéraire ? Ta » *Moselle* vole de main en main, et tout le monde se » délecte à ces vers admirables, où tu immortalises le » fleuve, mais ton poème ne fait que passer devant » mes yeux. Pourquoi, de grâce, pourquoi vouloir » que je sois étranger à cet ouvrage ? Te semblé-je » assez inhabile pour ne pouvoir le juger, ou assez mé- » chant pour ne savoir pas le louer ? Ainsi, tu as gran- » dement méconnu ou mon esprit ou mon caractère. Et » néanmoins, malgré ton interdit, j'ai pu connaître à » fond ce poème. Je voudrais ne pas dire ce que j'en » pense ; je voudrais me venger de toi par un juste » silence, mais l'admiration pour le livre fait taire » le ressentiment de l'offense.

» Jadis, quand j'accompagnais les drapeaux des » Princes éternels, je connus ce fleuve, rival de plu- » sieurs fleuves, mais incomparable à beaucoup d'au-

» tres. Voilà maintenant que, dans des vers nobles » et élevés, tu l'as rendu plus célèbre que le grand » Nil Egyptien, que l'Hister glacé du Sarmate, et » que notre fleuve si connu. Je ne croirais pas les » étonnantes choses que tu racontes de l'origine et du » cours de la Moselle, si je n'étais assuré que tu ne » mens pas, même dans un poème. Où as-tu trouvé » ces essaims de poissons, aussi divers de noms que » de couleur, aussi différents de grandeur que de goût, » et que tu as su, au delà des forces de la nature, ar- » ranger avec l'assaisonnement des muses ? Moi, qui » souvent me suis assis à ta table, où j'ai admiré des » choses qui étaient rares alors, je n'y ai jamais » vu ce genre de poissons. Quand donc sont-ils nés » dans ton livre, ces poissons qui ne furent jamais sur » tes plats ? Tu vas croire que je plaisante, que je » badine. Me rendent les dieux aussi digne d'être loué » des Princes, qu'il est vrai que je mets ton poème » à côté des poèmes de Virgile !

» Mais, oubliant enfin mon ressentiment, je cesse » de te louer davantage, de peur que ce ne soit ajou- » ter encore à ta gloire que de t'admirer, quoique » j'aie été offensé. Publie, publie des livres, et excepte- » moi toujours ; je n'en jouirai pas moins de ton ou- » vrage, quand même ce sera par la complaisance » d'autrui. Adieu (1). »

Cela est-il assez élaboré, assez élogieux ? Voilà quel est le ton presque habituel de Symmaque, mais on ne saurait dire cependant, avec M. Villemain, que ses lettres soient *stériles de faits et de sentiments.*

(1) *Epist.* 1, 9.

Lorsque Symmaque parle de son fils, on sent que le cœur du père est pour beaucoup dans le langage de l'écrivain. La 20e lettre du livre IVe et quelques autres de ce genre ne manquent pas de tendresse. Je puis citer une lettre qui honore la sensibilité de Symmaque. Le consul Syagrius allait prendre à Milan les insignes de sa charge ; il avait prié son ami d'assister à la solennité qui devait avoir lieu à cette occasion, et Symmaque répondit :

« Je sens, très-illustre consul, combien ton amitié » m'est glorieuse. Tu m'ordonnes d'aller te trouver, » et de partager la joie que t'inspire ta dignité ; com- » ment puis-je ne point accéder à cette demande, si » tu ne m'excuses avec autant de bonté que tu en as » mis à m'appeler? Eh ! que faire dans cette perplexité » déplorable, lorsque je suis engagé d'un côté par » notre vieille union, de l'autre retenu par le deuil » de la perte d'un frère ? Deux personnes différentes » s'offrent en même temps à moi. Comment pourrais- » je montrer un même visage, en présence d'affections » contraires ? Ainsi donc, prends part à ma tristesse, » et dispense-moi de ce voyage. Que ceux qui sont » dans le bonheur se groupent joyeux autour de ta » chaise curule ; que tous ceux de tes amis, qui n'ont » pas à se plaindre du sort, se trouvent à ton entrée » en charge. Laisse-moi, avec le temps ou avec la » raison, calmer en mon ame la douleur cruelle que » me cause la perte d'un frère. Il faut encore, dans » ce deüil prématuré, que je console mes proches ; » leur chagrin redoublerait, si leur inquiétude s'ag- » gravait de la pensée d'un prompt. voyage Sois » donc facile à m'excuser. Certes, si tu veux te fâcher

» de ce que je ne serai pas là, fâche-toi plutôt contre » ma destinée ; c'est elle qui a jeté sa main sur moi, » elle qui m'a retenu, malgré moi. Adieu (1). »

La plus fameuse des lettres de Symmaque, c'est celle qui traite la question du rétablissement de l'autel de la Victoire. Saint Ambroise et Prudence l'ont réfutée. M. de Châteaubriand a magnifiquement reproduit, dans ses *Martyrs*, cette lutte du paganisme contre le christianisme.

Les lettres étaient, à cette époque, et avaient été depuis long-temps le grand moyen de communication entre les esprits ; elles avaient toute l'activité du mouvement nouveau qui agitait l'esprit humain. Parcourez-les, vous y trouverez débattues toutes les grandes questions politiques et religieuses ; elles traversaient avec une incroyable rapidité de vastes pays, établissaient une communauté de pensées et de sentiments entre des hommes qui souvent ne s'étaient pas vus. Elles secondèrent merveilleusement les progrès du christianisme ; les églises dispersées se touchèrent par cet échange de doctrines entre leurs chefs ; la Grèce, l'Afrique, la Gaule, devenaient voisines l'une de l'autre ; la voix d'un évêque gouvernait le monde entier (2).

L'Eglise grecque peut être fière de trois hommes de génie, dont la correspondance a un charme infini ; c'est de Grégoire, de Basile et de Chrysostome que je veux parler. Nos Pères de l'Eglise latine leur sont inférieurs en ceci tout au moins, et leurs lettres ne présentent pas ce parfum de fraîche poésie, de sentiment exquis, de merveilleux atticisme que l'on rencontre sous

(1) *Epist.* 1, 95.
(2) Charpentier, *Etudes moral. et hist. sur la litt. rom. pag.* 301.

le ciel oriental. Plus dogmatiques, plus négligées et plus arides, elles se distinguent cependant par des qualités spéciales, et il est des noms qui ne sauraient passer inaperçus.

Celui de saint Ambroise se présente le premier. Les *Lettres* de ce grand évêque sont, comme ses autres ouvrages, entachées du goût prétentieux et recherché qui dominait alors; le style en est habituellement serré et concis, mais par là même obscur et pénible, puis ensuite les explications allégoriques de plusieurs passages de l'Ecriture les rendent monotones et fatigantes. Mais il en est un grand nombre où ces défauts sont rachetés par une véritable éloquence, par l'abondance et par la valeur des faits historiques. Telle est, entre autres, la réponse à Symmaque; telle encore la lettre qu'Ambroise écrivit à sa sœur Marcellina, au sujet de la basilique de Milan. Ailleurs, l'ame douce et affectueuse du saint pontife se révèle par de subites expansions, par des conseils de paix et d'amitié qu'il donne avec sagesse.

Comme tous les grands hommes, saint Augustin s'est peint dans ses *Lettres*. Il y développe sa belle ame, y fait admirer une vaste étendue de connaissances, une éloquence naturelle, une prudence consommée, un zèle ardent pour les intérêts de l'Eglise, un amour sincère de la vérité, une piété tendre et solide, une bonté qui ne se refusait à personne, une modestie sans égale. Augustin était consulté de toutes parts, et sur toutes sortes de questions; plusieurs de ses réponses sont des traités complets. On y trouve presque entière l'histoire ecclésiastique de son temps, surtout celle des Donatistes et des Pélagiens.

L'évêque d'Hippone s'interposa plus d'une fois en faveur des coupables et des opprimés ; il y a de lui une éloquente lettre au tribun Marcellinus pour les Circoncellions, et M. Villemain en a déjà fait admirer la charité évangélique, tout en regrettant que le même pontife ait été, en d'autres circonstances, égaré par une ardeur de foi trop ardente (1). Ce moment d'oubli, si excusable quand on se reporte à l'époque, n'est-il pas noblement réparé dans cette page aux Manichéens:

« Qu'ils sévissent envers vous, ceux qui ne savent » pas avec quelle peine on trouve la vérité, ni com- » bien il est mal aisé d'éviter l'erreur. Qu'ils sévissent » envers vous, ceux qui ne savent pas combien rare- » ment, combien difficilement on peut, avec la sé- » rénité d'une ame pieuse, triompher des séductions » de la chair. Qu'ils sévissent envers vous, ceux qui » ne savent pas quel travail il faut pour guérir l'œil » de l'homme intérieur, de manière à ce qu'il puisse » regarder son soleil. Qu'ils sévissent envers vous, ceux » qui ignorent par quels soupirs, par quels gémisse- » ments on arrive à connaître Dieu, et bien faible- » ment encore. Qu'ils sévissent envers vous, ceux qui » ne donnèrent jamais dans l'erreur où je vous vois » engagés, vous. Quant à moi qui, long-temps et » cruellement ballotté, ai pu voir enfin ce que c'est » que cette vérité pure, que l'on aperçoit en dehors de » toute vaine fiction; moi qui, dominé par diverses » opinions et diverses erreurs, ai mérité à peine, in- » fortuné, de confondre, Dieu aidant, les folles » imaginations de mon esprit ; quant à moi qui,

(1) *Mélanges*, tom. III, *pag.* 470—3.

» pour dissiper les ténèbres de mon intelligence, me » suis soumis si tard au miséricordieux médecin qui » m'appelait et me caressait; quant à moi qui ai long- » temps pleuré, afin que la substance incommutable » et immaculée, dont les livres divins sont remplis, » daignât se révéler à mon ame; quant à moi, qui re- » cherchai jadis avec curiosité, qui écoutai avec at- » tention, qui crus témérairement, et qui m'effor- » çai de persuader à d'autres, et qui défendis avec » opiniâtreté toutes ces rêveries dans lesquelles vous » retient enchaînés une longue habitude, je ne puis » nullement sévir envers vous, que je dois supporter » maintenant comme je me supportai à une autre épo- » que, et traiter avec la même patience que mon pro- » chain eut envers moi, lorsque furieux et aveugle » j'étais dans votre erreur (1). »

On avait vu, en Orient, saint Basile, évêque de Césarée, et son ancien maître, le sophiste païen Libanius, échanger des lettres d'une amabilité et d'une politesse admirables. Chose pareille se reproduisit sur le sol de l'Afrique; et il nous reste un précieux débris d'une correspondance entre saint Augustin et Maximus, grammairien de Madaure. Ici et là, il y a quelque chose de touchant dans cette fraternité de deux cultes opposés, et dans cette pieuse vénération qui abaisse aux pieds de deux pontifes plus jeunes qu'eux ces zélés défenseurs du paganisme défaillant. Voici la lettre de Maximus; elle date de l'an 390 :

« Désireux que je suis de recevoir souvent de vos » lettres et de jouir de votre aimable entretien, je

(1) *Contra Epistolam Manichæi*, cap. 2—3, tom. VIII, *pag.* 151, édit. des Bénédictins.

» n'aurai garde, après avoir été depuis peu attaqué
» par vos gracieuses railleries, qui pourtant ne bles-
» sent point la charité, je n'aurai garde de ne pas
» vous rendre la pareille, car vous pourriez prendre
» mon silence pour du chagrin. Que si vous aper-
» cevez, dans ce que je dirai, la caducité de mon
» âge, veuillez, je vous prie, m'écouter d'une oreille
» indulgente.

» Quand la Grèce raconte que le mont Olympe est
» la demeure des dieux, on sent bien que c'est une
» fable; mais une chose visible et incontestable, c'est
» que le forum de notre ville est habité par un grand
» nombre de divinités tutélaires. Qu'il y ait un Dieu
» souverain, qui, n'ayant pas eu de commencement,
» n'ayant rien engendré, suivant la nature, soit néan-
» moins un père universel et magnifique, où donc
» est l'homme assez fou, assez insensé pour nier une
» si grande vérité? Nous invoquons sous divers noms
» la puissance de ce Dieu, laquelle est répandue dans
» toutes les parties du monde, et tous nous ignorons
» quel est le nom véritable de ce maître; car le mot
» de Dieu est commun à toutes les religions. Ainsi
» donc, en honorant séparément, et par différentes
» sortes de cultes, ce qui est comme ses divers mem-
» bres, nous l'honorons certainement tout entier.

» Mais une insigne erreur, je ne puis le dissimuler,
» met à bout ma patience. Eh! comment souffrir qu'à
» Jupiter qui lance le tonnerre, on ose préférer
» Mygdon; que l'on élève Sanaé au-dessus de Junon,
» de Minerve, de Vénus et de Vesta; puis ensuite,
» chose affreuse! que l'on fasse marcher avant les
» dieux immortels le martyr des martyrs, Nampha-

» nion (1) ; que Lucitas aille de pair avec eux ; qu'on
» lui rende un culte pareil à celui qui leur est dû ;
» que l'on honore de la même manière une infinité
» d'autres gens, dont les noms sont en horreur aux
» dieux et aux hommes, et qui, ayant la conscience
» de leurs forfaits, ont affecté de mourir d'une mort
» qui fût glorieuse ; puis, mettant ainsi le comble à
» leurs crimes, ont trouvé une fin tout-à-fait digne
» de leur coupable vie ? Néamoins, bien des per-
» sonnes, vaut-il la peine de rappeler cela ? aban-
» donnent les temples, négligent les mânes de leurs
» ancêtres, et vont en insensées aux tombeaux de ces
» hommes, en sorte que se vérifie l'oracle du poète
» indigné d'un tel égarement,

Et dans les temples des dieux, Rome a juré par des ombres (2).

» Il me semble presque voir, de nos jours, se re-
» nouveler cette bataille d'Actium, où les monstres
» d'Egypte osaient lancer contre les dieux romains
» des traits qui ne pouvaient être d'aucun effet.

» Ce que je demanderais à un homme sage, comme
» vous l'êtes, c'est que, renonçant à cette vigueur
» d'éloquence que tous admirent en vous, et ou-
» bliant ces arguments de Chrysippe, avec lesquels
» vous aviez coutume de combattre ; puis, mettant
» un peu de côté cette dialectique dont les étreintes
» nerveuses vont à ne laisser rien de certain, vous
» me montrassiez nettement quel est ce Dieu que,

(1) Namphanion est mentionné, le 4 juillet, dans le Martyrologe romain.

(2) Lucani *Pharsal.* VII, 459.

» vous autres Chrétiens, vous revendiquez en propre,
» et que vous nous dites voir présent dans certains
» lieux retirés; car, pour nous, nous adorons nos
» dieux au grand jour, nous leur adressons publi-
» quement de pieuses prières que tous les hommes
» entendent; nous tâchons de nous les rendre pro-
» pices par des sacrifices de bonne odeur, et nous
» voulons que chacun les voie et les juge.

» Mais je cesse, vieillard débile, de m'engager plus
» avant dans cette lutte, et j'en viens très-volontiers
» à ce mot du rhéteur Mantuan :

» Chacun par son plaisir est toujours entraîné. (1).

» Du reste, je ne doute point, noble personnage,
» que, après être sorti de ma secte, vous ne laissiez
» mettre la main sur cette lettre à quelqu'un qui la
» fera périr par le fer ou par le feu. Si cela arrive,
» le papier seul sera perdu; mais ces paroles ne
» seront point anéanties; car elles resteront à jamais
» gravées dans toutes les ames religieuses. Vous con-
» servent les dieux par qui, tous tant que nous sommes
» de mortels sur la terre, nous vénérons le Père
» commun des dieux et des hommes, et, sous mille
» noms divers, l'honorons dans un harmonieux dis-
» cord (2). »

On s'aperçoit ici que le vieux paganisme s'était fort épuré dans certains esprits, et la philosophie religieuse que professait Maximus ne ressemblait guère au paganisme ancien. Les idées chrétiennes avaient nécessairement agi sur les plus opiniâtres.

(1) Virgil. *Ecl.* II, 65.
(2) August. *Epist.* XVI.

L'évêque d Hippone répondait ainsi à Maximus :
» Agissons-nous sérieusement l'un avec l'autre, ou
» bien n'y a-t-il qu'un simple badinage ? car, à la
» manière dont est conçue votre lettre, je ne sais si
» c'est la faiblesse de votre cause, ou l'enjouement
» de votre caractère qui vous a fait prendre le parti
» de plaisanter plutôt que de discuter gravement.
» D'abord, cette comparaison du mont Olympe et de
» votre forum, je ne vois point à quoi elle tend, si
» ce n'est peut-être à me faire souvenir que Jupiter
» campa sur cette montagne, pendant qu'il combat-
» tait contre son père, ainsi qu'on l'apprend de cette
» histoire, que les vôtres mêmes appellent sacrée, et
» que, sur ce forum, il y a deux statues de Mars,
» nu dans l'une, armé dans l'autre; puis, tout au-
» près la figure d'un homme qui, avec trois doigts
» qu'il avance vers celle de Mars, tient en bride
» cette divinité funeste à toute la ville. Croirai-je donc
» jamais que vous auriez fait mention de ce forum,
» que vous auriez voulu me rappeler le souvenir de
» ces divinités, si vous n'aviez eu l'intention de plai-
» santer, plutôt que de parler sérieusement ? Quant
» à ce que vous dites que de tels dieux sont comme
» les membres du seul grand Dieu, je vous conseille,
» avec toute la liberté que vous me donnez, d'éviter
» soigneusement ces railleries sacriléges, car ce seul
» Dieu unique dont vous parlez, est sans doute celui
» que les savants et les ignorants reconnaissent,
» comme le disent les anciens. Or, prétendrez-vous
» que celui dont la cruauté, ou la puissance, si vous
» aimez mieux, est réprimée pár la figure d'un homme
» mort, soit un membre de celui-là ? Je pourrais en

» dire davantage ; car votre prudence voit assez com-
» bien il est facile de vous pousser loin sur ce sujet,
» mais je me retiens, de peur qu'il ne vous semble
» que j'emploie contre vous les armes de la rhéto-
» rique plutôt que celles de la vérité.

« Quant aux plaisanteries que certains noms pu-
» niques de personnes mortes vous donnent lieu de
» faire contre notre religion, et qui vous ont paru
» piquantes, je ne sais si je dois y répondre, ou les
» passer sous silence ; car, si ces choses-là vous
» semblent à vous, homme grave, aussi frivoles
» qu'elles le sont en effet, je n'ai guère le temps de
» m'arrêter à la raillerie. Si, au contraire, elles vous
» semblent importantes, je m'étonne que, sur cette
» bizarrerie de noms, vous ne vous soyez pas souvenu
» qu'il y a des Euccaddires parmi vos prêtres, et des
» Abaddires parmi vos divinités. Je ne pense pas que
» cela ne vous soit point venu à l'esprit, quand vous
» écriviez ; mais jovial et gracieux, comme vous
» l'êtes, vous avez voulu vous égayer, en nous rap-
» pelant combien il y a de choses risibles dans votre
» superstition. Car, vous Africain, écrivant à des Afri-
» cains, puisque nous sommes en Afrique l'un et
» l'autre, vous n'auriez pu vous oublier vous-même
» au point de croire que la bizarrerie des noms puni-
» ques doive être relevée. Si, en effet, nous voulons
» les interpréter, que signifie le mot Namphanion,
» si ce n'est un homme qui vient *d'un pied favorable*,
» c'est-à-dire, un homme dont l'arrivée apporte quel-
» que chose d'heureux ? nous disons même en latin
» qu'il est venu, *secundo pede*, celui dont la présence a
» été suivie de quelque bonheur. Peut-être la langue

» punique vous déplaît-elle ; mais vous ne sauriez » nier qu'il ne se soit écrit d'excellentes choses, en » cette langue, comme le rapportent des hommes très- » savants. Libre à vous d'être fâché de ce que vous » naquîtes aux lieux où vit encore le berceau de cette » langue. Mais si raisonnablement le son de ce mot » ne nous déplaît pas, et si vous reconnaissez que » je l'ai bien expliqué, vous pourrez vous fâcher » aussi contre votre Virgile, qui fait dire à Evandre, » invitant Hercule au sacrifice qu'il lui avait préparé :

» Viens à nous, d'un pied favorable, et reçois nos sacrifices (1).

» Il désire qu'Hercule vienne d'un pied favorable, » donc il désire qu'Hercule soit Nymphanion, ce » Nymphanion à cause duquel vous aimez à nous in- » sulter à et nous railler. Cependant, si nous voulions » nous égayer, nous trouverions chez vous, pour » ample matière à nos plaisanteries, le dieu Stercu- » tius, la déesse Cloacine, la Vénus Chauve, la » déesse Crainte, la déesse Pâleur, la déesse Fièvre, » puis une infinité d'autres divinités, auxquelles les » anciens Romains, adorateurs des idoles, élevèrent » des temples, et qu'ils firent honorer. Si vous ou- » bliez ces divinités, vous oubliez les dieux de Rome, » et, dès lors, il est manifeste que vous n'êtes point » initié aux mystères des Romains ; cependant, » comme si vous étiez bien attaché au culte des Ro- » mains, vous dédaignez et méprisez les noms pu- » niques.

» Mais, il me semble que vous riez plus que nous

(1) *Enéide*, VIII, 302.

» peut-être de ces mystères, et que vous vous en
» faites une sorte d'amusement pour passer la vie,
» car vous n'hésitez point à recourir à Virgile, comme
» vous dites, et à vous défendre avec ce vers de lui :

» Chacun par son plaisir est toujours entraîné.

» Que si l'autorité de Virgile vous plaît, comme vous
» montrez qu'elle vous plaît effectivement, sans doute
» aussi que vous aimez ces paroles :

» Exilé de son trône, et fuyant Jupiter,
» Saturne, le premier, vint du brillant éther (1) ;

» Sans doute que vous aimez les autres endroits où
» le poète fait entendre que Saturne et vos différentes
» divinités furent des hommes ; or, Virgile avait lu
» vos histoires les plus anciennes et les plus authen-
» tiques. Cicéron les avait lues aussi, lui qui, dans
» ses Dialogues, écrit la même chose plus ouver-
» tement que nous n'oserions le faire, et qui, autant
» que les conjonctures le permettaient, s'efforce
» d'en instruire tout le monde.

» Quant à ce que vous dites, que votre culte l'em-
» porte sur le nôtre, en ce que vous adorez vos dieux
» publiquement, tandis que nos assemblées sont se-
» crètes et privées, je vous demanderai d'abord com-
» ment vous avez oublié votre Bacchus, aux mystères
» duquel vous croyez devoir n'admettre qu'un fort
» petit nombre d'initiés ; ensuite, et vous-même en
» êtes juge, vous ne faites autre chose, en nous
» rappelant la célébration publique de vos mystères,
» vous ne faites autre chose que nous remettre devant

(1) *Enéide*, VII. 320.

» les yeux le spectacle de vos décurions, et les pri-
» mats de la cité courant par les rues comme des fu-
» rieux et des bacchantes. Dans ces fêtes, si c'est
» une divinité qui vous possède, voyez quelle divinité
» ce peut-être qu'une divinité qui ôte la raison ? Mais
» si ce n'est qu'une fureur simulée, que signifient
» donc, même en public, tous ces mystères et à quoi
» sert un si honteux mensonge ? Ensuite, pourquoi
» ne prédisez-vous rien, si vous êtes inspirés ? et
» pourquoi, si vous êtes dans votre bon sens, dé-
» pouillez-vous ceux qui se trouvent sur vos pas ?

« Puisque, dans votre lettre, vous me faites sou-
» venir de tout cela et de bien d'autres choses, que
» je crois devoir taire maintenant, pourquoi ne ririons-
» nous pas de vos dieux, que vous-même raillez
» adroitement, comme le sentent assez tous ceux qui
» connaissent votre caractère, et qui liront votre
» lettre ?

« Si donc vous voulez que nous traitions ces choses-
» là d'une manière convenable à votre âge, à votre
» sagesse, et à ce que nos meilleurs amis ont droit
» d'attendre de nous, cherchez quelque chose qui
» mérite d'être discuté, et plaidez la cause de vos
» dieux avec un tel soin que vous ne sembliez pas un
» prévaricateur qui nous fournit de quoi les attaquer,
» plutôt qu'un homme qui songe à les défendre.

« Mais de peur toutefois que, ignorant ceci, vous
» ne tombiez, sans y penser, dans de sacriléges ca-
» lomnies, sachez que les Chrétiens catholiques,
» dont il y a même une église en votre ville, n'adorent
» point les morts, et n'adorent rien enfin de tout ce
» qui a été fait et créé par Dieu, mais qu'ils n'ado-

» rent que le Dieu même qui a fait et créé toutes
» choses.

» Nous pourrons, avec l'aide de ce seul et véri-
» table Dieu, nous étendre davantage sur ce sujet,
» quand je verrai que vous voudrez discuter sérieu-
» sement (1). »

Assis sur le siége épiscopal d'une petite ville de l'Afrique, Augustin dirigeait à lui seul l'Eglise Orthodoxe. Jamais l'autorité du génie ne fut admise avec un assentiment moins contesté. Du fond de son cloître de Bethléem, Jérome s'appliquait à disjoindre les liens qui unissaient en un faisceau les membres de ce Patriciat romain dévoué si aveuglément à l'ancien culte. Il se servait, pour atteindre ce but, il se servait de la puissance que son imagination vive et brillante lui donnait sur l'esprit des plus nobles et des plus vertueuses dames romaines. Le paganisme, peut-être moins faible, sous le rapport de la pensée, qu'il ne l'avait été dans le siècle précédent, n'opposait toutefois aucun antagoniste à ces illustres représentants du génie chrétien. Il semblait composer sans infériorité; mais le talent n'est pas la seule arme dont se servent les partis, et le paganisme en avait d'autres. Ils recouraient à de sourdes menées, ils savaient exercer une cruelle tyrannie contre les Patriciens qui osaient concevoir la coupable pensée de rompre avec le siècle. Un des premiers sénateurs, Pontius Méropius Paulinus, dont la conquête fut un signal de joie pour tous les chrétiens, excita le dépit des coreligionnaires qu'il désertait, et se vit en butte à toutes leurs invectives. Tout le monde l'a-

(1) August. *Epist.* XVII.

bandonna, et Rome le rappelait à elle par la voix du poète Ausone, mais le paganisme dut reconnaître qu'il n'avait plus aucun pouvoir sur l'ame du noble transfuge, et il cessa d'inutiles efforts.

Paulin se plaignit des attaques de ses amis avec cette résignation pleine de douceur, que l'on trouve seulement dans les ames qui ne savent point haïr. Long-temps après sa conversion, il eut à soutenir et à consoler un néophyte, calomnié aussi, parce qu'il avait abandonné les idoles. Cet homme se nommait Aper; il était riche, sage, éloquent, estimé pour sa prudence et pour son érudition. Il ne fallait donc rien moins qu'une grande force de caractère et un mépris complet de tous les intérêts du monde pour oser braver ce nouveau genre de persécution, exercé par l'ancien culte jusque dans l'asile secret de sa famille. Seul, le plébéien, qui ne pouvait pas même prétendre aux honneurs de la calomnie, entrait sans bruit dans la société chrétienne.

Le dévouement de Paulin ne trouva pas toujours des imitateurs, et les tentatives de saint Augustin près de Volusianus restèrent infructueuses; la vanité du siècle l'emporta. Jérome réussissait mieux dans ses efforts contre l'aristocratie. Chez lui, la prudence s'alliait aux mouvements d'une ame pleine de chaleur. Il n'aspirait pas à des victoires promptes ou éclatantes. Conquérir à la vérité une seule personne dans quelque famille illustre, ce lui semblait un succès grave et sérieux; il attendait du temps le moyen de le rendre plus complet. Aucun docteur de cette époque n'a mieux connu que lui la puissance des mœurs romaines, et n'a su l'attaquer avec plus d'habileté.

Il a tracé le tableau séduisant d'une famille patricienne qui, vouée au christianisme, entoure de ses respects son vieux chef resté pontife des faux dieux. La paix qui règne dans cette sainte maison, la douceur de ce vieillard qui sourit aux chants chrétiens qu'il entend résonner autour de lui, tout est représenté avec une simplicité admirable. La poésie chrétienne a magnifiquement reproduit, dans ces derniers temps, les contrastes que faisait naître le combat des deux cultes, et le vieux père de Cymodocée, s'il n'est pas un souvenir de l'histoire, ne compte pas moins pour une ravissante création du génie.

Jérôme

Le pontife dont parle saint Jérome s'appelait Albinus ; sa femme et tous ses enfants avaient embrassé la nouvelle religion. Parmi ceux-ci nous ne connaissons que Læta. Saint Jérome l'appelait *sa très-religieuse fille en Jésus-Christ;* elle épousa Toxotius, fils de sainte Paula, et eut de lui une fille aussi nommée Paula, dont elle attribuait la naissance à un vœu qu'elle avait fait. Son mari, qui, depuis long-temps, avait marqué parmi les membres de l'aristocratie les plus contraires aux innovations, étant mort, elle restait l'arbitre du sort de cette enfant; elle résolut donc de la vouer à Dieu, et s'adressa à saint Jérome, pour obtenir de lui les conseils nécessaires. Il lui écrivit sa lettre *de Institutione filiæ*. Le commencement de cette épître nous montre combien Jérome était circonspect dans ses tentatives, modéré dans ses espérances, et habile dans le choix de ses moyens : « L'Apôtre saint » Paul écrivant aux Corinthiens, dit-il, et formant, par » ses instructions saintes, cette naissante Eglise du » Christ, leur donne, entre autres préceptes, le pré-

» cepte suivant : *Si une femme a un mari infidèle, qui*
» *consente à demeurer avec elle, qu'elle ne se sépare*
» *point de son mari, car le mari infidèle est sanctifié par*
» *la femme fidèle, et la femme infidèle est sanctifée par*
» *le mari fidèle. Sans cela, vos enfants seraient impurs,*
» *tandis que maintenant ils sont purs* (1). Si quelqu'un,
» par hasard, a cru jusqu'à ce jour que Paul avait
» trop relâché les liens de la discipline, et qu'il avait
» usé d'une indulgence précipitée, que celui-là con-
» sidère la maison de votre père, cet homme d'une
» haute naissance et d'un profond savoir, mais qui
» marche encore dans les ténèbres ; il comprendra que
» le conseil de l'Apôtre a été utile chez vous, puisque
» les fruits qui y sont nés ont adouci l'amertume de
» la racine, et que d'une mauvaise tige a découlé un
» baume très-précieux.

« Vous êtes née d'un père et d'une mère qui n'a-
» vaient pas la même religion ; de vous et de mon
» cher Toxotius est issue Paula. Qui jamais eût pensé
» qu'Albinus, le Pontife, serait un jour aïeul d'une
» fille accordée par un martyr aux vœux d'une mère
» chrétienne ; que cet aïeul prendrait plaisir à enten-
» dre chanter l'alléluia du Christ à un enfant qui ne
» fait que bégayer, et que ce vieillard élèverait dans
» son sein une vierge de Dieu ? Nous avions eu bonne
» et heureuse espérance. Une sainte et fidèle maison
» sanctifie un infidèle. Il est déjà candidat de la foi
» celui qu'environnent une troupe croyante de fils et
» de petit-fils. Je suis persuadé que Jupiter lui-même,
» s'il avait eu une semblable parenté, aurait pu croire

(1) I *Cor.* VII, 13—14.

» en Jésus-Christ. Qu'Albinus rejette ma lettre avec » mépris, et en rie; qu'il me traite de fou, qu'il » m'appelle insensé; son gendre en faisait autant; » avant de croire on devient chrétien, on ne naît pas » tel. Les murs dorés du Capitole sont aujourd'hui sa- » les; tous les temples de Rome sont remplis de pous- » sière et de toiles d'araignées. La cité se lève de ses » fondements, et le peuple, courant en foule devant » ces temples à demi ruinés, vole aux tombeaux des » martyrs. Si la prudence ne peut amener à croire, la » honte au moins devrait y pousser. Que ceci, ô Læta, » ma très-religieuse fille en Jésus-Christ, que ceci soit » dit afin que vous ne désespériez pas du salut de votre » père; une conversion n'est jamais tardive (1). »

Saint Jérome trace ensuite un plan d'éducation pour la jeune Paula, et il n'oublie point d'adresser à la mère cette recommandation : « Quand elle verra son aïeul, » qu'elle se jette dans ses bras, qu'elle s'attache à » son cou, et, malgré lui, qu'elle lui chante allé- » luia (2). » Combien elle est habile cette conspiration ourdie en famille contre la conscience du vieux prêtre païen ? n'était-il pas plus sage d'autoriser ces mariages mixtes, qui devaient en définitive tourner à l'avantage du christianisme, que de les blâmer comme faisait saint Ambroise, quand il écrivait : « *Cave*, » *christiane*, *gentili aut Judæo filiam tuam tradere*; » garde-toi, chrétien, de donner ta fille à un gen- » til ou à un Juif (3). »

(1) Lettres de saint Jérome, trad. de J. F. Grégoire et F. Z. Collombet, tom. III, *pag.* 333.

(2) *Ibid.*, *pag.* 345.

(3) *Opera*, tom. I, *pag.* 239.

Il est aisé de juger, par la correspondance de saint Jérome, que, pendant son séjour à Rome, il était en relation avec une foule de dames appartenant toutes à l'aristocratie. Ses vertus, sa douceur, les grâces mêmes de son génie, le rendaient un ennemi trop redoutable au paganisme, pour que les chefs de ce culte n'employassent pas contre lui leur arme ordinaire, c'est-à-dire la calomnie. Ils voulurent, en l'abreuvant de dégoûts, le contraindre à s'éloigner de Rome, et ils dépassèrent même, en cette occasion, tout ce que naguère ils avaient fait contre Paulin. Saint Jérome fut publiquement diffamé (1). On le traita de sorcier, de menteur, de débauché, *lubricus*; on alla jusqu'à le charger de l'infamie d'un faux crime, dont jamais sa conduite n'avait donné lieu de le soupçonner, et qui enveloppait aussi Paula, belle-mère de Læta, sans que l'austérité de la vie d'une femme de ce rang pût justifier son innocence. L'affaire fit tant de bruit qu'elle fut portée devant les magistrats. L'accusateur rétracta tout ce qu'il avait dit, mais ceux qui se réjouissaient du scandale ne s'arrêtèrent point à son désaveu. Saint Jérome quitta Rome.

La victoire des païens fut incomplète. Ils pouvaient forcer Jérome à déserter la citadelle de leur religion, mais non pas à garder le silence. Du sein de l'Orient, où il s'était retiré, il renoua, par une correspondance entière, les liens qui attachaient à lui ses filles en Jésus-Christ, et, secondé par elles, il jetait des germes de dissolution dans le cœur de cette aristocratie si

(1) Voyez ses *Œuvres*, tom. II, *pag.* 506.

fière de sa puissance et si attachée à ses erreurs (1).

Elle a quelque chose de singulièrement tendre, cette correspondance du solitaire avec les délicates matrones de la ville impériale. On sent bien, à ce langage passionné, ardent, triste et sombre parfois, qu'il reporte vers l'Italie des regards involontaires, et que les délices de Rome viennent s'offrir, séduisantes visions, à sa pensée inquiéte et émue. Il donne à de jeunes vierges des conseils d'une étrange hardiesse de style; il leur trace des peintures où la crudité des couleurs serait presque offensante pour nos âges modernes. Quand il explique les Ecritures à plusieurs de ces nobles femmes, il se jette souvent dans des discussions interminables, et sacrifie trop au goût des allégories, dominant parmi les docteurs Latins. Mais à côté de tout cela, quels flots d'éloquence affectueuse et amère, pittoresque et triomphale! Veut-il, par exemple, arracher aux orages du monde un ami, Héliodore? voici comment il termine son entraînante exhortation:

« O désert, toujours émaillé des fleurs du Christ! O » solitude, en laquelle naissent les pierres dont est » construite, dans l'*Apocalypse*, la cité du grand roi! » O retraite admise à l'intime familiarité de Dieu! » Que faites-vous dans le siècle, frère, vous qui êtes » plus grand que le monde? Jusques à quand vou- » lez-vous demeurer à l'ombre des maisons? Jusques » à quand voulez-vous rester emprisonné dans les vil- » les enfumées? Croyez-moi, la lumière a je ne sais » quoi de plus brillant ici. L'on aime, ici, à déposer

(1) Beugnot, *Hist. de la Destruct. du Pagan.* tom. II, *pag.* 93—96.

» le poids du corps, pour s'envoler aux pures et res-
» plendissantes régions de l'éther. Craignez-vous la
» pauvreté? mais le Christ appelle bienheureux les
» pauvres. Etes-vous rebuté par le travail? mais nul
» athlète ne reçoit la couronne, sans avoir sué. Son-
» gez-vous à la nourriture? mais la foi ne redoute pas
» la faim. Appréhendez-vous de meurtrir sur la terre
» nue des membres épuisés déjà par les jeûnes? mais
» le Seigneur y repose avec vous. Une chevelure né-
» gligée vous fait-elle horreur sur une tête malpropre?
» mais le Christ est votre chef. L'immense étendue de
» la solitude vous fait-elle peur? promenez vous en
» esprit dans les cieux. Toutes les fois que vous y se-
» rez montée par la pensée, vous ne serez plus au dé-
» sert. Sans les bains, la peau devient âpre et ridée,
» mais quiconque a été une fois lavé dans le Christ n'a
» plus besoin de se laver une seconde fois. Vous êtes
» trop délicat, frère, si vous voulez goûter ici-bas
» les plaisirs du siècle, et régner ensuite avec le
» Christ.

» Viendra, viendra le jour où ce corps mortel et cor-
» ruptible revêtira l'incorruptible immortalité. Heureux
» alors le serviteur que le maître aura trouvé veillant!
» Alors, au son de la trompette, la terre sera dans l'ef-
» froi avec les peuples, et vous, vous vous réjouirez. A
» l'aspect du Seigneur prêt à juger, le monde poussera
» un mugissement lugubre; les tribus, regardant les
» tribus, se frapperont la poitrine. Des rois si puissants
» jadis, sans garde maintenant qui veille à leurs côtés,
» palpiteront de crainte. Vénus paraîtra là avec son
» fils; là, on verra Jupiter armé de ses feux; là aussi
» l'insensé Platon avec ses disciples. Les arguments

» d'Aristote ne serviront de rien. Alors vous, homme » simple et pauvre, vous tressaillerez d'allégresse, vous » rirez, vous direz : voilà mon crucifié, voilà le juge » qui, enveloppé de langes, poussa des vagissements » dans l'étable. Voilà le fils de l'artisan et de la femme » qui gagnait sa vie avec ses mains ; voilà celui qui, » sur le sein de sa mère, s'enfuit en Égypte, lui Dieu, » devant un mortel ; voilà celui qui fut couvert de » pourpre, voilà celui qui fut couronné d'épines ; » voilà ce magicien, ce démoniaque, ce Samaritain. » Juif, regarde ces mains que tu as percées ; Ro- » main, vois son côté qu'a déchiré ta lance. Voyez si » c'est bien là le même corps que vous disiez avoir été » enlevé furtivement, pendant la nuit, par ses disci- » ples (1). »

De pareilles beautés éclatent à chaque instant dans les *Lettres* de saint Jérome, et vous arrachent un cri d'admiration. Ce n'est pas néanmoins qu'il ne vienne se mêler à cet or un trop fréquent alliage, ni que des pages sublimes et sévères ne soient gâtées par de l'enflure, par des métaphores outrées, par des contrastes puérils, comme dans ce passage : « Rome est » devenue pour la gentilité une espèce de désert. Les » dieux que les nations adoraient autrefois ne se » trouvent maintenant que dans les greniers, avec les » hiboux et les chouettes. L'étendard des soldats, » c'est la croix. Ce signe salutaire embellit la pour- » pre des rois et relève l'éclat de leurs diadèmes. Déjà » l'Egyptien Sérapis est devenu chrétien. Marnas » pleure enfermé dans Gaza, et appréhende sans

(1) *Lettres*, tom. I, *pag.* 51.

» cesse la destruction de son temple. Nous recevons
» chaque jour une foule de moines qui viennent de l'In-
» de, de la Perse, de l'Egypte. L'Arménien a quitté
» son carquois, les Huns apprennent le Psautier, la
» chaleur de la foi échauffe les glaces de la Scythie.
» Les soldats Gètes, vêtus de rouge et de jaune, por-
» tent des tentes pour églises, et peut-être ne nous dis-
» putent-ils la victoire que parce qu'ils se confient en
» la même religion que nous (1). »

Le solitaire de Bethléem regardait, du fond de sa grotte, ce qui se remuait dans le monde, et son ame assombrie ne pensait qu'avec effroi à une catastrophe prochaine. « J'exposerai, dit-il, j'exposerai quelque
» chose des misères présentes. Si jusqu'à présent nous
» sommes ici restés un certain nombre, cela ne
» vient pas de notre mérite; c'est l'effet de la misé-
» ricorde du Seigneur. Des nations innombrables et
» d'une férocité inouïe ont envahi les Gaules entières.
» Tout l'espace renfermé entre les Alpes et les Pyré-
» nées, compris entre l'Océan et le Rhin, tout cet es-
» pace le Quade, le Wandale, le Sarmate, les Halani,
» les Gipèdes, les Hérules, les Saxons, les Burgondio-
» nes, les Alémani, et les Pannoniens, ô déplorable
» République! l'ont affreusement dévasté. Maguntia-
» cum, (2), noble cité jadis, a été prise et ruinée de
» fond en comble; on a massacré dans l'église plu-
» sieurs milliers d'hommes. Les Vangiones (3) ont été
» exterminés, après un long siége. La puissante ville
» des Rémi (4), les Ambiani (5), les Attrébatæ (6);

(1) *Ibid.* tom. III, *pag.* 357.

(2) Mayence. — (3) Vinguori. — (4) Rheims. — (5) Amiens. — (6) Arras.

» les Morini (1), les plus reculés des humains ; les ha-
» bitants de Tornacus (2), de Némètæ (3), d'Argentora-
» tus (4), ont été emmenés en Germanie. L'Aquitaine et
» la Novempopulanie, la province Lugdunaise et la
» Narbonnaise, tout, excepté quelques villes, tout
» a été saccagé. Celles que le glaive menace au
» dehors, la faim les ravage au dedans. Je ne puis,
» sans verser des pleurs, faire mention de Tolosa, qui
» n'a dû qu'aux vertus du saint évêque Exupérius de
» n'être point tombée encore. Les Espagnes elles-mê-
» mes, les Espagnes, sur le point de périr, tremblent
» chaque jour, au souvenir de l'irruption cimbrique,
» et ce que d'autres provinces ont une fois enduré,
» l'appréhension le fait endurer continuellement à
» celles-ci. Je passe le reste sous silence, de peur
» que je ne paraisse désespérer de la clémence de
» Dieu (5). »

Cette désolation qui n'épargnait aucune province, aucune cité, aucun habitant de ce vaste empire, eut pour signal la ruine de la ville sacrée. Cette noble barrière, devant laquelle Alaric, ému de pitié, avait plusieurs fois reculé, ayant été renversée, le torrent n'avait plus la permission de s'arrêter ; il fallait que tout fût englouti.

Quand elle vit le colosse étendu mort à terre, l'orgueilleuse aristocratie de Rome se dispersa. Des bandes de fugitifs affluèrent dans l'Orient, les chrétiens ne purent rester insensibles au spectacle qu'offraient de telles

(1) Peuples de la Belgique, sur les bords de la mer, et faussement appelés *extremi hominum*, d'après Virgile.

(2) Tournai. — (3) Nimègue. — (4) Strasbourg.

(5) *Lettres de saint Jérome*, tom. V, *pag.* 118.

infortunes. Saint Jérome écrivait en ces termes à Eustochium : « Qui eût jamais pensé que, élevée si haut » par ses victoires sur l'univers entier, Rome croule- » rait, et que, après avoir été la mère de ses peuples, elle » deviendrait leur sépulcre ; que les rivages de l'O- » rient, de l'Egypte, de l'Afrique, naguère possession » de la cité dominatrice, se couvriraient d'esclaves et » d'ancelles ; que la sainte Bethléem recevrait dans » ses murs des personnes de l'un et de l'autre sexe, » nobles jadis, regorgeant de richesses, et qui vien- » draient y mendier ? Comme nous ne pouvons les » secourir, nous les plaignons, et nous mêlons nos » larmes aux leurs (1). »

Saint Jérome pleura avec effusion sur les malheurs de la patrie. Elevé dans la société romaine, convaincu que l'on pouvait encore la régénérer, il sentit vivement le coup mortel qu'elle venait de recevoir, et, dans le premier moment, il ne songea pas à reporter vers le ciel les larmes qu'il versait.

« Après avoir terminé, écrit-il à Eustochium, après » avoir terminé les dix-huit volumes de Commentaires » sur Isaïe, je désirais, ô Eustochium, vierge du » Christ, passer à Ezéchiel, ainsi que je vous l'ai » souvent promis, à toi et à ta mère Paula, de sainte » mémoire ; puis je voulais mettre, comme on dit, » la dernière main à mon travail sur les Prophètes ; » mais voilà que tout-à-coup j'apprends la mort de » Pammachius et de Marcella, la prise de Rome et » la dormition de plusieurs de nos frères et de nos » sœurs. Je suis resté saisi d'effroi et tout consterné, en

(1) Tom. III, *pag.* 746.

» sorte que jour et nuit je n'ai pu songer qu'au salut » de tous. Je me suis cru captif dans la captivité des » saints, et je n'ai pu ouvrir la bouche, avant d'avoir » reçu quelques nouvelles plus certaines. Je demeure » suspendu entre l'espérance et le désespoir ; je me » tourmente des malheurs d'autrui, alors que l'écla- » tant flambeau du genre humain est éteint ; alors » que la tête de l'empire romain est coupée, et que, » dans une seule ville, a succombé le monde en- » tier (1). »

Ce n'est pas le seul témoignage que Jérome ait donné à cette cité malheureuse ; nous le voyons ailleurs, quand il a raconté à Démétrias les désastres de Rome, terminer par ces mots : « Hæret vox et » singultus intercipiunt verba dictantis. Capitur urbs » quæ totum cepit orbem (2). »

La chute de l'empire romain, c'était là un vaste sujet de réflexions pour le saint anachorète. Aussi la mort et la vanité de nos jours sont-elles sans cesse présentes à saint Jérome. Il termine l'éloge funèbre de Népotianus par un sombre tableau, dont Hérodote (3) et Sénèque (4) lui fournissent le sujet. « Xerxès, ce roi si puissant, qui aplanit des mon- » tagnes et combla des mers, considérant, d'un lieu » élevé, cette multitude prodigieuse d'hommes et cette » armée innombrable qu'il traînait à sa suite, pleu- » ra, dit-on, à la pensée que, de tous ceux qu'il » voyait alors, il n'en resterait pas un seul, au bout » de cent ans. Oh ! s'il nous était donné de monter

(1) Tom. III, *pag.* 698.
(2) Tom. IV, *pag.* 783.
(3) Liv. VII. — (4) *De Brevitate Vitæ*, cap. XVI.

» en un lieu d'où nous pussions découvrir toute la
» terre sous nos pas, je te montrerais l'univers en-
» tier enseveli dans ses propres ruines, les nations
» se heurtant contre les nations, les royaumes contre
» les royaumes : ici, des tortures ; ailleurs, des mas-
» sacres ; ici, des hommes abîmés dans les flots ;
» là, des hommes traînés en servitude ; ici, des noces ;
» là, des lamentations ; ici, des hommes qui nais-
» sent ; là, des hommes qui meurent ; ici, des hommes
» qui regorgent de richesses ; là, des hommes qui
» mendient. Nous verrions, non-seulement l'armée de
» Xerxès, mais encore tous les habitants de la terre,
» aujourd'hui pleins de vie, destinés à disparaître en
» peu de temps. Ici, le discours succombe sous le
» poids de la pensée, et ce que nous disons n'est rien
» en comparaison de la réalité.

» Revenons donc à nous-mêmes, et, descendant,
» pour ainsi dire, du ciel, voyons un peu ce qui
» nous regarde. Sais-tu, je te le demande, comment
» tu as passé par les premières années, par l'enfance,
» par la jeunesse, par l'âge mûr, par la vieillesse ?
» Nous mourons chaque jour, nous changeons chaque
» jour ; et néanmoins nous nous croyons immortels.
» Le temps même où je dicte, celui qui s'écoule à
» écrire, celui que je mets à relire et à corriger,
» c'est un temps qu'il faut retrancher de ma vie. A tous
» les points que font les copistes, je perds quelque
» portion de mes jours. Nous nous écrivons et nous
» nous répondons ; nos lettres passent les mers, et,
» à mesure que le navire trace son sillon, chaque
» flot emporte un moment de notre vie (1). »

(1) *Lettres*, tom. II, *pag.* 279.

Saint Jérome aime à peindre la nature et la solitude. Il brille par une imagination vigoureuse, que n'avait pu éteindre chez lui une immense érudition. « Le recueil de ses Lettres, dit M. de Châteaubriand, » est un des monuments les plus curieux de la littérature des Pères (1). »

Les *Lettres* que nous avons de saint Paulin de Nola sont généralement surchargées de textes des Ecritures, parfois expliquées d'une manière pénible et avec une longueur fastidieuse. Paulin a des endroits élevés, des mots heureux et saisissants. Il peut offrir des richesses à l'éloquence de la chaire, et il a mérité d'être cité par Bossuet. « Je me souviens ici, dit-il, dans un sermon sur la *Compassion de la Vierge*, que saint Paulin, parlant de sa parente, sainte Mélanie, à qui, d'une nombreuse famille, il ne restait plus qu'un petit enfant, nous peint sa douleur par ces mots : — Elle était avec cet enfant, reste malheureux d'une grande ruine, qui, bien loin de la consoler, ne faisait qu'aigrir ses douleurs, et semblait lui être laissé pour la faire ressouvenir de son deuil, plutôt que pour réparer son dommage : *Unico tantum sibi parvulo, incentore potius quam consolatore lacrymarum, ad memoriam potius quam ad compensationem affectuum derelicto* (2). » On remarque déjà ce que le traducteur ajoute à l'original. La belle expression, transportée de Lucain : *Cet enfant*, reste malheureux d'*une grande ruine*, n'appartient pas au texte latin ; mais c'est surtout l'application qui devient encore plus frappante : « Ne vous semble-t-il pas que

(1) *Génie du Christian.*, tom. III, *pag.* 63.
(2) *Epître* XXX, *pag.* 186.

» ses paroles ont été faites pour représenter les dou-
» leurs de la divine Marie ? Femme, dit Jésus, voilà
» votre Fils : *Ecce Filius tuus* (1). Ah ! c'est ici, dit-
» elle, le dernier adieu ; mon Fils, c'est à ce coup
» que vous me quittez. Mais, hélas ! quel fils me
» donnez-vous en votre place, et faut-il que Jean me
» coûte si cher ? Quoi ! un homme mortel pour un
» Homme-Dieu ! Je le vois bien, ô divin Sauveur,
» vous n'avez pas tant dessein de la consoler que de
» rendre ses regrets immortels. Son amour, accou-
» tumé à un Dieu, ne rencontrant, à sa place, qu'un
» homme mortel, en sentira beaucoup mieux ce qui
» lui manque ; et ce fils que vous lui donnez, semble
» paraître toujours à ses yeux, plutôt pour lui re-
» procher son malheur, que pour réparer son dom-
» mage. »

La lettre à Jovius est, de tout point, un des morceaux les plus remarquables du recueil de l'évêque de Nola, et les vingt à trente lignes qui amènent cette poétique exhortation : *Esto Peripateticus Deo, Pythagoreus mundo*, sois le Péripatéticien de Dieu, le Pythagoricien du monde ; ces lignes, disons-nous, montrent que Paulin savait écrire, quand il en prenait la peine.

Les ouvrages de Sidonius, que nous avons déjà nommé, sont précieux pour l'histoire du temps. Ses *Lettres* nous offrent une fidèle et piquante image de son siècle. « On serait tenté de croire, à ne consulter que l'histoire, que les invasions des Barbares ont tout détruit dans les Gaules, et qu'il y règne

(1) *Joan.* XIX, 16.

une ignorance profonde. Il n'en est rien pourtant ; la civilisation romaine a été atteinte, mais non anéantie. Resserrée et refoulée dans le Midi, elle y maintient les lois, les municipalités, les mœurs, les arts, les souvenirs de l'Italie. La vie politique et littéraire y est la même. Les élections municipales y vont leur train ; seulement elles changent de caractère ; elles deviennent ecclésiastiques, de civiles qu'elles étaient. Il ne s'agit plus de nommer le décurion, mais l'évêque ; et déjà commencent, ou plutôt se perpétuent, dans cette vie nouvelle, les anciennes corruptions, les brigues populaires. A côté de ce mouvement politique, et comme un contraste et un repos, nous trouvons la vie des champs, le soin et le goût des grandes cultures, maintenant encore nombreuses dans le Midi. Comme Pline le jeune, Sidoine s'entretient de littérature et de récoltes, et mêle aux préoccupations, aux intérêts littéraires, la peinture de ses champs, de ses vergers. Tout à la fois bel esprit et agriculteur, la campagne lui est un double sujet de luxe descriptif. Mais avant tout, les lettres sont sa passion et son intérêt. Singulière vanité d'un siècle ! Cette époque de Sidoine, qui nous semble à nous si voisine de la barbarie, si pauvre et si stérile, aux yeux de Sidoine elle est riche et brillante. Les grands écrivains ne lui manquent pas. Dans ses contemporains, Sidoine retrouve toutes les gloires de l'antiquité grecque et latine. Toutefois, on peut se tromper à ce faux éclat ; car toute décadence est insensible, et souvent, en se corrompant, une littérature paraît se rajeunir ou s'étendre : se rajeunir, par des artifices de style qui brisent les langues et les préparent à la

barbarie, mais piquent et réveillent un goût émoussé; s'étendre, en confondant tous les genres, en mêlant toutes les connaissances, et en empruntant à des études opposées des mots bizarres et des images incohérentes. Ainsi fait Sidoine. La corruption, chez lui, n'est pas l'absence, mais l'abus de l'imagination; les mots sont encore latins en eux-mêmes, mais souvent barbares, et toujours forcés dans leur sens; il les tourmente, les détourne de leurs acceptions, pour les rendre ingénieux, arrivant à la barbarie du style, comme les peuples à la barbarie de la civilisation, par un excès de politesse.

» Du reste, la lecture de ses ouvrages, un peu pénible, n'est pas sans agrément. Il y a un vif intérêt dans ce combat douteux de la civilisation et de la barbarie bienfaisante. Ce combat, Sidoine le reproduit fidèlement. Ses *Lettres* nous montrent tour-à-tour la cour de Théodoric, les magnificences encore éclatantes de l'Italie, la puissance naissante du clergé. Les Francs, les Goths s'y meuvent à côté du Gaulois; idiômes, mœurs, costumes se mêlent et s'effacent; déjà vainqueurs et vaincus se familiarisent et s'adoucissent, les uns aux arts, les autres à la conquête. Cependant, la nationalité gauloise, bien qu'opprimée, aime à se reconnaître, à se proclamer dans quelques grands courages, dans quelques grands hommes qui furent long-temps les héros populaires de la race vaincue. Les *Lettres* de Sidoine offrent, du reste, les dernières traces de cette nation gauloise qui bientôt disparaîtra entièrement, et dont Grégoire de Tours va raconter les désastres et la mort politique; et cependant, dans Sidoine, elle paraît encore pleine de

vie, cette nation si occupée d'art, de littérature, d'élection, de plaisirs et d'affaires; mais la barbarie triomphe, et, pour renaître, la Gaule doit périr (1). »

Ce que Sidonius nous paraît ambitionner avant tout, c'est de faire briller son esprit et de mettre au grand jour son savoir. Les allusions les plus forcées, les antithèses les plus heurtées, les retours brusques, les effets inattendus, voilà ce qui lui va, ce qui lui est familier; il décrit souvent, pour le plaisir de décrire; ses tableaux sont chargés. Du reste, il est peu de livres anciens aussi curieux et aussi attachants que les *Lettres* de Sidonius. Cet homme vivait habituellement au sein d'une société d'élite; il était en relation avec tout ce que le siècle pouvait compter de personnages éminents. Princes, préfets, consuls, pontifes, abbés, poètes, rhéteurs, grammairiens, tout lui était connu. Grand seigneur et grand écrivain, le noble Arverne devait être recherché; gracieux et poli, il devait être aimé de tous.

Malgré certains airs aristocratiques, assez apparents dans ses *Lettres*, il avait un cœur aimant, généreux et élevé. Le morceau dramatique où il retrace la funeste catastrophe d'Arvandus, fait autant d'honneur à son cœur qu'à son esprit, comme l'observe Gibbon, et il faut ajouter que, dans la correspondance de Sidonius, beaucoup de lettres sont empreintes de la plus affectueuse amitié. Il y a une touchante lettre où il demande grâce à Proculus pour un fils coupable (2). Nous le voyons, au milieu de sa famille, tantôt analyser, avec son jeune Apollinaris, les fines railleries de

(1) Charpentier, *Essai sur l'Hist. litt. du moyen âge*, *pag.* 42.
(2) Sidon. Tom. I, *pag.* 401.

l'*Hécyra* de Térence et l'*Epitréponte* de Ménandre (1) ; tantôt prodiguer de tendres soins à Roscia et à Sévériana, ses filles. Celle-ci était un jour malade ; son père la conduisait, dans une villa, respirer l'air des champs, et, au départ, il trouvait moyen, tout en prenant avec lui le médecin Justus, de plaisanter sur les fils d'Hippocrate, « lesquels, toujours divisés » d'opinions, et peu habiles, dit-il, quoique assez » assidus, tuent de la manière la plus officieuse grand » nombre de malades : *Languidos multos officiosissime* » *occidunt* (2). »

Quoiqu'il ait eu des heures d'affaissement et de honteuse courtisanerie, Sidonius montra néanmoins plus d'une fois une ardeur énergique à défendre les libertés nationales. Il faut entendre avec quelle éloquente indignation il reproche aux évêques du Midi leur peu de courage et leurs traités malheureux (3) ; avec quelle brûlante vivacité, quelle sombre tristesse, il peint les désastres de l'Arvernie, et plaide la cause de ce pays infortuné. Comme il écrit une touchante lettre à ce vertueux prêtre Constantius, qui était parti de Lyon, à pied, au milieu d'une rigoureuse saison, pour aller consoler les Arvernes en pleurs, au milieu des ruines de leur cité (4) !

Sidonius trouve souvent ainsi la véritable éloquence, qui ne peut venir que du cœur. Souvent encore il s'élève à une grave philosophie, et c'est quelque chose de fort beau que sa lettre sur le tiran Maxi-

(1) *Ibid*, tom. I, *pag*. 363.
(2) *Ibid*, tom. I, *pag*. 183.
(3) *Ibid*. tom. I, *pag*. 249.
(4) *Ibid*, tom. III, *pag*. 177—185.

mus (1). Il redescend ensuite avec une merveilleuse facilité, à un récit du ton le plus jovial, pour conter l'aventure d'Amantius (2). Un écrivain qui réunit à un si haut degré tant de qualités diverses, n'est certes pas un homme vulgaire.

Un ami de Sidoine, Ruricius, a laissé un recueil de lettres qui forment deux livres; elles sont bien écrites, mais peu importantes. Ruricius était Gaulois; après avoir vécu six ans dans les liens du mariage, il se retira du monde avec sa femme, et s'acquit une telle réputation de sainteté que, en l'année 484, il fut nommé évêque de Limoges. Il mourut après l'an 507.

Il nous reste aussi des lettres d'Avitus, évêque de Vienne, que nous avons déjà vu parmi les poètes. Ces lettres, adressées à des princes et à des évêques, roulent principalement sur des questions de théologie; mais il en est plusieurs qui ne sont que de simples billets d'amitié, et qui peuvent nous révéler quelques traits des mœurs du temps. Les évêques d'alors non-seulement se visitaient en leurs principales fêtes, mais aussi, aux grandes solennités de Pâques et de Noël, ils s'écrivaient des lettres *festales*, et nous voyons que nos deux prélats entretenaient ce doux commerce de charité. Viventiolus, évêque de Lyon, écrivit un jour à Avitus :

« A l'exemple de la bonté divine, daignez condes-
» cendre à l'humble prière de vos serviteurs qui vous
» invitent à la solennité de saint Just, pour y rece-
» voir la visite et la bénédiction de votre Apostolat
» sur tout le peuple (3). »

(1) *Œuvres*, tom. I, *pag.* 183—189.
(2) *Ibid*, tom. II, *pag.* 161—167.
(3) Avit. *Epist.* LIX.

Avitus ne put se rendre aux vœux de son ami, et s'excusa par une lettre (1) dans laquelle il dit qu'il ne se trouvera pas à la solennité, car il attend *les puissances*, c'est-à-dire le roi Sigismond, qui devait, avec toute sa suite, arriver à Vienne, où il fallait nécessairement que le pontife se trouvât pour le recevoir.

Comme Avitus honorait de sa présence les fêtes et les solennités de Lyon, saint Viventiolus, à son tour, assistait à celle de l'Eglise de Vienne. Ce fut après une de ces pompes religieuses qu'il écrivit une lettre à son ami, et qu'Avitus lui répondit :

« La joie que nous avait causée votre présence dans » notre dernière fête, vous l'avez augmentée encore, » en nous adressant une lettre pleine de charité et de » tendresse. Elle nous cause d'autant plus de plaisir, » qu'elle nous fait voir l'union constante de l'Eglise » qui est une, et toujours la même partout. Faisse » le Christ, qu'après avoir vu cette année nos vœux » s'accomplir par notre heureuse visite, nous vous » voyions aussi, dans la suite des temps, honorer » d'une présence toujours désirable notre Église de » Vienne. »

Avant d'être évêque de Lyon, Viventiolus avait résidé au monastère de Condat (2), qui était alors pour les lettres et pour les arts un asile contre la barbarie, et où l'on pratiquait même plusieurs arts mécaniques. Encore au désert, Viventiolus avait préparé pour Avitus un beau siége en buis, et, lorsqu'il vint à Lyon visiter Apollinaris, frère d'Avitus, lequel était là malade

(1) *Ibid.* LVIII.

(2) L'abbaye de Condat fut appelée Saint-Oyend. Depuis le XIIIe siècle, elle quitta ce nom, pour prendre celui de Saint-Claude.

et triste, il envoya son beau présent à son ami Avitus, en lui écrivant une lettre pour le consoler de la maladie d'un frère. Voici la réponse que fit le pontife ; elle est tendre et ingénieuse :

Avitus de Vienne à Viventiolus, Prêtre.

« Il y a un double sentiment d'amitié dans ce que » vous avez fait, lorsque, venant à Lugdunum et en- » voyant ici, vous avez porté l'attention envers deux » frères jusqu'à vous enquérir de l'un, qui est infirme, » jusqu'à visiter l'autre, qui est inquiet.

» Et maintenant, quelles dignes actions de grâces » pourrai-je vous rendre pour le présent que vous » m'avez envoyé ? je sens mieux cela dans mon cœur » que je ne puis l'exprimer en paroles. Lorsque vous » dites que de telles choses peuvent venir de la soli- » tude, vous attirez, par l'élégance de cet ouvrage, » les désirs des hommes vers le lieu de votre habi- » tation. Et certes, bien qu'il eût été trouvé désert, » ce lieu ne saurait manquer par votre sollicitude, » par votre discipline et par votre savoir, de devenir un » paradis. C'est pourquoi, vous souhaitant une chaire » en retour du siége que vous m'avez envoyé, je vous » prie de soutenir par vos consolations spirituelles, » par votre ministère sacerdotal, l'école de notre ami » commun Eugendus (1), école chancelante, et, ce » qui est plus triste encore, veuve aujourd'hui de son » supérieur. »

Les lettres d'Avitus sont d'une latinité âpre et difficile ; le texte d'ailleurs présente quelques altérations.

(1) Nous avons métamorphosé ce nom en celui de Saint Oyand.

CHAPITRE X.

Eloquence religieuse, Polémique, Théologie, Polygraphie, au IVe siècle.

Au sein de cette décadence de l'histoire et de la poésie, à côté de cette indifférence morte qui accueillait à Rome toute révolution, tout changement de dynastie; quand le peuple apprenait avec un égal sang-froid la victoire des Goths et le triomphe des légions romaines, parce que la nationalité n'existait plus, une nouvelle et puissante sève circulait chez des hommes privilégiés qui ne se mêlaient point à la corruption du siècle. De graves et hautes questions s'agitaient avec ardeur dans la sphère du christianisme. L'éloquence chrétienne avait pris naissance, et c'était alors le temps de ses plus rudes et plus savants athlètes. Sans doute, quoique en dehors du siècle, cette littérature vierge n'avait pas su s'affranchir des défauts du temps, de la dureté ni de l'enflure du style, de l'incorrection ni de la barbarie des expressions; mais elle était puissante, sous le rapport de la pensée, abordant hardiment des questions qui n'avaient point été traitées jusque là; c'était pour elle une source iné-

puisable d'idées et d'inspirations heureuses. Le christianisme avait soulevé une foule de questions ignorées du paganisme, et les explorait largement; dès lors, une division se présente dans l'Église.

« L'Eglise romaine s'annonce avec ce caractère de fermeté opiniâtre, de fixité dans les principes, qui la distingue de l'Eglise grecque; de là aussi, dans les Pères de l'Eglise latine, une couleur différente. Moins près de ces riantes fictions de la mythologie grecque, qui séduisaient parfois le pieux enthousiasme de saint Grégoire de Nazianze et de saint Chrysostome, moins emportés par cette imagination de l'Orient si vive et si poétique; obligés de lutter contre un idiome pauvre de termes philosophiques, et souvent rebelle à des discussions abstraites, ils dédaignent la grâce de l'expression ou la correction du langage; leurs traits, plus acérés que polis, s'enfoncent profondément, quand ils portent droit; mais quelquefois ils manquent de rapidité et de justesse. Obligés de s'adresser à des peuples plus ignorants que les nations orientales, et dans une langue plus corrompue que la langue grecque, leur style dut offrir plus d'inégalités et de défauts. D'un autre côté, ils présentent une vigueur de raisonnement, une vivacité d'attaque, une puissance de correction qui agit fortement sur l'esprit; on voit en eux toute la chaleur, toute l'âpreté du combat. Nés la plupart sous le climat brûlant de l'Afrique, ils reproduisent, dans leurs pensées, quelque chose de son ardeur. On sent que cette Eglise est appelée à triompher; car il n'est pas exact, ce nous semble, de prétendre, avec un célèbre critique, que l'on ait négligé les conquêtes de la parole, et

qu'il y ait eu dans ce silence un calcul politique. Si l'Eglise latine a vu, plutôt que l'Eglise grecque, s'éteindre ses plus grandes lumières ; si même elle n'a jamais été aussi éclatante, cette infériorité tient à la nature même des deux langues différentes dont se servaient les deux Eglises, mais non à un système profond de domination ; le même phénomène existait pour les littératures latine et grecque profanes. D'ailleurs, les Pères latins ont été les défenseurs les plus opiniâtres du dogme, et les Pères grecs, de la morale. Cette direction contraire des deux Eglises explique suffisamment, selon nous, leur destinée différente. On comprend que l'Eglise romaine, étant d'abord et se maintenant en possession du dogme, qui est le fondement de la doctrine chrétienne, a dû, par ce seul fait, l'emporter sur l'Eglise grecque, qui s'était réservé la morale, sujet plus favorable à l'éloquence que la théologie, mais sujet moins propre à donner l'autorité (1). »

Le monde avait vu Tertullien, saint Cyprien et Minutius Félix tourner vers la défense du dogme chrétien les inspirations passionnées du ciel d'Afrique. Le IVe siècle s'ouvre par un nom célèbre, celui d'Arnobius, qui vint continuer cette école militante, dont les plus vigoureux argumentateurs n'avaient pas, depuis cent ans, laissé respirer un seul moment l'erreur : *Damnata vetustate* (2). Mais il était impossible que, arrivant après tant d'autres, le nouvel antagoniste du paganisme ne semblât les répéter ; aussi ren-

(1) Charpentier, *Etudes sur la Litt. rom.*, *pag.* 306.
(2) Lactant. *Mort. Persecut.* c. 11.

contre-t-on, dans les derniers livres surtout, une foule de choses dont ses devanciers s'étaient emparés déjà. Saint Cyprien avait abrégé à l'excès l'*Apologétique* de Tertullien; Arnobe le commenta sans mesure. Saint Jérome lui reproche une fatigante prolixité, qui le jette dans le défaut d'ordre et de méthode (1).

Sous l'empire de Dioclétien, il professait la rhétorique avec distinction, à Sicca, en Numidie (2). Il servit long-temps, et non sans ardeur, sous les enseignes du paganisme; mais, au milieu de sa carrière, il vint offrir à l'Eglise le reste d'une vie qui n'avait pas été exempte d'erreurs. Les chrétiens l'accueillirent, en lui imposant pour condition de se signaler par quelque grande attaque contre les dieux qu'il avait encensés. Arnobius accepta, et remplit cette tâche de façon à mériter promptement une des premières places parmi ses nouveaux frères. L'Eglise universelle n'avait rien publié de plus complet contre les anciennes croyances, que les *sept livres contre les Gentils*. Cet ouvrage d'Arnobius ne s'adressait, sans doute, qu'aux esprits éclairés, capables d'apprécier la valeur relative des anciennes et des nouvelles idées; mais il devait porter en eux une entière conviction. S'il ne produisit pas tout d'abord un effet rapide, il hâta du moins les progrès du christianisme, dans le siècle suivant. Jérome, qui est loin de lui refuser les brillantes ressources de l'imagination, ne permet cependant de le lire qu'avec réserve (3). Or, cela se

(1) Inæqualis et nimius, et absque operis sui partitione confusus. Tom. IV, part. II, *pag.* 567.

(2) Florentissime Rhetoricam docuit. Hieron. *de Script. eccl.*

(3) Tom. IV, *pag.* 589.

conçoit ; car Arnobius présente contre le dogme certaines hérésies involontaires, provenant du fait d'un catéchumène, savant pour tout le reste, mais peu instruit quant aux vérités fondamentales.

Il est permis de compter au nombre des services rendus par Arnobius les soins qu'il donna à l'éducation d'un homme dans les mains duquel devait tomber et fructifier son héritage ; nous voulons parler de Lucius Cæcilius Firmianus Lactantius. Né dans le paganisme (1), et en Afrique probablement, puisqu'il étudia l'éloquence à Sicca, il fut bientôt remarqué, et, tout jeune, écrivit le *Symposium*, puis la réputation dont il jouissait le fit choisir par Dioclétien, vers l'an 290, pour enseigner les belles-lettres dans la ville de Nicomédie, à qui cet empereur voulait donner de l'éclat. Lactance partit donc avec un grammairien nommé Flabus, qui écrivit en vers des livres sur la médecine, comme nous l'apprenons de saint Jérome (2). Poète, lui aussi, Lactance raconta en vers hexamètres, aujourd'hui perdus, son voyage d'Afrique à Nicomédie. L'école qu'il ouvrit fut peu fréquentée, parce que là-bas on parlait bien plus le grec que le latin. Il négligea le barreau, quoiqu'il eût tous les moyens, toutes les études nécessaires pour y paraître avec honneur (3). Il n'en mit pas moins à profit le loisir auquel il se trouvait condamné (4), et composa différents ouvrages.

(1) Il en fait l'aveu plusieurs fois. *Nos qui sumus ex Gentibus*, dit-il au 48e chapitre de l'*Epitome*. Voyez encore *De Ira Dei*, cap. 2 ; *Institut.* VII, 27.

(2) Cum Flavio (leg. Flabo) grammatico, cujus de Medicinalibus versu compositi exstant libri. *de Script. eccl.*

(3) *Institut.* III, 18. *Præfat.*

(4) Penuria discipulorum, ob Græcam videlicet civitatem. HIERON. *Ibid.*

Il paraît qu'il renonça au paganisme, avant l'année 303; on voit qu'il était chrétien déjà au temps de la persécution de Dioclétien, car il écrivit alors contre deux philosophes, dont sa tolérante réserve nous a caché les noms.

De Nicomédie, Lactance fut appelé dans les Gaules par l'empereur Constantin, qui lui confia l'éducation de son fils Crispus. Il était alors avancé en âge (1), mais il ranima ses forces pour former dans les belles-lettres un prince qui donnait les plus grandes espérances. Quoiqu'il fût à la source des grâces et sur le chemin de la fortune, Lactance vécut dans un état voisin de la pauvreté (2). On ignore l'époque et le lieu de sa mort.

Il existe de lui cinq ouvrages, dont le principal, les *Institutions divines*, renferme une savante défense du christianisme. Il est divisé en sept livres. L'écrivain, après avoir, en forme d'introduction, exposé ses idées sur la providence, passe brusquement à la réfutation du polythéisme et de ses oracles; il raconte avec un ton de raillerie fine et spirituelle, la fable des livres sibyllins, tout en lançant quelques mordantes épigrammes contre les divinités de la Grèce et de Rome. Au second livre, démonstration de la vanité du polythéisme et de son origine, développement positif du système des Manichéens. Au troisième, c'est à la philosophie païenne, à sa frivolité et à son inutilité qu'il porte les derniers coups. Pythagore, Zénon, Socrate et Platon lui-même passent tour-à-tour sous sa plume, et il ne les abandonne qu'après une sévère et railleuse critique.

(1) Extrema senectute, dit saint Jérome. *Script. eccl.*
(2) Euseb. *Chron. Script. eccl.*

Un fait assez curieux, et qui le replace à la hauteur du siècle, c'est la phrase célèbre, où, entre autres opinions absurdes, il signale celle qui admet l'existence des antipodes; mais on aurait mauvaise grâce à rire de Lactance, car beaucoup d'anciens pensaient comme lui. La doctrine chrétienne, en tant que véritable sagesse, forme le sujet du quatrième livre; là encore nouvelle critique des philosophes païens. Dans le cinquième, il prouve que la descente du Christ sur la terre a ramené la justice en ce monde. Au sixième, exposition claire et complète du dogme chrétien, qui repose sur deux idées fondamentales, l'amour de Dieu et la charité envers le prochain. Arrive enfin le septième livre, où l'imagination poétique reparaît et se déploie avec éclat. Lactance y traite de la vie heureuse. Il annonce la fin du monde, qui doit avoir lieu, dit-il, au bout de six mille ans. Alors le nom romain aura disparu, l'Orient aura envahi et conquis l'Occident; de là, formation de dix royaumes, que détruira, après de longs malheurs, un tyran venu du Septentrion. Ce terrible vainqueur renversera les trois royaumes asiatiques et gouvernera en maître les sept royaumes Européens. Sa cruauté et des fléaux inouïs feront disparaître les neuf dixièmes des hommes, jusqu'au moment où Dieu enverra son grand prophète, qui, en essayant de convertir le genre humain, sera vaincu et mis à mort par un roi de Syrie, par l'Antéchrist. Ici se renouvelle le mythe de la résurrection. Le prophète se réveille du tombeau, après trois jours, et remonte au ciel. La fin approche; les épreuves de l'humanité sont finies; le grand roi du ciel descend pour vaincre l'Antéchrist, les morts ressuscitent; la vallée de Jo-

saphat se remplit; tout infidèle va en enfer, tandis que tout chrétien paraît devant un tribunal, pour y être jugé. L'empire millénaire du Christ est commencé.

L'idée n'était plus neuve; saint Jean, à-Pathmos, avait donné, dans ses visions mystérieuses, une faible idée de cette terrible révolution. Lactance était, il est vrai, un génie mystique comme saint Jean; son imagination a pu l'égarer quelquefois, mais elle n'a pu faire que cette dernière partie de son livre ne fût une pâle imitation de cette Apocalypse écrite en traits de feu. Au reste, les *Institutions divines* comptent toujours pour un des ouvrages les mieux conçus et les mieux écrits de l'antiquité chrétienne; pur et élégant, serré dans sa polémique, vigoureux dans sa pensée, Lactance n'est faible que dans l'argumentation en faveur du christianisme; il ne possédait guère la théologie. C'est ce que remarquait saint Jérome. « Lactance, dit-il, » apparaît comme un fleuve d'éloquence Cicéro- » nienne; plût à Dieu qu'il eût pu établir aussi solide- » ment la vérité de notre foi, qu'il a facilement ruiné » les bases des religions étrangères (1) !

Lactance se trouva dans des positions fort diverses, et qui durent lui fournir les moyens de bien juger les hommes et les choses. Comme il joignait à cet avantage beaucoup de sagesse et de science, on concevra que, sur l'état des esprits, vers la fin du règne de Constantin, l'histoire puisse en appeler à lui de certaines assertions erronées d'Eusèbe et de ses conti-

(1) Lactantius, quasi quidam fluvius eloquentiæ Tullianæ utinam tam nostra confirmare potuisset quàm facile aliena destruxit: *Letires*, tom. II, *pag.* 210.

nuateurs. Voici de quelle façon Lactance rend compte des motifs qui le décidèrent à écrire.

« L'absence de docteurs assez instruits et assez ha-
» biles pour attaquer avec véhémence et courroux les
» erreurs publiques, ou pour défendre avec grâce et
» abondance la cause de la vérité, engagea quelques
» personnes à écrire contre la vérité qu'elles ne con-
» naissaient pas. Je passe sous silence celles qui, dans
» les temps antérieurs, l'avaient inutilement persécutée.

» Lorsque, dans la Bithynie, où j'avais été ap-
» pelé, j'enseignais l'art oratoire, et que le temple du
» Seigneur y fut renversé, il se trouva là deux hom-
» mes qui eurent le courage d'insulter à la vérité
» vaincue et opprimée ; je ne puis dire s'il y avait,
» dans leur conduite, plus d'orgueil que d'aveugle-
» ment. L'un se disait chef de la philosophie. Ce maître
» de la continence était tellement corrompu, que
» l'avarice n'avait pas sur lui moins d'empire que
» le goût de la débauche. Dans sa chaire, il plaidait
» pour la vertu, mais il vivait avec magnificence ;
» il prônait l'économie, la pauvreté, mais on fai-
» sait chez lui meilleure chère qu'à la table im-
» périale. Il cachait ses vices sous son manteau, sous
» ses longs cheveux, et sous le meilleur de tous les
» voiles, sous les richesses. Pour accroître sa fortune,
» il s'insinuait dans les bonnes grâces des juges ; il
» les séduisait par l'autorité d'un faux nom, afin de
» trafiquer de leurs sentences, et d'effrayer, par son
» crédit, ceux de ses voisins qui auraient voulu ré-
» clamer contre ses envahissements. Cet homme qui
» détruisait, par ses mœurs, l'effet de ses discours,
» et dont les paroles condamnaient la vie ; cet homme,

» qui était son propre censeur, son accusateur le
» plus violent, choisit donc, pour vomir trois livres
» contre la religion et contre le nom du Christ, l'ins-
» tant même où un peuple de justes était indignement
» persécuté. Il commençait par déclarer que le devoir
» d'un philosophe est de guérir les hommes de leurs
» erreurs, et de les ramener dans la bonne voie,
» c'est-à-dire, au culte des dieux qui, par leur puis-
» sance et leur majesté, — c'étaient ses expressions,
» — gouvernent le monde; puis d'empêcher que les
» gens peu éclairés ne se laissent séduire par les fraudes
» de quelques-uns, et que leur simplicité ne de-
» vienne la pâture de la ruse. Il ajoutait qu'il avait en-
» trepris cette tâche digne de la philosophie, qu'il allait
» offrir aux esprits faibles le flambeau de la vérité,
» afin que la raison les rappelât au culte des dieux, et
» pour que, en déposant une aveugle obstination,
» ils évitassent les tourments, et cessassent d'offrir
» inutilement leurs corps à la douleur des supplices.
» Ne voulant pas que l'on pût se méprendre sur le but
» de son livre, il s'abandonna ensuite à l'éloge des
» princes, dont la sagesse et la providence, dit-il,
» apparaissant dans toutes les choses humaines, écla-
» tent néanmoins davantage dans l'ardeur qu'ils ap-
» portent à la défense du culte des dieux. Il veut que
» l'on recherche le moyen de comprimer l'impunité et
» la folle superstition, afin que tous les hommes puis-
» sent se conformer aux usages légitimes, et qu'ils
» éprouvent les effets de la bienveillance des dieux
» devenus propices. Quand il entreprit d'attaquer la
» vérité de la religion contre laquelle il pérorait, il
» parut tout-à-fait vain, ridicule, inepte, parce que

» ce grave conseiller de l'utilité publique, non-seu-
» lement ignorait ce qu'il attaquait, mais ne savait
» pas même ce qu'il disait. Ceux d'entre nos frères
» que le malheur des temps forçait au silence, se
» moquèrent de lui intérieurement, lorsqu'ils virent
» cet aveugle s'annoncer comme devant éclairer ses
» semblables..... Tout le monde lui reprochait d'avoir
» entrepris son ouvrage, quand la plus odieuse per-
» sécution pesait sur nous. O philosophe adulateur !
» ô esclave des temps !

» Le second personnage écrivit sur le même sujet,
» avec plus de passion. C'était un juge, et il avait
» fort contribué à exciter la persécution. Non content
» de ce crime, il voulut poursuivre par ses écrits
» ceux qu'il avait tourmentés par son pouvoir. Il com-
» posa deux livres non pas *contre les Chrétiens*, ce
» titre eût annoncé de l'inimitié, mais *aux Chrétiens*,
» comme s'il ne se fût agi que de conseils humains et
» bienveillants (1). »

Après avoir fait connaître le but de ce livre, qui était de démontrer la fausseté des saintes Écritures, et de déchirer particulièrement les apôtres saint Pierre et saint Paul, Lactance ajoute :

« J'ai eu la douleur d'entendre ces deux hommes
» expliquer en public leurs écrits sacriléges. Emu de
» tant d'impiété et d'orgueil, poussé par l'amour de
» la vérité et par Dieu, comme je l'espère, j'ai ré-
» solu de réunir toutes les forces de mon esprit,
» pour réfuter ces accusateurs de la justice. Je ne
» veux pas écrire contre eux, car deux mots suffi-

(1) *Institut.* V, 2.

» raient pour les écraser ; mais je prétends en finir, » d'un seul coup, avec quiconque et en quelque lieu » que ce soit, les imite ou les imitera. Je le sais, » beaucoup de gens et en divers endroits, soit parmi » les Grecs, soit parmi les Latins, ont élevé des mo- » numents de leurs erreurs ; je ne puis répondre à » chacun d'eux en particulier ; j'ai cru devoir les ter- » rasser tous à la fois, eux et leurs écrits, et ôter » à ceux qui voudraient les remplacer, la faculté de » répondre (1). »

Ce fut donc sous la persécution de Dioclétien que Lactance forma le projet de répondre à ces deux organes du paganisme. Il ajourna l'exécution de ses desseins, sans doute parce qu'il apprit que son maître Arnobius préparait une réfutation complète de tout le système des croyances helléniques; mais lorsque, dans ses dernières années, il vit que, en dépit des efforts réunis de l'Eglise et de Constantin, le polythéisme continuait à diriger l'esprit de la société romaine, puis à entretenir dans l'esprit de ses partisans les plus folles idées de domination, alors il se rappela les engagements de sa jeunesse, et prit la plume pour les remplir.

« La première pensée que doit faire naître la lecture attentive du livre de Lactance est entièrement contraire au système développé par Eusèbe et admis par toute l'école chrétienne d'Orient ; car l'énergie vitale de l'ancien culte est encore si grande, si redoutable, aux yeux de Lactance, qu'il n'ose pas se flatter d'obtenir, dans ses tentatives contre cette religion, plus de succès que ses devanciers n'en ont eu dans les leurs.

(1) *Institut.* V, 1.

Il prévoit que, après la publication de ses écrits, d'autres champions du paganisme viendront encore scandaliser l'Eglise par leurs blasphèmes, et il veut fortifier la vérité contre leurs attaques ; quant à les réduire au silence, il ne croit pas pouvoir y parvenir. Il représente les païens comme des hommes que l'entêtement pousse sans cesse, non à une controverse calme et approfondie, mais aux plus vaines objections ; *objectare non desinunt* (1). Parle-t-il des cérémonies du culte et des croyances nationales, il se garde de dire qu'elles obtiennent seulement les respects de quelques esprits obstinés ; à l'entendre, au contraire, les hommes éclairés, comme les ignorants, croient à Jupiter ; les temples, les simulacres, les hymnes et les prières agissent encore vivement sur l'esprit de la population. De tels aveux sont précieux, car nous les aurions vainement demandés à Eusèbe, à Sozomène, à Socrate ou à Rufin.

« Si, par sa manière de juger la position des deux religions rivales, Lactance diffère beaucoup des auteurs ecclésiastiques grecs dont je viens de citer les noms, il faut cependant convenir que ses idées sur la tolérance religieuse ont une singulière ressemblance avec celles de Constantin. L'empereur proclame, dans ses lois, et justifie, dans ses écrits, la liberté de conscience ; il ne veut pas qu'on emploie la force pour ramener dans l'Eglise les brebis égarées ; *adite aras vestras*, crie-t-il aux païens. Lactance, de son côté, place en tête de son livre ce noble principe trop souvent méconnu : *Nihil est tam voluntarium quam reli-*

(1) *Institut.* III., 30.

gio (1). La religion païenne lui paraît insensée ; il se demande quelle est sa force réelle, sa règle, son origine, son motif, sa base, sa substance, où elle tend, ce qu'elle promet, ce qu'elle produit ; et, pour toute réponse à ces questions, il ne trouve que l'erreur et que le mensonge ; mais l'idée de solliciter les violences ne se présente jamais à son esprit, il ne les suppose même pas possibles.

» Lorsqu'un ancien païen converti, un homme qui avait subi la persécution, prêche, le lendemain du triomphe, la modération avec une telle force, on ne peut s'empêcher de croire qu'il obéissait, en cette occasion, autant aux conseils de la prudence qu'à l'impulsion de ses vertus.

» Je ne pousserai pas plus loin cette démonstration ; pour qui aura lu les *Institutions divines*, il restera prouvé que l'ancien culte était encore redoutable, dans le temps où ce livre fut écrit ; sinon, il faudrait dire que le génie est quelquefois sujet à d'étranges méprises, et qu'il se plaît à recueillir toutes ses forces pour attaquer un ennemi terrassé (2). »

Lactance a fait lui-même un abrégé de son grand ouvrage. Nous avons encore de ce Père trois autres traités. Le premier, *de Opificio Dei*, est une apologie de la Providence contre les Epicuriens, apologie tirée principalement de la constitution merveilleuse du corps de l'homme. Le second, *de Morte Persecutorum*, raconte l'histoire des persécuteurs du christianisme, depuis Néron jusqu'au règne de Dioclétien. L'auteur a voulu

(1) *Institut.* V, 20.
(2) Beugnot, *Hist. de la Destruct. du Pag.* tom. I, *pag.* 125.

faire voir, par la mort violente des princes ennemis de la religion chrétienne, que Dieu les a punis de leurs crimes.

Bossuet doit à Lactance une de ces pensées vastes, de ces expressions éclatantes que lui suggérait souvent la lecture des Pères de l'Eglise. Par exemple, après avoir commenté éloquemment, à sa manière, le texte *Omnia traham ad me ipsum* : « Jésus mesure la terre, » dit Lactance, et il appelle un nombre infini de na- » tions qui viendront se reposer sous ses ailes (1). »

« L'ouvrage de Julius Maternus Firmicus, intitulé : *De Errore profanarum Religionum*, publié quelques années après celui de Lactance, aurait dû encourir les censures de l'Eglise, car il n'est autre chose qu'un manifeste véhément contre cette tolérance religieuse dont Constantin avait si bien compris la nécessité ; mais nous ne devons voir dans l'écrit dont je vais parler qu'un témoignage peu réfléchi du zèle de son auteur.

« Assurément Firmicus ne pouvait pas se flatter de trouver, après Origène, Tertullien, saint Cyprien, Arnobe et Lactance, quelque critique nouvelle à diriger contre le paganisme ; tout avait été dit sur ce sujet, et de façons fort différentes ; aussi n'aperçoit-on rien, dans l'ouvrage de Firmicus, qui annonce un auteur animé du désir de convaincre ses adversaires par une discussion calme, approfondie et savante. Dès les

(1) *Serm. pour le Samedi de la sem. de la Passion.* Lactance : Extendit in passione manus suas, orbemque dimensus est, ut jam tunc ostenderet, ab ortu solis usque ad occasum, magnum populum et omnibus linguis et tribubus congregatum sub alas suas esse venturum. *Instit.* IV, 26.

premières pages, il laisse percer l'indignation qui remplit son ame. On dirait que l'audace des païens l'a poussé à bout, et qu'il n'est, en quelque sorte, plus maître de lui. Il passe en revue, à l'exemple de ses prédécesseurs, les traditions de l'ancien culte, mais c'est afin de trouver l'occasion de déverser sur elles toute l'amertume du sarcasme. Les païens sont, à ses yeux, non des hommes égarés qu'il faut ramener, mais des coupables indignes de pardon. « Misérables, » leur dit-il, rougissez de votre abaissement; Dieu ne » vous avait pas faits ainsi. Quand votre cohorte se » présentera devant son tribunal, vous ne pourrez » rien dire, pour vous excuser, qu'il ne connaisse » déjà. Abjurez une erreur si déplorable; abandon- » nez enfin cet aliment des esprits profanes. Ne con- » damnez pas votre corps, dont Dieu est l'auteur, à » subir la loi impie du diable; et, puisque le temps » le permet, mettez un terme à vos malheurs; la » multitude de vos crimes ne doit pas vous découra- » ger (1). »

« Veut-on savoir comment Firmicus s'exprime sur les traditions d'un culte qui est encore celui de la majorité de ses concitoyens, et dont l'empereur continue de s'avouer le chef? Ecoutons-le parler du mystère de Minerve:

« La voilà, cette Pallas que l'on adore, et dont » le culte est placé sous la sanction de la loi pontifi- » cale. On révère son image, quand on devrait pu- » nir sévèrement son crime. Apportez, excitez le feu,

(1) Firmicus Maternus. Ad calcem Minutii Felicis; Lugd. Bat. 1672, *pag.* 10.

» afin que l'on dise qu'elle est embrasée par vos sacri-
» fices quotidiens. Qu'est-ce que là parricide mérite
» de mieux, si ce n'est d'être brûlée tous les jours par
» des flammes vengeresses, en attendant le jugement
» de Dieu? Très-sacrés empereurs, il faut appeler la
» demeure de leurs dieux des tombeaux, et non des
» temples, et leurs autels d'indignes bûchers; car les
» hommes qui gémissent sous un honteux esclavage
» élèvent souvent des temples pour servir de tom-
» beaux à des tyrans. Là, on conserve les cendres des
» corps brûlés; là, en vertu d'une loi impie, elles
» sont renfermées, afin que l'infortune d'une mort
» cruelle soit rappelée par le sang quotidien des vic-
» times, afin que l'objet des lamentations renaisse aux
» deuils annuels, afin que les hurlements raniment
» des soupirs qui finissent, afin que l'esprit corrompu
» des hommes apprenne, par la religion, à révérer
» et à reproduire les parricides, les incestes et le
» meurtre.

» Très-sacrés empereurs, coupez dans le vif un tel
» scandale; détruisez-le entièrement, opposez-lui la
» rigueur des lois, pour que l'erreur de cette super-
» tition ne souille pas plus long-temps le monde ro-
» main (1). »

« Après avoir entendu Firmicus demander aux fils de Constantin des lois contre les païens, je ne pense pas que l'on soit encore tenté de croire que le premier empereur chrétien ait lui-même interdit le culte des idoles. Ainsi, soit que nous nous adressions aux hommes qui, comme Lactance, espèrent ramener les

(1) *Ibid. pag.* 33.

païens par la persuasion, soit que nous interrogions ceux qui, à l'exemple de Firmicus, veulent que le christianisme triomphe par la force, nous recevons toujours l'aveu que le paganisme était plein d'obstination, d'énergie, d'espérance, et que les chefs de l'Eglise d'Occident ne regardaient pas le triomphe de la foi comme accompli (1). »

L'Église était féconde à cette époque. Orésiésis, moine de la Thébaïde, composa, pour l'usage de ses frères, une espèce d'abrégé de l'ancien et du nouveau Testament; Gennadius en dit du bien; nous n'avons plus ce livre, mais il nous reste d'Orésiésis une règle de la vie monastique.

Macrobius fut d'abord prêtre de l'Eglise catholique africaine; il fit ensuite cause commune avec les Donatistes, et fut le quatrième des évêques que ces sectaires avaient l'habitude d'envoyer à Rome. Il existe un long fragment d'une lettre qu'il écrivit aux Carthaginois, et qui contient le récit de la passion de deux Donatistes, Maximianus et Isaac; mais il ne reste rien d'un traité de morale *ad Confessores et Virgines*, qu'il avait écrit, lorsqu'il était encore catholique.

Le pape Libérius, né à Rome, fut élevé sur le siége de saint Pierre, en 352. Son élection eut lieu à l'époque où l'empereur Constantius persécutait saint Athanase, le fléau des Ariens. Libérius résista d'abord à l'empereur, qui voulait l'engager à signer la condamnation d'Athanase; il fut exilé, et un certain Félix le remplaça sur le siége de Rome; mais, après que Libérius eut passé deux ans

(1) Beugnot, *lieu cité*, *pag.* 127. — Le *Panthéon littéraire* contient une traduction de Lactance et de Firmicus.

à Berrhoe, dans la Thrace, l'ennui, ou les instances de quelques amis, lui arracherent sa signature, qu'il mit au bas d'une formule semi-arienne, connue sous la dénomination de troisième formule de Sirmium. On a beaucoup plus parlé de la chute de Libérius que de ses écrits. « La constance du pape Libère, a dit Bossuet, cède aux ennuis de l'exil (1). » Ne laissons pas ignorer non plus qu'il a trouvé d'habiles défenseurs (2). Ce que l'on ne contestera point, c'est que, revenu à Rome, Libérius répara dignement le scandale de sa malheureuse faiblesse. Sa mémoire n'a pas cessé d'être en vénération dans l'Eglise.

Les *Lettres* qui nous restent de Libérius intéressent plus l'histoire que l'éloquence. Le seul de ses écrits qui se distingue par un mouvement quelque peu oratoire se retrouve dans les œuvres de saint Ambroise, qui en a conservé les pensées, mais qui a dû en améliorer le style ; c'est le discours que Libérius adressa à la sœur du saint pontife, quand elle prit le voile de la virginité.

Ce que le grand Athanase fut pour l'Orient, saint Hilaire, évêque de Poitiers, et son contemporain, le fut pour l'Eglise occidentale. Nobles champions de la foi, ces deux chefs des Orthodoxes luttèrent contre les Ariens avec une ardeur que ne purent dompter ni d'atroces persécutions, ni de tristes exils.

Hilaire naquit à Poitiers, d'une illustre famille des

(1) *Discours sur l'Hist. univ.* part. I, *pag.* 117, édit. in-4°, aris, 1681.

(2) L'abbé Corgne de Launay, *Dissertat. sur le pape Libère ;* Paris, 1726 in-12 ; et Bossuet lui-même, *Seconde instruction sur les Promesses.*

Gaules. Il employa sa jeunesse à l'étude de l'éloquence. Nous apprenons de lui-même qu'il fut élevé dans les superstitions du paganisme, et que Dieu le conduisit par degrés à la connaissance de la vérité (1). Parvenu à un certain âge, il embrassa le christianisme avec sa femme et sa fille, nommée Abra. En 350, il fut élu évêque de Poitiers; on ignore s'il avait passé par les degrés inférieurs de la hiérarchie ecclésiastique, ou s'il était encore laïque. A la même époque, périt Constans, le protecteur des catholiques, et en 353, son frère Constantius obtint la souveraineté des provinces de l'Occident, après avoir défait Magnence. Ce prince fit confirmer la condamnation d'Anathase par deux conciles, dont l'un fut tenu à Arles, en 353, et l'autre à Milan, en 355. Les évêques récalcitrants furent exilés. Hilaire se déclara le défenseur du parti catholique; il adressa à l'empereur une représentation qui est connue sous ce titre : *Ad Constantium Aug. liber primus.* En même temps, ce prélat et le reste du clergé orthodoxe des Gaules renoncèrent formellement à la communion avec les chefs du parti arien. Saturninus, évêque d'Arles, et Arien zélé, employa son influence sur l'esprit de Constans, à faire convoquer en 356, à Béziers, un synode auquel saint Hilaire eut ordre d'assister. La cause des catholiques y succomba, et Hilaire, en punition de sa résistance, fut relégué en Phrygie, province remplie d'Ariens.

Dans cet exil, il fut consolé fréquemment par les lettres de ses frères, les évêques catholiques des Gaules. Il leur adressa son livre *des Synodes, ou de la foi des*

(1) *De Trinit.* I, 1—10.

Orientaux, et termina son grand ouvrage *sur la Trinité*. C'est là son principal titre à la gloire littéraire, et il fut regardé par les contemporains comme un chef-d'œuvre de force et d'éloquence. L'ouvrage est cependant écrit avec une prolixité qui en rend la lecture fatiguante.

Pendant qu'Hilaire vivait en Phrygie, le concile de Séleucie fut convoqué en 359; Hilaire y défendit seul, avec quelques évêques d'Egypte, la consubstantialité du Verbe, contre les Semi-Ariens et les Anoméens, qui composaient plus des deux tiers de l'assemblée. Après le concile, il se rendit à Constantinople, pour prendre les ordres de la cour, sur le lieu où il devait vivre dorénavant. Il présenta à l'empereur un second mémoire, ouvrage hardi, mais dont le ton néanmoins était modéré et soumis. Sans révoquer l'exil d'Hilaire, Constantius à qui l'on fit envisager son séjour en Orient comme dangereux pour la tranquillité publique, lui ordonna de retourner à Poitiers. Pendant la route, ou bien après son retour, Hilaire écrivit, en 360, son ouvrage contre Constantius; il s'y écarta de la modération qu'il avait gardée jusqu'alors, mais le caractère d'un prince que n'a pas épargné Ammien Marcellin, et aussi les circonstances où se trouvait le catholicisme, pouvaient bien excuser cette véhémence de langage.

Rentré dans sa ville épiscopale, où il fut reçu comme un guerrier qui revient triomphant du combat (1), le saint pontife multiplia ses efforts pour extirper l'Arianisme dans la Gaule. Il tenta la même entreprise en Italie, mais sans succès. A la suite d'un colloque qu'il

(1) Hieron. *Opera*. tom. IV, *pag*. 301.

eut en présence de Valentinien, avec Auxentius, évêque arien de Milan, il reçut l'ordre de quitter cette ville. Depuis ce temps, Hilaire paraît avoir paisiblement vécu dans son diocèse jusqu'à sa mort, qui arriva en 368.

Saint Hilaire joignait à un naturel doux, paisible et insinuant, toute la vigueur nécessaire pour s'opposer aux hérésies. L'impétuosité de son éloquence l'a fait appeler par un ancien, *le Rhône de l'éloquence latine* (1). On trouve souvent chez lui de l'enflure et de l'obscurité. Saint Jérome lui reproche les longues périodes dans lesquelles il enveloppe sa pensée (2).

Un autre Hilaire, celui qui fut évêque d'Arles, et qui joua un grand rôle dans le Ve siècle, avait écrit des Homélies pour toutes les fêtes, une exposition du Symbole, un grand nombre de lettres et quelques poésies (3). Il ne nous reste de lui qu'un *Discours sur la Vie de saint Honoratus* (4), évêque d'Arles, et une courte *Lettre* à saint Eucher. L'éloge funèbre du saint prédécesseur d'Hilaire est, sans doute, un des beaux monuments de l'antiquité ecclésiastique; mais si l'on doit y admirer une grâce ingénieuse, une grande douceur de sentiments, il faut y blâmer aussi une recherche pleine d'affectation et un style tourmenté.

Saint Hilaire d'Arles était né vers l'an 401, dans la partie nord-est des Gaules, et mourut le 5 mai 449. La

(1) « Eloquentiæ latinæ Rhodanus. » Hieron. *Præfat.* in lib. II. *Comment. ad Gal.*

(2) Tom. IV, *pag.* 567.

(3) Rolland. *Act. SS.* V maii, *pag.* 29.

(4) Nous avons en portefeuille une traduction de cet ouvrage, et nous comptons la publier quelque jour avec le texte en regard.

vie qu'il menait peut nous faire comprendre quelle était, à cette époque, celle des nobles et vertueux pontifes qui gouvernaient les églises. Saint Honoratus, évêque de Marseille, et qui a laissé une intéressante biographie d'Hilaire, nous donne de curieux détails que M. Guizot présente en ces termes : « Saint Hilaire se levait de grand matin ; il habitait toujours dans la ville; dès qu'il était levé, quiconque voulait le voir, était reçu; il écoutait les plaintes, accommodait les différends, faisait l'office de juge de paix. Il se rendait ensuite à l'église, célébrait l'office, prêchait, enseignait, quelquefois plusieurs heures de suite. Rentré chez lui, il prenait son repas, et, pendant ce temps, on lui faisait quelque lecture pieuse, ou bien il dictait, et souvent le peuple entrait librement et venait écouter. Il travaillait aussi des mains, tantôt filant pour les pauvres, tantôt cultivant les champs de son église. Ainsi s'écoulait sa journée, au milieu du peuple, dans des occupations graves, utiles, d'un intérêt public, qui avaient, à chaque heure, quelque résultat (1). »

Un auteur contemporain, dont il ne reste que le nom et les quelques vers cités dans les Bollandistes, le saint Edésius, rhéteur éloquent et poète fort habile (2), entra un jour chez Hilaire, et, plein d'admiration, d'étonnement, de joie, s'écria tout-à-coup :

Vidi ego, nec dignus tanta ad præconia testis,
Prolixos soles jugi cessisse labori.
Nectendi varias operatio junxerat horas,
Nec finem precibus mutatus fecerat actus.

(1) *Cours d'Hist. mod.*, tom. I, *pag.* 129.

(2) Sanctus Edesius, rhetoricæ facundiæ et metricæ artis peritissimus vir. Boll. *Act.* SS. V maii, *pag.* 29.

Credere vix possum quemquam sic tempore eodem
Nectere dictantem, relegendo, lecta fatendo,
Ore, manu, simul ac operari, attendere, fari.

Cette improvisation n'est pas merveilleuse, mais du moins elle sert à confirmer encore ce qu'on vient de lire sur saint Hilaire (1). La meilleure édition que nous ayons de ce qui reste des œuvres de cet évêque a été publiée par Jean Salinas, chanoine régulier de Saint-Jean-de-Latran, et se trouve à la suite du *Commonitoire* de Vincent de Lérins; Rome, Zempel, 1731, in-8.

Saint Hilaire, qui avait raconté aux peuples les vertus de son prédécesseur, fut loué à son tour par saint Honoratus de Marseille. Ainsi le disciple racontait les vertus du maître, et, dans cette Gaule, féconde en grands évêques, en éloquents orateurs, en habiles écrivains, c'était une heureuse émulation, une tradition sainte, qui perpétuait le savoir et la sainteté. Jours glorieux du IVe et du Ve siècle, que vous êtes purs et admirables !

Honoratus était né vers l'an 420 ou 425, et vivait encore de 492 à 496; c'est le dernier auteur dont parle Gennadius, et tout ce que nous savons du pontife se borne aux détails de son biographe. « Honoratus, évêque de l'Eglise de Marseille, homme éloquent, dit-il, et qui, sans aucune gêne de parole, improvise des discours dans le temple. Comme, dès son enfance, il a grandi en la crainte de Dieu, et qu'aussi il a été exer-

(1) Un poète que saint Honoratus désigne ainsi : « Livius, temporis illius poeta et auctor insignis, » disait publiquement à saint Hilaire : « Si Augustin était venu après toi, ô Hilaire, on le regarderait » comme inférieur à toi. »

cé aux choses ecclésiastiques, il ouvre sa bouche telle qu'un arsenal des Ecritures, et, sous la forme d'homélies, compose beaucoup d'écrits pour l'utilité des lecteurs, mais surtout dans la vue d'établir les preuves de la foi, et de réfuter la corruption des hérétiques. Sa libre et constante indépendance de langage, non-seulement captive les prêtres et les peuples des cités voisines; mais ceux-là mêmes qui sont éloignés lui imposent avec prière l'obligation d'enseigner dans leurs églises, lorsqu'il est forcé d'aller vers eux. Le saint pape Gélasius, pontife de l'Eglise de Rome, connaissant par ses écrits l'intégrité de sa foi, lui a manifesté dans un rescrit combien elle lui est agréable. Il compose pour l'édification de la postérité des vies de saints Pères, et s'occupe avant tout de la Vie de son maître, le saint Hilarius, évêque d'Arles. Il fait, autant qu'il est en lui, des litanies pour supplier avec le peuple confié à ses soins la clémence du Seigneur. »

Cette *Vie de saint Hilaire* est le seul ouvrage qui nous reste d'Honoratus, encore ne porte-t-il pas son nom. Le manuscrit qui nous l'a conservé l'attribue à Révérentius, que l'on ne connaît pas. Peut-être Honoratus aura-t-il déguisé son nom sous celui de Révérentius, qui signifie presque la même chose qu'Honoratus. Quoi qu'il en soit, la monographie du pontife de Marseille est écrite d'un style aisé, lucide et assez élégant. Ce ne sont plus les antithèses, ni les savantes combinaisons de la phrase d'Hilaire, et le livre n'en vaut que mieux.

Eusébius de Verceil, originaire de la Sardaigne, fut d'abord lecteur de l'Eglise de Rome, et depuis 340, évêque de Verceil; c'est le premier prélat qui

ait introduit la vie régulière parmi le clergé de son Eglise. Au concile de Milan, en 355, il s'opposa avec courage aux projets de l'empereur, qui alla jusqu'à tirer l'épée contre lui et contre Lucifer. Eusébius fut relégué d'abord à Scythopolis, en Syrie; le lieu de son exil fut ensuite changé à différentes reprises, et il était dans la Thébaïde, lorsque parut, en 362, l'édit de Julien qui rappelait les évêques exilés. Eusébius se rendit auprès de saint Athanase, à Alexandrie; un synode tenu dans cette ville, et auquel il assista, lui donna la mission de mettre fin au schisme d'Antioche, puis de rétablir la paix dans l'Eglise de cette ville. N'ayant pas réussi dans cette entreprise, il retourna en Italie, où il mourut en 371. Il existe de ce prélat trois lettres qui se rapportent aux affaires ecclésiastiques du temps.

Le contemporain et l'ami d'Eusébius, Lucifer, évêque de Cagliari, s'est rendu célèbre par la vigueur avec laquelle il s'opposa à Constantius, et par les troubles que la violence de son caractère causa dans l'Eglise. Il fut le représentant du pape Libérius, au concile de Milan, en 354, après lequel il fut exilé avec Eusébius. Pendant son séjour à Eleuthéropolis, en Palestine, il adressa à l'empereur deux livres pour la défense d'Athanase. Cet ouvrage lui valut un nouvel exil, et Lucifer était relégué dans la Thébaïde, à la mort de Constantius, en 362. De retour en Sardaigne, Lucifer fut choqué de ce que les catholiques reconnaissaient comme frères les Ariens; il prétendit qu'il ne fallait pas même recevoir dans la communion catholique ceux qui se repentaient de leur erreur, et il devint ainsi le chef d'un parti auquel on donna son nom. Les principes de Lucifer sont développés dans

un ouvrage qu'il écrivit en exil, sous le titre : *De non conveniendo cum hæreticis.* Il a aussi laissé un traité *De Regibus Apostaticis*, et quelques autres ouvrages dont la lecture ne peut être utile que pour connaître l'esprit du temps et la fureur avec laquelle se haïssaient les partis.

Bien qu'il fût vénéré à Cagliari, où l'Eglise permettait qu'on célébrât chaque année sa fête, la sainteté de Lucifer, sorte de Tertullien sarde, restait incertaine encore, après avoir été long-temps agitée, lorsque, en 1803, sur les instances du vice-roi, depuis Charles-Félix, le pape Pie VII résolut enfin la question et confirma la sainteté de Lucifer.

Par un singulier hasard, la première édition des œuvres du prélat de Cagliari fut publiée à Paris, en 1568, et ce fut un prédécesseur de Bossuet, Jean Dutillet, évêque de Meaux, qui la dédia au pape Pie V.

Dans le sanctuaire souterrain de l'église Saint-Lucifer, à Cagliari, église vaste et dégradée, se trouve l'ancien tombeau du Saint. C'est un mausolée de fer qui semble assez en harmonie avec le caractère et le nom du Pontife (1).

Lucifer avait eu pour collègue, dans sa mission à Milan, un diacre Hilarius, qui soutenait que les Ariens, quand ils rentraient au giron de l'Eglise, devaient être rebaptisés. Par un prétendu bon mot, dont nous ne sentons pas le sel, saint Jérome lui donna, à cause de cette opinion, le surnom de *Deucalion du monde* (2).

(1) Valery, *Voyages en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne*, tom. II, *pag.* 177.

(2) Deucalion orbis. Hieron. tom. IV, *pag.* 305.

Hilarius développa son système dans un ouvrage qui ne nous est point parvenu (1).

La seconde formule de Sirmium, cette œuvre d'un astucieux Arianisme que les plus zélés pontifes combattirent de toutes leurs forces, avait été rédigée, suivant quelques auteurs, par Potamius, évêque catholique de Lisbonne, mais qui embrassa, en 357, le parti des Ariens. Phœbadius, évêque d'Agen, s'était trouvé parmi les prélats auxquels la violence et la fraude arrachèrent la fameuse confession du concile de Rimini, en 359; il protesta ensuite contre cette confession, et réfuta les Ariens, dans un écrit qui nous est resté. Phœbadius vivait encore du temps de saint Jérome, qui parle de sa vieillesse décrépite, *decrepita senectute* (2).

Zénon de Vérone eut à combattre, non-seulement les Ariens, mais encore les païens et les Juifs, qui tous formaient un commun parti contre l'Eglise catholique. Il était Africain de naissance, et fut élevé sur le siége épiscopal de Vérone, en 362, sous le règne de Julien. On voit, par ses sermons, qu'il amenait à la foi chrétienne les idolâtres, nombreux encore dans son diocèse, et que, tous les ans, il conférait le baptême à plusieurs de ces néophytes. Quand la foule des fidèles se fut considérablement augmentée, Zénon fit construire une église, qui pût les contenir, et fut aidé en cette bonne œuvre; puis, sur ce nouveau temple, on éleva une croix qui devait,

(1) Hieron. *Ibid.* « Legat et ipsius Hilarii libellos, quod adversus nos de hæreticis rebaptizandis edidit. »

(2) *De Script. eccl.*

comme il dit, en être le rempart (1). Parmi les vertus que l'exemple de saint Zénon, plus encore que ses paroles, inspirait aux chrétiens de Vérone, il faut placer au premier rang la charité envers les pauvres. Aussi, quel éloge il fait de cette vertu ! « O charité, » s'écrie-t-il, que tu es tendre, que tu es riche, que » tu es puissante ! Il n'a rien celui qui ne te possède » pas. Tu as pu changer Dieu en homme; c'est toi » qui, rétrécissant un peu l'immensité de sa gran- » deur, l'as fait devenir pélerin, etc. »

Les Goths, ayant battu les Romains à Andrinople, en 378, firent un très-grand nombre de prisonniers, dans la Thrace et dans l'Illyrie. Les habitants de Vérone donnèrent, en cette occasion, des preuves éclatantes de leur charité, et leurs aumônes procurèrent la liberté à plusieurs captifs. Autant saint Zénon était charitable pour les malheureux, autant il était dur pour lui-même; il se refusait tout ce qui n'était pas indispensablement nécessaire aux besoins de la nature. Il s'appliquait à former des clercs pour le service des autels; il s'associait aussi des prêtres, auxquels on donnait, à Pâques, une rétribution proportionnée à leurs besoins et aux fonctions qu'ils exerçaient. C'était encore à Pâques que Zénon faisait les ordinations, et qu'il réconciliait solennellement les pénitents.

Nous apprenons de saint Ambroise (1) qu'il y avait à Vérone des vierges qui portaient le voile, et qui s'é-

(1) « Ab hostili defendit impulsu in modum Tau literæ prominens lignum. » Sancti Zenonis, Episcopi Veronensis, Sermones; *pag.* 106, édit. Ballerini.

(2) Ambros., *Epist.* V.

taient consacrées à Dieu par le ministère de saint Zénon. Les unes vivaient chez elles, les autres dans un monastère que dirigeait le vertueux pontife.

Aux premiers âges de l'Eglise, les fidèles se rassemblaient sur les tombes des martyrs, pour faire en leur honneur, des *Agapes*, ou repas de charité. Cependant, ces réunions, saintes et touchantes dans le principe, étaient devenues une occasion de vanité et d'intempérance. Zénon s'éleva contre cet abus (1), et, sans doute, il est un de ces évêques d'Italie que saint Augustin loue d'avoir éloigné de leur diocèse la source de tant de vices (2). Il corrigea, avec le même succès les personnes qui, par leurs larmes, venaient troubler les prières et les sacrifices que les prêtres offraient à Dieu pour les morts (3). Saint Zénon mourut en 380, le 12 avril.

Les éditeurs de ses œuvres, les frères Ballerini, ont appelé ses sermons *Tractatus*, d'après les anciens manuscrits. On donnait autrefois le nom de traités aux instructions courtes et familières qui s'adressaient au peuple. Les *Traités*, ou sermons de saint Zénon sont divisés en deux livres, dont l'un en contient seize, et l'autre soixante-dix-sept. Ceux du second livre sont beaucoup plus courts que ceux du premier. On trouve dans tous des choses fort importantes pour le dogme, pour la morale et pour la discipline. Il paraît, d'après le trente-cinquième, que, du temps de Zénon, c'était la coutume de plonger dans l'eau, — mais on la faisait chauffer, — tout le corps de ceux que l'on baptisait.

(1) Zenon. *Serm.*, *pag.* 115.
(2) August. *Epist.* 22, 29. — *Confess.* VI, 2.
(3) Zenon., *pag.* 126.

Saint Zénon est aussi le seul auteur qui parle de la coutume de donner une médaille à toutes les personnes baptisées.

Les discours de saint *Zénon* se distinguent par une certaine élégance, par une manière aisée, vive et concise, mais non point par des idées neuves. Il y a chez lui, des choses qui semblent éclatantes, et qui ne sont que subtiles.

Nous composâmes autrefois, en l'honneur d'un saint dont le nom nous est cher, une hymne encore inédite, et que l'on nous pardonnera de placer ici.

A SAINT ZÉNON.

Nunc, Verona, tuum concine præsulem,
Pro te, pro populo qui bene prodigus,
Nec vitæ, nec opum damna timens pati,
Totum se dedit omnibus.

Hic servat fidei depositum vigil,
Debellat rabidam strenuus hæresim,
Et quos error adhuc detinet impius
Christo vindicat asseclas.

Hic, sermone potens, subruit et fugat
Ritus sacrilegos vanaque numina,
Et vero statui templa Deo jubet,
Quæ summa cruce protegit.

Ut dilecta sibi plenius hauriant
Lucis lætificæ pectora gratiam,
His monstrat patiens quam deceat viam
Tutis passibus ingredi.

Instat blandiloqua voce; per arduas
Gestit pastor oves ducere semitas;
Oh! quam sæpe suos vivere commonet
Puro fœdere stabiles?

Sic æterna pius tempora cogitans,
Æternis meruit sedibus inseri,
Exemptusque rudi militiæ, caput
Sacra cingere laurea.

O qui cœlicolum mixtus ades choro,
Stellatasque domos incolis, et Dei
Pleno te satias numine, providus
Votis annue supplicum.

Hymnis rite suis te populi vocant,
Te, Zeno, famula sollicitant prece;
Lætos quo melius deveniant locos,
Pronam porrige dexteram.

Laus æterna Patri, laus quoque Filio;
Laus in perpetuum sit tibi, Spiritus,
Informas propriis qui manibus duces
Sancto præpositos gregi!

Nous avons vu le pieux évêque de Vérone s'efforçant d'amener au pied des autels du Christ les païens qui se trouvaient dans son diocèse. Ce n'était pas chose étonnante que le vieux culte restât si profondément enraciné dans quelques populations de l'empire, lorsque la métropole appuyait encore avec tant de zèle ses divinités ébranlées.

Rome possédait, au IVe siècle, un très-grand nombre d'écoles philosophiques. On accourrait des provinces, dans cette ville, soit pour y enseigner, soit pour y apprendre. Ces écoles, qui peut-être entretinrent dans les esprits une sorte d'agitation scientifique, utile au progrès de l'instruction, mais qui, en définitive, n'ont rien produit qui soit digne d'être mentionné, étaient des foyers de paganisme, dans lesquels la jeunesse romaine venait accoutumer son esprit à une

adoration irréfléchie des anciennes croyances. On n'agitait pas, au sein de ces écoles, les grandes questions soulevées par l'Evangile, on paraissait y étudier seulement les belles-lettres. Mais les rhéteurs, en offrant continuellement à l'étude de la jeunesse et aux méditations des hommes instruits les systèmes de la philosophie ancienne, ou ces poèmes, source de la mythologie grecque, affermissaient par cela même l'empire des idées païennes. Aussi avec quelle inquiétude l'aristocratie veillait à la porte des écoles ! comme elle se récriait, quand le christianisme étendait la main pour attirer à lui quelqu'un de ces rhéteurs qui semblaient la propriété exclusive du polythéisme !

Le règne de Constantius fut témoin d'une sorte de combat que se livrèrent, dans Rome, les deux cultes, pour savoir à qui appartiendrait un homme dont le nom était devenu fameux au sein des écoles philosophiques ; ce fait peint assez bien l'état des esprits au milieu du IVe siècle.

Il existait, à Rome, un professeur d'éloquence, dont nous possédons aujourd'hui encore divers écrits; il se nommait C. M. Victorinus. Né en Afrique, ses talents l'amenèrent à Rome, où depuis l'an 354 il enseignait la rhétorique, aux applaudissements universels. Les premiers du sénat venaient s'asseoir sur les bancs de son école, et long-temps on compta Jérome parmi ses nombreux auditeurs. Les récompenses pleuvaient sur Victorinus, que personne ne pouvait égaler dans l'art de dissiper les mytérieuses obscurités de la philosophie Platonicienne. Le titre de *Clarissime*, qui appartenait aux familles sénatoriales lui avait été décerné, et il voyait sa statue s'élever dans le forum de

Trajan, au milieu de celles des hommes les plus illustres de l'empire. L'esprit de Victorinus était trop éclairé et trop actif pour ne pas éprouver le besoin d'approfondir les idées nouvelles que le christianisme jetait par le monde, à pleines mains. Il fut bientôt la précieuse conquête de ces mêmes idées. Voici comment Augustin nous raconte le fait.

« J'allai donc trouver Simplicianus, qui avait alors » été le père de l'évêque Ambroise; en lui conférant » votre grâce, Seigneur, et que celui-ci chérissait véri- » tablement comme son père. Je lui racontai mes agi- » tations et mes erreurs. Dès que je lui eus dit que » j'avais lu certains livres des Platoniciens, traduits » en langue latine par Victorinus, autrefois rhéteur » de la ville de Rome, et qui était mort chrétien, à » ce que j'avais appris, il me félicita de n'être point » tombé sur les écrits des autres philosophes, lesquels » sont pleins de fausseté et de tromperies, enfantées » par une science toute mondaine, tandis que ceux- » là insinuent en mille manières la connaissance de » Dieu et de son Verbe. Puis, afin de m'exhorter à » l'amour de l'humilité du Christ, *laquelle a été cachée* » *aux sages, et révélée au petits* (1), il me rappela ce » même Victorinus qu'il avait connu très-particuliè- » rement à Rome, et me raconta de lui des choses » que je ne tairai point, car elles sont grandement » capables de faire connaître votre grâce et de porter » les hommes à vous bénir.

» Il me raconta donc comment ce vieillard si docte; » si versé dans tous les arts libéraux; qui avait lu,

(1) *Luc.* X, 21.

» discuté, éclairci tant d'ouvrages des philosophes ;
» qui avait été le maître de tant de nobles sénateurs,
» et à qui les brillants succès de son enseignement
» avaient mérité et obtenu ce que les enfants du siècle
» regardent comme le comble de la gloire, une statue
» sur la place publique ; lui qui, jusqu'à cet âge-là,
» avait adoré les idoles et participé à ces mystères sa-
» crilèges, auxquels la noblesse romaine, presque
» tout entière, se livrait avec tant de passion qu'elle
» entraînait le peuple aux pieds de l'aboyeur Anubis et
» de ces monstrueuses divinités qui jadis avaient pris
» les armes contre Neptune, contre Vénus et contre
» Minerve, et que Rome adorait, après les avoir
» vaincues ; — il me raconta comment ce vieillard,
» ce même Victorinus, qui, pendant tant d'années,
» avait, de son éloquence toute terrestre, défendu
» ces divinités, ne rougit point ensuite d'être fils
» de votre Christ ; d'être plongé, comme un petit
» enfant, dans les eaux de votre baptême, de cour-
» ber sa tête sous le joug de l'humilité, ni d'incliner
» son front sous l'opprobre de la croix.

» O Seigneur, Seigneur, qui avez abaissé les cieux
» et qui êtes descendu ; qui avez touché les montagnes
» et les avez réduites en fumée (1), par quels moyens
» pénétrâtes-vous dans ce cœur ?

» Victorinus, au rapport de Simplicianus, lisait
» la sainte Écriture ; il méditait avec grand zèle tous
» les livres des Chrétiens, et cherchait à en pénétrer
» la profondeur, puis il disait à Simplicianus, non
» point ouvertement, mais en secret et en confidence

(1) *Ps.* CXLIII, 5.

» intime : *Sachez que moi aussi je suis chrétien maintenant.* Et Simplicianus répondait : *Je ne le croirai pas, et jamais je ne vous compterai parmi les Chrétiens, si je ne vous vois dans l'Église du Christ.* Mais Victorinus répliquait, d'un ton moqueur : *Est-ce donc que les murailles font les Chrétiens ?* Puis, il disait souvent qu'il était chrétien, lui, et, comme Simplicianus répondait toujours la même réponse, toujours aussi Victorinus en revenait à sa raillerie des murailles. C'est qu'il craignait d'offenser ses amis, suberbes adorateurs des démons, et qu'il jugeait que, du faîte des grandeurs où ils étaient élevés dans cette Babylone, leur haine descendrait sur lui, comme du haut d'autant de cèdres du Liban que le Seigneur n'avait point encore brisés (1), et l'écraserait.

» Mais, à force de lectures et de désirs ardents, il trouva du courage, et trembla d'être renié par le Christ, devant les saints anges, si lui-même craignait de le confesser devant les hommes (2) ; puis, regardant comme un grand crime de rougir des mystères dans lesquels s'est humilié votre Verbe, et de ne point rougir des mystères sacriléges d'orgueilleux démons, dont lui, Victorinus, s'était fait l'orgueilleux imitateur, il eut honte de la vanité, se trouva confus d'avoir négligé la vérité, et tout-à-coup, à l'improviste, dit à Simplicianus, comme celui-ci me le racontait : *Allons à l'Église ; je veux être chrétien.* Celui-ci, ne se possédant pas de joie, s'y rendit avec lui. Victorinus reçut d'abord les pre-

(1) *Ps.* XXVIII, 5.
(2) Matth. X, 32.

» miers sacrements (1) et les premières instructions ;
» bientôt après il se fit inscrire parmi ceux qui de-
» vaient être régénérés dans les eaux du baptême.
» Rome en fut étonnée, l'Église en fut ravie de joie.
» Les superbes voyaient cela, et frémissaient de colère;
» ils grinçaient des dents, et séchaient de dépit ;
» mais votre serviteur, ô mon Dieu, avait placé en
» vous son espérance, et ne considérait ni les vanités,
» ni les trompeuses folies.

» Enfin, quand arriva l'heure de la profession de
» foi, que ceux qui doivent s'approcher de votre
» grâce ont coutume, à Rome, de faire en certains
» termes qu'ils apprennent par cœur, et que, d'un lieu
» élevé, ils prononcent en présence du peuple fidèle,
» les prêtres, à ce que Simplicianus me disait, proposè-
» rent à Victorinus de remplir cette cérémonie en secret,
» ainsi que c'était l'habitude de l'offrir à quelques per-
» sonnes qui pouvaient trembler de timidité ; mais
» lui, il aima mieux faire profession de la doctrine
» du salut en présence de la sainte multitude, car ce
» n'était point une doctrine de salut que celle qu'il
» avait enseignée dans son école de rhéteur, et néan-
» moins il l'avait publiquement professée. A combien
» bien plus forte raison ne devait-il pas craindre votre
» paisible troupeau, en professant votre Verbe, lui
» qui n'avait pas craint de livrer ses paroles à des
» foules d'insensés ?

» Mais lors qu'il fut monté à la tribune pour faire
» la profession de foi, chacun dit le nom du néophyte ;

(1) Ces sortes de sacrements consistaient en des exorcismes, en des signes de croix, et en du sel mystérieux.

» puis, au milieu d'un murmure confus d'allégresse, » le répéta selon qu'il connaissait Victorinus, et de » qui n'était-il point connu là ? Alors donc, tel » qu'un bruit sourd, résonna dans la bouche de cha- » que spectateur, ému de joie, ce nom de Victori- » nus, Victorinus ! Le plaisir de le voir avait excité ce » murmure soudain ; il fut étouffé bientôt par le désir » de l'entendre. Victorinus prononça avec une noble » assurance les vérités de la foi ; tous auraient voulu » le prendre et le placer au fond de leur cœur, et » tous l'y mettaient, en effet, par leurs transports » d'amour et de joie. C'étaient les mains dont ils se ser- » vaient pour l'enlever (1). »

L'exemple de Victorinus montre combien il était difficile de rompre avec le paganisme, quand on comptait pour quelque chose dans la société païenne. Le rhéteur transfuge dut perdre sa popularité. Il paraît cependant qu'il ne quitta pas sa chaire, car, lorsqu'un édit (2) de l'empereur Julien défendit aux Chrétiens de donner des leçons de littérature et d'éloquence, Victorinus se soumit, sans hésiter, à cette loi, et aima mieux quitter l'école où il enseignait à bien parler que de se montrer infidèle à la parole de Dieu (3).

Les ouvrages théologiques de Victorinus sont peu importants ; ils se ressentent de l'âge avancé auquel l'auteur les composa. Il écrivit un traité *de la Généra-*

(1) *Confess.* VIII, 2.

(2) Cette loi, qui a fait tant de bruit, est du commencement de l'an 362.

(3) August. *Confess.* VIII, 5. — M. Beugnot dit bien que Victorinus *fut contraint de fermer son école*, mais d'après ce passage des *Confessions*, il se méprendrait sur la cause réelle qui la fit fermer.

tion du Verbe contre l'Arien Candidus, dont l'ouvrage, *de Generatione divina*, est ordinairement joint, dans les éditions, à celui de Victorinus. Il écrivit encore *sur la Trinité*, *contre Arius*, ouvrage prolixe, et rempli de subtilités dialectiques. Un autre livre de lui est dirigé contre les Manichéens. On peut dire que Victorinus fut plus utile aux Chrétiens par la grande autorité dont il jouissait, que par ses travaux littéraires.

Il existe du pape Damasus sept Epîtres synodales, contre l'arianisme et l'hérésie d'Apollinarius, puis les lettres à saint Jérome, insérées dans les œuvres de ce Père, avec ses réponses. Damasus l'avait consulté sur divers points de critique.

Saint Optatus, évêque de Milève en Numidie, vivait encore en 384. Sa réfutation des Donatistes, — *De schismate Donatistarum contra Parmenianum*, — est importante pour l'histoire ecclésiastique. L'auteur est bien louable d'avoir montré, dans cette discussion, moins d'aigreur qu'il n'y en a d'ordinaire dans les ouvrages des écrivains ecclésiastiques de cette époque. Son style a les défauts qui distinguent tous les écrivains nés en Afrique ; il est dur, sans élégance, et souvent fort obscur.

Pacianus, qui fut évêque de Barcelonne, mourut dans un âge fort avancé, et avant 392. On a de lui, en trois lettres, un ouvrage dirigé contre les Novatiens, une exhortation à la pénitence, et un sermon sur le baptême, sermon qui, sous le rapport de l'érudition et du talent de l'écrivain, se place parmi les meilleures productions chrétiennes du siècle.

« Depuis la mort de Lactance, l'Église d'Occident languissait privée de flambeau. Elle comptait dans ses

rangs beaucoup de pontifes, de prêtres et de clercs, qui brillaient par leur science et par leur piété, mais il ne surgissait du milieu d'eux aucun génie assez fort pour accepter et accroître l'héritage de gloire que les Pères de l'Eglise latine s'étaient transmis. La haute pensée du christianisme semblait avoir émigré vers ces contrées privilégiées où régnaient les Grégoire, les Basile et les Chrysostome.

« Ambroise releva l'Italie de cette espèce de déchéance. On ne peut, sans doute, le comparer à aucun des trois hommes dont je viens de prononcer les noms; mais il possédait les qualités qui peut-être leur ont manqué, et précisément celles dont le christianisme d'Occident avait besoin que ses partisans fussent pourvus. Ambroise fut du petit nombre des Romains qui eurent le courage de rompre avec les obligations imposées par une naissance illustre. Son père avait été Préfet du Prétoire, sous Constantin. Actif, intelligent, courageux, habile à s'emparer de l'esprit des personnages puissants, toujours prêt pour ces controverses irritantes que fuient les esprits paisibles; audacieux dans le succès, calme et patient dans les mauvais jours, s'il ne brille pas entre les plus éclatantes lumières de la religion chrétienne, il faut reconnaître en lui un des hommes qui, par leur habileté dans l'art de dominer l'esprit incertain des premiers empereurs chrétiens, ont le plus contribué à la ruine du paganisme. Sans ses efforts dirigés par la sagesse et la connaissance profonde du cœur humain, Gratien se serait conformé à la politique de ses prédécesseurs, car ce prince n'avait ni assez d'expérience, ni assez d'étendue dans l'esprit pour pouvoir imprimer aux évène-

ments une allure plus vive. Suivre les errements de son père, telle devait être son plan de conduite ; mais Ambroise ayant asservi à ses propres idées ce jeune prince, n'eut bientôt plus qu'à lui indiquer le but vers lequel il devait marcher (1). »

Ambroise naquit dans les Gaules, vers l'an 340. Jeune encore, il perdit son père, et fut conduit à Rome, par sa mère, qui y prononça le vœu solennel de passer le reste de ses jours dans le veuvage, et de se vouer aux exercices ascétiques. Après de bonnes études, il suivit la carrière du barreau, à Milan, chef-lieu de la Préfecture d'Italie. Le Préfet du Prétoire, Probus, se l'adjoignit bientôt comme conseiller, et, vers 370, l'empereur Valentinien 1er, le nomma consulaire ou gouverneur de la province Æmilia et de la Ligurie. Ambroise résida en cette qualité à Milan, et sut mériter l'attachement de ses administrés.

En 374, les deux partis qui divisèrent l'Église de Milan, les Catholiques et les Ariens, ne purent s'accorder sur l'élection d'un évêque. Pour empêcher les violences, Ambroise se transporta dans l'église ; à peine y parut-il que, par un mouvement spontané, tous les assistants, Catholiques et Ariens, le proclamèrent chef de l'Église de Milan. Ce fut envain qu'Ambroise, pour se soustraire au fardeau qu'on voulait lui imposer, employa tous les moyens qui dépendaient de lui ; son maître, l'empereur Valentinien, se joignit aux vœux des Milanais, pour l'engager à ne point écouter ses scrupules. Cédant alors à tant de sollici-

(1) Beugnot, *Hist. de la Destruct. du Pagan.*, tom. I, *pag.* 326.

tations, Ambroise, qui n'était que simple catéchumène, se fit baptiser, et bientôt après sacrer évêque, puis entra dans l'exercice de sa dignité, après s'être dépouillé de sa fortune en faveur de l'Eglise et des pauvres.

Il exerça l'épiscopat avec un zèle et une ferveur vraiment apostoliques, et prit à tâche d'extirper dans son diocèse le paganisme et l'hérésie. Quoique les Chrétiens eussent conquis une foule de priviléges pendant le régne de Constantin, quoique les empereurs eussent déserté les temples, le paganisme était toujours la religion de l'état. Les sectateurs du vieux culte gémissaient néanmoins sur la ruine graduelle de leurs institutions, et comprenaient assez que le Christ chassait du monde Jupiter et les dieux de l'Olympe. Saint Ambroise voulut que la douleur des Païens fût sans bornes, et, d'après ses conseils Gratien frappa contre le Paganisme un coup violent, qui dut retentir d'un bout à l'autre de l'Empire romain. En 382, il donna l'ordre d'enlever du lieu des séances sénatoriales l'autel et la statue de la Victoire, sorte de palladium sacré, qui était cher et précieux à l'antique religion. Gratien disparut bientôt de ce monde, après avoir fait subir d'autres humiliations au paganisme.

Les efforts suprêmes qui furent tentés alors, aussi bien que les circonstances de la lutte, se trouvent retracés avec une haute raison, dans le bel ouvrage de M. Beugnot; nous emprunterons le paragraphe tout entier.

« A peine Valentinien II fut-il reconnu empereur d'Occident, que le sénat conçut l'espoir d'obtenir satisfaction. Le nouvel empereur n'avait pas encore pris d'engage-

ments envers les Chrétiens ; le genre de vie adopté par lui était peu conforme aux prescriptions de l'Eglise(1) ; un de ses premiers actes avait été d'appeler Symmaque à la préfecture de la ville ; il n'en fallut pas davantage pour que le sénat reprît confiance dans l'appui des dieux. En 382, une députation fut donc envoyée à l'empereur ; il est inutile d'ajouter que Symmaque se faisait remarquer à sa tête. Ses fonctions de préfet lui imposaient le devoir de parler au nom du sénat ; mais ses vertus, son éloquence et surtout son zèle pour la religion nationale le désignaient à cet honneur, bien plus que la magistrature qu'il gérait.

« La députation se rendit à Milan, où se trouvait la cour impériale ; mais saint Ambroise veillait, et il n'était pas homme à rester oisif dans une circonstance si importante. Par ses conseils, l'empereur ordonna à Symmaque de déposer à l'avance le discours dont il devait donner lecture au consistoire. Ambroise en prit rapidement connaissance, et se trouva en mesure de remettre de son côté une réponse au manifeste du parti national.

« Toutes les pièces de ce grand procès ont été respectées par le temps, et il nous est permis de croire que nous assistons à la lutte des deux principes qui alors se disputaient l'empire du monde. Fatigués de combattre dans le secret des consciences ou dans l'étroite enceinte des églises et des temples, ils viennent enfin se mesurer au graud jour. Quand on songe à la puissance des idées et des intérêts qui furent balancés dans ce solen-

(1) Ambrosius, V, 196.

nel débat, on s'étonne que des hommes aient osé intervenir comme juges.

Je traduirai textuellement le discours, ou, comme l'on dit, la *Relation* de Symmaque; souvent citée, elle n'a jamais été reproduite en entier dans notre langue.

« TRÈS-ILLUSTRES EMPEREURS,

« Aussitôt que votre amplissime sénat vit que les lois avaient dompté le vice et que la gloire des derniers temps était rehaussée par de bons princes, il suivit l'impulsion d'un siècle si heureux, donna cours à sa douleur trop long-temps comprimée et me chargea une seconde fois de servir d'origine à ses plaintes. Naguère les méchants (1) nous ont fait refuser l'audience du divin prince, parce qu'ils savaient bien que justice serait rendue. Je m'acquitte d'une double mission; comme votre préfet, je défends les intérêts publics; comme envoyé, je viens appuyer le vœu des citoyens. Il n'y a dans cette situation rien qui doive étonner, car depuis long-temps vos sujets ont cessé de croire que dans leurs débats ils pouvaient triompher par l'appui des courtisans. L'amour des peuples, leur respect, leur dévouement valent mieux que la puissance. Qui souffrirait des luttes privées au sein de la république? Le sénat poursuit avec raison ceux qui mettent leur autorité au-dessus de la gloire du prince. Notre sollicitude veille près de votre Clémence; mais peut-on trouver mauvais que nous défendions les institutions de nos ancêtres

(1) Il fait ici allusion à saint Ambroise qui avait décidé Gratien à ne pas recevoir la première députation.

les droits et l'avenir de la patrie aussi vivement que la gloire de notre siècle, qui sera d'autant plus grande que vous ne permettrez rien contre les usages de nos pères ?

« Nous redemandons l'état religieux qui si longtemps a servi d'appui à la république. Des princes ont appartenu à la fois aux deux religions, aux deux partis ; celui qui vint après eux honora les cérémonies nationales ; son successeur ne fit rien contre elles. Si la religion des anciens princes n'est plus un bon exemple, que la prudence des derniers en soit un.

« Quel homme serait assez l'ami des barbares pour ne point redemander l'autel de la Victoire ? Indifférents sur l'avenir, nous dédaignons les présages du malheur. Si l'on néglige la divinité, que l'on respecte au moins son nom. Votre Éternité doit beaucoup à la Victoire, elle lui devra encore davantage. Ceux qui n'avaient pas connu ses faveurs ont méprisé sa puissance ; mais vous, vous ne déserterez pas un patronage que vos triomphes doivent vous faire aimer. Cette Divinité a été consacrée par tous les hommes, car personne ne peut cesser d'honorer celle qu'il est si utile d'invoquer.

« Si le respect pour la Victoire n'existe plus, au moins devait-on s'abstenir de toucher à l'ornement de la curie. Souffrez, je vous en supplie, que nous puissions léguer à nos successeurs celle que dans notre jeunesse nous avons reçue de nos pères. Le respect de la coutume est une chose grande. Ce que fit le divin Constance heureusement dura peu. Gardez-vous d'imiter les choses qui ont été promptement révoquées. Nous cherchons l'éternité de votre gloire et de votre divinité,

afin que le siècle futur ne trouve rien à corriger dans ce que vous aurez fait. Où jurerons-nous d'obéir à vos lois et d'exécuter vos ordres ? Quelle crainte religieuse retiendra l'homme pervers prêt à rendre un faux témoignage ? Dieu est partout ; nul refuge pour des perfides ; mais, afin de prévenir le crime, la religion est nécessaire.

« Cet autel est le dépositaire de la concorde publique, cet autel reçoit la foi des citoyens, et nos sentences n'ont jamais plus d'autorité que quand l'Ordre a juré devant lui. Un asile sacrilége va donc être ouvert aux parjures ; les illustres princes puniront cet attentat, eux dont l'inviolabilité repose sur un serment pnblic. Mais, dit-on, le divin Constance en a fait autant ; imitons tout autre chose dans la conduite de ce prince, assurément il n'aurait pas agi de la sorte si un autre avant lui n'eût déserté le droit chemin. Les fautes des anciens doivent profiter à ceux qui viennent après eux ; et l'amélioration naît de la critique d'un exemple antérieur. Le destin voulut qu'un prédécesseur de Votre Clémence n'évitât pas l'injustice en des matières encore nouvelles ; une semblable excuse ne serait pas valable pour nous, si nous suivions un exemple réprouvé par nos consciences. Que Votre Éternité choisisse donc dans la vie du même prince des exemples qu'elle pourra s'approprier plus dignement. Il n'enleva aux vierges sacrées aucun de leurs priviléges ; il donna les sacerdoces aux nobles, et ne refusa pas aux Romains les sommes nécessaires à la célébration de leurs cérémonies religieuses, il parcourut les régions de la ville éternelle suivi par le sénat satisfait ; il considéra avec intérêt les temples, lut les noms des dieux

inscrits sur leurs frontons, s'informa de l'origine de de ses édifices, loua la piété de leurs fondateurs, et quoique d'une religion différente, il les conserva à l'empire : à chacun ses coutumes, à chacun ses rites.

« L'esprit divin a donné aux villes certains gardiens. Comme, en naissant, chaque mortel reçoit une ame, de même chaque peuple reçut ses génies protecteurs. Cette chose était utile, et c'est l'utilité qui attache les dieux à l'homme. Puisque toute cause première est enveloppée de nuages, d'où peut-on faire descendre la connaissance des dieux, si ce n'est de la tradition et des annales historiques ? Si une longue suite d'années fonde l'autorité de la religion, conservons la foi de tant de siècles, suivons nos pères qui si long-temps ont avec profit suivi les leurs.

« Il me semble que Rome est devant vous, et qu'elle vous parle en ces termes :

« Excellents princes, pères de la patrie, respectez » ma vieillesse ; je la dois à une sage religion ; res- » pectez-la, afin qu'il me soit permis de suivre mon » ancien culte : vous n'aurez point à vous en repentir. » Laissez-moi vivre selon mes désirs ; car je suis libre. » Ce culte a rangé le monde sous mes lois. Ces mystè- » res ont repoussé Hannibal de mes murailles ; les Sé- » nonais, du Capitole. Quoi ! je réformerais dans mes » vieux jours ce qui naguères m'a sauvée ! j'exami- » nerai ce qu'il convient d'établir. La réforme de la » vieillesse est tardive et insultante. »

« Nous demandons la paix pour les dieux de la patrie pour les dieux indigètes. Il est juste de regarder comme communes à toute la société les choses que chacun honore. Nous sommes éclairés par les mêmes astres,

nous avons tous un même ciel, un même monde nous environne. Qu'importe par quels moyens chacun poursuit la recherche de la vérité? On ne parvient pas toujours par un seul chemin à la solution de ce grand mystère. Il appartient aux oisifs de discuter sur de telles choses. En ce moment nous offrons, non le combat, mais des prières.

« Qu'a produit à votre trésor sacré la révocation des priviléges des vierges Vestales? Ce que des princes très-économes accordaient, on le refuse sous de très-généreux empereurs. L'honneur seul donne quelque prix à cette solde de la chasteté. De même que les bandelettes sont l'ornement de leur tête, ainsi l'exemption des charges publiques est l'insigne du sacerdoce. Elles ne réclament que ce vain mot d'immunités, car la pauvreté les met à l'abri des dépenses, et ceux qui les dépouillent sont les plus empressés à leur payer un tribut de louanges. L'innocence consacrée au salut public est plus respectable, quand elle ne reçoit aucune récompense. Purifiez votre trésor de cette augmentation; que sous de bons princes il s'accroisse par les déponilles des ennemis et non par celles des pontifes. Quel profit peut jamais effacer l'injustice? Le malheur des personnes auxquelles on veut ravir d'anciens priviléges est d'autant plus grand que l'avarice n'est point dans vos mœurs. Sous des empereurs qui respectent le bien d'autrui et résistent à la cupidité, nos ennemis cherchent moins à nous appauvrir qu'à nous insulter. Le fisc retient les biens légués par la volonté des mourants aux vierges et aux pontifes. Je vous en supplie, ô ministres de l'équité! restituez à la religion de votre ville son héritage privé. Les ci-

toyens dictent sans crainte leurs testaments, ils savent que sous des princes généreux ce qu'ils ont signé est respecté ; que cette félicité du genre humain vous soit précieuse. Ce qui arrive en ce moment commence à inquiéter les mourants. On se demande si la religion des Romains n'est plus placée sous la sauvegarde des droits du peuple. Quel nom donner à cette spoliation qui n'est autorisée par aucune loi et par aucune clause ? Les affranchis sont mis en possession des legs qu'on leur a faits, on ne refuse pas aux esclaves les justes avantages provenant des testaments ; et de nobles vierges, les ministres des rites divins, sont seuls exclus du droit d'hérédité ! A quoi sert de vouer au salut public un corps sans tache, de fortifier l'éternité de l'empire par des secours célestes, d'environner de vertus amies vos armes et vos aigles, de faire pour tous les citoyens des vœux efficaces, si l'on ne jouit pas même du droit commun ? L'esclavage n'est-il pas préférable ? On porte préjudice à la république, car l'ingratitude ne lui a jamais réussi. Ne croyez pas que je défende seulement ici les intérêts de la religion, tous les maux du genre humain ont été enfantés par de semblables attentats. Les lois de nos ancêtres honoraient les vierges Vestales et les pontifes, en leur accordant un revenu modique et de justes priviléges ; ils en jouirent jusqu'à l'instant où de vils trésoriers détournèrent les aliments déstinés à la chasteté sacrée, pour les donner à de misérables porteurs de litières. La famine se fit bientôt sentir, une triste récolte vint trahir l'espoir des provinces. La faute n'en était pas à la terre ; nous n'avons rien à reprocher aux astres ; ce n'est pas la nielle qui a détruit le blé, ni l'ivraie

qui a étouffé les moissons ; c'est le sacrilége qui a desséché le sol. Il fallut périr, parce qu'on avait refusé à la religion ce qui lui était dû. Si l'on trouve un autre exemple d'une semblable calamité, je consens à attribuer ce que nous avons souffert aux vicissitudes des temps. Les vents aggravèrent cette stérilité. Les hommes demandèrent leur nourriture aux arbres des forêts, et la misère conduisit de nouveau les paysans autour des chênes de Dodone. Arriva-t-il jamais rien de pareil du temps de nos ancêtres où l'honneur public nourrissait les ministres de la religion ? Quand l'annone était commune au peuple et aux vierges saintes, vit-on les hommes secouer les chênes, ou arracher de la terre les racines des herbes pour pourvoir à leur subsistance ? Vit-on la fécondité ordinaire des provinces impuissantes à réparer leurs pertes accidentelles ? L'aisance des pontifes assurait le produit des terres, car ce qu'on donnait était moins une largesse qu'un préservatif. Peut-on douter que l'on ait toujours donné pour assurer l'abondance universelle ce que nous réclamons en ce moment pour faire cesser la misère publique ?

« On dira peut-être que l'état ne doit pas solder une religion qui lui est étrangère. Les bons princes n'admettront pas que les choses attribuées par le public à une classe particulière d'individus puissent jamais appartenir au fisc. La république se compose de tous les citoyens, et ce qui vient d'elle profite à chaque individu. Vous avez pouvoir sur toutes choses, mais vous conservez à chacun le sien, et la justice a plus d'empire sur vous que la licence. Consultez donc votre munificence, et dites si elle refuse de regarder

comme publiques les choses que vous avez transférées à d'autres personnes. Les biens qui ont été donnés une fois à la gloire de Rome cessent d'appartenir aux donateurs, et ce qui dans l'origine était un bienfait devient avec le temps une dette. On cherche à jeter de vaines terreurs dans votre esprit divin, lorsqu'on dit que si vous ne cédez pas à l'avidité des ravisseurs vous serez complice des donateurs. Que votre Clémence soit favorable aux mystères tutélaires de toutes les religions, et particulièrement à ceux que vos ancêtres protégèrent autrefois, qui vous défendent aujourd'hui et que nous révérons.

« Nous redemandons cet état religieux qui conserva l'empire dans les mains de votre divin père, et procura des héritiers de son sang à cet heureux prince. Du haut de son palais céleste ce divin vieillard voit couler les larmes des pontifes, il se croit méprisé, puisque l'on viole les usages qu'il avait librement conservés. Ne suivez pas l'exemple de votre divin frère ; dissimulez un acte que sans doute il ignorait devoir déplaire au sénat. Il restera prouvé que la légation n'a été repoussée, que parce qu'on craignait qu'elle ne le mît dans la nécessité de rendre un jugement public.

« Le respect des temps passés veut que vous ne balanciez pas à révoquer une loi qui n'est pas digne d'un prince (1). »

» On donna ensuite lecture du premier mémoire d'Ambroise. Ce mémoire me paraît faible de raisonnement. Le second, qui ne fut publié qu'après la décision de l'empereur, est une meilleure réfutation de tout ce que

(1) *Epist.* X. 54.

Symmaque avait dit. Je ne reproduirai qu'une esquisse de ces deux livres.

» Ambroise commence par s'appuyer sur la liberté de conscience. Les Gentils peuvent-ils être écoutés, dit-il (1), quand ils se plaignent qu'on abolit les priviléges de leurs pontifes, eux qui ont persécuté les chrétiens avec tant d'acharnement, qui ont détruit leurs églises et leur ont enlevé naguère jusqu'au droit d'enseigner et de parler en public? Qu'ils jouissent du droit commun, mais qu'ils ne prétendent pas à des faveurs, et surtout qu'ils ne viennent pas se plaindre qu'on les empêche de persécuter les fidèles. Ils peuvent sacrifier à leurs dieux, si telle est leur conviction, car chacun doit conserver et défendre librement le vœu de sa conscience, mais qu'ils ne nous forcent pas d'adorer des idoles que nous méprisons.

« Si, ce qu'à Dieu ne plaise, un empereur païen établissait un autel pour les idoles; s'il forçait les chrétiens à s'assembler autour et à se mêler aux sacrificateurs; s'il se plaisait à faire courir aux fidèles le risque de se remplir la bouche et le gosier des cendres de l'autel, de la flamme du sacrilége et de la fumée du tombeau, si on rendait la justice dans la curie après avoir exigé des sénateurs un serment devant cet autel, si toutes ces choses avaient lieu, alors que la majorité du sénat appartiendrait aux chrétiens, je le demande, un sénateur chrétien ne pourrait-il pas se croire persécuté? »

» Symmaque avait essayé de prouver que sans l'autel de la Victoire le sénat ne pouvait pas exister. Ambroise,

(1) Symm., Epist., p. 346.

au contraire, soutient que la présence de cet autel est une menace contre le sénat chrétien ; car, à l'entendre, il y avait alors en quelque sorte deux sénats : *Totus hic christianorum periclitatur senatus.*

« Comme son adversaire, il termine son premier discours par une prosopopée à l'aide de laquelle Valentinien et Gratien viennent donner, l'un à son fils, l'autre à son frère, le conseil de rester sourd aux réclamations sacriléges des païens.

» Ce premier discours n'était réellement qu'un exorde, car Ambroise n'avait pas agité la grave question des traditions, si importante alors pour tous les païens, et que Symmaque venait de traiter avec tant de chaleur et de conviction. Ambroise, sans craindre de heurter les mœurs et les préjugés de ses lecteurs, l'aborda dans son second discours, peut-être avec plus de franchise et de vigueur que de modération, car il déversa le mépris à pleines mains sur le respect des païens pour les temps passés. Il démontre que c'est la vertu des anciens Romains, et non la puissance de leurs dieux qui leur a procuré l'empire du monde : « Que me par-
» lez-vous des exemples des anciens ? Les traditions
» des Nérons me font horreur. Les Romains éprouvè-
» rent aussi des revers, n'avaient-ils pas alors un
» autel de la Victoire? »

» Ces vestales, dont Symmaque avait parlé avec une admiration pleine de sensibilité, Ambroise les voit d'un œil bien moins favorable :

« A peine peuvent-ils compter sept vestales. Voilà ce que produisent de nos jours les bandelettes révérées, les robes bordées de pourpre, les litières des pontifes toujours escortées par la foule, d'énormes privilèges.

des profits immenses, et enfin le respect de la chasteté. Il n'est pas nécessaire que les bandelettes brodées décorent la tête; un voile grossier suffit, quand il est orné par la pudeur. Il faut oublier et non embellir les attraits de la beauté; c'est le jeûne qui lui convient, et non la pourpre. Admettons cependant que l'on doive faire des largesses aux vierges; alors, quelles sommes énormes recevront les chrétiens! Où est le trésor qui pourra les payer? Les seules vestales, dit-on, auront part à ces faveurs; et ils ne rougiraient pas, ceux qui sous les empereurs païens revendiquaient tout pour eux-mêmes, de penser que sous des princes chrétiens nous ne pourrions pas avoir un sort pareil au leur. Ils se plaignent que l'état n'entretient pas leurs pontifes. Que de clameurs! Des lois récentes nous interdisent de rien recevoir dans les successions privées; nous sommes-nous plaints? Avons-nous crié à l'injustice? Non, parce que jamais nous ne nous récrions contre le tort qu'on nous fait. Si un prêtre réclame la faveur de ne point être soumis aux charges curiales, il faut qu'il cède tous ses biens à quelqu'un qui remplira pour lui ses obligations (1). Que diraient les Gentils, si leurs pontifes étaient comme les nôtres forcés d'acheter de leurs deniers ce qui sert aux fêtes du mystère sacré (2)?.... Comparons nos positions; vous voulez être

(1) Cod. Theod. *de Decurion*, l. 49, 99, etc. Je doute que cette récrimination de l'orateur soit fondée; car, par une constiiution de Valens et Valentinien, le clerc, après dix ans d'exercice, était exempté des charges de la curie. Id. *de Episc. Ecol.*, l. 19.

(2) L'Eglise, quoi qu'en dise saint Ambroise, était alors très-riche et faisait de ses biens un usage qui donna lieu à des reproches amers de la part de saint Jérome. III, 40, *l.* IV, 143, *f.*; et de saint Gaudence, évêque de Brescia, p. 140.

exemptés du décurionat, quand le prêtre de l'Église ne l'est pas. On peut faire des testaments en faveur des pontifes ; nul parmi les profanes n'est exclu de cette faculté, quelle que soit sa condition ou sa prodigalité ; le droit commun est refusé seulement au clerc, à celui qui transmet au ciel les prières de tous, et qui remplit une fonction publique. Ce qu'une veuve chrétienne lègue aux pontifes des gentils est valable, ce qu'elle laisse aux ministres du vrai Dieu ne l'est pas. Je dis cela non pour me plaindre, mais, au contraire, pour que l'on sache de quoi je ne me plains pas. »

» On n'a point contesté aux temples le droit de recevoir des dons, ni aux aruspices celui d'accepter des legs ; seulement on s'est emparé des biens dont on ne faisait pas un usage religieux. Ambroise saisit cette occasion pour donner au paganisme mourant des leçons de désintéressement dont la religion nouvelle pouvait aussi faire son profit.

» Il termine en exhortant l'empereur à se défier de cette sentence de Symmaque : *Si exemplum religio veterum non facit, faciat dissimulatio proximorum.*

» On voit sur quel terrain les combattants avaient été entraînés. La lutte, dans son principe religieuse, était devenue ce qu'elle devait être, c'est-à-dire purement politique. Laquelle des deux religions sera religion de l'état ; à qui appartiendront les honneurs, les privilèges et les richesses ? Telle fut la seule question traitée par les deux champions. Symmaque, au nom de la constitution romaine encore vénérable, quoique déchue, au nom de la gloire, de la puissance et de la majesté de Rome, redemande les faveurs dont on vient de dépouiller le culte des ancêtres ; il n'examine pas

le mérite de ce culte ; ce mérite peut être très-faible, mais il n'en faut pas moins respecter une religion qui a fait de Rome la reine des nations. Il y a quelque chose de grave, de noble, de sénatorial, dans les plaintes et dans les prières du pontife païen.

» Le discours d'Ambroise, moins éloquent, est cependant habile. A entendre l'évêque de Milan, le christianisme est à peu près désintéressé dans ce procès ; il ne réclame ni privilèges, ni richesses, ni pouvoir, il défend seulement la liberté et il la veut égale pour tous ; quoi de plus juste? or, les anciens privilèges du paganisme nuisent à l'égalité des cultes, donc il ne faut pas rétablir ces privilèges. Il se garde bien de dire que tout ce qu'on enlève à l'ancienne religion va accroître le domaine de la nouvelle, et que si l'égalité est rompue, c'est en faveur du christianisme. Son culte, il le représente comme un suppliant qui s'avance avec timidité, parle de sa misère, des lois qui lui défendent de s'enrichir et veut bien ne pas se plaindre (1). A la

(1) Je n'opposerai pas aux plaintes de saint Ambroise la peinture que fait Ammien du luxe des évêques, de ces évêques qu'il représente *insidentes vehiculis*, *circumspecte vestiti*, *epulas curantes profusas*. XXVII, 3. On pourrait avec raison suspecter le témoignage de l'historien païen ; interrogeons de préférence saint Jérome. Lui aussi il gémit sur la loi qui défend aux clercs de recevoir des donations testamentaires : « Je ne me plains pas, dit-il, de cette loi, » je me plains de ce que nous l'avons rendue nécessaire. Elle est sé» vère la sanction de la loi, et cependant elle ne dompte pas l'avarice, » car *nous l'éludons par des fidéicommis*. » Et afin que personne ne puisse en douter, il représente, avec une verve singulièrement piquante, un vieillard qui, accablé d'infirmités, est obsédé de soins par un captateur de testaments ; t. IV, pag. 261. Après de tels aveux, il ne reste plus qu'à témoigner sa surprise de l'assurance avec laquelle saint Ambroise déclarait que ses frères voulaient bien ne pas se plaindre de lois si faciles à éluder. Théodose, au reste, enleva tout motif aux récriminations, en abrogeant la loi dont il est question.

vérité, il échappe parfois à saint Ambroise des mots comme ceux-ci : *Volve, quasso, atque excute lectum gentilium* (1), qui trahissent sa vraie pensée ; mais il revient bientôt à son respect apparent pour l'indépendance de la conscience humaine.

» Les païens avaient des représentants dévoués dans le consistoire. Bauto, comte et *magister militiæ*, qui fut consul en 380, leur était favorable, et le comte Rumoridus, consul en 403, avait été élevé dans le paganisme. La députation pouvait donc concevoir des espérances de succès, cependant elle n'obtint qu'un refus. Les deux comtes souscrivirent eux-mêmes à cette décision, dit saint Ambroise (2); telle fut l'issue de ce grand combat. Symmaque, accablé de chagrin et voulant abdiquer les fonctions qu'il remplissait (3), apprit aux sénateurs et à tous les partisans de l'ancien culte l'échec qu'ils venaient d'éprouver. Chaque jour apportait son tribut de revers et d'outrages à la religion de l'empire.

» La joie des chrétiens fut éclatante. Partout on célébra le triomphe de saint Ambroise. Il semblait cette fois avoir consolidé la puissance de la croix, et garanti pour toujours l'empereur contre les audacieuses réclamations de ce sénat d'impies. On accordait volontiers à Symmaque quelque éloquence ; mais c'était pour regretter qu'il mît si souvent son talent au service d'une cause mauvaise et désespérée. Cependant, il faut le reconnaître, sa défaite fut glorieuse et ne semble pas avoir été aussi funeste à son parti qu'on pourrait le croire. La relation circula dans tout l'empire. Les vrais païens la gravèrent dans leur mémoire, et elle resta

(1) P. 322. — (2) Epist. ad Eugen. Imp., p. 330.
(3) L. X, ep. 23.

si long-temps en honneur que, vingt ans après, Prudence crut devoir en faire paraître une réfutation (1). »

Il n'était pas surprenant que le Paganisme fût si opiniâtre et toujours si vivace, puisque des Chrétiens alors même prenaient part aux saturnales, et que saint Ambroise adressait aux fidèles de Milan cette réprimande : « J'ai contre le plus grand nombre d'entre vous, ô mes frères, un sujet de graves reproches. Je parle de ceux qui, après avoir célébré avec nous la naissance du Seigneur, interviennent ensuite dans les fêtes des Gentils..... Celui qui veut participer aux choses divines ne doit pas se faire l'allié des idoles, car l'effet des idoles c'est de troubler l'esprit par les vapeurs du vin, de fatiguer le ventre par l'excès de la nourriture, de torturer les membres par les danses, et d'occuper tellement l'esprit à des actes de dépravation que l'on ne peut plus se souvenir du Seigneur..... Si nous sommes le temple de Dieu, pourquoi observons-nous dans le temple de Dieu les fêtes des idoles?... Comment pouvez-vous religieusement assister à l'Epiphanie du Seigneur, quand déjà vous avez célébré les Calendes, vous, autant que cela était en vous? Janus fut un homme, le fondateur d'une cité, qui est appelée Janicule, et c'est en l'honneur de cet homme que les Calendes de janvier ont reçu leur nom; ainsi, il pèche, celui qui observe les Calendes, car il rend à un homme mort les honneurs qui ne sont dus qu'à la divinité..... Donc, mes frères, éloignons-nous scrupuleusement des solennités et des féries païennes; et, quand les Gentils sont plongés dans la

(1) Beugnot, tom. 1, pag. 415 — 431.

joie et dans les festins, nous alors, soyons sobres et jeûnons, afin qu'ils comprennent que notre abstinence condamne leur voracité. »

Saint Ambroise, ou l'auteur Anonyme de ce Sermon, prémunit également les Chrétiens contre les débris du Judaïsme. « Vous devez éviter, ajoute-t-il, non-seulement la compagnie des Gentils, mais encore celle des Juifs, dont la fréquentation est une grande souillure, car ils s'insinuent adroitement dans les esprits, pénètrent dans les maisons, entrent aux prétoires, fatiguent les oreilles des juges et du public, et acquièrent d'autant plus d'empire qu'ils ont plus d'impudeur (1). »

Le saint pontife jouit toute sa vie d'une grande considération à la cour impériale. Au mois d'août 383, le jeune Gratien, dont les vertus faisaient l'espoir de l'empire et de l'Eglise, ayant été massacré à Lyon, et abandonné de ses gens qui se rangèrent du côté de Maximus, celui-ci, à la tête de forces redoutables, menaçait l'Italie, Valentinien, frère de Gratien, et Justina, leur mère. Le saint évêque partit aussitôt pour Trèves, où résidait Maximus, et, après un long séjour auprès de lui, obtint un traité qui assurait la paix à l'Italie. Justina, méconnaissant les services de saint Ambroise, lui suscita de rudes traverses, et exigea de lui qu'il remît aux Ariens la basilique Porciana, qui se trouvait hors des murs de Milan. Le pontife ne s'effraya ni des menaces d'une femme irritée, ni de la force brute, et il fallut bien que le pouvoir finît par céder. Cette lutte contre la cour occupe une

(1) *Sancti Ambrosii Opera*, serm. VII, *pag.* 399 de l'*Appendix*, édit. des Bénédictins.

grande place dans la vie d'Ambroise ; plus d'une fois son éloquence, animée encore par les obstacles, s'éleva fière et courageuse, et le tribun chrétien disait à son peuple :

« Je vois que vous êtes troublés plus qu'à l'ordinaire, et que vous me gardez. Je m'étonne qu'il en soit ainsi, à moins que cela ni vienne de ce que vous avez vu ou entendu qu'il m'a été enjoint par ordre impérial de me retirer d'ici, pour aller où je voudrai, et qu'à ceux qui désireraient me suivre il est permis de le faire. Vous avez donc apprèhendé que je n'abandonnasse l'église, et que, craignant pour ma vie, je ne vous quittasse. Mais vous avez pu connaître quelle a été ma réponse, savoir, que je n'ai pas la volonté d'abandonner l'Eglise, car je crains plus le Seigneur du monde que l'empereur du siècle ; et que si par force l'on m'arrache de l'église, on pourra bien en éloigner mon corps, mais non pas mon cœur ; que je suis prêt enfin, si l'Empereur use contre moi des ressources ordinaires du pouvoir royal, que je suis prêt, moi, à souffrir ce qu'un prêtre a coutume de souffrir.

» Pourquoi donc vous troublez-vous ? Jamais je ne vous quitterai volontairement. Forcé, je ne sais pas résister. Je pourrai me plaindre, je pourrai pleurer, je pourrai gémir. Contre les armes, contre les soldats, contre les Goths, mes pleurs sont mes armes ; car voilà quelle est la défense d'un prêtre. Autrement, ni je ne dois, ni je ne puis résister. Mais je n'ai pas accoutumé de fuir ni d'abandonner l'église, de peur qu'on ne s'imagine que je crains une peine plus forte. Vous-mêmes savez et en quoi j'ai coutume d'user de

déférence pour les Empereurs, et en quoi je ne cède point ; que je m'expose volontiers aux tourments, et que je ne crains pas ceux qu'on me prépare. Ni les soldats qui environnent l'église ni le bruit des armes, n'épouvantent ma foi, mais mon esprit s'émeut, dans l'appréhension que, tandis que vous me retenez, il ne vous arrive quelque fâcheux accident.....

» Lorsqu'on me proposa de livrer sur-le-champ les vases de l'Eglise, je fis cette réponse, » « que si l'on » me demandait quelque chose qui m'appartînt, soit » un fonds de terre, soit une maison, soit de l'or, » soit de l'argent, dont je fusse maître de disposer, » je le donnerais volontiers, mais que je ne puis rien » prendre de ce qui est au temple de Dieu, ni li- » vrer ce que j'ai reçu pour le garder, et non pour » le livrer ; — que d'ailleurs, je songeais même au » salut de l'Empereur, à qui il ne convient pas de » recevoir ce qu'il ne m'est pas permis de livrer ; — » qu'il doit écouter la libre parole d'un prêtre, et, » s'il veut consulter ses propres intérêts, s'abstenir » d'offenser le Christ. » « Ces paroles sont pleines d'humilité, et, comme je crois, pleines aussi de cette affection qu'un prêtre doit à un Empereur.....

» Certes, si le Seigneur m'a destiné à ce combat, c'est en vain que vous avez passé tant de nuits à veiller, tant de jours à faire la garde autour de moi ; la volonté du Christ s'accomplira ; car il est tout-puissant notre Seigneur Jésus. C'est là notre foi, et ce qu'il a ordonné s'exécutera. Il ne nous convient pas de nous opposer à son décret divin. »

Le courageux pontife insiste longuement auprès de son peuple sur la pensée de la Providence qui veille au

salut de ses mandataires, et qui sait les délivrer, les sauver quand il le faut. Il cite des exemples empruntés aux saintes Ecritures, et ajoute ensuite : « Moi-même, ne sortais-je pas chaque jour pour rendre des visites, ou pour aller aux tombeaux des martyrs ? Ne passais-je pas, en allant et en revenant, ne passais-je pas devant le palais impérial ? Et cependant, personne ne m'a arrêté, quoiqu'on eût le dessein, comme on le déclara depuis, de me chasser de la ville en disant : « Sors de la cité, et vas où tu voudras. » Je m'attendais, je l'avoue, à quelque chose de grand, ou bien à périr par le glaive pour le nom du Christ, ou bien à mourir par le feu, et l'on m'a offert des délices, au lieu de m'offrir des souffrances ; mais l'athlète du Christ demande des tourments, et non pas des délices. Que personne donc ne vous trouble, en vous annonçant qu'on a préparé un char, ou que je dois être durement traité, comme l'a publié de sa propre bouche Auxentius, qui se dit évêque. »

Ambroise revient encore à l'apologie de sa résistance, et conclut par ce noble langage : « Quelle réponse ai-je donc faite qui ne fût pas suivant l'humilité ? Si l'Empereur demande le tribut, je ne le refuse pas ; les terres de l'église paient le tribut. Si l'Empereur désire les terres de l'église, il a le pouvoir de les prendre ; nul de nous n'intervient. Les offrandes du peuple sont plus que suffisantes pour les besoins des pauvres ; que l'on ne me cherche point querelle au sujet des champs que l'église possède ; qu'on les prenne, si c'est le bon plaisir de l'Empereur. Je ne les donne pas, mais je ne les refuse pas. On cherche de l'or ; je puis dire : Je ne cherche ni or, ni ar-

gent. Mais on me fait un crime de ce que je distribue de l'or ? — Je ne rougis point d'un tel crime. J'ai des trésoriers ; mes trésoriers, ce sont les pauvres du Christ ; voilà quel trésor je sais amasser. Plaise à Dieu que toujours on m'en fasse un crime, de distribuer de l'or aux pauvres ! Que si l'on m'objecte que je cherche quelqu'un qui me protége contre mes adversaires, je ne le nie pas ; j'ambitionne même qu'on le dise. J'ai une défense, mais dans les prières des pauvres. Ces aveugles et ces boiteux, ces malades et ces vieillards sont plus forts que les plus robustes soldats..... Nous rendons à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. Le tribut est à César, nous ne le refusons pas ; l'Eglise est à Dieu, elle ne doit point être livrée à César, parce que le temple de Dieu ne peut être le droit de César..... L'Empereur, est dans l'Eglise, mais il n'est point au-dessus de l'Eglise (1). »

Noble pontife, qui avait pour invincible escorte les pauvres de son église, et qui savait opposer tant de fermeté et de respect aux tyranniques volontés du pouvoir ! L'énergique vertu d'Ambroise obtint encore un triomphe plus glorieux que celui-là, et c'est quelque chose de justement célèbre dans l'histoire, que ses hautes leçons données à Théodose, après l'horrible massacre de Thessalonique. Un des biographes du pontife lui a prêté un discours moins évangélique et moins simple que sa lettre à Théodose (1).

(1) Ambrosii *Epist.* XXI, 1, 2, 4, 5, 15, 33, 35, 36.

(2) C'est la LIe. Le discours cité partout se trouve dans une Vie de saint Ambroise, en tête de l'*Appendix* de ses œuvres, édition des Bénédictins.

Saint Ambroise mourut le 4 avril 397. « C'est le Fénélon des Pères de l'Eglise latine. Il est fleuri, doux, abondant, et, à quelques défauts près qui tiennent à son siècle, ses ouvrages offrent une lecture aussi agréable qu'instructive (1). » On peut les diviser en cinq classes principales, qui se composent de livres sur les Ecritures saintes, d'œuvres morales et théologiques, d'oraisons funèbres, de lettres et de poésies.

L'*Hexaemeron*, ou traité sur les six jours de la création, présente de beaux développements, de gracieuses peintures, d'éloquentes leçons, à la vue du spectacle de l'univers, et contient des aperçus dont Bossuet a profité. — Le livre *du Paradis* est destiné à mettre en garde les simples contre les artifices dont les hérétiques se servaient pour les surprendre, et les engager dans l'erreur par de fausses interprétations des Ecritures. — Les deux livres *sur Caïn et sur Abel* sont une suite du précédent ouvrage, et traitent de la naissance, de la vie, des mœurs, des sacrifices de Caïn et d'Abel. — Le livre *sur Noé et sur l'Arche* comprend l'histoire du déluge et de l'arche de Noé, mais il ne nous est point parvenu intégralement. — Le traité *sur Abraham* est divisé en deux livres, dont l'un est historique ; l'autre traite des événements qui remplissent la vie du patriarche ; il renferme des inductions morales et mystiques sur les divers sujets de la vie spirituelle, et sur les moyens d'arriver à la perfection. — Le livre *sur Isaac et sur l'Ame* est une ampliation plutôt qu'un abrégé du traité précé-

(1) Châteaubriand, *Génie du Christian.*, tom. III, *pag.* 60.

dent.— On trouve dans les deux livres *sur Jacob et sur la Vie heureuse*, un admirable récit du martyre héroïque d'Eléazar et des Machabées. — Le livre *sur le Patriarche Joseph* contient l'éloge des vertus et surtout de la chasteté de Joseph. L'auteur y enseigne aux parents la manière dont ils doivent partager leur affection entre leurs enfants.

Le traité *des Bénédictions des Patriarches* traite de l'obéissance et de la gratitude que les enfants doivent à leur père et à leur mère. Les bénédictions que Jacob, près de mourir, donne à ses enfants, s'y trouvent expliquées dans un sens mystique. Ce livre présente une suite de leçons intéressantes. « La prérogative des pères, disait saint Ambroise, c'est l'obéissance des enfants. Honore donc ton père, afin qu'il te bénisse. Qu'un fils pieux honore son père en vue du bienfait ; qu'un fils ingrat l'honore à cause de la crainte. Un père, fût-il pauvre, et n'eût-il pas d'abondantes richesses à laisser à ses fils, un père a cependant l'héritage de la bénédiction suprême, pour laisser à ceux qui lui succèdent les trésors de la sanctification, et il vaut bien mieux être heureux que d'être riche (1). »

Le livre *sur Elie et sur le Jeûne* renferme une suite d'instructions concernant la vertu et les effets du jeûne. L'auteur fait voir que ce fut par le jeûne qu'Elie opéra des prodiges. Suivant saint Ambroise, le jeûne est la nourriture de l'ame, la mort du péché, le fondement de la chasteté. Le saint docteur s'élève avec force contre le luxe des festins et contre les désordres de l'intempérance.

(1) *De Benedict. Patriarch.* I.

Dans le livre *sur Naboth*, il y a d'éloquentes invectives contre l'avarice et contre l'abus des richesses. « L'histoire de Naboth est vieille, quant au temps ; mais, quant à l'usage, elle est quotidienne. Quel est, en effet, le riche qui ne convoite point chaque jour les biens d'autrui ? Quel est l'opulent qui ne s'efforce point de chasser le pauvre du petit champ qu'il possède, et d'expulser l'indigent des confins de la terre léguée par les aïeux ? Qui donc se contente de ce qu'il a ? Quel est le riche qui n'a point l'esprit tourmenté des possessions voisines ? Il n'est donc pas né un seul Achab, mais, ce qui pis est, chaque jour Achab renaît, et ne meurt jamais dans ce siècle. S'il en tombe un, il s'en élève plusieurs ; beaucoup plus pour prendre que pour perdre. Il n'y a pas que Naboth le pauvre qui ait été mis à mort ; chaque jour Naboth est opprimé, chaque jour le pauvre est tué. Voilà que, saisi de sombres craintes, le genre humain s'éloigne de ses terres, et que le pauvre émigre chargé du poids de ses enfants ; son épouse le suit en pleurant, comme si elle l'accompagnait au bûcher. Toutefois, elle déplore moins amèrement ces désordres, que la femme qui pleure les funérailles des siens ; car, si elle a perdu l'appui de son époux, elle a un tombeau ; et, si elle ne possède pas ses enfants, elle n'a cependant pas à pleurer son exil, elle n'a pas à gémir sur une chose plus cruelle que le trépas, sur la faim de ses tendres enfants.

» Jusqu'où étendrez-vous, ô riches, vos passions insensées ? Est-ce que vous habiterez seuls sur la terre ? Pourquoi chassez-vous celui qui a part comme vous à la nature, et voulez-vous en être les posses-

seurs absolus ? La terre a été établie pour tous les pauvres et pour tous les riches en commun ; pourquoi donc, ô riches, vous appropriez-vous seuls le droit de la posséder ? Elle ne connaît pas de riches, la nature qui nous enfante tous pauvres, car nous ne naissons point avec des vêtements, nous ne sommes enfantés ni avec de l'or, ni avec de l'argent. Elle nous met au jour, et nus, et manquant de nourriture, de boisson, de vêtement ; la terre reçoit nus ceux qu'elle crée, elle ne sait pas renfermer dans un tombeau les confins des possessions. Un tertre étroit suffit bien et au riche et au pauvre, et la terre qui n'a pu contenir l'affection de l'homme vivant, reçoit le riche tout entier. La nature ne sait donc point voir quand nous naissons, ni quand nous mourons. Elle nous crée tous semblables, elle nous enferme tous semblables dans le sein du sépulcre. Qui donc discernera les figures des morts ? Ouvrez la terre, et, si vous le pouvez, reconnaissez le riche. Après cela, remuez un peu le tombeau, et dites si vous connaissez le riche, à moins que ce ne soit peut-être en ce qu'il périt avec lui bien plus de choses.

» Les vêtements soyeux, les voiles tissus d'or, et dont le corps du riche est enveloppé, sont une perte pour les vivants, et non point un aide pour les morts. Riche, tu reçois des parfums, et tu exhales une odeur fétide ; tu perds la grâce d'autrui, et tu n'acquiers pas la tienne. Tu laisses des héritiers qui sont en litige. Si ce sont de sages héritiers, ils conservent ton bien ; si ce sont des dissipateurs, ils le prodiguent et l'épuisent. »

C'est ainsi que débute saint Ambroise, et nos mo-

dernes orateurs, le P. de La Rue (1), entre autres, ont répété ces éloquentes paroles. Le livre *sur Naboth* nous offre plus d'un passage aussi ferme et aussi frappant. « Vous revêtez les murs, dit encore l'auteur, et vous mettez à nu les hommes. Un homme nu crie devant votre maison, et vous l'oubliez; un homme nu crie, et toi, tu t'inquiètes de quels marbres tu couvriras tes parvis. Un pauvre demande de l'argent, et n'en reçoit pas; un homme demande du pain, et ton cheval broie l'or sous ses dents. Mais les ornements précieux vous charment, tandis que d'autres n'ont pas de blé. Quel jugement tu te prépares, ô riche! Le peuple a faim, et tu fermes tes greniers, toi; le peuple fond en pleurs, et tu agites tes gemmes, toi, malheureux; il est en ton pouvoir de sauver de la mort tant de personnes, et tu n'en as pas la volonté. Une gemme de ton anneau pourrait conserver la vie de tout un peuple. »

Massillon s'inspirait de ces derniers mots, lorsqu'il prêchait à la cour de Louis XV sur l'*Humanité des Grands*. Malgré ses antithèses recherchées, saint Ambroise offre ici plus de vigueur et de concision que l'orateur français.

Le livre *Sur Tobie* présente l'histoire de ce vertueux personnage, l'éloge de sa charité et de sa résignation, puis d'excellentes leçons contre l'usure. — Les quatre livres *de l'Interpellation, ou de la Plainte de Job et de David*, présentent les plaintes que Job et David font à Dieu sur la faiblesse et la misère de l'homme, puis ils répondent à ceux qui accusent la Providence, parce

(1) *Sermon sur l'Avarice.*

qu'il est ici des impies qui sont heureux, et des justes qui sont dans l'adversité.

L'*Apologie du prophète David* est une sorte d'introduction aux *Enarrations sur les Psaumes*, lesquelles passent pour être un des plus beaux ouvrages de saint Ambroise. Il y a çà et là des mouvements admirables qui révèlent un esprit supérieur. Est-ce à saint Ambroise ou à saint Basile, est-ce à son propre génie que Bossuet doit la pensée de son fameux morceau : « La vie humaine est un chemin, etc. ? » Toujours est-il que l'évêque de Milan disait, dans son commentaire sur le Psaume 1 : « Puisque nous courons la course de cette vie, nous avons une route par laquelle nous cheminons chaque jour, tant que nous arrivions à la fin. Quoique corporellement nous ne semblions pas aller, nous avançons cependant, car, de même que des gens qui dorment sur un navire sont jetés vers le port par les vents, et que, pendant le repos, ces hommes, tout en ne sentant point qu'ils naviguent, n'en sont pas moins poussés vers le terme, et poussés à leur insu ; de même, le temps de notre vie s'écoulant, nous sommes conduits par une secrète course, chacun à notre fin propre ; voilà pourquoi il est dit : *Lève-toi, toi qui dors ;* car tu dors, et ton temps marche ; prends garde que, tandis que tu dors un trop long sommeil, ton temps ne passe. Ainsi, bien que tu dormes, il faut que ton cœur veille, et ton cœur ne sera pas frappé. Si ton cœur n'est point oisif, ton temps n'est point oisif non plus. Tu es en route, ô homme ; marche, afin de parvenir ; que la nuit ne te surprenne point en chemin, que le jour de ta vie ne se consume pas, avant que tu ne hâtes l'avance-

ment de la vertu. Tu es voyageur en cette vie ; toutes choses passent, toutes choses se placent derrière toi. Tu vois tout en cette vie, et tu passes. Tu as vu la beauté des arbres, la verdeur des prairies, la pureté des fontaines et toutes les choses de ce genre qui charment les yeux ; tu as pris plaisir à les regarder, tu t'es plu à les considérer un peu ; tandis que tu les conconsidérais, tu avais passé. En continuant à marcher, tu es tombé dans un chemin âpre et raboteux : rochers escarpés, montagnes abrüptes, forêts épaisses. Tu as éprouvé quelque dégoût, tu as passé encore. Telle est cette vie, où les prospérités ne sont pas constantes, et où l'adversité n'est point de longue durée. Ainsi, puisque tu es comme sur un chemin, ne te laisse ni enfler par la prospérité, ni abattre par l'infortune, ni retarder par les choses joyeuses, ni arrêter par les choses tristes. Hâte-toi toujours vers le but ; hâte-toi, afin d'arriver. Choisis pourtant le chemin, avant de courir. Il y a deux chemins, celui des justes et celui des pécheurs ; celui de l'équité et celui de l'iniquité..... Il vous est loisible de choisir qui vous voulez suivre, les justes ou les méchants. Le chemin des justes est le plus étroit, celui des méchants le plus large, etc.... (1). »

On estime surtout l'exposition du Psaume CXVIIIe composée d'une suite de vingt-deux sermons. — Dans le commentaire *sur l'Evangile de saint Luc*, l'auteur s'attache tout à la fois au sens littéral, au sens historique et au sens mystique, et saisit toutes les occasions de combattre les hérésies qui régnaient de son temps.

(1) *S. Ambrosii Opera*, tom. I, pars. II, *pag.* 747-48.

Ici encore l'éloquence chrétienne aurait à recueillir d'admirables choses, de tendres conseils comme ceux que nous traduisons maintenant : « Nourris ton père, nourris ta mère. Quand tu auras nourri ta mère, tu ne l'auras point encore payée de ses douleurs, tu ne l'auras point payée des angoisses qu'elle a souffertes pour toi ; tu ne l'auras point payée de ces tendres soins qu'elle te prodigua, en te portant dans ses entrailles ; tu ne l'auras point payée de cette nourriture qu'elle te donna avec une pieuse affection, lorsqu'elle faisait dégoutter ses mamelles sur tes lèvres ; tu ne l'auras point payée de la faim qu'elle endura pour toi, craignant de manger quelque chose qui te fût nuisible, de prendre quelque chose qui nuisît à son lait. C'est pour toi qu'elle jeûna, pour toi qu'elle mangea, pour toi qu'elle se priva de la nourriture désirée, pour toi qu'elle prit la nourriture qui ne lui plaisait pas, pour toi qu'elle veilla, pour toi qu'elle pleura, et tu souffres qu'elle soit dans le besoin ! O mon fils, quel jugement tu assumes sur toi, si tu ne nourris point ton père! Tu lui dois ce que tu as, puisque tu lui dois ce que tu es. Quel jugement, si l'Eglise nourrit ceux que tu ne veux pas nourrir !.... Ne permets pas, ô mon fils, que la faim des autres nourisse tes parents ; ne permets pas, ô mon fils, que les jeûnes des pauvres viennent procurer de la nourriture à ton père et à ta mère. N'aurais-tu point honte, lorsque tu sortirais de l'Eglise, si ta vieille mère tendait ses mains à des étrangers, et, laissant de côté sa fille, leur demandait l'aumône, tandisque tu passerais, la tête haute, les yeux dominateurs et traînant de flottantes robes, ayant des pendants d'oreille, des bagues au doigt, des anneaux, et toutes

ces choses dont parle Isaïe ! Si elle t'adressait la parole, et réclamait de toi les devoirs de la nature, le prix des aliments donnés, les bons offices que ta main doit à une mère, que répondrais-tu (1) ? »

Panætius, parmi les Grecs, et Cicéron, parmi les Romains, avaient donné à saint Ambroise l'idée *des Offices*, livre où il nous semble, par la richesse des détails, avoir égalé ses modèles, et les surpasser incontestablement par la solidité des principes, par l'importance des leçons, par la rectitude des jugements, et par l'élévation des vues. L'orateur romain se montre, il est vrai, plus éloquent, plus jaloux de plaire par la pompe et par les ornements du langage ; mais animé d'une ambition plus noble, saint Ambroise se propose, tout en cherchant à policer l'homme de la terre, de former encore le citoyen du ciel, et spécialement le ministre des autels, lui dont les mœurs influent si puissamment sur les peuples. Il s'attache à remplir les vides que le philosophe de Tusculum a laissés dans sa morale, à réfuter les nombreuses erreurs qui s'y rencontrent; à faire ressortir, par la seule force des oppositions, l'excellence de notre philosophie chrétienne, et à ne faire dépendre que de la supériorité de sa cause les mouvements de son éloquence.

Le plan des *Offices* est simple et lumineux. Les Offices ou devoirs de la vie chrétienne sont partagés en deux classes ; l'une qui comprend les préceptes obligatoires, embrasse toutes les conditions et toutes les circonstances de la vie ; l'autre, relative aux conseils évangéliques, s'élève jusqu'au plus haut

(1) *S Ambrosii Opp.* tom. I, pars. II, *pag.* 1490.

degré de la spiritualité. Le premier livre traite particulièrement de la Providence ; et le second , des moyens d'être heureux ; le troisième roule sur la comparaison et la concurrence de l'honnête et de l'utile.

Les *Offices* de saint Ambroise s'adressent aux prêtres principalement ; néanmoins ils furent écrits pour tout le monde , et l'auteur, en composant cet ouvrage , songeait à tous ses diocésains. Si l'on veut se convaincre de ce que nous avançons , il suffit de lire le chapitre premier , où il dit : « Nous ne pouvons nous défendre de vous instruire , car ce devoir est attaché au sacerdoce que l'on nous a forcément imposé. » Le chapitre VIIe, où saint Ambroise explique le dessein de son ouvrage , et où il parle des motifs qui l'ont porté à l'entreprendre , est une preuve manifeste que, en écrivant ses *Offices* , il pensait à former l'esprit et les mœurs de chacun indistinctement. « Je le fais , dit-il , je le fais pour instruire mes enfants , ceux avec qui nous devons vivre toujours dans l'éternité. » Peut-on s'imaginer que saint Ambroise n'entendît par là que les seuls ecclésiastiques , et regardât comme des réprouvés tous les laïques de son diocèse? Il est donc manifeste , et par saint Ambroise lui-même , et par la manière dont saint Jérome s'exprime dans ses *Lettres* (1) , que le simple titre *Des Offices* doit être le titre véritable du plus beau livre de l'évêque de Milan , et que les Bénédictins ont peut-être eu tort

(1) Ambrosius noster suos quosdam libros , utilium præceptionum plenos, *de Officiis* voluit appellare.—*Lettres de saint Jérome*, tom. IV , *pag.* 158. Au reste, ce passage-ci n'est pas une rigoureuse preuve pour la suppression de *Ministrorum*.

d'intituler cet ouvrage : *De Officiis Ministrorum*, — des Offices des Ministres (1).

Dans le livre *du Bien de la Mort*, l'auteur nous montre que la mort n'est point terrible en elle-même, qu'elle affranchit l'ame de ses liens, qu'elle nous met dans l'heureuse nécessité de ne plus pécher, qu'elle nous peut servir de passage à la béatitude éternelle. Il finit par une description de cette béatitude, et exhorte les fidèles à la désirer. — Le livre *de la Fuite du siècle* est rempli de solides instructions sur la vanité des biens du monde, sur le danger de ses charmes, sur la fragilité de la nature humaine, et sur le besoin que nous avons du secours de Dieu.

Les trois livres *des Vierges* sont adressés, par saint Ambroise, à sa sœur Marcellina. Ils étincellent de pensées délicates et d'expressions brillantes. « L'auteur y a mis les charmes de son éloquence, dit M. de Châteaubriand, et s'en excuse en disant qu'il l'a fait ainsi pour gagner l'esprit des vierges, par la douceur de ses paroles (3). Il appelle la virginité une *exemption de toute souillure* (4); il fait voir combien sa tranquillité est préférable aux soucis du mariage; il dit aux vierges, livre I, chapitre VI, n° 30, « La pudeur, » en colorant vos joues, vous rend excellemment » belles. Retirées loin de la vue des hommes, comme » des roses solitaires, vos grâces ne sont point sou- » mises à leurs faux jugements; toutefois, vous des- » cendez aussi dans la lice pour disputer le prix de » la beauté, non celle du corps, mais celle de la

(1) Nous avons de l'abbé de Bellegarde une trad. des *Offices*, mais elle est faible.

(2) Lib. II, cap. 1, n. 4. — (3) *Ibid.* lib. I, cap. V, n. 21.

» vertu : beauté qu'aucune maladie n'altère, qu'aucun « âge ne fane, et que la mort même ne peut ravir. Dieu » seul s'établit juge de cette lutte des vierges, car il » aime les belles ames, même dans les corps hideux... » Une vierge ne connaît ni les inconvénients de la gros- » sesse, ni les douleurs de l'enfantement.... Elle est » le don du ciel et la joie de ses proches. Elle exerce » dans la maison paternelle le sacerdoce de la chas- » teté ; c'est une victime qui s'immole chaque jour » pour sa mère (1). »

Il y avait alors, indépendamment des vierges enfermées dans les monastères, beaucoup de jeunes filles qui se vouaient à une perpétuelle virginité sous le toit domestique; c'étaient les *monache di casa* de l'Italie moderne et les *béates* de l'Espagne. Saint Ambroise, en écrivant pour les vierges, quelles qu'elles fussent, n'entendait point s'élever contre les liens sacrés du mariage; il le déclare assez éloquemment, et il est arrivé plus d'une fois que, faute de pénétrer dans toute la pensée des Pères, l'on s'en est tenu, pour les juger, à quelques louanges de la virginité, lesquelles pouvaient sembler outrées, quand elles étaient distraites de la doctrine générale d'un écrivain... Il en a été ainsi pour saint Jérome surtout, et nous regrettons de trouver sous la brillante plume de M. Aimé-Martin quelques pages où les sentiments du docte anachorète sont exagérés, croyons-nous (2), et poussent à des conséquences que d'autres endroits de saint Jérome combattent directement.

(1) *Génie du Christian.*, tom. 1, *pag.* 85, édit. Ladvocat.

(2) Voyez l'*Education des mères de famille*, *pag.* 428 et suiv. de la 2e édit.

Le troisième livre *des Vierges*, chapitre VIe, présente un éloquent tableau de la mort de saint Jean-Baptiste; c'est là peut-être que Santeul s'était inspiré pour ces deux strophes de son hymne sur la Décollation :

Omnibus manat cruor ecce venis ;
Hinc sitim longam satia, tyranne,
Et cibos inter paterasque puro
Sanguine liba.

Ut caput vidit, dapibus paratis,
Triste fumanti natitare tabo,
Hæsit, impastis fremuitque mensis
Funeris auctor.

« Nous avons, disait Fénelon, nous avons de saint Ambroise un discours sur la tête de saint Jean, qu'Hérode respecte et craint encore après sa mort ; prenez-y garde, vous en trouverez la fin sublime (1). »

Outre ces trois livres *des Vierges*, saint Ambroise a écrit encore le livre *de la Virginité*, celui *de l'Institution d'une Vierge*, l'*Exhortation à la Virginité*, *et une invective sur la chute d'une vierge consacrée à Dieu.* L'empire romain avait étalé assez de dissolutions; l'éloquence chrétienne ne se lassait pas de donner au peuple des enseignements de pudeur et de macération de la chair. Le livre *des Veuves* s'attache à relever l'excellence du veuvage, qu'il représente comme préférable au mariage, bien qu'il soit inférieur à la virginité. — Le livre *des Mystères ou des Initiés* explique aux catéchumènes la nature et les cérémonies du baptême, de la confirmation et de l'eucharistie. C'est un

(1) *Dialogues sur l'éloquence*, tom. II, *pag.* 708, édit. de Lefèvre.

des plus précieux monuments de l'antiquité chrétienne. — On voit assez quel est l'objet des six livres *sur les Sacrements*, mais ils ne paraissent pas être de saint Ambroise.— Dans les deux livres *de la Pénitence*, l'auteur combat la dureté des Novatiens qui rejetaient les grands pécheurs, sans avoir égard à leur pénitence, et prétendaient que l'Eglise n'avait pas le pouvoir de les absoudre.— Les cinq livres *sur la Foi* sont un des plus importants ouvrages de saint Ambroise. Il y attaque les Ariens, de même que dans les trois livres *sur le Saint-Esprit*.— Le traité de l'*Incarnation* est dirigé contre d'autres sectaires.

M. Villemain, qui a écrit une excellente notice sur saint Ambroise, a jugé aussi, avec son goût sûr et délicat, les trois éloges funèbres composés par l'éloquent pontife, c'est-à-dire, les deux livres *sur la mort de son frère Satyrus*, *la Consolation sur la mort de Valentinien* et le *Discours sur la mort de Théodose* (1). Nous n'aborderons point un sujet si habilement traité par le spirituel critique.

Saint Jérome, le plus savant des Pères de l'Eglise latine, fut d'une activité d'esprit encore plus merveilleuse que n'avait été Ambroise. Il naquit vers 331, à Stridonium, ville située sur les confins de la Dalmatie et de la Pannonie, et que les Goths détruisirent en 337. Son père, Eusébius, était chrétien et d'une famille considérée et riche. Après avoir reçu sa première éducation avec Bonosus, qui, dans la suite, fut son intime ami et le compagnon de ses voyages, le jeune Pannonien alla étudier la rhétorique et la philosophie à

(1) Voyez les *Mélanges* de M. Villemain, tom. 1, *pag.* 248 et suiv.

Rome, où Ælius Donatus et Victorinus furent ses maîtres. L'imagination jeune et forte de Jérome fut à son aise au milieu des solennels et tristes souvenirs qui de toutes parts s'offraient à lui, et nous le voyons descendre alors dans les catacombes, s'agenouiller près des ossements des héros du christianisme (1), ou bien, à Liternes, se nourrir des grandes images de la mort, sur le tombeau de Scipion (2). En 363, Jérome était encore à Rome, mais bientôt il entreprit un voyage dans les Gaules, et fit quelque séjour à Trèves, capitale de cette province. On ignore combien de temps il y resta, et l'on ne sait pas non plus si ce ne fut pas après ce voyage qu'il entreprit celui de Grèce, dont il parle dans un endroit de ses œuvres. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 372, il passa quelque temps à Aquilée, auprès de son ami Rufinus, avec lequel il se

(1) Au 40e chapitre de son *Commentaire sur Ezéchiel*, saint Jérome décrit ainsi les catacombes :

« Lorsque j'étais enfant, et que je m'instruisais, à Rome, dans les » belles-lettres, j'avais accoutumé, avec d'autres enfants de mon » âge, qui étudiaient comme moi, de visiter, aux jours du Seigneur, les tombeaux des Apôtres et des Martyrs, puis d'entrer » dans ces cryptes creusées bien avant sous terre, et dont les murs, » de chaque côté, sont remplis des corps inhumés là. Il y règne une » telle obscurité, que c'est presque l'accomplissement de ces paroles » du prophète : *Qu'ils descendent vivants dans le sépulcre.* » Ps. Liv. 15, — Une faible lumière y descend d'en haut, par des » trous plutôt que par des fenêtres, et ne tempère que médiocrement » l'horreur des ténèbres. On y marche pas à pas, et, lorsqu'on est en- » vironné de cette nuit obscure, on peut se rappeler ce passage de » Virgile :

« Partout règne le deuil, partout l'ombre effrayante,
» Et le silence même ajoute à l'épouvante. »

Enéide II, 755.

(2) Voyez les belles pages de Châteaubriand, *Martyrs*, liv. V.

brouilla par la suite ; ce fut, sans doute, en cette ville que Bonosus se sépara de lui pour se livrer à la vie d'ascète, dans une île de la mer Adriatique. Jérome écrivit, à Aquilée, le premier qui nous reste de ses ouvrages ; c'est une amplification de rhétorique sur une espèce de légende.

Un *tourbillon subit* l'arracha d'Aquilée et lui fit entreprendre un voyage en Orient. Il alla en Thrace, passa le Bosphore, parcourut l'Asie mineure, et, en 373, arriva à Antioche. Pendant tout ce voyage il porta avec lui la bibliothèque qu'il s'était formée à Rome. La lecture des auteurs profanes faisait alors son occupation favorite, et sa consolation pendant les maladies continuelles dont il souffrait. Tout d'un coup il abandonna ses études, que son imagination exaltée ou une vision lui fit envisager comme condamnables, et il se jeta dans la méditation des Ecritures. En même temps, un insurmontable désir d'aller passer sa vie en un désert s'empara de son ame. Il y céda, en 374, et se rendit au désert de Chalcis, en Syrie, où, seul dans une cellule, il mena une vie extrêmement austère, qui finit par ruiner son corps. Jérome, voulant amortir les désirs de la chair, s'appliqua à l'étude de la langue hébraïque, et, pour faire diversion à cette pénible étude, il s'occupa de compositions littéraires.

Quand il eut passé quatre ans dans la solitude, les troubles qui agitèrent l'Eglise d'Antioche, et les importunités des moines de divers partis, qui ne cessaient de le tourmenter pour qu'il se prononçât en leur faveur, l'engagèrent à renoncer à la vie ascétique. Il se rendit, en 379, à Antioche, où Paulinus, que les Occidentaux reconnaissaient pour évêque légitime

de cette ville, lui conféra l'ordre de la prêtrise. Jérome, qui ne l'avait point sollicité, ne l'accepta qu'à condition qu'il lui serait permis, quand il le voudrait, de retourner à la vie monastique. Bientôt après, il se rendit à Constantinople, et, quoique âgé de cinquante ans, il devint, dans l'exégèse sacrée, le disciple de saint Grégoire de Nazianze. Il s'appliqua aussi à l'étude des écrivains ecclésiastiques grecs, et traduisit en latin divers ouvrages, tels que la Chronique d'Eusèbe et les homélies d'Origènes.

En 381, il se rendit au concile que le pape Damase avait convoqué à Rome pour terminer le schisme d'Antioche. Le pape le consulta sur des évènements dont une partie s'était passée sous ses yeux, et se servit de lui pour différentes affaires.

La réputation de Jérome s'accrut de jour en jour, pendant qu'il habitait la capitale du monde chrétien. Ce fut surtout parmi les femmes qu'il fit des prosélytes à la vie ascétique. Marcella, veuve riche et pieuse, fut sa première disciple. Páula, et ses filles, Blésilla et Eustochium, se pressaient autour de lui, avec de nobles matrones, d'illustres jeunes vierges, qui toutes sortaient des maisons sénatoriales. Jérome leur transmettait les enseignements de la charité chrétienne, les animait à de grandes vertus, trouvait pour celles-là des paroles de consolation, pour celles-ci des conseils pleins de sagesse. Il affermissait les unes, et guidait l'inexpérience des autres. Voici quels préceptes il adressait à une mère, sur l'éducation de sa fille :

« Qu'elle apprenne à n'écouter, à ne dire que ce
» qui regarde la crainte du Seigneur. Quelle ne com-
» prenne pas les paroles honteuses, qu'elle ignore les

» airs profanes. Que sa voix tendre encore s'accoutume » à chanter de doux psaumes. Loin d'elle des enfants » déjà lascifs ; que ses ancelles et ses suivantes n'aient » aucunes liaisons mondaines, de peur que, gâtées » par la corruption du siècle, elles ne lui apportent une » contagion plus dangereuse. Donnez-lui des lettres de » buis ou d'ivoire, et que ces lettres aient leur nom. » Qu'elle s'en serve pour jouer, et que le jeu vienne » l'instruire. Il ne suffit pas qu'elle sache l'ordre des » lettres, ni qu'elle en dise les noms par cœur, ainsi » qu'une chanson ; il faut de plus les mêler souvent et » en intervertir l'ordre, placer les dernières au milieu, » celles du milieu au commencement, afin qu'elle les » distingue non-seulement par leur son, mais encore » de vue. Lorsque, d'une main tremblante, elle com- » mencera à conduire le style sur la cire, il faudra ou » qu'une autre main conduise ses petits doigts, en les » lui tenant, ou qu'on lui imprime sur une tablette les » caractères des lettres, afin qu'elle suive les mêmes » lignes, les mêmes traces, et qu'elle ne puisse pas » s'en écarter. Proposez-lui un prix, pour lui faire as- » sembler les syllabes, et animez-la par les petits pré- » sents qui peuvent charmer les enfants de son âge. » Quelle ait des compagnes d'étude, dont les succès » piquent son émulation, et à qui elle envie les ap- » plaudissements qui leur seront donnés. Il faut, non » pas la gourmander, si elle est lente à comprendre, » mais, au contraire, l'encourager par des éloges, afin » qu'elle ait de la joie d'avoir réussi, ou du chagrin » d'avoir été surpassée. Veillez surtout à ce qu'elle ne » prenne pas l'étude en aversion, de crainte que ce » dégoût, conçu dans l'enfance, ne se retrouve dans

» un âge plus avancé. Les mots mêmes qu'on l'habitue
» peu à peu à prononcer, il ne faut pas que le simple
» hasard les offre, mais ils doivent être choisis et choisis
» à dessein, tels, par exemple, que les noms des Pro-
» phètes et des Apôtres, puis ceux des Patriarches de-
» puis Adam, comme saint Matthieu et saint Luc nous
» en décrivent la généalogie, et alors, ce qu'elle fera
» dans une autre intention lui préoccupera déjà la mé-
» moire.

» Choisissez-lui un maître d'un âge mûr, d'une vie
» bien réglée, d'une instruction suffisante. Et je ne crois
» pas qu'un homme savant puisse avoir honte de faire
» pour une parente, ou pour une jeune fille noble, ce
» qu'Aristote faisait pour le fils de Philippe, à qui il
» enseigna les premiers éléments des lettres, tout ainsi
» qu'un *librarius* à gages. On ne doit pas mépriser
» comme trop vil ce qui sert nécessairement de base
» aux grandes choses. La prononciation des syllabes,
» l'explication des premières règles diffèrent bien, dans
» la bouche d'un homme instruit, de ce qu'elles sont
» dans celle d'un ignorant. Aussi devez-vous prendre
» garde que, par une ridicule délicatesse de femme,
» votre fille ne s'accoutume à prononcer les mots à
» demi, ou à jouer sous l'or et sous la pourpre; car,
» d'un côté elle nuirait à son langage, et de l'autre à
» ses mœurs. Qu'elle n'apprenne pas jeune ce qu'il
» lui faudrait oublier ensuite. Dès leur bas âge, dit-on,
» les Gracques durent beaucoup, pour l'éloquence, à
» la manière dont leur mère s'exprimait. Ce fut entre
» les bras de son père qu'Hortensius apprit à bien par-
» ler. On efface difficilement les impressions que re-
» çoit une jeune ame. Qui pourrait à la laine une fois

» teinte, rendre sa couleur naturelle? Un vase neuf
» garde long-temps l'odeur et le goût de la première
» liqueur dont il fut rempli. L'histoire grecque rap-
» porte qu'Alexandre, ce monarque si puissant, qui
» dompta le monde, ne put jamais, ni dans ses mœurs,
» ni dans sa démarche, se défaire des défauts de Léoni-
» des, son maître, parce qu'il les avait pris dès son
» enfance. On n'est que trop enclin à suivre les mau-
» vais exemples, et l'on imite aisément les vices de ceux
» dont on ne saurait acquérir les vertus.

« Que la *nutrix* de votre fille ne soit ni buveuse,
» ni lascive, ni causeuse; que sa *gérula* soit modeste,
» que son *nutritius* soit un homme grave. Quand elle
» verra son aïeul, qu'elle se jette dans ses bras, qu'elle
» s'attache à son coup, et, malgré lui, qu'elle lui
» chante *alléluia*. Que sa grand'mère l'arrache aux
» mains de l'aïeul, et que la jeune fille, en souriant
» à son père, lui prouve qu'elle le connaît; qu'elle
» soit aimable pour tout le monde, et que toute la pa-
» renté se réjouisse de ce qu'il est né d'elle une rose.
» Que Paula apprenne de bonne heure quelles sont
» les vertus de son autre grand'mère, de son autre
» tante. Qu'elle désire les voir, et menace de vous quit-
» ter pour elles. Dites-lui quel empereur elle doit ser-
» vir, dans quelle armée elle doit s'enrôler un jour.
» Que ses vêtements, que son costume lui montrent
» sa destination. Gardez-vous de lui percer les oreil-
» les, de farder avec la céruse et le rouge un visage
» consacré à Jésus-Christ, de cacher son cou sous l'or
» et les perles, de charger sa tête de pierres précieu-
» ses, de lui roussir les cheveux, de crainte que cette
» couleur ne soit pour elle un présage des feux de la

» gèhenne. Donnez-lui d'autres perles, qu'elle puisse » vendre ensuite pour acheter la perle la plus pré- » cieuse de toutes (1). »

L'ascendant exercé par Jérome et l'âpre vivacité de son esprit, qui n'épargnait pas les traits satiriques, ameutèrent contre lui des haines puissantes et tracassières. Il fallut céder à l'orage, et regagner l'Orient, comme on l'a déjà vu. Jérome fit un long circuit; il visita les îles de l'Archipel grec, passa par Antioche, parcourut l'Egypte, et arriva enfin dans sa chère Bethléem. Une des femmes Romaines qui s'y étaient retirées avait dès lors jeté les premières bases d'une vie religieuse sagement organisée.

« Outre le monastère qu'elle fonda pour des hom- » mes, et dont elle leur laissa le gouvernement, elle » fit bâtir encore trois autres monastères, et forma » trois communautés de jeunes filles, tant de noble, » que de médiocre et de basse condition, et qu'elle » avait réunies de différentes provinces. Elles étaient » séparées pour le travail et pour le manger, mais elles » psalmodiaient et priaient ensemble. Après qu'on » avait chanté l'allèluia, qui servait de signal pour la » Collecte, nulle d'elles ne pouvait s'absenter; celle » qui venait la première, ou l'une des premières, at- » tendait l'arrivée des autres, et les excitait au travail, » non point par la crainte, mais par son exemple, et » par la honte qu'il y aurait eu à ne point l'imiter.

» Le matin, à la troisième heure, à la sixième, à » la neuvième, le soir, au milieu de la nuit, elles » chantaient une partie du psautier; toutes les sœurs

(1) *Lettres*, tom. III, *pag.* 341—348.

» étaient obligées de savoir les psaumes, et devaient,
» tous les jours, apprendre quelque chose des saintes
» Ecritures. Le dimanche seulement elles se rendaient
» à l'Eglise, attenante à leur monastère. Chaque
» bande suivait sa mère spéciale; elles en revenaient
» dans le même ordre, travaillaient ensuite aux ou-
» vrages qu'on leur distribuait, et faisaient des vê-
» tements ou pour elles-mêmes, ou pour les autres.
» S'il y en avait quelqu'une de maison noble, il ne lui
» était pas permis d'amener de chez elle une compa-
» gne, de peur que, se rappelant ce qu'elles avaient
» fait autrefois, elles ne renouvelassent, par de fré-
» quents entretiens, le souvenir des libertés d'une fo-
» lâtre enfance. Toutes portaient un vêtement sem-
» blable, et ne se servaient de linge que pour s'es-
» suyer les mains. Elles vivaient tellement séquestrées
» des hommes, qu'elles ne pouvaient pas même voir
» les eunuques, de crainte qu'elles ne donnassent
» quelque prise à la médisance, qui, pour autoriser
» ses désordres, a coutume de déchirer la réputation
» des saints (1). »

Ce fut à Bethléem que Jérome passa le reste de ses jours, entre les pratiques de la piété et l'étude des Ecritures. Il se livra à cette étude avec tant de ferveur, et son activité fut si infatigable qu'il put achever un grand nombre d'ouvrages. Il trouva encore le temps d'expliquer la Bible verbalement à ses compagnons, ainsi qu'aux moines de Bethléem, et d'instruire les enfants dans les rudiments des lettres. Il retourna même aux auteurs profanes, dont la lecture avait eu pour lui tant de charme dans sa jeunesse.

(1) *Lettres de saint Jérome*, tom. IV. *pag.* 411.

Nous passons sous silence toutes les controverses qu'il soutint contre Jovinianus, Jean de Jérusalem, Rufin, Vigilantius, saint Augustin et Pélagius. Le récit de ces querelles appartient à l'histoire ecclésiastique. Nous dirons seulement que la part qu'il prit aux disputes sur le péché originel lui attira, sur ses vieux jours, un grave désagrément. Une troupe de furieux, que l'on a prétendu avoir été des adhérents de Pélagius; entra dans sa retraite, incendia les habitations des moines et des vierges saintes; commit toutes sortes d'excès; et eût peut-être tué Jérome, s'il n'eût trouvé un asile dans une tour fortifiée. Il mourut bientôt après, en 420, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Ses ouvrages les plus utiles sont ceux qui ont pour objet la critique sacrée. Il était plus apte qu'aucun de ses contemporains à un travail de ce genre; il savait bien l'hébreu, le chaldaïque et le grec; il était versé dans l'art de la critique; dans lequel Origènes avait été un si grand maître; puis il possédait l'activité et la patience requises pour un ouvrage de longue haleine.

Saint-Jérome a laissé des commentaires sur Isaïe; Ezéchiel, Daniel, l'Ecclésiaste, le Cantique des cantiques, l'Evangile de saint Matthieu, et quelques épîtres de saint Paul. Il établit d'abord le sens littéral des textes, et l'explique; dans cette partie de son travail, la connaissance de la Palestine et des mœurs orientales lui a été fort utile, mais il n'est pas exempt des subtilités étymologiques, et admet souvent les rêveries des rabbins. Il tâche ensuite de deviner le sens caché, allégorique ou mystique qu'il attribue aux paroles du texte, et c'est dans cette partie surtout qu'il a abusé de son imagination, et qu'il est tombé dans des rêveries qui font tort à son jugement.

Les ouvrages polémiques de saint Jérome ont été en grande partie composés pendant qu'il habitait le monastère de Bethléem. Ils sont bien inférieurs à ses autres écrits. Saint Jérome s'y abandonne à sa passion, qui aveugle son jugement. Aux erreurs de ses antagonistes, il oppose des déclamations, des subtilités sophistiques, l'ironie, les armes d'une dialectique fallacieuse, les emportements de la colère.

Le style de saint Jérome est plus pur que celui de la plupart des écrivains ecclésiastiques de son siècle. « Si l'on s'arrête au talent, dit M. Villemain, il présente des beautés éclatantes et des fautes bizarres, produites également par cet excès d'imagination qui fut peut-être aussi la source commune de ses vertus et de ses erreurs. Son génie ressemble à sa vie ; c'est un mélange confus, plein de grandeur et de désordre. Saint Jérome, toujours errant et solitaire, sans autre dignité dans l'Eglise que celle de prêtre de Jésus-Christ, ne fut appelé, comme orateur sacré, aux funérailles d'aucun prince ; il paraît même que jamais il ne prononça de discours publics ; mais plusieurs de ses Epîtres chrétiennes sont de véritables éloges funèbres, inspirés par le sentiment d'une perte récente, et remplis de douleur et d'éloquence. On a souvent cité sa lettre sur la mort de Népotien, adressée à l'évêque Héliodore. Sous le nom de lettre, c'est un morceau oratoire que saint Jérome compose. Il parle des règles de l'art, et craint d'y manquer. Malgré cette faute de goût, l'expression est souvent énergique et naturelle, et l'on reconnaît l'accent d'une voix éloquente et vivement émue (1). »

(1) *Mélanges*, tom. 1, *pag.* 255.

« C'était autrefois l'usage, dit l'orateur, que les » enfants prononçassent en public l'éloge funèbre de » leurs parents, en présence du cadavre. Voilà qu'au- » jourd'hui l'ordre des choses a changé à notre égard, » et que la nature, pour notre malheur, a perdu ses » droits; l'office qu'un jeune homme devait rendre à » des vieillards, ce sont des vieillards qui le lui » rendent (1). »

Népotien, l'ami, l'élève et l'admirateur de saint Jérome, avait été enlevé à la fleur de l'âge. Cette mort prématurée abrège la matière de son éloge. En vain l'orateur semble reculer le fatal et dernier instant; il y touche bientôt, et il se plaît alors à en retracer la cruelle image.

« O misérable condition humaine! ô vanité de la vie que nous menons loin du Christ! Pourquoi reculer, pourquoi chercher des détours? Comme si nous pouvions différer la mort de Népotianus, et prolonger sa vie, nous appréhendons toujours d'en venir à ce moment fatal. *Toute chair n'est que de l'herbe, et toute sa gloire passe comme la fleur des champs* (2). Où est maintenant ce visage si beau, où est la majesté de tout ce corps, dont cette belle ame semblait être revêtue? Ce lis, ô douleur, il languissait au souffle d'un vent brûlant, et cette violette pourprée pâlissait peu à peu. Brûlé par les ardeurs de la fièvre, desséché jusqu'aux sources de la vie, Népotianus ne pouvant respirer, consolait encore son oncle abattu par la tristesse. La joie brillait sur son visage, et, tandis que tout le monde pleurait autour de lui, seul il était

(1) *Lettres de saint Jérome*, tom. II, *pag.* 235.
(2) *Isa.* XL.

riant. On le voyait rejeter sa couverture, tendre la main à ceux qui étaient là, s'apercevoir de ce qui échappait aux autres, se lever à demi pour saluer ceux qui entraient, et aller ainsi au-devant d'eux. On sentait, non pas qu'il allait mourir, mais qu'il allait passer à une autre demeure; non pas qu'il abandonnait ses amis, mais qu'il en allait trouver de nouveaux. Les larmes s'échappent de mes yeux, et, malgré tous mes efforts, je ne puis dissimuler la douleur que j'éprouve. Qui croirait que, dans un pareil moment, il se souvînt encore de notre amitié, et que, au fort de son agonie, il fût sensible au charme de nos études? Prenant la main de son oncle, il lui dit: «Cette tunique dont je me revêtais dans » le service du Christ, envoie-la à mon bien-aimé Jé- » rome, qui est mon père par son âge, mon frère » par un même ministère. Et tout ce que tu devais d'af- » fection à ton neveu, tranporte-le sur lui, que tu » aimais déjà autant que moi-même. » Ce fut en achevant ces mots qu'il expira, tenant la main de son oncle pour lui dire qu'il se souvenait de moi (1). »

« Je suis fâché, dit M. Villemain, que ce pathétique simple et naturel amène bientôt des citations déplacées, des réflexions froides et communes. Pourquoi donc faut-il que le talent détruise ainsi son ouvrage? Saint Jérome cherche à imiter la fameuse lettre où Sulpicius, pour consoler Cicéron de la perte de sa fille Tullie, met en parrallèle avec ce malheur les grandes calamités des villes et des nations. Mais il ne sait pas s'arrêter, et ce qui pouvait former un rappro-

(1) *Lettres*, tom. II, *pag.* 263.

chement rapide et frappant, devient sous sa plume une longue déclamation. Il est vrai que son siècle était trop riche en catastrophes funestes, et lui présentait avec une déplorable abondance les exemples de tous les crimes et de tous les malheurs. Cette foule d'empereurs frappés de mort violente, et l'affreuse rapidité de leur succession, le renversement des hautes fortunes, la tête de Rufin portée dans Constantinople, et sa main coupée qui demande l'aumône (1); les frontières envahies par cent peuplades barbares, et la guerre civile au centre de l'empire, tout cet amas d'horreurs pèse sur l'ame de l'orateur, et l'entraîne à des récits aussi effrayants qu'inutiles (2). »

Plusieurs autres lettres de saint Jérome sont consacrées à l'éloge de femmes illustres. Une descendante des Scipions, une petite-fille de la superbe Cornélie, est louée pour avoir servi et consolé les pauvres, préféré Bethléem à Rome, et pratiqué dans le silence toutes les humbles vertus que les anciens sages ne connaissaient pas, et que la foi chrétienne est venue révéler au monde. Saint Jérome, dans sa lettre sur la mort de Paula, n'oublie pas ce rapprochement naturel. Il peint cette noble héritière de Paule Emile, il la peint nourrissant les pauvres, et veillant près du lit des malades, couvrant sa vertu de son humilité, et s'élevant à la perfection par l'abaissement. L'orateur bientôt représente cette chrétienne zélée, bravant tous

(1) « Abscissa manus dextera, ad dedecus insatiabilis avaritiæ, » ostiatim stipem mendicavit. » Cette même image se trouve délayée par Claudien, dans une huitaine de vers assez connus :

Dextera quin etiam ludo concussa vagatur, etc.

(2) *Mélanges*, tom. 1, *pag.* 257.

les périls d'un long voyage et d'une pénible navigation, pour visiter la Terre-Sainte. Son imagination le suit dans tous ces lieux poétiques et sacrés, remplis encore des origines et des monuments de la foi. Il est à regretter que l'absence du goût se fasse trop sentir dans un tableau où le talent pouvait aisément prodiguer de si riches couleurs (1).

Une autre de ces oraisons funèbres nous rappelle de loin cette majestueuse tristesse de Bossuet, parlant des *restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint*. Jérome, en achevant l'éloge de Fabiola, dit également : « *Hoc tibi, Fabiola, ingenii mei senile* » *munus, has officiorum inferias dedi* (2). »

Les défauts de saint Jérome sont d'ordinaire séduisants, et cette pittoresque exubérance, dans laquelle viennent se confondre les souvenirs de l'érudit et les brillantes pensées du rhéteur, vous saisit tout d'abord. Saint Jérome a écrit trois ouvrages à part, trois monographies, qui appartiennent au genre historique, et là, comme ailleurs, on retrouve l'écrivain coloriste, qui se complaît dans les détails d'un tableau. Ces curieux fragments sont tout imprégnés d'un parfum antique, d'une mélancolie pleine de charme ; vous sentez là une douce brise qui vous arrive des solitudes de la Thébaïde. On a reproché à l'auteur sa crédulité superstitieuse, mais, en vérité, nous ne saurions lui en faire un crime. Paul, Hilarion et Malchus, ne fussent-ils que les héros de trois légendes pieuses, ces légendes mêmes devraient avoir des admirateurs. La

(1) Villemain, *lieu cité*.
(2) *Lettres*, tom. IV, *pag.* 304.

muse du chantre des *Martyrs* n'a pas été si dédaigneuse. Au reste, l'éloquence un peu guindée de saint Jérome se retrouve même dans ces biographies, comme on en pourra juger par cette antithèse qui termine la vie de Paul.

« Et maintenant, à la fin de cet opuscule, je veux » le demander à ceux qui ignorent l'étendue de leurs » patrimoines, qui revêtent de marbres leurs mai- » sons, qui attachent à un seul fil le prix de riches » villas; que manqua-t-il jamais à ce vieillard dé- » pouillé de tout? Vous buvez dans des pierres pré- » cieuses; lui, c'est dans le creux de ses mains qu'il » étanchait sa soif. Vous avez des tuniques tissues » d'or; lui, il n'eut pas même le vêtement grossier » qui couvre vos esclaves; mais, en revanche, tout » pauvre qu'il fut, le paradis lui est ouvert, et vous, » tout chargés d'or, c'est la géhenne qui vous aura. » Lui, quoique nu, a conservé néanmoins la robe » du Christ, et vous, revêtus de soie, vous l'avez » perdue. Paul gît recouvert d'une vile poussière » pour ressusciter dans la gloire, et les marbres fas- » tueux de vos tombeaux pèsent sur vous, qui devez » brûler avec vos richesses. Epargnez-vous, de grâce, » épargnez du moins ces richesses que vous aimez » tant. Pourquoi envelopper dans des vêtements d'or » jusqu'à vos morts eux-mêmes? Pourquoi votre am- » bitieuse vanité ne s'éteint-elle pas au milieu du deuil » et des larmes? Les cadavres des riches ne sauraient- » ils donc pourrir que dans la soie?

» Je t'en conjure, qui que tu sois, toi qui lis ceci, » souviens-toi du pécheur Jérome, lequel, si Dieu » lui en donnait le choix, préférerait de beaucoup la

» tunique de Paul, avec ses mérites, à la pourpre des » rois, avec leurs supplices. »

Philastrius ou Philaster, évêque de Brescia, ne fut ni un écrivain comme Jérome, ni un pontife aussi éminent qu'Ambroise ou Augustin; mais il suppléait, par une vie sainte et par un zèle infatigable, à ce qui lui manquait du côté de la science. Il était évêque de Brescia, vers l'an 365; il assista, avec saint Ambroise, au concile d'Aquilée, en 381, et mourut avant 387.

Ce fut pour mettre en garde les fidèles contre le danger des erreurs en matière de foi qu'il composa son *Catalogue des Hérésies*. Il ne prend pas néanmoins ce terme dans la précision théologique, puisqu'il range quelquefois parmi les hérésies des opinions qu'il rejette comme étant moins probables, mais qui sont problématiques dans l'Eglise. Les vingt-huit premières sections contiennent les hérésies qui sont antérieures à Jésus-Christ. Philastrius place avant toutes les autres celle des Ophites, qui ne prit naissance qu'au second siècle de notre ère. Plusieurs hérétiques, dont il rapporte les erreurs, n'ont existé que dans son imagination; tels sont les Héliognostes, les Musorites, les Muscacarronites, les Troglodytes, les Putétrites, etc. Cependant, quoique l'on accuse avec raison saint Philastrius d'avoir imaginé des hérésies qui n'existèrent jamais, il en a omis plusieurs de très-réelles, et la même chose était arrivée, avant lui, à saint Epiphane. Malgré ses défauts, l'ouvrage de Philastrius est de quelque importance pour l'histoire ecclesiastique.

Saint Gaudentius, élève de Philastrius, fut son successeur dans l'évêché de Brescia. Il visitait les lieux saints lorsque, de concert avec le peuple de la cité dont

il devait un jour être le pontife, les évêques de la Gaule Cisalpine l'engagèrent à venir prendre possession du siége vacant. Il refusa; ces mêmes évêques écrivirent alors à leurs frères d'Orient de le priver de leur communion, s'il se refusait plus long-temps aux prières des Brixienses. Gaudentius arriva donc vers l'an 387. On croit qu'il fut au nombre des évêques qui se rendirent auprès d'Arcadius, pour intercéder en faveur de saint Jean Chrysostome.

Gaudentius est quelquefois mentionné dans nos chaires chrétiennes, et toujours indiqué comme témoin de la tradition, plutôt que cité comme orateur. Ses instructions familières et ses *traités*, publiés dans la forme simple des catéchèses, exposaient aux néophytes, ou à ceux qui se préparaient à l'être, les principaux articles de la croyance chrétienne, et par conséquent n'étaient guère susceptibles des mouvements de l'éloquence. Il avait néanmoins une telle réputation que, toutes les fois qu'il parlait en public, ses discours étaient recueillis par des *notaires*, ou sténographes. C'est pour cette raison que, en tête de plusieurs de ses *Traités*, se trouvent ces paroles : *Incipiunt excepti Tractatus de diversis capitulis ; incipit Tractatus... quem quorumdam civium Notarii exceperunt.* Il trouvait mauvais qu'on en usât de la sorte. « Quant » aux traités, dit-il, que certaines personnes de » studieux loisirs ont voulu faire recueillir par des » notaires secrètement apostés, comme je l'ai appris, » ces pièces informes et pleines de lacunes, sans » doute, ne me concernent point. Elles ne sont pas » miennes ; car il est sûr qu'elles ont été copiées bien » à la hâte par les Excepteurs. » C'est ainsi qu'il s'en

explique lui-même, dans la Préface de ses *Traités* adressée à un illustre et pieux citoyen nommé Bénévolus, et à la prière duquel il les rassembla.

Saint Gaudentius, imitant l'exemple de son prédécesseur, combattit vigoureusement l'idolâtrie dans son diocèse. Voici l'extrait d'un de ses sermons:

» Vous donc, Néophytes, qui êtes invités au festin
» de cette heureuse et salutaire Pâques, voyez com-
» ment vous devez conserver vos ames pures de ces
» aliments que la superstition des Gentils a souillés.
» Ce n'est pas assez pour le chrétien de repousser
» loin de lui la nourriture fatale des démons; il faut
» encore qu'il fuie comme une sorte de poison vomi
» par le serpent du diable toutes les abominations des
» Gentils, qu'il évite les sentiers de l'idolâtrie. Aussi
» bien c'est une portion de l'idolâtrie que les maléfices,
» les enchantements, les ligatures, les présages, les
» augures, les sorts, toutes les vaines observances,
» puis les parentales, par le moyen desquelles l'idolâ-
» trie fait relever la tête à l'erreur. En effet, les hom-
» mes, cédant à leur gourmandise, commencèrent
» par manger les mets qu'ils avaient préparés pour les
» morts; ensuite ils ne craignirent pas de célébrer
» en leur honneurs de sacriléges sacrifices, quoiqu'il
» soit difficile de penser qu'ils remplissent un devoir
» envers leurs morts, ceux qui, d'une main que l'i-
» vresse a rendue tremblante, dressent des tables sur
» les sépulcres, et, en versant du vin, balbutient le
» mot d'esprit. Je vous en supplie, prenez garde à
» toutes ces choses, de peur que Dieu irrité ne livre
» aux fureurs de l'enfer ses contempteurs et ses

» ennemis, qui n'ont pas voulu qu'il règnât sur » eux (1). »

L'Italie présente, à la même époque, deux hommes dont les noms sont inséparables de celui de saint Jérome. Le premier, Tyrannius Rufinus, naquit, vers 330, à Concordia, près d'Aquilée. Parvenu à l'adolescence, il se rendit dans un monastère de cette dernière ville, où saint Jérome fit aussi quelque séjour. Celui-ci et Rufin y formèrent une étroite amitié. Jérome étant parti pour l'Orient, Rufin conçut le désir de voir les moines orientaux, qui jouissaient d'une si grande réputation de sainteté. Il alla trouver à Rome la célèbre Mélanie, avec laquelle il s'embarqua pour Alexandrie, où vivait encore saint Athanase, en 375. Il visita Macaire et les anachorètes du désert de Nitrie, et passa six années en Egypte. Il y souffrit de la persécution qui, sous Valens, éclata contre les catholiques. En 378, il se rendit avec Mélanie à Jérusalem, et y vécut, avec d'autres moines, dans des cellules bâties sur la montagne des Oliviers. Quoiqu'il fût si près de Jérome, le hasard ou bien une fatale destinée voulut que les deux amis ne se vissent pas. Bientôt après ils se brouillèrent sur les opinions d'Origènes, auxquelles Rufin était favorable, tandis qu'alors saint Jérome les avaient regardées comme hérétiques. Cependant, une réconciliation solennelle eut lieu en 397, dans une église de Jérusalem, après le sacrifice de la messe, et Jérome reconnut que Rufin n'était entaché d'aucune hérésie. Rufin retourna à Rome, où

(1) *Veterum Brixiæ episcoporum S. Philastrii et S. Gaudentii Opera*, etc.; Brixiæ, 1738, in-fol.

il publia quelques ouvrages. Certains hommes qui voyaient avec chagrin la paix rétablie entre les deux amis, envoyèrent à Jérome d'informes copies de ces livres. Dés lors ils s'attaquèrent mutuellement par des écrits, dans lesquels Jérome montra toute la violence de son caractère.

En 399, Rufin se rendit à Aquilée, et s'y occupa de travaux littéraires, jusqu'en l'année 408. Les incursions d'Alaric en Italie l'ayant dégoûté de ce séjour, il résolut d'aller encore une fois en Palestine. Arrivé en Sicile, il y vit de loin l'incendie de Rhégium par les Goths. La mort le surprit dans cette île, en 408.

Chromatius, ami de Rufin, de saint Jérome et de saint Ambroise, puis évêque d'Aquilée en 388, exerça une grande influence sur les principaux événements de leur vie et sur les ouvrages qu'ils publièrent. Il mourut en 406. Il reste de lui dix-huit homélies sur l'Evangile de saint Matthieu.

CHAPITRE XII.

Eloquence religieuse, Polémique, Théologie, Polygraphie au Ve siècle.

L'intervalle qui s'est écoulé entre saint Augustin et saint Grégoire le grand, dont le règne peut être regardé comme la fin de toute littérature classique, forme une nouvelle période de l'histoire ecclésiastique en Occident. A peine la langue latine, qui d'abord se prêtait si peu aux dogmes du christianisme, eut-elle reçu les modifications qui la rendirent propre à énoncer ces vérités, que les barbares du nord envahirent les provinces de l'empire romain. Dès lors, il fallut penser à instruire de l'Evangile ces peuples ignorants qui, pour la plupart, avaient embrassé le christianisme, mais qui ne connaissaient de cette religion que la pratique de quelques cérémonies, ou qui, par leurs liaisons avec les habitants des provinces Orientales, avaient été entraînés dans les erreurs de l'Arianisme.

La dogmatique, science inconnue aux premiers siècles, prit naissance au commencement du Ve; saint Augustin est le premier qui ait tenté d'enseigner, en Occident, les vérités de la religion dans leur ensemble et dans un ordre systématique. En Orient, cette méthode

fut, bientôt après, perfectionnée par saint Jean de Damas, que l'on peut regarder comme le créateur du système religieux de l'Eglise grecque. En Occident, lá prédilection des théologiens pour la philosophie péripatéticienne donna lieu, depuis le XIe siècle, à ce mélange de théologie et de philosophie, qu'on appelle la scolastique.

Dés la fin du IVe siècle, le triomphe du christianisme sur l'idolâtrie était assuré; mais l'orthodoxie eut encore des ennemis bien dangereux dans les hérésies qui continuèrent de troubler l'Eglise. Sur le Gnosticisme on avait enté l'erreur des Priscillianistes. Les Ariens trouvèrent de nouveaux appuis dans les princes Wandales, Wisigoths et Lombards, qui fondèrent des Etats en Occident. Les disputes que l'Orient vit s'élever sur la personne et les natures de Jésus-Christ, ne laissèrent pas de pénétrer jusques en Occident, quoique, en général, la pauvreté de la langue latine ne fût point favorable aux discussions subtiles qu'elles enfantèrent. Les Manichéens furent toujours nombreux, et les Donatistes excitèrent dans l'Eglise latine des troubles violents.

Ce fut dans le Ve siècle que s'élevèrent les disputes sur le péché originel, sur le libre arbitre, sur la grâce et sur la prédestination. Les ouvrages relatifs à ces matières, sont les plus importants de tous ceux qui, en latin, traitèrent des dogmes; ces questions, en effet, tiennent entièrement à la morale, et sont en rapport avec les plus chères espérances des chrétiens.

Les discussions sur la virginité de la mère de Dieu, sur le culte des saints et sur le jeûne, furent conduites avec moins de chaleur, mais occupèrent toute-

fois les écrivains de l'Occident. La morale, la discipline ecclésiastique, et surtout les règles monastiques, donnèrent lieu à divers ouvrages. Les lettres des hommes marquants de cette période continuent à être utiles pour l'étude de l'histoire. On commença alors à mettre en collections les décrets des conciles. En interprétant les Ecritures, on s'attacha mieux à la recherche du sens littéral que n'avaient fait les premiers Pères. Quoique les Latins n'égalassent pas les Grecs dans l'histoire ecclésiastique, ils s'en occupèrent pourtant sous une autre forme, en la mêlant avec l'histoire profane, dans leurs nombreuses chroniques.

Saint Augustin contribua surtout à imprimer ce mouvement à la littérature sacrée. Aurélius Augustinus naquit, en 354, à Tagaste, ville d'Afrique; il appartient par conséquent au IVe siècle, aussi bien qu'au Ve. Le père d'Augustin resta dans le paganisme jusqu'à l'approche de la mort; mais sa mère, la pieuse Monique, était chrétienne. Augustin apprit la grammaire et l'éloquence à Madaura; il ne fit que très-peu de progrés dans l'étude de la langue grecque. Agé de quinze ans, il fut rappelé à Tagaste par son père, qui se proposait de lui faire entreprendre un voyage. Il passa dans sa ville natale une année entière, au sein de l'oisiveté et de la débauche; il continua cette manière de vivre à Carthage, où on l'envoya, en 371, pour achever ses études. Il n'avait pas encore atteint sa dix-huitième année, lorsqu'il eut un enfant naturel, qu'il nomma Adeodatus, — Dieu donné, — et qui, par ses soins, reçut une excellente éducation. Augustin étant venu à perdre son père, qui ne lui laissa pas de fortune, fut soutenu par la bienfaisance d'un riche citoyen de Ta-

gaste. Le hasard lui ayant fait lire l'*Hortensius* de Cicéron, ouvrage que nous ne possédons plus, il se livra avec ardeur à l'étude de la philosophie, qui le dégoûta de la lecture de la Bible, dont il était, de son propre aveu, incapable alors de pénétrer le sens. Vers l'an 374, les Manichéens réussirent à l'entraîner dans leurs erreurs, auxquelles il resta attaché pendant neuf ans ; c'était là le grand chagrin de sa pauvre mère. Augustin professait, à cette époque, la rhétorique dans la ville de Carthage. En 385, il se rendit à Rome, pour y exercer les mêmes fonctions ; mais comme il fut recommandé par les Manichéens à Symmachus, qui était gouverneur de Rome, celui-ci lui procura, en 384, la chaire de Milan. Ce fut un grand bonheur pour Augustin, car les prédications d'Ambroise l'arrachèrent aux opinions Manichéennes. Sa mère, qui ne pouvait vivre sans ce fils bien-aimé, le rejoignit à Milan. Il faut lire, dans les *Confessions*, le récit de la conversion du brillant rhéteur ; ce morceau est une pièce intéressante pour la connaissance du cœur humain.

Dès lors, Augustin se voua tout entier à la vie ascétique ; il se démit de la charge de professeur, et reçut, en 387, avec son jeune fils, le baptême des mains de saint Ambroise. Il passa quelque temps à Rome, où il composa un grand nombre d'ouvrages, et écrivit, entre autres, contre les Manichéens, ses anciens amis.

Vers la fin de l'année 388, il retourna en Afrique, et, pendant trois ans, mena, dans une campagne près de Tagaste, la vie la plus religieuse. En 391, il s'était rendu à Hippone ; le peuple le força de se faire consacrer prêtre, et de rester dans cette ville, où il continua

pourtant à vivre dans la retraite, et à se livrer à des exercices ascétiques. En 395, Valérius, évêque d'Hippone, obtint de celui de Carthage, qui était primat d'Afrique, la permission de s'adjoindre Augustin dans ses fonctions épiscopales. Le nouveau prélat continua toutefois de vivre en moine. Il gouverna, durant trente-un ans, avec le plus grand éclat, l'Eglise d'Hippone, et devint un des oracles de la chrétienté. Parvenu à l'âge de soixante-treize ans, il fit une révision générale de ses ouvrages, et en publia, sous le titre de *Rétractations*, un catalogue raisonné. Il les y indique tous, à l'exception de ses homélies et de ses lettres, il fait connaître l'objet de chacun d'eux, les erreurs qu'il a commises en les rédigeant, et qu'il désirerait en faire disparaître.

Les derniers moments de la vie d'Augustin furent troublés par l'aspect des malheurs de sa patrie. Le comte Bonifacius, gouverneur d'Afrique, ami de l'évêque d'Hippone, avait été calomnié à la cour impériale; il se laissa entraîner au parti de la rébellion. Il appela donc à son secours les Wandales, qui avaient formé un empire en Espagne. Genséric, leur roi, passa en Afrique, en 429, avec des forces considérables; mais Bonifacius, qui s'aperçut bientôt que ces barbares n'avaient pas l'intention d'observer les conditions du traité qu'il avait conclu avec eux, se réconcilia avec son maître, et tourna ses armes contre Génséric. Il fut défait, et forcé de se réfugier à Hippone, où les Wandales l'assiégèrent en 430. Augustin, affaibli et attristé, mourut au mois d'août de la même année, pendant le siége de sa ville épiscopale.

Possidius nous a laissé la *Vie de saint Auyustin*, suivie

du catalogue de ses ouvrages. Il donne peu de détails sur les trentes premières années de son ami, parce que celui-ci en donne beaucoup lui-même dans ses *Confessions*, mais il s'étend sur les événements postérieurs. Il a consigné dans cet écrit bien des faits relatifs à la manière de vivre, aux mœurs et aux principes de son noble ami. Saint Augustin était propre, mais simple dans ses vêtements. « Il faut, disait-il, que mes » habits soient tels que je les puisse donner à mes frè- » res, s'ils n'en ont point; il faut qu'ils conviennent, » par leur modestie, à ma profession, à un corps cassé » de vieillesse, et à mes cheveux blancs. » Il était chaussé, et disait à ceux qui allaient pieds nus: « J'aime votre courage; souffrez ma faiblesse. » Aucune femme n'entrait dans sa maison, pas même sa sœur; s'il était absolument obligé de communiquer avec des femmes, il ne leur parlait qu'en présence d'un prêtre; il se souvenait de sa chute.

Possidius, tout en racontant la vie d'Augustin, prend quelquefois le ton du panégyriste, et ne reste pas dans les strictes limites du biographe. Saint Augustin n'avait pas d'ami plus dévoué que cet homme qui, pendant quarante-trois ans, vécut avec lui dans la plus intime familiarité. En 397, Possidius fut promu à l'évêché de Calama, non loin d'Hippone, où il eut beaucoup à lutter contre les Donatistes. Il fut un des évêques que le concile de Carthage députa, en 410, auprès d'Honorius pour lui demander l'abolition des lois qui favorisaient ces hérétiques, et la permission d'entrer en colloque avec eux. Ce colloque eut lieu en 411, et Possidius y assista au nom des Catholiques. Les Wandales s'étant emparés de Calama en 430, il se ré-

fugia auprès de saint Augustin; mais à peine fut-il arrivé à Hippone, que cette ville fut assiégée. Il eut la consolation de recevoir les derniers soupirs de son ami. On croit qu'il fut au nombre des prêtres que Genséric fit embarquer en 439, et qu'il mourut quelques temps après, à Naples.

C'est au livre de Possidius que nous devons les meilleurs détails sur les souffrances des Africains, lors de l'arrivée des Wandales en ces contrées d'outre-mer. Il était à Hippone, quand les Wandales mirent le siége devant cette ville; or, il suffit de comparer le récit de Possidius avec celui de Victor de Vita, pour voir combien ce dernier a exagéré les excès des Wandales, et pour sentir par conséquent l'importance de la biographie d'Augustin. Encore la correspondance de l'évêque d'Hippone avec Quodvultdeus, evêque de Carthage, et avec Honoratus, évêque de Thiaba, ville de la Mauritanie Sitifensis, nous prouve-t-elle que Possidius lui-même va trop loin.

Saint Augustin est un des auteurs les plus féconds de l'Eglise latine. « Dans l'immensité de ses écrits, dans la variété de ses controverses, on voit, dit M. Villemain, ce caractère d'universalité religieuse, reproduit par Bossuet, dans les siècles modernes. En effet, malgré le mérite inégal des ouvrages, malgré tout ce que la rouille du IVe siècle mêle au génie d'Augustin, la vie, et les travaux de Bossuet font seuls comprendre l'évêque d'Hippone; avec cette différence que, jeté dans un siècle plein de catastrophes et de désordres, Augustin eut besoin d'un caractère actif et plus hardi, et que son imagination effarouchée par tant de désastres fut souvent aussi bizarre que celle de Bossuet est sublime.

« A quinze siècles de distance, ces deux hommes ont marqué du sceau de leur génie deux grandes époques de l'humanité. On ne retrouve pas dans l'évêque d'Hippone ce beau langage, et ces grâces éloquentes de l'Asie chrétienne. Il ne parle pas pour Antioche et pour Césarée ; il est plus sérieux et plus inculte ; souvent il est barbare sans être simple, parce que la barbarie d'un peuple en décadence a quelque chose de subtil et de contourné ; mais son ame est inépuisable en émotions neuves et pénétrantes. C'est par là qu'il ravissait les cœurs, qu'il faisait tomber les armes des mains à des hommes féroces, accoutumés à s'entre-déchirer, dans une fête annuelle. Nul art, nulle méthode ne règne dans ses discours. Ils diffèrent autant des belles homélies de Chrysostome, que les mœurs rudes des marins d'Hippone s'éloignaient des arts et du luxe de Constantinople (1). »

Ce que, dans *ses Rétractations*, saint Augustin a fait à l'égard de ses ouvrages, il l'a fait à l'égard de sa vie, dans ses *Confessions*. Là, il critique avec sévérité ses productions littéraires ; ici, il juge ses actions, et se peint tel qu'il était.

« En tête de ses *Confessions*, Rousseau se vante de former une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et n'aura point d'imitateurs. Je lui connais cependant, dit M. Villemain, je lui connais deux modèles, saint Augustin et Cardan, un saint et un charlatan de génie ; quant aux imitations, elles sont nombreuses, si on compte les ouvrages où l'amour-propre nous a longuement occupés de lui. Le livre vraiment unique,

(1) *Mélanges*, tom. III, *pag.* 487.

c'étaient les *Confessions* de saint Augustin, ce cri d'humilité et cet hymne à Dieu tout ensemble, ce souvenir d'un pécheur et cette prière d'un converti. Le récit est moins anecdotique, moins varié que celui de Rousseau. Ce n'est pas que le saint manque de franchise, mais sa langue est trop pure, pour tout raconter. Quelques expressions sensibles et vives lui suffisent à rappeler les égarements de sa jeunesse, et les séduisantes images dont il fut trop charmé. Partout ailleurs, même dans les détails les plus minutieux de l'enfance, il porte une sérieuse métaphysique; son repentir est sérieux et passionné. Il voit en lui-même la misère humaine, il remonte aux plus anciens souvenirs, à ces premiers instincts d'orgueil et de colère qui, dans la faiblesse innocente du corps, montrent déjà les germes des tentations de l'ame, et cette nature libre, mais déchue, que l'homme apporte en naissant. A cette vue, il s'écrie, plein de trouble : « Si j'ai été conçu dans l'iniquité, et si ma mère m'a nourri sous le péché dans » son sein, où et quand, ô mon Dieu, je vous prie, » mon ame a-t-elle pu jamais être innocente? »

« Un larcin d'écolier, semblable à celui de Rousseau volant des pommes à son maître, n'inspire à saint Augustin que cette sérieuse réflexion : « J'ai voulu » commettre un larcin, et je l'ai commis sans néces- » sité, sans besoin, mais par le dégoût du bien et » l'attrait du mal. J'ai dérobé ce que j'avais déjà en » abondance et meilleur; ce n'était pas de la chose » obtenue par le larcin que je voulais jouir, c'était du » larcin lui-même et du péché. »

« Vous reconnaissez le docteur de la grâce. Mais à côté de cette austère théologie, quelle délicate observa-

tion du premier travail de l'intelligence, des premiers mouvements de la pensée ! Avec quel charme il nous raconte sa peine pour apprendre le grec qui était le latin d'aujourd'hui, puis son attrait pour Virgile qu'il entendait sans effort ! Mais tout-à-coup la voix sévère du pénitent vient blâmer cette éducation frivole et corruptrice. « Malheur à toi, fleuve » de la coutume ! qui peut te résister ? Ne seras-tu » jamais tari ? Jusques à quand rouleras-tu les fils » d'Eve sur ce grand et redoutable abîme que tra- » versent à peine ceux qui sont montés sur la croix ?» Se rappelant alors les leçons impures de la poésie profane, et comment il avait fait avec joie ce qu'elle autorisait par ses exemples : « Je n'accuse pas les pa- » roles, dit-il, qui étaient là comme des vases » choisis et précieux, mais le vice de l'erreur qu'on » nous y versait par la main des maîtres enivrés eux- » mêmes. »

« Je ne sais, mais il y a là pour moi un mélange de grâce et de sévérité, un tour d'imagination que je préfère aux premières pages si vantées de Rousseau. C'est un monde également humain, mais plus noble, où l'ame, en sentant sa faiblesse, ne se complaît à rien d'impur.

» Ces Confessions de l'évêque d'Hippone ne sont pas écrites avec l'élégance expressive, et l'art passionné de Rousseau. Saint Augustin a perdu l'accent du pur et beau langage. En sentant avec énergie, il a souvent une diction barbare ou subtile, comme un Romain d'Afrique au cinquième siècle. Mais quelle élévation morale, quelle affection de charité ! Rousseau, moins humilié de ses fautes qu'il ne s'attendrit sur les mal-

heurs, a mis à force de talent le pathétique dans l'égoïsme même. Augustin est plein de tendresse pour les autres, autant que de sévérité pour soi. Rien de haineux dans sa tristesse, ni d'orgueilleux dans son repentir ; il n'étale pas de ces tableaux où l'ame, en recherchant curieusement les vices, satisfait encore sa vanité, le plus intime de tous ; il ne raconte pas complaisamment ce qu'il se reproche, et son imagination ne reste pas complice de ce qui fait le sujet de ses remords. Par là, cette confession d'une ardente jeunesse et d'une vie long-temps égarée est un livre édifiant.

» Ce n'est pas que les sentiments naturels y soient anéantis devant Dieu. Quelle plus grande amitié que celle d'Augustin pour Alype et Nébride, et pour cet autre ami qu'il ne nomme pas, et qu'il vit mourir dès sa jeunesse? Il y a là quelque chose d'une grâce ineffable. Le saint n'a pas tué l'homme ; on le sent à la manière dont il raconte, à longue distance, les inquiétudes de son esprit, les émotions de son ame ; comment il se lassa de ce qu'il apprenait ; comment il quitta le barreau pour la philosophie, la philosophie pour les Manichéens, et comment rien ne put suffire à son besoin de croire et d'aimer. C'est ainsi qu'il vient de Carthage à Rome, et de Rome à Milan, professant l'éloquence dans les écoles des Rhéteurs, et ne sachant régler encore ni sa croyance ni sa vie.

» Je ne crois pas qu'il y ait une plus belle histoire des mouvements du cœur, que celle d'Augustin, disputant avec ses amis sur le bien et sur le mal, sur la matière et sur l'esprit, répudiant les Manichéens et les astrologues pour Platon, et de Platon s'élevant à

l'idée du christianisme, puis entraîné par l'enthousiasme du temps, par l'exemple d'un moine d'Egypte, et tout-à-coup saisi d'un violent dégoût du monde, d'une ardeur de conversion et de pénitence. C'est la péripétie du drame de sa vie :

« Ainsi je souffrais et je me torturais, m'accusant » moi même plus amèrement que jamais, et me roulant dans ma chaîne, jusqu'à ce qu'elle fût brisée » tout entière, cette chaîne qui ne me retenait plus » que d'une faible étreinte, mais qui me retenait encore..... Je me disais au-dedans de moi : Tout à » l'heure cela sera fait, cela va l'être, et en parlant » je croyais avoir achevé ; et je n'achevais pas. Je ne » voulais pas cependant retomber dans mes fautes » passées ; mais j'étais sur le bord et je respirais..... » Les frivoles délices, les vanités des vanités me re» tenaient encore, comme de vieilles maîtresses, » et elles me tiraient par ma robe de chair, et me di» saient tout bas : Nous renvoies-tu? et, dès ce mo» ment, cela ne te sera-t-il plus à jamais permis? » et quelles choses me suggéraient-elles alors, ô mon » Dieu ! Puisse ta miséricorde les détourner de la » pensée de ton serviteur ! quelles indignités elles » m'offraient ! quelles souillures ! »

« Cette crise violente est décisive. Augustin quitte le monde des rhéteurs pour la solitude chrétienne ; il est baptisé par Ambroise. Mais, dans cette vie nouvelle, les affections du cœur n'ont pris que plus de force sur lui. Quelle tendresse pour son fils Adéodat ! quelle religion pour sa mère ! Laissez-moi, je vous prie, en traduire mot-à-mot quelque chose, et vous lire une page des *Confessions* d'Augustin. Ce sera dans le

chapitre intitulé *Entretien avec ma mère sur le royaume des cieux*. C'est au moment où cette mère, qui est venue d'Afrique le chercher à Milan, espère le ramener avec elle dans leur patrie commune.

« A l'approche du jour où elle devait quitter la » vie, de ce jour, ô mon Dieu, que, dans mon igno- » rance, toi seul connaissais, il arriva, par ta vo- » lonté secrète, je le crois, qu'elle et moi nous » étions sans témoins, appuyés contre une fenêtre, » d'où la vue s'étendait sur le jardin de la maison qui » nous avait reçus au port d'Ostie, et où, loin de la » foule, après les fatigues d'une longue route, nous » reprenions des forces pour passer la mer. Nous » étions là donc, seuls, conversant avec une grande » douceur, et, oubliant le passé pour regarder devant » nous, nous cherchions de concert, et auprès de toi, » ô mon Dieu, quelle doit être pour les saints cette vie » éternelle que l'œil n'a pas vue, que l'oreille n'a pas » entendue, et où n'atteint pas le cœur de l'homme. » Nous aspirions de toute notre ame aux sources de » cette fontaine de vie, qui est près de toi. »

« Là commence un entretien, ou plutôt une extase mutuelle de ces deux ames qui s'élèvent au-dessus des sens, pour remonter vers Dieu, à travers la création. Bientôt elles écartent ces symboles; elles font taire le bruit des cieux et du monde pour n'entendre que Dieu lui-même dans le silence de la nature. Il leur semble alors que, d'une rapide pensée, elles montent jusqu'à la sagesse éternelle, que toute autre vision disparaît, que cette seule sagesse les ravit et les absorbe dans sa propre contemplation, et que dans

la joie de ce moment d'intelligence, elle leur donne l'avant-goût et l'idée d'une éternelle béatitude.

» Voilà, sans doute, des beautés bien nouvelles pour la langue romaine, une éloquence que ne soupçonnait pas Cicéron. Mais ce qui me ravit, c'est de voir combien ce sublime est mêlé de choses humaines et simples.

» Alors, poursuit Augustin, alors ma mère me dit : » Mon fils, en ce qui me regarde, je ne suis plus » touchée de rien dans cette vie ; je ne sais ce que j'y » ferais encore, et pourquoi j'y reste, après avoir » couronné mon espérance. Il y avait une chose pour » laquelle je désirais m'arrêter quelque peu dans » cette vie, c'était de te voir chrétien catholique, » avant que je meure. Cela, mon Dieu me l'a donné » avec surabondance, en m'accordant de te voir » aussi mépriser tous les biens de la terre, pour ne » servir que lui. Que fais-je encore ici ? — Ce que je » répondis à ces paroles, je ne m'en souviens pas » assez bien ; mais, à cinq ou six jours de là, elle se » mit au lit avec la fièvre ; et un jour dans sa maladie, » elle perdit connaissance et fut un moment enlevée à » tout. Nous accourûmes : elle revint bientôt à elle-» même ; elle nous regarda moi et mon frère, et nous » dit, comme en nous interrogeant : — Où étais-je » tout-à-l'heure ? — Puis, nous voyant muets de » douleur : — Vous laisserez ici, dit-elle, votre mè-» re. — Je me taisais, et je retenais mes larmes. » Mon frère dit quelques mots qui semblaient exprimer qu'elle finît sa vie, non en terre étrangère, » mais dans son pays. Elle l'entendit, et, le visage » ému, le blâmant des yeux de penser ainsi, puis me

» regardant : — Vois comme il parle, — me dit-elle ;
» et elle ajouta : — Déposez ce corps partout : n'en
» ayez aucun souci qui vous trouble ; je vous demande
» seulement de vous souvenir de moi, à l'autel du
» Seigneur, en quelque lieu que vous soyez. »

« Là s'arrête la confession historique d'Augustin. Les quatre derniers livres de son ouvrage ne renferment plus de récits et d'aveux, mais seulement des méditations, des prières, des *soliloques*, pour emprunter le titre d'un autre de ses écrits.

« Les *Confessions* de Rousseau, plus détaillées, plus curieuses, n'offrent pas cet intérêt si pur, et cette grandeur morale. L'auteur a beau marquer l'époque où il adopte une vie plus sévère, des vêtements plus simples, où il supprime *les bas blancs et les dentelles*, il a beau même annoncer sa réforme intérieure, on le sent faiblement; et les derniers livres de ses *Confessions* semblent ne racheter que par des malheurs les fautes racontées dans les premiers. Toutefois, quelques parties de cet ouvrage, et d'autres écrits de Rousseau qui s'y rapportent, ont offert un modèle de composition morale, nouveau dans notre langue (1). »

(1) Villemain, *Cours de Litt. fr.* Tableau du XVIIIe siècle, Ire partie. tom. II, *pag.* 503—511.

Il existe plusieurs traductions des *Confessions* de saint Augustin. Nous pouvons mentionner la version d'Æmar Hennequin, évêque de Rennes, en Bretagne; Paris, L'Huilier; 1583, 2 in-8°; — Celle du P. René de Cerisiers, Jésuite; Rouen, 1679, in-12, 2e. édit. le privilége est du 24 octobre 1638; — celle d'un Anonyme; Paris, Coignard, 1686, in-8°; — celle d'Arnauld d'Andilly, souvent réimprimée; — celle de Dom J.-J. Martin; Paris, Martin, 1741, 2 in-8°, avec le texte en regard; — celle de l'abbé Gabriel (A), préfet des études au petit séminaire de Langres; Lyon, Perisse, 1836, 2 in-18. Mais au-

Au lieu de Cardan, *charlatan de génie*, M. Villemain aurait pu citer, à bien plus juste titre, sainte Térèse, femme de génie, elle aussi, et Guibertus, abbé de Nogent. Ces deux écrivains ont songé sans aucun doute, à imiter les *Confessions* de l'évêque africain.

Né en 1053, probablement à Clermont, en Beauvaisis, Guibertus prit, dès l'âge de onze ans, l'habit religieux, et demeura dans l'abbaye de Saint-Germer, jusqu'en 1104, époque de son élection à la charge d'abbé de Notre-Dame de Nogent sous Coucy, dans le diocèse de Laon, qu'il occupa jusqu'en 1124, époque de sa mort.

« Une vie passée de la sorte, dit M. Guizot, semble bien froide et monotone ; on verra dans l'ouvrage où Guibert en a recueilli les souvenirs, à combien d'agitations elle pouvait être en proie. Il est divisé en trois livres. Les deux premiers, malgré leur pesant bagage de subtilités théologiques, d'allusions obscures, de visions puériles et de réflexions laborieusement contournées, sont une peinture fidèle, non-seulement de l'intérieur des cloîtres, mais de l'état des ames que le cloître disputait au monde, et en qui les idées ou les règles de la vie monastique livraient aux passions humaines un continuel combat. Une mère noble, belle et riche, abandonnant, pour se retirer dans un monastère, un fils de huit à neuf ans, qu'elle aime avec la plus vive tendresse ; cet enfant renfermé lui-

aucune de ces versions n'est absolument satisfaisante; elles se tiennent toutes trop loin du sens rigoureux et de la concision ou de l'abondance du texte.

même, un ou deux ans après, dans les murs d'une abbaye voisine, et déplorant déjà avec tant d'amertume les désordres de sa vie, qu'il se fait moine, à onze ans, pour les expier; tant d'exaltation et d'austérités, impuissantes pourtant à étouffer les penchants de la nature qui se développent avec violence dans le jeune moine, sans amortir à leur tour la ferveur de sa foi; une perpétuelle alternative de désirs et de remords; un goût très-vif pour les pensées licencieuses s'alliant aux élans d'une piété sincère; toutes les contradictions, toutes les agitations intérieures d'une ame passionnée, qui porte impatiemment le joug de sa situation, sans jamais concevoir l'idée qu'elle puisse le secouer, sans jamais cesser de le croire légitime: — tel est le spectacle que nous représente l'ouvrage de l'abbé Guibert, et qui, sans doute, se renouvelait fréquemment de son temps. Le talent lui a manqué pour peindre clairement et vivement ce qui se passait en lui; il a voulu imiter les *Confessions* de saint Augustin, et est resté bien loin de son modèle; mais son récit n'en est pas moins un monument très-curieux de l'état moral du XIe siècle, et du prodigieux empire qu'exerçaient alors sur les hommes des croyances et des habitudes qui, pourtant, ne parvenaient guère à les réformer ni à les calmer.

» Le troisième, *de Vita sua*, offre un intérêt d'un autre genre, et plus facile à saisir de nos jours. C'est l'histoire de la formation de la commune de Laon et de sa lutte avec Gaudri, son évêque; histoire plus vivante et plus détaillée que celle d'aucune autre commune française, à cette époque, et dans laquelle nos meilleurs historiens sont bien loin d'avoir puisé, sur

l'état du peuple au XIe siècle, toutes les lumières qu'elle aurait pu leur fournir (1). »

C'est une chose remarquable qu'il se trouve toujours près de ces hommes d'une nature vive et ardente une mère que distinguent sa beauté, sa jeunesse, et la douceur de son ame. Ainsi, Monique pleurait sur les égarements de son cher Augustin; ainsi la mère de Guibertus était brisée de douleur, à la seule vue de l'habitation de son fils, qui avait en abondance et la nourriture et les vêtements, comme il le remarque, mais qui éprouvait très-souvent la privation de toutes ces petites prévenances qui conviennent à la faiblesse du premier âge, *et ne sont comprises que par des femmes*. Ainsi, encore Térèse avait reçu de sa mère cette organisation sensible et délicate, cette grâce pénétrante qui attire tout à soi. Et toutes ces femmes, tous ces hommes à part soint admirables de souvenir ému, quand ils nous racontent l'amour de celle qui veilla sur leur berceau.

L'abbé Guibertus interrompt quelquefois son récit pour s'adresser à Dieu, comme saint Augustin, comme sainte Térèse, mais il est bien loin d'avoir autant de poésie que l'évêque d'Hippone, ou que la réformatrice du Carmel. Les *Confessions*, en effet, ne sont point seulement un beau livre de psychologie et de morale; elles offrent encore les plus poétiques inspirations que le IVe siècle ait ouï résonner sur la lyre chrétienne; et Térèse, dans le simple livre de sa *Vie*, dans ses touchants mémoires, versait tous les trésors d'une ame douce et aimante.

(1) Guizot, *Collection des Mém. relatifs à l'Hist. de France*, tom. IX, *pag.* viij.

Les petites peintures, les traits satiriques se rencontrent plus d'une fois sous la plume de Guibertus. Il est curieux de l'entendre raconter « que son maître » était tout-à-fait inhabile à réciter des vers, ou à les » composer selon toutes les règles. Cependant, ajoute » Guibertus, il m'accablait presque tous les jours » d'une grêle de soufflets et de coups, pour me con- » traindre à savoir ce qu'il n'avait pu m'enseigner lui- » même. » C'est une histoire bien des fois renouvelée depuis le bon abbé de Nogent.

Quant à sainte Térèse, elle nous raconte l'effet que produisit sur son ame la lecture du livre de l'évêque d'Hippone. « En ce temps-là, dit-elle, on me » donna les *Confessions* de saint Augustins; ce fut, » je crois, le Seigneur qui en disposa ainsi, car je » ne cherchai point à les avoir, et je ne les avais ja- » mais vues. Je suis bien affectionnée à saint Augus- » tin, parce que le monastère où je demeurai, sé- » culière encore, était de son Ordre, et aussi parce » qu'il fut pécheur. Le souvenir des saints que Dieu » a ramenés à lui, après qu'ils l'avaient offensé, me » donnait beaucoup de consolation, car il me sem- » blait que je devais trouver de l'assistance en eux, » et que, si le Seigneur leur avait pardonné, il pouvait » aussi me pardonner, à moi..... ».

L'ame ingénieuse et tendre de M. Sainte-Beuve a jeté en vers bien sentis quelque chose de tout-à-fait analogue aux pensées de Térèse :

Dans les récits qu'on lit des hommes d'autrefois,
Des meilleurs, des plus saints, de ceux en qui je crois,
Ami, ce que j'admire et que surtout j'envie,
C'est leur force, un matin, à réformer leur vie;

C'est Dieu les délivrant des nœuds désespérés,
Car d'abord, presque tous, ils s'étaient égarés;
Ils avaient pris à gauche et convoité l'abime;
Mais quelque évènement bien simple, ou bien sublime,
Un vieillard, un ami, les larmes d'une sœur,
Quelque tonnerre au ciel, un écho dans leur cœur,
Les replaçait vivants hors des vicissitudes;
Et, parmi les cités, au fond des solitudes,
Dans la suite des jours, ou sereins ou troublés,
L'éclair ne quittait plus ces fronts miraculés (1).

» En commençant à lire les *Confessions*, poursuit » sainte Térèse, je me retrouvais, je crois, dans ce » livre; aussitôt je me recommandai vivement au » glorieux saint. Quand je fus arrivée à sa conversion, » et que je lus, comment il ouït cette voix dans le » Jardin, le Seigneur, ce me semble, me fit entendre » la même voix, suivant ce que mon cœur éprouva; » je demeurai long-temps à fondre en larmes, et, » au-dedans de moi, je fus saisie d'une grande afflic- » tion, d'une poignante douleur (2). »

Lorsque sainte Térèse écrivit sa *Vie*, et faisait ses confessions, comme Augustin avait fait les siennes, si elle eût été moins gênée, moins assujettie, on trouverait dans son livre plus de précision et d'exactitude; mais c'est à son peu de loisir, aux détails étrangers qu'on exigeait d'elle, à la rapidité de travail qu'on lui demandait, à l'impossibilité de revoir ce qu'elle écrivait, qu'il faut attribuer les digressions et les redites qui rendent quelquefois ce bel ouvrage un peu languissant. « J'écris à la dérobée, dit la Vierge, et » avec peine, parce que cela m'empêche de filer,

(1) *Pensées d'Août*, *pag.* 64.
(2) *La vida de la santa Madre Teresa de Jesus*, cap. IX.

» que je suis dans une maison pauvre, et que j'ai » des occupations nombreuses (1). » N'importe, tout plaît d'ailleurs dans la *Vie* de Térèse : l'éloquente naïveté des narrations, l'habile peinture des caractères, l'expression délicate et simple des sentiments, les hymnes incessants qui prennent leur vol vers les cieux, les flots de poésie qui ruissellent comme dans le livre d'Augustin, les traits brillants d'un heureux génie, l'élévation enfin et la vivacité du style, surtout dans une langue si noble, si splendide et si fière (2).

Les premières pages principalement de la *Vie* de sainte Térèse sont comparables, pour le ton naïf et pur, aux plus beaux endroits des *Confessions*. « Mon » père, nous dit sainte Térèse, avait beaucoup de » charité pour les pauvres et de compatissance pour » les malades ; il était si bon pour les serviteurs, » que jamais il ne put se résoudre à avoir des es- » claves, parce qu'il se sentait pour eux ému d'une » extrême pitié. Ainsi, ayant eu chez lui, durant » quelques jours, une esclave qui appartenait à l'un » de ses frères, il la traitait comme ses enfants, et » disait qu'il ne pouvait voir sans douleur qu'elle ne » fût pas libre. Il était d'une grande vivacité ; jamais » on ne l'entendit jurer ni médire, il n'y avait dans » toute sa conduite rien que de fort louable.

» Ma mère aussi avait beaucoup de vertus, et sa » vie fut un enchaînement d'infirmités ; elle était d'une » rare modestie ; quoique fort belle, jamais elle ne » parut faire cas des agréments de sa figure ; et,

(1) *Ibid.* cap. x.

(2) F. Z. Collombet, *Vie de sainte Térèse*, *pag.* 89.

» âgée seulement de trente-trois ans, lorsqu'elle » mourut, elle avait déjà la manière de se vêtir d'une » personne plus avancée en âge. Son humeur était » douce, sa raison élevée ; les souffrances qui se » mêlèrent à sa vie furent grandes, et elle mourut » très-chrétiennement (1). »

» Quoique j'aimasse fort tous mes frères, continue » Térèse, et que j'en fusse tendrement aimée, il y » en avait un de mon âge, à peu près, que j'aimais » plus que les autres. Nous nous réunissons pour lire » des vies de saints. En voyant par quels martyres les » saints ont passé pour Dieu, il me semblait qu'ils » achetaient à bon marché le bonheur de jouir de sa » présence, et je désirais beaucoup aussi, moi, mou- » rir de la sorte ; ce n'est pas que je sentisse un violent » amour pour lui, mais j'eusse voulu goûter plus tôt » les grands biens que je voyais nous être réservés » dans le ciel. Je cherchais, de concert avec mon frè- » re, quels moyens pourraient nous mener à l'exécu- » tion de nos vœux. Nous formions le projet de passer » dans la terre des Mores, demandant, par amour pour » Dieu, d'y être décapités. Il me semble que, bien que » nous fussions encore dans un âge si tendre, le Sei- » gneur nous donnait assez de courage pour ac- » complir cette résolution, si nous en trouvions le » moyen ; ce qui nous paraissait le plus grand obsta- » cle, c'est que nous avions des parents. Nous étions » frappés d'un étonnement étrange, en voyant, dans » nos lectures, que les peines et la gloire doivent du- » rer éternellement. Il nous arrivait de nous entrete-

(1) *La Vida de la santa Madre Teresa de Jesus*, cap. 1.

» tenir de ces pensées durant de longues heures, et » nous aimions à répéter : *Pour toujours ! toujours ! » toujours !* Lorsque je prononçais ces paroles bien » des fois, le Seigneur, malgré mon extrême jeunesse, » daignait imprimer en mon cœur le désir de marcher » dans le chemin de la vérité.

» Dès que je vis qu'il m'était impossible d'aller au loin » chercher le martyre, nous résolûmes de nous faire » ermites, et, dans un jardin, qui tenait à la maison, » nous nous mîmes, comme nous pûmes, à construire » des ermitages, en posant les unes sur les autres » de petites pierres qui tombaient aussitôt ; nous n'eû- » mes donc point de moyen de satisfaire notre désir (1).

» Je faisais l'aumône selon mon pouvoir, et mon » pouvoir était petit. Je cherchais la solitude, afin de » réciter mes prières, qui étaient nombreuses, et spé- » cialement le rosaire, pour lequel ma mère avait un » zèle ardent ; quelle sut nous inspirer. C'était mon » grand plaisir, lorsque je jouais avec des petites filles » de mon âge, de faire des monastères comme si nous » eussions été Religieuses, et il me semblait que je dé- » sirais embrasser la vie monastique.

» Je me rappelle que, lorsque mourut ma mère, » j'avais à peu près douze ans. Comme je commençais

(1) Ténèbe ainsi, pleureuse et prudente colombe,
Sur ce monde qui passe, et qui tremble et qui tombe,
Au jardin de son père élevait, tous les jours,
Quelque nid éternel qui s'écroulait toujours ;
Toujours ses jeunes mains, pieusement agiles,
Découvraient, inventaient des ciments, des argiles,
Pour abriter d'un toit qui ne s'écroule plus
Son cœur tirant au loin des vœux irrésolus.

Mme Valmore, *Pauvres Fleurs*, *pag.* 23.

» à sentir la perte que j'avais faite, j'allai me jeter, » tout affligée, aux pieds d'une image de notre Dame, » que je suppliai, avec beaucoup de larmes, de vouloir » bien être ma mère (1). »

Le temps qui suivit la mort de sa mère fut pour Térèse un temps de crise, heureusement très-court. Elle confesse, — Oh! qu'on lise dans sa *Vie* avec quelle candeur et quelle naïveté, — qu'alors elle avait pris goût à la lecture des romans, et que cette lecture commençait à mettre du vide dans son ame, à lui faire perdre ses dispositions vertueuses, à refroidir son cœur pour Dieu; sans y penser, elle devenait frivole, donnait tous ses soins à ses mains et à sa coiffure, et s'occupait de plaire au monde.

Térèse va ainsi poursuivant le récit de sa vie, et mêlant à l'exposé des faits ces tendres inspirations où étincelle une poésie abondante et enflammée. C'est une ressemblance de plus avec les *Confessions* de Saint Augustin, qui sont bien le livre où le christianisme du IVe siècle jeta le plus de poésie et de lyrisme.

Si la littérature religieuse n'avait pas été si longtemps victime d'un injuste oubli, on aurait admiré tout ce qu'il y a de beautés simples et touchantes, vives et profondes, même dans les œuvres de notre *sainte*. Au chapitre XXXIIe elle raconte cette horrible vision de l'enfer, qu'elle eut en 1558, vision qui, dix ans plus tard, la glaçait encore d'effroi, et dont elle nous fait la douloureuse peinture avec les sombres couleurs de Dante.

Saint Augustin, nous l'avons dit, est le créateur de la dogmatique latine. Les ouvrages qui traitent du dogme en général sont principalement son *Manuel de*

(1) *La Vida*, etc. Ibid.

la foi, de l'espérance, de la charité, sa *Doctrine chrétienne*, en quatre livres ; son *Traite de la foi et du symbole*. Beaucoup d'autres ouvrages traitent de divers dogmes en particulier. Dans ces productions, l'on trouve un grand nombre de termes que saint Augustin a introduits, et qui, depuis, ont été généralement adoptés. il est l'auteur du mot de *grâce*, dans le sens des théologiens ; celui de *péché originel* a été inventé par lui ; il a, le premier, parlé de *culpabilité*,— reatus et culpa peccati ,-- les distinctions entre la *grâce commençante*, *préparatrice*, *efficace*, *coopérante*, sont de lui.

Les ouvrages de saint Augustin peuvent se partager en sept classes : I. Ouvrages de philosophie, de critique, de rhétorique, d'érudition : — II. Livres sur l'ancien et sur le nouveau Testament ; — III. Ouvrages dogmatiques ; — IV. Ouvrages de controverse, Traités contre les Juifs ; contre les Ariens, contre les Manichéens, contre les Pélagiens, les priscillianistes, les Origénistes et les Donatistes ; — V. Traités spéciaux et livres ascétiques ; — VI. Ouvrages oratoires, Sermons, Homélies ; — VII. Lettres.

Dans les ouvrages de la première classe on comprend les traités de philosophie, savoir, trois livres *contre les Académiciens*, le traité *de la vie heureuse*, deux livres *sur l'Ordre*, quatre livres *de l'Ame et de son origine*, puis les traités *de l'Immortalité et de la quantité de l'Ame*.

Quatre de ces ouvrages, les trois premiers et le dernier sont en forme de dialogues. « Saint Augustin y introduit, comme interlocuteurs, tantôt ses deux amis, tantôt ses jeunes élèves. Les détails en sont pleins de charmes. L'entretien commence quelquefois

dans la salle des bains, quelquefois par un beau soleil d'hiver, dans une prairie voisine de la maison; on l'interrompt pour lire un demi-volume de Virgile (1), charmante préoccupation, qu'Augustin ne se reprochait pas encore. La vive ardeur des jeunes gens, cet emportement de leur âge qui contraste avec la gravité de leurs études, les petits incidents de la dispute, et les mouvements de l'amour-propre, tout est rendu avec une grâce infinie.

» Augustin appelle sa mère à ses entretiens, et croit remarquer en elle une rare sagacité pour la philosophie; lui-même parle avec beaucoup d'élévation et de subtilité sur Dieu, l'ame et la vérité, mais il ramène tout à la foi chrétienne et à la règle des mœurs.

» Dieu, dit-il, ne nous écoutera pas, si nous ne » sommes vertueux; ainsi, demandons à Dieu, non » pas des richesses, ou des honneurs, ou toutes ces » choses périssables qui cèdent au moindre obstacle, » mais ces biens de l'ame qui peuvent nous rendre » bons et heureux; et, pour que de tels vœux soient » énoncés avec ardeur, je t'en charge, ô ma mère, » aux prières de qui j'ai surtout confiance; et je » m'assure alors que Dieu aura disposé mon ame de » telle sorte que je ne préfère rien à la découverte de la » vérité, et que je n'aie pas d'autre volonté, d'autre » pensée, d'autre amour (2). »

Les livres *contre les Académiciens* traitent de la béatitude. L'Académie soutenait que, pour être heureux,

(1) Dimidium volumen Virgilii audire. S. Augustini *Opera*, tom. I, *pag.* 325, édit. des Bénédictins.

(2) S. Aug. *Opp.* tom. I, *pag.* 331.—Villemain, *Mélanges*, tom. III, *pag.* 464.

il suffit de chercher la vérité. Licentius, l'un des interlocuteurs, s'en tient à ce principe. Trygétius veut que non-seulement on cherche la vérité, mais encore qu'on la connaisse parfaitement. Toutefois, où la trouver, cette vérité? Ce n'est point dans les écoles humaines qu'elle se rencontre; c'est à l'école de Jésus-Christ, la seule qui donne la vraie science.

Le traité *de la Vie heureuse* est un corollaire du précédent. Les interlocuteurs y sont les mêmes, à l'exception d'Alypius. Sainte Monique intervient dans le dialogue. — Les deux livres *sur l'Ordre*, ou la pénitence, annoncent déjà cette profondeur d'esprit qui distingue l'évêque d'Hippone. La noble et pieuse figure de Monique se reproduit encore à travers le dialogue, qui rappelle souvent le charme des beaux endroits de Platon, et où se trouve un grand nombre d'idées neuves et frappantes; Augustin plus d'une fois touche en passant de graves questions sociales, et étonne par sa hardiesse. Comment le désordre physique et le désordre moral peuvent-ils se concilier? Par les vues secrètes de la providence, qui enchaîne le tout à un ordre général, et fait concourir à la régularité de l'ensemble toutes les dispositions particulières. Voilà ce que répond Augustin, et il ajoute qu'il peut justifier cette conduite par une foule de choses qui se passent au sein des sociétés humaines. « Quoi de plus » sombre que le bourreau? quoi de plus cruel et de » plus atroce que cet homme? Et pourtant, au mi- » lieu même des lois, il tient une place nécessaire, » et il entre dans la police d'une ville bien ordonnée, » et par son office il nuit, mais pour l'ordre public » il devient le châtiment des gens nuisibles. Qu'y a-t-

» il que l'on puisse regarder comme plus honteux, » plus vide d'honneur, plus rempli de turpitude que » les mérétrices, les entremetteurs et toutes les pes- » tes de ce genre? Otez du train des choses humai- » nes les mérétrices, vous bouleverserez tout par » d'infâmes passions (1). » Et ainsi pour tant d'autres désordres apparents. Ces livres de saint Augustin sont le germe de ce qu'on a dit de mieux sur la Providence; Joseph de Maistre en a surtout profité dans ses *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

Un jeune Mauritanien, simple laïque, nommé Vincentius Victor, engagé d'abord dans l'hérésie, mais revenu depuis à l'Eglise catholique, conservait pourtant des doutes, qu'il exposa dans deux livres où saint Augustin n'était pas ménagé. Ils furent envoyés à l'évêque d'Hippone, qui y répondit par le traité *de l'Ame et de son origine*. Fénelon, dans son livre *de l'Existence de Dieu*, en a traduit un long passage (2).

Le traité *de l'Immortalité de l'Ame* a pour objet spécial l'immortalité de l'ame et son excellence, que le saint docteur démontre par l'immortelle nature de la vérité, dont notre ame est le sanctuaire et le juge. Ce livre présente avec abondance les raisonnements auxquels Malebranche, Leibniz, Descartes, Fénelon et tant d'autres ont donné une extension qui les rend invincibles.— Le livre *de Quantitate Animæ*, c'est-à-dire, de l'étendue, ou de la grandeur de l'ame, est un dialogue entre Evodius et saint Augustin. Il y est question

(1) *Opera*, tom. I, *pag.* 335, n. 12.

(2) « Les parties internes de notre corps, etc. » Chapitre IV, *pag.* 193—4, Paris, 1811, édit. Aimé-Martin. Voyez le traité de l'évêque d'Hippone, livre IV, chap. II, n. 3.

de l'origine et de la nature de l'ame, mais le saint docteur s'arrête surtout à examiner si elle est étendue, et veut montrer que la grandeur de l'ame n'est point une quantité ou une grandeur corporelle, bien que l'ame soit quelque chose de relevé et de grand.

Les six livres *de la Musique* et celui *du Maître* sont, à proprement parler, celui-là un traité de prosodie, celui-ci un traité de grammaire. Le dialecticien habile et le théologien profond s'y montrent avec autant d'éclat que le professeur de rhétorique. L'objet du premier ouvrage est d'élever graduellement l'esprit et l'ame des lecteurs au sentiment général de l'harmonie, à la connaissance et à l'amour de celui qui doit être aimé pardessus tout, comme principe essentiel d'ordre, d'harmonie et de vérité. Le but du second est de montrer que la vérité éternelle, le Verbe de Dieu, Jésus-Christ, doit être notre seul et véritable maître.

Les *Soliloques* ont une singularité qui charme. C'est une sorte de plaidoyer, où la raison est tout à la fois interlocutrice et juge. « Jamais on ne réunit tant de fine dialectique et de sensibilité rêveuse ; le tour subtil de l'imagination s'y mêle à une sorte de curiosité naïve. « Je veux, dit saint Augustin, » savoir Dieu et l'ame ; » et il entend la raison qui lui répond : « Ne veux-tu rien savoir de plus (2). » Toutefois, le génie du philosophe africain jette quelque trait de lumière sur ces grandes questions (2). A l'époque où saint Augustin composa les *Soliloques*, il les regardait comme un de ses meilleurs ouvrages, ainsi qu'on en peut juger par sa lettre CXIe adressée à Nébridius. C'est as-

(1) Lib. I, cap. II, n. 7.
(2) Villemain, *Mélanges*, tom. III, *pag.* 465.

surément, de tous ses traités philosophiques, un de ceux où il a mis le plus d'idées. (1).

Le livre sur la manière d'instruire les Catéchumènes, *de Catechizandis rudibus*, contient d'excellents préceptes. Le plan que saint Augustin y trace est celui-là même que Fénelon indique, dans son *Education des Filles*, et dans ses *Dialogues sur l'Eloquence*; celui que La Bruyère et Rollin ne cessent de recommander aux prédicateurs; celui enfin que l'abbé Fleury a suivi avec tant de succès, dans son *Catéchisme historique*. Il faut renouer le christianisme à la religion de Moïse; montrer que l'une est la figure de l'autre, et, à travers l'histoire sainte discrètement menagée, pénétrer dans la vive et tendre imagination des jeunes disciples, qui verront ainsi que leur foi est aussi ancienne que le monde, et qui trouveront dans les enseignements du catéchisme les idées les plus simples, comme les plus élevées.

Les livres de la *Doctrine chrétienne* sont au nombre de quatre. Dans le premier, saint Augustin montre que toutes les études sur l'Ecriture doivent avoir pour double objet la découverte des choses soumises à notre intelligence, et la manière d'exposer ces choses pour le profit des autres. Le second livre traite des signes, c'est-à-dire du texte sacré et des livres canoniques. Le troisième ne comprend guère qu'une discussion critique et grammaticale sur le fond des expressions de quelques versets de la Bible. Le qua-

(1) Telle est l'opinion de M. de Montmeyan (d'Aix, Bouches-du-Rhône), voyez la Préface des *Vrais Soliloques de saint Augustin, sur la connaissance de Dieu et de l'Ame, suivis du traité sur l'Immortalité de l'ame*; Lyon, Perisse, 1835, in-18, sans nom d'auteur.

trième renferme une rhétorique dont Rollin a formé son chapitre de l'*Eloquence de la chaire*. Nous aimons à voir Augustin chosissant déjà dans les Pères, ses devanciers, dans saint Cyprien, dans saint Ambroise, des modèles de style et d'éloquence; il montrait un chemin que les âges suivants ont trop perdu de vue, et auquel il serait temps enfin de revenir.

« Saint Augustin connaissait bien le fond des véritables règles. Il dit qu'un discours, pour être persuasif, doit être simple, naturel; que l'art y doit être caché, et qu'un discours qui paraît trop beau met l'auditeur en défiance. Il y applique ces paroles que vous connaissez: *Qui sophistice loquitur odibilis est* (1). » Il traite aussi avec beaucoup de science l'arrangement des choses, le mélange des divers styles, les moyens de faire toujours croître le discours, la nécessité d'être simple et familier, même pour les tons de la voix, et pour l'action en certains endroits; quoique tout ce qu'on dit soit grand ou qu'on prêche la religion; enfin, la manière de surprendre et de toucher.

« Voilà les idées de saint Augustin sur l'éloquence. Mais voulez-vous voir combien dans la pratique il a l'art d'entrer dans les esprits, et combien il cherchait à émouvoir les passions, selon le vrai but de la rhétorique, lisez ce qu'il rapporte lui-même d'un discours qu'il fit au peuple, à Césarée de Mauritanie, pour faire abolir une coutume barbare. Il s'agissait d'une coutume ancienne, qu'on avait poussée

(1) *De Doctrina christ.*, lib. II, cap. XXX, n. 48. — *Eccli*, XXXVII, 23.

jusqu'à une cruauté monstrueuse, c'est tout dire. Il s'agissait d'ôter au peuple un spectacle dont il était charmé; jugez vous-même de la difficulté de cette entreprise. Saint Augustin dit que, après avoir parlé quelque temps, ses auditeurs s'écrièrent et lui applaudirent, mais il jugea que son discours ne persuaderait point, tandis qu'on s'amuserait à lui donner des louanges. Il ne compta donc pour rien le plaisir et l'admiration de l'auditeur, et il ne commença à espérer que quand il vit couler des larmes. En effet, ajoute-t-il, le peuple renonça à ce spectacle, et il y a huit ans qu'il n'a point été renouvelé (1). N'est-ce pas là un vrai orateur? Avons-nous des prédicateurs qui soient en état d'en faire autant (2)? »

Les livres *de l'Utilité de la Foi*, *de la véritable Religion*, *des Mœurs de l'Eglise catholique*, *de la Croyance aux choses que l'on ne voit pas*, et l'*Enchiridion*, ou Manuel, complètent la seconde classe des écrits de saint Augustin.

Dans le livre *de l'Utilité de la Foi*, le docte Père attaque les Manichéens et tous les contempteurs de la foi humble et soumise, qui croit ce qu'elle ne peut comprendre, et se prépare au Dieu qui doit l'illuminer, *illuminaturo præparantur Deo* (3). Il rappelle avec une chaleureuse éloquence les orageuses hésitations par lesquelles il passa, quand il voulut sortir du Manichéisme, et défend l'ancien Testament contre le superbe mépris de ceux qu'il connut si bien. — Le

(1) *De Doctrina christ.*, lib. IV, cap. XXIV, n. 53.

(2) Fénelon, *Dial. sur l'Eloquence*, *pag.* 708, édit. et tom citées.

(3) Cap. I, n. 2.

traité *de la véritable Religion* nous montre que la raison et l'autorité sont les deux chemins par lesquels Dieu nous mène au salut; c'est, en effet, la raison qui nous élève de la vue des choses terrestres à la connaissance des choses d'en haut; et c'est la religion qui nous instruit du culte que nous devons à Dieu. Les païens ne connaissaient pas la religion véritable; leurs philosophes, qui tenaient d'ordinaire un langage bien autre que celui de la foule, en venaient cependant à se courber devant les mêmes idoles. Saint Augustin déclare ensuite que si Platon vivait encore, et qu'il lui permît de l'interroger, Platon confesserait que le Christ, qui a pu accréditer la sublime doctrine de l'Evangile et la répandre par tout le monde, est fort au-dessus de l'humanité. Cette pensée lui inspire d'éloquentes pages, que la chaire chrétienne a souvent cherché à reproduire.

Ce sont encore les Manichéens que le livre *des Mœurs de l'Eglise catholique* vient combattre et démasquer. Ils affectaient un rigorisme et une pureté de mœurs qui semblaient leur donner l'avantage sur les mœurs des catholiques. Saint Augustin fait justice de cette prétention par l'exposé de la véritable morale évangélique, renfermée dans les livres de l'un et de l'autre Testament, dont il venge la divinité avec les seuls arguments de la raison; puis il met au grand jour la prétendue sainteté d'une secte qu'il avait eu le temps d'étudier.

Dans le court opuscule *de la Croyance aux choses que l'on ne voit pas*, saint Augustin combat l'orgueilleuse déraison de ces hommes qui ne sauraient, disent-ils, ajouter foi aux mystères de l'Evangile,

parce qu'ils ne les comprennent pas, comme si nous comprenions davantage les merveilles de ce monde, notre existence propre; comme si encore, à chaque pas, nous n'allions pas heurter contre les plus étranges mystères, devant lesquels il faut bien que la raison se taise et s'humilie.

L'*Enchiridion* de saint Augustin diffère de celui d'Epictète, autant par la forme que par l'esprit. Le manuel du philosophe stoïcien ne se compose que de pensées et de maximes jetées sans ordre, à la suite l'une de l'autre. Celui de l'auteur chrétien est un traité méthodique, où tout s'enchaîne et se développe graduellement. Les plus hautes questions de la foi et de la morale y sont discutées, approfondies et résolues. L'auteur y ramène toute la doctrine chrétienne aux trois vertus principales, la foi, l'espérance, la charité, qui servent de division naturelle à cet excellent catéchisme, ou traité de théologie.

Les ouvrages de la troisième classe sont les moins nombreux, mais les plus importants, car on y rencontre la *Cité de Dieu* et le livre *de la Divination des démons*. Il se prend ici corps à corps avec le paganisme. Mais le plus grand combat de saint Augustin fut toujours contre les hérétiques; aussi les écrits de cette catégorie sont-ils nombreux et étendus. En voici les titres :

Livres contre l'hérésie en général, et contre diverses hérésies en particulier : *Sur les Hérésies*, — *Traité contre les Juifs*; — *Contre les Ariens*, et Réfutation du discours en faveur de l'Arianisme, — Deux livres *contre Maximinus*, évêque arien, — *Conférence avec Pascentius*, — Quinze livres *sur la Tri-*

nité ; — *Contre les Priscillianites et les Origénistes.*

Livres contre les Manichéens : Livre *de la Foi et du Symbole*, — *Des Mœurs des Manichéens*, — Traité des *Deux Ames*, — Livre *contre l'Epître du Fondement*, — *Contre Faustus, le Manichéen*, — *De la nature du Bien*, — *Actes*, ou *Conférence contre Fortunatus, le Manichéen*, — *Conférence avec Félix*, — Livre *contre Sécundinus*, — Deux livres *contre l'adversaire de la Loi et des Prophètes*, — *contre Adimantus.*

Livres contre les Pélagiens : *De la Grâce du Christ*, du *Péché originel*, — *De la Nature et de la Grâce*, — *Lettre à Sixtus*, — *De la Grâce et du libre Arbitre*, adressé aux moines d'Adrumétum, — *De la Correction et de la Grâce*, adressé aux mêmes, — *Lettre à Vitalis*, — *Du Baptême des enfants*, — Livre *de l'Esprit et de la Lettre*, — Livre *des Actes de Pélagius*, — Quatre livres au pape Bonifacius, *contre les deux lettres des Pélagiens*, — Six livres *contre Julianus*, — Livres *du Mariage* et de *la Concupiscence*, — Livre de la *Prédestination des Saints*, — *Sur le Don de la Persévérance*, — Deux livres *à Simplicianus*, — *De l'Ouvrage imparfait*, contre Julianus, en six livres, — Traité *du libre Arbitre.*

Livres contre les Donatistes : Trois livres *contre la Lettre de Parménianus*, troisième évêque des Donatistes de Carthage, le même que saint Optatus de Milève a réfuté, — Sept livres *du Baptême* ; Trois livres *contre les Lettres de Pétilianus*, — Livre *contre l'unité de l'Eglise*, ou Epître contre les Donatistes ; — Réponse *au grammairien Cresconius*, Donatiste ; elle est en quatre livres ; — *Abrégé de la Conférence avec les Donatistes ; livres de Gaudentius*, évêque Donatiste.

Ouvrages sur l'ancien et sur le nouveau Testament ; *Du livre imparfait de la Genèse*, expliqué selon la lettre, — Douze livres *sur la Genèse*, à la lettre, — *Question sur la Genèse, sur l'Exode, sur le Lévitique, sur les Nombres, sur le Deutéronome, sur Josué et sur les Juges*, — *Questions sur quelques endroits de l'Evangile*, — Commentaire *sur l'Evangile de saint Jean*, sous le nom de *Traité* ou *Conférence*, au nombre de cent vingt-quatre, — Commentaire *sur l'Epître de saint Jean*, — *sur l'Epître aux Galates*, — *Sur le livre des Psaumes.*

La sixième classe des ouvrages de saint Augustin comprend divers traités concernant le dogme, la morale et la discipline, tels que : *De l'Accord des Evangélistes*, — *du Combat chrétien*, — *de la Foi et des OEuvres*, — *de la Pénitence*, — *Des soins que l'on doit aux Morts*, — *Traité de la Patience*, — *des Avantages du Jeûne*, — *du Lien du Mariage*, — traité *de la sainte Trinité*, — *du Bien du Mariage*, adressé à Juliana, sœur de Démétrias, — *livre de la Continence*, — *des Mariages adultères*, — *du Mensonge*, — *contre le Mensonge*, — *sur la Ruine de Rome*, — *de l'Ouvrage des Moines ;* — *Règle* de saint Augustin, adressée *aux Serviteurs de Dieu*, — *Confessions.*

Les *Sermons* forment la septième classe des ouvrages de saint Augustin. Ils sont au nombre de trois cents soixante-quatre discours authentiques : Cent quatre-vingt-trois sur divers passages de l'Ecriture ; — Quatre-vingt-huit sur les principales fêtes de l'année ; ils portent le nom de *Sermons du temps ;* Soixante-neuf sur les fêtes des Saints, particulièrement des martyrs ; — vingt-trois sur divers sujets de dogme et de mo-

rale ; — un sur le Sermon de la Montagne. Les Discours de saint Augustin sont la partie la moins travaillée de ses ouvrages ; il prêchait devant un peuple peu instruit; c'étaient, en général, de pauvres mariniers occupés à gagner leur vie. Aussi beaucoup de Sermons de saint Augustin ne sont-ils que de courtes exhortations, où ce grand homme, voulant se proportionner à son auditoire, se fait petit avec les petits. Cependant, ces Sermons, quoique moins travaillés et moins savants sans comparaison que les Homélies des Basile et des Chrysostome, ont un charme particulier, qui tient à cette onction, à cet esprit de charité que l'on sent vivre dans tous les écrits de saint Augustin. Il n'a pas été moins le docteur de l'amour que celui de la grâce, et l'on comprend assez, en le lisant, qu'il est pénétré de l'esprit de Dieu, de cet esprit de flamme qu'il est impossible de méconnaître.

Le plus grand et le plus savant de tous les ouvrages de saint Augustin est intitulé : *De la Cité de Dieu*, c'est-à-dire, de l'Église de Jésus-Christ. Depuis le règne de Constantin, l'audace des Barbares avait pris des développements effrayants pour la sûreté de l'empire, et cette progression de périls s'était terminée par la prise de Rome. Assurément, il aurait été facile, même à un parti moins exalté que le parti païen, de tourner contre ses adversaires un fait aussi tristement évident que celui de la décadence de l'empire sous les princes chrétiens, et de transporter dans le domaine religieux une observation purement politique. Il faut comprendre tout ce qu'un citoyen romain devait souffrir, à cette époque, si l'on veut s'expliquer le crédit qu'obtinrent en tous lieux ces *impiæ querelæ*

répandues contre le Christ par les païens. Le christianisme était alors dirigé par des hommes qui ne reculèrent pas devant la tâche de défendre la cause des nouveautés, en présence de Rome couchée dans la poussière.

Saint Augustin, Orose et Salvien entreprirent, dans des temps et avec des talents différents, de répondre à une accusation qui, sans cesse reproduite, semblait ne devoir jamais perdre, pour les païens, le mérite de l'à-propos. Il nous importe de voir quel effet les ouvrages des trois apologistes produisirent sur l'esprit des païens, et d'examiner s'ils mirent enfin un terme à l'accusation favorite des ennemis de l'Eglise.

» Saint Augustin commença la *Cité de Dieu* en l'année 411. Il en publia successivement les diverses parties, et l'acheva en 427, peu avant sa mort. Ce mode de publication nuisit beaucoup à l'effet de l'ouvrage.

» Dans les dix premiers livres de la *Cité de Dieu*, saint Augustin entreprend une nouvelle réfutation des traditions mythologiques. Cette réfutation est telle que devait la faire saint Augustin, c'est-à-dire, vive et complète, mais elle reproduit en grande partie ce qui avait été dit par Origènes, par Tertullien, par saint Cyprien, Minutius Félix, Arnobe, Lactance; et les païens, accoutumés à ce genre d'argumentation, s'émurent fort peu des efforts du nouvel adversaire qui s'élevait contre leurs dieux.

« Lorsque je publiai, dit saint Augustin, les trois » premiers livres de *la Cité de Dieu*, j'appris qu'on y » préparait une réponse, et depuis l'on m'a averti » qu'elle était prête, que ceux qui l'ont faite attendent

» l'occasion de la publier sûrement. Je les avertis de » ne pas souhaiter une chose qui ne leur pourrait être » avantageuse. On se flatte aisément de répondre » quand on n'est pas assez sage pour se taire (1). »

« Ainsi il existait encore des païens qui ne voulaient rien concéder sur ceux de leurs dogmes les plus difficiles à défendre, ni sur la mythologie homérique que le plus grand nombre d'entre eux semblaient cependant avoir abandonnée. Cette obstination à laquelle le système théogonique des philosophes d'Alexandrie était peu favorable, explique pourquoi saint Augustin crut nécessaire de publier une nouvelle critique des traditions païennes ; elle ne produisit pas plus d'effet que les précédentes : « *Ils rient*, disait-il, *ceux contre qui* » *nous avons entrepris de défendre la cité de Dieu* (2). »

« L'illustre docteur chrétien n'était pas encore arrivé au sujet même de son ouvrage ; ce n'est que dans le onzième livre qu'il commence à dessiner le plan de ses deux cités, de celle de la terre et de celle du ciel, qui sont mêlées ici-bas et qui doivent un jour être séparées. Les citoyens de l'une préfèrent leurs divinités au fondateur de l'autre, ne sachant pas qu'il est le Dieu des dieux ; non des faux dieux, mais des dieux saints et pieux, qui préfèrent se soumettre eux-mêmes à un seul que de s'en soumettre plusieurs, et adorer Dieu que d'être adorés au lieu de lui. Il est difficile que l'on ne soit pas frappé de la grandeur des idées développées par saint Augustin quand il jette les bases de la Cité céleste, dont les citoyens sont aussi, comme il le fait re-

(1) *De Civitate Dei.* V, 27.
(2) Tom. IV, *pag.* 289.

marquer, soumis à des infortunes et à des douleurs terrestres, douleurs qui sont peu de chose pour eux, parce que leur vie véritable n'est pas celle qui s'accomplit ici-bas. *Æterna promisit Æternus* (1).

» Plus on examine la *Cité de Dieu*, plus on reste convaincu que cet ouvrage dut exercer très-peu d'influence sur l'esprit des païens.

» Le spiritualisme élevé, la mysticité sainte, mais obscure, et la haute philosophie qui y dominent, étaient des doctrines totalement étrangères aux païens, qui, rabaissant leur esprit à des considérations terrestres, voulaient qu'on leur prouvât, non pas que l'homme pour punition du péché originel est condamné à une vie de labeur, de tristesse et de larmes, mais que le christianisme n'avait ni divisé les Romains, ni affaibli l'empire, ni causé les malheurs publics. Saint Ambroise répondant à l'orateur Symnaque, avait en peu de mots essayé de fournir cette preuve; il ne restait donc plus qu'à étendre, développer et rendre complète cette démonstration. Entraîné par son esprit fécond, plus préoccupé d'ailleurs des intérêts de la société chrétienne que des clameurs d'une poignée d'opposants fanatiques, saint Augustin oublia le but qu'il se proposait d'atteindre, et, par un heureux écart de son genie, au lieu de répliquer aux païens, il dicta en faveur des fidèles un ouvrage qui dans tous les temps sera regardé, malgré ses défauts, comme une grande et magnifique explication de la doctrine chrétienne. Ajoutons enfin que l'ouvrage de saint Augustin, ayant été publié par parties détachées, les derniers livres virent le jour à une épo-

(1) Tom. XI, *pag.* 45.

que où les calomnies des païens s'étaient changées en de faibles murmures, peu dignes de fixer l'attention et d'employer les moments d'un évêque à la décision duquel étaient soumises toutes les affaires importantes de l'Eglise d'Occident.

» Soit que saint Augustin comprît qu'il n'avait réellement pas répondu aux partisans de la vieille erreur, soit qu'il crût nécessaire que l'objection des païens fût envisagée sous plusieurs faces différentes, il chargea un de ses disciples, Paul Orose, de montrer que depuis l'origine du monde les hommes avaient été exposés à des malheurs égaux. Voici en quels termes Orose rappelle à son maître les motifs qui l'ont déterminé à publier sa démonstration historique.

« Tu m'as ordonné d'écrire contre la méchanceté » menteuse de ceux qui, étrangers à la cité de Dieu, » sont appelés païens (*pagani*), parce qu'ils habitent » les villages et les bourgs (*pagi*), ou bien *Gentils*, » parce qu'ils ne songent qu'aux choses d'ici bas, et » qui répandent d'abominables calomnies par cela seul » que le Christ est reconnu et adoré comme Dieu, et » que les idoles reçoivent moins d'hommages. Tu m'as » prescrit de rechercher, dans les histoires et les an- » nales dont nous pouvons disposer, les témoignages » de tous les maux causés par la guerre, par les épi- » démies, par la famine (1).. « Orose n'eut point de peine à remplir la mission qu'il avait acceptée, et, si l'on peut exprimer un regret, c'est qu'il n'ait pas apporté plus de critique dans le choix de ses preuves et plus d'art dans la disposition de ses matériaux.

(1) I, 1.

» Cependant son ouvrage, tout imparfait qu'il est, me paraît écrit sous l'inspiration d'une idée juste et féconde. De tout temps le monde a été en proie à une foule de maux; les désastres qui fondent en ce moment sur les Romains sont terribles, sans doute, mais ils ne le sont pas plus que ceux qui ont fait gémir tant de nations fameuses; voici une religion qui apprend aux hommes à plier sous la loi d'une nécessité cruelle, et à supporter les misères de la vie humaine non pas seulement avec résignation, mais avec une sorte de volupté; adoptez-la, et bientôt vous ne sentirez plus l'amertume de toutes les douleurs terrestres qui vous assiégent; telle est, exprimée en peu de mots, la pensée d'Orose, pensée simple, vulgaire même, mais qui était de nature à frapper l'esprit de beaucoup de païens accessibles encore à l'influence de la raison.

» Salvien, prêtre de Marseille, qui écrivit son traité *du Gouvernement de Dieu*, vers l'année 440, c'est-à-dire quand déjà l'Afrique gémissait sous le joug des Vandales et que les maux de l'empire étaient portés au comble, se trouvait dans une position plus délicate que ses deux prédécesseurs. De son temps, ce n'était plus les païens seuls qui accusaient le christianisme d'avoir causé la ruine de la république, les chrétiens se plaignaient aussi; ils se plaignaient de n'avoir pour récompense de leur prétendue piété que des malheurs, dont l'étendue surpassait même toute prévision humaine. Ils demandaient avec dépit et colère si c'était ce qu'on leur avait promis, et faisaient retentir leurs blasphèmes contre un Dieu négligent et indifférent, qui ne secourait pas les bons, ne contenait pas les méchants, rendait les bons malheureux et les méchants heureux.

» Salvien prend la parole; à la vérité, il s'adresse particulièrement aux mauvais chrétiens (*infideles christiani*), mais ses raisonnements, ses durs reproches et ses brusques attaques, s'appliquent aussi bien aux païens qu'aux chrétiens pervertis ; les uns et les autres devaient se reconnaître dans le tableau hideux qu'il traçait de la société romaine au Ve siècle. Selon Salvien, les malheurs de l'empire sont causés par la profonde corruption des citoyens ; il ne voit dans l'Église ou plutôt dans l'empire que des traîtres, des parjures, des assassins, des brigands, des ravisseurs, des adultères, des ivrognes, et il ne s'étonne pas que le fléau de Dieu s'appesantisse sur des êtres aussi dégradés, sur des êtres qui n'ont plus même le sentiment de leur infortune et de leur abjection; car, selon sa belle expression, *populus romanus moritur et ridet* (1). Il va plus loin : il compare chacune des nations barbares au peuple romain, et toujours il trouve que l'avantage est du côté des dévastateurs de l'empire. Comment alors s'étonner si rien ne peut faire obstacle à leurs armes? Le livre de Salvien n'était pas, il faut en convenir, de nature à faire beaucoup de partisans au christianisme ; il mettait au jour cette triste vérité, que depuis le règne du premier empereur chrétien, l'Église avait marché à pas redoublés vers un degré de corruption effrayant ; mais il enseignait du moins qu'il ne faut pas mêler les choses divines aux choses terrestres, ni attribuer aux religions un pouvoir plus grand que celui qu'elles possèdent.

(1) *Le peuple romain meurt et rit.* Ce trait est digne de Bossuet.

duction du premier. Il vint à Rome, vers la fin du IVe siècle, et y resta fort long-temps. Là, il connut saint Augustin, qui, plus tard, fut son antagoniste, mais qui ne cessa de rendre justice à ses vertus chrétiennes. La crainte de l'invasion des Goths engagea Pélage à quitter Rome, avec son ami Cœlestius. L'année 409 ou 410, il se retira donc en Sicile, puis de là en Afrique. Lorsqu'il eut vu Augustin à Carthage, où cet évêque s'était transporté, à cause des discussions avec les Donatistes, il s'embarqua pour la Palestine, laissant Cœlestius en Afrique. Dans les premiers temps de son séjour en Palestine, il vécut familièrement avec saint Jérome et avec Jean de Jérusalem, quoiqu'il eût publié déja les ouvrages qui causèrent ensuite un si grand tumulte. Etranger à l'esprit de prosélytisme, il ne recherchait point les occasions de propager ses doctrines. La tranquillité dans laquelle il vivait fut troublée par l'arrivée d'Orose, qui annonça que l'Eglise d'Afrique avait condamné les erreurs de Cœlestius, que celui-ci tenait de son ami Pélage. Orose engagea les évêques de la Palestine à suivre cet exemple; mais ceux-ci, assemblés à Diospolis ou Lidda, ayant entendu Pélage dans sa défense, reconnurent l'innocence de sa doctrine. Ce fut l'occasion des brouilleries qu'amena l'hérésie de Pélage. Le pape Innocent I prononça, en 417, l'anathème contre le moine breton et contre son ami. Il est probable que Pélage, qui était âgé, mourut peu de temps après, car il ne paraît plus dans l'histoire. Nous avons de lui trois ouvrages, un *Commentaire sur les Epîtres de saint Paul*, en quatorze livres, une lettre à Demétrias, et la confession de foi qu'il

adressa, en 417, au pape Innocent I. C'est dans le *Commentaire* que se trouvent les erreurs sur le libre arbitre; l'ouvrage fut publié à Rome.

Cœlestius, l'ami de Pélage, sortait d'une famille noble; mais, comme il était eunuque de naissance, il se fit moine. Après s'être fait beaucoup de prosélytes dans Rome, il se rendit en Afrique; le clergé l'accusa de graves hérésies, et, sur la dénonciation de Paulinus, diacre de Milan, le condamna dans un synode. Cœlestius se rendit à Ephèse, et y vécut paisiblement l'espace de cinq années. En 417, il alla à Constantinople; mais Atticus, qui avait usurpé le siége de saint Jean Chrysostome, l'en fit expulser. Alors Cœlestius se transporta à Rome, et se plaignit au pape Zosime des calomnies auxquelles il était en butte. Le pape examina l'affaire, déclara l'innocence de Cœlestius, et désapprouva les actes du concile d'Afrique. Cependant, Augustin et le comte Valérius, ayant obtenu, en 418, de l'empereur Honorius une loi qui bannissait Pélage et Cœlestius de Rome et de tout l'empire, le pape le condamna par une lettre encyclique adressée à tous les évêques. On ne sait pas combien de temps Cœlestius survécut à ces agitations; après 430, son nom disparaît.

Nous avons vu qu'Innocent I condamna les opinions de Pélage et de Cœlestius. Il reste de ce pontife trente quatre lettres et sept décrétales. C'est un des papes qui ont le plus contribué à augmenter l'autorité du saint Siége. Il reste aussi quelques lettres de saint Zosime, son successeur.

Marius Mercator, le fougueux antagoniste de Cœlestius et de Nestorius, florissait entre les années 425

et 450. On le croit Africain de naissance. Il a laissé plusieurs ouvrages, ou plutôt des traductions du grec, des pièces relatives aux hérésies de Pélage et de Nestorius, des fragments empruntés aux écrits de ce dernier, des réfutations de sa doctrine et des erreurs de Théodore de Mopsueste, puis d'autres morceaux de ce genre.

Lorsque le pape Zosime adressa aux évêques de l'Occident la lettre encyclique où se trouvaient condamnées les erreurs de Pélage et de Cœlestius, dix-neuf prélats refusèrent de la signer. Le plus célèbre d'entre eux est Julianus, évêque d'Eclanum, ville de l'Apulie. Julianus était marié, quand il reçut le diaconat. L'an 416, il parvint à l'épiscopat, et, deux années après, se déclara pour les opinions de Cœlestius. En vertu de l'édit de l'empereur, il perdit son évêché; il se rendit alors à Constantinople, et de là en Cilicie, auprès de Théodore de Mopsueste. Dans la suite, il fit quelques infructueuses tentatives pour remonter sur son siége. Après 439, il n'est plus question de lui. Gennadius loue son habileté dans les lettres grecques et dans les lettres romaines; il raconte que, en un temps de disette, Julianus donna aux pauvres toute sa fortune. Cet évêque a publié un assez grand nombre d'ouvrages, dont aucun ne nous est parvenu en entier; mais, dans les œuvres de saint Augustin, l'on en trouve des fragments considérables.

Un autre Pélagien, Fastidius, qui fut évêque en Bretagne, adressa à une veuve, nommée Fatalis, un *Traité de la vie chrétienne*, dans lequel il trace le portrait d'un véritable chrétien; l'ouvrage se termine par une dissertation sur les trois genres de veuves.

Un saint moine de Marseille, Léporius, était tombé dans les erreurs de Pélage; il fut chassé de son monastère, et se rendit en Afriqne. Aurélius, évêque de Carthage, et saint Augustin lui firent reconnaître sa faute, et il se rétracta. Les évêques des Gaules, qui l'avaient retranché d'abord de leur communion, n'en persistaient pas moins dans leur sévérité. Nous avons d'Augustin une lettre adressée à Proculus, et dans laquelle il réclame de l'indulgence pour celui qu'il avait ramené sur la route de la vérité. Léporius quitta la vie monacale, prit les ordres, et s'attacha comme prêtre à l'église d'Hippone; il mourut après l'an 430. Sa rétractation, *Libellus emendationis, sive satisfactionis ad Episcopos Galliæ*, nous a été conservée.

Ce même Paulinus, qui dénonça les erreurs du collègue de Pélage, et qui avait été un des officiers subalternes de l'église de Milan, composa, sur la demande d'Augustin, la vie de saint Ambroise. C'est un ouvrage fort médiocre. Paulinus ne possède aucune des qualités qui constituent le biographe. Il manque surtout de critique et de jugement.

A côté de ces faibles enfantements de la théologie et de la polémique, on trouve encore quelques noms peu connus, quelques lettres utiles pour l'histoire, et l'on arrive à deux orateurs, saint Pierre Chrysologue, évêque de Ravenne, et saint Maxime, évêque de Turin.

Maximus naquit à Verceil. Il avait fait, dans sa jeunesse, une étude approfondie des saintes Ecritures, et, dès qu'il fut élevé au sacerdoce, il signala, par de continuelles prédications, dans les diverses provinces de la Lombardie, son zèle pour la foi chrétienne. Il

assista, comme évêque, au concile de Milan, tenu en 451, et, en 465, il souscrivit à celui de Rome immédiatement après le pape saint Hilaire, ce qui prouve qu'il était le plus âgé de tous les prélats; on croit qu'il mourut peu de temps après son retour dans le diocèse confié à ses soins. Les homélies, les sermons et les traités qu'il a laissés proclament son ardeur infatigable à combattre les erreurs, les pratiques superstitieuses et la corruption transmise par l'ancien culte aux partisans du nouveau. Envisagés sous ce rapport, ses écrits sont curieux. « Maximus publia un traité *Contre les Païens*. La première impression que l'on éprouve après avoir lu ce livre, c'est celle d'une grande surprise. Comment, en effet, Maximus put-il croire qu'il était nécessaire de recommencer, au milieu du Ve siècle, une polémique dans laquelle ses prédécesseurs avaient employé et usé tous les arguments imaginables? Etait-il encore utile de montrer aux païens que le culte de Vénus était impudique, celui de Mars barbare, celui de Cybèle insensé? Oui, sans doute, cette discussion était encore utile, nécessaire, puisque Maximus, c'est-à-dire le chef d'une des premières églises d'Italie, croyait devoir l'entreprendre de nouveau, et qu'il n'était pas homme à prodiguer contre des erreurs mortes et des vices éteints les efforts de son esprit. L'entêtement et le fanatisme des païens survivaient à la chute des idoles et à la ruine des temples. Cela est si vrai, que saint Maximus, combattant le dogme du destin, disait aux païens: « Pourquoi ado-
» rez-vous vos dieux et vos déesses? pourquoi immo-
» lez-vous aux idoles? pourquoi ces prières, ces vic-
» times, ces offrandes et cet encens porté aux tem-

» ples, si tout est décidé et écrit à l'avance (1) ? »
L'ancien culte subsistait donc encore, puisque toutes les conditions de son existence sont énumérées dans cette courte citation.

» Il n'est pas de coutume païenne contre laquelle Maximus s'élève avec plus de force que contre la célébration des Calendes de Janvier. Dans son Homélie CIIIe, il s'exprime en ces termes : « La plupart des » habitants encore fidèles aux coutumes de l'ancienne » superstition, considèrent le jour des Calendes comme » l'époque d'une joie excessive. Ils semblent courir » après le plaisir, afin de rendre ensuite leur tristesse » plus grande, car ils affectent une telle débauche, » ils boivent et ils mangent avec une telle incontinence » que celui qui toute l'année a été chaste et tempé- » rant, devient, ce jour-là, ivrogne et crapuleux ; » s'il en faisait moins, il dirait qu'il a perdu son temps, » car il ne comprend pas ce que c'est que son ame » qu'il a perdue, pendant ces féries. Il se lève de » grand matin et va au-devant de chacun, avec de » petits présents appelés *étrennes*, puis, voulant sa- » luer ses amis, il leur fait un cadeau, avant de leur » souhaiter le bon jour. Les lèvres se pressent, les » mains se serrent, non pas pour faire échange de » témoignages d'amitié, mais pour obtenir que les » politesses de l'avarice soient payées. C'est ainsi qu'ils » embrassent à la fois et rançonnent un ami.... Ils » ajoutent encore d'autres fautes à toutes celles dont » nous venons de parler ; ainsi ils rentrent chez eux » portant à la main des rameaux, comme s'ils ve-

(1) Maximi Taurinensis Opp. ; Romæ, 1784, in-fol. *pag.* 722.

» naient de prendre les augures ; et retournent à » l'auberge chargés de présents qu'ils ont recueillis ; » ils ne comprennent pas, les misérables, qu'ils ren- » trent accablés non point de cadeaux, mais de pé- » chés (1). »

» Toutes les cérémonies instituées en l'honneur de Janus avaient été conservées, sauf pourtant leur immolation des génisses blanches, dont Maximus ne fait aucune mention, et qui était de rigueur dans les anciens rites de Janus ; mais les vœux, les étrennes, les repas et l'usage des rameaux d'oliviers provenaient directement de l'ancienne superstition, et, si l'on rapprochait du discours de Maximus la sortie moins animée de Tertullien sur le même sujet (2), on aurait de la peine à comprendre que ces deux éloquents écrivains aient vécu à des époques et dans des climats si éloignés.

» Portons nos regards hors des murs de Turin, nous y apercevrons les signes d'une superstition encore plus fortement empreinte du caractère païen, et qui, alimentée par des mœurs grossières, semblait prémunie contre les attaques du christianisme.

» Dans sa quatre-vingt-seizième homélie, ayant pour titre : *Sur la nécessité d'enlever les idoles des propriétés particulières*, Maxime s'adresse aux habitants des campagnes voisines de Turin, et leur dit : « Je vous avais déjà avertis, ô mes frères, de purifier, comme doivent le faire des hommes pieux et saints, vos propriétés de la souillure des idoles, et d'enlever de vos

(1) *Ibid. pag.* 343.
(2) *De Idololatria, pag.* 94.

champs tout ce qui rappelle l'erreur des Gentils. Il ne vous est pas permis, à vous qui portez le Christ dans vos cœurs ; d'avoir l'Antéchrist dans vos habitations.

» Pendant que vous adorez Dieu à l'église, vos gens honorent le démon dans les lieux consacrés, (*fanis*). Qu'on ne pense pas pouvoir se justifier, en disant : *Je ne l'ai pas ordonné*. Quiconque sait qu'il se commet des sacriléges sur sa terre, et ne s'y oppose pas, est pour ainsi dire sensé les avoir commandés ; en se taisant, en ne blâmant pas, il a donné son consentement au sacrificateur. Ainsi, mon frère, quand tu sais que ton paysan sacrifie ; si tu n'y mets pas obstacle, tu pèches, non pour avoir fourni les moyens, mais pour avoir permis.... Lorsque le paysan immole, le maître est souillé. Si vous entrez dans le temple (*cella*), qu'y trouvez-vous ? des autels ruinés et des charbons éteints, sacrifice digne du démon, car un Dieu mort est honoré par des objets sans vie. Dans les champs ce sont des autels de bois et des statues de pierre ; chose naturelle, puisqu'on peut, pour prier des dieux insensibles, se servir d'autels qui pourrissent. Si tu rencontres de bonne heure un paysan ivre, apprends, car on le dit, que c'est un *Dianaticus*, ou un Aruspice. En effet, un dieu fou a d'ordinaire un pontife insensé. Ce ministre se prépare, en buvant, à recevoir les coups de sa déesse ; le malheureux espère que le vin le rendra insensible à son infortune. Il y a peut-être dans sa conduite moins d'intempérance encore que de calcul ; il croit que l'ivrognerie diminuera la douleur causée par ses plaies. C'est un pontife (*vates*) insensé celui qui croit affermir la piété par la cruauté. Combien il doit être doux à l'égard des autres dieux,

celui qui est si barbare envers ses ministres ! je vais esquisser en peu de mots le portrait de ce pontife. Il a la tête hérissée de faux cheveux, sa poitrine est nue, ses épaules sont à demi couvertes par le pallium. Préparé au combat ; il porte, comme les gladiateurs, un glaive à la main ; mais il est bien plus à plaindre que le gladiateur, car celui-ci combat contre un adversaire, et lui, c'est contre sa propre personne qu'il est armé ; la fureur de l'un est dirigée contre un antagoniste, celle de l'autre le porte à déchirer ses propres membres ; celui-là est excité à la cruauté par le *lanista* (1), celui-ci par le nom qu'il porte. Je vous le demande, reconnaissez-vous dans cet homme ainsi vêtu, ainsi dégouttant de sang un pontife ou un gladiateur ? Le crime public des combats humains a été aboli par la piété des princes ; conformez-vous donc aux lois du christianisme, et chassez de vos demeures ces gladiateurs insensés (2). »

» Ainsi l'idolâtrie des habitants des campagnes ne consistait pas, comme on aurait pu le penser, en quelques hommages stériles rendus à des lieux et à des objets autrefois consacrés ; elle allait beaucoup plus loin, puisque nous apercevons ici des temples, des autels, des victimes, des offrandes, et des prêtres encore fidèles aux plus cruelles prescriptions de leur religion.

» Maxime, en traçant le portrait hideux du *Dianaticus*, nous apprend que le culte de Diane régnait toujours dans les pays couverts de forêts. Il y avait pris un ca-

(1) Chef des gladiateurs.
(2) Pag. 655.

ractère sauvage et cruel, qu'il conserva jusqu'à une époque très-éloignée de celle dont il est question. La voix éloquente des missionnaires chrétiens, et les ordres des souverains restèrent trop long-temps sans efficacité contre un culte qui prenait son appui dans le mystère dont il était entouré, et dans le caractère extravagant de ses cérémonies.

» Il faut enfin remarquer que saint Maxime ne dénonce pas les adorateurs de Diane et les arupices comme des coupables que les lois condamnent et que le magistrat doit frapper ; il engage seulement les propriétaires, d'abord à se mettre en défense contre les atteintes de l'idolâtrie, puis à faire tous leurs efforts peur détourner les colons ruraux de sacrifier aux dieux, et de se livrer à toutes les superstitions ridicules ou repoussantes qu'il décrit.

» Maxime éleva la voix contre les autres pratiques superstitieuses que jadis saint Gaudence, saint Ambroise, saint Augustin et Salvien avaient attaquées avec une si grande ardeur. Ainsi, sa cent-unième homélie nous apprend que l'usage de pousser des cris pour secourir la lune en travail était encore très-répandu, et le saint évêque parle énergiquement *adversus eos qui putarent lunam de cœlo magorum carminibus posse deduci* (1).

» Ces vers des mages auxquels était attribuée une si merveilleuse puissance, étaient des conjurations colportées par les devins dont l'ancien crédit sur l'esprit des paysans n'avait rien perdu de sa force.

» Saint Maxime ne nous fait connaître que de simples

(1) Pag. 337.

débris de l'ancien culte. Ces débris ont cependant encore une forme si bien caractérisée qu'ils rappellent à notre esprit, non pas une portion quelconque du paganisme, mais cette religion tout entière. Le feu sacré a été conservé au sein des forêts, dans les campagnes ; là on aperçoit des pontifes, des aruspices, des sacrifices, des idoles et des temples. Bientôt ces débris encore reconnaissables vont se transformer en de vagues superstitions (1). »

Maximus a moins d'affectation d'esprit que Pierre Chrysologue, qui, dans son sermon CLV^e^, s'élève aussi contre l'habitude que les chrétiens avaient de prendre part aux fêtes païennes pour le retour des Calendes de Janvier. Il conçoit bien que l'homme adultère adore Vénus, que l'homme cruel adore Mars, mais il ne saurait se rendre compte de la faiblesse de ces prétendus chrétiens qui ne peuvent résister au charme des fêtes païennes. Ces pervers adorateurs du Christ répondaient : « Non sunt hæc sacrilegiorum » studia, vota sunt hæc jocorum ; novitatis lætitia, non » vetustastis error. » Ils n'apercevaient pas les liens qui attachaient au paganisme leurs idées et leurs mœurs, ni qu'ils étaient chrétiens de nom seulement. » Nemo cum serpente securus ludit; quis de impietate » ludit? de sacrilegio quis jocatur (2)? » répondait le prudent évêque de Ravenne.

Petrus Chrysologus, né à Imola, en 406, élevé en 433 sur le siége épiscopal de Ravenne, mourut probablement vers 450. Le saint évêque instruisait lui-

(1) Beugnot, *Hist. de la Destruct. du Paganisme*, tom. II, *pag.* 253 suiv., *passim.*

(2) *Bibl. Max.* PP. Tom. VII, *pag.* 963.

même son peuple. Nous avons de lui cent soixante-seize discours ; ce sont de courtes Homélies, dont le style est assez élégant, mais brusque, sec et haché. Pierre parlait souvent en présence de l'empereur et de la famille impériale, mais ses discours ne montrent pas moins à quel fatal abaissement était déjà descendue l'éloquence chrétienne. On ne contestera jamais à Jean de Constantinople son surnom de Chrysostome (1); seuls, les siècles du mauvais goût ont pu donner à Pierre de Ravenne celui de Chrysologue (2). « Il y a des gens d'un goût si dépravé qu'ils ne sentiront pas les beautés d'Isaïe, et qu'ils admireront saint Chrysologue, en qui, nonobstant le beau nom qu'on lui a donné, il ne faut chercher que le fond de sa piété évangélique, dans une infinité de mauvaises pointes(3). » Veut-on un exemple de ce cliquetis d'antithèses, de détails minutieux, de propositions alambiquées, de cette recherche de faux ornements, qui gâtent la parole du saint évêque, il n'y a qu'à lire ces lignes empruntées de l'Homélie sur l'étoile qui guida les mages à Bethléem. « Aliquando videt magus; qui habet stellam non habetur a stella; nec ipse agitur cursu stellæ, sed ipse stellæ agit cursum. Cujus per cœlum sic cursum dirigit, sic moderatur incessum, sic viam temperat, ut magorum serviat et mittatur ad gressum ; nam, ambulante mago, stella ambulat ; sedente mago, stat stella ; mago dormiente, excubat stella; sic sentit magus ut quibus viandi par conditio est par sit necessitas serviendi, et stellam jam non Deum credit, sed judicat esse conser-

(1) Bouche d'or. — (2) Parole d'or.
(3) *Fénelon, Dialog. sur l'éloquence.*

vam, quam cernit taliter suis obsequiis mançipatam (1). »

Le Vᵉ siècle continue ses saintes et nombreuses migrations dans la solitude. Ce fut d'abord aux lieux où Pythagore et Socrate enseignaient l'immortalité de l'ame comme une opinion que le christianisme, qui l'apportait comme une croyance, vint planter l'étendard de son Dieu ensanglanté. Les paroles des Saints bâtissaient alors au Seigneur un nouveau temple sur les ruines du vieux monde moral; ce n'était plus dans les déserts que la voix des apôtres s'élevait, et de sublimes enseignements descendaient de leurs lèvres aux cœurs des hommes. A ces graves leçons de morale évangélique l'humanité tout entière s'ébranla, un grand changement s'opéra dans les esprits: une nouvelle religion apparaissait à la terre, apportant avec elle de nouveaux principes d'organisation sociale, de nouveaux principes de conduite individuelle. Mais, avant que la semence jetée dans tant de cœurs eût germé, avant que le grain de sénevé fût devenu grand arbre et que les générations se fussent abritées à son ombre, bien des martyrs versèrent leur sang, à l'imitation du Christ, pour l'expiation des fautes des hommes; bien des Saints se retirèrent au désert, offrant à Dieu, dans la solitude, leurs prières et leurs larmes. C'était sous le ciel d'Orient, dans ces immensités où l'horizon flotte indécis entre les nuages de sable et les nuages des cieux que les nouveaux chrétiens venaient consommer leur holocauste dans le recueillement du silence, la ferveur de l'élévation de l'ame, l'austérité des macé-

(1) Voyez l'*Heptas præsulum*, etc., *pag.* 382.

rations. Leur pensée, retirée des choses du monde, grandissait en face du spectacle de la nature; la contemplation doublait la force de leur esprit; de saintes extases leur apportaient des révélations, et leur plume inspirée nous traçait dans leurs ouvrages des mots échappés aux lèvres des anges. Tout le luxe de la civilisation païenne s'épanouissait alors au sein de la cité romaine; la civilisation chrétienne couvait laborieusement dans la solitude les espérances de son glorieux avenir; l'Occident finissait dans l'ivresse et le plaisir une belle journée de gloire et de conquêtes, et, du sein de ses ruines, l'Orient lançait sur le monde l'aurore de la doctrine évangélique.

Plus tard, lorsque les rayons eurent pénétré les habitudes barbares des Gaules, eurent glissé jusqu'au sein de la Germanie, et forcé toutes les profondeurs des forêts druidiques, les solitudes de l'Occident se peuplèrent également d'hommes pieux et chrétiens; ils se réfugiaient loin des misères de la société, puis, sous la conduite d'un vénérable pasteur, — Abbas, — ils se réunissaient en communauté, se soumettaient à des règles qui leur étaient imposées, se bâtissaient des cellules, confondant leurs prières et leurs vœux, leurs pénitences et leur espoir. C'est ainsi que la plupart des moutiers furent construits. Echelonnés sur les flancs des montagnes, ils voyaient bien vite se grouper autour d'eux les cabanes des serfs et des tenanciers; l'esclave de la terre venait s'abriter à l'ombre de l'esclave de Dieu, et bien souvent la croix du monastère fut plus puissante contre la dévastation et le malheur que le donjon féodal ou le machicoulis du baronnet. Alors que tout était ployé sous la servitude seigneuriale, les

Religieux prenaient en main la cause des peuples. Dans ces jours d'obscurité et d'ignorance, eux seuls avaient conservé les secrets des belles-lettres, et les vieux manuscrits des abbayes, richement enluminés de dessins et de miniatures, témoignent de leur longue patience et de leurs doctes occupations.

Souvent aussi quelque heureux du monde, sentant l'âge glacer sa main et la mort frapper à la porte de son palais, se réfugiait aux marches du sanctuaire. Il quittait la pourpre au seuil de l'Eglise, et revêtait la bure et le cilice. Il s'agenouillait sur les degrés de l'autel, pleurait ses fautes passées, et couvrait du sublime linceul du repentir une vie souvent passée dans la débauche et l'insouciance.

Les premiers monastères, en Occident, furent fondés par saint Martin et par Jean Cassianus; dont le nom est devenu immortel dans l'histoire ecclésiastique. On ignore quelle fut la patrie de ce Religieux, mais il est probable qu'il était originaire de la Gaule. Né vers 350 ou 360, il passa dans un couvent de Bethléem les premières années de sa vie. Accompagné de Germanus, il alla visiter les cénobites de la Nitrie, du désert d'Egypte et de la Thébaïde. Après avoir passé sept ans au milieu de ces pieuses populations, il retourna pour quelque temps à Bethléem, se rejeta de nouveau dans le désert, et y vécut encore trois ans. Bientôt après, il alla à Constantinople, où saint Jean Chrysostome devint son maître, et le nomma diacre. En 405, il se rendit à Rome, et de là à Marseille, où il introduisit la vie monacale, telle qu'il l'avait vue en Egypte et en Palestine. Il construisit dans cette ville, deux couvents: l'un pour les hommes, l'autre pour

les femmes. Le premier a été célèbre sous le nom d'abbaye de Saint-Victor.

Cassianus y vécut jusqu'au milieu du Ve siècle. Il écrivit, à Marseille, ses deux principaux ouvrages, par lesquels il s'étudie à recommander la vie monacale. L'un est intitulé: *De Institutis Cœnobiorum libri* XII, et adressé à Castor, évêque d'Apt, lequel, dans une lettre qui existe encore, lui avait demandé des instructions pour la discipline d'un monastère nouvellement établi dans son diocèse. L'autre ouvrage de Cassianus porte le titre de: *Collationes Patrum in Scythico eremo commorantium* XXIV, ou *Entretiens avec les anachorètes du désert de l'Egypte.* Un troisième ouvrage réfute l'hérésie de Nestorius. Jean Cassianus lui-même ne put éviter de tomber dans l'erreur. Il devint le chef d'une secte connue sous le nom de semi-Pélagiens, parce que, sur l'article du péché originel et de la grâce divine, ils adoptèrent une opinion également différente de celle du moine Breton et de celle du saint évêque d'Hippone.

Le grand asile du monachisme c'était alors cette fameuse île de Lérins, noble pépinière de saints religieux et de savants prélats, qui brillèrent ensuite dans les Gaules. L'histoire a gardé le souvenir de quelques-uns des hommes qui allèrent se réfugier dans cet austère Port-Royal du cénobitisme chrétien au Ve siècle. Là, on vit à la fois Salvien, le prêtre Vincentius, auteur du *Commonitoire*; Euchérius, qui devint évêque de Lyon; et ce Faustus de Riez, qui s'acquit une si haute réputation de savoir. Lérins plaisait au souvenir de ces nobles personnages, et, quand même ils s'en trouvaient éloignés, leurs pen-

sées se portaient toujours vers l'île bien aimée. « Sans doute, disait Euchérius, je dois un grand respect à tous les lieux du désert, mais c'est principalement ma chère Lérins que j'honore, elle qui, après avoir accueilli dans ses bras maternels ceux qui ont échappé aux naufrages d'un monde orageux, travaillés qu'ils sont encore des agitations du siècle, les introduit doucement sous ses ombrages, afin qu'ils reprennent leurs esprits, couverts par cette ombre intérieure de Dieu. Arrosée d'eaux bienfaisantes, riche de verdure, émaillée de fleurs, pleine de charmes pour l'odorat et la vue, elle offre à ceux qui la possèdent une image de ce paradis qu'ils doivent posséder. Elle est bien digne d'avoir reçu d'Honoratus ses règlements célestes, d'avoir trouvé pour ses hautes institutions ce grand Fondateur, si remarquable par la force de l'esprit apostolique et la gloire de son visage. Elle est bien digne de l'avoir accueilli pour l'envoyer ensuite; elle est bien digne de nourrir d'illustres cénobites, et de former des prêtres que le monde enviera. Elle voit maintenant à Honoratus succéder Maximus d'une si grande renommée, parce qu'il a mérité une pareille élévation. — Elle a vu le vénérable Lupus, qui nous a représenté ce loup de la tribu de Benjamin. — Elle a vu son parent Vincentius, perle resplendissante d'un éclat intérieur. — Elle possède aujourd'hui Caprasius, si digne de vénération par sa gravité, par ses mérites qui l'égalent aux anciens Pères. — Elle voit aujourd'hui ces saints vieillards qui ont introduit dans nos Gaules les solitaires de l'Egypte, avec leurs cellules séparées (1). »

(1) *Œuvres de saint Vincent de Lérins et de saint Eucher de Lyon*, trad. de J. F. Grégoire et F. Z. Collombet, *pag.* 341.

Nous voyons que Faustus aimait à quitter sa ville de Riez pour se retremper dans la solitude. Sidonius, son ami, lui parle de Lérins; « Lérins, lui dit il, où tu vas souvent, quoique brisé par la vieillesse, te délasser en servant tes disciples; où tu consacres à peine quelques moments au sommeil, évitant de prendre des aliments cuits, ne buvant pas de vin, jeûnant sans cesse et chantant des psaumes, rappelant à tes frères combien de montagnes s'élancèrent jusques aux cieux du fond de cette île, quelle fut la vie sainte du vieux Caprarius, du jeune Lupus; de quelles grâces fut doué Honoratus, leur père; quelles vertus pratiqua ce Maximus dont tu es le successeur à double titre, car tu gouvernes son église en qualité de pontife, et tu gouvernes ses moines en qualité d'abbé; enfin, comblant d'éloges Eucherius, qui vint habiter parmi eux, et Hilarius qui, les ayant quittés, alla les retrouver pour la seconde fois (1). »

L'homme le plus remarquable que l'Ile de Lérins ait vu dans ce siècle, c'est assurément le prêtre Salvianus. Il nous dit qu'il était né sur le sol des Gaules (2), mais on ne trouve rien de très-précis, ni pour l'année, ni pour le lieu de sa naissance; seulement, la suite de sa vie fait voir qu'il dut naître quelques années avant la fin du IVe siècle, en 390, suivant Tillemont (3). Il semblerait à certains endroits des œuvres de Salvien, qu'il était de Cologne, et qu'il sortait d'une famille distinguée. Si la ville de Trèves ne fut point sa patrie,

(1) *Œuvres de Sidonius*, tom. III, *pag.* 243.

(2) *Œuvres de Salvien*, trad. de Grégoire et Collombet; Lyon, 1834, tom. I, *pag.* 368.

(3) *Mém.*, tom. XVI, *pag.* 182.

comme cela nous paraît manifeste par ses livres, on conjecture du moins avec vraisemblance qu'il y fut élevé, ou qu'il y fit dans ses premières années une assez longue résidence ; les écoles de cette ville avaient de la célébrité à la fin du IVe siècle.

Salvien était fort jeune, quand il épousa Palladia, fille d'Ypatius, qui était encore païen, mais qui embrassa depuis le christianisme. Nous avons dit quelle vie chaste et pure menaient alors quelques éminents personnages qui ne voyaient plus en leurs épouses que des sœurs continentes et affectueuses. L'exemple de Paulin et de Thérasia, celui d'Eucher et de Galla entraîna Salvien et sa pieuse compagne, qui avaient eu de leur union une fille nommée Auspiciola ; mais Ypatius fut irrité de cette révolution dans leur existence. Salvien et Palladia s'éloignèrent de lui, soit qu'ils craignissent sa colère, soit qu'ils cherchassent la solitude, ou qu'ils se dérobassent aux incursions des barbares. Ils vécurent ainsi l'espace de sept années entières, sans recevoir d'Ypatius une seule lettre, bien qu'ils ne lui eussent donné aucun sujet de mécontentement. Salvien, pour l'apaiser, lui écrivit, à lui et à Quiéta, sa femme, une longue lettre, qui est un chef-d'œuvre de pathétique éloquence.

« ... Parents chéris, leur disait-il, parents vénérables, souffrez, de grâce, que nous vous interrogions. Des enfants si aimants peuvent-ils donc n'être pas aimés ? Que notre conversion vous ait irrités, lorsque vous étiez encore païens, nous n'en avons pas été surpris ; la dissimilitude de goûts dut faire supporter alors la différence de volontés. Aujourd'hui, il en est bien autrement. Depuis que vous avez embrassé le culte de

Dieu, vous avez prononcé en ma faveur. Pourquoi vous fâcher contre moi, si je cherche à perfectionner en mon cœur une religion que vous avez déjà commencé d'approuver en vous-mêmes? avez-vous d'autres motifs de plainte? je suis loin de dire que je n'ai pu vous offenser, mais à présent que votre colère vient de ce que je parais aimer le Christ, pardonnez ce que je vais dire. Je réclame, à la vérité, votre indulgence, mais je ne puis avouer que ce soit mal, ce que j'ai fait. »

Salvien s'adressant ensuite, à Palladia, sa femme : « Toi, maintenant, ô tendre et vénérable sœur, remplis et ton rôle et le mien. Prie, toi, afin que j'obtienne; demande, toi, afin que tous deux nous gagnions notre cause. Conjure-les donc, et dis-leur en suppliante : qu'ai-je fait? qu'ai je mérité? pardonnez, quoi que ce puisse être. Je réclame indulgence, sans connaître ma faute. Jamais, comme vous le savez, je ne vous offensai ni par manque de respect, ni par insoumission; jamais je ne vous blessai d'une parole amère; jamais je ne vous outrageai d'un regard insolent; par vous j'ai été livrée à un homme, par vous engagée à un mari. Vous m'ordonnâtes, s'il m'en souvient bien, d'être avant toutes choses soumise à mon époux. Il m'a entraînée dans sa religion; il m'a invitée à la continence. Pardonnez; j'ai cru qu'il serait honteux de résister; la chose m'a paru honnête, pudique et sainte.—Je me jette à vos genoux, parents bien-aimés; moi, votre Palladia, votre chérie, votre petite reine; moi, avec qui vous badiniez, en m'adressant jadis, dans votre indulgence affectueuse, ces termes de caresse. — La voilà, celle par qui vous advinrent pour la première fois et les noms de parents, et les joies d'aïeuls. »

Salvien maintenant finit au nom de la jeune Auspiciola. « Nous vous offrons, ajoute-t-il, non point une enfant inconnue, mais un gage domestique. C'est une triste et malheureuse condition que la sienne, puisqu'elle n'a commencé de connaître ses aïeuls que depuis la disgrâce de ses parents. Prenez pitié de son innocence, laissez-vous fléchir aux droits du sang ; elle est déjà contrainte, en quelque sorte, de supplier pour les siens, elle qui ne sait pas ce que c'est qu'une faute (1). »

L'histoire ne dit pas ce qu'il advint de cette lettre, et garde même un entier silence sur tous ces divers personnages. Quant à Salvien, il vendit ce qu'il possédait, en distribua le prix aux pauvres, et embrassa la vie religieuse. On pense que vers l'an 420, il alla chercher un asile au monastère de Lérins. Pendant qu'il demeura là, il instruisit dans les belles-lettres les deux fils d'Eucherius, évêque de Lyon, avec lequel il s'était lié d'une étroite amitié. Il quitta ensuite la solitude de Lérins, et, en 426, s'établit à Marseille, où il fut ordonné prêtre. Ses talents et sa piété l'avaient déjà rendu célèbre en 430, comme on le voit par un passage de la Vie de saint Honoratus, et les évêques recouraient à ce simple prêtre, pour lui demander des homélies et des instructions, si bien que Gennade lui donne le nom de *maître des évêques*. C'étaient alors les pontifes seuls qui élevaient la voix dans les temples, et qui enseignaient aux peuples les hautes vérités de l'Évangile ; mais si quelquefois les nombreux devoirs de l'épiscopat ne laissaient pas le temps de préparer ou d'écrire les dis-

(1) *Œuvres*. Tom. II, *pag.* 395 et suiv.

cours, on s'adressait à des prêtres éloquents et pieux, comme Salvien.

Nous avons parlé déjà de son principal ouvrage, le traité *du Gouvernement de Dieu*, et M. Beugnot nous en a montré la valeur apologétique. Il faut bien le dire néanmoins, l'auteur fut emporté hors de sa route, et, tandis qu'il traçait le vivant tableau de la moralité, ou plutôt de l'immoralité de son temps, il arrivait que, dans ces révélations présentées avec une généreuse imprudence, il fournissait, sans le savoir, un argument de plus aux païens qu'il devait combattre. Aussi, c'est comme tableau de mœurs, et non plus comme apologie de la société chrétienne qu'il convient de prendre la majeure partie de cet ouvrage (1). Encore même est-il besoin alors de se tenir en garde contre certaines déclamations, et de ne pas voir toujours tout le bien ni tout le mal que dénote la voix de Salvien. Nous avons montré, en parlant de Victor de Vita, que les auteurs ecclésiastiques cédaient aussi quelquefois à des préoccupations, bien excusables, si l'on veut, mais qui n'en sont pas moins réelles.

Malgré ces reproches adressés à Salvien par plus d'un auteur, il est reconnu depuis long-temps que son traité *du Gouvernement de Dieu* est une des plus curieuses révélations que l'histoire ait faites. Comme Salvien presse et remue tout ce monde de boue, d'oppression, d'intrigue, d'astuce et de bassesse! Comme il flétrit la fraude et le parjure des gens de négoce! Comme il stigmatise l'injustice et l'iniquité des courtisans! Comme il poursuit la violence et la rapine des hom-

(1) Matter, *Hist. univ. de l'Eglise chrétienne*, Tom. I, *pag.* 455.

mes de guerre ! Comme il se fait le champion de l'esclave et de l'opprimé ! Comme il plaide auprès des forts et des puissants du jour la cause de l'humble, du faible et du pauvre ! Il y a de quoi s'étonner, en vérité, de cette vigueur de langage, de cette satirique indépendance, qui serait aujourd'hui mise à l'index, car Salvien, égale en beaucoup de choses le livre d'un prêtre si amèrement déchiré de nos jours ; mais les leçons que l'on aime à infliger aux âges écoulés, on les redoute pour soi même ; elles sont importunes.

C'est dans les derniers livres de son principal ouvrage que Salvien donne un libre essor à son éloquente indignation, et qu'il nous fournit le plus de documents précieux. A mesure que chaque peuple arrive et passe, il le peint avec des couleurs vives et fortes ; il se jette au milieu de ces désordres et de ces infamies, frappant à gauche et à droite, mêlant des conseils aux invectives, et ne s'arrêtant que lorsqu'il est fatigué d'avoir flagellé tant de turpitudes, révélé tant de misères sociales ! Parmi les belles inspirations de l'écrivain, nous signalerons spécialement ses ardents reproches aux habitants de Trèves, cette cité prise trois fois, et qui, trouvant encore des heures pour les folles joies de la vie, demandait des cirques et des spectacles.

« Les jeux du cirque, habitants de Trèves, s'é-
» criait le prêtre indigné, voilà donc ce que vous de-
» mandez, et cela quand vous avez passé par les dévas-
» tations et les saccagements ; et cela après les désastres,
» après le sang, après les supplices, après la capti-
» vité, après tous les malheurs d'une ville tant de fois
» renversée ! Quoi de plus déplorable qu'une telle fo-
» lie ! Quoi de plus douloureux qu'une telle démence !

» Je l'avoue, quand vous avez eu votre ville ruinée, » je vous ai regardés comme bien dignes de pitié, mais » je vous trouve bien plus à plaindre, quand vous de- » mandez des spectacles. Car je pensais que, dans ces » désastres, vous n'aviez perdu que vos biens et vos » fortunes; j'ignorais que vous y eussiez perdu aussi » le sens et l'intelligence. Vous voulez donc des théâ- » tres, vous demandez donc un cirque à vos princes? » Pour quelle situation, je vous prie, pour quel peu- » ple, pour quelle ville?—Pour une ville en cendres et » anéantie, pour un peuple captif et massacré, qui » n'est plus ou qui pleure; dont les débris, s'il en est » toutefois, ne sont qu'un spectacle d'infortune; pour » un peuple abîmé dans la tristesse, épuisé par les » larmes, abattu par des pertes douloureuses, devant » lequel vous ne savez dire de qui le sort est le plus dé- » plorable, des morts ou des vivants, car l'infortune » de ceux qui restent est si grande qu'elle surpasse le » malheur de ceux qui ne sont plus.

» Tu demandes donc des jeux publics, habitant » de Trèves? Où les célébrer, de grâce? Sur les » bûchers et sur les cendres, sur les ossements et » sur le sang des citoyens égorgés? Quelle partie de » la ville ne présente encore l'aspect de ces maux? » Où ne trouve-t-on point de sang répandu? Où ne » trouve-t-on point des cadavres gisants? Où ne » trouve-t-on point des membres déchirés et en » lambeaux? Partout le spectacle d'une ville prise, » partout l'horreur de la captivité, partout l'image » de la mort. Ils sont étendus sur les tombeaux de » leurs morts, les restes infortunés du peuple, et » toi, tu demandes des jeux! La ville est noire d'in-

» cendie, et toi, tu te fais un visage de fête ! Tout » pleure, et toi, tu es joyeux ! Ce n'est pas tout ; » tu provoques Dieu par des plaisirs infâmes, et tu » irrites par de criminelles superstitions la colère di- » vine ! Je ne m'étonne plus, certes, non, je ne » m'étonne plus qu'il te soit arrivé tant de malheurs » consécutifs ; car, puisque trois renversements n'a- » vaient pu te corriger, tu as mérité de périr au » quatrième (1). »

L'éloquence religieuse s'est inspirée de ce beau mouvement (2), qui lui-même rappelle de loin un pas- sage de Tite-Live, le plaidoyer du vieil Horace. Si des cris éplorés et d'amères lamentations sur la corrup- tion du monde et sur ses calamités ont fait donner à Salvien le titre de Jérémie du Ve siècle, il est juste pourtant d'observer qu'il y avait dans l'ame de ce pro- phète, assis aux confins de deux civilisations, l'une expirante, l'autre neuve encore, certaines habitudes d'orateur poli et étudié, des allures maniérées d'Isocrate et de Fléchier, en sorte que les instincts les plus vrais et plus purs sont très-souvent gâtés par l'exagération et par l'afféterie du style, comme de la pensée. La redondance est un des vices de Salvien; il tourne et re- tourne sa phrase, et la délaie parfois jusqu'à sa- tiété ; il aime et recherche les allitérations, les mots ambitieux et nouveaux ; il court après les antithèses et les jeux d'esprit.

Avec tout cela, il montre de la chaleur et de l'ame. Cette grave et austère physionomie de prêtre nous plaît

(1) *Œuvres*, tom. I, *pag.* 379.

(2) Voir le P. de la Rue, tom. II, *pag.* 288, édit. de Rigaud.

et nous attire ; elle se détache admirablement sur ce grand tableau d'un siècle si animé et si plein. Nous avons déjà fait la part de ses exagérations, et nous devons y revenir encore, pour ce qui regarde l'Aquitaine surtout. M. Fauriel (1), prétend avec raison que les Aquitains ne furent jamais si généralement corrompus, ni si amollis qu'il serait possible de le supposer d'après les déclamations de Salvien, et il montre que Sidoine, juste et sévère appréciateur de son époque, savait trouver de hautes vertus dans les citoyens Arvernes qui, aussi bien que les Aquitains, avaient abusé de la civilisation romaine. Et par exemple, que faut-il penser d'une société où il se rencontre encore des hommes tels que Vectius, personnage revêtu d'une dignité militaire, et par là même engagé dans la vie la plus agitée ? Le portrait de Sidoine est curieux ; il importe de le reproduire ici.

« J'ai visité dernièrement Vectius, illustre personnage, et j'ai observé à fond et comme à loisir ses actions de chaque jour. Puisqu'elles m'ont paru dignes d'être étudiées, je crois aussi qu'elles ne sont pas indignes d'être racontées. Et d'abord, ce que nous louerons avant tout, c'est que sa maison, pareille au maître, se recommande par une conduite irréprochable ; les esclaves sont laborieux ; les colons, pleins de condescendance, honnêtes, dévoués, obéissants et satisfaits de leur patron. La table est ouverte à l'étranger comme au client ; on trouve là une grande politesse, et une sobriété plus grande encore.

» Ce qui est moins important, celui dont nous par-

(1) *Hist. de la Gaule méridion.*, tom. I, *pag.* 394 et suiv.

lons ne le cède à personne pour élever des chevaux, dresser des chiens, porter les faucons. Une grande propreté dans les vêtements, de la recherche dans les ceintures, de l'éclat dans les caparaçons, de la noblesse dans l'allure, du sérieux dans l'esprit. De ces deux choses, l'une lui attire la considération publique; l'autre lui prête de la dignité dans son intérieur. Une indulgence qui ne gâte pas, des réprimandes qui n'ensanglantent pas; une sévérité ménagée, qui n'est point odieuse, mais austère. Et puis encore la lecture fréquente des volumes sacrés, lecture qui, plus d'une fois sert, pendant ses repas, à nourrir son ame. Vectius lit souvent les psaumes, les chante plus souvent encore, et, par une nouvelle manière de vivre, il retrace un moine parfait, non point sous le manteau, mais sous le *paludamentum*. Il ne mange pas de la chair des bêtes sauvages, et cependant il consent à les poursuivre; ainsi, cet homme religieux use de la chasse en secret et en amateur, sans manger du gibier.

» Une fille unique, petite encore à la mort de sa mère, fait la consolation de son veuvage, et il l'élève avec une tendresse d'aïeul, avec des soins de mère, avec une bonté de père. Envers ses domestiques, il n'use point de termes menaçants, quand il leur parle; il ne dédaigne point d'adopter leurs conseils, et ne s'obstine point à chercher l'auteur d'une faute. Ses inférieurs, ce n'est pas par l'autorité, mais c'est par la raison qu'il les gouverne; on dirait qu'il est bien moins le maître que l'administrateur de sa propre maison.

» En voyant la sagesse et la modération de cet homme, j'ai pensé que ce serait chose utile pour l'instruction de tant d'autres, que de

donner un aperçu d'une pareille vie. Outre les personnes revêtues d'un habit sous lequel on en impose parfois au siècle présent, tous les hommes de notre profession pourraient être puissamment excités à suivre cet exemple ; car, cela soit dit sans offenser ceux de mon Ordre, si chaque individu montrait autant de bonnes qualités que celui-ci, j'admirerais plus un aspirant au sacerdoce qu'un prêtre lui-même (1). »

Avant d'écrire le traité *du Gouvernement de Dieu*, Salvien avait composé un traité de l'*Avarice*, pur essai de morale religieuse, divisé en quatre livres, et dédié à l'Eglise universelle, à qui il adresse la parole. Cet ouvrage encore est plein de beautés étincelantes, de traits brûlants et rapides, de peinture des mœurs et d'éloquentes leçons qui attestent une ame noble et élevée. Quelle majestueuse et sainte colère n'y a-t-il pas dans le morceau qui débute par ces mots : *Ecce iturus es ad examen sacrum*..... « Voilà que vous allez paraître, ô le plus malheureux des hommes, voilà que vous allez paraître au sacré tribunal, à ce jugement terrible et redoutable, où l'ame errante et inquiète ne peut trouver de consolations que dans une bonne conscience, dans une vie innocente, et, ce qui est bien voisin d'une bonne vie, dans la miséricorde ; — où l'homme coupable n'a d'autre appui qu'une ame libérale, une pénitence fructueuse, et, en quelque sorte, les mains puissantes d'une riche aumône ; — où enfin vous trouverez, suivant la diversité des mérites, ou un grand bien, ou un souverain mal, ou de récompenses immortelles, ou un tourment sans fin. Et vous songez à enrichir je ne sais quels héritiers, vous por-

(1) *Œuvres de Sidonius*, tom. I, *pag.* 349.

tez votre sollicitude sur la fortune de vos amis et de vos proches, vous cherchez en vous-même quel est celui qui doit avoir la plus grande part à votre patrimoine, quel est celui à qui vous léguez des meubles si divers et si brillants, quel est celui dont les coffres s'empliront de votre abondance, quel est celui à qui vous laisserez le plus grand nombre d'esclaves ? Malheureux ! vous vous occupez d'assurer une existence heureuse à d'autres après vous, et vous ne voyez pas combien vous mourez mal. Dites-moi, je vous prie, ô malheureux, ô infidèle, pendant que vous jetez votre patrimoine à tant d'héritiers, que vous les enrichissez de vos biens, êtes-vous donc assez ennemi de vous seul pour ne pas vous faire aussi une place parmi des étrangers ? Voilà que, au sortir de la vie l'appareil du sacré tribunal vous attend ; les anges réprouvés, ministres terribles des éternels tourments vous attendent aussi, et vous méditez les plaisirs que doivent goûter après vous de profanes héritiers ; vous combinez dans votre esprit ce qui doit faire les délices des autres, inquiet que vous êtes de savoir si votre successeur dînera bien avec vos richesses, s'il aura de quoi remplir son ventre, s'il aura de quoi saturer et gonfler ses entrailles jusqu'à la nausée ? Malheureux, qu'avez vous affaire de ces bagatelles, de ces rêveries, de cette erreur insensée, de cette vanité pernicieuse ? Vous sera-ce d'un grand secours, au milieu des supplices, que celui qui mange prodigalement vos trésors sorte de table bien repu, exhalant les vapeurs du festin, ou que celui qui a reçu vos richesses à dévorer, vomisse bien, après un repas indigeste (1) ? »

(1) *Œuvres de Salvien*, tom. II, *pag.* 359.

Salvien avait composé aussi divers ouvrages en prose, et un poème sur la création, puis un livre de Lettres; il n'en reste que neuf, qui peuvent faire regretter les autres. Lorsque Gennadius écrivait son traité *des hommes illustres*, Salvien vivait encore; « vivit usque hodie in senectute bona, » nous dit le biographe. Il dut mourir vers l'an 484, suivant les calculs de Tillemont.

Un autre élève de Lérins, le tendre et aimable Eucherius tournait vers la morale et vers les conseils évangéliques la noble ardeur de son ame. On le croit d'origine grecque; son nom, du moins, se prête à cette hypothèse. Eucherius était né d'une maison patricienne, et passa les premières années de sa vie dans la Gaule méridionale, où il fut élevé ensuite au rang de sénateur. Le père et le beau-père de Valérianus, son proche parent, occupaient les premières dignités de l'Empire.

Eucher épousa une femme nommée Galla, dont il eut deux fils, Salonius et Véranius, qui parvinrent depuis à l'épiscopat. Leur père était jeune encore, quand il se jeta dans la solitude, et prit le chemin que cherchaient tant de pauvres ames fatiguées des choses du monde. Sidoine marquait l'arrivée d'Eucher parmi les considérations qui pouvaient inciter à la vertu les Religieux de Lérins, *Carm.* XVI, 115:

Celebrans quoque laudibus illis
Eucherii venientis iter.

Mais Lérins même n'avait pas assez de silence et de calme pour les désirs du nouveau solitaire, qui passa dans une île voisine, d'où il échangeait avec Paulin

quelques-unes de ces lettres si pures et si aimantes, aux époques dont nous parlons. Euchérius rêvait les vastes déserts de l'Égypte, et voulait s'y acheminer, mais Cassien lui épargna ce long voyage, en lui adressant quelques-unes de ses Conférences, où il lui mettait comme sous les yeux la vie des solitaires de la Thébaïde. Euchérius s'adonna tout entier à un genre de vie pareil, et, lui-même, pouvant dès-lors en apprécier les avantages, écrivit son Epître *de la Louange du Désert*.

Cet opuscule est élégant et poli, mais entaché d'une certaine recherche. L'autre ouvrage de saint Eucher, la lettre *sur le Mépris du monde et de la philosophie du siècle*, présente bien encore quelque peu d'affectation; toutefois il s'élève plus haut que le premier, et l'efface de toute manière. Nous voyons même qu'Erasme, ce grand latiniste du XVIe siècle, se récriait d'admiration devant l'Epître d'Eucher, et ne savait rien, dans toute la littérature des Pères, qui lui fût comparable (1). Nous croyons qu'effectivement les lettres ecclésiastiques n'ont guère de morceaux plus soignés que celui-ci, et, quand on tiendra compte du mauvais goût qui envahissait les intelligences, on comprendra mieux les éloges accordés depuis long-temps au traité *du Mépris du monde*.

Saint Eucher transporte dans ses écrits toute la chaleureuse tendresse de son cœur, et ce dernier livre spécialement nous offre des morceaux d'une persuasive éloquence, d'où n'est point exclue l'élévation.

(1) *Œuvres de saint Vincent de Lérins et de saint Eucher de Lyon*, trad. en franç. avec le texte en regard, par Grégoire et Collombet, *pag.* 271.

Voici quel langage il employait pour arracher au tourbillon du monde son ami Priscus Valérianus. « Rompez, lui disait-il, rompez cette interminable chaîne d'affaires mondaines, et d'exigences nombreuses dans lesquelles se consume la vie tout entière. Brisez les liens de ces vaines sollicitudes, dont les nœuds vous enlacent de plus en plus, et qui chaque jour vous rejettent en de nouveaux embarras. Eloignez de vous tant de soins aussi futiles que compliqués, où les mortels s'agitent jusqu'au terme de la vie, pour se retrouver toujours au même point. Ces longues fatigues rendent plus courte encore une vie par elle-même déjà si courte et si limitée.... — Renonçons à un monde où il n'y a rien de stable, rien d'assuré; où les plus hautes fortunes, comme les conditions les plus basses, ont leurs vicissitudes. La chaumière est écrasée sous sa faiblesse, le palais chancelle sous ses dômes. Supposez tel état que vous voudrez, en haut ou en bas, point de repos à espérer; nulle condition ne saurait échapper aux orages du sort. Faible, on vous méprise; puissant, on vous envie. »

Et plus loin : « Encore ces dignités, quelles qu'elles soient d'ailleurs, comme elles sont nulles, comme elles sont caduques ! Nous avons vu naguère des hommes comblés d'honneurs, élevés aux plus sublimes emplois, étendre dans tout l'univers leurs biens et leurs patrimoines. Leurs succès avaient dépassé leurs espérances, leur fortune était allée au-delà de leurs vœux. Que parlé-je de simples particuliers ? Des rois ont été

(I) *Œuvres, etc., pag.* 375.

vus dans la grandeur et la puissance ; ils étaient couverts de riches diamants ; leurs manteaux, chose merveilleuse ! resplendissaient d'or et d'argent, leur diadème éblouissait les yeux par l'éclat des pierreries ; leur cour étalait un luxe prodigieux ; leurs palais étincelaient de superbes dorures ; leurs volontés réglaient le destin des peuples ; leurs paroles étaient des lois. Mais qui donc pourrait s'élever au-dessus de la condition humaine, par une félicité d'un jour ?.... — Voilà qu'il ne reste plus rien de cette pompe, que ces vastes richesses ont disparu, et que leurs maîtres ont passé avec elles. L'histoire de ces règnes fameux et si rapprochés de nous, ne nous semble déjà plus qu'une fable. Toutes ces grandeurs qui étaient là sont aujourd'hui dans le néant..... Ils n'ont rien emporté avec eux de toute cette opulence, de toutes ces dignités, de tous ces trônes ; rien que le trésor de leur piété, la couronne de leur foi, s'ils en eurent. Leurs vertus les escortent seules, lorsqu'ils sont dépouillés de tout le reste ; compagnes fidèles et inséparables, elles les suivent, quand ils s'en vont, etc.... (1). »

Plus loin encore, saint Eucher jette en quelques lignes une pensée merveilleusement agrandie depuis par Bossuet (2), par Massillon (3) et par Ducis (4). « Le genre humain, disait Eucher, se hâte rapidement vers le tombeau, et toutes les générations s'écoulent une à une avec les siècles. Nos pères sont partis

(1) *Œuvres*, etc., *pag.* 381.

(2) *Sermon sur la Mort.* « Qu'est-ce que cent ans, etc.? »

(3) *Disc. pour la Bénédict. des Drapeaux du régiment de Calinat.*

(4) *Etudes litt. et morales sur Ducis*, par O. Leroy.

les premiers, nous nous en irons, nos neveux viendront après nous ; et, comme les vagues, poussées les unes par les autres, se brisent contre les rivages de la mer, ainsi, tous les âges s'entresuivent, se heurtent, et se terminent à la mort (1). »

Ce petit traité d'Eucher se termine par une vive et entraînante péroraison, par un sublime appel à la philosophie chrétienne, seule en possession des secrets d'en haut et des vérités que ne connaissait pas la philosophie du Portique ou du Lycée. M. l'abbé Baulain songeait-il à Eucher, quand il écrivait quelque chose de semblable, et que dans de magnifiques pages, il disait : « J'ai frappé à la porte de toutes les écoles humaines, etc. (2) », puis ensuite qu'il concluait comme le pontife du Ve siècle ?

Eucher fut élevé sur le siége épiscopal de Lyon, sur ce siége qu'avait illustré déjà le vaste savoir d'Irénée ; on pense qu'il mourut vers l'an 450. Claudien Mamert a fait de lui un bel éloge dans son traité *de l'Etat de l'Ame*, III, 9.

L'éloquence parénétique avait toujours une importante mission, à cette époque de Salvien et d'Eucher; il fallait attirer et affermir ensuite. D'un autre côté, la polémique religieuse devait soutenir sa puissante lutte contre les hérésies qui scindaient l'unité, et qui jetaient le trouble dans l'Eglise. On vit alors un simple prêtre, Vincentius, auquel la postérité a constamment et exclusivement attaché le surnom de l'île

(1) *Œuvres*, etc., *pag.* 385.

(2) *La Morale de l'Evangile comparée à la Morale des Philosophes*, *pag.* 73.

et du monastère qu'il honora si fort de ses vertus et de son éloquence, on vit donc Vincent de Lérins continuer le rôle de Tertullien, et écrire un volume, qui fut le rival des *Prescriptions*.

Vincentius étant né dans les Gaules. Il paraît que d'abord il embrassa la profession des armes, et qu'ensuite il occupa des emplois distingués. Le dégoût du monde le prit comme tant d'autres, et il se réfugia dans l'île de Lérins, où il fut élevé au sacerdoce. « Ballotté, dit-il, par les tristes et divers tourbillons de la vie séculière, je me suis enfin caché au port de la Religion, refuge toujours si favorable à tous les hommes. Là, déposant les pensées d'orgueil et de vanité, apaisant Dieu par le sacrifice de l'humilité chrétienne, je cherche à éviter non-seulement les naufrages de la vie présente, mais encore les feux du siècle futur (1). »

L'éducation de Vincentius avait été soignée, et il était instruit dans les lettres humaines. Arrivé au monastère de Lérins, il étudia les Écritures, les ouvrages des Pères, et devint un profond théologien. Mais, au fond de sa retraite, où il se livrait aux exercices de la piété la plus tendre, il n'oubliait ni les besoins ni les maux de l'Église, alors déchirée par un grand nombre d'hérésies, et surtout par le Nestorianisme. En l'année 434, Vincentius publia son *Commonitorium Peregrini adversus hæreticos*, se cachant ainsi sous le modeste titre d'un *Pélerin*, qui avertissait ses frères voyageurs, et leur signalait tous les dangers de la route. Ce traité se composait primitivement de deux parties, dont la

(1) *Œuvres de saint Vincent de Lérins*, etc., *pag.* 45.

seconde avait pour objet le concile d'Éphèse tenu en 433, et à laquelle était jointe une récapitulation de l'ouvrage entier. Mais la seconde partie fut soustraite à l'auteur, qui se contenta d'ajouter à la première un simple résumé, et c'est ainsi que depuis l'on a toujours publié le *Commonitoire*. Vincentius y établit avec une admirable précision, avec une puissante netteté, la règle de la foi catholique, laquelle repose sur deux fondements, l'Ecriture et la Tradition. M. l'abbé Gerbet (1), établissant une comparaison entre le *Commonitoire* et les *Prescriptions*, n'a rien laissé à dire sur le mérite de Vincentius envisagé comme controversiste. Le *Commonitoire* est un des livres les plus remarquables de cette époque, et celui où les points importants de dogme et de doctrine sont le mieux éclaircis. L'unité dans l'Église, et une sorte de progrès au sein même de cette unité, y sont admirablement posés, comme l'a remarqué encore M. l'abbé Gerbet (2).

« Quelqu'un dira peut-être : Ne peut-il donc y avoir de progrès pour la religion dans l'Église du Christ? Qu'il y en ait, et qu'il y en ait beaucoup, répond Vincentius. Car, qui serait si malveillant pour les hommes, si maudit de Dieu, que d'empêcher ce progrès? Mais il faut néanmoins que ce soit vraiment un progrès et non pas un changement. Ce qui constitue le progrès d'une chose, c'est qu'elle prenne de l'accroissement, sans changer d'essence; ce qui en fait, au contraire, le changement, c'est qu'elle passe d'une nature à une autre (3). » Et le judicieux écrivain continue

(1) *Coup-d'œil sur la Controverse chrétienne, pag.* 39.
(2) *Introduction à la Philosophie de l'Histoire, pag.* 31.
(3) *Œuvres*, etc., *pag.* 137.

le développement de cette pensée par l'examen du corps humain, qui, tout en se développant et en grandissant avec les années, ne laisse pas néanmoins d'être le même. En général, cette école de Lérins cherchait à concilier le plus possible d'intelligence et de liberté avec la grâce et la foi.

« Sous le point de vue littéraire, le *Commonitoire* » est l'œuvre d'un génie supérieur, d'une plume habile » et long-temps exercée. Moins nerveux, moins pres- » sant, moins énergique que l'auteur des *Prescrip-* » *tions*, sur les traces duquel il conduit parfois son rai- » sonnement, il est aussi moins fiévreux, moins obscur » et moins âpre; il est plus onctueux, plus méthodique, » plus abondant, sans être moins fort, ni moins exact. » Plus d'intelligences communes peuvent l'aborder avec » profit, et cependant lorsque Vincent, dont la préci- » sion de style n'ôte rien à la souplesse, à la clarté, » au nombre, à l'harmonie, veut donner à sa pensée » plus d'éclat et plus d'étendue, quelle force, quelle » pompe ne déploie-t-il pas! Lisez, en particulier, ces » deux beaux tableaux de la chute de deux grands » hommes, Origènes et Tertullien, la description « des fureurs de l'Arianisme et celle des progrès du » dogme catholique! Ce sont là, controverse à part, » des pages bien éloquentes (1). »

Vincent de Lérins mourut sous le règne de Valentinien III et de Théodose II, et par conséquent avant

(1) L'abbé L.-A. Pavy, *Règle de foi catholique. — Commonitoire de saint Vincent de Lérins*; Lyon et Paris, Perisse, 1838, in-12, *pag.* xij. En publiant ainsi le *Commonitoire*, qu'il a fait précéder d'un Tableau des Héresies, M. l'abbé Pavy a mis à la portée de plus de lecteurs et de bourses, un livre qui devrait être le manuel surtout des jeunes théologiens.

le 29 juillet de l'année 450, jour où ce dernier empereur décéda.

Aujourd'hui, que reste-t-il dans cette île de Lérins, si féconde et si riche au Ve siècle? Une terre toujours fertile, il est vrai, mais l'abbaye a disparu; le chant du pâtre a remplacé les divins cantiques, et l'oiseau de nuit habite tristement les ruines où était jadis la cellule du pauvre moine. Notre âge ne veut plus de couvents; il n'a que des plaintes, que de misérables déclamations sur l'inutilité ou même sur le danger des monastères.

« Inutiles! dit M. Philarète Chasles; inutiles, ces républiques fondées sur l'abnégation, qui ont civilisé les hommes barbares, défriché les terres incultes, opposé le pouvoir de l'esprit au pouvoir du fer, et contrebalancé le pouvoir de l'or! Les plus fécondes sources de la civilisation en France ont été ouvertes par les solitaires des couvents. Ne parlons même pas des Bénédictins et des Oratoriens, qui ont fait plus pour nous que toutes les académies du monde. Quel immense avantage d'offrir un asile aux volontés délirantes? Ce que l'on appelle *folie* n'est souvent qu'une volonté malade; « il faut la solitude à celui qui souffre, dit un » ancien; *Nullum solum infelici gratius est solitudine.* » Un physiologiste allemand remarque que, depuis la destruction des couvents en Angleterre, ce pays a fourni plus d'exemples d'aliénation mentale, que tous les autres pays d'Europe. *Merry England*, la « Joyeuse Angleterre » du XIVe siècle, est devenue la terre natale du spleen. Pour une foule d'êtres misérables, vaisseaux désemparés, démâtés, sans pilote, qui flottent au hasard dans ce monde, c'est un bien inestimable que l'asile secret et saint où l'abnégation est néces-

saire ; où la volonté se tait ; où la passion s'anéantit ; où le sacrifice est accepté et la récompense prête. Les anciens remplaçaient le couvent par le suicide : Caton s'ouvrait les entrailles ; la voluptueuse Cléopâtre chargeait un aspic de sa délivrance. Au remords ou au désespoir les couvents chrétiens ouvraient une tombe honorée et sacrée. Le plus mauvais sujet de la Grande-Bretagne au XVIIe siècle, lord Goring, après avoir compromis, par quelques crimes et mille bassesses, son honneur et la cause des Stuarts, alla cacher son nom et sa tête sous le capuchon de saint Dominique, dans un couvent d'Espagne ; si l'on retrouvait les Mémoires de ce bandit devenu moine (1) ! »

M. Fauriel, dans son *Histoire de la Gaule méridionale* (2), attribue à Vincent de Lérins le livre *de la Vie contemplative*, ouvrage qui est incontestablement du prêtre Pomérius, et que l'on peut regarder comme une des meilleures productions du Ve siècle. Pomérius venait de cette Afrique, si féconde en écrivains chaleureux et ardents. Il était né en Mauritanie, et se retira dans les Gaules, peut-être à cause des ravages que les Wandales exerçaient alors en Afrique. Il établit sa résidence à Arles, où il enseigna avec distinction les belles-lettres et la rhétorique. Aussi le P. Sirmond remarque-t-il que Pomérius savait la langue grecque et la langue latine, et qu'il joignait à une érudition profane une grande connaissance des lettres sacrées (3). Pomérius, lui, semble

(1) *Journal des Débats*, 27 Janvier 1839.
(2) Tom. 1, *pag.* 429.
(3) *Not.* ad Ennodium, *pag.* 1403.

dire, au dernier chapitre de la *Vie contemplative,* que ce qu'il savait, il l'avait appris de lui-même et sans aucun maître. Il put, dans sa patrie adoptive, donner quelques leçons à saint Cæsarius, qui, étant déjà moine, s'était retiré dans la ville d'Arles, pour y rétablir sa santé, et qui, en l'année 502, devint évêque de cette même ville.

Pomérius embrassa lui aussi la vie cénobitique dans un monastère qui probablement était situé aux portes d'Arles, et dont ensuite il fut abbé. Sans doute qu'alors il avait été déjà promu au sacerdoce ; mais toutefois Pomérius ne fut ordonné prêtre que depuis son arrivée dans les Gaules. Son savoir et sa piété, qui le rendirent bientôt célèbre, lui valurent l'estime et l'amitié de plusieurs grands prélats, parmi lesquels se rencontrent Ruricius, évêque de Limoges, Ennodius de Pavie, Julianus de Carpentras. Ruricius, qui venait d'être élevé à l'épiscopat, lui mandait cette nouvelle, et s'ingéniait à représenter sa haute dignité sous la figure d'un chemin laborieux, difficile, et d'un pays qui n'avait rien que d'affreux (1). Dans une autre lettre, il suppliait Æonius, évêque d'Arles, de laisser venir à Limoges l'abbé Pomérius (2), mais celui-ci ne quitta pas sa retraite.

Ennodius, qui l'avait connu, soit à Arles, soit ailleurs, et qui depuis peu était diacre de l'Eglise de Pavie, écrivit à cet ancien ami, pour se plaindre de ce qu'il négligeait de consoler par des lettres un éloignement pénible. Les aimables louanges, les ingénieuses flatteries ne manquent point à cette missive

(1) Ruricii *Epist.* I, 17. — (2) *Ibid.* II, 8.

d'Ennodius ; la diction en est affectée, travaillée et brillante. La résidence de Pomérius est assez nettement désignée, car on le qualifie d'habitant des bords du Rhône, *alumnus Rhodani* (1), et le Rhône traverse la ville d'Arles.

Pomérius mourut vers la fin de 498, ou au commencement de l'année suivante, d'après le calcul des Bénédictins (2). Il avait écrit plusieurs ouvrages, qui sont mentionnés par Gennadius, ou par son continuateur, mais il ne nous reste que le traité *de la Vie contemplative*. Il y avait au nombre de ses écrits perdus un ouvrage en huit livres *sur la nature de l'Ame*, — une exhortation *sur le Mépris du Monde et des choses passagères*, — un traité *sur l'Institution des Vierges*, et probablement aussi des *Pronostiques* (3).

Ce fut d'après les sollicitations de Julianus, évêque de Carpentras, que Pomérius écrivit les trois livres *de la Vie contemplative* ; c'est la même chose, sans doute, que le traité *des Vices et des Vertus*, qui se trouve indiqué dans Gennade. En effet, Pomérius, établissant lui-même la division de son ouvrage, telle que nous l'avons aujourd'hui encore, déclare que, dans le 1e livre, il a parlé de la vie contemplative, faisant voir en quoi elle diffère de la vie active, et comment l'on peut y arriver avec le secours de Dieu; — que dans le IIe livre, il a parlé de la vie active, montrant quelle peut être l'utilité de la correction

(1) *Ennodii Epist.* II, 6.

(2) *Hist. litt. de la France*, tom. II, *pag.* 668.

(3) Voy. Gennadius, *de Viris illustr.* Cap. XCVIII, dans la *Bibliotheca eccl.* de Fabricius, in-fol.

religieuse, de la vertu de patience, et comment il faut administrer les biens de l'Eglise; — que, dans le IIIe livre enfin il doit traiter des vices et des vertus. Ainsi, Gennade aura pris pour le titre général de l'ouvrage celui du IIIe livre, de même qu'aujourd'hui l'on prend celui du Ire.

Pomérius devait être un homme doux, modeste, sincère et profondément vertueux; on le sent à sa noble franchise, et à cette loyale indépendance de sa pensée. Il osait indiquer une route à ses compagnons dans le sacerdoce chrétien; il osait flétrir leurs vices, comme nous avons déjà vu que le faisaient hardiment d'autres écrivains religieux; il était donc naturel qu'il fût haï par quelques-uns, que sa témérité grande fût signalée, que son livre fût censuré, que sa personne même ne fût pas épargnée. Pomérius savait tout cela, mais le courage ne lui faillit point en face d'une mission si ardue; son intention toutefois n'était pas de blesser les hommes d'Eglise, ni ceux du monde, quand il leur traçait les règles qu'il fallait suivre. De plus hautes pensées inspiraient son ame.

« L'Eglise, dit-il, qui, pareille à un grand navire, cingle au milieu de la mer du monde; l'Eglise qui, dans cette vie, est battue par les flots de diverses tentations; l'Eglise qui est ballottée çà et là par les persécutions des esprits immondes, comme par autant de vagues tempétueuses; l'Eglise qui se heurte aux vastes écueils des scandales, et qui est comme entourée d'une haute montagne de sable, — l'Eglise doit être dirigée, et non point livrée à elle-même; car, de même que si elle est gouvernée par un vigilant

pilote, elle conduit sains et saufs tous ceux qu'elle porte, de même elle perdra non-seulement tous ceux qu'elle renferme, mais encore le pilote lui-même, si elle est brisée, ou submergée par les flots (1). »

Le traité *de la Vie contemplative* ne présente rien de très-élevé, si on le prend du côté de l'art et de l'éloquence, mais il y règne un bon sens ferme et droit, une raison pure, et beaucoup de sagesse. Il est d'une latinité meilleure généralement que celle de la plupart des ouvrages contemporains, comme l'observe M. Fauriel; mais les déductions que le savant professeur a tirées d'un passage de ce livre me semblent un peu trop rigoureuses, car enfin les écrivains et les orateurs ecclésiastiques suivaient quelquefois la mode de leur temps, et donnaient à leurs ouvrages ou à leurs discours les ornements qu'on estimait alors; mais je ne crois pas que les traits les plus hasardés de rhétorique ambitieuse et pervertie se trouvent plutôt dans des livres de doctrine chrétienne que dans des livres de pure littérature. Voici, du reste, les propres paroles de Pomérius.

« Le pontife, dit-il, ne s'excusera point de son impéritie, comme s'il n'était pas capable d'instruire, parce qu'il n'aura point un langage riche et brillant, car toute la science du prêtre, ce doit être sa vie, et les auditeurs peuvent assez profiter, dès qu'ils voient leurs docteurs pratiquer spirituellement ce qu'aussi ils annoncent aux peuples fort simplement. L'Apôtre a dit : *Je suis inhabile dans le discours, mais non pas dans le sa-*

(1) *De Vita contemplat.* I, 16.

voir (1), ce qui donne à entendre que le docteur de l'Eglise ne doit point se vanter du faste d'un langage soigné, car il serait à craindre qu'il ne parût vouloir, non pas édifier l'Eglise de Dieu, mais plutôt montrer combien il a d'instruction. Ainsi donc, qu'il mette dans la vertu des œuvres, et non point dans la splendeur des paroles, tout son espoir pour la prédicaiion sainte; qu'il soit flatté, non pas des acclamations du peuple, mais bien de ses larmes; qu'il s'efforce d'exciter non point ses applaudissements, mais bien ses gémissements.

» Le docteur ecclésiastique doit s'efforcer surtout de faire en sorte que ceux qui l'écoutent deviennent meilleurs à ses sages leçons, mais non point qu'ils se bornent à lui prodiguer une adulation vaine. S'il veut que ses auditeurs répandent des larmes, il faut que lui-même en verse le premier, et enflamme ainsi les autres par la componction de son cœur. Le discours, dût-il être moins latin, doit se montrer clair et simple, mais grave toutefois et non sans art, de manière à ce qu'il soit compris par tous, même par les hommes incultes, et à ce qu'il descende, avec quelque délectation, dans l'ame de tous les auditeurs (2). »

Ainsi Pomérius était comme obligé, dit M. Fauriel, d'admettre une certaine mesure d'artifice dans la portion même la plus populaire et la plus simple de la littérature chrétienne. «Peut-être que ces grands hommes, qui avaient des vues plus hautes que les règles communes de l'éloquence, comme dit Fénelon, se conformaient au goût du temps pour faire écouter

(1) II, Cor. xi.
(2) *De Vita contemplat.* I. 23.

avec plaisir la parole de Dieu, et pour insinuer les vérités de la religion (1). »

Pomérius, lui, se souciait peu des ornements du discours, et écrivait là-dessus, au dernier chapitre de son livre, quelques maximes assez sages; mais, en dépit de ses bonnes intentions, il sacrifie, plus qu'il ne le croit, aux exigences du goût général. Du reste, il y a chez lui des morceaux empreints d'un vrai talent d'observateur et d'écrivain, comme le portrait de l'orgueilleux, au huitième chapitre du IIIe livre, comme celui de l'envieux, au chapitre neuvième, et celui encore du vaniteux, au chapitre dixième. L'ascétisme, qui cherchera dans Pomérius, autre chose principalement que la parure et l'élégance, y trouvera de sages et utiles méditations.

Le titre de *Commonitoire* que Vincent de Lérins avait donné à son livre était un titre assez souvent employé, au Ve siècle. Nous voyons Marius Mercator le prendre encore dans son ouvrage sur l'hérésie de Cœlestius, et enfin il se retrouve en tête d'un guide pieux, que nous avons oublié, au chapitre des poètes, et qu'il importe cependant de ne point passer sous silence.

Les Bollandistes nous ont conservé, dans leur précieux recueil, une *Vie de saint Orientius*, évêque d'Auch, au Ve siècle. Orientius, comme les hommes éminents du christianisme, à cette féconde époque, avait d'abord passé par le monde, pour le quitter ensuite avec éclat, et se vouer entièrement à Dieu; *mundanæ lubricitatis squallore deposito, se totum casta*

(1) *Dial. sur l'Eloquence, pag.* 708.

mente divinæ majestati devovit et tradidit (1). Je ne sais même si l'on ne pourrait pas dire qu'Orientius était sorti du paganisme; ces deux vers du moins semblent le prouver :

> Et nos a fæce Ethnicorum emersimus
> Eamque tandem rupimus caliginem (2).

Une fois qu'il fut élevé à des honneurs plus grands que ceux du siècle, Orientius, qui était merveilleusement instruit des dogmes ecclésiastiques, mit tout son zèle à éclairer son peuple, et à détourner du culte des idoles ce qu'il y avait encore de païens dans les contrées où il évangélisait. Sa foi et sa vertu le rendirent bientôt respectable aux yeux de son Église, qui bénissait Dieu de ce qu'elle avait reçu de lui un si digne chef.

Il paraît, en effet, d'après les œuvres d'Orientius, qu'il avait une piété solide et tendre, et qu'il s'efforçait ardemment de détruire l'empire du vice, pour établir celui de la vertu. On aperçoit aussi, en divers endroits du *Commonitoire*, des indices non équivoques de l'humilité de ce noble pontife :

> Ut peccatores vincens Orientius omnes,
> Sanctorum veniam promerear precibus,

dit-il, en terminant le second livre, et en appelant sur ses fautes les prières des saints.

Il était avancé en âge lorsque, vers 439, l'empereur envoya Aétius et Litorius avec une armée contre Théodoric, l'ancien roi des Goths, lequel régnait alors à Toulouse. Le prince Arien, craignant l'issue de la

(1) Act. SS. Die 1 Maii, *pag.* 61.
(2) *Commonit.* pag. 37.

guerre, eut recours à saint Orientius, afin d'obtenir la paix, par son entremise. Touché de l'affection de ce roi, et plus encore, sans doute, de celle des fidèles qui étaient enfermés avec lui dans la ville de Toulouse, le pontife se chargea volontiers de l'ambassade auprès des généraux romains. Aétius le recut avec honneur et respect, se recommandant à ses prières. Il fut assez heureux pour échapper à l'issue des combats. Litorius, au contraire, n'ayant eu que du mépris pour le pontife délégué vers lui, devint la victime d'une fatale obstination; car il fut pris par ceux qui se trouvaient dans Toulouse, et essuya l'atroce destinée que décrit Salvien, au VIIe livre du *Gouvernement de Dieu* (1). Ce n'est que dans les *Actes* recueillis par les Bollandistes que se trouve prononcé le nom d'Orientius, comme ambassadeur auprès des chefs de l'armée romaine; toutefois, la vénération que Toulouse a toujours eue pour le pontife, et le récit même de Salvien, récit qui concorde parfaitement avec le biographe anonyme, ne permettent guères de douter qu'une importante mission n'eût été dévolue à saint Orientius.

Les *Actes* de sa vie parlent encore avec éloge du soin qu'il mit à secourir les pauvres et les étrangers, à racheter les captifs, à consoler de pauvres ames en peine, et à ramener les hérétiques. Orientius traduisait ainsi en pieux offices, en devoirs chrétiens les nobles enseignements que présente son *Commonitoire*. « Certainement, » dit-il, le pélerin qui voyage, la nuit, se réjouira si » quelqu'un le conduit avec amabilité dans la demeure » prochaine. Toi donc, aie soin d'héberger sous un

(1) *Œuvres de Salvien*, trad. de Grégoire et Collombet, tom. II, *pag.* 39.

» toit hospitalier celui qui se trouvera en route, par
» une nuit avancée déjà. Si tu es nu, tu désires un vête-
» ment pour te couvrir ; si altéré, une coupe pour te
» raffraîchir ; si affamé, des aliments pour te rassa-
» sier. Eh ! bien, sois touché de semblable souffrance ;
» partage avec les malheureux ton manteau, ta coupe,
» ta nourriture. Voilà que, tombé, tu demandes la
» main d'autrui ; que tout affligé, tu attends des con-
» solations ; que tremblant, tu réclames du secours ;
» qu'irrésolu, tu cherches des avis ; offre donc à ceux
» qui tombent, à ceux qui sont affligés, tremblants,
» incertains, les secours que tu voudrais ; fais en sorte,
» par ton attention, que tu sois aimé dans une détresse
» semblable (1). »

Orientius vivait encore en 439 ; on ignore l'époque précise de sa mort. L'Eglise l'honore au premier mai.

Nous avons de lui un *Commonitoire* en vers élégiaques et en deux livres. Dans le premier, saint Orientius pose d'abord ce grand principe que nous ne naissons que pour aller à Dieu, qui a fait le ciel, la mer et la terre ; qu'il faut croire en lui d'une foi religieuse, et l'aimer de tout notre cœur, de tout notre esprit, de toutes nos forces, ainsi qu'il nous le commande. Il expose ensuite les motifs de cette obligation, en montrant que c'est Dieu qui nous a fait tout ce que nous sommes, et que de lui nous tenons toutes les commodités de la vie. Il passe de là au précepte de l'amour du prochain, précepte qu'il dit nous être enseigné par l'affection que les bêtes ont elles-mêmes les unes pour les autres, dans la même espèce. Il appuie les devoirs sur la pensée de la résurrection dernière et de l'immortalité de l'ame.

(1o) *Cmmonit.* pag. 6.

Il insiste vivement sur l'obligation d'éviter la vue des femmes et tout commerce avec elles, puis il déclame fortement contre l'avarice.

Dans le second livre, il s'élève contre divers autres vices, comme la vaine gloire, le mensonge, la gourmandise et surtout l'ivrognerie, dont il décrit d'une manière pathétique les suites honteuses et funestes. Il finit par une vive description des supplices de l'enfer et des récompenses éternelles.

Ce modeste livre d'Orientius nous inspire une tendre vénération pour son ame douce et aimante. *Le Commonitoire* est continuellement empreint d'une morale affectueuse, vive et serrée. Il ne faut pas trop regarder à quelques vers où la mesure poétique n'est pas bien rigoureuse, ni à certains passages dont la couleur atteste les efforts d'une langue en pleine décadence, car tout cela est racheté par un ton noble et élevé, par des passages d'une bonne diction, et par des morceaux d'une véritable éloquence.

Orientius décrit comme Salvien, comme Claudius Marius Victor, comme l'auteur du poéme *sur la Providence*, les ravages que les barbares exerçaient dans les Gaules, et l'amour de la patrie lui arrache des cris d'une véritable douleur :

Lassa senescentem despectant omnia finem,
Et jam postremo volvitur hora die.
Respice quam raptim totum mors presserit orbem,
Quantos vis belli perculerit populos.
Condensi nemoris, celsi non aspera montis,
Flumina non rapidis fortia gurgitibus,
Nec castella locis, non tutæ mœnibus urbes,
Invia non pelago, tristia non heremo,
Non cava, non etiam metuendis *sub* rupibus antra

Ludere barbaricas prævaluere manus.
Multis ficta fides, multis perjuria, multis
Causa fuit mortis civica proditio.
Insidiæ multum, multum vis publica fecit;
Robore quæ non sunt, sunt superata fame.
Concidit infelix cum prole et conjuge mater,
Cum servis dominus servitium subiit.
Hi canibus jacuere cibus, flagrantia multis
Quæ rapuere animam tecta dedere rogo.
Per vicos, villas, per rura, et compita, et omnes
Per pagos, totis inde vel inde viis,
Mors, dolor, excidium, strages, incendia, luctus;
Uno fumavit Gallia tota rogo (1).

« Fatiguées qu'elles sont, toutes choses regardent vers leur fin, et déjà le dernier jour apporte son heure. Vois combien soudainement la mort a pressé le monde entier, combien la force de la guerre a écrasé de peuples. Ni l'épaisseur des bois, ni l'aspérité des monts, ni les fleuves aux rapides torrents n'ont été une défense; les citadelles n'ont point été protégées par leur élévation, ni les cités par leurs remparts; les lieux que la mer rend inabordables, ceux que la solitude couvre de tristesse, les antres creux et les cavernes dominées par les rochers effrayants n'ont pu échapper aux mains des barbares. Pour bien des gens une foi feinte, pour bien d'autres le parjure, pour bien d'autres encore la trahison civile est devenue une cause de mort. Les embûches ont fait beaucoup, beaucoup a fait la force publique; ce que n'a pu soumettre la force, c'est la faim qui l'a dompté. La malheureuse mère a péri avec ses enfants et avec son époux; le maître, avec ses serviteurs, a subi l'esclavage. Ceux-ci ont été la proie des chiens;

(1) *Commonit. pag.* 23.

ceux-là ont eu leurs toits dévorés par les flammes, et leur vie éteinte sous le bûcher. Dans les hameaux, dans les villas, dans les campagnes, dans les chemins, dans les bourgs, çà et là sur toutes les routes, la mort, la douleur, la destruction, les désastres, l'incendie, le deuil; elle n'a été qu'un bûcher fumant, toute la Gaule. »

Il existe d'Orientius quelques pièces encore, que Dom Martène a réunies au *Commonitoire*, dans sa Nouvelle Collection d'anciens écrits, — *Veterum Scriptorum Collectio Nova*, —Rotomagi, 1700, in-4, pag. 1-37 de la première partie. C'est la seule édition complète des poésies d'Orientius.

Pendant que les moines faisaient fleurir la solitude, on admirait ainsi, dans les Gaules surtout (1), d'illustres pontifes qui se dévouaient au bien des peuples, et en qui reluisait la double splendeur de la vertu et de la science. Certes, il était beau de voir des prélats blanchis dans l'exercice des austérités sacerdotales, ranimer un dernier reste de vie et retrouver d'éloquentes paroles pour exhorter les jeunes athlètes qui allaient leur succéder. Voici ce que Lupus de Troyes écrivait un jour à Sidonius :

« Je rends grâces, très-cher frère, au Seigneur notre Dieu Jésus-Christ, par l'Esprit saint qui, dans cet ébranlement général et cette affliction de l'Église son épouse bien-aimée, vient de t'appeler au rang d'évêque, pour la soutenir et la consoler, afin que tu

(1) C'était dans les Gaules que se concentrait l'étude des lettres. On peut voir sur l'état des sciences, à cette époque, d'excellentes pages de M. Fauriel. *Hist. de la Gaule méridionale*, tom. I, *pag.* 426—443.

sois un flambeau en Israël, et qu'après avoir par
si glorieusement les hautes dignités de la mili
siècle, tu remplisses avec ardeur, appuyé sur le C
les pénibles fonctions et les humbles ministères
céleste milice, sans porter les yeux en arrière, co
un laboureur paresseux, à présent que tu as n
main à la charrue.

» Des affinités glorieuses t'ont fait toucher de bien
à l'éclat impérial; tu as revêtu avec honneur, et au
lieu des applaudissements redoublés, la trabée s
toriale; tu as passé par les plus hautes préfecture
par tout ce que peut imaginer de plus heureux
le siècle la longue chaîne de nos désirs inquiets
face des choses vient de changer, et tu as reçu da
maison du Seigneur une dignité qui ne veut ni le fa
ni la splendeur du monde, mais qui exige un gr
abaissement d'esprit, une profonde humilité de co
Tu t'efforçais autrefois d'ajouter à l'éclat de ta n
sance par des honneurs plus éclatans encore; tu cro
que ce n'est point assez d'égaler le reste des homm
qu'il faut encore surpasser ses égaux; te voilà dan
état où, quoique supérieur à tous, tu ne dois pas cr
que tu le sois à personne. En te plaçant au-dessous
plus petit de tes subordonnés, tu seras d'autant plus
norable que l'humilité du Christ te ceindra davanta
que tu baiseras les pieds de ces mêmes hommes su
tête desquels tu dédaignais autrefois de poser les tie
Ton grand œuvre à présent, c'est de te faire le ser
teur de tous, toi qui paraissais le maître de tous; de
courber devant les autres, toi qui foulais aux pieds
reste des hommes; non certes que tu fusses orgueilleu
mais parce que la majesté, pour ne pas dire la van

de tes honneurs passés, te forçait de devancer les autres, comme ton rang doit aujourd'hui te faire reculer devant tes semblables.

» Fais donc en sorte de transporter maintenant aux actions divines cet esprit qui a si fort brillé dans les choses humaines. Que tes peuples recueillent de ta bouche les épines de la tête du crucifié, comme ils recueillaient de tes paroles les roses d'une éloquence mondaine ; qu'ils reçoivent de la voix d'un évêque les discours de la discipline céleste, comme ils recevaient de la voix du maître les règles de la discipline civile. Moi qui t'ai si fort aimé quand tu suivais l'aridité du siècle, quelle penses-tu que doive être la mesure de mon amour, maintenant que tu suis la fertilité du ciel ! *Je suis proche de ma fin* (1), mais je croirai ne pas mourir, puisque, même après le trépas je vivrai en toi, et te laisserai dans l'Eglise. Je me réjouis d'être dépouillé, depuis que tu t'es revêtu de l'Eglise et que l'Eglise s'est revêtue de toi. Courage, mon vieil ami, mon jeune frère ! Ce dernier titre efface les premiers, et il n'est rien de notre antique union que je n'oublie volontiers, puisque les nouveaux liens de ta charge rendent notre amour et plus solide et plus fort.

» Oh ! si Dieu voulait que je pusse t'embrasser ! mais je fais en esprit ce que je ne puis faire autrement et, en présence du Christ, j'honore et j'embrasse, non plus un préfet de la république, mais un évêque de l'Eglise, lequel est mon fils par son âge, mon frère par sa dignité, mon père par son mérite. Prie pour moi, afin qu'étant consommé dans le Seigneur, j'achè-

(1) II, Tim. IV, 6.

ve l'œuvre qu'il m'a imposée et que je remplisse e
en lui le reste de ma vie, moi qui, ô malheur! e
employé la plus grande partie à des objets profane
étrangers; mais il y a miséricorde chez le Seigne
Souviens-toi de moi. »

D'autres fois, les évêques instruisaient les puiss
du jour, et leur donnaient de salutaires consolatic
Ainsi Rémigius de Rheims, ayant appris la mort d
boflédis, sœur du roi des Francs, décédée pres
aussitôt après son baptême, et que ce prince ain
d'une tendre affection, lui écrivit la lettre suivan

« Au Seigneur, illustre par ses mérites, le Roi
Chlodovée, Rémigius Évêque.

« Je suis vivement affligé de la tristesse que vous i
pire la perte de votre sœur de glorieuse mémoire,
boflédis. Mais nous pouvons nous consoler, pa
qu'elle est sortie de ce monde si pure et si pieuse, q
nos souvenirs doivent lui être consacrés bien plutôt q
nos larmes. Elle a vécu de manière à laisser croire q
le Seigneur, en l'appelant aux cieux, lui a donné pla
parmi ses élus. Elle vit pour votre foi; si elle est dér
bée au désir que vous avez de sa présence, le Chr
l'a ravie pour la combler des bénédictions qui atte
dent les vierges. Il ne faut pas la pleurer, maintena
qu'elle lui est consacrée, maintenant qu'elle brille d
vant le Seigneur de sa fleur virginale, dont elle re
plendit comme d'une couronne, récompense de sa vi
ginité. A Dieu ne plaise que les fidèles aillent pleur
celle qui mérita de répandre la bonne odeur du Chris
afin de pouvoir, heureuse médiatrice, appuyer effica
cement leurs demandes! Bannissez donc, Seigneur, l

tristesse de votre âme; commandez à votre affliction, et, vous élevant à de plus hautes pensées, pour ramener la sérénité dans votre cœur, donnez-vous tout entier au gouvernement de votre royaume. Qu'une sainte allégresse reconforte vos membres; une fois que vous aurez dissipé le chagrin qui vous assiége, vous travaillerez mieux au salut. Il vous reste un royaume à administrer, à régir, sous les auspices de Dieu. Vous êtes le chef des peuples, et vous tenez en main le gouvernail de l'état. Que vos sujets ne voient pas leur prince se consumer dans l'amertume et le deuil, eux qui sont accoutumés, grâces à vous, à ne voir que des choses heureuses. Soyez vous-même votre propre consolateur, rappelez cette force d'ame qui vous est naturelle, et que la tristesse n'offusque pas plus long-temps vos brillantes qualités. Le trépas récent de celle qui vient d'être unie au chœur des vierges, réjouit, j'en suis sûr, le monarque des cieux.

» En saluant votre gloire, j'ose vous recommander mon ami, le prêtre Maccolus, que je vous adresse. Excusez-moi, je vous prie, si, au lieu de me présenter devant vous, comme je le devais, j'ai eu la présomption de vous consoler en paroles. Si néanmoins par le porteur de cette lettre vous m'ordonnez de vous aller trouver, alors, méprisant la rigueur de l'hiver, oubliant l'aspérité du froid, ne regardant pas aux fatigues de la route, je m'efforcerai avec le secours du Seigneur d'arriver jusqu'à vous. »

Le roi des Francs allait entreprendre une guerre contre les Wisigoths. Rémigius crut devoir lui donner quelques conseils paternels, et lui écrivit en ces termes :

« Au Seigneur illustre par ses mérites, le R
Chlodovée, Rémigius, salut.

» Il s'est répandu jusqu'à nous un grand bruit, vous entreprenez une seconde expédition militaire n'est pas chose nouvelle que vous soyez tel que vos res ont toujours été. Vous devez surtout faire en s de ne vous point écarter des vues du Seigneur, récompensé votre mérite et votre modération, en élevant à une place éminente ; on a coutume de d c'est la fin qui fait juger de l'action. Vous devez c sir des conseillers qui puissent donner de l'éclat à v gloire. Vous devez mettre dans votre bénéfice milit de la décence et de la retenue ; vous devez hon vos prêtres, et recourir en tout à leurs avis. Si v vivez en bonne intelligence avec eux, votre provi restera plus ferme. Soulagez vos peuples, consolez affligés, protégez les veuves, nourrissez les orpheli par-là vous leur apprendrez à vous aimer et à v craindre. Que la justice vienne de votre bouche ; i faut rien demander aux pauvres ni aux orphelins recevez ni présent, ni quoi que ce soit. Que votre p toire soit ouvert à tous, et que personne n'en sort tristesse dans le cœur. Vous possédez les richesses ternelles ; qu'elles vous servent pour racheter les c tifs et les rendre à la liberté. Si quelqu'un paraît votre présence, qu'il ne s'aperçoive pas qu'il est étr ger. Montrez-vous agréable avec les jeunes, traitez affaires avec les vieillards, si vous voulez qu'on v

obéisse, si vous voulez qu'on vous regarde comme un homme digne de commander (1) ».

A côté de ces nobles pontifes, il faut nommer un simple prêtre, Constantius, de Lugdunum, ami de Sidonius, qu'il engagea à publier le recueil de ses Lettres, et qui à ses vertus et à son savoir joignait une rare prudence, se faisant chérir de tout le monde, sachant accommoder ses discours au sujet qu'il traitait, et se mettre à la portée de ses auditeurs. Constantius était caressant avec l'enfance, aimable et gai avec la jeunesse, grave avec les vieillards, sensible jusques aux larmes à la vue de l'infortune, mais ferme, mais habile à lui tendre la main. Il se servit avec succès de tous ses talents pour les affaires des Romains, dans les Gaules, pendant les troubles du Ve siècle, et surtout en faveur de l'Arvernie. La capitale de cette province était désolée par un long siége, par la désertion de presque tous ses habitants, et par la discorde qui y régnait. Voilà que Sidonius, évêque de ces contrées, appelle son ami; Constantius apparaît, malgré son grand âge; et l'ascendant de son mérite calme aussitôt les esprits, ramène le peuple dans la cité, et relève, en quelque sorte, toutes ces vastes ruines accumulées sous les coups des barbares.

Cette admirable conduite valut au prêtre Constantius l'affection publique de toute l'Arvernie; et, quand il fut de retour à Lyon, Sidonius lui écrivit au nom de son peuple une lettre de remercîments. On ne peut rien ajouter au tableau qu'il y fait de la bonté de Cons-

(1) Du Chesne, *Francorum Scriptores coætanei*, tom. I, *pag.* 849.

tantius ; on ne saurait donner une plus haute idé
son esprit et de son cœur.

« Sidonius à son cher Constantius, salut

» Le peuple Arverne te salue, lui dont tu as re
les humbles chaumières de ta noble présence,
une escorte ambitieuse, mais entouré de l'affe
publique. Bon Dieu ! quelle fut la joie de nos mal
reux citoyens, lorsque tu portas ton pied sacré
leurs murs à demi détruits ! Comme on voyai
presser en foule autour de toi tous les rangs, tou
sexes, tous les âges ! Comme tu mettais tes par
à la portée de tout le monde ! Comme tu parus ca
sant aux enfants, civil aux jeunes gens, et g
à nos vieillards ! Combien de larmes tu répan
comme leur père commun, sur des édifices ren
sés par l'incendie, et des domiciles à demi consu
par les flammes ! quelle douleur n'éprouvas-tu p
la vue de ces champs ensevelis sous des ossem
sans sépulture! Avec quelle chaleur, avec quelle
rage ne les engageas-tu pas à réparer ces ruines ! E
plus, tu avais trouvé notre ville aussi dépeuplée
les dissensions intérieures que par l'incursion des E
bares ; en conseillant la paix à tous nos citoyens,
leur as rendu la concorde, tu les as rendus à l
patrie. Tes avis les ont également ramenés au sein
leur ville, et à des opinions uniformes ; et si les m
te doivent le retour des citoyens, les citoyens
doivent la concorde qui règne parmi eux. Ils pens
tous que tu leur appartiens, ils croient tous t'app
tenir aussi ; et ce qui fait le comble de ta gloire, c'
qu'ils ne se trompent pas ; car il n'est aucun d'e

qui ne se rappelle chaque jour que, malgré la splendeur de ta noblesse, et l'éclat de tes vertus, guidé par ton amour seul, tu as rompu toutes les entraves, toutes les barrières, surmonté tous les obstacles qui s'opposaient à ton voyage, c'est-à-dire, la longueur du chemin, la brièveté des jours, l'abondance des neiges, la disette des fourrages, la solitude des lieux, le désagrément des hôtelleries, la difficulté des routes devenues impraticables par les eaux ou par des gelées, des monceaux de pierres élevés çà et là, des fleuves glacés et dangereux, des collines âpres et rudes, des vallées que sillonnent de nombreux éboulements; tous ces obstacles, surmontés par toi sans aucun intérêt particulier, t'ont mérité l'amour public.

» Il nous reste a prier Dieu qu'il recule selon nos désirs les bornes de ta vie; puisses-tu toujours ainsi ambitionner, recevoir et posséder l'amitié des gens de bien; puisse te suivre l'affection que tu laisses ici, puisse l'estime dont tu jouis partout, grandir sans cesse et durer toujours! Adieu (1). »

Constantius écrivit, à la demande de Patiens, évêque de Lugdunum, une *Vie de saint Germain* d'Auxerre, *Vie* qui se fait remarquer par de l'élégance dans la diction, et de l'exactitude dans les choses. Bien que ce ne soit qu'une monographie assez peu étendue, l'histoire générale y a cependant puisé plus d'une fois. Le prêtre Constantius cultivait aussi la poésie, mais il ne nous reste pas de ses vers. On ignore l'époque de sa mort.

Au-dessus de tous ces pontifes on voit dominer avec

(1) *Œuvres de Sidonius*, tom. I, *pag.* 249.

éclat la noble figure du pape saint Léon I, qui a le surnom de Grand, et qui remplit le siége de I depuis l'an 440 jusqu'à l'année 461. Léon doit compté parmi les plus illustres prélats du Ve si Ce fut lui qui, par la fermeté qu'il opposa au c gallican, et surtout à Hilaire, évêque d'Arles, solida la primauté du pape sur les églises d'Occi Il n'était encore que diacre de l'Eglise de Rome, que la cour impériale l'envoya dans la Gaule, négocier une réconciliation entre Aétius, qui c mandait l'armée romaine dans ce pays, et qui avec raison regardé comme le dernier appui de l pire romaine en Occident, puis Albinus, homme sant, et peut-être aussi général d'armée. Pen l'absence de Léon, le pape Sixtus III, mourut en Tout le peuple jeta les yeux sur le diacre Léon, on lui envoya des députés pour le prier de venir placer Sixtus.

Léon Ier célébra, chaque année, par un discou l'anniversaire de son élection; il regardait la prédi tion comme un des principaux devoirs du souve pontificat. Sa vie, comme évêque de Rome, et rapports avec le concile de Chalcédoine appartenn à l'histoire ecclésiastique, mais nous devons ici fa mention de deux célèbres ambassades dont il chargé.

Attila, qu'Aétius avait battu dans les plaines Châlons, ayant fait venir des renforts de la Pannon envahit l'Italie, saccagea Aquilée, Pavie et Mila et marcha sur Rome. Le faible empereur Valentin ne connut d'autre moyen de sauver la capitale qu'u humiliante négociation.

Il envoya à la rencontre du farouche vainqueur trois députés, au nombre desquels se trouvait l'évêque de Rome. Les historiens ecclésiastiques donnent à Léon tout l'honneur de cette ambassade. En effet, — soit que la majestueuse figure du pontife, relevée par les habits sacerdotaux dont il était revêtu, et son éloquence eussent imposé au barbare ; — soit que saint Pierre lui-même, ainsi que le rapporte la légende, eût apparu aux yeux d'Attila, et l'eût menacé de la mort, s'il ne se rendait aux instances de son vicaire ; — soit que, par un présent et par la promesse d'un tribut annuel, on eût racheté le pillage de Rome, ainsi que le dit Jornandès (1) ; — soit enfin que les maladies qui régnaient dans l'armée d'Attila, et la nouvelle de l'approche d'Aétius avec les troupes que Marcien, empereur d'Orient, envoyait au secours de l'Italie, eussent rendu plus traitable le roi des Huns, toujours est-il certain qu'il se laissa fléchir et retourna vers le Danube (2).

(1) *De Rebus Geticis*, 49.

(2) Voyez Heyne, *Opuscul. acad.* tom. III, *pag.* 127 et suiv. On sait que la mission de Léon Ier est le sujet de deux célèbres chefs-d'œuvre, d'un tableau de Raphael et d'un bas-relief d'Algardi; le premier se voit dans les salles du Vatican ; l'autre dans l'Eglise de saint Pierre. La poésie a chanté celui-ci :

Sit testis miro cœlata tabella labore,
Qua docti artificis manus ingeniosa Leonem,
Pontificem summum finxit, qui, fronte verenda,
Insignis, triplicique caput diademate cinctus,
Hunnorum regem, meditantem funera gentis
Romanæ, et ferro cives abolere parantem,
Aggreditur mulcens dictis, dextraque prehensum
Audaci vetat ulterius procedere gressu,
Dum Petrus, Paulusque comes, quos æthere ab alto
Mittit in auxilium Romæ rex summus Olympi,

La seconde ambassade de Léon est moins cél
et son histoire n'a pas été défigurée par des f
Valentinien III fut tué en 455 , et la reine forc
donner sa main au meurtrier de son mari , au n
empereur Maximus. Eudoxie appela à sa veng
Genséric , roi des Wandales , en Afrique. Ge
débarqua près de Rome , dont les habitants en
rent à sa rencontre une députation chargée d'imp
sa clémence. Léon accepta cette mission ; il
du prince Wandale que la ville ne serait pas détr
et que les habitants auraient leur vie sauve ; m
ne put empêcher le pillage , qui dura quinze j
et priva Rome d'une partie de ses plus beaux
ments , engloutis dans les flots de la mer ,

Sublimes nube apparent, mortemque minantur
Fulmineo armati gladio, nisi protinus urbem
Numine defensam conversis desërat armis
Attila , sacrilegosque recondat providus enses.
Ille oculos sursum attollit, sed lumina ferre
Splendorem tantum nequeunt, et palpebra nictat
Debilis ; ut, si quis pleno solem orbe serenum
Suspiciat, nimius perstringit lumina fulgor,
Et tunicam offendunt ingratæ tela diei.
Pontifici multus fulgenti in veste sacerdos
It comes, et lento sequitur vestigia gressu,
Præscriptum servans munus, nec ab ordine cedens,
Quisque suo, at fidens animi, miseramque parâtus
Vel servare urbem, vel certæ occumbere morti.
Parte alia, Regem stipat, facto agmine, miles
Attonitum, et gelida pariter formidine mentem
Correptus, versis properat discedere signis,
Præcipitique fuga Romanos linquere fines.
It longe murmur castris ; conterrita tellus
Pulsu equitum peditumque tremit ; mixtoque tumultu
Volvitur undanti caligine nimbus arenæ.

Doissin, *Sculptura*, lib. III.

les vaisseaux sur lesquels ils avaient été chargés.

Comme écrivain, Léon occupe une place distinguée parmi les auteurs ecclésiastiques du Ve siècle. Il existe de lui cent un *Sermons* (1), et cent quarante-cinq *Lettres*.

L'éloquence de ce grand pontife a un caractère spécial, qui semble appartenir à lui seul. Ce n'est pas l'impétueuse et mâle vigueur de saint Grégoire de Nazianze, ni la pompe et la magnificence de saint Jean Chrysostome, ni l'abondante subtilité d'esprit que l'on trouve chez saint Ambroise et chez saint Augustin ; c'est une éloquence grave, sans passion, pleine de dignité, et qui respire son souverain ; celle, en un mot, qui convient éminemment au vicaire de Jésus-Christ. Fénelon, dans ses *Dialogues sur l'Eloquence*, lui reproche d'être enflé, mais il est grand, ajoute-t-il aussi. Ce qui passerait pour de l'enflure dans un écrivain ordinaire, n'est que grandeur dans saint Léon, et vient d'un génie naturellement noble et élevé. Ses premiers Sermons sont des discours sur l'anniversaire de son exaltation au souverain pontificat ; viennent ensuite des homélies sur les collectes ou quêtes qui, dans les principales églises de Rome, avaient lieu en faveur des indigents. Toutes ces homélies sont autant d'exhortations familières, revenant à peu près sur les mêmes idées. Il y a plus d'élévation dans celles qui suivent. Les discours sur les mystères sont importants pour la théologie et pour la chaire chré-

(1) *Les Sermons* ont été traduits en français, par l'abbé de Bellegarde, sur l'édit. du P. Quesnel ; Paris, Nicolas Pepie, 1701, in-8°, et plus tard, en 1778, par de Croiseuil de Vertevoye, Paris, in-12.

tienne. Nos orateurs y ont abondamment puisé.

Ces discours sont curieux aussi pour l'histoire des mœurs à cette époque. Saint Léon nous apprend, par exemple, que beaucoup de chrétiens adoraient sur les lieux élevés le soleil levant ; que d'autres, en montant les degrés du maître-autel de la basilique de Saint-Pierre, se retournaient et s'inclinaient vers le soleil levant ; ils se livraient à ces actes de superstion, *partim ignorantiæ vitio*, *partim paganitatis spiritu* (1). L'ignorance et l'attachement aux usages du paganisme, tels étaient donc alors les traits saillants de la multitude chrétienne.

Nous sommes redevables encore à saint Léon d'un renseignement précieux ; il nous apprend que les dévots païens pratiquaient le jeûne, comme du temps du pape saint Siricius (2). Le même saint Léon écrit à Rusticus, évêque de Narbonne, et règle la pénitence qui doit être imposée aux chrétiens coupables d'avoir adoré les idoles, participé aux festins sacrés des païens, ou mangé des viandes provenant d'immolation.

Quant aux *Lettres* décrétales de saint Léon, elles forment un des codes les plus précieux que l'antiquité nous ait transmis pour la connaissance du dogme et de discipline.

Nous n'avons pu nous arrêter à une foule d'opuscules théologiques, dont le souvenir est aujourd'hui presque effacé. Les évêques, les prêtres, les laïques eux-mêmes se mêlaient à de vives et ardentes contestations religieuses.

Dans les déserts aussi, les discussions théologïques

(1) *Serm.* XXVI, *pag.* 64. cap. IV, édit. du P. Cacciari.
(2) *Serm.* LXXIX, cap. II, *pag.* 231.

prirent faveur. Les anachorètes d'Afrique, les moines d'Europe se mêlèrent activement à ces querelles religieuses qui intéressent fortement leur mysticisme solitaire. Ces hautes et importantes questions furent agitées avec ardeur et bonne foi dans les couvents comme dans les cellules. C'était alors un beau spectacle que l'Église chrétienne au milieu des malheurs de l'empire. Toute intelligence qui se sentait écrasée par la petitesse des grandes villes, pas les misères de Rome ou d'Alexandrie, s'en allait dans le désert pieds nus, la corde à la ceinture, et la tête découverte; ils marchaient dans la solitude malgré le soleil, le sable brûlant et les bêtes féroces. Nombre d'entre eux y succombaient sans doute, mais la population se renouvelait, toujours plus compacte et plus serrée, car on y apprenait à méditer, on y gagnait le ciel par la violence, et c'était le grand but de l'époque. L'imagination humaine n'avait en vue que Dieu et la vie éternelle; c'est cette préoccupation religieuse qui a soulevé ces grandes discussions, qui a jeté tant d'éclat et de vie sur cette époque, et par suite sur le moyen âge. Cette renaissance inespérée du mouvement littéraire dura jusqu'au moment où la barbarie que la grande invasion du Nord semait à flots, eut couvert le sol de l'Europe et de l'Afrique, et rejeté, mutilée et muette dans ses couvents, cette littérature éphémère. Alors on entendit la grande voix d'un prophète illustre, du pape saint Grégoire, qui, avec les défauts de son siècle, était encore un grand prédicateur. Quand il prononça la dernière homélie sur Ezéchiel, la crise était solennelle; Rome, aux prises avec l'armée des Lombards, et réduite à la dernière extrémité, allait succomber.

» Voilà, frères très-chers, que, Dieu aidant, nou
» avons examiné ces choses, comme nous avons pu
» Toutefois, que personne ne me blâme de m'arrêt
» après cet entretien; car, ainsi que vous le voye
» tous, nos tribulations ont augmenté; nous som
» mes de toutes parts environnés de glaives, parto
» nous redoutons l'imminent péril de la mort. Les u
» reviennent à nous, les mains mutilées; on nou
» annonce que d'autres sont captifs, que d'autres so
» morts. Me voilà forcé de me taire et de cesser m
» expositions, car mon ame s'ennuie de la vie. Q
» nul dorénavant ne réclame de moi le zèle de la p
» role sacrée, car ma harpe ne redit que le deuil,
» ma lyre a pris une voix de larmes. L'œil du cœu
» ne veille plus à l'examen des mystères, car mo
» ame s'est endormie d'accablement. La lecture e
» moins douce à l'esprit, parce que j'ai oublié de ma
» ger mon pain, tant s'élève la voix de mon gémiss
» ment. Or, celui qui ne peut vivre, comment pou
» rait-il développer le mystique sens de l'Ecritu
» sainte? Moi, qui, chaque jour, suis contraint d
» boire l'amertume, comment pourrais-je verser à bo
» re de la douceur? Que reste-t-il donc, sinon qu'a
» milieu des malheurs que nous endurons à cause d
» nos iniquités, nous rendions grâces avec abondanc
» de larmes, car celui qui nous a créés est deven
» aussi notre père, par l'Esprit d'adoption qu'il a don
» né? Quelquefois il nourrit de pain ses enfants
» quelquefois il les corrige avec le fléau, car c'est pa
» les douleurs et par les bienfaits qu'il les dispose
» l'éternelle hérédité (1). »

(1) Ecce hæc, ut, Deo largiente, potuimus, coram vobis, fratre carissimi, rimati sumus. Nemo autem me reprehendat, si post han

C'est Jérémie pleurant sur les ruines de Jérusalem ; la tristesse native de l'époque se retrouve ici avec une teinte de désespoir, comme si le noble pontife avait cru à la mort de la société, à la ruine du monde. Et, en effet, le monde était miné par une triste maladie; les ténèbres descendaient sur l'humanité toute entière, jusqu'au jour où il plairait à Dieu de ranimer la splendeur de son soleil.

locutionem cessavero, quia, sicut omnes cernitis, nostræ tribulationes excreverunt; undique gladiis circumfusi sumus, undique imminens mortis periculum timemus. Alii detruncatis ad nos manibus redeunt; alii capti, alii interemti nuntiantur. Jam cogor linguam ab expositione retinere, quia tædet animam meam vitæ meæ. Jam nullus a me sacri eloquii studium requirat, quia versa in luctum cithara mea, et organum meum in vocem flentium. Jam cordis oculus in mysteriorum discussione non vigilat, quia dormitavit anima mea præ tædio. Jam minus lectio animo dulcis est, quia oblitus sum manducare panem meum a voce gemitus mei. Cui autem vivere non licet, de Scripturæ sacræ sensibus loqui mystica qualiter libet? Et qui cogor quotidie amare bibere, quando possum dulcia propinare? Quid igitur restat nisi ut inter flagella quæ ex nostris iniquitatibus patimur, cum lacrymis gratias agamus? ipse enim qui nos creavit, etiam pater nobis factus est per adoptionis spiritum quem dedit. Et aliquando filios pane nutrit, aliquando flagello corrigit, quia per dolores et munera ad hæreditatem perpetuam erudit. *Sancti Gregorii Papæ I, cognomento magni, Opera*, Tom. I, *pag.* 1430, édit. Rigaud.

CHAPITRE XII.

Mathématiciens.

Des hauteurs de l'éloquence chrétienne, nous descendons maintenant à la précision et à la sécheresse didactique de la science. Il n'existe, dans la période que nous avons parcourue, aucun livre de mathématiques proprement dites ; Boëthius, que nous avons nommé parmi les philosophes, est le seul écrivain latin qui ait marqué dans cette science, mais les ouvrages qu'il nous a laissés sont plutôt des traductions du grec, et des traductions libres, que des ouvrages originaux. Son *Arithmétique*, en deux livres, est tirée de Nicomaque ; elle renferme en même temps une introduction à la théorie de la musique et à la géométrie.

Son livre sur la *Géométrie* fut dernièrement l'objet d'une étude soumise à l'Académie des Sciences, dont une feuille politique analysait ainsi :

« M. Chasles, de Chartres, adresse une note sur une question qui intéresse notre histoire nationale, car il cherche à faire voir que c'est en France qu'a été cultivé et perfectionné, aux 10e et 11e siècles, cet admirable système de numération devenu maintenant

lui de toute l'Europe. Cette question est agitée depuis 300 ans, et chaque peuple a trouvé des partisans pour lui attribuer l'honneur de nous avoir communiqué nos dix chiffres et l'art de s'en servir. Les Grecs, les Latins, les Arabes, les Indiens, les Carthaginois, les Scythes, les Chinois, les Egyptiens et les Phéniciens, ont eu les leurs. Mais c'est principalement entre les Grecs ou les Latins, d'une part, et les Arabes ou les Indiens de l'autre, que le débat s'est engagé. La croyance du public et le sentiment presque unanime des érudits sont en faveur des Arabes et des Indiens, bien que des noms célèbres, Isaac Vossius, Huet, Weidler, etc, soient pour les Grecs.

» Les premiers allèguent deux faits qui paraissent bien significatifs, savoir : d'abord, que dès le 13e siècle, nos traités d'arithmétique vulgaire attribuaient cette science aux Arabes et aux Indiens ; et ensuite, qu'il est bien constant qu'en effet, depuis plusieurs siècles, ces peuples de l'Orient étaient en possession de ce système de numération. Ces deux faits acquièrent encore une grande autorité de cette circonstance, que c'est précisément vers l'époque de nos communications avec les Maures d'Espagne que cette méthode de calcul paraît s'être répandue en Europe ; mais on diffère sur l'époque précise. Les uns pensent que Léonard Bonacci, de Pise, est le premier qui nous ait enseigné cette méthode, dans son traité de l'*Abacus*, mis au jour en 1202 ; d'autres en font remonter l'introduction en France à l'époque de Gerbert (le pape Silvestre II), qui l'aurait rapportée d'Espagne.

» Les partisans des Grecs se fondent sur un passage de la *Géométrie* de Boèce, qui décrit un système par-

ticulier de numération qu'il attribue à Pythagore. Ils pensent que ce système est le même que le nôtre, dont, conséquemment, nous serions redevables aux Grecs.

» Les premiers, au contraire, ne veulent rien voir dans les paroles de Boèce qui puisse se rapporter à notre système de numération, ni surtout à cet ingénieux principe de la valeur de position, qui en fait le caractère principal. Ils conviennent, du reste, que les Romains ont pu avoir quelques signes d'abréviation, tels que les notes de Tiron, pour écrire les grands nombres, et que le passage de Boèce peut rouler sur quelque chose de semblable.

» Le passage de Boèce est donc, depuis deux siècles, l'origine et l'ame du débat. Malheureusement ce passage très-obscur a laissé le champ libre aux interprétations. M. Chasles annonce qu'il a fait une explication littérale du texte, sur un manuscrit plus correct que les éditions de 1492 et 1570, et il en conclut :

» 1° Que la table de Pythagore, *Mensa Pythagorica*, dont parle Boèce, que les modernes, dit-il, ont appelée *Abacus*, n'est point la table de multiplication comme on l'a pensé jusqu'ici ;

» 2° Que le mot *abacus* signifie, chez Boèce, un tableau particulier préparé pour la pratique de l'arithmétique dans le système de numération dont il parle ;

» 3° Que ce système reposait sur ces trois principes : la progression décuple, l'usage de neuf chiffres et la valeur de position de ces chiffres ;

» De sorte que ce système de Boèce ne différait de notre système actuel que dans la pratique et, en un

seul point, l'absence du zéro. Cette figure auxiliaire y était suppléée par l'usage des colonnes tracées sur le tableau, qui, en marquant distinctement les différents ordres d'unité, permettaient de laisser la place vide partout où nous mettons un zéro.

« M. Chasles a ensuite fait voir que ce système de numération s'est conservé pendant plusieurs siècles en prenant lui-même le nom d'Abacus, que Boèce avait appliqué au tableau qui lui est propre, et que ce système (remarque qui n'avait point encore été faite) est identiquement le même que celui qui a été cultivé aux 10e et 11e siècles par Gerbert et ses disciples.

» Dans les dissertations sur l'origine de notre système de numération, le point important que l'on a eu en vue a été le principe de la valeur de position des chiffres; car la forme de ces chiffres n'était qu'un point secondaire, et on s'accordait du reste à les regarder comme dérivés des apices de Boèce, et non des chiffres arabes ou indiens. L'explication du passage de Boèce résout, selon M. Chasles, la question, puisqu'elle prouve que les chrétiens occidentaux connaissaient, sous le nom de système de l'Abacus, l'usage des neuf chiffres et le principe de la valeur de position, long-temps avant que les Arabes eussent eux-mêmes cette connaissance, qu'ils ont prise des Hindous vers le 9e et le 10e siècles, de sorte que nous n'en serions pas redevables aux Arabes, comme on l'avait prétendu. Mais ce système de l'Abacus, identique, quant aux principes, à la numération arabe, diffère cependant, dans la pratique, par ses colonnes, qui y tiennent lieu du zéro. Ce zéro peut donc paraître à quelques auteurs une ancre de salut qui leur permette de rattacher en-

core notre arithmétique à celle des Arabes. Une question se présentait donc naturellement après l'explication de M. Chasles : le zéro s'est-il introduit comme perfectionnement naturel dans le système de l'Abacus, ou bien a-t-il été emprunté de l'arithmétique des Arabes ?

» M. Chasles pense que les disciples de Gerbert avaient eu l'idée de cette figure auxiliaire par imitation, peut-être, de l'arithmétique sexagésimale des Grecs et des Latins, où se trouve le zéro, pour marquer la place des degrés, minutes et secondes, qui manquent dans l'expression d'un nombre astronomique. C'est ce dont il s'est convaincu, en consultant trois manuscrits de la bibliothèque de Leyde.

» M. Chasles avait remarqué, dans un manuscrit de la bibliothèque de Chartres, le zéro figuré deux fois à la suite des neuf chiffres, d'abord dans le tableau de Boèce, puis dans une autre pièce sur le système de l'Abacus. Dans cette pièce, se trouvent neuf vers exprimant les noms et les valeurs numériques des neuf chiffres ; ces noms sont : *Igin*, *andras*, *ormis*, *arbas*, *quimas*, *calcis*, *senis*, *temenias* et *sipos*. Ce dernier, étant dans le neuvième vers, semble s'appliquer au chiffre neuf ; mais, dans le texte, ce chiffre a toujours le nom de *celentis*.

» Cette circonstance lui avait suggéré l'idée que le neuvième vers devait s'appliquer au zéro, qui, de la sorte, aurait eu dans l'origine le nom de *sipos*. La signification du vers : *Hinc sequitur sipos est qui rota namque vocatur*, favorisait cette conjecture, car il dit que *sipos* est une *roue* ou *rond*, ce qui s'applique à la forme du zéro et non à celle du chiffre neuf ; et de

plus, ce vers n'exprime pas une valeur numérique pour *sipos*, comme fait chacun des autres pour les autres mots, *igin*, *andras*, etc. Cependant, dans le tableau de Boèce du manuscrit de Chartres, les deux mots *sipos* et *celentis* sont attribués ensemble au chiffre neuf. Mais ce fait se trouvait neutralisé par un manuscrit de la bibliothèque de l'université d'Altdorf, où, dans ce même passage de Boèce, *celentis* s'attribue au neuf, et *sipos* au zéro. Trois manuscrits de Boèce des bibliothèques de Rome paraissent ne donner que le nom *celentis* au neuf, sans parler de *sipos*; et dans deux traités d'algorithme de la bibliothèque royale, on trouve *celentis* pour le chiffre neuf, et *cifra* pour le zéro. Ces faits avaient conduit M. Chasles à supposer que, dans quelque autre manuscrit, on trouverait dix vers au lieu de neuf, ou peut-être même un traité complet de l'Abacus, comme on avait coutume d'écrire, à cette époque, sur les matières scientifiques. En effet, un des trois manuscrits de Leyde a offert dix vers. Le neuvième s'applique à *celentis* et au chiffre neuf, qui est figuré à côté, et le dixième : *Hinc sequitur sipos*....., ne peut s'appliquer qu'au zéro, qui est figuré au-dessous.

» Il serait donc prouvé que le zéro a été *introduit* dans le système de l'Abacus sous le nom de *sipos*. Par conséquent, le nom de *cifra*, qu'il a eu ensuite, et qui a paru, à la plupart des auteurs qui ont traité la question, une preuve décisive de son origine arabe, parce qu'ils dérivaient ce mot *cifra* du mot arabe *syfr* (vide, néant), ce nom, dit M. Chasles, n'a plus aucune importance, puisque *sipos* a été le premier nom du zéro. C'est donc de *sipos* seul qu'il importe de re-

chercher l'étymologie ; or, elle paraît à M. Chasles se présenter naturellement dans le mot grec *chefor* (jeton à compter, rond, cercle), ou, si l'on veut conserver l'origine hébraïque qu'ont plusieurs des autres mots *igin*, *andras*, etc..., on peut dériver *sipos* de l'hébreu *peiphas* (jeton à jouer).

» Ainsi, le *zéro*, qui est incontestablement de forme grecque, puisqu'on sait que les Grecs prenaient leur *omicron* pour cette figure auxiliaire, tandis que les Arabes avaient un point pour le même usage, et un *petit cercle*, c'est-à-dire, notre zéro pour leur chiffre *cinq*; ce zéro a aussi eu son premier nom, *sipos*, dérivé du grec.

» M. Chasles dit que les Traités de l'Abacus contiennent des méthodes originales et absolument inconnues depuis plusieurs siècles, pour l'une des opérations de l'arithmétique, la division. Par ces méthodes, on calcule directement et sans tâtonnement les chiffres qui doivent composer le quotient (1). »

Le premier livre de la *Géométrie* est une traduction d'Euclide ; dans le second, il traite de l'utilité de cette science, de son origine et de ses applications multipliées.

Dans son traité de la *Musique*, en cinq livres, Boëthius adopte les principes des Pythagoriciens, et surtout de Philolaüs.

Julius Firmicus Maternus, Sicilien du IVe siècle, et avocat de profession, le même peut-être que l'auteur du traité *de Errore profanarum Religionum*, a laissé huit livres d'*Astronomiques*, mais cet ouvrage est rempli de rêveries astrologiques, et traite de l'art

(1) *National*, 13 février 1839.

de tirer l'horoscope. Maternus y désigne, comme ayant été récemment observée, une éclipse de soleil qui eut lieu en 334; cette circonstance détermine l'époque où il a vécu. Il est reconnu que l'auteur était païen; si c'est le même que celui qui, en 340, adressait au fils de Constantin l'ouvrage sur les *Erreurs des Religions profanes*, il dut embrasser le christianisme, peu de temps après avoir écrit les *Astronomiques*.

Vers la fin du IVe siècle, florissait le plus célèbre des auteurs qui ont écrit en latin sur l'art militaire, Flavius Végétius Renatus, auquel les manuscrits donnent les qualités de *comes* (comte), et de *vir illustris* (noble personnage), publia sous ce titre : *De Re militari*, cinq livres d'institutions militaires. Végétius ne se donne que pour un abréviateur, *hos artis bellicæ commentarios, ex probatissimis auctoribus breviatos* (1), et dans un endroit de son livre, il nomme parmi les autorités qu'il a suivies, Caton le Censeur, Cornélius Celsus, Frontinus, Tarrutenus Paternus, puis les constitutions d'Auguste, de Trajan et d'Hadrien (2). C'était alors la mode de faire des abrégés, et les abrégés sont la plus honnête voie que l'ignorance puisse prendre pour étendre son domaine. Par malheur, les extraits de Végétius plurent assez pour faire oublier les originaux : les modernes lui ont fait un crime de cette perte, et toutefois l'ont généralement estimé. Aucun auteur n'a parlé de la milice ancienne, sans le citer; beaucoup d'écrivains l'ont nommé, en parlant de la guerre en général.

(1) Lib. III, cap. 9; Vesaliæ Clivorum, 1670, in-8°.
(2) I, 8.

Le célèbre Montécuculli, le digne émule de Turenne, ne s'est pas fait scrupule d'adopter, dans ses *Principes de l'art de la guerre*, un grand nombre de maximes de Végétius, et cet éloge tacite n'est pas moins glorieux pour lui qu'il ne l'est d'être mis à côté de Scipion et de Sempronius. « On ne peut prudemment, dit Montécuculli, hasarder une bataille avec des troupes qui ne sont ni disciplinées, ni aguerries. Et qui serait assez fou pour le faire? Ce ne sera ni Scipion, ni Sempronius, ni Végèce (1). » La conduite de ces deux généraux se rapporte parfaitement aux préceptes de Végétius, auxquels Montécuculli fait allu-

si
m
le
ci

er
ne
l'a
no
Li
gu
ce
se
le

gard de l'attaque et de la défense des places, dont il donne à peine une idée, comme s'il n'avait écrit que pour ceux de son temps, et que son ouvrage ne dût pas pousser au loin dans la postérité. Cependant, cette

(1) Livre II, chap. 2.

mes. « Nous ne voyons pas, dit-il, que le peuple romain ait subjugué l'univers entier par un autre moyen que par l'exercice des armes, par la discipline des camps et par l'usage de la guerre. Eh! qu'auraient pu contre les nombreuses troupes des Gaulois les petites armées romaines? Qu'aurait pu oser contre la procérité des Germains notre brévité, à nous? Que les Hispani l'aient toujours emporté sur les nôtres, non-seulement par le nombre, mais aussi par les forces du corps, c'est chose manifeste. Les Africains toujours nous ont dépassés en ruses et en richesses. Personne jamais n'a douté que les Grecs ne l'emportassent sur nous par les arts et par les lumières. Mais contre tout cela, il nous a été profitable de choisir habilement des soldats nouveaux; de leur enseigner le droit des armes, pour ainsi dire; de les fortifier par un travail quotidien; de les préparer par les exercices du champ de *Mars* à tout ce qui peut arriver dans l'armée, dans les combats, et de punir sévèrement les paresseux. La connaissance du métier de la guerre nourrit le courage. Nul ne craint d'exécuter ce qu'il est sûr d'avoir bien appris. Le petit nombre d'hommes bien exercés est plus prompt à la victoire, tandis qu'une multitude qui est inhabile et mal enseignée se trouve toujours exposée au massacre (1). »

On ne peut lire, en effet, sans surprise le détail dans lequel les Romains entraient pour exercer leurs soldats nouveaux, leurs *tirones*. On leur enseignait par principes à marcher, à courir, à sauter; on les assujettissait aux manœuvres les plus pénibles et les plus

(1) I, 1.

continues. Cavaliers et fantassins, ils passaient par ce dur apprentissage, que Végétius aime tant à retracer, car il se plaint vivement du luxe et de la mollesse qui avaient affaibli la discipline antique, et ôté à l'infanterie de son siècle le casque et la cuirasse. Il se déclare contre les grandes armées, et en fait sentir les inconvénients; le plus grave de tous, c'est la difficulté de les faire mouvoir, de les conduire sûrement dans une longue marche, de les entretenir de vivres, de bois et de fourrage.

Végétius nous offre de précieux documents sur l'organisation des armées romaines, sur la nature des armes offensives et défensives, sur la vie matérielle des soldats, qui avaient alors une sorte de caisse commune où entraient de sages et utiles épargnes. Le traité *de la Chose militaire* est trop peu connu, et mérite sûrement d'être étudié, de quelque manière qu'on l'envisage. L'histoire peut y puiser de curieuses données, et, bien que, en raison des changements que le temps, la différence des armes, la manière de fortifier les places ou de les assiéger, ont apporté dans l'art militaire, Végétius présente beaucoup de choses qui ne peuvent être d'aucune utilité pour la tactique moderne, il ne faut pas croire néanmoins qu'on doive le renvoyer aux seuls gens de lettres, aux seuls amis de l'antiquité. Cet ouvrage est fondé sur des principes généraux, dont la connaissance peut devenir grandement utile à ceux qui veulent embrasser la profession des armes.

Nous ne savons rien sur la vie de Végétius. Les diverses préfaces qu'il a mises en tête des livres de *la Chose militaire* nous montrent qu'il vivait sous le règne

de Valentinien II, jeune prince loué par saint Ambroise, et qui fut assassiné à l'âge de vingt ans environ. Ce sont les éloges mêmes de Végétius qui font conjecturer avec toute certitude qu'il ne doit parler que de Valentinien II. Il est manifeste que l'auteur était chrétien ; peut-être aussi tenait-il à l'Arianisme. « Les soldats, dit-il, jurent par Dieu, par le Christ, par le Saint-Esprit, et par la majesté de l'empereur qui, après Dieu, doit être l'objet de l'amour et de la vénération du genre humain (1). » Il était plus court de mettre *par la Trinité*, ainsi que le remarque Bourdon de Sigrais ; mais Végétius vivait dans un siècle arien, et un arien pouvait se servir des mêmes termes que les trinitaires, sans les entendre de la même manière.

Les critiques modernes s'accordent à regarder notre Végétius du quatrième siècle comme différent de Publius Végétius, qui est auteur d'un traité de médecine vétérinaire, — *Ars veterinaria, sive Mulomedicina*, — inséré dans les *Scriptores Rei rusticæ ;* Biponti, 1787, in-8, tom. III. Suivant Schoell, ce Végétius est postérieur à l'autre de quelques siècles. Le nom de Publius ne serait-il point un indice du contraire ?

Enfin, il existe un petit ouvrage adressé probablement à l'empereur Théodose le jeune et à son fils, puis intitulé : *De Rebus bellicis*. Ce livre traite non-seulement de choses militaires, mais encore de différentes

(1) II, 5. Il existe plusieurs trad. de Végétius. Celle de Nicolas Wolkier, que Bourdon de Sigrais n'avait pas trouvée dans les bibliothèques de Paris, se trouve dans celle de Lyon. Quoique les éditions latines partagent en quatre livres seulement l'ouvrage de Végétius, nous l'avons divisé en cinq, d'après Bourdon de Sigrais. Cette division est d'ailleurs naturelle.

CHAPITRE XIII.

Médecins.

Pendant les siècles que nous étudions, les Romains n'ont pas fait faire de sensibles progrès à la médecine ; les écrivains qui s'en occupèrent se sont copiés les uns les autres, ou bien ils ont abrégé et compilé les anciens, en y ajoutant toutefois les préjugés et les superstitions de leur époque.

Marcellus, surnommé *Empiricus*, parce qu'il était de la secte empirique, vivait sous Théodose, et il semble qu'il ait eu quelque office à la Cour de cet empereur (1), d'où l'on pourrait inférer qu'il était chrétien, si l'on n'en avait pas d'ailleurs des preuves qui sont tirées de la préface et de quelques endroits de son livre. Néanmoins, tout chrétien qu'il était, Marcellus a indiqué pour guérir des maladies *plusieurs* moyens superstitieux, comme sont certaines paroles prononcées par le malade ou par d'autres ; comme sont encore certains billets dans lesquels on écrit quelques vers grecs ou latins, ou quelques mots barbares. Ces paroles, ou ces mots, appelés en grec επαοιδαι, et

(1) *Marcellus, vir inlustris, ex magno officio Theodosii senioris.* C'est le titre que Marcellus se donne dans sa préface.

en latin *carmina*, *incantamenta*, répondent à nos expressions de *charmes*, d'*enchantements*.

Au reste, l'ouvrage de Marcellus est un recueil de médicaments pour toutes les maladies, et ce recueil est emprunté de plusieurs auteurs. Marcellus était né à Bordeaux. On le classe parmi les médecins, parce qu'il a écrit sur la médecine, mais sa préface peut faire douter qu'il ait été effectivement médecin (1).

Vindicianus, qui prend le titre de *Comte des Archiatres de l'empereur Valentinien* I, dans une lettre qu'il écrit à ce même empereur, et que nous avons aujourd'hui encore, était de la *secte Méthodique*. La lettre dont je viens de parler semble le dire; tout au moins y découvre-t-on l'esprit de cette Secte, qui blâmait les remèdes des autres médecins; et en particulier les saignées réitérées, l'artériotomie, les cautères; puis les autres secours tirés du fer et du feu, toutes choses que les méthodiques traitaient de cruelles. Une autre preuve que Vindicianus était Méthodique, c'est qu'il fut le maître de Théodorus Priscianus (2), qui était certainement de la secte en question.

Saint Augustin dut beaucoup à Vindicianus. « Il y avait alors, dit-il, un homme d'un grand sens, un homme très-habile et très-célèbre dans l'art de la médecine, lequel de sa main proconsulaire, avait posé sur ma

(1) Daniel Le Clerc, *Hist. de la Médecine*, IIe partie, livre II, chap. 7, *pag.* 380.

(2) Magister meus, quo me usum esse præceptore præmiseram, dum viveret bellus habebatur, qui nunc orbe toto Vindicianus celebratur. Et profecto nullius unquam virtus digne suo seculo honorata est, vel quod invidiæ fortunæque locus inter vivos maneat, vel quod a miseriæ orto desiderio celebretur post fata probatio.

tête malade la couronne du combat, mais ne l'avait pas fait comme médecin, car c'est vous, Seigneur, qui m'avez guéri de cette maladie, vous, Seigneur, qui résistez aux superbes, et qui donnez la grâce aux humbles. Pourtant, est-ce que vous manquâtes de venir à mon aide par le moyen de ce vieillard, et de remédier aux maux de mon ame?

» En effet, comme j'étais entré dans sa familiarité, et que ses discours, — bien que sans ornement de langage, étincelaient néanmoins de pensées vives, et avaient autant de gravité que d'agrément, — comme donc ses discours me trouvaient toujours auditeur attentif et assidu, alors, sitôt qu'il connut par nos entretiens que je m'adonnais aux livres généthliaques, il me conseilla avec une bonté toute paternelle de les rejeter loin de moi, et de ne point inutilement consacrer à cette vanité des soins et des efforts que réclamaient des choses utiles. Il ajouta que, dans les premières années de sa vie, lui-même s'était livré à cette étude, et qu'il avait voulu en faire profession pour gagner sa vie; que, étant arrivé à comprendre Hippocrate, il aurait pu aussi comprendre ces livres-là, et que s'il les avait abandonnés, pour cultiver la médecine, c'était uniquement parce qu'il en avait reconnu l'insigne fausseté, et qu'il ne voulait pas, homme grave, gagner sa vie en trompant les autres. « — Quant à toi, » me dit-il, qui as la rhétorique pour vivre avec ai- » sance dans le monde, c'est par un libre goût, mais » non point par l'exigence de la chose domestique, » que tu suis cette science mensongère, et c'est pour » toi une raison de plus de m'en croire là-dessus, moi » qui ai travaillé à la connaître avec d'autant plus de

» perfection que j'en voulais faire l'unique ressource » de ma vie. »

» Sur cela, je lui demandai comment donc il arrivait que souvent cette science rencontrât la vérité. Il me répondit, comme il put, que c'était par la puissance du hasard, puissance répandue dans toute la nature. En effet, disait-il, si, lorsque d'aventure on consulte une page quelconque d'un poète, qui chante et qui entend tout autre chose que ce que l'on cherche, il se présente souvent un vers qui répond merveilleusement à l'affaire dont on est occupé (1), rien d'étonnant que, par un instinct supérieur, et sans savoir ce qui se passe en elle, l'ame humaine donne ainsi, non point par un effet de sa science, mais par celui du hasard, une réponse analogue aux actions et aux affaires de celui qui l'interroge. Telle fut la leçon que me donna cet homme, ou plutôt que vous me donnâtes par son ministère (2). »

Nous voyons dans un autre endroit des *Confessions* (3), qu'il s'agit ici de Vindicianus, vieillard plein d'esprit, dit-il, *acuto seni*, et qui, d'un ton ferme et décisif, luttait sans cesse contre les indocilités du fils de Monique. Deux lois, que nous avons dans le code théodosien, et qui sont adressées à Vindicianus, justifient ce que saint Augustin nous dit de son habileté et de sa renommée. La date de ces lois, données en 378 et 379, prouve qu'il ne fut proconsul qu'après ces années-là, et qu'ainsi Augustin ne remporta le prix de poésie qu'à l'âge de 25 ou de 26 ans.

(1) Voilà les sorts des poètes ; ils furent remplacés par les sorts des Saints.

(2) *Confessions*, IV, 3. — (3) *Ibid.* VII, 6.

Saint Augustin rapporte de Vindicianus un mot qui lui fait honneur :

« Ce grand médecin de nos temps, Vindicianus, dit-il, ayant été consulté par un malade, fit appliquer à sa douleur le remède qui lui sembla convenable pour l'âge de cet homme ; la guérison suivit l'emploi du remède. Quelques années après, la même douleur étant revenue, on s'imagina qu'il fallait user du même remède ; cela ne fit qu'augmenter le mal. Tout étonné, le malade appelle le médecin, et lui raconte la chose ; mais le médecin, qui avait une grande pénétration, lui répondit : *Vous vous êtes mal trouvé de ce remède, parce que je ne vous l'avais point ordonné.*

» Cette réponse fit croire à plusieurs de ceux qui l'entendirent, et qui ne connaissaient pas assez Vindicianus, qu'il se reposait non point sur l'art médical, mais sur je ne sais quelle puissance illicite. Comme ils le prièrent, dans leur étonnement, de s'expliquer, Vindicianus leur fit comprendre ce qu'ils n'avaient pas compris d'abord, savoir qu'il n'aurait plus ordonné ce remède pour un tel âge (1). »

Théodorus Priscianus avait d'abord écrit en grec quelques livres de médecine, à la persuasion d'un de ses collègues qu'il nomme Olympius, après *quoi*, comme on l'apprend de lui-même, il écrivit en latin ceux que nous avons aujourd'hui, et qui sont au nombre de quatre. Le premier est intitulé : *Logicus*, quoiqu'il n'y ait là rien moins que des raisonnements philosophiques. Dans sa préface, au contraire, l'auteur s'emporte contre les médecins philosophes ou raison-

(1) *Lettre* CXXXVIII, 3, édit. Bénéd.

heurs. « Si des gens non instruits, des gens grossiers, et formés par la seule nature, sans l'être par la philosophie, s'occupaient de médecine, nous serions affligés de maladies beaucoup plus légères, et nous userions de remèdes plus faciles. Mais une telle route a été délaissée par des hommes qui, se passionnant pour l'éloquence, mettant leur principale gloire à écrire et à disputer. » Tout le reste de cette préface est plein d'exclamations contre l'abus que notre auteur vient de censurer, et il se déclare si ouvertement pour les Empiriques, que l'on jurerait qu'il était de leur secte. Je ne vois pas pourquoi ce premier livre est intitulé : *Logicus*, dans l'édition d'Alde. Celle de Bâle intitule ce même livre : *Euporiston*, c'est-à-dire, *des remèdes aisés à faire*, ou *à trouver* (1). L'auteur le dédie à son frère Timothée.

Il lui dédie également le second, où il traite des maladies aiguës et des maladies chroniques. Ce second livre est intitulé : *Logicus*, dans la dernière édition dont nous venons de parler, et ce titre semble assez convenable, parce qu'il y a du raisonnement dans le livre. Le troisième traite des maladies de la femme ; c'est pourquoi il est intitulé : *Gynæcia*. Il est adressé à une femme qui est différemment nommée dans les différentes éditions. Celle d'Alde et celle de Strasbourg l'appellent *Victoria*. Celle de Bâle la nomme *Salvina*. Le quatrième livre, qui a pour titre : *de Physica scientia*, est adressé par l'auteur à son fils Eusébius. Le commencement de ce livre ne répond point

(1) L'éditeur de 1532, Strasbourg, in-fol., prend ce mot d'*Euporiston* ou d'*Euporistos*, pour un nom d'homme.

à son titre, c'est-à-dire qu'il n'y est traité de rien moins que de la *physique*. On n'y trouve que des descriptions de médicaments pour diverses maladies, ou des remèdes spécifiques et empiriques, dont quelques-uns sont même superstitieux. Mais, sur la fin, il y a quelques questions qui concernent la physiologie médicinale. L'auteur y examine la nature du sperme, celle de quelques parties du corps, et quelques-unes des fonctions animales, le tout fort grossièrement. Ce quatrième livre ne se trouve pas dans l'édition de Bâle.

Au reste, il paraît, d'après le second des livres de Priscianus, qu'il était de la Secte Méthodique. Il commence toujours ses cures, comme faisaient ceux de cette secte, par le choix d'une chambre convenable au genre de la maladie dont il traite, et cela par rapport au relâchement ou au resserrement. Dans la péripneumonie, par exemple, qui est, suivant les Méthodiques, une maladie de resserrement, il veut que la chambre où couche le malade soit claire et chaude, parce que, dit-il, cela sert à relâcher. Il parle aussi très-souvent des cercles des Méthodiques. Il saigne à peu près comme eux, dans l'espace des trois premiers jours de la maladie, bien qu'il craigne quelquefois la saignée, vu qu'il pense que l'on peut s'en passer, et que l'on peut lui substituer quelque autre remède, en des occasions où l'on croit ordinairement qu'elle est d'une indispensable nécessité.

Mais, quoique notre auteur soit de la secte Méthodique, il ne laisse point de s'éloigner à divers égards de la pratique des plus anciens médecins de cette Secte. Il ordonne souvent des purgatifs, ce que ne faisaient

point les Méthodiques. Il se jette aussi sur les spécifiques, et ne suit point, dans l'administration des autres remèdes, l'ordre exact et scrupuleux que suivait Soranus. On ne trouvera pas cela étrange, si l'on considère que Théodorus Priscianus vivait environ trois cents ans après lui, et que, du temps même de Soranus, les Méthodiques n'étaient pas tous unanimes; en sorte que, si dans le temps de l'établissement, ou du plus haut période de la Secte dont il s'agit, les médecins qui l'avaient embrassée, n'avaient pu convenir entre eux de divers articles, il n'est pas surprenant que ceux de cette même secte qui ne sont venus que trois ou quatre siècles après les premiers, se soient distingués à certains égards. Ce en quoi ces derniers différaient des autres n'empêche point qu'ils ne doivent aussi être regardés comme Méthodiques, car enfin ils n'avaient pas abandonné le principe fondamental de la Secte, lequel consistait à ne reconnaître que deux genres de maladies, le genre *relâché* et le genre *resserré*.

Nous venons de dire que Théodorus Prisciamus vivait environ trois cents ans après Soranus, qui florissait sous Trajan. Lorsque Priscianus nous raconte lui-même qu'il fut disciple de Vindicianus, il nous montre ainsi qu'il vécut sous Gratien, ou sous Valentinien II, ou même un peu plus tard. Son style se rapproche en quelque chose de celui de Cœlius Aurélianus, ce qui peut faire penser qu'il était Africain, comme ce médecin de Sicca. Les œuvres de Prisciamus furent publiées en premier lieu à Strasbourg, mais on lui donne dans cette édition de 1532, le nom de Q. Octavius

Horatianus, et le titre d'*Archiater*. Cette édition est d'ailleurs pleine de fautes, comme l'a remarqué Reinesius, qui, dans ses diverses leçons, explique plusieurs passages de notre auteur. La même année, il s'en fit, à Bâle, une autre édition, sous le nom de Théodorus Priscianus, mais il y manque le quatrième livre. En 1547, Alde, ou ses fils, en donnèrent enfin une troisième, où les œuvres de Priscianus se trouvent jointes à celles de tous les anciens médecins, qui ont écrit en latin. Théodorus n'y prend pas, comme dans la première, le nom d'*Archiater* (1).

On a discuté beaucoup pour savoir si cette dignité indiquait le premier médecin, le chef des médecins d'une ville, ou bien le médecin du prince. Il paraît que ces deux opinions peuvent se concilier, en admettant que le premier médecin, Αρχων των ιατρων, était en même temps le médecin du prince, Ιατρος του αρχοντος. Depuis Constantin le grand, il y eut des *archiatri palatini*, qui appartenaient aux officiers du palais, et qui étaient quelquefois décorés de la *comitative* du premier ordre. Depuis le Ve siècle, ils furent même placés sur la ligne des *ducs* ou *vicaires*. Chaque ville, ou chaque quartier de ville, avait son médecin particulier; Antonin-le-Pieux, en fixa le nombre à dix dans les grandes villes, à sept dans les moyennes, et à cinq dans celles de troisième ordre. Ces médecins portaient le titre d'*archiatri populares*, et formaient entre eux un corps, *collegium*, *ordo*. Ils étaient nommés non point par les gouverneurs des pro-

(1) Dan. Le Clerc, *Hist. de la Médecine*, *pag.* 495.

vinces, mais par le peuple et par les municipalités de chaque endroit. Les autres médecins étaient subordonnés à ces corps, qui exerçaient sur eux une inspection sévère, et les punissaient des fautes qu'on leur imputait.

CHAPITRE XIV.

Géographes.

Les armées romaines avaient porté jadis à travers le monde entier leurs aigles victorieuses. L'empire, il est vrai, croulait de toutes parts aux siècles que nous étudions, mais le mouvement militaire était rapide toujours et continuel. Il fallait être à toutes les frontières, traverser les monts et les fleuves, sillonner en tout sens les vastes régions qu'avaient foulées les pieds triomphateurs de tant d'habiles généraux. Comme les itinéraires sont d'une indispensable nécessité pour les expéditions militaires, il est possible qu'un monument dont la rédaction définitive semble dater du IVe siècle, ait été originairement un de ces anciens itinéraires, dressés et mis en œuvre dans l'empire. Il aura dû, avec la succession des temps, s'accroître et s'enrichir de nouveaux noms de villes. Cet *Itinéraire*, connu sous le nom d'*Itinéraire d'Antonin*, ne peut être antérieur au siècle de Septime Sévère et de Caracalla, — il y est question de plusieurs chemins de la Grande-Bretagne, lesquels partent du mur qu'y firent construire ces empereurs, — ni être postérieur au grand Constantin, puisqu'on n'y trouve qu'un pe-

tit nombre de ces surnoms de villes, substitués alors aux anciens noms. C'est ainsi que l'on n'y rencontre nulle part Constantine, qui avait récemment pris ce nom à la place de celui de Cirta, ville de Numidie; que l'on n'y rencontre point non plus Nice en Thrace, qui, sous Constance, remplaça par ce nouveau nom celui d'Ostudizum. Enfin, la ville d'Antarade, à qui le même prince donna son nom, ne figure point ici sous le nom de Constance. Voilà ce que l'on peut dire de plus probable au sujet de l'origine et des progrès de l'*Itinéraire d'Antonin* (1). Mais, prétendre en déterminer l'auteur, ce serait vouloir deviner; il est difficile même de se reconnaître au milieu des nombreuses conjectures de la science.

On attribue à un chrétien du IVe siècle, à un certain *Æthicus*, un ouvrage intitulé : *Cosmographia*, que nous avons encore, et qui, malgré sa sécheresse, est un monument précieux, dans cette disette de matériaux pour la géographie ancienne. L'auteur de cette *Cosmographie* paraît avoir eu sous les yeux les travaux de Xénodoxe, de Théodote et de Polyclète, qui, sous Jules César et sous Auguste, avaient relevé les distances dans toutes les provinces de l'Empire. Il compte sur toute la terre trente mers, soixante-douze îles, quarante montagnes, soixante-dix-huit provinces, trois cent soixante-dix grandes villes, cinquante-sept fleuves, et cent vingt-cinq peuples. Il la distribue en quatre parties, qu'il appelle parties de l'est, de l'ouest, du nord et du sud. A la partie orientale, il donne douze mers, neuf îles, sept montagnes, et les dix provinces

(1) *Veteres Romanorum Itineraria*; Amstel., 1735, in-4°.

de Persis, India, Isauria, Adonis, Phœnice, Mesopotamia, Syriæ, Palæstina, Commagene, Syria Apamæa, Media Syriæ, dans lesquelles il compte soixante-cinq grandes villes, vingt-deux fleuves, et cinquante-un peuples. La partie occidentale renferme onze mers, seize îles, seize montagnes, trente-six provinces, lesquelles forment ensemble la péninsule d'Espagne, les Gaules, la Bretagne, la Germanie, la Rhétie, la Pannonie et l'Illyrie, où l'on trouve cent vingt-huit villes, treize fleuves, et quarante-quatre peuples. Le nord a neuf mers, vingt-quatre îles, onze montagnes, douze provinces, formant la Grèce, la Thrace, la Macédoine, l'Asie-Mineure et l'Arménie-Mineure, où l'auteur compte cinquante villes, dix-neuf fleuves et vingt-neuf peuples. Enfin, il donne à la partie méridionale deux mers, dix-sept îles, six montagnes, douze provinces, toutes situées en Afrique, ou dans la Méditerranée, soixante-quatre villes, deux fleuves et des peuples innombrables, selon son expression. Après cette nomenclature, l'auteur décrit d'une manière un peu plus détaillée, mais bien insuffisante encore, le monde connu aux anciens. Cet ouvrage est utile, surtout parce qu'il s'y trouve des débris d'auteurs perdus. La meilleure édition de la *Cosmographie* se trouve à la suite de Pomponius Méla, de Gronovius, 1722, in-8°.

Un ouvrage inséparable de l'*Itinéraire d'Antonin*, c'est l'Itinéraire de Bordeaux, — ainsi appelé, parce que Bordeaux en est le point de départ. Cet *Itinéraire*, qui, selon les meilleurs critiques, fut rédigé en l'année 333, conduit le voyageur par les mêmes provinces que celui d'Antonin; il lui marque les mêmes

mansions, ou gîtes, les mêmes distances de l'un à l'autre, et l'instruit de plusieurs circonstances qu'il ne doit point ignorer, et qu'on ne trouve pas ailleurs. Il est assez probable que l'auteur était d'Aquitaine, et qu'il vivait sur la fin du règne de Constantin le Grand, ce que l'on peut inférer du consulat de Dalmatius et de Zénophilus, sous lequel il assure avoir fait le voyage de Constantinople à Chalcédoine. Cet *Itinéraire* paraît avoir été dressé principalement en faveur de ceux qui entreprenaient le voyage de Jérusalem, et pour lesquels il devenait un guide des plus sûrs. A la vérité, l'usage des cartes géographiques était alors commun, mais elles se renfermaient dans un trop petit espace, pour pouvoir indiquer en détail au voyageur tous les gîtes, toutes les postes qu'il devait rencontrer sur sa route, les intervalles des unes aux autres, intervalles mesurés par milles, et c'est là cependant ce dont il était nécessaire d'être bien informé pour voyager commodément.

Cette considération rendait les anciens très-attentifs à mesurer scrupuleusement les distances par milles, par stades, etc. Wesseling le prouve par l'exemple de Galien, le médecin, qui, pour empêcher de se fourvoyer à l'avenir, — comme il avait fait en pareil cas, — ceux qui voudraient aller chercher la terre de Lemnos dans l'île de ce nom, leur fournit une espèce de petit itinéraire, qui puisse les guider infailliblement, et, sans doute, il n'eût pas pris cette précaution, si les cartes avaient pu l'en dispenser. L'insuffisance de ces cartes mettait souvent les voyageurs dans la nécessité de recourir, avant leur départ, à ceux qui avaient fait le même voyage, pour tirer

d'eux quelques lumières touchant la route qu'ils devaient tenir, ce qui est confirmé par cette élégante épigramme que Crinagoras, prêt à passer en Italie, adressait au géographe Ménippus :

Πλεῦς μοι ἐπ' Ἰταλίην ἐντύνεται, ἐς γὰρ ἑταίρους
Στέλλομαι, ὧν ἤδη δηρὸν ἄπειμι χρόνου·
Δεῦρο δ' ἐγεμτῆρα περίπλοον, ὅς μ' ἐπὶ νίσους
Κυκλάδας, ἀρχαίην τ' ἄξει ἐπὶ Σχερίην.
Σὺν τί μοι ἀλλὰ, Μένιππε, λάβευ φίλος, ἴστορα κύκλου
Γράψας, ὦ πάσης ἴδρι γεωγραφίης.

« Je vais naviguer vers l'Italie, car je veux retourner vers des amis, dont je suis éloigné depuis longtemps ; mais il me faut un guide pour parcourir les mers, un guide qui me conduise à travers les Cyclades et l'antique Schérie. Toi donc, mon cher Ménippus, viens à mon aide, et décris-moi un cercle indicateur, toi, si habile en toute géographie. »

Un Itinéraire de Jérusalem était d'autant plus indispensable alors, que les Lieux Saints commençaient à briller d'un éclat qui ne s'est plus effacé, car ils ont vu venir le monde tout entier, et, depuis les jours de Godefroi de Bouillon, les plus nobles pélerins, Châteaubriand, Michaud, Lamartine, se sont agenouillés sur la terre miraculeuse,

Qui devoto,
Il gran Sepolcro adora, e scioglie il voto (1).

Saint Jérome, retiré à Bethléem, vers l'an 385, nous a laissé, en divers endroits de ses ouvrages, le plus complet tableau des Lieux Saints. « Il serait trop long, dit-il, de dire combien d'évêques,

(1) Tasso, *Gerusalemme liberata*, cant. XX, St. 144.

de martyrs, d'hommes éloquents et versés dans la science de l'Eglise sont venus à Jérusalem, depuis l'époque de l'Ascension du Seigneur, jusqu'au jour d'aujourd'hui, persuadés qu'il eût manqué quelque chose à leur religion, à leur science, et qu'ils n'auraient pas reçu, comme on dit, la haute main des vertus, s'ils n'avaient adoré le Christ aux lieux mêmes où l'Evangile avait rayonné d'abord sur la croix (1). »

Saint Jérome assure, dans la même lettre, qu'il venait à Jérusalem des pélerins de l'Inde, de l'Ethiopie, de la Bretagne et de l'Hibernie (2); qu'on les entendait chanter, dans les diverses langues, les louanges de Jésus-Christ autour de son Tombeau. Il dit qu'on envoyait de toutes parts des aumônes au Calvaire; il nomme les principaux lieux de dévotion en Palestine, et il ajoute que, dans la seule ville de Jérusalem, il y avait tant de sanctuaires qu'on ne pouvait les parcourir en un jour.

Le même Père de l'Eglise décrit ainsi, dans sa lettre à Eustochium, les stations où s'arrêta la sainte dame Paula. Elle se prosterna devant la croix, au sommet du Calvaire; elle embrassa le Saint Sépulcre, la pierre que l'ange avait dérangée, lorsqu'il ouvrit le tombeau, et baisa surtout avec respect l'endroit touché par le corps de Jésus-Christ. Elle vit, sur la montagne de Sion, la colonne où le Sauveur avait été attaché et battu de verges; cette colonne

(1) *Lettres*, trad. de Grégoire et Collombet, tom. III, *pag.* 121.

(2) *Ibid.*, *pag.* 123.

soutenait alors le portique d'une église. Elle se fit conduire ensuite à Bethléem, et, en passant, s'arrêta au sépulcre de Rachel. Elle adora la crèche du Messie, et il lui semblait y voir encore les mages et les pasteurs. A Bethphagé, elle trouva le monument de Lazare, et la maison de Marthe et de Marie. A Sichar, elle admira une église bâtie sur le puits de Jacob, où Jésus-Christ parla à la Samaritaine; enfin, elle trouva à Samarie le tombeau de saint Jean Baptiste. Mais c'est dans la lettre de Jérome qu'il faut lire tout entier ce religieux itinéraire, qui a quelque chose des couleurs de la Bible et de l'*Odyssée* (1).

Cette Lettre à Eustochium est de l'an 404; il y a conséquemment 1435 ans qu'elle est écrite. « On peut lire toutes les relations de la Terre-Sainte, depuis le Voyage d'Arculfe, jusqu'à mon *Itinéraire*, dit M. de Châteaubriand, et l'on verra que les pélerins ont constamment retrouvé et décrit les lieux marqués par saint Jérome. Certes, voilà du moins une belle et imposante antiquité (2). »

« Ce n'étaient pas seulement les prêtres, les solitaires, les évêques, les docteurs, qui se rendaient de toutes parts en Palestine, à l'époque dont nous parlons; c'étaient des dames illustres, et jusqu'à des princesses et des impératrices; j'ai déjà nommé sainte Paule et sainte Eustochie; il faut compter encore les deux Mélanie. Le monastère de Bethléem se remplit des plus grandes familles de Rome, qui fuyaient devant Alaric. Cinquante ans auparavant, Eudoxie, femme de Maximien Hercule, avait fait le voyage des

(1) Voyez *Lettres*, tom. IV, *page* 345—387.
(2) *Itinéraire*, tom. I, *pag.* CLXXXVIJ, édit. Ladvocat.

Saints-Lieux, et détruit les restes de l'idolâtrie qui se montraient encore à la foire du Térébinthe, près d'Hébron (1). »

Le *Dialogue* de Sulpicius Sévèrus *sur les Vertus des Moines orientaux*, ouvrage dont nous avons parlé déjà, est une preuve encore que la Terre-Sainte attirait de nombreux pélerins. Ce petit *Dialogue* peut s'ajouter aux divers itinéraires de ces premiers siècles (2).

(1) Chateaubriand, *Ibid.*, *pag.* CLXXXVIIJ.

(2) Nous publions une traduction de ce *Dialogue*, dans notre VIe volume de saint Jérome.

CHAPITRE XV ET DERNIER.

Grammairiens.

En parcourant les ouvrages des Grammairiens que nous offrent ces deux siècles, nous comprenons sous cette dénomination non-seulement les auteurs qui ont écrit sur les règles de la langue latine, mais encore divers littérateurs, auxquels nous ne pourrions assigner une place plus convenable. Parmi les premiers, il en est plusieurs qui sont fort intéressants, moins sans doute par le mérite de leurs ouvrages, que parce qu'en citant les auteurs anciens, ils nous ont conservé des fragments de livres perdus.

Ælius Donatus enseignait la grammaire, à Rome, en 354, et eut pour auditeur saint Jérome, qui parle avec éloge de ses talents et de la manière dont il expliquait les comédies de Térence. « Je pense, disait-il à Rufin, je pense que, dans ta jeunesse, tu as lu les Commentaires d'Asper sur Virgile et sur Salluste; ceux de Vulcatius sur les Discours de Cicéron; ceux de Victorinus sur ses Dialogues, et ceux de mon maître Donatus sur les comédies de Térence; ceux encore sur Virgile, ceux enfin d'autres auteurs sur d'autres

écrivains, sur Plaute, sur Lucrèce, sur Flaccus, sur Perse et sur Lucain. Libre à toi d'improuver leurs interprétations, de les blâmer de ce qu'ils n'ont pas adopté le même sens, de ce que dans un même sujet ils énumèrent leurs sentiments et ceux des autres (1). »

Ailleurs, saint Jérome rappelle un joli mot de Donatus. Notre grammairien citant le vers de Térence, *Eun.* Prolog. 41 :

> Nullum est jam dictum quod non dictum sit prius,
> On n'a rien dit qui n'ait été dit auparavant,

s'écria tout-à-coup : « Peste soit de ceux qui ont dit nos pensées avant nous ! » *Pereant qui ante nos nostra dixerunt* (2), parole que l'on a depuis retournée en plus d'un sens.

Il a laissé deux ouvrages, l'un, qui est intitulé : *Ars, sive editio prima de litteris, syllabisque, pedibus et tonis* ; l'autre : *Editio secunda, de Octo Partibus Orationis.* Ces deux parties réunies forment une grammaire complète, et la première grammaire systématique qu'il y ait eu pour la langue latine. Elle a été la base de tous les livres de ce genre. Donatus a aussi laissé un ouvrage intitulé : *De Barbarismo, Solœcismo, Schematibus et Tropis.* Enfin, nous avons de lui un commentaire sur cinq comédies de Térence, l'*Andria*, l'*Eunuque*, les *Adelphi*, l'*Hecyra* et *Phormion.* Ce commentaire n'est pas fort étendu, et a eu le même sort que tant d'autres ouvrages qui ne sont venus jusqu'à nous que mutilés et défectueux. Connaissance

(1) *Adversus Rufinum.*
(2) In *Eccl.* cap. 1.

approfondie et raisonnée de la langue, développement judicieux des diverses parties de l'art, observations justes et quelquefois délicates sur les caractères, sur le but et sur l'effet moral des pièces, tout porte ici le cachet d'un maître habituellement exercé à la critique de détail (1). Ce commentaire de Donatus a été inséré dans plusieurs éditions de Térence, notamment dans celle de Westerhof, publiée à la Haye, en 1726, 2 vol. in-4, et dans l'édition *ad Usum Delphini*. Si nous avions en entier ce Commentaire, disait Westerhof, quelles lumières ne répandrait-il pas sur tant de passages de Térence, dont le sens n'est point encore bien développé (2)! Quelques autres critiques, tels que Tannegui Le Fèvre, ont traité Donatus fort irrévérencieusement.

Nous avons dans Fabricius (3) une Vie de Donatus, que Pierre Daniel trouva dans un ancien manuscrit de la Bibliothèque du Roi. C'est un chef d'œuvre de niaiserie qui doit venir de quelque écrivain de la basse latinité. Nous transcrirons, pour l'amusement du lecteur, le passage où l'absurde anonyme fait le portrait du grammairien. « Erat statura pusillus, capite rotundo in modum vesicæ porci, capillis admodum ratisis et scabiosis, atque melancholico humore madentibus. Facie adeo rustica, uno oculo luscus, altero lippus, collo gracili et grosso, brachiis brevibus et contractis, genibus latis, tibiis oppido curtis et grossis, pedibus latis, et spissis.... Hic calaumaco caput fovens, super quavis ratione consultus breviter omnia

(1) Amar, *Biog. univ.* au mot DONATUS.
(2) Voir la Préface de Westerhof, *pag.* VIII.
(3) *Biblioth. lat.*, tom. III, *pag.* 408, édit. d'Ernesti.

et furibunde explicabat, ita ut nec quidem a discipulis interrogari auderet. Quocirca, dum sæpe furore perstreperet, quippe cui a naso obscœnitas defluebat assidua, Senatu pulsus, cujusdam macellarii famulitio susceptus est. Plura pudet referre. Obiit XIV Kal. Januarii, et projectum est cadaver ejus in fossam qua peregrini aggregabantur. »

Un autre grammairien, Tibérius Claudius Donatus, qui vécut, nous ne savons en quel siècle, mais que nous plaçons ici à cause de la ressemblance des noms, et pour empêcher qu'on ne le confonde avec celui dont nous venons de parler, a laissé des Scholies sur l'*Enéide*, scholies dans lesquelles il parle d'un commentaire sur les *Bucoliques*, mais ce dernier travail est perdu (1).

Tib. Donatus écrivit pour son fils Tibérius Claudius Maximus Donatianus, les commentaires sur Virgile, et comme il trouvait dans le poète les qualités du parfait orateur, il prétendait que c'était à un orateur aussi, et non pas à un grammairien qu'il appartenait d'interpréter l'*Enéide* (2). On comprend dès lors quelle pensée dirige sa plume, et quelle est la tendance de ses interprétations. Il explique surtout les beautés poétiques. Ces scholies forment douze livres; dans le septième, l'auteur en annonce un treizième, où il devait traiter les sujets purement historiques; mais, à la fin

(1) On attribue à Donatus une *Vie de Virgile;* mais divers critiques, Amar, entre autres, prétendent qu'elle n'est qu'un tissu d'absurdités, et qu'elle ne vient pas de Donatus.

(2) Si Maronis carmina competenter attenderis, et eorum mentem congrue comprehenderis, invenies in poëta rhetorem summum atque intelliges Vergilium non grammaticos, sed oratores præcipuos tradere debuisse.

du douzième, il annonce qu'il ignore si son âge lui permettra de rédiger cet ouvrage (1). Il manque la fin du Ve livre, celle du VIIIe et le commencement du VIe. En général, ces interprétations nous sont parvenues dans un état bien défectueux. Elles accompagnent ordinairement les anciennes éditions de Virgile (2). On

(1) Il dit cela dans une lettre adressée à son fils Tib. Cl. Max. Donatianus. En voici le texte :

« Incertum metuens vitæ, quod magis senibus incumbit, et proximum est, cursim scripsi quæ potui, relinquens plurima, et ea saltem edi volui quæ tibi ad cætera intelligenda aditus et vias aperirent, ut, si quid mihi adversi accideret, haberes interpretationum mearum quod imitareris exemplo. Verum, quia ex communi voto contingit diutius vivere, hos libros interim legendos curavi, mihi enim certum est dehinc me non esse deserturum in te studium patris, ut tibi, quantum potuero, pari præparem cura quæ propter supra dictam causam videor omisisse ; sic enim fiet ut origines singularum personarum, quas Vergilius Æneidos libris comprehendit, et quæ in aliquo studio floruerunt, aut nullius fuerint meriti, vel, contraria deligendo, depressæ sint, simul etiam cognoscas oppidorum insularumque rationem, regionum, montium, camporum vel fluminúm, templorum ac fanorum, herbarum quin etiam et lignorum vocabula, et cætera his similia. Sed hæc sic accipias velim ut ex commentariis scias veterum me esse collecturum, antiqua enim et fabulosa, ac longinquitatis causa incognita, nisi priscorum docente memoria non potuerunt explicari. Proinde ; si hæc longiori ejus suffragio complere valuero, erit tibi gratissimum labore potius patrio ista didicisse quam tuo. Si minus legendi sunt tibi veteres, necessario collecta condiscas. Interea non deerit etiam in hac. »

(2) Entre autres exemplaires, la Bibliothèque de Lyon en possède un qui fut imprimé en 1517, à Lyon même, par Jacques Sacon, et qui porte au bas du frontispice la signature d'Amyot.

Une édition de 1547, publiée à Bâle, chez Henricpetri, nous offre sur le frontispice un Dialogue entre le lecteur et le libraire. Voici les vers qui concernent Donatus :

BIBLIOPOLA.

Præclarum Donati opus est, quo scripta Maronis
Explicat.

doit encore à Donatus les arguments des *Métamorphoses* d'Ovide.

Marius Victorinus a laissé un long traité *sur l'Orthographe et sur les mètres*, — de Orthographia et ratione metrorum. — Ce grammairien serait-il le même que Maximus Victorinus, dont il reste les trois ouvrages suivants : *De re Grammatica*, *de Carmine Heroico*, — *de ratione Metrorum* ? — Les commentateurs sont partagés sur cette question.

D'ordinaire, on ajoute aux éditions de l'histoire de Florus l'ouvrage de Lucius Ampélius, le *Liber Memorialis*, titre qui peut se traduire par celui de Mémoires. Nous n'avons rien de certain sur la vie de l'auteur ; tout ce que l'on sait, c'est qu'il ne fut point antérieur à Himérius, qui florissait vers la fin du IVe siècle. Or, dans l'extrait d'une déclamation de ce so-

HOSPES.

Ah ! quantum falleris ! ille novus ?

BIBLIOPOLA.

Nobis ; nec talis nostris est visus in oris
Unquam.

HOSPES.

Sed mendas ?

BIBLIOPOLA.

Non habet.

HOSPES.

Unde venit ?

BIBLIOPOLA.

Protulit in lucem nobis Sirenis ab urbe
Fabricius, lustrans sedulus Italiam.

phiste, il est question d'Ampélius (1). Le *Liber Memorialis* renferme cinquante petits chapitres, dans lesquels Ampélius donne à Macrinus, probablement son fils, auquel cet opuscule est adressé, de très-courtes notions sur le monde, sur les éléments, sur la terre et sur l'histoire.

Flavius Mallius Théodorus, qui vécut vers la fin du IVe siècle, jouit d'une grande considération sous le règne d'Arcadius, et fut nommé consul en 399. Il écrivit *sur les Mètres* un utile ouvrage, dont J.-F. Heusinger donna la première édition en 1755, in-4°, d'après un manuscrit de Wolfenbuttel (2).

Aurélius Macrobius Ambrosius Théodosius florissait dans la première moitié du Ve siècle, sous Théodose le jeune. Il dit lui-même qu'il n'était pas Romain (3), et quelques écrivains ont pensé qu'il était né en Grèce, parce que son style présente de fréquents hellénismes. Au reste, il n'y a rien de définitivement résolu sur cette question, non plus que sur la religion de Macrobe. Il porte, dans les manuscrits, la qualité de *Vir consularis et illustris*. On en a conclu qu'il est le *præfectus sacri cubiculi*, désigné dans le code Théodosien, VI, 8; mais des savants ont observé que d'ordinaire cette charge de grand-maître de la garde-robe était

(1) Photii *Biblioth.* Cod. 243.

(2) En 1776, Heusinger en donna une 2e édition, revue sur le manuscrit de la Bibliothèque royale. Elle fut imprimée à Leyde, in-8°.

(3) Nisi sicubi nos sub alio ortos cœlo latinæ linguæ vena non adjuvet..... Petitum impetratumque volumus ut æqui bonique consulant, si in nostro sermone nativa Romani oris elegantia desideretur. *Saturnal.* Prolog.

donnée à des eunuques, et que notre Macrobius avait un fils.

Nous plaçons au rang des grammairiens l'auteur des *Saturnales*, parce que le genre de ses études se portait sur la recherche des principes de la langue. Il reste de lui trois ouvrages. Au premier de ces écrits, Macrobius, prenant pour texte le *songe de Scipion*, fragment du VIe livre de la *République* de Cicéron, — dans lequel Scipion Æmilianus voit son aïeul l'Africain, qui lui montre quelles récompenses les gens de bien reçoivent en l'autre vie, — Macrobius expose à son fils Eustathius les sentiments des anciens touchant le système du monde ; il y reproduit la célèbre Trinité de Platon, soutient l'indestructibilité de la matière, et ne voit dans les divinités du paganisme que des allégories et des phénomènes physiques.

Le second ouvrage de Macrobius est intitulé : *Saturnalium conviviorum libri* VII. En voici le plan d'après l'auteur lui-même. « Pendant les Saturnales, dit-il, les premiers d'entre les nobles citoyens de Rome et plusieurs doctes personnages se réunissent chez Vettius Prætextatus, puis le temps qu'exige la solennité des féries, ils le consacrent à des entretiens libéraux, se donnant réciproquement des banquets avec une exquise politesse, et ne se quittant que pour le repos de la nuit ; car des discussions graves occupent la plus grande partie de tous ces jours de féries, que des propos de table égaient pendant le souper, en sorte qu'il ne se passe aucun moment du jour qui ne soit rempli par des conversations savantes ou enjouées ; mais c'est à table que le discours offre le plus de charmes, car il y a là une liberté plus grande, une gra-

vité moindre. Il en est ainsi, en effet, dans les divers écrivains qui ont décrit des banquets, et surtout dans ce Symposium de Platon, où les convives agitent non pas des questions sérieuses, mais des situations variées où l'amour joue un rôle gai. On y voit figurer Socrate ne cherchant point ; selon sa coutume, à enlacer ni à presser dans des nœuds étroits son antagoniste, mais cherchant plutôt à éviter le combat, et à lui donner le moyen de s'échapper et de fuir. Il faut, en effet, que dans un repas les propos soient d'une grâce attrayante et en même temps d'une décence parfaite. La conversation du matin sera plus forte en raisonnements, et telle qu'elle doit exister entre d'illustres et doctes personnages. Aussi long-temps que vivront les lettres Romaines, l'antiquité nous présentera les Cotta, les Lælius, les Scipions dissertants sur des sujets du plus haut intérêt. Que les Prætextatus, les Flavianus, les Albinus, les Symmachus et les Eustathius, qui ne le cèdent aux premiers ni pour l'éclat du rang, ni pour la vertu, aient comme eux le pouvoir de dire quelque chose.

» Et que l'on ne m'objecte point que j'introduis dans cette société une ou deux personnes beaucoup trop jeunes pour y figurer du vivant de Prætextatus, car les dialogues de Platon autorisent cette liberté. En effet, Parménides est tellement antérieur à Socrate que l'enfance de celui-ci dut à peine toucher à la vieillesse de celui-là, et cependant Platon les met aux prises sur des matières ardues. Une dissertation entre Socrate et Timée, que l'on sait n'avoir pas vécu au même siècle, lui a fourni son sublime dialogue. C'est à l'époque du second voyage de Protagoras à Athènes

qu'il nous montre ce rhéteur disputant avec Paralus et Xantippe, tous deux fils de Périclès, et que l'affreuse peste de l'Attique avait enlevés long-temps auparavant. J'ai donc pu, à l'exemple de Platon, ne pas soumettre au calcul l'âge de ceux que je réunis. Néanmoins, pour que l'on puisse plus aisément distinguer les divers interlocuteurs, je suppose que Posthumianus, sur l'invitation de Décius, expose à ce dernier quel a été le sujet de la conversation, quels en ont été les personnages (1). »

Le premier livre des *Saturnales* nous montre Rome préludant, sous ses rois, à sa grandeur future, au moyen de ses institutions civiles, politiques et religieuses; puis, les derniers chapitres de ce même livre présentent, non point une compilation, mais une dissertation à l'appui du système qui rapportait tous les dieux au soleil. Ce traité succinct, dans lequel Macrobe déploie une immense érudition, nous fait conjecturer, dit M. Ch. de Rosoy, traducteur de Macrobius, que, parmi les païens, la classe instruite se divisait en spiritualistes, qui voyaient dans l'astre du jour l'emblème de la divinité, et en matérialistes, qui le regardaient comme la divinité même.

Le second livre est un choix d'anecdotes et de bons mots, dont la plupart sont nouveaux pour ceux à qui Macrobius est inconnu. Ce livre se termine par de curieux détails sur les mœurs domestiques des Romains, sur leur cuisine et sur les mets qui couvraient leurs tables.

Les quatre livres qui suivent ont le mérite de pré-

(1) *Saturnal.* I, 1.

senter l'explication d'un grand nombre de passages des auteurs classiques. Ce n'est qu'après les avoir lus qu'on peut se flatter de bien connaître Virgile, qui, dans le cinquième, est mis en parallèle avec Homère. C'est bien à tort qu'on a quelquefois accusé Macrobius d'avoir attenté à la gloire de Virgile. Son admiration pour le prince des poètes latins n'est point une aveugle admiration, mais elle est ce qu'elle doit être.

Le septième et dernier livre des *Saturnales* présente une discussion sur plusieurs questions de physique, de littérature et de physiologie.

La latinité de notre auteur se ressent de la décadence de son siècle ; cependant, il faut convenir qu'Erasme et les critiques contemporains se sont exagérés les défauts de son style, parce que les premières éditions n'offraient qu'un texte mutilé et totalement défiguré. Quant aux plagiats et au défaut d'ordre qu'on lui reproche, cela tient principalement au cadre qu'il a choisi. D'ailleurs, on n'a pas voulu voir qu'il y a une différence entre le plagiaire éhonté, et le littérateur consciencieux qui, formant avec goût une collection de ce que lui ont offert de plus intéressant les auteurs accrédités, la donne pour ce qu'elle est en effet. C'est bien le cas de l'illustre platonicien, et, pour s'en convaincre, il suffit de lire ce qu'il dit à son fils, au début même des *Saturnales*.

Le troisième ouvrage de Macrobius roulait sur la différence et sur l'analogie de la langue grecque et de la langue latine ; *De Differentiis et Societatibus græci latinique verbi*. Nous n'en avons qu'un abrégé par un certain Joannes, que Pithou croit être Joannes Sco-

tus, ou Erigène, qui vivait du temps de Charles le Chauve.

M. Ch. de Rosoy a publié une estimable traduction des *Œuvres de Macrobe*; Paris, Didot, 1827, 2 vol. in-8°.

Servius Maurus Honoratus, grammairien du Ve siècle, a été choisi par Macrobe pour l'un des interlocuteurs de ses *Saturnales*. A l'époque où fut composé cet ouvrage, Servius devait être fort jeune, puisqu'on voit qu'il était compté depuis peu parmi les Grammairiens (1).

Selon Macrobe, il unissait au savoir la modestie la plus aimable; cet écrivain le représente comme embarrassé de parler, rougissant, et, quand on l'interrogeait, baissant les yeux, quoiqu'il l'emportât par l'érudition, non-seulement sur tous les jeunes gens de son âge, mais encore sur les vieillards les plus instruits (2).

Or, que le Servius de Macrobe soit bien le même que le commentateur de Virgile, on ne saurait en douter, puisqu'on trouve dans les commentaires de celui-ci beaucoup de passages qui sont acompagnés des observations que Macrobe met sur les lèvres du Servius qu'il introduit dans ses dialogues. De tous les ouvrages de Servius, Macrobe ne cite que les Commentaires sur Virgile, et il le fait avec éloge. Nous

(1) Hos Servius inter Grammaticos doctorem recens professus, juxta doctrinam mirabilis et amabilis verecundiæ, terram intuens et velut tacenti similis sequebatur. *Saturnal.* I, 2.

(2) *Saturnal.* II, 2. Age, Servi, non solum adolescentium qui tibi æquævi sunt, sed senum quoque omnium doctissime. *Ibid.* VII, 11.

possédons cet ouvrage, mais il nous est parvenu tellement défiguré, que c'est une chose très-difficile de distinguer les remarques de l'ami de Macrobe, d'avec celles qui appartiennent à des écrivains postérieurs. Cependant, à travers beaucoup d'observations futiles ou ridicules, on y trouve des faits importants et de curieuses remarques. Les Commentaires de Servius ont été imprimés bien des fois, le plus souvent avec les œuvres de Virgile.

Indépendamment de cet ouvrage, nous avons encore de Servius quelques opuscules, une *Interprétation de la seconde partie de Donatus*; — un traité intitulé : *De ratione ultimarum syllabarum*; — et une introduction à la métrique, sous le titre d'*Ars de pedibus versuum, sive centum metris*, ou simplement *centimetrum*. Ces opuscules se trouvent dans le recueil de Putsch.

Marius Sergius, autre grammairien d'une époque incertaine, mais postérieur toutefois à Servius, nous a laissé un *Commentaire sur la première édition de Donat*, et un autre *sur la Seconde*.

Clédonius, sénateur romain et grammairien de Constantinople, paraît avoir vécu à la même époque que Servius et Sergius, ou peu après. Il a laissé, sous le titre d'*Ars*, un commentaire sur les deux parties de Donatus.

Flavius Sosipater Charisius florissait au commencement du Ve siècle, suivant Saxius; d'autres critiques le croient plus moderne. Il était né en Campanie, professait la religion chrétienne, et enseignait la grammaire à Rome ; il disposa, avec les extraits des livres que renfermaient les bibliothèques de la capitale, un ou-

vrage intitulé : *Institutiones grammaticæ*, qu'il destinait à l'usage de son fils. Cet utile ouvrage, dans lequel Charisius a cité avec grand soin les auteurs dont il s'est servi, était divisé en cinq livres, mais le premier et le cinquième ne nous sont pas parvenus en entier.

Agrœtius, ou Agrætius, grammairien du Ve siècle, a écrit *sur l'Orthographe*, *sur la propriété et sur la différence des mots*, un opuscule qui fait suite au livre de Caper sur le même sujet (1).

Dans la seconde moitié du Ve siècle vécut Rufinus, grammairien d'Antioche, auteur d'un *Commentaire* sur les mètres de Térence, et probablement de deux petits poèmes dont nous avons parlé déjà.

Enfin, il nous reste à juger, au bout de cette aride nomenclature, l'auteur d'une espèce d'encyclopédie, moitié en prose, moitié en vers; elle porte le titre de *Satyricon*, et se compose de neuf livres. Les deux premiers, qui servent d'introduction aux sept autres, sont remplis par un petit roman philosophico-allégorique, roman assez bien imaginé, mais dont le style est rocailleux, obscur et barbare. Il a pour titre : *Des Noces de la Philologie et de Mercure*. On peut voir sur la fin du second livre, à une description du ciel, combien les idées mystiques de la philosophique platonicienne se rapprochaient alors des vérités du christianisme.

Les autres livres du Satyricon sont consacrés aux sept arts libéraux. Le troisième livre traite de la Grammaire; le quatrième, de la Dialectique; le cinquième,

(1) Les ouvrages de ces divers grammairiens se trouvent dans un recueil intitulé : *Grammaticæ latinæ auctores antiqui*, recueil publié par Elie Putsch, Hanovre, 1605, in-4°.

de la Rhétorique ; le sixième, de la Géométrie, et Capella emploie cette expression dans son sens étymologique, car ce livre présente un petit traité de géographie qui n'est qu'un bien court extrait de Pline et de Solin, puis, à la fin seulement, on trouve quelques brèves généralités sur les lignes, sur les figures et sur les solides. Le septième est intitulé : Arithmétique, et roule principalement sur les propriétés des nombres. Le huitième livre est consacré à l'Astronomie. L'auteur y fait tourner Vénus et Mercure autour du soleil, et, suivant Lalande, c'est là que Copernic apris la première idée de son système. Le neuvième livre traite de la musique, et n'est guère qu'un extrait d'Aristide Quintilien.

Les critiques pensent assez généralement que Martianus Capella écrivit au milieu du Ve siècle. Cassiodore nous dit qu'il était né à Madaura, en Afrique, et lui-même, dans les indéchiffrables vers qui terminent son ouvrage, se nomme le *nourrisson de la ville d'Elissa* :

Beata alumnum urbs Elissa quem videt,

soit qu'il fût né à Carthage, soit qu'il y eût reçu son éducation. Dans les manuscrits de son livre, il a le surnom de *Carthaginois* et le titre de proconsulaire, auquel, ce nous semble, il est encore fait allusion par les derniers vers du satyricon. Martianus Capella vécut peut-être quelque temps à Rome. On ignore s'il était chrétien. Ses neufs livres n'ont pas une grande valeur et ne font que grossir le nombre trop grand de ces écrivains secs et arides, qui allaient écrivant de petits abrégés sur toutes les branches de la science.

Soyons justes, néanmoins. Ces livres obscurs et sans éclat ne doivent pas être rejetés avec mépris, car, s'ils ne s'adressent point à l'imagination, aux ardentes facultés de l'homme, ils ont leur mérite, pourtant, lorsqu'on les envisage d'une autre manière. Là se trouvent, en effet, de précieux éléments de linguistique et de philologie ; là, subsistent d'intéressants débris de l'idiome latin, de la langue usuelle et technique. C'est le côté utile et durable qu'il faut reconnaître à tant de modestes traités que les savants ont recueilli avec un soin religieux, et dans lesquels une bonne érudition peut découvrir, aujourd'hui plus que jamais, d'ingénieux aperçus, de féconds enseignements. Au fond de toute littérature, il y a la pensée et la forme, qui l'une et l'autre méritent d'être fidèlement étudiées.

FIN

Notes.

Page 50, ligne 15.

LA PSYCHOMACHIE DE PRUDENCE,

MANUSCRIT AVEC VIGNETTES.

Nous devons cette note à l'obligeance d'un artiste intelligent et consciencieux, M. H. Leymarie.

Il existe, à la bibliothèque du palais Saint-Pierre, à Lyon, un manuscrit de la *Psychomachie* de Prudence, que sa date et ses vignettes rendent doublement intéressant aux yeux des bibliophiles et des archéologues.

Ce manuscrit, qui porte le nº 91, se compose d'un seul volume petit in-4º, vélin, du XIIe siècle, et remarquable par la netteté de ses caractères. Les vers y sont accompagnés de très-nombreuses notes marginales et interlinéaires, dont la plupart ne sont que d'insignifiants synonymes, dignes tout au plus d'un écolier; mais le principal mérite de cet exemplaire n'est pas là : il consiste surtout dans un grand nombre de dessins à la plume, intercalés dans le texte, et fort curieux à consulter comme un spécimen de l'art et des mœurs du XIIe siècle. On y compte cinquante-neuf vignettes, dont quatre grandes qui occupent toute la page. Ce sont, en général, des représentations fidèles des faits décrits dans le poème. On y voit les *vertus* habillées à la mode de Philippe-Auguste, luttant contre des *vices* armés de pied en cap. Vêtements riches, amples et remplis de *sinus* profonds, hau-

berts étroits, épées à large lame, enfin jusqu'aux ustensiles et au style de l'architecture, tout, dans ce manuscrit, trahit l'époque qui vit s'élever les basiliques historiées de Saint-Trophyme d'Arles, de celles Poitiers et de Saint-Gilles. Quoique les dessins dont nous parlons ne soient que des croquis et de simples traits, on y reconnaît une grande facilité d'invention, un sentiment du pittoresque peu commun dans ces siècles reculés, et, malgré la disproportion des figures, beaucoup d'adresse et de netteté. Le sujet est ordinairement bien rendu, sans faux traits, avec franchise et hardiesse. L'artiste ne s'est pourtant pas fié sur sa fidélité à reproduire le texte, car il a accompagné ses groupes de légendes explicatives en prose.

On ne doit point s'attendre à trouver dans cette *Psychomachie* un livre de luxe comme les missels et les bréviaires du même siècle, aux vignettes peintes et dorées, aux couvertures d'ivoire *ciselé*, et aux fermoirs d'or incrustés de saphirs. Quelques rubriques, une seule initiale verte, un petit nombre de traits de minium semés sur les figures, voilà tous les moyens dont l'artiste s'est servi pour rehausser ses illustrations. Les dessins, nous le répétons, ne sont ici qu'une explication du texte, une esquisse d'un autre travail plus grand peut-être, mais une esquisse ferme et spirituelle, moins remarquable par son fini que par ses intentions, moins intéressante encore par son sentiment artistique que par les documents qu'elle nous livre sur la vie et les costumes du milieu du XIIe siècle. Nous avons assimilé ce manuscrit à une basilique romane; cette comparaison serait encore justifiée par l'aspect du premier de ses dessins représentant le Christ assis au milieu d'une *vesica piscis*, entouré de ses apôtres et de ses élus. Aux matériaux près, on croirait voir un de ces portails sculptés que la piété élevait dans le midi de la France, à l'époque qui précéda immédiatement l'ère ogivique.

Ce manuscrit de Prudence est peu connu et ne va pas tout à fait jusqu'à la fin du poème; nous pensons qu'on rendrait un éminent service aux artistes en publiant un fac-simile de ses dessins. Les bibliothèques de Lyon possèdent beaucoup d'autres trésors de ce genre, qui n'attendent, pour être admirés du public, que de tomber d'abord sous les yeux d'un Bastard, d'un Jubinal ou d'un Lasteyrie.

H. L.

Il existe en vers allemands une bonne traduction de Prudence, laquelle porte ce titre : *Aurelius Prudentius Clemens* Feyergesauge, heilige kampfe und mit noten begleitet, von J.-P. Silbert; Wien, bey Wallishausser, 1820, in-8°.

Page 175.

Dans une liste d'écrivains jetée en tête de son édition de saint Paulin de Périgueux, Christian Daum place au rang des poètes latins du IVe ou du Ve siècle, ANDRÉAS ORATOR, dont il nous reste une seule pièce, que Gusmann donna le premier, avec les poèmes de Paulin et de Prosper, à Anvers, chez Plantin, in-16, pag. 114, et qui se retrouve dans les *Inscriptions* de Gruter, pag. MCLXXIV, puis dans les *Adversaria* de Barth, LVI, 16. Nous croyons que cette pièce date, en effet, de l'époque à laquelle on la reporte; le nom même de Rusticiana était commun au Ve siècle.

Andreæ Oratoris de Maria Virgine, ad Rusticianam, Carmen.

Virgo parens hac luce Deum virumque creavit,
Gnara puerperii, nescia conjugii.
Obtulit hæc jussis uterum, docuitque futuros
Sola fides Christo quod queat esse capax.
Credidit, et tumuit; Verbum pro semine sumsit;
Clauserunt magnum parvula membra Deum.
Conditor exstat opus, servi Rex induit artus,
Mortalemque domum vivificator habet.
Ipse sator semenque sui, matrisque Creator,
Filius ipse hominis ostia clausa sui.
Virginis et matris servatur gloria consors;
Mater, das hominem noscere; Virgo, Deum.
Unius colitur duplex substantia nati,
Vir, Deus, hæc duo sunt; unus utrumque tamen.
Spiritus huic genitorque suus sine fine cohærent,
Triplicitas simplex, simplicitasque triplex.
Bis genitus, sine matre opifex, sine patre redemtor,
Celsus utroque modo, celsior unde minor.
Sic voluit nasci, domuit qui crimina mundi,
Et mortem jussit mortuus ipse mori.
Nostras ille suo tueatur numine vitas,
Protegat ille tuum, Rusticiana, genus.

Page 223.

De la Consolation de la Théologie, par Jean Gerson.

Un livre qui rappelle directement par son titre, comme par l'intention de l'auteur, ce que Boéthius écrivait sous les fers, c'est la *Consolation de la Théologie*, ouvrage du célèbre chancelier Gerson. Il venait de quitter le concile de Constance, dont il avait été l'ame, et où il s'était couvert de gloire; son devoir et son désir eussent été de revenir à Paris, car il y était appelé par ses fonctions de chancelier de l'Université, par sa place de chanoine de la métropole, par ses habitudes, par ses nombreux amis et collègues qui l'y attendaient; *mais* il redoutait la vengeance de l'implacable duc de Bourgogne, mortellement offensé des attaques livrées à la doctrine de Jean Petit, son apologiste. Ainsi donc, le chancelier, déguisé en pélerin, erra quelque temps dans les montagnes de la Bavière, s'arrêta enfin à Rathemberg, ville du Tyrol, et fut honorablement reçu per le duc Albert. Il composa, en 418, son livre de la *Consolation de la Théologie*, dialogue en prose et en vers.

Le Chancelier prend la question au point même où l'avait laissée Boéthius, et remplace le langage de la sagesse plus spécialement humaine par celui de la sagesse plus particulièrement divine, la philosophie par la théologie. Les deux interlocuteurs, Volucer et Monicus, nous représentent: celui-là, l'intellect qui discourt et raisonne; celui-ci, l'intellect qui médite et recherche. Quant au troisième personnage, Pérégrinus, — le Pélerin —, c'est l'image de l'homme contemplatif et actif tout à la fois. Gerson ne s'est pas borné à mettre de simples rapports entre son livre et celui de Boéthius; il jette au milieu de la prose quelques pièces de vers, sur des rhythmes toujours analogues à ceux de son devancier. Par malheur, Gerson n'a pas le génie de Boéthius, ni son accent net et ferme, ni sa voix pure et pénétrante; il se perd en de sèches abstractions, où il n'y a bien souvent ni chaleur, ni vie. C'est, au reste, le propre des ouvrages d'imitation, que de rester froids et guindés.

Gerson n'a pas une poésie d'un ordre fort élevé; ses vers pourtant sont assez bons pour l'époque. Dans sa première pièce, il déplore la triste situation où se trouvait alors la France, Paris surtout, que dévorait la guerre civile. Puis, arrive l'exposition du dialogue :

« Monicus (1).

« Est-ce bien Volucer que je vois ? Eh ! oui, c'est lui. Dis-moi, je t'en prie, ô Volucer, d'où viens-tu ? Quelles nouvelles m'apportes-tu, et quel hasard t'amène vers moi ?

Volucer.

» Sache donc, Monicus, qu'avec ton frère j'ai été au concile de Constance jusqu'au départ du souverain pontife, et que, cherchant enfin un asile, je suis parti avec ce même frère, qui a mieux aimé, suivant son surnom, devenir pélerin sur la terre étrangère que de rentrer chez les siens.

Monicus.

» C'est assez, ô Volucer, si tu peux me dire ce que fait le bien-aimé de mon ame, l'amour de mon cœur. N'est-il point triste de se voir comme exilé dans une contrée inconnue et lointaine, où il entend un langage qu'il ne comprend pas ? N'est-il pas un peu affligé de se voir sous le boisseau, ou bien dans l'obscurité, comme les morts du siècle, lui qui était fait pour briller sur le candélabre ?

Volucer.

» Nullement, ô Monicus, car il avait jugé ce temps d'orage ; il avait chaque jour préparé son ame et prévu qu'il faudrait supporter patiemment tout ce qui lui adviendrait. Il se réjouit bien plutôt dans le Seigneur, ne cesse de le glorifier, met sa joie en celui qui est son appui salutaire, et il se regarde comme aidé par les mérites et par les prières d'autrui. Cependant, on ne lui a pas annoncé la moitié seulement des calamités que mes yeux voient avec horreur ; il gémit toutefois sur la vérité et sur la justice foulées aux pieds. Enfin, il pleure sur la désolation d'une célèbre cité, comme Jérémie pleurait autrefois sur les ruines de Jérusalem. ● ●

Monicus.

» Comment se peut-il faire, ô Monicus, qu'étant loin de sa patrie, de ses parents, de ses proches, de ses connaissances, de ses amis, il n'ait pas le cœur dans l'angoisse, l'esprit dans le trouble ?

(1) Ce nom, qui exprime l'idée de solitude, cache celui de Jean Gerson, frère du Chancelier, et Prieur du Couvent des Célestins, à Lyon. Le couvent est aujourd'hui un théâtre et un théâtre fermé !

VOLUCER.

» Rien n'est difficile à celui qui veut. Tu te rappelles, je pense, comment toujours, au milieu même de la foule et des cités, notre pélerin chercha et aima la solitude, je veux dire cette solitude qui est affranchie des soins du dehors et de la calomnie des hommes, et comment il éprouva ce que dit le Sage : *Celui qui s'agite peu acquerra sagesse* (1).

MONICUS.

» Je le sais, Volucer, et j'en parle par expérience.

VOLUCER.

» Or, voilà que maintenant il a fui au loin et s'est relégué dans la solitude, attendant celui qui l'a sauvé de la pusillanimité d'esprit et de la tempête, car il a vu l'iniquité et la contradiction dans la cité ; il s'est envolé comme le passereau qui s'échappe du filet des chasseurs.

MONICUS.

» Il vaincra pourtant quelque jour, crois-moi, Volucer, car la vérité est grande et forte, car elle prévaut et l'emporte sur toutes choses, etc... (2). »

On peut consulter avec fruit une dissertation de Heyne sur la *Consolation de la Philosophie* ; voyez les *Opuscula academica*, Gottingae, 1812, in-8°, tom. VI, pag. 143—168.

Les *Opuscules académiques* de Heyne présentent aussi de curieuses dissertations sur les *Lettres* de Symmaque, sur les écrits d'Ausone, que l'auteur n'hésite pas à regarder comme chrétien, sur ceux d'Ammianus Marcellinus, des anciens panégyristes et de Salvien.

(1) *Eccli.* XXXVIIII, 25.

(2) *Gersonis Opera*, Paris, 1606, in-fol., tom. III, pag. [illegible].

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

Abbon, 36.
Abel, 335.
Ablavius, son épigramme contre Constantin, 43.
Abra, fille de saint Hilaire, 291.
Abraham, 335.
Achab, 337.
Aciscius, martyr de Sarragosse, 55.
Adam, sa chute et ses regrets, 161 ; ses reproches à Eve, 169, 171.
Adéodatus, fils de saint Augustin, 371 ; baptisé par saint Ambroise, 372 et 380.
Adimantus, 403.
Aétius, célébré par Quintianus, 138; par Mérobaudes, 140 et suiv., 202; particularités sur sa vie, 459, 460 et 473.
Æonius, évêque d'Arles, 453.
Æthicus, ouvrage qu'on lui attribue, 507 et suiv.
Agathe (sainte), 75.
Agrœtius, grammairien, son article, 527.
Aimé-Martin, ce qu'il dit de saint Jérome, 346 ; édit. de Fénélon, 396.
Alaric, 111, 201, 259, 368.
Albinus, prêtre païen, 251 et suiv.
Albinus, général romain, 473.
Albofiédis, sœur de Clodovée, ou Clovis; lettre sur sa mort, 467.
Alcide, 117.
Alcimus, poète et rhéteur, 46.
Alde, imprimeur, donne une édition de Th. Priscianus, 504.
Alexandre-le-Grand, ne put se défaire des défauts de Léonides, son maître, 354.
Alexandre (saint) évêque de Jérusalem, 9.
Algardi, vers sur son bas-relief

de saint Léon arrêtant Attila, 474.
Alypius, ami de saint Augustin, 145, 379, 395.
Amalasuinthe, fille de Théodoric, roi des Wisigoths, 220.
Amantius, 269.
Amar, cité, 516, 517.
Ambroise (saint), évêque de Milan, ses *Hymnes*, 73, 97, 102, 207, 214, 233, 237; ses *Lettres*, 238, 253, 290, 300, 305; son article, 311 et suiv., 364; baptise Augustin, 372 et 380, 399, 408; Vie de saint Ambroise, par Paulinus, 417, 423, 476.
Ammien Marcellin, 31, 103, 138, 177; son article, 178 et suiv.; ce qu'il dit du luxe des évêques, 337, 536.
Ammonius Sakkas, docteur chrétien d'Alexandrie, 10.
Ampélius (Lucius), son article, 519.
Ampère (J.-J), ses travaux sur Ausone, 21, 25, 28, 82, 230.
Amyot, 518.
Andréas Orator, vers de lui, 535.
Andrès, cité, 184, 233.
Andronicus, poète grec, 232.
Andilly (Arnauld d'), trad. des *Confessions* de saint Augustin, 383.
Annibalianus, frère de Constantin-le-Grand, 31.
Anonyme, auteur d'un poème *sur la Providence*, 161, 462.
Anthémius, empereur romain, inclinait aux idoles, 129, 133, 203.
Antonin-le-Pieux, 504.
Autonin (itinéraire connu sous le nom d'), 506 et suiv.
Anubis, 306.
Apodémus, martyr, 60.
Apollinaris, fils de Sidoine, 267.
Apollinaris, frère d'Avitus, 270.
Apollinarius, hérétique, 310.
Apollon, 132, 147.
Apollonius, historien grec, 186.
Appius, 214.
Appius Claudius, 206.
Aratus, 42.
Arbogaste, 107.
Arborius Æmilius Magnus, oncle d'Ausone, 17; son article, 31 et suiv.
Arcadius, 201.
Arcadius, 232, 365.
Archélaüs de Cascare, 11.
Archimède, 213.
Architas de Tarente, 215.
Aristide Quintilien, 528.
Aristote, 207, 214, 257, précepteur d'Alexandre, 353.
Arius, 198, 199.
Arnobius, son article, 274 et suiv., 286, 406.
Arvandus, préfet des Gaules, ce qu'en dit Sidoine, 267.
Asper, ses Commentaires sur Virgile et sur Salluste, 514.
Athanase (saint) 198, 289, 290, 291, 297, 307.
Athénagoras, 8.
Atlas, 214.
Atticus, usurpateur du Siége de Constantinople, 415.
Attila, ses rivages, 473; arrêté par saint Léon, 474.
Attusia Lucana Sabina, femme d'Ausone, 17.
Audentia, mère de saint Avitus, 172.
Augurius, diacre, 55.
Auguste, empereur romain, 130.

Augustin (saint) 102, 105, 144, 149, 150 ; maître de saint Prosper, 152 ; son portrait, par ce disciple, 153, 155, 186 ; engage Orose à écrire, 201 ; puisa dans Cicéron le goût de la philosophie, 207 ; ses *Lettres*, 238, 250, 295 ; son récit de la conversion de Victorinus, 305, 357 ; introducteur de la dogmatique, 369 ; son article, 371 et suiv. ; ses *Confessions* imitées par sainte Térèse et par Guibertus, 384 et 385 ; Les *Confessions*, livre de poésie, 386 et 392 ; sainte Térèse les lisait, 387 ; suite de l'analyse des Œuvres d'Augustin, 392 et suiv. ; sa conduite envers Léporius, 417, 423, 476 ; ce qu'il dit du médecin Vindicianus, 497 et suiv.

Aurélianus (Cœlius), médecin, 503.

Aurélius, évêque de Carthage, 153, 417.

Ausone, son article, 16 et suiv. ; 46, 69, 76 ; s'afflige de la conversion de saint Paulin, 77 et suiv. ; 81, 83 ; met à la mode les centons, 98, 112, 225, 233 ; Lettre que Symmaque lui adresse, 234, 536.

Ausonius Julius, père d'Ausone, 17.

Auspiciola, fille de Salvien, 432, 434.

Auxentius, évêque arien, 293, 333.

Avianus, auteur de Fables Esopiques, 43.

Aviénus, poète, son article, 42 et suiv.

Avitus, empereur romain, était chrétien, 129, 133.

Avitus (saint), de Vienne, ses poésies, 162 et suiv. ; ses *Lettres*, 269.

Axius Paulus, poète et rhéteur, 46.

B

Bacchus, 131, 132, 167, 247.

Baillet, son jugement sur le poème *des Ingrats*, 151, 152.

Ballerini, édit. de saint Zénon, 301.

Baltus (le P.), sa *Défense des PP. accusés de Platonisme*, 207.

Barthius (G.), 535.

Basile (saint), 102, 214, 237, 240, 311, 340, 405.

Bassula, belle-mère de Sulpice-Sévère, 195.

Baune (le P. de la), 228.

Bautain (l'abbé), 447.

Bauto, consul romain, 328.

Bellegarde (l'abbé de), trad. des *Offices* de Cicéron, 345 ; des *Sermons* de saint Léon, 476.

Bellérophon, errant aux lieux déserts, 83, 90.

Bénédictins de Solesmes, leurs *Origines de l'Eglise romaine*, citées, 12.

Bénévolus, 366.

Béryllus, évêque de Bostres, 11.

Beugnot, son *Histoire de la destruction du Paganisme* souvent citée, 46, 53 ; son jugement sur Claudien, 109, 123 ; son erreur, au sujet du poète Lucillus, 127, 129 ; son jugement sur Mérobaudes, 138 et

suiv., 255; sur Lactance, 285; sur Firmicus, 289; ce qu'il dit de Victorinus, 309, 312, 313, 329: sur la *Cité de Dieu*, sur Paul Orose et sur Salvien, 406 et suiv.; sur saint Maximus, évêque de Turin, 418 et suiv.
Bigne (de la) son édition des Pères, 175.
Bissula, 18.
Blésilla, 351.
Boethius, ou Boèce, son article, 217 et suiv., 481 et suiv.; son livre de la *Consolation de la Philosophie* rapproché d'un écrit de J. Gerson, 534.
Boissonade, sa *Dissertation sur les vers figurés*, 36.
Bonacci (L.), de Pise, son traité de l'*Abacus*, 482.
Bonifacius, livres de saint Augustin à lui adressés, 403.
Bonifacius, gouverneur d'Afrique, 373.
Bonosus, 348, 350.
Bossuet, 263; ce qu'il a emprunté à Lactance, 286, ce qu'il dit du pape Libérius, 290, 298, 340; passage rapproché de saint Jérome, 362; comparé à saint Augustin, 375, 411, 446.
Bourdon de Sigrais, trad. de Végèce, 494.
Brennus, 119.
Britannicus, 44.
Bruyère (La), 398.
Byron, son *Childe-Harold*, 111.

C

Cacciari (le P.), éditeur des *Œuvres* de saint Léon, 477.
Cæcilianus, martyr, 60.
Caïn, 335.
Caïus, martyr, 60.
Calpurnius, poète latin, 45.
Callimaque, 54.
Camoens, 99.
Candidus, écrivain arien, 310.
Cannegieter, sa dissertation sur Arianus, 43.
Cantwel de Mokarky, trad. de Gibbon, 101.
Capella, son article, 527 et suiv.
Capelle, 36.
Caprasius (saint), 430, 431.
Cardan, ses Mémoires, 376, 384.
Cassianus, martyr, 31, 56, 60.
Cassianus (Jean), son article, 428 et suiv.; adresse quelques *Conférences* à saint Eucher, 444.
Cassiodore, 204, 218, 528.
Castor et Pollux, protecteurs des matelots, 120.
Castor (saint), évêque d'Apt, 429.
Caton, 214, 488.
Caton d'Utique, 452.
Cave, ce qu'il dit de Sulpice Sévère, 191.
Celsus, le philosophe, 7.
Celsus (Cornélius), mathématicien, 488.
Cérès, 167.
Ceriziers (René de), jésuite, trad. de Boéthius, 223; des *Confessions* de saint Augustin, 383.
Cervantès, 99.
César, 214.
Césaire (saint) d'Arles, 173, 453.
Céthégus, 214.
Chamillard (le P.) éditeur de Prudence, 48, 57.
Charisius (Flavius Sosipater), grammairien, son article, 526 et suiv.

Charles-Félix, roi de Piémont, 298.
Charpentier (de Saint-Priest), cité, 131, 237; son jugement sur les *Lettres* de Sidoine, 267, 274.
Chasles (Philarète), ses articles sur les Œuvres de Sidoine, XVI; réflexions sur les monastères, 451.
Chasles (de Chartres), ses observations sur un passage de Boèce, 481 et suiv.
Châteaubriand, cité, 152, 129; trad. de Milton citée, 167; puise dans Ammien Marcellin pour les *Etudes Historiques*, 183; reproduit dans les *Martyrs* la lutte du paganisme coutre le Christianisme, 237; ce qu'il dit des *Lettres* de saint Jérome, 263; sur les Œuvres de saint Ambroise, 335 et 345; sa description des Catacombes, 349; usage qu'il a fait des Vies de Saints par saint Jérome, 363; visite les Lieux Saints, 510; ce qu'il dit des pélerins qui s'y rendaient, 512.
Childe-Harold, de lord Byron, 110.
Chromatius (saint), évêque d'Aquilée, son article, 368.
Chrysippe, 214, 242.
Chrysologue, *Voyez* Pierre.
Chrysostome (saint Jean, dit), 214, 237, 273, 311, 365, 376, 405, 425, 428, 476.
Cicéron, 12; son *Hortensius*, 207, 214, 228; ses *Offices* rapprochés de ceux de saint Ambroise, 343; Lettre de Sulpicius, pour le consoler de la mort de Tullia, 360; son *Hortensius*, 372, 382; commenté par Vulcatius, 514, 521.
Circé, 126.
Citarius, poète et rhéteur, 46.
Claudia, sœur de Sulpice-Sévère, 195.
Claudien, cité 36, 69; son article, 99 et suiv.; 127, 128; ses Panégyriques imités par Sidonius, 129, 140, 143; ses vers sur le ministre Rufin, 361.
Claudius Apollinaris, évêque d'Hiéropolis, 8.
Claudius Marius Victor, poète latin, son article, 159 et suiv.; 226, 460.
Clédonius, grammairien, son article, 526.
Clément (saint), d'Alexandrie, 10.
Cléopâtre, 452.
Cœlestius, son article, 414 et suiv.; 458.
Colesse, trad. de Boéthius, 223.
Columelle, son poème sur la Greffe des Arbres, 41.
Collombet (F.-Z.), trad. de Sidonius, 41; des *Lettres* de saint Jérome, 74, 253; Hymne à saint Zénon de Vérone, 302; *Vie de sainte Térèse*, 389; trad. de Vincent de Lerins et d'Eucher, 430; de Salvien, 431.
Consentius de Narbonne, 26.
Constans, empereur, 291, 316, 317.
Constantin, ce qu'il fit pour le Christianisme, 17 et suiv.; exile Porphyrius et le rappelle, 35 et suiv.; épigramme d'Ablavius contre lui, 43, 50, 53; ne veut pas qu'on lui donne un nom

sacré, 74, 106, 180; appelle Lactance dans les Gaules, 227, 284, 28 , 405.
Constantius, empereur, son caractère, d'après Ammien Marcellin, 181, 232, 289, 291, 292, 297, 304, 507,
Constantius, prêtre de Lyon, 266; son article, 470 et suiv.
Copernic, 528.
Corinne, 160.
Corneille (P.), 68.
Cotta, 522.
Crassus, 214.
Crémentius, martyr, 60.
Cresconius, grammairien, 403.
Crinagoras, son épigramme à Ménippus, 510,
Crispus, fils de Constantin, 44, élevé par Lactance, 277.
Croiseuil de Vertevoye, trad. des *Sermons* de saint Léon, pag. 476.
Cucuphatès, martyr, 56.
Curion, 214.
Cybèle, 418.
Cymodocée, héroïne du poème des *Martyrs*, 251.
Cyprien (saint), évêque de Carthage, son éloge, 12, 55, 57, 274, 275, 286, 399, 406.

D

Dalmasius, frère de Constantin-le-Grand, 31.
Dalmatius, consul, 500.
Damase, pape, ses Poésies, 75; ses Lettres, 310.
Daniel, prophète, 156; commenté par saint Jérome, 357.
Daniel (Pierre), 516.
Dante, 176, 392.
Daphné, 28.
Daum, édit. de Paulin de Périgueux, 162, 532.
Daunou, membre de l'Institut, ce qu'il dit de Symmaque, 233.
David, 339, 340.
Décius, fils du poète Lucilius, 127.
Delille, cité, 19.
Delphidius, poète et rhéteur, 46.
Démétrias, dame romaine, 261, 404, 414.
Demogeot, ses *Etudes* sur Ausone, 21.
Démosthène, 214.
Descartes, 396.
Désidérius, ami de saint Jérome, 186.
Désidérius, évêque de Cahors, 206.
Dexter (Flavius Lucius), saint Jérome lui dédie son livre *des Ecrivains ecclés*, 185.
Didon, 160.
Dioclétien, 275, 276, 277, 283, 285.
Dionysius, diacre et médecin, 174.
Dionysius, de Charax, 42.
Dionysius de Corinthe, 8.
Dionysius d'Alexandrie, 10.
Doissin (le P.) ses vers sur le pape saint Léon arrêtant Attila.
Donatianus, fils de Tib. Cl. Donatus, 517.
Donatus (Ælius), grammairien, 349; son article, 514 et suiv.
Donatus (Tib.-Cl.), son article, 517.
Dosiadas, 34.
Dracontius, poète latin, son article, 158 et suiv.
Ducis, 446.
Dutillet, 296.

E .

Edésius, poète latin, 294.
Eléazar, 336.
Elie, prophète, 336.
Elpidius, poète latin, son article, 173 et suiv.
Encratis (sainte), 58.
Endéléchius, poète et rhéteur, son article, 44 et suiv.
Ennodius, de Pavie, lié d'amitié avec Elpidius, 174; ses rapports avec Pomérius, 453 et suiv.
Ephrem (saint) 72.
Epictète, en quoi son *Manuel* diffère de celui de saint Augustin, 402.
Epiphanius, hist. eccl. 294, 364.
Erasme, ce qu'il dit du poète Prudence, 69; de saint Eucher, 444, 524.
Eromène pythagoricien, 215.
Eschine, 214.
Esculape, 213.
Estienne (Robert), 68.
Eucher (saint), 214, 293, 429; ce qu'il dit de Lérins, 430, 434; son article, 443 et suiv.
Euclide, 487.
Euclide, 214.
Eudoxie, femme de Maximien-Hercule, fait le voyage des Lieux Saints, 512.
Eudoxie, femme de Valentinien III, 475.
Eugendus, abbé du monastère de Condat, 271.
Eugénius, compétiteur de Théodose, 52, 107, 108.
Eugénius, évêque de Tolède, retouche le poème de Dracontius, 158.
Eulalie (sainte), 65, 66.
Eulogius, diacre, 55.
Eulogius de Césarée, 202.
Euménius, rhéteur, 228.
Eunape, ce qu'il dit contre les moines, 126, 138.
Euphrates, 213.
Euric, roi des Wisigoths, 137.
Eusèbe, professeur de Sidoine, 216.
Eusèbius de Césarée, son vaste savoir, 12; saint Jérome traduit sa *Chronique*, 186, 203, 204, 214, 279, 283, 284, 351.
Eusébius, père de saint Jérome, 348.
Eusébius de Verceil, son article, 296 et suiv.
Eusébius, fils du médecin Priscianus, 501.
Eustathius, fils de Macrobe, 521.
Eustochium, 124, 260, 351, 511.
Eutropius, historien latin, son article, 177, 178.
Eutropius, platonicien, 26.
Eutychès, 219.
Evandre, 246.
Eve, 169, 170, 171.
Evodius, ami de saint Augustin, 396.
Evotius, martyr, 60.
Exsupérantius, 111,
Exupère (saint) martyr, 72.
Exupérius (saint), évêque de Toulouse, 259.
Ezéchiel, 260, 349; commenté par saint Jérome, 357.

F

Fabius, 214.
Falconia (Proba), auteur d'un centon chrétien, 98.

Fastidius, son article, 416.
Fatalis, 416.
Fauriel, cité, 131, 132, 194, 195, 207, 217, 227, 231, 439; attribue à Vincent de Lérins un ouvrage qui est de Pomérius, 452; observations sur un passage de l'*Hist. de la Gaule meridionale*, 456 et 457; ses Réflexions sur l'état des lettres et des sciences au Ve siècle, 464.
Fausta, épouse de Constantin, 44.
Faustus de Riez, 136, 429; se plaisait à Lérins, 431.
Faustus, martyr, 60.
Faustus, manichéen, 403.
Félix, martyr de Girone, 55, 60.
Félix, de Nola (saint), 76.
Félix, conférence de saint Augustin avec lui, 403.
Félix, anti-pape, 289.
Feller, 223.
Fénelon, comparé à saint Ambroise, 335; ce qu'il dit d'un passage de ce saint, 347; son traité de l'*Existence de Dieu*, emprunte quelque chose à saint Augustin, 396, 398; ce qu'il dit de saint Augustin, 399; de saint Pierre Chrysologue, 425; ce qu'il dit des Pères de l'Eglise, 457; de saint Léon Ier, 476.
Festus, censul romain, 218.
Firmianus Symposius, poète, son article, 33.
Firmicus (Julius Maternus), son article, 286 et suiv.
Firmicus (J.-M.), le même peut-être que le précédent, 487.
Firmilianus, évêque de Césarée, 11.
Flabus, grammairien et poète, 276.
Flavianus, 522.
Fléchier, 438.
Fleury (l'abbé), 398.
Florus, historien latin, 178.
Folard (le chevalier de), ce qu'il dit de Végèce, 489.
Frontinus, mathématicien, 488.
Fronton, orateur romain, 17.
Fronton, martyr, 60.
Fructuosus, évêque de Tarragone, 55.
Fuscina, sœur de saint Avitus, 171 et suiv.

G

Gabriel (l'abbé A.), trad. des *Confessions* de saint Augustin, 383.
Galla, femme de saint Eucher, 432, 443.
Gallus, 194.
Gaudentius (saint), évêque de Brescia, 325; son article, 364 et suiv.; 423.
Gaudentius, évêque donatiste, 403.
Gaudri, évêque de Laon, 385.
Gélase, pape, 197, 296.
Gélénius, édit. de la *Notitia utriusque Imperii*, 495.
Génésius (saint), 56.
Gennadius, prêtre de Marseille, son livre des *Ecrivains ecclésiastiques*, 294, 289, ce qu'il dit de Julianus d'Eclanum, 416, 434, 443; de Pomérius, 454.
Genséric, 373, 375, 475.
Gerbet (l'abbé), ce qu'il dit de Vincent de Lérins, 449.
Gerbert, *Voyez* Silvestre II.
Gerbert (Martin), cité, 73.
Germanus, 428.

Germanus (saint), ou Germain, évêque d'Auxerre, sa *Vie* par le prêtre Constantius, 472.
Gerson, chancelier de l'Université, sa *Consolation de la Théologie*, 534.
Gerson (J.), frère du chancelier, 535.
Gervaise (Dom), auteur d'une *Vie de saint Paulin*, 97; d'une *Vie de Rufin*, 186; d'une *Vie de Boèce*, 223.
Gibbon, cité, 52 101; son jugement sur Ammien-Marcellin, 183; ce qu'il dit d'une lettre de Sidoine, 267.
Godefroi de Bouillon, 510.
Goes (G. Van der), éditeur des *Rei agrariæ auctores*, 495.
Goring (lord), ce qu'il était, 452.
Gracques (les), formés à l'éloquence par leur mère, 353.
Gratien, élevé par Ausone, 17; son éloge prononcé par le poète, 22, 50, 76, 231, 232; quelle influence saint Ambroise exerça sur lui, 311, 313, 315, 324, 330.
Gray, 82.
Grégoire de Nazianze, 72, 102, 214, 237, 273, 311, 351, 476.
Grégoire (saint) Pape, 186, 369; ses lamentations sur l'invasion des Barbares, 478 et suiv.
Grégoire de Tours, 204, 266.
Grégoire Thaumaturge (saint), 11.
Grégoire (J.-F.), trad. de Sidonius, 41, des *Lettres* de saint Jérome, 74, 253; de Vincent de Lérins et d'Eucher, 430; de Salvien, 431.
Greppo (l'abbé), ce qu'il dit de Prudence, 72.
Gronovius, édit. de Pomponius-Méla, 508.
Gruter, 108.
Guibertus, abbé de Nogent, le livre de sa *Vie*, 384 et suiv.
Guizot, cité, 27, 101, 149; son jugement sur Milton et Avitus, 163 et suiv., 212; ce qu'il dit de saint Hilaire d'Arles, 294, de l'abbé Guibertus, de Nogent 384.

H

Hadrien, empereur romain, 488
Hannibal, 119, 318.
Hector, 22.
Hégésippe (saint), 8.
Héliodore, ami de saint Jérome, 255, 358.
Helpis, femme de Boétius, 218.
Hénoch, 156.
Hennequin (Amar), trad. des *Confessions* de saint Augustin, 383.
Hercule, 246.
Hermas, Père de l'Eglise, 8.
Hérode, 68, 347.
Hérodote, 261.
Heusinger, édit. de Théodorus, 520.
Heyne, 238; son travail critique sur le principal ouvrage de Salvien, 412, 474: ses dissertations sur divers auteurs, 536.
Hilaire (saint), pape, 418.
Hilaire (saint), de Poitiers, 214; son article, 290 et suiv.
Hilaire (saint) d'Arles, son article, 293 et suiv.; sa *Vie*, par saint Honoratus de Marseille, 295 et suiv., 473.
Hilarion, sa vie par saint Jérome, 362.
Hilarius, 291

Himérius, 519.
Hippolyte (saint), 65.
Homère, 17, 54, 176, 524.
Honoratus (saint), évêque d'Arles, sa *Vie* par saint Hilaire, 293, 430, 431.
Honoratus, de Marseille, sa *Vie* de saint Hilaire d'Arles, 295 et suiv.
Honoratus, évêque de Thiaba, 375.
Honorius, 105, 109, 123, 201, 232, 374.
Horace, père des Horaces, 438.
Horace, 71, 130, 160.
Hortensius, 214, 228; formé à l'éloquence par son père, 353.
Hrabanus Maurus, 36.
Hunéric, roi des Wandales, en Afrique, 200.

I

Idatius, évêque d'Espagne, son article, 202 et suiv.
Ignace d'Antioche (saint), 8.
Innocent I, 414, 415.
Innocentius, écrivain latin, 495.
Irénée (saint), 195, 447.
Isaac, fils d'Abraham, 335.
Isaac, donatiste, 289.
Isaïe, commenté par saint Jérôme, 357, 425.
Isicius, père d'Avitus, de Vienne, 162.
Isis, son culte en Égypte, 2.
Isocrate, 438.
Itinéraire d'Antonin, 506 et suiv.; — de Bordeaux, 508 et suiv.; — d'Arculfe, 512; — de Châteaubriand, 512.

J

Jacob, patriarche, 336, 513.
Janus, 63, 329, 420.
Januarius, martyr, 60.
Jaubert (l'abbé), trad. d'Ausone, 28.
Jean-Baptiste (saint), 76, 347.
Jean (saint), évangéliste, 279.
Jean, évêque de Jérusalem, 201, 357, 414.
Jean, de Damas, introducteur de la dogmatique grecque, 370.
Jérome (saint), *cité*, 7, 32; ce qu'il dit du poète Juvencus, 74; saint Paulin lui adresse le panégyrique de Théodose, 77, 102, 124; son portrait, par saint Prosper, 152, 159; son livre des *Ecrivains eccl.*, 185; traduit en latin la *Chronique* d'Eusèbe, 186; son éloge, par Sulpice-Sévère, 192, 197, 201, 203, 214, 249, 250; ses *Lettres*, 251 et suiv.; ce qu'il dit d'Arnobe, 275, 276; de Lactance, 279; de saint Hilaire de Poitiers, 293, 298, 299; consulté par le pape Damase, 310, 325, 344; ce que dit de lui M. Aimé-Martin, 346; son article, 348 et suiv.; ses rapports avec Rufin, 367, 414; sa description des Lieux Saints, 510 et suiv.; auditeur de Donatus, 514.
Jésus-Christ, sa mission, 2 et suiv., 74; poème centonique sur Jésus-Christ, 98, 147; est notre agneau pascal, 155, 157, 264; ce que Platon, s'il revivait, dirait de Jésus-Christ, selon

saint Augustin, 401 ; son tombeau, 511.
Joannes (Scotus, ou Erigène), 524.
Job, 339.
Jornandès, 474.
Joseph, patriarche, 336.
Jovinianus, 357.
Jovius, lettre que lui écrit saint Paulin, 264.
Julia, martyre de Sarragosse, 60
Juliana, 404.
Julianus, 403.
Julianus d'Eclanum, son article, 416.
Julianus, évêque de Carpentras, lié avec Pomérius, 453 ; fait écrire à celui-ci le livre de la *Vie contemplative*, 454.
Julien l'empereur, 7 ; jugé, 14 et 15, 27, 50 ; ce qu'en dit Eutropius, 178, 181, 182, 299, 309.
Julius Constantius, frère de Constantin-le-Grand, 31.
Jupiter, 147, 256.
Justin (saint), 8.
Justine, impératrice, 72, 330.
Justus, médecin, 268.
Justus (saint), de Complut, 56.
Juvénal, 127.
Juvencus, poète latin, son article, 73 et suiv.

L

Lachanius, père de Rutilius, 113.
Lacordaire (l'abbé), sa *Lettre sur le Saint-Siége*, 6.
Lælius, 522.
Læta, 251.
Lalande, 528.
Lactantius, son éloge, 12, 17 ; jugé comme poète, 32, 214, 274 ; son article, 276 et suiv., 288, 289, 310, 406.
Lamartine, x ; 82, 510.
Lampridius, 41, 226.
Latérane (Basilique), 50, 52.
Latour (l'abbé Souquet de), 54.
Launay (Corgne de), sa *Dissertation sur le pape Libère*, 290.
Laurent (saint), 61, 64.
Le Clerc (Jean), édit. de Sulpice-Sévère, 195.
Le Clerc (Daniel), cité, 497, 504.
Le Fèvre (Tannegui), 516.
Lefranc de Pompignan, cité, 128.
Leibniz, 396.
Lemaire, 33, 159.
Léon (saint), pape, 186 ; son article, 473 et suiv.
Léon, ministre d'Euric, 137. 205.
Léonides, précepteur d'Alexandre, 354.
Léontius, 131, 132.
Léporius, religieux de Marseille, son article, 417.
Leroy (Onésime), 446.
Lesbia, 159.
Leymarie (H.), notes sur un MS. de la *Psychomachie* de Prudence ; 531.
Libanius, 178 ; ce qu'il dit d'Ammien Marcellin, 179 ; écrit à saint Basile, 240.
Libérius, pape, son article, 289 et suiv. ; 297.
Licentius, poète latin, son article, 144, 395.
Litorius, général romain, particularités sur sa vie, 459 et 460.
Livius, poète latin, ce qu'il disait à saint Hilaire d'Arles, 295.
Longueval (le P.), cité, 155.
Louis XV, 339.
Luc (saint), 341, 353.

Lucain, 242, 263.
Lucifer, de Cagliari, son article, 297.
Lucillus, poète satirique, 127.
Lucrèce, femme romaine, 90.
Lupercus, martyr de Sarragosse, 59.
Lupus, Religieux de Lérins, 436, 431.
Lupus (saint), évêque de Troyes, sa lettre qu'il écrit à Sidonius, 464.

M

Macaire (saint), 367.
Maccolus, 468.
Macédonius, prêtre, 155, 157.
Macrinus, grammairien, 17.
Macrobius, évêque, son article, 289.
Macrobius, écrivain du Ve siècle, son article, 520 et suiv.
Magnence, 291.
Magnin (Ch.), 28.
Mai (Angélo), éditeur des Fragments de Symmaque, 231.
Maistre (Joseph de) emprunte de saint Augustin pour les *Soirées*, 396.
Majorianus, empereur romain, était chrétien, 129, 130, 133.
Malassis, trad. de Boéthius, 223.
Malchus, sa Vie par saint Jérome, 362.
Malebranche, 208, 396.
Malherbe, cité, 33.
Mamertinus, rhéteur, 228.
Mamertus (Claudianus), ses poésies, 161; sa philosophie, 208 et suiv.; éloge qu'il fait de saint Eucher, 447.
Mamertus (saint), évêque de Vienne, 208.
Marc (saint), 9.
Marcella, 351.
Marcellina, 238, 345.
Marcellinus, auteur d'une *Chronique*, 294.
Marcellinus, jurisconsulte de Narbonne, 296.
Marcellinus, tribun, à qui saint Augustin écrit, 239.
Marcellus Empiricus, son article, 496 et suiv.
Marcien, 474.
Marcus (L.) son *Hist. des Vandales*, citée, 199.
Marie, mère de Dieu; prière que lui adresse Sédulius, 157, 264.
Marius Mercator, son article, 415 et suiv.; 458.
Marnas, Dieu de Gaza, 257.
Mars, père des Romains, 117, 244, 418, 424.
Martène (dom), édit. des Œuvres de saint Orientius, 464.
Martial, sa patrie, 91.
Martialis, martyr, 59.
Martin (saint), de Tours, poème de saint Paulin sur sa *Vie*, 162; Sévère-Sulpice devient son disciple, 189 et suiv.; sa *Vie* par Sulpice-Sévère très-répandue, 194; fondateur des premiers monastères en Occident, 428.
Martin (dom J.-J.), trad. des *Confessions* de saint Augustin, 383.
Massillon, 339, 446.
Matutinus, martyr, 60.
Matter, 435.
Matthieu (saint), 74, 353; commenté par saint Jérome, 357; par saint Chromatius, 368.

Maxime, empereur, 24, 107, 229, 232, 269, 330, 475.
Maximianus, Donatiste, 289.
Maximinus, 402.
Maximus, de Madaure, lié avec saint Augustin, 240, 243.
Maximus (saint), évêque de Turin, son article, 417 et suiv.
Maximus (saint), de Riez, 430, 431.
Mélanie (sainte), 263, 367.
Méliton, évêque de Sardes, 8.
Ménandre, 268.
Ménélas, 22.
Ménippus, géographe, 510.
Mérobaudes, poète latin, son article, 138 et suiv.
Michaud, 510.
Michelet, xvj.
Miltiades, Père de l'Eglise, 8.
Milton, son *Paradis perdu* est rapproché du poème d'Avitus, 162 et suiv.
Minerve, comment la dépeint Firmicus, 287.
Minutius Félix, son éloge, 12; 274, 406.
Moïse, 398.
Moniqne (sainte), mère de saint Augustin, 371; l'entretien à Ostie, 381 et suiv.; 386; intervient dans quelques ouvrages de son fils, 395.
Montécuculli, son jugement sur Végèce, 489.
Montmeyan (de), traducteur des *Soliloques* de saint Augustin, 398.
Morabin, 223.

N

Naboth, 337.
Namphanion, martyr, 242, 245.
Napoléon, 111.
Nazarius, 228.
Nébridius, 379, 397.
Népotianus, 261, 358, sa mort et son éloge funèbre, 359.
Néron, 44, 63, 285.
Nerva, 179.
Nestorius, 415, 416, 429.
Nicomaque, 481.
Niebuhr, son édition de Mérobaudes, 139.
Niobé (danse de), 28.
Noé, 335.
Numa, 62.

O

Odoacre, 218.
Olympius, médecin, 500.
Optatus, martyr de Sarragosse, 59.
Optatus (saint), de Milève, son article, 310, 403.
Orésiésis, son article, 289.
Orgue ancien, 35 et suiv.
Orientius (saint), évêque d'Auch, son article, 458 et suiv.
Origènes, son éloge, 10; aimé dans les Gaules, 192, 286, 351, 357, 406; ce que dit de lui Vincent de Lérins, 450.
Orose, cité, 104; son article, 201 et suiv., 214, 406; fait l'apologie du Christianisme, 409, 414.
Orphée, 213.
Ovide, cité, 38, 160.
Oyend (saint), *Voy.* Eugendus.

P

Pacatus (Latinus), son article, 228 et suiv.
Pacianus (saint), évêque de Barcelone, 185; son article, 310.
Pæon, 117.
Palladia, femme de Salvien, 432, 433.
Palladius, auteur d'un poème sur l'Agriculture, son article, 41.
Palladius, ami de Rutilius, 111.
Pamphilius, martyr, 11.
Pan, 167, 171.
Panard, 36.
Panætius, moraliste grec, 343.
Pantænus (saint), son école d'Alexandrie, 9.
Papianilla, femme de Sidonius, 133.
Paralus, 523.
Parménianus, saint Optatus écrit contre lui, 310; saint Augustin écrit contre lui encore, 403.
Parménides, 522.
Pascal, 149.
Pascentius, 402.
Passina, 159.
Pastor (saint), 56.
Patiens (saint), évêque de Lyon, 472.
Paul-Emile, sa descendance, 361.
Paul (saint), 56, 63, 105, 160, 251, 252, 282, 357; *Commentaires* sur ses Epîtres par Pélage, 414.
Paul (saint), ermite, sa Vie par saint Jérome, 362 et suiv.
Paula (sainte), 251 et suiv., 351, 361, 511.
Paula, jeune, 354.
Paulin, rhéteur, composa la comédie du *Delirus*, 26.
Paulin (saint), de Nola, 28; lié avec Endéléchius, 44; ses Poésies, 76 et suiv., 107, 124, 145; sa lettre à Licentius, 147, 186, 187; écrit à Sulpice-Sévère, 188 et suiv.; Sévère lui demande des documents pour l'Hist. Eccl. 191; lui envoie un cuisinier, 196, 214; invectives contre lui, à sa conversion, 250; ses *Lettres*, 263 et suiv., 443.
Paulin, de Périgueux, son article, 162.
Paulinus, diacrea de Milan, 415; la *Vie* de saint Ambroise, 417.
Paulinus, d'Antioche, 350.
Paulus, ami d'Ausone, 23, 24, 78.
Pavy (l'abbé), trad. de Vincent de Lérins, 450.
Pêche à la ligne, 19.
Peignot, 36.
Pélage, 201, 357; son article, 413 et suiv., 417.
Pellico (Silvio), rapproché de Boéthius, 223.
Pentadius, poète, son article, 38 et suiv.
Perdix, 213.
Pétilianus, 403.
Petit (Jean), 534.
Pétronius, jurisconsulte, 206.
Phèdre, poète latin, 43.
Philastrius (saint), évêque de Brescia, son article, 364.
Philimatia, matrone Lyonnaise; son épitaphe par Sidonius.
Philippe, roi de Macédoine, 353.
Philolaüs, pythagoricien, 215, 487.
Philon, Ecrivain juif, 208.
Phœbadius, évêque d'Agen, 295

Pie V, 298.
Pie VII, 298.
Piérius d'Alexandrie, 11.
Pierre (saint), Apôtre, repose au Vatican, 52, 63, 105; son siége fixé à Rome, 151, 282, 289, 474; sa basilique, à Rome, 477.
Pierre (saint), dit *Chrysologue*, évêque de Ravenne, son article, 424 et suiv.
Piper, son édition d'Endéléchius, 45.
Pithou, 524.
Platon, 9, 207, 208, 214; sa philosophie répandue dans les Gaules, 216, 256, 277, 379; ce qu'il disait de Jésus-Christ, suivant Platon, 401, 521, 522.
Pline l'ancien, 528.
Pline, le jeune, rapproché de Symmaque, 232; de Sidoine, 265.
Plotinus, philosophe grec, 10, 208.
Pluton, 167.
Polybe, 183.
Polycarpe (saint), 8.
Polyctète, géographe, 507.
Polycrate d'Ephèse, 8.
Pomérius, son article, 452 et suiv.
Pompée, 123.
Pope, 19.
Porphyrius, le Philosophe, 7, 10.
Porphyrius, poète, son article, 35.
Possidius, auteur d'une *Vie de saint Augustin*, son article, 373 et suiv.
Posthumianus, 191, 193, 194.
Potamius, 299.
Prætextatus, 521.
Pragmatius, rhéteur, 226.
Primitivus, martyr, 60.
Priscianus (Théodorus), médecin, 497; son article, 500 et suiv.
Probus, préfet du prétoire, 312.
Proculus, ami de Sidoine, 267.
Proculus, saint Augustin lui écrit, 417.
Proculus, poète et rhéteur, 46.
Proserpine, 167.
Prosper Tyro, son article, 148.
Prosper (saint), d'Aquitaine, son article, 149 et suiv.; fragment de son livre *de Promissionibus*, 198, 204.
Protagoras, 522.
Prudence, 31; son article, 47 et suiv., 102, 106, 158, 237; notes sur un ms. de la *Psychomachie*, 531.
Publius, martyr, 60.
Putsch, auteur d'un recueil des anciens grammairiens latins, 527.
Pyrame, 147.
Pyrrhus, 119.
Pythagore, 214, 277, 426, 483.

Q

Quesnel (le P.), édit. de saint Léon, 476.
Quiéta, belle-mère de Salvien, 432.
Quintianus, poète latin, 138.
Quintilianus, martyr, 60.
Quirinus, 93, 106, 114, 120.
Quodvultdeus, évêque de Carthage, 375.

R

Racine (Louis), ce qu'il dit de la poésie, 150 : son poème de *la Grace*, 151, 152.
Ranke, xv, son *Hist. de la Papauté*, citée, 6.

Raphael, peintre, son tableau de saint Léon arrêtant Attila, 474;
Reboul, de Nîmes, viij.
Regnier (Nic.), trad. de Boéthius, 223.
Rémigius (saint), ou Remi, évêque de Rheims, ses *Lettres* à Chlodovée, 467 et suiv.
Rémus, 62.
Réposianus ou Népotianus, son article, 16.
Rhéa, 167.
Ricimer, 133.
Rollin, 398.
Romanianus, père du poète Licentius, 145.
Rome chrétienne au IVe siècle, 51.
Romulus, 62, 65.
Roscia, fille de Sidoine, 268.
Rosoy (Ch. de), trad. de Macrobe, 523, 525.
Ross, auteur d'un poème œutonique, 98.
Ros-Weyde, son recueil *Vitæ Patrum*, 187.
Rousseau, ses *Confessions* jugées par M. Villemain, 376.
Rue (Le P. de la), orateur chrétien, 339, 438.
Rufin, ce que saint Jérome et Claudien ont dit de la chute de ce ministre, 361.
Rufin, d'Aquilée, trad. de l'*Hist. Eccl.* d'Eusèbe, et la complète, 186 et suiv., 191, 204, 214, 284, 349, 357; son article, 367 et suiv.
Rufinus, grammairien, son article, 527.
Ruinart (Dom), 200; édit. de Victor de Vita, 201.
Rumoridus, consul romain, 328.
Ruricius, évêque de Limoges, ses *Lettres*, 269; lié avec Pomérius, 453.
Rusticiana, 535.
Rusticus, évêque de Narbonne, 477.
Rutilius Numatianus, poète latin, son article, 109 et suiv., 138.

S

Sacy (Le Maistre de), trad. du poème *des Ingrats*, 155.
Sainte-Beuve, citation de ses *Pensées d'Août*, 387.
Salia, consul romain, 70.
Salinas, éditeur des Œuvres de saint Hilaire d'Arles, et de saint Vincent de Lérins, 295.
Salmon, abbé, 159.
Salomon, 160.
Salonius, fils de saint Eucher, 443.
Salluste, imité par Sulpice-Sévère, 191; commenté par Asper, 514.
Salvien, 159, 199, 406; son livre *du Gouvernement de Dieu* jugé par M. Beugnot, 410 et suiv.; 423, 429; son article, 431 et suiv.; ce qu'il dit de Litorius, 460, 462.
Sannazaro, 128.
Santeul, son hymne sur la décollation de saint Jean-Baptiste, 347.
Sapaudus, rhéteur, 226.
Sapinaud de Bois-Huguet, 68.
Satan, 161, 167.
Saturne, 63.
Saturninus (saint), évêque de Toulouse, 136.
Saturninus, évêque d'Arles, 291.
Satyrus, 348.

Scipion, saint Jérome à son tombeau, 349, 489.
Sécundinus, 403.
Sécurus Mélior, rhéteur, 226.
Sédulius, poète latin, son article, 155 et suiv.
Sempronius, général romain, 489.
Sénèque, 17, 261.
Sérapis, 257.
Séréna, femme de Stilichon, 99.
Sergius, grammairien, son article, 526.
Servius, grammairien, son article, 525 et suiv.
Sévère-Sulpice, 112, 162, 186; son article, 187 et suiv., 201, 513.
Sévériana, fille de Sidoine.
Sévérus, empereur romain, 183.
Sextus Aurélius Victor, historien latin, son article, 177.
Sextus Rufus, historien latin, son article, 178.
Schœll, guide constant de l'auteur, xv; cité, 35, 48.
Sidonius, 27, 43, 71; jugement sur ses poèmes, 129, 138, 161, 192, 206; sa lettre sur la mort de Claudien Mamert, 209 et suiv.; étudie sous Eusèbe, 216, 226; son jugement sur Symmaque, 233; ses *Lettres*, 264 et suiv.; ce qu'il dit de Faustus de Riez, 431; sa lettre sur Vectius, 439, 443; lettre que lui écrit saint Lupus, évêque de Troyes, 464; à Constantius, 471.
Sigismond, roi Burgonde, 270.
Silbert, traducteur allemand des Poèmes de Prudence, 532.
Silvestre II, pape, 482, 484.
Simmias de Rhodes, 34.
Siricius, pape, 477.
Simplicianus, ami de saint Augustin, 305 et suiv.
Sirmond, 138, 158, 162, 165, 174, 202; ce qu'il dit de Pomérius, 452.
Sixtus, 403.
Sixtus III, pape, 473.
Socrate, philosophe grec, 214, 277, 427, 522.
Socrate, Hist. Eccl. 204, 284.
Solin, 528.
Sophronius, traduit en grec le livre des *Ecriv. eccl.* par saint Jérome, 186.
Soranus, médecin, 503.
Sozomène, Hist. eccl. 284.
Sténographie au IVe siècle, 26 et suiv.
Sterculus, 63.
Stercutius, 246.
Stilichon, 99, 105, 107, 109; accusé par le poète Rutilius d'avoir brûlé les livres Sibyllins, 121, 127, 140.
Suétone, 186, 226.
Suidas, 177.
Sulpicius, ami de Cicéron, 360.
Syagrius, consul romain, lettre que lui écrit Symmaque, 286.
Syagrius, poète et rhéteur, 46.
Symmachus ou Symmaque, 24; livres de Prudence contre lui, 50, 78, 106, 129, 177; son article, 231 et suiv.; sa lutte contre saint Ambroise, 314 et suiv., 372, 408, 536.
Symmachus, petit-fils du précédent, ami et parent de Boéthius, 218.
Synésius, xij, 72.

T

Tacite, 183.
Tanaquil, 78, 90.
Tarruténus Paternus, 488.
Tasso (Torquato), 99, 510.
Tatianus, 8.
Térence, 160, 268, 514; expliqué par Donatus, 515; commentaire sur ses mètres, 527.
Térèse (sainte), 384 et suiv.; livre de sa *Vie*, 387 et suiv.
Tertullien, ce qu'il dit du culte des empereurs, 4; cité, 8; son éloge, 12, 57, 274, 275, 286, 298, 406, 420, 448; ce que dit de sa chute Vincent de Lérins, 450.
Tétradius, poète et rhéteur, 46.
Thalès, 214.
Théodore de Mopsueste, 416.
Théodoret, 204.
Théodoric, roi des Ostrogoths, 173, 266, 459.
Théodoric, roi des Wisigoths, en Italie, 218, 219; sa conduite envers Boéthius, 220.
Théodorius (Flavius Mallius), son article, 520.
Théodose, empereur, 24, 52, 70; saint Paulin écrit son panégyrique, 72, 106; commande le poème de Sédulius, 156, 186, 203, 232, 327; saint Ambroise lui résiste, 334, 348.
Théodose le Jeune, 159, 450, 494.
Théodosius, à qui Avianus dédia ses Fables, 43.
Théodote, géopraphe, 507.
Théognostus (d'Alexandrie), 11.
Théon, poète latin, 46.
Théophile d'Antioche, 8.
Thérasia, femme de saint Paulin, 76, 77; Ausone la compare à Tanaquil, 78.
Thisbé, 147.
Thomas, 228.
Tibérius Victor Minervius, grammairien, 17.
Tillemont, 111, 233, 431, 443.
Timée, 522.
Timothée, frère du médecin Priscianus, 501.
Tiraboschi, 233.
Tiron, auteur de signes tachygraphiques, 483.
Tite-Live, en quoi imité par Salvien, 438, 490.
Titianus, 17.
Titus, 123.
Tobie, 339.
Tonantius Ferréolus, 26.
Torribius, évêque d'Astorga, 202.
Toxotius, 251.
Trajan, empereur romain, 488.
Trajan (le Forum de), 108, 132, 134, 138, 139.
Tritenheym, ou Trithème, écrivain ecclésiastique, 75.
Trygétius, ami de saint Augustin, 395.
Tryphon, docteur chrétien, 11.
Tullia, fille de Cicéron, 360.
Turcius Rufus Apronianus, consul, publie les ouvreges de Sédulius, 158.
Turnus, poète latin, 127.

U

Ulysse, 22.
Urbanus, martyr, 60.
Usher, 413.

V

Vaissette (Dom), 111.
Valens, 177, 186, 325, 367.
Valentinien charge de l'éducation de Gratien le poète Ausone, 17, 27, 178, 231, 232, 312, 325, 497.
Valentinien II, 232, 293, 313, 324, 330, 348, 491, 492, 494.
Valentinien III, 450, 473, 475.
Valérianus, évêque de Sarragosse, 64, 65.
Valérianus (Priscus), parent de Saint Eucher, 443, 445.
Valérius, évêque de Sarragosse, 57.
Valérius, évêque d'Hippone, 373.
Valérius, comte romain, 415.
Valery, 298.
Valmore (Mme Marceline), vers sur sainte Térèse, 391.
Vectius, son portrait par Sidoine, 439.
Végétius (Flavius Rénatus), son article, 488 et suiv.
Végétius, écrivain différent de Fl. Rénatus, 494.
Vénus, mére des Romains, 117; protectrice des mers, 120, 256, 418, 424.
Véranius, fils de saint Eucher, 443.
Vérécundus, ami de saiut Augustin, 145.
Vic (Cl. de), 111.
Victor, ou Victorinus, abréviateur de Sextus Aurélius Victor, 177.
Victor, évêque de Vita, son article, 197 et suiv., 375, 435.
Victor (Vincentius), ses rapports avec saint Augustin, 396.
Victorinus, sa conversion, 304 et suiv.; maître de saint Jérome, 349; commente les Dialogues de Cicéron, 514.
Victorinus (Marius), son article, 519.
Vigilantius, saint Jérome écrit contre lui, 357.
Villemain, cité, 96; son jugement sur Rutilius, 110, 231; juge trop sévèrement les *Lettres* de Symmaque, 238, 235, 239; sa notice sur saint Ambroise, 348; jugement sur saint Jérome, 358 et 360; sur saint Augustin, 375; ce qu'il dit des *Confessions* de Rousseau et de celles de saint Augustin, 376 et suiv., 394, 397.
Vincent de Lérins, 192, 429, 430; son article, 447 et suiv., 458.
Vincentius de Sarragosse, 57, 58.
Vindicianus, médecin, son article, 497 et suiv.
Virgile, 21, 130, 160, 211, 235, 243, 246, 247, 259, 349, 378; saint Augustin le lisait au milieu des conférences avec ses amis, 394; commenté par Asper, 514, par Tibérius Donatus, 517; ce que Macrobe pense de lui, 524; commentaires sur Virgile, par Servius, 525 et suiv.
Vitalis, 403.
Vitruve, 213.
Viventiolus, rhéteur de Lyon, 226.
Viventiolus (saint), évêque de Lyon, son article, 269 et suiv.
Volusianus, 250.
Vulcatius, commentateur de Cicéron, 514.
Weber, éditeur d'un *Corpus poetarum*, 139.
Wernsdorff, 42, 123, 126.
Wesseling, éditeur des *Vetera*

Romanorum Itineraria, est cité, 509.
Westerhof, édit. de Térence, 516.
Wolkier, trad. de Végèce, 494.

X

Xantipe, 523.
Xénodoxe, géographe, 507.
Xerxès, ce que saint Jérome dit de lui, 261.

Y

Ypatius, beau-père de Salvien, 432.

Z

Zénon, philosophe païen, 277.
Zénon (saint), évêque de Vérone, son article, 299 et suiv.
Zénophilus, consul, 509.
Zétus, 214.
Zoellus, martyr de Sarragosse, 55.
Zosime, historien, 138, 184, 415.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE.

TABLE

DES CHAPITRES.

AVANT-PROPOS, ... *Page* vij

CHAPITRE I. Etat politique et religieux du 1er au IVe siècle, ... 1

— II. Poètes profanes au IVe siècle, ... 16

— III. Poètes chrétiens au IVe siècle, ... 47

— IV. Poètes profanes au Ve siècle, ... 99

— V. Poètes chrétiens au Ve siècle. 144

— VI. Historiens profanes au IVe et au Ve siècle. 176

— VII. Historiens ecclésiastiques au IVe. et au Ve siècle. 185

— VIII. Jurisprudence, philosophie, au IVe et au Ve siècle. 205

— IX. Rhétorique, Grammaire, Epitres au IVe et au Ve siècle, ... 224

CHAPITRE X. Eloquence religieuse, Polémique, Théologie, Polygraphie, au IVe siècle. *Page* 272

— XI. Eloquence religieuse, Polémique, Théologie, Polygraphie, au Ve siècle. 369

— XII. Mathématiciens. 454

— XIII. Médecins. 496

— XIV. Géographes. 509

— XV. Grammairiens. 514

— Notes. 531

Table générale des matières. 537

FIN.

Errata.

Page 52. Ligne 1. *Ténbéres.* Lisez *Tenèbres.*
— 68. — 31. Καθημερίων. Lisez : Καθημερινων.
— 70. — 26. *Je vis* ; ajoutez : *le jour.*
— 198. — 30. *De processionibus.* Lisez : *De Promissionibus.*

OUVRAGES DES MÊMES AUTEURS.

Cours de Littérature profane ou sacrée, par F. Z. Collombet; 4 vol. in-8°.

Mélodies poétiques de la Jeunesse, avec des notes *Biographiques, historiques et littéraires*, par le même ; 4 vol. in-8°. — Ces volumes renferment des jugements sur les poètes français depuis 60 à 70 ans, et des extraits de leurs livres.

Œuvres de Salvien, trad. en fr. avec le texte en regard, par J. F. Grégoire et F. Z. Collombet; 2 vol. in-8°.

Œuvres de St. Vincent de Lérins et de saint Eucher de Lyon, trad. en fr. avec le texte, par les mêmes; 1 vol. in-8°.

Œuvres de Sidoine Apollinaire, trad. en fr. avec le texte, par les mêmes, 3 vol. in-8°.

Hymnes de Synésius, évêque de Ptolémaïs, trad. du grec en fr. avec le texte, par les mêmes; 2e édition, 1 vol. in-8°. (*sous-presse*).

Lettres de saint Jérome, trad. en fr. avec le texte en regard, par les mêmes; 5 vol. in-8°. — Le VIe volume des *Œuvres choisies* est sous presse, et renferme les *Vies* de Saints.

Œuvres de sainte Térèse, trad. de l'espagnol en français, par les mêmes ; 3 vol in-12 et in-8°, renfermant les livres ascétiques. — Les autres ouvrages paraîtront en parties détachées.

Vie de sainte Térèse, par F. Z. Collombet; 1 vol. in 12 et in 8°.

Livre de Marie, mère de Dieu, emprunté aux Pères de l'Eglise, aux orateurs chrétiens, aux poètes grecs, latins, français, italiens, espagnols, anglais et allemands, par Grégoire et Collombet ; 2 vol. in-18.

Etudes sur les Historiens du Lyonnais, par F. Z. Collombet ; 1 vol. in-8°, 1re série.

Sous-presse :

Poèmes de Florus, diacre de l'Eglise de Lyon, suivis de ceux d'Agobard, évêque de la même ville;—Pour la première fois réunis et traduits en français, avec une Histoire de la Poésie latine au IXe siècle, par F. Z. Collombet; 1 vol. in-8°.

p. à. le

9